

# Louis Dantin

---



ESSAIS  
CRITIQUES II

ÉDITION CRITIQUE  
PAR YVETTE FRANCOLI

BNM

LES PRESSES  
DE L'UNIVERSITÉ  
DE MONTRÉAL

# ESSAIS CRITIQUES

## II

# BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

*directeur*

Jean-Louis Major

*comité éditorial*

Roméo Arbour, Yvan G. Lepage, Laurent Mailhot

La Bibliothèque du Nouveau Monde regroupe des éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada: le CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES.

B I B L I O T H È Q U E  
D U N O U V E A U M O N D E

Louis Dantin

ESSAIS CRITIQUES  
II

Édition critique  
par  
YVETTE FRANCOLI  
Collège de Sherbrooke

2002  
Les Presses de l'Université de Montréal

Cet ouvrage a bénéficié d'une subvention du Programme d'aide à l'édition savante de la Fédération canadienne des sciences humaines et sociales, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient le ministère du Patrimoine canadien du soutien qui leur est accordé dans le cadre du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition. Les Presses de l'Université de Montréal remercient également le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

---

### **Données de catalogage avant publication (Canada)**

Dantin, Louis (pseud. de Eugène Seers, 1865-1945)

Essais critiques

(Bibliothèque du Nouveau Monde)

Éd. critique

Comprend des réf. bibliogr. et un index

ISBN 2-7606-1805-6 (v. 1)

ISBN 2-7606-1846-3 (v. 2)

I. Littérature canadienne-française – Histoire et critique. I. Gonzalo-Francoli, Yvette. II. Titre. III. Collection.

PS8073.D37 2002

C840.9

C2002-940731-1

PS9073.D37 2002

PQ3903.D37 2002

---

Typographie et montage: Marie-Andrée Donovan

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 2-7606-1846-3

Dépôt légal, 3<sup>e</sup> trimestre 2002

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 2002

## LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE DANS LES CANTONS DE L'EST

*L'article de Dantin, dans un numéro-souvenir à l'occasion du vingtième anniversaire de publication de La Tribune, est précédé d'un avant-propos d'Alfred DesRochers, signé «La Tribune»: «Nous n'avons pas à faire l'éloge de M. Louis Dantin. Tous ceux qui s'occupent des lettres canadiennes connaissent ses pénétrantes critiques sur les écrivains du Québec. Ces études d'abord publiées dans divers journaux et périodiques ont été réunies en volumes: "Poètes de l'Amérique Française", paru il y a quelques années, et "Prosateurs de l'Amérique Française", à paraître prochainement. En plus d'être un subtil analyste, M. Dantin est un écrivain créateur d'envergure, et chacun attend impatiemment sa "Vie en Rêve" que doit lancer prochainement la Librairie d'Action Canadienne Française, de Montréal. M. Louis Dantin apporte à l'étude des écrivains du Canada Français une sympathique compréhension qu'éclaire une profonde connaissance des modes littéraires. Et bien qu'il vive à l'étranger, il est plus au courant — on s'en rendra compte à la lecture du MOUVEMENT LITTÉRAIRE DANS LES CANTONS DE L'EST — de tout ce qui se passe dans le monde intellectuel du Québec que la plupart de nos compatriotes. Aussi, c'est avec un légitime orgueil que nous nous honorons de le compter parmi les collaborateurs de notre journal.»*

*Dantin écrit à DesRochers, le 5 janvier 1931: «Je tombe juste sur la note que vous avez préfacé à la brochure du Mouvement Littéraire, et où vous signalez le fait que, vivant hors du Canada, j'en sais long sur les plus menus filons de la littérature nationale. Elle est bien bonne, celle-*

là !... Vous auriez pu ajouter que des armées de délégués dans tous les recoins littéraires me tiennent journellement au courant de ce qui se passe!... Heureusement que les deux plus intéressés ici savent à quoi s'en tenir. Je n'ai pas été, dans la circonstance, *doctus cum libro*, mais *doctus cum saxo* !... C'est bien gentil à vous, en tout cas, quoique légèrement ironique, de parer ainsi ma réputation de fleurs imméritées.»



C'EST UN SIGNE DE VITALITÉ pour nos lettres qu'elles se décentralisent, et qu'elles commencent à avoir des « provinces ». Il fut un temps où l'auteur canadien, trop isolé pour se réclamer d'un groupe, trop attaché à des notations générales pour révéler ses traits locaux, semblait n'appartenir qu'à la grande patrie. Il semble maintenant que l'effort littéraire se développe en des champs multiples, qu'il ait des centres circonscrits d'activité et d'efflorescence. Ce mouvement nous annonce-t-il des écoles, tout au moins des tendances distinctes, marquées à des caractères régionaux? Nous donnera-t-il cette diversité que réalisent en France, en dehors de Paris, le provincialisme ou le félibrige<sup>1</sup>? Il est trop tôt pour le savoir. C'est le fait, pour l'instant, de quelques esprits vigoureux qui attirent autour d'eux des compagnons ou des disciples, ou de quelques amis des lettres canadiennes qui se font une mission, dans leur sphère d'influence, de les exciter et de les aider.

L'histoire de la *Tribune*, dans ces vingt années qu'elle achève, n'est, en fait, autre chose que l'évolution d'un de ces groupes, que la formation poursuivie avec une énergie sagace, d'un foyer intellectuel, d'un centre d'art et de pensée dans les Cantons de

l'Est. Elle marque une part de la conquête, ou de la reconquête, qu'ont accomplie pendant ce temps, dans cette splendide région, la nationalité et la langue françaises; mais elle lui imprime un cachet d'idéal élevé et d'achèvement remarquable. À ce point de vue, la *Tribune* est plus qu'un journal: c'est un point d'attraction et de cohésion pour les talents les plus divers, lesquels, bien au-delà des buts restreints du journalisme, poursuivent l'expression de l'idée, l'art littéraire sous toutes ses formes, même la plus difficile de toutes, celle qui réclame le plus de «vocation» et d'absorption: la poésie. Comment la gazette politique, la machine moderne à nouvelles, a ainsi débordé son cadre, fait de Sherbrooke un nid d'écrivains, de poètes, n'est pas aussi mystérieux qu'il semble. Il se trouve qu'à sa tête préside un de ces hommes qui ont fait de leur vie un acte de service continu à la cause nationale; — qui savent que notre race vivra dans la mesure où elle s'exprimera elle-même; — qui ne comptent pas les sacrifices pour encourager autour d'eux les travaux et les travailleurs de l'esprit: — un de ces «patrons» des bonnes lettres comme en voyaient les siècles passés, auprès desquels le talent novice, l'ambition entravée par les soucis matériels, le mérite écrasé par l'indifférence ambiante, étaient sûrs de trouver un solide appui. M. Florian Fortin, sa personnalité, ses actes, expliquent pour une bonne part le bouillonnement cérébral du pays sherbrookoïse; on doit au moins le chuchoter, puisqu'il ne veut pas qu'on le dise!

Il fallait sans doute à cette œuvre des éléments premiers. Par bonheur, la plaine de l'Orford en contenait en abondance, et ils ont jailli des filons à un simple appel. Comme résultat, la *Tribune* elle-même est un des journaux les mieux rédigés de notre province, les mieux informés sur les questions présentes, les plus sagement imprégnés d'un libéralisme de bon aloi. Louis-Philippe Robidoux, son rédacteur-en-chef, sait mettre en ses articles de l'érudition, du raisonnement, de la verve. L'histoire,

la statistique, les problèmes politiques et sociaux, lui sont également familiers; il démontre à les exposer une compréhension large et un jugement affermi. Sa prose est la vraie prose, solide et forte, du journaliste. Et voyez de suite un des traits de cette famille de la *Tribune*: M. Robidoux est poète; il a publié un recueil de strophes, *Toute la gamme*, que je °regrette fort de n'avoir pu lire.

M. Aurèle Goyer, chef d'information au journal, a pour mission la chasse à la nouvelle; mais cette tâche ne mesure pas sa culture étendue et la variété de ses aptitudes. C'est un modeste qui n'écrit guère pour le public; mais sa conversation, à défaut de sa plume, révèle l'homme de lettres affiné. Il évolue dans les idées aussi aisément que dans les faits; il emploie d'instinct le mot juste, le mot-image; et quelle richesse de souvenirs il a toujours prête à s'épancher! S'il les écrit jamais, que de psychologie et de vie il saura y mettre!

M. Myriel Gendreau, qui l'assiste, applique une curiosité chercheuse à une °variété d'études et d'intérêts. Dans une conversation récente que j'eus, par fortune, avec lui, et qui toucha incidemment à la Russie soviétique, j'ai été stupéfait (comme d'une chose si °rare) de voir qu'il ne puisait pas ses données uniquement dans des contes vagues, dans des plaintes rageuses d'émigrés ou des conférences de grands-ducs: qu'il les prenait dans des rapports officiels, dans des revues économiques et auprès d'observateurs libres n'ayant aucune cause à prêcher. C'était le langage d'un esprit sobre, attentif aux faits et aux causes, non d'un cerveau monté, aux idées faites d'avance et débagoulant dans le vide. Et M. Gendreau est poète °aussi! Il a à son actif un volume de rimes, *La Belle au bois chantant*, marquées de riches qualités, et qui nous font espérer une suite.

Le trait s'accroîtra si vous désirez, par hasard, porter à la *Tribune* une réclame pour quelque savon ou quelque invention domestique. Vous aurez à traiter avec un grand jeune °homme,

genre chef-de-publicité, malgré des mèches un peu rebelles, qui discutera votre annonce, en dessinera un tracé, en fixera les termes, et vous chargera, Dieu me pardonne, aussi cher que possible. Et ce type d'homme d'affaires ne sera autre qu'Alfred DesRochers, l'esprit le plus bouillant, le plus imaginaire, le plus aventureux, le plus loin des réalités terrestres; le rêveur fantaisiste, l'artiste sûr d'*À l'ombre de l'Orford*<sup>2</sup> et de *l'Offrande aux vierges folles*; — ayant déjà, °à vingt-neuf ans, conquis sa place parmi l'élite de nos poètes! Il vous avait caché, au verso de sa feuille de chiffres, des vers qu'il y griffonne entre deux contrats; de beaux vers chaleureux, sonores, d'une inspiration rare et d'un terroirisme nouveau: une ode claquante au vent du nord, ou le cri d'un porc égorgé qu'il aura su rendre tragique.

Supposons que c'est une naissance, un bal, que vous voulez «mettre dans le papier». Vous serez accueilli par une toute menue demoiselle, plus qu'à demi enfouie dans les flancs d'un vaste bureau. L'air n'est pas commun, ma foi: la tête blonde et mutine cerclée d'un ébouriffement voulu; avec un sourire gai qui pourrait être triste, un de ces fins sourires où il y a de °tout. Elle fait le «reportage social». Elle prendra vos notes et vos dates, la liste des danseurs et les prénoms de la marraine. Avez-vous remarqué sa mine un peu distraite? Tout le temps qu'elle vous écoutait, elle cherchait une rime à «caprice». Et si vous fouilliez ses tiroirs, ce seraient des monceaux de chansons, disant tous les modes de son âme, que vous y trouveriez pêle-mêle: des élégies avec des billets doux, des appels avec des regrets, des plaintes avec des triomphes: les vieux manuscrits de *Roulades*, de *Comme l'oiseau*, de *Tout n'est pas dit*, et les brouillons d'un prochain °livre, *Les Masques déchirés*. Car c'est la très subtile et très pénétrante poétesse, Jovette-Alice Bernier.

S'étonne-t-on après cela qu'il règne à la *Tribune* une atmosphère d'idées, et que la marche d'une telle feuille °soit déjà un mouvement littéraire?

120 Et il y a d'autres journaux dans les Cantons de l'Est; ° tous y poursuivent l'éducation de notre peuple, apportent leur appoint à la culture ° française, se montrent soucieux d'écriture correcte et de bonne tenue: — *La Revue de Granby*, que dirige Édouard Hains, jadis de la *Tribune*, un robuste conteur qui n'a encore livré  
125 au public que quelques bribes de ses cartons; la *Parole*, de Drummondville, dont la chroniqueuse attitrée, M<sup>lle</sup> Françoise Gaudet, vient de réunir en un volume, *Derrière la scène*, des «billets du jour» aussi frais d'impression et d'observation que de style; la *Voix des Bois Francs*, de Victoriaville, que rédige Camille  
130 Duguay, avec la collaboration de Madame Duguay, auteur d'un recueil de chroniques; l'*Étoile de l'Est*, de Coaticook, fondée en 1927 par Alfred DesRochers; l'*Écho de Frontenac*, publié à Lac Mégantic. Saint-Hyacinthe, sans doute, dépasse la limite des Cantons, mais leur touche de très près; et comment oublier  
135 qu'Harry Bernard, éditeur du *Courier* et écrivain d'un beau talent, a situé ° dans leur campagne l'action de plusieurs de ses romans, notamment *La Ferme-des-pins*, qui paraîtra bientôt?

Ainsi le journalisme, par lui-même facteur important dans l'éveil littéraire de l'Est, est devenu comme un noyau d'où  
140 rayonnent de multiples activités.

Le mouvement, toutefois, n'est pas restreint à cette influence. Il eut des précurseurs avant que la région possédât un journal, et de belles aptitudes se sont développées toutes seules. Il y a ° cinquante années qu'Adolphe Poisson, le premier barde des  
145 Bois-Francs, publiait ses *Chants canadiens*, suivis depuis par *Sous les pins*, et par *Les Heures perdues*. Le chansonnier Rémi Tremblay, dont on n'apprécie plus assez les rimes alertes et piquantes, était né à Saint-Barnabé en 1847, et avait vécu quelque temps à Sherbrooke. Le plus penseur de nos poètes, Alphonse  
150 Beaugard, était originaire de La Patrie. Et ces lieux sont restés, dirait-on, favorisés des muses. Arthabaska, qui nous avait donné Poisson, fut plus tard le berceau d'Alphonse Désilets, dont les

*Heures poétiques* furent préfacées par le vieux barde; °qui depuis a rimé *Mon Pays, mes °amours, Dans la brise du terroir*, et qui est président de la Société des Poètes. Et c'est à La Patrie qu'est née 155  
et que réside M<sup>lle</sup> Éva Senécal, l'auteur extrêmement vibrante d'*Un peu d'angoisse, un peu de fièvre*, et de *La Course dans l'aurore*; poète toute d'élan et de flamme, dont l'inspiration forme avec celle de son «paroissien» °Beauregard l'équateur et le pôle de la °poésie. 160

Enfin à côté de ces noms connus, il convient de mentionner plusieurs jeunes qui ont en eux de riches promesses: M<sup>lle</sup> Jeanne Grisé, de St-Césaire de Rouville, dont certaines strophes sont d'un sentiment exquis; sa concitoyenne, M<sup>lle</sup> Cécile Chabot, qui a remporté la médaille d'or au concours de la Société des Poètes 165  
C.-F. en 1929; M. Denis Tremblay, de Sherbrooke, qui, à ses crayons de dessinateur, ajoute assez souvent une plume de poète philosophique; M<sup>lle</sup> Berthe Guertin, maintenant de Joliette, mais native des Cantons de l'Est, dont les vers joignent à un lyrisme chaleureux une touche tout à fait personnelle. 170

Le digne fils de Rémi Tremblay<sup>3</sup>, poète lui-même de haut envol, mais de plus excellent conteur, a senti la hantise °de l'ancien «pays», et ses *Trouées dans les novals*, croquis de scènes et de mœurs °sherbrookoises, sont une des œuvres les plus vivantes et les plus joyeuses que compte notre folklore terrien. 175

Jules Tremblay nous amène aux représentants de la prose dans le groupe que nous °décrivons. On trouve chez eux des romanciers, des dramatises et des critiques. M. J.-H. Lemay, magistrat à Sherbrooke où il a vécu toute sa vie, est l'auteur distingué de deux pièces de théâtre, dont l'une au moins, 180  
*L'Espionne*, fut jouée avec succès sur diverses scènes de la province. M. Arthur Bouchard, secrétaire-trésorier de la ville de Coaticook, a écrit les *Chasseurs de °noix*, qu'ailleurs j'ai qualifié «l'un des meilleurs °romans de chez nous qu'aient produits ces dernières années<sup>4</sup>». M. l'abbé Arsène Goyette, curé de Rock Forest, est de 185

même romancier, et on lui doit des °œuvres nombreuses, pénétrées, comme c'est naturel, de leçons mystiques et morales: *Sur le chemin de Damas*, *Sur le chemin de Rome*, *L'Unique Solution*, *L'Ineffaçable Souillure*, *La Robe nuptiale*, etc. M. l'abbé Arthur  
 190 Sideleau, licencié ès lettres de la Sorbonne et professeur de littérature française au Séminaire St-Charles, est l'auteur d'une plaquette sur *La °Poésie* et travaille à cette heure à un ouvrage de critique littéraire traitant du «mouvement des jeunes». °Et c'est encore de la critique, sous la forme assez neuve d'«interviews avec  
 195 les ouvrages», que prépare Alfred DesRochers, dont la poésie, pas plus que la réclame, n'épuise l'ubiquité °mentale.

La littérature d'imagination vit ici à côté de la «littérature sérieuse». Sans compter de nombreux et vigoureux orateurs sacrés et profanes, comment ne pas nommer la Société historique  
 200 des Cantons de l'Est, dont le président est un modeste et un érudit, le D<sup>r</sup> John Hayes, de Richmond? M. Hayes a justement publié une intéressante série de souvenirs historiques dans la *Tribune*, l'hiver dernier. Les archives de la Société contiennent une documentation qu'il est impossible de trouver ailleurs sur la  
 205 région de l'Est, documentation qui s'enrichit d'année en année. L'un des membres, l'abbé Albert Gravel, y a déjà largement puisé pour écrire les monographies de diverses paroisses de l'Est: *Sainte-Praxède de Brompton*, *Saint-Edmond de Coaticook*, et de nombreuses études dans les journaux et revues du pays.

Il faudrait mentionner l'économie politique, dont l'un des  
 210 premiers exposants au Canada, le principal peut-être, M. Léon Gérin, est de la région par l'attachement et l'esprit, si ses fonctions de traducteur en chef aux Communes le retiennent la plupart du temps loin de sa ferme de Coaticook. M. Léon Gérin est le fils de  
 215 Gérin-Lajoie, l'auteur de *Jean Rivard*, et fait partie de la Société Royale depuis nombre d'années.

Et, en passant, la scène de ce roman rustique, si elle n'est pas nommément désignée, se reconnaît distinctement en la

campagne de Drummondville, faisant ainsi de l'œuvre un épisode du défrichement des Bois-Francs. 220

Il faudrait de même signaler M. Léonidas Bachand, de Sherbrooke, secrétaire de l'Union Musicale, dont le dévouement à la musique fait un peu oublier qu'il est un délicat écrivain et un apôtre inlassable de la culture française dans l'Est. Grâce à ses démarches, Sherbrooke aura cet hiver un cercle d'Alliance Française. 225

Cette liste est sans doute incomplète, mais suffit à former, telle quelle, un registre imposant, et ne laisse aucun doute sur la floraison littéraire qu'alimente le sol des Cantons. Elle prouve que, chez nos compatriotes de l'Est, l'esprit marche avec la matière; qu'aucun progrès ne leur suffit qui n'entraîne pas le développement intellectuel, qui n'a pas sa part d'idéal. 230

Quand on songe qu'une minime partie de ce territoire fut d'abord habitée par la race canadienne-française; qu'il y a cinquante ans Sherbrooke et sa contrée étaient pour les trois quarts aux mains de nos compatriotes anglais; qu'il y fut question pour les nôtres de conserver leur langue avant de songer à l'écrire, ce résultat a de quoi surprendre et surtout donner foi en l'avenir. 235

On est fier de le constater à l'heure où la *Tribune*, par son vingtième anniversaire, lui donne comme un couronnement, et rappelle l'incessant travail qu'elle s'est imposé pour l'établir. 240

« VIEUX DOC » (DOCTEUR) EDMOND GRIGNON  
EN GUETTANT LES OURS<sup>1</sup>

**O**N NOUS PRÊCHE à raison, et parfois à tort, la littérature du terroir. En voici<sup>2</sup>, et de la meilleure. Mais c'est presque amoindrir cette œuvre que de parler à son sujet de littérature. En fait, son terroirisme lui est tellement essentiel, surgit si fort des entrailles du sujet, s'exprime en notations si vives et si simples, qu'on songe plutôt à une causerie qu'à un livre; et toutes ses qualités sont celles d'une très charmante et très pétillante causerie. L'auteur, M. Grignon, nous apporte ici les mémoires, les expériences variées d'un médecin de campagne, au cours d'une vie passée à toutes sortes d'œuvres bienfaisantes, mais en particulier à celle qu'on désigne dans le Nord sous le symbole du guet des ours. Ces bêtes cruelles et pourtant désirées sont celles qui visitent les foyers, faisant gémir et réjouissant les mères, et qu'un bon médecin sait l'art d'éconduire sans méchef. Et, en quarante-trois ans, c'est quatre mille de ces animaux que le D<sup>r</sup> Grignon a dû guetter, la nuit, le jour, au milieu des péripéties les plus diverses, les plus pénibles, et parfois les plus amusantes. Mais cela même ne forme qu'une partie de ses aventures; car il nous raconte les ressauts, les traverses, voire les équipées de sa jeunesse étudiante, les luttes de ses débuts, les années incertaines dépensées à chercher sa voie; jusqu'au jour où le roi du Nord, qui pour l'heure fut aussi prophète, le grand curé Labelle, lui montra Sainte-Agathe, village à peine naissant, dans la solitude des

montagnes, comme le lieu destiné à asseoir sa vie. Il y est resté depuis lors, exerçant une mission qui était presque un ministère, vivant de la vie des humbles qui l'entouraient, partageant leur médiocrité, leur pauvreté même, et trouvant le moyen, pour son compte personnel, de donner au Nord treize enfants. Il y demeure encore, mais ayant conquis désormais le repos des bons travailleurs, et pouvant, avec un sourire, remémorer ses fatigues et ses luttes. Non qu'il ait jamais cessé, même en s'y débattant, de sourire, de rire même de bon cœur : car ce qui charme dans ces pages, c'est leur belle humeur, leur entrain, le sens fin qu'elles dénotent des dessous risibles des choses. L'auteur y apparaît doué d'un optimisme que ne domptent ni l'épreuve ni le labeur, et qui lui fait, dans les occurrences les plus tristes, chercher le coin de comédie. Je suis certain que cette gaieté, communiquée à ses malades, a dû agir souvent comme une thérapeutique mentale et hâter plus d'une guérison. Elle nous explique que les années aient laissé le «vieux doc» encore si luron et si jeune. Pourtant, elle ne cache pas ce que ces souvenirs comportent d'activité, de dévouement, de courage frisant l'héroïsme. La vie du médecin, dans ces commencements du Nord, était loin d'être une fête à la paresse et à la convoitise. Son territoire était immense, et l'on venait, au milieu de la nuit, le «qu'ri» pour des malades habitant à dix et douze milles, dans le «bout d'Hirondelle» ou le «fond du Castor». On l'installait, des jours entiers, dans d'inconfortables mesures, à guetter les ours ou la mort. Le salaire était pitoyable, et la «liste des prix» citée dans le volume fait l'effet d'une plaisanterie : visite de jour, vingt-cinq sous ; visite de nuit, cinquante sous ; extraction d'une dent, quinze sous, etc. D'aventure la famille priait tout haut en sa présence «pour que le docteur ne chargeât pas trop cher». Il fallait tirer de ces maigres sources une existence précaire, que seule pouvait sauver l'économie la plus rigide. C'est donc, sous son air dégagé, une peinture d'énergie et de sacrifices que nous retrace ce livre ; il a

des dessous très sérieux ; il nous montre l'acteur principal beaucoup plus grave qu'il ne voudrait paraître, et nous fait admirer la part qu'ont prise, que prennent encore, tous ces médecins-pionniers à la conquête des terres nouvelles.

Ces récits vont plus loin, et ils forment, dans leur ensemble, un tableau graphique et vivant de l'existence des gens du Nord à cette période primitive. C'est tout un défilé de faits, de traits de mœurs, de personnages typiques, qu'ils nous déroulent avec un pittoresque intense. Rémi Mailhot, le confiseur linguiste ; le vieux Michon, ce pécheur endurci, dont la dépouille, enfouie en terre profane, réapparut comme loup-garou, semant aux chrétiens l'épouvante ; le bonhomme Raphaël, victime d'une confusion d'onguents qui faillit lui coûter la vue ; le père Léon, refusant net de faire présent à saint Joseph de la première nuit de ses noces ; Pierrot Champoux, dont la gaffe traîtresse coupa court à une visite distinguée ; William Aubé, clamant dans le silence nocturne son adjuration pathétique à un débiteur trépassé ; chargeant plus tard ses derniers moments de commissions pour l'autre monde ; le père La Victoire et son enchère victorieuse, et ses excuses perfides à maître Belpeau, et son unique défense de la thaumaturge sainte Anne : — autant de types originaux et d'histoires à substantifique moelle qui évoquent ce rustique passé, où court une verve drue qui est bien l'esprit de chez nous. Le curé Labelle lui-même, dépassant ces hommes frustes par tant de côtés, mais pourtant si bien l'un d'entre eux, ne dépare pas cette galerie. Ainsi, par son tracé réel et sa simplicité toute franche, ce récit bon enfant devient une page d'histoire, fait partie des chroniques du Nord, où le courage, la lutte ardue, se sont toujours parés de la vieille gaieté gauloise.

Traversant ces portraits, de belles histoires de pêche qui échauffent le sang sportif, amusent par leur humour, émerveillent par le poids et la dimension des captures ; — plus excitantes encore, des frasques de jeunesse, des incidents de vol

au cadavre comme en perpétraient les carabins d'antan, excusés plus ou moins par les nécessités de la science. Certes, on ne s'ennuie pas à lire M. Grignon; et n'est-ce pas, après tout, en ce genre comme en beaucoup d'autres, la vraie pierre de touche?

De plus tout ceci est bien dit, exprimé en style bref, alerte et haut en couleur. Et j'ai eu tort d'insinuer que ces pages se déroulent en dehors des zones littéraires, car elles foisonnent de traits de plume et de coups de pinceau comme on en admire chez Daudet et chez de Maupassant. Peut-on imaginer tableau plus ramassé et plus pictural que ceci :

«La veuve Jolicœur était une petite vieille accorte et ragote. Quand elle déambulait sur la rue, la figure rougeaude et souriante, elle se balançait comme l'oie, dont elle avait l'intelligence.»

Ou bien le croquis de ces poules qu'affolent les cerises à l'eau-de-vie :

«Toute la basse-cour était ivre, comme la Pologne lorsque boit son roi. Le maître-coq, la face apoplectique, faisait la roue autour des poules, et s'affaissait sur le côté; celles-ci s'écrasaient, attendant ses caresses, impuissantes ensuite à se relever. Les poulets et poulettes jouissaient de l'existence en roucoulant comme des colombes. Des cochets, au vin mauvais, le cou gonflé par la colère, se crépaient la crête et s'arrachaient les plumes en poussant des cris gutturaux.»

Quiconque peut dépeindre ainsi est non seulement un conteur habile, mais un excellent écrivain. Seulement le «Vieux Doc» crayonne si spontanément, avec si peu d'apprêt et de gourme, qu'il a l'air, comme cet autre, de faire de la prose sans le savoir: ce qui n'est qu'un charme de plus.

Qu'on nous donne plus souvent de ce régionalisme en chair et en os, vivant et véridique, qui retrace nos mœurs populaires sans les charger ni les embellir; qui en cueille les aspects significatifs sans s'arrêter à ce qui est plat ou pâle; qui fait se

camper et saillir les incidents, les personnages; qui saisit nos vieux idiomes dans leurs tours piquants, expressifs; qui crée en un mot l'intérêt et la sympathie par l'impression de la réalité vécue.

## PRÉFACE

SIMONE ROUTIER, *CEUX QUI SERONT AIMÉS*<sup>1</sup>

**L**IL FUT UN TEMPS où la poésie canadienne, à défaut de traits géniaux ou rares, se marquait par son caractère de simplicité, de santé et de robustesse. Son univers, c'était la terre natale, dans le décor de sa grande nature ou la mémoire de ses héros. L'âme qu'elle reflétait, c'était l'âme ordonnée, paisible, qu'avaient à peine frôlée les fièvres et les doutes. Qu'elle touchât la flûte pastorale ou sonnât les gestes passées, ses gammes restaient diatoniques, ses envolées se tempéraient de sagesse et de retenue. Plus tard, avec les jeunes écoles, nous entendîmes des notes plus agitées et plus intenses, et nos chœurs subirent l'influence de coryphées malades, opprimés de névroses. Mais ces plaintes même restaient naïves, s'épanchaient sans beaucoup d'analyse consciente et d'introspection réfléchie. Sous nos yeux, de nouveaux venus revêtent d'un art plus mûr les poussées intimes, sans y mettre guère plus d'acuité psychologique. Il était dû à nos jeunes filles, fraîches émoulues de leurs couvents, d'apporter à cette poésie tout un monde d'inflexions nouvelles: celles des modes vaporeux, des sentiments fluides, des attraits indécis, des frissons légers et fugaces, de tout ce qui est délicat, nuancé, subtil dans la texture de l'âme. Ce n'est plus la beauté sensible qui les attire d'abord: elles se penchent sur leur cœur, qui, lui aussi, a ses spectacles; elles en notent les mirages et les reflets mouvants. La nature n'a pour elles qu'un appel symbolique. Là où leurs

devanciers admiraient la splendeur des choses, elles voient surtout leurs attirances et leurs frémissements. Ainsi elles versent dans leurs strophes toute la mobilité, toute la complexité, mystère et charme de l'âme féminine. Mais c'est sans fadeur ni mièvrerie. Elles ont plié leurs voiles de pensionnaires. Il y a dans leurs confidences de la sincérité, de la fraîcheur, à côté d'une expérience précoce. Ces jeunes têtes ont déjà perdu des illusions et connu la souffrance de vivre. Leur art y puise un raffinement, une vérité adulte. C'est une route bien à part qu'elles ont ouverte en nos domaines lyriques; et c'est une place distincte qu'occupe parmi elles M<sup>lle</sup> Simone Routier. Car elle a, comme elles toutes, la sensibilité vibrante; mais chez elle plus que chez les autres, l'influence de l'esprit régit l'inspiration, et son vers est de tous le plus réfléchi et le plus sérieux. Ses attraits, ses caprices s'enveloppent de pensée subtile, recherchent l'image ingénieuse et ne dédaignent pas un brin de préciosité. Elle n'exhale pas ses émotions autant qu'elle les traduit: elle fait miroiter même ses larmes en de jolis jeux de lumière. Elle aspire à l'amour, mais tout en s'y livrant, elle le surveille et l'analyse, y mêle une curiosité qui l'empêche de flamber en passion troublante. Artiste en plus d'un genre, elle transpose à ses figurines mentales les touches du ciseau dont elle façonne ses marbres: ce n'est pas par de larges martellements, c'est à coups répétés, soigneux, qu'elle les dégage. Bref, c'est une jeune personne très sage, mais très au jour, pétrie de deux modernités, l'américaine et la française, qui vous dévoile ce qui se passe dans le cœur avide et changeant: des songes, des mélancolies, des invocations, des regrets, dont elle se laisse piquer, mais rien qu'à l'épiderme; des leurres dont elle se berce sans en être entièrement dupe; des attachements caressés, mais qui n'ont pas la foi de se croire éternels. De là résulte un art dédaigneux de prétexte, libre d'hypocrisie, et par là même humain et vrai. Sa forme est déliée, discrète, indifférente aux airs grandiloquents comme aux sévérités plastiques, mais avec

certaine grâce maniérée, surannée exprès, qui fait songer à des billets de belles marquises écrits sur les pelouses du Tendre. À défaut de larges embrasements, elle a des étincelles se jouant dans des prismes et des miroirs. Et ce scintillement est coloré et vif, éclaire le cœur humain et révèle une philosophie.

Si longtemps éblouie des visions sensibles, notre poésie, par un long détour, a atteint les pénombres, les fantômes de l'âme. Elle porte la loupe et la sonde dans les atomes les plus menus de l'être intérieur. Ce sont deux stages du cycle où se meut constamment l'esprit en quête de symboles. De Fréchette à Simone Routier, il y a la distance des antipodes.

## NORD-SUD

PAR LÉO-PAUL DESROSIERS<sup>1</sup>

CETTE ŒUVRE<sup>2</sup> est à peine un roman, et c'est plus qu'un roman. M. Desrosiers nous y offre, sous une fiction assez ténue, un document réel ayant une valeur historique : la reconstruction détaillée et poussée à fond d'une période de la vie canadienne. Le Québec indécis de 1840, sortant à peine de la secousse qui vient de l'ébranler, soupçonneux de cette Union que lui imposent des forces hostiles, subissant la pression de faits économiques nouveaux ; le Québec paysan, payant, après deux siècles, la peine de sa belle fécondité, devenu à l'étroit dans ses vieilles terres que débordent les familles immenses, qu'a épuisées une culture primitive ; cherchant à s'épancher, commençant son exode vers les cantons, vers les usines, vers les Eldorados de l'Ouest : — c'est le tableau que trace ce volume en des panneaux précis, authentiques et minutieux. Berthier, l'ancienne paroisse, que d'un côté baigne le fleuve et que dominant de l'autre les pics laurentiens : sa campagne, ses îles, sa rivière Bayonne, ses côtes, ses galets, ses « maisons basses, construites de rondins équarris, calfeutrées de mortier, blanchies au lait de chaux et coiffées d'un toit d'herbe des marais » : voilà la scène délimitée où se déroulent des incidents, des traits de mœurs typiques, des aspects variés de la nature et de l'industrie terriennes. Puis, en regard, Brandon, le pays neuf, la forêt maîtresse et hostile, coupée de fondrières

impassables, que pourtant des colons attaquent, pygmées contre les fûts géants, bravant en une lutte inégale la broussaille, la misère et la solitude. Enfin, en arrière-plan, la région lointaine des lacs qui invite les trappeurs et les bûcherons, et la terre d'aventures, tout aux limites du continent, qui leurre les jeunes au mirage de l'or. Il circule sans doute en ces pages un élément humain; il y a des tracés de caractères, des jeux d'âme et des crises morales; mais ces trois grands rivaux restent les principaux acteurs: le village natal, la terre neuve, et la Californie magique. C'est du choc de leurs attirances que naît toute la trame du récit. Les autres personnages se meuvent dans leur orbite et hésitent entre leurs promesses. Le choix à faire entre eux tient l'intrigue suspendue et détermine le dénouement.

Il est donc naturel que la description prenne ici une place importante. La description, c'est la psychologie des choses inanimées. Décrire à fond Berthier, Brandon, dans tous leurs traits physiques, dans chaque ligne de leurs paysages, c'était leur faire une personnalité, les poser dans leurs rôles vivants. Et il fallait, tout autour d'eux, recréer une époque, la camper dans la vérité de sa figure et de ses attitudes. Autant de tableaux nécessaires et commandés par le sujet: mais c'était en même temps un grave écueil. Car de tous les moyens littéraires, la description lasse le plus vite. Elle ne parle qu'à l'œil et lui impose l'effort d'imaginer, de reconstruire, sur la donnée de vagues symboles; ses visions figées manquent du ressort des choses mouvantes. Dans le roman surtout elle gèle et alourdit l'action, et les pages descriptives sont celles que maint lecteur saute d'ordinaire avec enthousiasme.

Or le tour de force de ce livre, c'est qu'étant une description presque continue, il n'est pour cela ni inerte ni ennuyeux; qu'on le goûte pour ses descriptions plutôt qu'en dépit d'elles. On en lit des pages et des pages et on s'en éprend, on les suit; on finit même par y trouver l'intérêt principal de l'œuvre. C'est que ces

crayons, ces portraits, ne sont pas les premiers venus. Ils contiennent un mélange de réalisme et de poésie extrêmement original, d'un art travaillé et curieux. Le réalisme, qui y domine, est de qualité excellente; c'est le résultat, on le voit, d'une faculté d'observation aiguë aidée de longues et patientes recherches. Que M. Desrosiers nous peigne un arbre ou un oiseau, un moulin ou une grange, un îlot ou un marécage, il le fait en des traits particuliers, distincts, où chaque linéament est net et se découpe dans sa couleur. Nul fantôme flottant générique: mais l'être-individu, tel que l'auteur l'a vu un jour, ou aurait pu le voir. Et alors l'intérêt se pique comme devant des objets présents; l'image se grave par ses contours, fixe l'attention sans fatigue. — «Des noyers centenaires divisaient leurs énormes troncs, tout près de terre, en grosses branches horizontales qui se relevaient du bout.» — «Une moitié de la rivière étincelait au soleil; l'autre moitié coulait sous les arbres penchés, glauque comme une décoction de feuilles.» — «Les longues gaules minces qui retenaient le chaume se montraient partout découvertes, et le bout des chevrons apparaissait, pourri par la pluie. Des portes ne tenaient plus qu'à un gond; des harnais rapiécés pendaient à des clous; et dans les champs, autour de la maison, les clôtures titubaient de toutes parts en état d'ivresse.» Vous ne concevez pas ces détails: vous les voyez. Le même graphisme se retrouve dans le rappel des actes et des mœurs. Mais ici l'observation ne suffisait plus: il y fallait l'érudition, l'étude, et ces tableaux du Canada ancien représentent un sérieux travail. À suivre ces tracés si précis et si vifs de l'existence de nos grands-pères, on dirait que l'auteur rappelle ses souvenirs et raconte ce qu'il a vécu; il a seulement mis en œuvre des journaux, des archives sans nombre, et l'illusion qu'il crée n'est que le triomphe de son art. C'est à chaque page que des scènes typiques ressuscitent le milieu, les hommes, les habitudes et les activités du temps. Ainsi, le vieux moulin et son primitif outillage (p. 20); le «salon» de Joseph

(p. 39); la fenaison (p. 77); le quêteux troubadour (p. 79); le tressage des paniers (p. 106); le brayage du lin (p. 142); la pêche d'automne (p. 149); les trains de billots (p. 156); la corvée (p. 180); la fabrication de la potasse (p. 183). D'autres peintures plus larges exposent des ensembles et confinent à la grande histoire: le dépérissement des vieilles terres dispersant la génération nouvelle; la hache des défricheurs refaisant de l'espace, etc. De tout cela résulte un captivant chapitre des chroniques du sol: comme une réplique de *Jean Rivard* transposée sur les rives du Nord, mais combien plus véridique et alerte!

Cependant, parmi cette enquête, que devient le roman? Le roman est ici un peu secondaire et ne s'impose guère par lui seul. La donnée en tient toute en l'amour discret, comprimé, et finalement malheureux du jeune Vincent Douaire, le gars au sang hardi que séduisent toutes les aventures, et de Josephthe Auray, la fille douce, attachée au sol. Une seule péripétie l'anime: Vincent voudra-t-il se fixer, embrasser les tâches et les joies d'un foyer tranquille, ou cédera-t-il à son instinct errant? Partira-t-il, ou ne partira-t-il pas, pour la Californie? Son âme flotte, indécise, tout au long du livre, et les dernières pages nous le montrent optant enfin pour l'inconnu, brisant le cœur de son amie. Intrigue, en soi, quelque peu mince, et dont le leitmotiv n'est coupé d'aucune palpitante traverse. Ni jalousies, ni trahisons, ni infortunes cruelles: rien que des incidents communs se renvoyant ce drame du cœur sur lequel ils influent à peine. Et ce drame se joue en sourdine: l'amour de Vincent pour Josephthe est presque inexprimé; celui de la jeune fille se devine plus profond, mais s'étouffe sous un fier silence. Simplicité qui est peut-être une force, qui a le charme des faits unis dont la vie surtout se compose. Je trouve pourtant qu'elle jette dans l'œuvre certaine froideur, une ombre de monotonie, et qu'un brin de tumulte eût corsé l'attrait de ce conte. Mais les pages de la fin, il faut le reconnaître, planent au-dessus de ce reproche: en leur simplicité complète elles

atteignent la grandeur et le poignant d'une tragédie. Les adieux de Vincent et de Josephte donnent l'émotion des sourdes catastrophes, d'âmes saignant immobiles, muettes sous les coups du destin. C'est aussi beau que *Maria Chapdelaine*.

D'ailleurs l'intérêt du récit, s'il ne se ramasse pas assez sur les deux principaux acteurs, se pose sur des figurants moindres dont les traits sont finement frappés. Le notaire Syfroid, par exemple, de son surnom Fiacribus, type de l'homme âpre au gain, d'honnêteté pharisaïque, dont l'influence s'étend au loin, à la fois redouté et respecté; — et le vieux père Antoine, dénommé «la Couette à Douaire, parce qu'il portait sur le dos ses cheveux en nattes, et liés d'une babiche de peau d'anguille, comme les premiers colons»; ancien coureur des bois, ayant gardé le goût des chasses et de l'air libre, que la vie sédentaire emprisonne sans le conquérir. De plus, en parallèle à l'action principale, se déroulent les ressorts qui rendent intenable à la famille Douaire son existence appauvrie et étouffante, qui la conduisent fatalement à essaimer, à se dissoudre. Et tous ces fils se rejoignant finissent par agencer une trame qui manque peut-être d'unité, mais non de variété et de vie.

Elle a de plus une poésie latente qui pénètre son réalisme de coloris et de chaleur. C'est en ce point surtout que ce livre est original. Avec des documents il tisse du lyrisme; il est concret comme un inventaire de Zola et romantique comme les *Natchez*. Ces chapitres bourrés de faits bruts ont des allures de chants, je ne sais quel rythme et quelle envolée de poème. Ils rappellent le ton rhapsodique de Mistral disant sa Provence. Cela tient aux modes miroitants de la grande nature qu'ils encadrent, à la couleur vivace dont ils revêtent le passé, au courant fatidique qui semble entraîner les acteurs, à leur âme constamment en lutte contre le sort et contre elle-même, à la noblesse dont se relèvent ces vies contredites et obscures. Et, dans l'exécution, cela tient à un amalgame du trait direct et du symbole abstrait, de l'épithète

qui peint et de celle qui suggère : mélange en soi quelque peu disparate mais qui s'emprunte aux formules du vers. — « De grosses citrouilles jaunes se bombaient dans les champs de maïs, qui élevaient très haut leur tige orgueilleuse. » — « Quelques officiers en habits bleus, galonnés d'or, bien rasés, s'entretenaient avec des voix triomphantes. » Surtout cela résulte d'un usage anormal de la comparaison, procédé essentiellement poétique. Il y a plus de comparaisons dans ce livre que dans l'*Énéide*, et elles lui donnent décidément une tournure de chanson de geste. Ces analogies sont souvent très justes, excellemment trouvées : « Comme une lanterne d'aluminium, un nid de guêpes pend à une branche. » — « Son tourment la suivait comme un chien fidèle et la regardait de ses yeux implorants. » — « Entre pauvres gens on s'entr'aidait pour se rendre plus facile cette vie de misère ; on se rassemblait comme les troupeaux pour se défendre des tempêtes. » Souvent aussi elles s'amènent de trop loin : « L'abondance se retirait d'eux comme l'eau de la mer des grandes baies peu profondes. » — « Une désapprobation subtile montait du fond d'elle-même comme la vapeur de la surface d'un fleuve. » Quelques-unes, encore explicables, sont extrêmement singulières : « Ainsi que le pétrole dans une mèche à lampe, une fatigue sournoise était montée lentement dans l'âme de Vincent. » — « Son âme aboyait à la lune, entre chien et loup, ainsi qu'un coyote sauvage sur son derrière, en pleine prairie. » (Et, ma foi, j'admire malgré moi celle-ci, quoiqu'elle me fasse sourire.) Mais, ce qui est un comble, l'auteur applique l'analogie même à des termes inexistantes, à des phrases négatives qui d'avance la rendent inutile : « Comme un coup de fouet aigu dans les branches nues des arbres, le vent ne vibrait plus. » — En tous cas ces rapprochements, ces relations saisies, tiennent du style de la strophe, élargissent l'horizon du livre de tout le champ des images et des symboles.

Une fiction qui est de l'histoire, à la fois prose et poésie, c'est déjà assez peu commun. Mais voici une rareté encore plus étrange: ce roman canadien est écrit en français de France et ne s'en porte pas plus mal. À chaque nouvel essai de littérature du terroir, la même question se pose chez nous et soulève des controverses: — dans quelle mesure est-il requis, ou est-il désirable d'employer dans nos œuvres ce qu'on appelle, et bien à tort, le «langage canadien»? Et cette question qui paraît toute simple, qui devrait se résoudre par les seules normes de l'art d'écrire, s'embrouille d'éléments étrangers et s'enchevêtre en labyrinthe. On y injecte du chauvinisme, de la vanité de clocher, et des illusions pour le moins naïves. Pour certains théoristes, l'emploi du parler canadien devient un précepte, une recette. Notre littérature est anémique, mourante, parce qu'elle s'obstine à un français trop pur; elle ne sera sauvée qu'en ouvrant ses portes toutes grandes à la langue populaire: — non seulement, notez-le bien, à celle qui nous vient des ancêtres, mais au jargon que nous ont fait un siècle et demi d'infiltrations bâtardes, au dialecte de nos rues et de nos «factories», avec son grouillement d'anglicismes, ses accrétions de «slang» — le tout n'étant qu'évolution due à «l'expression de la race». Et ce langage, d'après eux, s'impose non seulement au roman de mœurs, mais à tous les romans, et non seulement au roman, mais à tous les genres littéraires! Il faut nous libérer de la tutelle française, cesser de réagir contre notre ambiance. Et s'il en résulte «un patois trop difficile pour les académiciens, eh bien, tant mieux», nous dira fièrement M. Albert Pelletier, «c'est qu'alors nous aurons un langage à nous».

Ce n'est pas le moment de discuter ces thèses fantasques et traîtresses à la cause qu'elles veulent servir. Je signale seulement l'argument effectif que leur oppose M. Desrosiers. Louis Hémon, Constantin-Weyer, deux écrivains français, avaient déjà écrit des romans canadiens superbes en n'y glissant notre «langage»

qu'avec une discrétion très sobre et une parcimonie de bon goût. M. Desrosiers, lui, a la hardiesse de ne pas s'en servir du tout, ou peu s'en faut. Chose incroyable, n'est-ce pas? Ce récit, ces tableaux, ces dialogues, s'expriment d'un bout à l'autre en français normal et correct. On s'attendrait à voir s'y vider tout le glossaire Blanchard<sup>3</sup>, et il n'en tombe que des gouttes. Le vocable natif est réduit à la dose infime, et pour mieux démarquer sa caste, on lui inflige l'affront des italiques. Le flottage du bois est décrit sans nommer la « drave ». Les bonnes gens de Berthier conversent comme s'ils étaient « instruits ». Le vieil Antoine pas une seule fois ne parle de son « règne », et Josephte ne dit pas « son père », comme faisait Maria. Malgré cela, je vous assure, ce roman est terrien et canadien jusqu'aux moelles: il rend intensément l'atmosphère, la teinte et le son de chez nous. Et je n'examine pas s'il eût pu être écrit d'après d'autres méthodes, s'il eût pu être alors aussi bon ou meilleur. Je le prends tel qu'il est, et je constate qu'il atteint son but; je le trouve même, comme expression de la race, de l'âme du Québec, à plusieurs coudées au-dessus des romans canadiens qu'on nous sert depuis des années.

En fait, le seul roman récent, écrit par l'un des nôtres, qui me paraisse aussi canadien que *Nord-Sud*, c'est celui de M. Bouchard: *Les Chasseurs de noix*; et lui aussi est écrit en français: en un français beaucoup plus simple, un peu fruste même, mais qui pourtant n'est pas le « canadien ». Alors il n'y a donc pas de recette ni de règles! On nous a mieux peints jusqu'ici en français qu'autrement! Et quand nos jeunes réformateurs nous exhortent à couper les liens de notre tradition française, nous voudrions d'abord qu'ils nous convainquent par leur exemple: « Tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra. » Sachons donc qu'en littérature, les théories comptent pour bien peu, que l'art et le talent sont tout, et qu'un génie pourrait tirer du canadianisme de la langue chinoise. Mais on peut, en tout cas, en tirer de Larousse, et M. Desrosiers l'a fait.

Je ne prétends pas que ce style ne vacille jamais sur la corde raide de l'art. Tout correct et brillant qu'il soit, on lui voudrait, ici et là, un peu plus de resserrement, d'économie verbale. Et c'est là un des paradoxes de cette œuvre qui en est pleine, qu'avec les éléments d'une plastique parfaite, elle garde du surcroît, certaine luxuriance touffue que de simples ratures feraient disparaître, et qui, tout en prouvant la sève, nuisent à l'ordre serré que réclame le *ne quid nimis*. Mais combien de passages où même cette richesse est sobre, crée juste la ligne et la couleur qu'il faut! «La Baie du Tonnerre farouche et tragique: des rivages d'un bleu noir, une eau livide, des îles semblables à des sarcophages submergés, ne tendant au-dessus des vagues que l'effigie de géants de pierre couchés pour leur dernier sommeil.» Voilà de ces phrases frappées et rythmiques qu'on aime à réciter tout haut. D'autres sont familièrement pittoresques, valent par la touche des détails: «Des matelots lançaient à tour de bras, à portée des fournaises, les rondins d'épinettes entassés en cordes sur le bord. D'autres montaient et descendaient une cargaison hétéroclite. Moutons, vaches, veaux, vendus à des bouchers de Montréal, bêlaient, beuglaient, dans des parcs à clôture blanche où ils étaient trop à l'étroit. Les passagers, prudents, se faufilaient entre les matelots et les voitures, les quartiers de bois qui volaient, les vaches qui se précipitaient, effrayées et folles.» Qu'on lise la traversée du marais de Brandon par la caravane des colons: on a la sensation d'un effort surhumain, épique, comme celui d'Annibal passant les Alpes. Ces pages démontent avec la même sûreté les mouvements intimes de l'âme: «Mais de cette hauteur il retombait vite. Les aptitudes maîtresses qui, fouet en main, régentaient en lui toutes les autres, avaient choisi le sentier et l'y maintenaient tyranniquement. Alors se taisaient, humbles et craintifs, tous ces doubles de lui-même, nés trop faibles, condamnés à demeurer dans les limbes, qui n'avaient pu prendre la direction de son âme.»

Évidemment *Nord-Sud*, fond et forme, sort de l'ornière des médiocrités, prend sa place parmi les romans qu'on se plaît à dire canadiens. Il a du cachet, du caractère, et c'est là un mérite si rare ! Il tente pour les peintures du sol un procédé nouveau qui est bon, puisqu'il réussit : ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas d'autres. M. Desrosiers, s'il n'est pas un conteur fortement inventif, triomphant au chassé-croisé des passions et des intrigues, est un observateur exact, un chercheur érudit, un subtil analyste et un délicat écrivain.

LÉGIIONNAIRE !  
PAR HENRI POULIOT<sup>1</sup>

**A**PRÈS LE LIVRE-PHÉNOMÈNE de M. Desrosiers, ce roman canadien où tout le monde parle français, voici un autre ouvrage<sup>2</sup> qui secoue encore plus violemment nos idées sur la littérature canadienne. Il paraît entendu que nos auteurs en tous les genres ont le devoir de se restreindre aux faits, aux choses et aux personnes de notre pays. C'est une sorte de scandale si l'un des nôtres s'aventure dans d'autres champs: que ce soit la pensée abstraite, l'histoire générale, ou une forme quelconque d'exotisme. On dirait que notre cerveau, fait sur mesure provinciale, manque de compartiments où puissent se loger le souci des larges problèmes, la curiosité des choses lointaines et la communion avec le genre humain. On blâmait récemment M. Arthur Beauchesne pour ses solides études sur *Les Écrivains (français) d'autrefois*, en l'exhortant à «vulgariser plutôt notre littérature canadienne: — notre meilleur atout, à nous écrivains canadiens, étant l'exaltation et la diffusion de ce que nous ont légué nos pères<sup>3</sup>».

Pour M. Harry Bernard, «régionalisme» est synonyme de «littérature nationale»: — Il faut nous en tenir aux sujets de chez nous, «parler avec science des essences forestières, des fleurs des champs, des légumes, des fruits dans les jardins, des bêtes... et des insectes qui mangent les feuilles et fourmillent sous les pierres et

les troncs d'arbres pourris». Et M. Albert Pelletier, tout en se défendant d'être régionaliste, préconise, comme on sait, un patois canadien, précurseur d'une langue nationale<sup>4</sup> : — lequel patois, naturellement, nous condamnerait au terroir forcé, et serait bien la forme la plus étroite de régionalisme qu'on puisse concevoir. Que vont-ils dire de ce volume, œuvre d'un Canadien de race et chez qui certes le «poil» abonde, mais dont la scène est en Afrique, dont les acteurs surgissent de tous les coins terrestres, où les «mots du cru» sont arabes, et où pas la moindre place n'est faite au Ber et à la Jument Grise? Voilà qui saute toutes les clôtures où l'on s'efforce de nous parquer, et a de quoi inquiéter toute la jeune école. Pour les empiriques qui, comme moi, prennent chaque œuvre pour ce qu'elle vaut, se défient des systèmes, et veulent qu'un Canadien puisse, comme un autre, écrire à sa façon de tout ce qui lui plaît, *Légionnaire!* ne cause qu'une surprise: c'est de voir se dresser, parmi tant d'œuvres pâles que notre humus alimente, un livre intensément réel où l'on sent à chaque page la pulsation d'une vie humaine: — suggérant que si notre race, au lieu de «s'exprimer» si fort, de ne pas quitter son miroir, regardait parfois autour d'elle et s'intéressait au reste du monde, sa pensée agrandie ferait sa littérature plus spacieuse et plus vivante.

*Légionnaire!* est un de ces livres révélateurs, nés d'expériences et de souffrances vécues, qui font voir les dessous des institutions, et dont la rude franchise attache parce qu'elle suinte la vérité. C'est le journal d'un Canadien qui eut l'idée crâne, mais baroque, de s'engager dans la Légion étrangère, et qui le regretta plus d'une fois. Son nom nous demeure inconnu; c'est M. Henri Pouliot, un journaliste québécois, qui lui sert d'interprète et donne une forme à ces récits garantis authentiques. Et constatons de suite que M. Pouliot remplit idéalement le rôle de l'interprète: se faire un avec celui qu'il traduit. Sa personnalité se fond en celle de son soldat: c'est vraiment celui-ci qui seul apparaît et agit, qui

reste constamment son autobiographe. Ces chromos d'Algérie, du Riff, ces aventures de mauvais sujets, ballottés tous les jours entre la mort et la cravache; cette bravade persistante sous les répressions; cet ennui, ce dégoût noyant des vies manquées, poussant aux excès fatalistes, parfois aux actes irréparables: tout cela est rendu avec tant de naturel, de simplicité et de liberté qu'on croit l'entendre des lèvres mêmes du héros. Ou bien on se figure que M. Pouliot est le légionnaire lui-même, que l'autre ne lui sert que de masque.

Impossible, en tout cas, de n'y pas reconnaître un acteur, un témoin direct. Descriptions précises et datées des lieux et des faits; crayons de personnages vivants; concordance soutenue avec ce qu'on en sait; et puis, de ces aveux qui coûtent, de ces frasques qu'on n'invente pas! Comme style, c'est tout uni et nullement sensationnel: le style surnoisement naïf de Robinson Crusoé, s'attachant seulement à faire saillir le fond, et qui le fait saillir sans qu'on sente un effort, sans souci du mot rare, et sans peur du mot propre, ou malpropre, selon le cas. Mais c'est le fond qui n'est pas uni! qui apprend des choses renversantes et laisse une impression de cauchemar. Cette Légion étrangère, qu'on aperçoit de loin dans un halo de chevalerie, comme elle se montre ici réduite à la mesure des hommes, et mise même un peu au-dessous! Avec quel brutal réalisme se découvrent les vices de ces gens venus de partout, fuyant pour la plupart un honteux passé; l'esclavage auquel les réduit une discipline féroce! L'auteur n'emploie à cette enquête ni eau bénite ni eau de rose, mais l'acide qui creuse et détruit. Il nomme les choses par leur nom, et il en passe, dit-il, parce qu'elles sont innommables. La Légion s'en dégage, hélas! canaille autant que malheureuse: dernier refuge de pauvres hères n'ayant plus rien à perdre et qui n'ont changé que de désespoir; ne gardant de beauté morale que leur courage devant la mort. Mais celle-là, elle leur reste, et c'est elle qui les rachète. Notre Canadien, lui, engagé par simple caprice,

est au-dessus de cette écume, mais il s'avoue une mauvaise tête ; et ce qui lui arrive le prouve surabondamment. Il n'y a pas de punitions, de corvées, de geôles, de retenues, qui ne pleuvent sur lui pendant ces cinq ans ; et il ne les a pas toutes volées. Mais ces rétributions sont excessives et dégradantes, parfois arbitraires et injustes ; elles engendrent en leurs victimes la rage, la révolte, sans réussir à les amender en rien. Tourner dix heures par jour dans une cour de caserne avec, sur les épaules, un sac de pierres de trente kilos ; s'enfouir, pendant des nuits, sous une tente spéciale aussi étroite qu'une camisole de force ; — sans compter la prison, le jeûne, la matraque et les coups de pied : — voilà ce que valent au légionnaire la moindre faute, la moindre « rouspétance », la simple antipathie d'un sous-off à qui sa « gueule » ne revient pas. Toute réclamation est oiseuse, d'après l'axiome : « Le légionnaire a toujours tort, même s'il a raison, car il a déjà tort d'avoir raison. » Ce régime n'est pas fait pour exalter les facultés nobles et mouler des âmes angéliques. Aussi, nul souci des valeurs morales : la loi est de se débrouiller aux dépens de qui que ce soit, de sortir à tout prix d'un mauvais pas. Nulle intimité, nulle confiance entre le supérieur et le soldat : ce sont deux ennemis qui se surveillent, qui ne perdent pas une chance de se déjouer, de se mater, l'un par la force, l'autre par l'entêtement et la ruse. Notre Canadien, dans cette lutte, reste vaincu neuf fois sur dix ; mais il lui arrive cependant d'accrocher de jolies vengeance, et ces péripéties donnent au livre un intérêt héroï-comique qui rarement se ralentit. L'impression finale qui lui reste de ces cinq années est résolument détestable. Il a passé par un enfer dont le souvenir le fait frémir, et il le dit sans dorer la pilule. La seule chose qu'il ne regrette pas, c'est de s'être battu pour la France, qu'il ne rend pas responsable d'abus qu'elle ignore le plus souvent. Et il garde une certaine fierté d'avoir « prouvé sa résistance », d'avoir pu supporter « la plus terrible des existences et la plus infernale des détentions ». Qu'on retourne cela en tous

sens, on n'y trouve pas un compliment envers la Légion étrangère : c'est une franche dénonciation, qui ne laisse guère à lire entre les lignes. M. Jean-Charles Harvey, dans son intelligente préface, n'édulcore-t-il pas sur ce point le sens et l'esprit de ce livre ? On dirait presque qu'il n'y voit qu'une boutade : mais l'accent qui y règne me paraît autrement sérieux. Ces récits étant vrais, les impressions, les conclusions tirées sont la stricte justice, frappent même par leur détachement et leur calme objectif. Tant pis si la Légion, et le militarisme en général, s'y montrent sous de répugnantes couleurs. Il est possible que la France offre à ces hommes déshérités « un refuge contre bien des déchéances et un lieu de relèvement par le courage, la discipline et le combat » ; mais si ce refuge est un baignoire, qu'y gagnent-ils vraiment ? Si le légionnaire a dit vrai, il faut conclure comme lui, et sans plus de palliatifs, que la Légion est une sorte de géhenne où des tortionnaires peu tendres s'acharnent sur des diables récalcitrants. Pourquoi tant s'étonner, d'ailleurs, que la guerre féroce ait des écoles comme celles-là : qu'elle veuille faire de ces hommes, en les brutalisant, de meilleures machines à tuer leurs semblables ? La vraie leçon de ce volume, et qu'il ne faut pas lui ôter, c'est l'horreur qu'il inspire pour l'état social qui nécessite les « légions », étrangères ou autres. En mettant à nu cette cuisine de la guerre, avec ses cruautés et ses bassesses, le légionnaire a fait plus que noter des souvenirs : il a porté son grain de sable à l'avalanche qui, tôt ou tard, démolira une relique barbare.

Je n'ai pas assez dit combien cette œuvre est spontanée, vivante, et, comme la juge M. Harvey, « claire, savoureuse et spirituelle ». C'est de l'exotisme passé au tamis d'un esprit canadien doué d'humour et de finesse. Et c'est peut-être aussi intéressant que la chronique de la vache caille : du moins cela nous change d'elle à propos.

LA LANGUE FRANÇAISE  
NOTRE INSTRUMENT D'EXPRESSION  
LITTÉRAIRE<sup>1</sup>

**O**N M'A PRIÉ d'adresser à cette réunion quelques brèves paroles comportant, m'a-t-on dit, quelques conseils sur l'art d'écrire. C'est une tâche qui, à première vue, semble aisée entre toutes. Est-il chose plus facile que donner des conseils? Il suffit d'énoncer, avec la gravité qu'il faut, quelques principes généraux, reconnus de tous, traînant déjà dans des traités et des manuels sans nombre. S'il s'agit de littérature, on se rappelle assez d'Horace<sup>2</sup>, de Bouhours<sup>3</sup> et de Verniolles pour former un bouquet de loyaux préceptes dont chacun est aussi solide que les commandements de Moïse. Mais ce genre de conseils est stérile autant que facile; ce n'est pas, j'en suis sûr, celui que vous attendez de moi. Vous voulez que je prenne, parmi des questions définies, des problèmes actuels intéressant la littérature canadienne, quelque point circonscrit qui mérite d'être élucidé, où un bon conseil montrant la voie immédiate à nos écrivains serait pratiquement et spécifiquement utilisable.

Vous surprendrais-je en vous disant qu'à mon avis aucune question n'est aussi opportune, aussi importante pour nos lettres que celle de notre langue littéraire? C'est une cause, il est vrai, qu'on pourrait croire toute décidée. Mais depuis quelque temps, des doutes et des équivoques l'obscurcissent et tendraient à en

faire un sujet de dispute. C'est ce qui me suggère de la reprendre en ce moment et d'en faire la matière d'un unique conseil. Et ce conseil est celui-ci :

«Quels que soient les chemins où s'engage notre littérature, qu'elle garde comme son instrument d'expression, qu'elle protège contre toute corruption intime ou étrangère la langue du Canada français, autrement dit la langue française.»

Les jeunes littérateurs qui appellent vaguement je ne sais quelle évolution, je ne sais quelle transformation de notre langage au profit d'idéals strictement nationaux, sont animés d'excellentes intentions — je le sais, car j'en compte parmi mes meilleurs amis ; — mais je crois qu'ils caressent une dangereuse chimère. Une littérature ne brise pas impunément avec tout son passé. Elle ne recommence pas, à peine adulte, un effort qui lui a déjà tant coûté. Il n'y a pour elle qu'un salut, qu'un gage d'avenir : tracer plus profond et plus large le sillon déjà entr'ouvert ; continuer avec les mêmes armes la lutte jusqu'ici soutenue. Cela manque tout à fait de nouveauté, n'est-ce pas ? Mais la marche d'une littérature n'est pas une suite de sensations : c'est le progrès d'un travail patient et accumulé. Notre race est née, a grandi, liée au langage de la France, défendue et sauvée par lui. Le français qu'elle parlait, c'est ce qui, plus que tout le reste, lui a gardé son individualité, sa permanence distincte parmi les autres races qui l'entouraient et la débordaient. Le jour où ce langage se diluera, acceptera un amalgame quelconque, ce jour verra la fin de notre identité ethnique, et notre survivance tant vantée ne sera plus qu'un souvenir. La langue, la littérature et la race auront péri ensemble.

Quelle confusion pourtant on arrive à jeter dans un axiome si certain ! Quels curieux prétextes l'on donne à ces projets rénovateurs !

D'aucuns partent de l'assertion que la France d'outre-mer nous est devenue étrangère, que ses traits, ses tendances ne

répondent plus aux nôtres. Et dès lors, concluent-ils, sa tutelle sur nous se trouve de plein droit périmée. Il nous faut désormais un canadianisme indépendant et intégral.

Mais qui songe à baser notre attitude envers notre langue sur une vassalité quelconque à l'égard de la France lointaine? On est libre d'avoir pour celle-ci tous les sentiments que l'on veut, libre même d'oublier que son sang persiste en nos veines. Mais ce n'est pas pour elle que cette cause est plaidée. — Il nous faut garder notre langue simplement parce que c'est la nôtre, celle de la France américaine que nous sommes et que définissait si bien le poète que nous regrettons :

Ma France, c'est mon pays<sup>4</sup>.

N'est-ce pas assez que cette langue ait été parlée par nos aïeux et par nos mères; qu'elle règne encore maîtresse parmi leurs deux millions de fils? N'est-elle pas à ce titre seul la vraie, l'unique langue canadienne?

Cela n'implique envers la France que cette dépendance très restreinte, dépendance de logique, de nécessité intrinsèque, que notre langue, dans son accroissement, suive l'évolution de la souche-mère, garde avec elle assez de liaison, d'échange, pour que l'unité essentielle ne soit pas brisée. Il ne peut y avoir deux langues françaises notablement diverses; et ce sera toujours Paris, et non Montréal ou Sherbrooke, qui devra dire le dernier mot sur ce qui est français et ce qui ne l'est pas. — Mais cette régence n'impose aucune servitude. Dans notre monde moderne, où toutes les nations sont voisines, il se fera naturellement par le voyage, le commerce et le livre, une pénétration réciproque qui, d'elle seule, maintiendra l'unité linguistique entre la France et nous. — N'est-ce pas de cette façon que notre langue évolue, en fait, depuis cent cinquante ans? Notre français n'est plus celui de Champlain ou d'Étienne Parent: il a suivi spontanément, et sans aucune pression externe, tous les courants qui, depuis eux, ont entraîné la langue de France. Quand je lis

une page historique de l'abbé Groulx ou une strophe d'Alfred DesRochers ou de Robert Choquette, j'y retrouve toutes les formes, toutes les inflexions du français vingtième siècle. Ainsi la langue des nôtres s'enrichit, se transforme, mais en accord à son verbe d'origine; elle le fait sans effort, inconsciemment presque, et elle n'a pour cela qu'à suivre son instinct.

D'autres doutent que la langue française, privée ainsi d'évolution distincte, puisse exprimer adéquatement l'âme et la pensée de chez nous. Mais, de grâce, ne nous faisons pas d'inquiétude là-dessus. La langue française, comme toutes les langues modernes, mais mieux encore qu'aucune autre, est un outil universel apte à toutes les besognes, un instrument multiple capable de rendre tous les sons. Elle n'a pas été faite pour les Français tout seuls; elle est cosmopolite; elle s'exerce depuis des siècles à accumuler des symboles embrassant toute l'échelle des êtres, toute la vision, toute l'émotion que puisse éprouver l'âme humaine. Ses génies ne sont pas enclos dans le cercle des choses françaises: ils ont exprimé l'univers par la philosophie, la poésie, la découverte, la science. N'ayez donc crainte que nos spectacles ne trouvent pas assez de couleurs dans la palette de Gautier ou de Loti; que notre âme éprouve des élans que n'eussent pu exprimer Pascal, Rousseau, Hugo ou Léon Bloy; que notre vie ait des détours qui eussent embarrassé Daudet ou Barrès. Si vous n'avez pas trouvé dans Larousse le mot exact qu'il vous fallait pour peindre un coin de notre sol, une nuance de notre être intime, soyez sûrs que vous n'avez pas assez cherché. Vous avez d'ailleurs la ressource, dans des thèmes qui le comportent, d'appeler au secours notre langue populaire, où certains aspects sociaux se refléteront plus vivement. Mais notez que ces mots normands, picards ou poitevins seront eux-mêmes des mots de France, ne seront devenus canadiens qu'en passant par nos lèvres; qu'il n'y a pas cent mots de notre dialecte qui soient vraiment de notre cru et esquivent tout à fait notre dette

française. Car vous ne comptez pas pour créations originales des emprunts maladroits, grossiers, à la langue britannique, simples aveux d'ignorance ou de paresse, greffes hybrides qui corrompent la sève au lieu de l'enrichir.

Surtout, ne donnez pas dans cette effarante équivoque qui confondrait d'emblée la langue de nos champs, de nos rues et de nos usines avec celle de nos lettres, qui voudrait que tous nos écrits adoptassent l'idiome natif comme moyen normal d'expression. — Tous les peuples ont une langue populaire et une langue littéraire qu'ils tiennent à distance l'une de l'autre, qu'ils n'entremêlent qu'incidemment pour des besoins d'art. Il y a encore aujourd'hui en France des patois poitevins, normands et picards; mais les journaux, les livres ne s'écrivent pas dans ces patois. Il y a l'«assent» de Marseille, mais on ne s'en vante pas. Les patois continuent à vivre par la force des traditions, mais on ne les enseigne pas à l'école. Il existe aux États-Unis un «slang» courant, parfois très pittoresque; mais un livre sérieux ne s'écrit pas en «slang»: il s'écrit en très bon anglais, identique, à des vétilles près, à l'anglais de Londres. Et vous voyez qu'une grande nation, tout aussi étrangère que nous à ses origines premières, croit pouvoir s'exprimer pourtant dans la langue de ses origines, ne cherche pas pour elle d'évolution indépendante, et n'a jamais, à aucun moment, rêvé d'une langue nationale.

Une langue nationale pour nous? Il nous faudrait la créer de toutes pièces, d'un noyau primitif de quelques centaines de vocables. Il nous faudrait refaire ce travail de dix siècles qui a élaboré les langues modernes. Et cela quand nous possédons sous la main un instrument de précision et de splendeur que nous savons manier déjà. Cela quand une langue étrangère, complète aussi, nous guette et nous attire, a déjà commencé à nous envahir! Non, il n'est qu'une alternative: ou bien nous garderons notre langage traditionnel en le préservant de toute tache, en l'enrichissant à ses sources légitimes, — ou bien notre langue

future, par la loi de résistance moindre, sera l'anglais, tout simplement. Mais alors aura disparu la plus ferme barrière à l'absorption de notre race; alors nos trois cents ans de culture nationale auront avorté misérablement. Nous voguerons vers des destins nouveaux, mais où ni vous ni moi, messieurs, ni la mémoire d'aucun de nos écrivains et de nos poètes n'occuperont la moindre place.

Ce n'est sûrement pas cette déchéance que nous voulons. Alors, mettons donc en question dans nos théories littéraires tout ce qu'il nous plaira, excepté ce premier principe. Aimons ou non la France moderne, mais usons sans scrupule de sa langue, qui est la nôtre, et pour qu'elle puisse nous exprimer, apprenons-la de mieux en mieux. Que ceux à qui il faut le canadianisme intégral le réalisent au moyen du français intégral: leur succès en cela ne dépendra que de leur génie, car, en puissance et en richesse, la langue française suffit à tout.

Me permettez-vous, en réponse à votre si cordial accueil, de vous offrir ce simple conseil?



*Selon Dantin, qui venait de lire les Carquois d'Albert Pelletier, celui-ci préconisait «un patois canadien, précurseur d'une langue nationale» (supra, p. 563). Dans ses lettres à Alfred DesRochers, qui semblait tenté d'épouser les théories de Pelletier, Dantin s'érigera en défenseur de la langue française: «Quant à sa thèse de la langue canadienne, vous êtes bien charitable de ne lui attribuer que ce qu'elle*

peut avoir de bon sens; mais Pelletier, lui, soutient en propres termes qu'il nous faut un langage distinct où non seulement les archaïsmes, mais les anglicismes auront droit de cité, et qui finalement pourra se trouver tout à fait différent du parler de France. "Et si notre 'patois' devient trop difficile aux académiciens, eh bien, tant mieux: c'est que nous aurons un langage à nous." Vous voyez que l'idée d'un sabir lui sourit très bien; qu'il n'est pas du tout effrayé de nous voir nous débattre dans la morasse d'un jargon canayen, que tout le genre humain enterrerait sous son mépris. Et comment pouvez-vous, dans ces conditions, vous porter solidaire des idées de M. Pelletier sur notre langage littéraire? Vous en exprimez vous-même d'autres toutes différentes, encore que par certains côtés elles semblent pouvoir y conduire. Vous voulez qu'on réprime des excès de purisme, ou de soi-disant purisme; et je crois moi-même qu'il y en a. Mais comme ce danger de parler trop bien le français est petit en comparaison de celui de ne plus le parler du tout! Là où vous ouvrez la porte à ce dernier péril, c'est en disant: "Une langue parlée est une langue en évolution: une littérature dont la langue n'évolue pas est une littérature de langue morte. En quel sens doit se faire cette évolution, c'est l'affaire du peuple qui la parle." Tout cela est très vrai; mais notre langue, c'est le français, et il n'y a aucune raison pour que nous ne suivions pas, comme nous l'avons fait de tout temps, l'évolution de la langue française. Avons-nous peur que cette évolution ne soit pas assez vaste, assez rapide, pour nos besoins intellectuels? Cette "âme canadienne" est donc bien immense pour que tout le vocabulaire de Littré et de Larousse ne puisse lui suffire! Vous avouerez qu'il est légèrement puéril de croire qu'il faille absolument dire des "caneçons" et des "scanthènes" pour exprimer nos "qualités ethniques". Si je trouve que des mots français expriment absolument la même idée, il est bien évident que ma race (par ailleurs française) pourra s'y peindre tout aussi bien. Mais si mon langage évolue d'un côté et le langage de France de l'autre, ils divergeront de plus en plus, au point d'être bientôt tout à fait étrangers. Voici, fatalement, le sabir, étape la plus proche de la désintégration de notre race elle-même.

Il est donc nécessaire (même si c'est embêtant) que nous apprenions le français à mesure que le français change lui-même; et c'est la seule évolution qui sauvera chez nous la possibilité d'une littérature quelconque. Ceci ne supprime pas du tout le "parler populaire", ni le parti qu'en pourront tirer le roman, la poésie, selon les convenances de l'art. Tous les peuples ont un parler populaire distinct de leur langue écrite, et dont leurs écrivains se servent pour certaines peintures. Il n'y a pas de danger que le nôtre disparaisse, malgré tous les abbés Blanchard. Mais vouloir faire de notre parler populaire la langue de notre littérature, n'est-ce pas une confusion lamentable? Ignore-t-on que ce parler se compose de quelques centaines de mots, tous exprimant des choses de la vie commune, sans aucun des termes abstraits dont vit la pensée littéraire? Quel appoint apportera-t-il jamais à un ouvrage de philosophie, de science, de critique littéraire (à moins que ce ne soit "avoir du fonne", cette exquise trouvaille)? Comme je l'ai écrit à Pelletier, essayez de refaire la Maison du berger ou la Légende des siècles en langage canadien! Posée dans les termes où la posent les Carquois, cette thèse est absurde, et son résultat serait tout simplement de nous faire abandonner la lutte que nous poursuivons depuis près de deux siècles pour la conservation de notre langue, par quoi nous avons toujours entendu la langue française; — de nous faire accepter bénévolement toutes les corruptions, toutes les infiltrations étrangères, comme de simples étapes dans notre "évolution"... Notre race sera bien avancée quand elle aura pour s'exprimer un instrument hybride où deux races disparates auront brassé leurs contributions au petit bonheur! Notre langue populaire elle-même doit être protégée contre cette bâtardise; — qu'elle garde les mots que lui ont légués ses origines françaises; mais qu'elle ne s'avilisse pas à emprunter toute sa croissance à l'anglais ou à l'américain, comme inconsciemment elle le fait. C'est sur ce terrain que l'abbé Blanchard et autres francisants font une œuvre excellente et urgente. Ils combattent l'anglicisme encore plus que l'archaïsme. Au lieu des mots anglais qui forment chez nous le vocabulaire du commerce et de l'industrie, que nous avons adoptés par

*pure ignorance de leurs équivalents français, ils cherchent à nous apprendre ces termes français que nous aurions dû savoir tout d'abord; — et je ne vois pas vraiment quel mal on peut trouver à cette réaction, ni en quoi elle altère le moins du monde le cachet canadien-français de notre langage, le seul qui doive nous être cher. Au contraire elle l'épure et le restaure. Elle le tire d'une direction fausse et le fait évoluer dans son vrai sens ethnique. Ces annonces où de grands magasins offrent leurs marchandises sous leurs noms français authentiques ne surprennent que notre routine, notre répugnance à l'effort — ou à l'ennui de ne pas être laissé tranquilles, d'avoir à apprendre. Mais ce sont ces efforts qui nous sauveront du "patois créole" et qui nous permettront de pouvoir nous vanter, comme nous le faisons à bon droit, de parler un français qu'un Français peut toujours comprendre. Ce n'est qu'à propos de nos archaïsmes, en voulant les éliminer tout à fait de notre langue courante, que ces puristes vont parfois à l'excès et tendraient à une uniformité insipide, que d'ailleurs ils n'ont aucune chance d'établir...*

*C'est tout un volume que je vous ai écrit; mais il s'agit du plus grave de nos problèmes intellectuels, et votre article m'a suggéré ces remarques, que vous pardonnerez à mon ordinaire franchise» (lettre du 31 mars 1931).*

*La publication de la première série de Gloses critiques donnera l'occasion à Pelletier d'exercer sa verve à propos de la «petite querelle du "langage canadien"»: «Elle résulte, dira-t-il, d'une déconcertante méconnaissance des termes mêmes de la discussion. Louis Dantin nous prouve tout le long de ses gloses qu'il entend par langage canadien les seules fautes de français que nous commettons, — ce qui ne l'empêche pas d'écrire des thèses pour prouver l'existence d'une littérature canadienne. Je prétends, sans aucun mérite puisque tout le monde pense ainsi, que les Canadiens parlent français, et que notamment leur vocabulaire est purement et simplement le vocabulaire français, entremêlé d'un peu de canadianismes, d'un peu d'anglicismes, à quoi s'ajoute une fantaisie mal venue de donner une prononciation et un sens inusités à certains mots. Je crois que l'emploi "avec bon sens, avec goût,*

*avec art”, des termes concrets dans nos manuels scolaires et notre littérature nous serait plus utile, à tous points de vue, que la pêche des vocables pâlots et d’un froid métaphysique qu’on nous fait pratiquer dans le style académique» (Égrappages, p. 91).*

## HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE

PAR M<sup>GR</sup> CAMILLE ROY<sup>1</sup>

M<sup>GR</sup> ROY<sup>2</sup> est assurément l'un des hommes de notre époque qui ont consacré à nos lettres l'intérêt le plus franc, l'étude la plus suivie, le zèle le plus actif, et qui leur ont fourni l'appoint personnel le plus large. À travers les tâches élevées qui ont rempli sa vie, la littérature est restée pour lui un instinct et une vocation. Comme professeur, il en a inculqué l'attrait à des myriades de jeunes gens, dont plusieurs se sont distingués parmi nos écrivains et nos poètes. Il s'en est fait l'historien en des ouvrages sérieux, d'une érudition sûre, fruit des plus difficiles recherches. Il en est depuis des années l'excitateur et le critique : aucune manifestation de l'esprit chez nous ne lui échappe ou ne le laisse indifférent ; il est au premier rang, encourageant tous les efforts, appréciant les résultats sans dogmatisme ni étroitesse, avec une indulgence parfois excessive, mais où percent pourtant le discernement et le goût. Il est lui-même un écrivain, un orateur de grand talent, dont la voix s'élève dans nos fêtes nationales ou académiques avec un bel envol ; dont la plume sait tracer des thèses, des portraits, des souvenirs en une langue souple et brillante. Il semblerait qu'à ces mérites nul ne dût ménager l'éloge : ils sont, en fait, bien reconnus et honorés de mainte manière. Je m'étonne pourtant que nos jeunes, ou une portion d'entre eux, professent à l'égard de ce bon ouvrier je ne sais quelle hostilité ou quelle méfiance. C'est une mode en certains quartiers

de «tomber» M<sup>gr</sup> Roy. Il est la tête de Turc d'un clan d'esprits sincères, mais outrés<sup>3</sup>, qui le jugent d'après une légende, ne voient en lui que l'exposant d'une pensée moyenne inégalée à leurs audaces, oubliant ses réels services et la paternelle bienveillance qu'il leur a toujours témoignée. Si sa critique à leur égard a été trop douce, ce n'est pas à eux, semble-t-il, à le lui reprocher! Et faut-il méconnaître une vie entière vouée à l'apostolat de notre culture et de notre expression raciales? Je propose, pour ma part, qu'envers M<sup>gr</sup> Roy, auteur, historien, critique, éducateur et ami de nos lettres, jeunes et vieux s'unissent en une juste et très haute estime.

Ces réflexions me viennent à propos de l'*Histoire de la littérature canadienne*, dont une nouvelle édition a paru récemment<sup>4</sup>. C'est un ouvrage d'une indiscutable valeur et où les plus hargneux trouveraient à peine à redire. On se demande, après avoir lu ses chapitres, comment on l'eût pu faire plus solide, plus complet, plus méthodique, et mieux adapté à son dessein. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un exposé large et logique de notre histoire intellectuelle, poursuivant ses évolutions dans leurs causes, leurs tournants d'idées, procédant par tableaux connexes, ayant l'ampleur et la continuité d'un discours. C'est un manuel, un précis, où se trouve resserré en des notes claires et brèves tout ce qu'il importe de savoir sur notre passé littéraire et nos achèvements présents. Chacun de nos auteurs, depuis les lointaines origines, y a sa place à part, s'y pose en une esquisse de sa vie et de sa carrière, s'y trouve apprécié dans sa valeur et dans son influence. C'est près de trois cents écrivains qui défilent ainsi, chacun portant le rôle de ses œuvres même les plus obscures: et calculez la somme de labeur qu'a coûté leur seul assemblage! Faut-il reprocher à l'auteur d'avoir trop élargi l'hospitalité, d'avoir accueilli dans son livre des talents par trop médiocres? Il se pose lui-même cette question et s'excuse de la trancher; mais ses lecteurs répondent pour lui. Ce qu'ils veulent dans une œuvre

de cette nature, c'est une statistique de nos lettres telles qu'elles ont été : c'est la somme des efforts et non des réussites. Nous ne pouvons faire que notre écriture jusqu'ici ait dépassé de beaucoup le niveau moyen : ce n'est pas une raison pour en ignorer les exemples ou les restreindre à une simple élite. Leur nombre même est une leçon, une suggestion de sève. Il en naît un ensemble qu'on ne peut dédaigner et où la postérité, mieux que nous, fera les coupures légitimes.

Dans cette masse de matière et de documents, l'auteur met un ordre parfait, des divisions précises qui se classent d'elles-mêmes dans l'esprit. Il distingue en notre progrès trois seules grandes périodes : celle de l'âge primitif jusqu'en 1860 ; celle d'une expansion plus adulte jusqu'à la fin du dernier siècle ; et l'ère contemporaine avec ses courants nouveaux. Ce plan, très simple, est pleinement justifiable et embrasse le sujet dans son étendue acceptée. On y souhaiterait pourtant un enclos pour la pré-histoire. Des notions sur notre lointain passé, sur les chroniques et les mémoires de la Nouvelle-France, l'eussent complété heureusement. La plupart de ces œuvres furent écrites, après tout, par des Canadiens d'adoption, les seuls Canadiens presque existant alors ; elles nous appartiennent au même titre que les exploits de Maisonneuve. Elles constituent, à tout le moins, nos sources littéraires, sources abondantes et précieuses que nous n'explorons pas assez, dont la science nous importe extrêmement. Connaît-on vraiment l'histoire littéraire canadienne si l'on ignore Lescarbot, Champlain, les Jésuites et les Ursulines ? Je rêve d'un tableau de notre littérature qui commencerait à Jacques Cartier et se déroulerait d'un seul fil jusqu'à Alice Lemieux.

Dans ces blocs généraux les sujets se partagent en groupes basés sur les genres littéraires. Pour chacune des époques se traitent successivement la poésie, l'histoire, la philosophie, la science, le roman, la critique, le journalisme, l'éloquence religieuse et civile. Partition qui peut nuire à l'unité de l'œuvre,

qui lui défend l'ordre historique sévère et la force à certaines répétitions ; mais qui d'ailleurs fournit un bilan plus compact de notre avoir, et permet de jauger en coups d'œil faciles son actif et ses déficits. C'est la méthode qui convenait à un manuel conçu d'abord pour nos collèges, cherchant à aider la mémoire, visant au resserrement et à la clarté. Souvent ces branches elles-mêmes se subdivisent, isolant des tendances diverses. Ainsi notre poésie moderne comprend, en autant de sections, l'École Littéraire, l'école du terroir, les poètes-artistes, les poètes philosophes, et les femmes poètes. On est tenté de chicaner le carré des poètes-artistes (tout vrai poète étant artiste), mais cela dans le livre s'explique raisonnablement.

C'est l'élément biographique et critique de l'œuvre qui, naturellement, donne sa vraie mesure. Et c'est ici que se révèle une somme énorme de recherches, d'informations puisées aux sources, éclairant les hommes, les écrits, à la lumière des faits, reliant la littérature à la société et à l'histoire. Recueillir sur ces personnages, presque oubliés souvent, tant de dates et de détails, établir pour chacun une bibliographie complète, c'était un long et lourd travail où peu d'aides ouvraient la route. Les apprécier justement était plus difficile encore. M<sup>gr</sup> Roy a réussi l'une et l'autre tâche. Cette mollesse critique qu'on lui reproche tant est ici très peu évidente. Ses jugements sont modérés, mais ils ne sont pas faibles. Il ne pouvait certes adopter une attitude de négation qui eût démenti l'objet même de son livre ; mais il fait la part équitable des mérites et des faiblesses, sans se livrer jamais à un lyrisme intempestif. Ni Gérin-Lajoie ni Chapman ni Adolphe Routier ne lui paraissent des génies ; il croit que le physique de sir Wilfrid Laurier et de Chapleau a pu aider à leur renommée d'éloquence. — Il est très peu d'auteurs qu'il laisse indemnes de réserves, encore moins qu'il exalte immodérément. Faut-il le blâmer trop d'avoir accordé à son frère, M<sup>gr</sup> Paul-Eugène Roy, un espace disproportionné peut-être à son rôle littéraire ? Il en est

par contre, à mon sens, qu'il ne place pas assez haut : tel Alphonse Beaugard, auquel il ne consacre que quelques lignes indifférentes. Et il en est un au moins dont il omet toute mention sans qu'on s'explique cet ostracisme : le poète délicat et souvent habile Eudore Évanturel.

De notre littérature en général il se contente de dire qu'elle existe et mérite qu'on la reconnaisse. Il trouve à ses imperfections des causes graves qu'il signale sans réticence. Bref, les jugements de ce livre procèdent d'une équité solide ornée de discrétion et de finesse. L'élève ou le lecteur qui y étudiera l'histoire de la littérature canadienne en aura une idée raisonnée, éclectique, exacte et nullement surfaite. Il y puisera, avec une juste estime de notre œuvre intellectuelle, un sens aiguisé de ses insuffisances et de ses défauts. Et la fable de ce critique acceptant tout, admirant tout, s'en trouve entièrement détruite.

Dans une dissertation finale, M<sup>gr</sup> Roy, traitant de notre avenir littéraire, revient sur un conseil qu'il a déjà donné ailleurs et suggère la « nationalisation » de notre littérature. Ici je ne puis le suivre qu'à demi. « Nationalisation » est un mot très long et très vague qui peut dire trop ou ne dire presque rien. S'il signifie uniquement qu'il nous faille poursuivre en nos œuvres la pensée personnelle, la création originale, y mettre nos visions, nos expériences vivantes au lieu de reflets étrangers, l'avis est excellent, mais le terme est bien mal choisi et tout à fait impropre. C'est un conseil d'art pur et simple, qui regarde chaque artiste individuel et qui convient aux écrivains de tous les temps et de tous les pays. S'il fallait l'exprimer d'un mot, c'est « caractérisation » qu'on eût pu dire, ce qui eût eu une syllabe de moins. Il nous demande d'écrire de ce que nous connaissons, de ce que nous sentons, et de déverser dans nos livres notre âme propre et non celle d'autrui. Mais avec l'idée nationale il n'a qu'une relation lointaine. Être national, ce n'est qu'un des moyens, et pas infaillible d'ailleurs, d'être original; les écrivains les plus

puissants, les plus fortement isolés, sont souvent très peu « régionaux ».

Mais ce conseil tend-il à nous faire briser nos attaches avec les siècles littéraires dont nous sommes issus et avec la pensée qui les prolonge? Veut-il nous éloigner de la France littéraire au point de n'y plus chercher de leçons, de modèles, de nous livrer entièrement à notre génie propre, à nos traditions séparées, à notre art autonome? Alors l'avis est plus que discutable. Nous sommes bien loin d'être assez forts pour nous permettre une telle scission, pour nous priver de l'influence d'une culture mentale plus active, plus experte et plus riche que la nôtre. Va-t-il falloir que nous cessions de lire Pascal, Racine, Hugo, Balzac, le dernier cours de la Sorbonne, le dernier roman de Paris, pour éviter de refléter la pensée française? Devrons-nous n'avoir sous les yeux, aux routes de notre art, que Bibaud, Fréchette, Laverdière<sup>3</sup>? Nous assimiler la substance, la langue, les habiles procédés des livres de France, ce n'est pas de l'imitation si nous soufflons à tout cela notre propre haleine, y imprimons notre griffe distincte: ce n'est que le moyen d'être nous-mêmes avec puissance. Les écrivains français, en plein cœur de leur formation commune, ne s'imitent pas les uns les autres, ou, s'ils le font, ont le même tort qu'auraient les Canadiens. Renoncer au courant de nos origines et aux sèves qu'il nous offre encore ne serait pas libérer notre littérature, mais l'appauvrir et l'étioler.

L'exhortation vise-t-elle plutôt la matière de notre art? Voudrait-elle qu'il fût national en se restreignant davantage aux choses et aux scènes de notre sol, aux sujets, aux tableaux intéressant l'âme canadienne? En ce cas elle est superflue, et elle est dangereuse. Superflue, parce que déjà les trois quarts de nos écrivains l'ont suivie et la suivent chaque jour; — dangereuse, parce qu'en exigeant encore plus on finirait par tant rétrécir l'horizon de notre pensée qu'on lui interdirait tout ce qui est général, universel, largement humain, qu'on ferait de notre art

le simple miroir d'une province. Exprimer les choses de chez nous est assez naturel et attire de soi nos esprits; mais notre littérature, sur ce point, est «nationalisée», je crois, autant qu'elle doit l'être, sinon plus. N'oublions pas que notre tête a été bâtie, comme les autres, pour contenir la science, la philosophie, la pensée abstraite, pour éprouver des rêves lointains et des curiosités illimitées. Rappelons-nous qu'une littérature, avant d'être l'expression d'une race, est l'expression de l'âme humaine: — et n'allons pas encaserner nos instincts, nos talents, dans des gênes arbitraires. Il n'y a qu'un «complexe d'infériorité» gratuit qui nous ferait nous juger incapables d'aborder dans nos œuvres tout ce que peuvent traiter des Français, des Américains, des Allemands, des Russes. C'est entretenir ce complexe que pousser trop loin la maxime: «Avant tout soyons canadiens»; et c'est nous condamner à des envols par trop timides. L'art n'a pas de patrie, la pensée n'en a guère; une littérature doit avoir toute une section régionale, mais il lui faut la liberté de s'épandre plus loin, de se heurter, si elle le veut, aux colonnes d'Hercule ou à l'étoile Sirius.

Mais ce qui serait pis, c'est si l'on suggérait que notre langage, nationalisé à son tour, dût avoir désormais sa marche indépendante, accepter d'être différent, en quoi que ce soit d'essentiel, du langage de France. Ce rêve équivaldrait à bouleverser toute notre culture, à délaissier la lutte séculaire que nous soutenons pour le parler de nos aïeux, à démolir de nos propres mains le mur qui nous défend contre notre absorption ethnique. Un langage différent de celui de France ne serait plus le français, évidemment: nous n'aurions qu'ajouté au Babel des langues un patois de plus. Ce nouveau dialecte se formerait sans doute du noyau déjà existant de nos idiomes, en l'enrichissant à son gré de ce qu'inspireraient la pensée, la vie canadiennes. L'anglicisme, à ce compte, y aurait tout autant de droits que l'invention native, serait même forcément la source majeure de cette invention. On peut prévoir qu'en cinquante ans le «*Canadian French*» aurait

cessé d'être une légende et que l'*Habitant* de Drummond<sup>6</sup> serait devenu un de nos classiques. Il est oiseux de se récrier sur ces conséquences absurdes si l'on en pose le principe. Pour peu que nous relâchions notre surveillance de la langue que nous écrivons, notre souci de sa pureté, notre résistance à l'infiltration étrangère, nous sommes sur le chemin de cet «idéal». Il nous menace de toutes parts, nous a déjà partiellement gagnés: il s'étale au plein jour dans nos conversations, notre journalisme, notre commerce, notre industrie; mais avec quel gain pour nos lettres, grand Dieu! Au moins ne le fortifions pas de notre tolérance et n'en faisons pas un conseil.

M<sup>gr</sup> Roy, je le sais bien, répudiera toutes ces acceptions de son mot en ce qu'elles ont d'extrême: il les a même rejetées d'avance; je ne prétends aucunement les lui attribuer. J'ai voulu seulement noter que le mot même est équivoque, et qu'en dehors d'un sens très juste, mais banal et imprécis, il en a plusieurs autres prêtant à de fausses inférences. Je crois comme lui que notre littérature doit être nationale, mais nationale par le dedans, par la force de ses créations, par le caractère de sa pensée et la qualité de son souffle (à la manière, par exemple, de ce qu'on nomme le «génie latin»), non par un localisme exclusif d'inspiration, de sujets ou de langage. Sommes-nous vraiment bien éloignés de vouloir la même chose?

POUR UNE DOCTRINE  
PAR ÉDOUARD MONTPETIT<sup>1</sup>

ON SE DEMANDE pourquoi ce livre<sup>2</sup>, consacré à l'économie politique et à ses problèmes, porte un titre évoquant la dignité et la rigidité des dogmes. S'il est un champ livré à la dispute des hommes et au jeu libre des théories, c'est bien celui des institutions qui travaillent au bien-être, à la richesse et au progrès matériels. Leur but ne dépasse pas la zone des intérêts terrestres; leurs moyens sont d'ordre pratique et ne touchent que par incidence aux régions plus hautes de l'idée pure et de la morale; c'est par le raisonnement et par l'expérience que leurs lois s'établissent et que leur marche se dirige: — tâches auxquelles, en soi, l'esprit humain suffit, n'y réclamant de guides supérieurs que pour ne pas empiéter sur d'autres domaines. Il est bien vrai, comme dit M. Montpetit, que l'économie « envisage la richesse par rapport à l'homme », qu'elle est comme telle une science humaine; mais l'homme qui l'intéresse, c'est l'homme dans ses besoins et ses activités physiques; et si le voisinage de l'âme l'entraîne parfois à des excursions de ce côté, son objet régulier n'en est pas changé pour cela. Vouloir, avec l'auteur, qu'elle soit « en premier lieu une science morale », c'est donc, assurément, une confusion d'idées. On pourrait, sous le même prétexte, en dire autant de l'agriculture et de l'hygiène. Et prétendre imposer à cette discipline toute terrestre la régence directe et normale de

puissances d'en haut serait un évident excès. Rien donc n'appelle ici le mot solennel de doctrine. Même si on l'entendait d'une doctrine toute philosophique, il serait encore mal choisi. Il supposerait des principes, des lois immuables, s'imposant avec certitude à l'ordre économique : cet ordre évolue, au contraire, sur le plus mouvant des terrains. Il subit toutes les fluctuations de l'histoire humaine, toutes les secousses des révolutions, toutes les métempyscoses du progrès, toutes les poussées créées par des besoins toujours changeants. On peut, sur ces faits transitoires, baser des aperçus, des directions utiles, mais sans fixité éternelle et sans garantie de lendemain. L'économie politique n'est, en somme, que l'étude d'une phase restreinte de l'évolution sociale, élucidant ses conditions présentes, mais sans lien nécessaire avec le passé ou l'avenir. Elle est donc à peine une science : comment serait-elle une doctrine ?

Mais constatons qu'heureusement, même sous cette enseigne absolue, l'ouvrage de M. Montpetit n'est pas aussi dogmatique qu'on le croirait. Malgré certaine tendance à invoquer l'autorité là où l'on attendrait la discussion logique, l'auteur n'a pas promulgué ses thèses du haut d'un Sinaï quelconque. Il a, avec sérieux et bonne foi, recherché, défini, les éléments qu'il croit voir à la base du système économique, et il en a déduit des conclusions discrètes, qu'on pourrait même trouver timides.

Loin d'être un catéchisme, ce livre n'est pas même un traité : c'est un simple exposé de notions, de conseils, ne formant aucun tout compact, ayant surtout pour but d'exciter chez nous l'intérêt de ces graves questions sans prétendre à les épuisier, même à les creuser. Il réunit plusieurs essais qui furent d'abord des conférences distinctes : ce qui explique leur manque de connexion étroite, et laisse, à première vue, flotter dans leur ensemble certaine confusion.

Dans une première étude s'établissent les données foncières sur lesquelles est construit le monde économique, et

l'interprétation que leur ont donnée les écoles. Ce qu'est la production, l'échange, la distribution, la consommation, ces quatre phases du cycle utilitaire; la part qu'y revendiquent la nature, le capital et le travail, ces trois forces qui le mettent en mouvement; le jeu de leurs relations nécessaires et de leurs réactions; l'appoint externe que peut leur apporter l'État; le contact qu'ils gardent avec les entités morales; les méthodes qui conviennent à leur étude et à leur expression: — autant d'élémentaires notions que l'auteur définit, éclaire, en y joignant l'histoire des théories créées à leur sujet, depuis les physiocrates du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à Charles Périn et Duthoit. Cela forme, en un cadre bref, comme une introduction à la science économique et en pose les jalons les plus essentiels.

Une dissertation qui suit trace le rôle de l'intelligence et de l'art dans le domaine économique. L'intelligence, sans doute, guide l'impulsion de toute avance humaine; mais son travail importe autant au développement de la richesse qu'aux autres formes du progrès. C'est la science, c'est l'invention, qui donnent à l'industrie ses procédés, ses merveilleuses machines; c'est l'étude des méthodes de production et d'écoulement qui assure sa marche prospère. La culture générale elle-même l'influence, l'ennoblit; l'art vient la compléter en fournissant à l'homme la satisfaction de besoins plus hauts que ceux de la matière. De là, l'importance de l'étude scientifique, technique, littéraire même, pour l'aspirant aux carrières industrielles, et la nécessité pour nos compatriotes d'égaliser dans ces disciplines les hommes d'affaires des autres nations.

Dans une troisième partie, l'auteur aborde ce qu'il nomme «l'action sociale», et qu'il entend, en un sens restreint, des rapports entre le capital et le travail. Toutes les questions brûlantes qui agitent de nos temps les classes sociales sont ici pour le moins touchées. Le droit qu'a le patron au «profit équitable» et celui de l'ouvrier au «juste salaire»; la réglementation du

travail par l'État; sa protection par l'assurance, les lois hygiéniques, les restrictions au travail de l'enfance; l'accroissement de son bien-être par la coopération, la participation aux profits, etc., sont l'objet de courts examens et de jugements sommaires, basés surtout sur un manifeste de cinq évêques américains lancé au lendemain de la grande guerre, et qui traçait aux catholiques tout un programme de reconstruction sociale.

C'est ici, on le voit, que M. Montpetit découvre plus large l'influx de la morale dans l'économie, et qu'il sent le besoin d'étayer la science par la doctrine; mais ici encore, le mot excède la substance, dépasse un document de cette sorte, sans portée générale et sans cachet officiel, que l'auteur même prend le droit de discuter.

Une note sur le rôle social des universités, quoique groupée sous le même titre, se relie peu à ce qui précède, et un discours final sur l'École des Sciences Sociales de Montréal en est encore plus éloigné. Décidément il faut voir dans l'ouvrage de M. Montpetit un recueil d'essais autonomes, et renoncer à y chercher d'autre unité que celle du sujet. Même ses trois divisions sont artificielles et en déguisent plusieurs autres. «Causeries variées sur des thèmes économiques»: cela décrirait beaucoup mieux la nature de l'œuvre et mettrait plus à l'aise pour la juger.

À disséquer en soi chacune de ces études, on les trouve pénétrées d'érudition et de sagesse, ouvertes en une mesure à l'esprit des sociétés neuves et aux exigences du progrès, inspirées d'ambitions légitimes pour notre race et remplies d'excellents conseils. L'idée maîtresse qui y circule, c'est que les Canadiens français, jusqu'ici peuple pastoral, doivent diriger leurs énergies vers l'industrie et le commerce, prendre leur part de cette richesse qui est la condition de l'indépendance et de l'influence. Cette orientation, cette irruption de buts nouveaux, laisseront peut-être au poète de vagues regrets. Dans le Québec électrisé, mécanisé, couvert de banques et d'usines, il aura peine à

reconnaître la tranquille patrie des aïeux ; il pourra craindre que dans nos champs livrés à la culture intense les tracteurs Ford n'écrasent les derniers restes des traditions. Mais il faut avant tout survivre : nulle race ne peut, sans dépérir, résister aux courants qui entraînent le monde ; pour rester fort il faut se rajeunir sans cesse. Ce qu'on peut espérer, c'est que les temps nouveaux aient aussi leur beauté et leur poésie.

Toutes ces idées s'énoncent dans la langue savoureuse et forte que nous connaissons à l'auteur, et qui sait revêtir de charme ces matières techniques et arides. L'ouvrage, en évitant d'être trop didactique, reste à portée du lecteur novice et lui rend sa lecture facile. Il prouve que la science elle-même gagne à soigner son expression, et fait mentir le mot de Thiers<sup>3</sup> : « L'économie politique n'est qu'un genre de littérature plus ennuyeux que les autres. » Je ne sais par quelle exception la dernière conférence contient des négligences de style qui la feraient prendre pour un transcrit sténographique n'ayant pas subi de revise. Les phrases suivantes, n'est-ce pas, confinent au rébus : « La marche de l'Empire a suscité chez nous des curiosités mal préparées. » — « Peu de pensée la vivifie, pour la raison que la pensée n'existe pas. » — « Sous les ordres de nos bons journalistes, qu'ils mènent le combat de l'idée et de la forme. » — « Mentionnerai-je les nuances que projette la seule évolution d'un grand pays ? » — « On y prépare le bourrage des crânes assidus qui pavent la nation. » Cette autre est un défi à tous les dictionnaires : « Le nombre ne pallie pas à tout. » M. Montpetit est d'habitude beaucoup plus clair et plus correct.

La lacune la plus grave qu'on puisse reprocher à ces pages, c'est leur caractère général, incomplet et, disons-le, superficiel. Même en tenant compte de leur but restreint, on y voudrait des vues plus fermes, plus personnelles, une approche plus directe aux réalités présentes, une discussion plus serrée et plus concluante des problèmes. L'auteur plane dans des sphères

élevées, mais abstraites, d'où l'on survole de trop loin le monde où nous vivons. Trop souvent, il expose la pensée d'autrui sans assez imposer la sienne. Il redoute, dirait-on, d'aller au fond des théories, de les forcer à livrer leurs principes, et il s'arrête au seuil des conséquences. Il est des régions entières du sujet qu'il contourne à dessein, comme répugnant à les aborder : et ce sont celles pourtant où s'agitent les vraies luttes qu'il faut connaître, et dans lesquelles il faut prendre parti. Conçoit-on, par exemple, que dans un exposé des écoles économiques Karl Marx ne soit même pas nommé ? L'auteur nous entretient longuement du libéralisme classique, de Dupont de Nemours, d'Adam Smith, de Jean-Baptiste Say ; il trace les réactions timides de Sismondi, de Charles Périn ; celles un peu plus hardies des tenants de la « Justice sociale », — mais là s'arrête pour lui l'histoire économique. La figure qui, en fait, la domine par son influence et la répercussion de sa pensée, celle du géant, bienfaisant ou non, dont l'évangile de plus en plus commande aux sociétés modernes, est entièrement absente du tableau ! Non seulement Karl Marx, mais Proudhon, mais Fourier, mais Sydney Webb, mais Mussolini, mais Lénine, n'existent pas pour M. Montpetit. Le socialisme entier, en toutes ses formes et toutes ses branches, est traité comme quantité nulle, à peine nommé dans de petits coins ; son spectre çà et là se dresse sous le nom d'étatisme, mais pour être illico relégué parmi les fantômes. Or une telle omission, dans un ouvrage économique, est vraiment stupéfiante, et projette l'œuvre entière dans l'irréel et le passé. Car l'individualisme sans frein et les maximes du laissez-faire sont aussi morts que le bon roi Tutankhamen : les compromis du nouveau libéralisme prouvent chaque jour leur caducité et sont noyés au flot des revendications extrêmes. Ce sont les fondements mêmes de l'ordre économique ancien qui sont mis en question et qui veulent être défendus. La question vitale de nos temps, ce n'est pas de savoir comment le capitalisme fonctionne, mais s'il a

chance de survivre; et il est clair qu'il est pressé, miné, sapé de toutes parts par le socialisme insidieux ou menaçant. Non seulement de grandes nations, la Russie, l'Italie, la France, l'Angleterre jusqu'hier et aujourd'hui l'Espagne, ont des gouvernants socialistes; mais dans toutes les nations, même les plus hostiles, le socialisme s'infiltré et s'impose, imprègne la législation, les coutumes, les façonne peu à peu à son image. Cette centralisation toujours plus serrée des pouvoirs; cette coordination toujours plus vaste des rouages sociaux; ce contrôle croissant de l'État sur le commerce et l'industrie; cette réglementation du travail, des salaires, de la santé publique; ces assurances, ces pensions de vieillesse; ce paternalisme s'étendant à tout, prenant la forme, en la crise présente, d'aide directe aux chômeurs, etc., etc.,: — autant de points du programme socialiste qui bousculent toutes nos traditions, qu'on eût conspués il y a trente ans, et qu'une marée irrésistible pousse quand même dans nos codes. Même ces trusts gigantesques, qui semblent le dernier mot du capitalisme, ne sont qu'un acheminement logique vers le grand trust qui sera l'État... Soviétisme, fascisme, travaillisme, étatisme: autant de noms du même système à différents degrés de son évolution et de sa puissance, mais qui, dans un degré ou l'autre, nous enserre, nous traîne après lui. On a écrit qu'un jour du IV<sup>e</sup> siècle le monde se réveilla arien: on pourrait dire de notre âge qu'il se réveille chaque jour plus socialiste que la veille. Et c'est un facteur de cette importance que M. Montpetit néglige, qu'il juge à peine digne de mention! Cet énorme oubli, j'en ai peur, imprime à son ouvrage un caractère académique, coupe son contact avec la réalité; et l'*homo œconomicus* qu'il crée est presque aussi factice que l'automate abstrait qu'il a reproché aux classiques.

Dans son étude sur la question ouvrière, l'auteur se rapproche un peu plus de la vie telle qu'on la coudoie. Il consent à s'interposer dans la lutte qui divise le capital et ses outils humains;

il s'efforce à délimiter leurs champs d'action et leurs droits réciproques. Et il faut reconnaître que le programme des cinq pasteurs, sur lequel il s'appuie, marquait une large avance sur la pensée qui jusqu'alors avait guidé les catholiques. Cet appel se déclare non seulement pour le « juste salaire », mais pour une raisonnable restriction des profits; il admet que l'État, dans certaines limites, protège le bien-être et la santé des travailleurs; il approuve l'interdiction de l'usine à l'enfance, les cliniques gratuites pour les pauvres, la construction de logements ouvriers; il loue la fixation légale de salaires-minimums; il recommande pour les travailleurs quelque forme de part aux profits; il va même jusqu'à souhaiter qu'ils participent à la surveillance et au contrôle des entreprises. Et M. Montpetit, non sans quelques réserves et avec certain tremblement, adopte ce programme. Il lui soupçonne le défaut de n'avoir « pas assez de doctrine », mais reconnaît quand même sa sagesse, son urgence pratique. On voit qu'il le juge très hardi, et le *nec plus ultra* du radicalisme orthodoxe: — s'il en est fier, c'est un peu comme on l'est de côtoyer les précipices. Mais pourquoi ne pas signaler que tous les points de ce programme, tous sans exception, sont empruntés aux programmes déjà très anciens des ouvriers eux-mêmes, à des idées que depuis cent ans ils cherchent à inculquer au monde contre la résistance de toutes les forces conservatrices? Le « juste salaire »: il y a beau temps qu'ils le prêchent, qu'ils le réclament; la première union ouvrière a été fondée pour le conquérir. Ce n'est pas pour eux une trouvaille de gens bénévoles, une faveur accordée d'en haut et qui exige leur gratitude: c'est l'abc du bon sens et de l'ordre, un droit self-évident qu'ils jugent futile de discuter. La journée de huit heures: il leur a fallu des années de clameur constante, de combat obstiné, d'injonctions et d'amendes subies, de grèves parfois sanglantes, pour gagner ce « juste loisir », que nos généreux moralistes mettent enfin dans leur programme. L'assurance sociale, la part aux bénéfiques,

l'admission du travail dans les conseils de l'industrie: autant d'axiomes socialistes simplement rognés par le bout. À cette lumière, le plan de nos économistes ne reflète guère que la sagesse d'autrui, n'est qu'une reconnaissance tardive de faits accomplis ou inévitables. On ne voit pas qu'à l'heure où elles s'élaboraient, ils aient aidé aucune de ces réformes, et l'on pourrait prouver qu'ils les ont combattues. On ne voit pas qu'ils prônent d'avance la journée de six heures, que veut maintenant l'ouvrier, que les progrès de la machine, la surproduction, le chômage, indiquent comme une étape prochaine. Ils n'ont jamais, en somme, avancé qu'à regret, et poussés par derrière. Faut-il, de cette avance, leur accorder tout le crédit?

D'ailleurs, l'angle moral sous lequel ils voient tout, bien loin d'éclaircir ces questions, les embrouille, les rend insolubles. Quand un socialiste me dit que la devise de son système, c'est «le maximum de bien-être pour le plus grand nombre, atteint par la coopération étroite de tous», ceci au moins est clair, dresse une théorie définie et dont la mise en acte n'offre plus qu'un problème pratique. Mais en posant comme but économique «l'établissement de la justice sociale», on n'a prononcé qu'un mot vague, sans portée précise, sans application ferme, et sous lequel tous les systèmes peuvent se réfugier. La justice sociale suppose la notion absolue de devoirs et de droits qui ne le sont pas, qui varient aux flexions d'une foule de contingences, dont il est impossible de tracer la limite réelle.

Qu'est-ce que le «profit juste»? On croit savoir que le profit, c'est ce qui reste à l'industrie, ses dépenses acquittées. Mais voici comment cette notion se rétrécit à l'analyse. D'après l'enseignement de l'École d'affaires de Harvard, suivi par les meilleurs comptables, le profit n'est pas un banal surplus: c'est ce résidu ultime, ce bouquet surfin, épuré, qui reste en la caisse du patron par-dessus l'intérêt des capitaux fournis, par-dessus toutes ses charges fixes, toutes ses dépenses d'affaires, tous ses

frais de bureau, de vente et de publicité, tous les salaires de sa main-d'œuvre, le loyer normal des locaux, même s'il les possède, les fonds d'amortissement, de dépréciation, de réserve, et par surcroît un salaire personnel «proportionné à ses services» et naturellement généreux. Tant que le rendement de l'entreprise n'a pas couvert ces exigences, il n'existe pas de profit. Le surplus de tous ces surplus, telle est cette fleur quasi magique. Mais alors le profit, au point de vue moral, n'est-il pas une sorte d'usure? N'est-ce pas un pur présent qu'aucun effort n'a mérité? Et si l'on réfléchit que sa source réelle fut le labeur d'autres humains, ne pourrait-on le définir avec la belle candeur d'un ministre anglican dans un ouvrage récemment paru: «Le fruit d'une entreprise conjointe accaparé par l'une des parties»? Ne serait-il, dès lors, qu'une de ces «choses à faire frémir» que voyait Bossuet à l'origine des grandes fortunes? En ce cas, la participation aux profits devrait, en bonne éthique, s'appeler leur distribution; ce n'est pas limiter le profit qui serait juste, mais l'abolir! Et voilà où mène la morale! Mais même en supposant que le profit se légitime grâce à quelque casuistique, quelle sagesse nous dira à quel point il cesse d'être «juste»?

Qu'est-ce que le «salaire juste»? Une abstraction tout aussi vague, qui ne définit rien, qui invite toutes les équivoques, que tiraillent en sens contraires la conscience du patron et celle de l'ouvrier. En pratique, c'est celui que le patron, dans sa toute-puissance, impose comme suffisamment juste, ou que le travailleur, par sa lutte obstinée, arrive à faire reconnaître comme juste. La meilleure preuve qu'il ne signifie rien, c'est que tous deux prétendent le vouloir. Le fabricant de Birmingham qui, il y a cent ans, entassait dans des boîtes sans air hommes, femmes et enfants, les y faisait peiner quinze et seize heures par jour pour une pitance de quelques sous, croyait payer un «salaire juste», et, le dimanche, prenait sa place au temple, honoré même de ses victimes, avec la paix du devoir bien rempli. N'a-t-on pas cru

pendant vingt siècles qu'il était juste de faire travailler certains hommes toute leur vie sans aucun salaire? et le servage, et l'esclavage, ne furent-ils pas maintes fois montrés conformes à la raison, à la tradition, à l'Écriture? J'ai sous les yeux une thèse de George Fitzhugh<sup>4</sup>, un apôtre du Sud pendant la guerre civile, qui déclare et qui prouve par points: «Les nègres sont esclaves parce que Dieu, la nature, le bien général, et le bien même des nègres, veulent qu'ils soient esclaves.» Encore de nos jours, tel salaire qui passe pour juste en Bulgarie ou au Mexique, serait honni chez nous comme une atrocité morale.

Une idée de justice qui varie à ce point selon les pays, les époques, la civilisation acquise, n'est évidemment pas une règle très sûre. Mais l'essence même en est brumeuse, et les efforts des moralistes pour la concrétiser n'ont qu'un succès très relatif. Le salaire juste, nous expliquent-ils, c'est celui qui assure à l'ouvrier et à sa famille une existence décente, convenable. Formule de tout repos, qui satisfait l'esprit jusqu'au moment qu'il se demande: «Qu'est-ce qui est décent, convenable?» Alors il s'aperçoit qu'il n'a pas avancé d'un pas. Car cette «convenance» embrasse-t-elle les seules nécessités urgentes, celles qui maintiennent soudés l'âme et le corps, ou comprend-elle une certaine somme de bien-être et de superflu? Écartons comme trop répugnante la première hypothèse. «Non, dit M. Montpetit, exister n'est pas vivre: tout n'est pas bien quand l'ouvrier a sué sa tâche et mangé son pain: il doit y avoir place pour le repos et le loisir, un repos physique et moral, un loisir occupé par l'art.» Mais la justice, une fois cette porte ouverte au bien-être ouvrier, où et sur quoi la fermera-t-elle? Ici commence l'inextricable. Y a-t-il une limite morale à ce bien-être auquel l'ouvrier peut prétendre? Y a-t-il une loi immuable qui fixe le degré de sa prospérité, de ses jouissances, et lui défende d'aspirer plus haut? L'auteur demande: «Où serait le mal si l'ouvrier recevait un peu plus que la stricte justice?» Oui, où serait le mal? Mais cet «un

peu plus» est purement arbitraire, comme d'ailleurs cette «stricte justice». Par quelle autorité M. Montpetit décrète-t-il cet «un peu plus», fixe-t-il ce dosage à la ration d'une catégorie d'hommes? On peut, poursuivant son enquête, demander: «Où serait le mal si l'ouvrier recevait beaucoup plus que ses besoins essentiels? s'il pouvait, comme son employeur, se loger avec luxe, se vêtir avec élégance, savourer d'excellents repas, se passer de douces fantaisies?» S'il y a à cela des obstacles, ils sont d'ordre purement humain et ne relèvent d'aucun décalogue. Ce ne sont pas des mandats célestes qui maintiennent l'ouvrier dans sa gêne médiocre: ce sont des faits économiques brutaux. Mais il peut, quant à lui, par des voies légitimes, vouloir tirer de l'industrie tout ce qu'elle se laissera prendre, travailler à réduire la part du patron pour grossir la sienne propre, jusqu'à un point qui reste indéfini. Et même si ces deux parts finissaient par atteindre une presque équivalence, cela impliquerait peut-être un déplacement social, mais cela laisserait intactes les lois sereines de la justice. Ce serait, en pratique, l'abolition simultanée de la pauvreté et de la richesse. Comme résultat possible, tout le monde aurait amplement de quoi se nourrir, s'habiller, se distraire, élever sa famille, se reposer dans sa vieillesse, et rien ou presque rien de plus. Et bien malin le moraliste qui prouverait qu'une telle condition contreviendrait au droit naturel ou divin. Ce peut n'être qu'une utopie, mais cette utopie n'est pas immorale. Elle paraît, au contraire, très belle, bien supérieure à notre chaos de millionnaires et de miséreux, et conforme à l'esprit chrétien, qui nous enseigne la modération des désirs et le mépris des biens terrestres.

Ainsi cette question du salaire n'est dirigée que de très haut par les constellations morales, se débat, en son fond, hors de leur domaine. C'est une question économique, soumise, comme telle, au jeu de la compétition, des appétits en lutte, et où la morale n'intervient que pour courber de monstrueux égoïsmes.

Le salaire juste, en somme, c'est tout salaire que l'ouvrier peut conquérir sans mettre en péril l'industrie, que l'industrie peut supporter sans se détruire elle-même. Ce n'est pas en fonction de droits et de devoirs qu'on peut normalement l'établir : c'est par rapport à l'ordre, au bien public, au progrès social, à la richesse acquise, aux possibilités pratiques. Il ne se mesure pas à un niveau quelconque fixé au bien-être ouvrier, et il devrait, sous un règne individualiste, se proportionner aux profits. Les profits, pour une part majeure, sont l'œuvre du travail : il n'est pas juste, mais avant tout il n'est pas sage, il est indigne d'une société bien ordonnée, incompatible avec la paix des classes et la stabilité des institutions, qu'ils aillent grossir en bloc la fortune d'un seul homme ou celle d'actionnaires absents ou étrangers. Et ici se conçoit le rôle nécessaire de l'État. Ce partage délicat, il est par trop naïf d'en laisser toute la tâche aux seuls intéressés, dont les points de vue et les intérêts sont aux pôles contraires. Cela devient nécessairement la lutte pour la pâtée entre chats ennemis. Selon que l'un ou l'autre en aura le pouvoir, le trust prendra tout, comme aux États-Unis, ou l'ouvrier prendra tout, comme en Russie.

Je suis sûr que certains esprits vont trouver à ces lignes un ton «démagogique». Et pourtant ils se trompent beaucoup s'ils y voient autre chose qu'un essai calme et froid de raisonnement. J'ai voulu seulement prouver qu'en donnant la morale pour base à l'économie politique, on lui infuse sans doute un souffle généreux, mais qu'on la laisse sans guide pratique, qu'on n'élimine aucune question, qu'on ne résout aucun problème. Et j'ai montré incidemment que la morale, dégagée d'idées préconçues et poussée à ses conséquences, pourrait jouer de vilains tours à mainte cause que l'auteur semble avoir à cœur de défendre. D'ailleurs, pour être modéré, on n'est pas forcément aveugle. Notre état social a des vices très graves qu'il est futile d'ignorer, que le démagogue et le philosophe constatent chacun à sa manière. Ce n'est pas moi qui parle de «convoitises

effrénées», de «disproportion excessive entre les récompenses du capital et du travail», qui condamne la «concentration entre quelques mains de toute la puissance économique» et le «despotisme» qui en résulte, qui ose proclamer la «nécessité absolue de reconstruire le système économique tout entier»: — c'est notre saint père Pie XI dans sa toute récente encyclique<sup>5</sup>.

JUANA, MON AIMÉE  
PAR HARRY BERNARD<sup>1</sup>

*Dans une lettre du 8 novembre 1931 à Alfred DesRochers, Dantin écrit: «Harry Bernard m'a envoyé son dernier livre [Juana, mon aimée]; je l'ai franchement aimé et le lui ai dit, lui avouant la discussion que j'eus avec vous l'an dernier au sujet de La Ferme des pins. Ici je ne rencontre aucune des données fausses et des fadeurs stylesques de l'œuvre précédente: et cette histoire toute simple offre un coin bien vivant de géographie, d'histoire, où se jouent gracieusement le sentiment et le demi-mystère. Mais ne trouvez-vous pas que la solution finale est un peu commune et désappointe l'attente entretenue tout le long du livre?... Je trouve que les romanciers canadiens ne se donnent pas assez de peine pour imaginer et corser une intrigue, lui donner des tours piquants et inattendus. Il eût été, par exemple, si naturel, dans ce roman, de faire servir l'amour de Lucienne pour le héros à l'intrigue, puis au dénouement des péripéties, au lieu de la laisser dans ce rôle, comme une comparse négligeable!... Elle eût dû, poussée par la jalousie, vouloir connaître sa rivale, lui parler, lui tirer son secret. Puis, dans son âme naïve, mais que l'amour eût rendu fourbe, eût pu naître l'idée de la tromper, de lui faire croire que Raymond était marié... Et cette déception n'eût été connue que trop tard, peut-être après que Raymond eût épousé Lucienne elle-même... Et, pour finale inattendue, mais psychologiquement possible, Raymond en eût aimé Lucienne, qu'il avait souffert de ne pas aimer jusque-là! Cela, ou quelque chose comme cela, eût accru*

*l'intérêt, tenu le lecteur en suspens, bien plus, ce semble, qu'une simple erreur accidentelle, de Juana formant la clef de toute l'intrigue. Cela n'empêche que ce roman, jusqu'à ses dernières pages, m'ait fort captivé, et qu'il ne soit fort bien écrit presque d'un bout à l'autre. Voyons maintenant si, là-dessus, nous sommes du même avis...»*



TOUT SEMBLE AVOIR ÉTÉ DIT sur ce livre<sup>2</sup>, et avec un accord qu'atteint rarement la critique. Quand on voit opiner du même bonnet M. Jean Bruchési<sup>3</sup> et M. Claude Grignon<sup>4</sup> et des jugements identiques jaillir de cerveaux si divers, on peut dire que la vérité objective est enfin sortie de son puits et s'est montrée splendidement nue. Il est donc naturel que, sans collusion préalable, j'en arrive aux mêmes conclusions, et que j'aie déjà, indépendamment, exprimé à l'auteur ma part de cette estime commune. Car nous sommes tous d'avis que ce roman de M. Harry Bernard est le meilleur qu'il ait écrit; qu'il a un charme prenant et soutenu; qu'il reconstruit en une réalité graphique une région de notre sol; qu'une trame sentimentale y court avec beaucoup de grâce; que ses personnages se campent et se meuvent; que l'expression en est sobre, exacte, sans manquer de piquant ni de couleur. Et ce sont là beaucoup de mérites à découvrir dans une seule œuvre. Par malheur, ils sont déjà découverts, et une critique si unanime ne laisse presque rien à ajouter. Même les péripéties du conte sont assez connues pour qu'il soit superflu de les redire. Tout le monde sait qu'elles tracent un tableau de l'Ouest canadien, de l'existence de ses colons; qu'un jeune Montréalais s'y mêle, à la recherche d'exercice et d'air pur, qui bientôt s'éprend de cette vie rustique, mais aussi d'une fée de la plaine, dont l'ombre tour à tour le poursuit et lui échappe;

qu'elles se traversent d'une jalousie d'enfant, et se compliquent, dans une autre âme, d'une lutte entre l'égoïsme et le sacrifice. On a noté que ces situations sont simples, mais sympathiques, et se déroulent sans une minute d'ennui. Il ne me reste donc, pour être original, qu'à chercher des faiblesses dans l'œuvre, et je m'attelle à cette ingrate besogne.

*Juana*, ce me semble, a au moins un défaut, qui n'a guère ému la critique, que M. Bruchési, je crois, a été seul à signaler, et qui pourtant est évident et grave : — l'inconséquence et la puériorité de son dénouement. Ce roman est humain, captivant, logique, jusqu'à la dernière page... exclusivement. Celle-ci nous désappointe comme ferait une supercherie. Rappelons que l'auteur nous a tenus sans trêve dans l'anxiété d'un mystère qui domine son récit, qu'il nous fait pressentir profond et grave. La belle Juana, qu'on sent amoureuse du héros, qui s'est une fois abandonnée à lui, voit devant elle un terrible obstacle qui la fait se reprendre, qui lui défend d'écouter son cœur. Elle en parle souvent, l'oppose aux avances de l'ami ; il la conduit enfin à se jeter aux bras d'un autre. Mais elle en cache le secret à Raymond, et nous l'ignorons avec lui. C'est là, provisoirement, un des attraits du livre : cette énigme éperonne la curiosité, met l'imagination en marche, fait flotter l'aventure dans un brouillard de rêve. Or quelle en est la solution ? Un simple cas d'information fautive, la plus prosaïque des erreurs : Juana, sur la foi d'une lointaine gazette, croyait Raymond déjà marié. La disproportion saute aux yeux entre l'événement et l'attente ; on est déçu, indigné presque, et l'on regrette tout le souci qu'on s'est donné pour cette vétille. Alors, pour se venger, on revient sur l'intrigue entière, et l'on constate que cette finale pêche par invraisemblance encore plus que par nullité. Car il est impossible que ces entrevues répétées, ces confidences intimes, ces refus obstinés qui mettent l'amant au désespoir, n'aient jamais amené cette explication enfantine ; que Raymond ne l'ait pas forcée par des

questions pressantes. On relit des passages, v. g. page 132, qui la rendaient inévitable. Et son escamotage devient le vrai mystère du livre, nous gêne sa vérité; — mais, heureusement, après coup, j'allais dire trop tard: on a eu son plaisir; on ne peut faire qu'on n'ait été séduit!

Ceci suggère la réflexion plus large que ce qui manque en général au roman canadien, c'est la structure charpentée et forte. Et j'oublie un instant M. Harry Bernard pour m'en prendre à la masse de nos conteurs. La plupart, vraiment, ne se mettent pas assez en frais pour les thèmes de leurs histoires. Le plus mince fait divers, l'aventure la plus ressassée, le plus petit filet d'intrigue, semble leur suffire. Ils tricotent de ces fils un tissu quelconque, où les caractères et les actes se dessinent en pâles broderies. Ils se fient trop à l'écriture pour racheter les vides du fond. Et pourtant l'invention importe ici plus que le style. Le roman, après tout, n'est qu'une histoire contée. Il faut que cette histoire intéresse par elle-même, tienne l'esprit éveillé par sa nouveauté, ses détours, par le charme ou le pathos de sa légende. Il faut que les épisodes s'y agencent comme les scènes d'un drame, amenés chacun par le jeu logique des impulsions et des motifs; que tout y conduise pas à pas à la plongée ou à l'apothéose finale. Que ce soit le roman complexe, coupé de surprises, où se croisent les heurts imprévus, les réactions violentes, ou le conte ingénu dessinant des âmes simples et des vies paisibles, rien ne dispense d'une découverte qui distingue le récit d'un reportage vulgaire. Ce peut être émotion, profondeur, ingéniosité, analyse, mais ce doit être trouvé et rare. Et cela exige beaucoup plus de peine que n'en prennent d'ordinaire nos romanciers. Il leur répugne de poser tant de bases, d'étayer leurs concepts de tant d'appuis et de mortaises. Mais par suite la logique se traîne, la psychologie est futile, sans subtilité, sans nuances, l'action arbitraire et inexplicquée. Le brillant même de l'expression ne peut percer le brouillard gris d'une médiocrité foncière. Dirai-je que c'est à cause de ce vice d'ossature que des romans comme

Dans les ombres, comme *Dilettante*, comme *Moment de vertige*<sup>5</sup>, parmi les plus récents, restent des exercices préliminaires, et que si *La Chair décevante*<sup>6</sup>, de M<sup>lle</sup> Bernier, nous frappe comme plus adulte, c'est qu'elle creuse plus avant dans l'âme humaine et dans la vie?

Je ne fais pas à *Juana* ce reproche capital: je constate seulement qu'un pan de l'édifice a fléchi, faute de fondation, et entame sa solidité. Il eût été facile, d'ailleurs, de faire de ce «mystère» une partie intégrante de l'œuvre, de le relier à ses personnages et aux passions qui les agitent. Je remarque que Lucienne, une des actrices du drame, y joue un rôle très effacé, qui eût pu être important et actif. Que ne l'a-t-on poussée sur le damier? Elle est jalouse de Juana: c'en est assez pour qu'elle devienne le ressort caché du mystère. Qu'on la jette en travers de l'amour de Raymond. Qu'elle le dénonce à sa rivale comme déjà engagé, soit à elle-même, soit à une autre. Qu'elle y mette tant de feinte franchise, de détresse vraie, de preuves plausibles, que Juana soit convaincue et décide la rupture, promettant de garder le secret de sa cause. Que ceci, si l'on veut, ne soit révélé qu'à la fin, afin que le roman tienne jusqu'au bout sa trame obscure. Son dénouement alors, au lieu de s'abattre des nues, jaillira des entrailles de l'œuvre — Ce n'est qu'une suggestion parmi beaucoup d'autres possibles, et que M. Bernard eût imaginées mieux que moi. L'important, c'était d'en choisir une qui fût intrinsèque au récit et rentrât dans son unité.

Soulèverai-je d'autres chicanes à propos du style de ces pages? N'en trouve-t-on pas toujours quand on y tient? On pourrait, en fait, signaler certaines gaucheries, certains embarras d'expression, certaines absences de rythme dans la phrase. «Sans doute que la vie était dure», ce n'est pas très grammatical; — «Lucienne s'obstinait dans un mutisme dont je ne pus déterminer s'il était calculé», ce n'est pas très coulant; — «J'eus le sentiment... qu'il se cuirassait d'avance contre les déchirements qui marqueraient

son nouveau déracinement», ce n'est pas très mélodieux. L'apostrophe «ma chère belle poupée» est étrange comme consolation funèbre. Mais de ces distractions il ne suit pas que le roman soit mal écrit. Un livre qui peint ce qu'il veut peindre, qui transmet toutes vivantes des visions et des sensations, n'est jamais mal écrit. Pour atteindre ce résultat, il faut que l'auteur ait connu la valeur des mots et ait su les mettre à leur place. On a beau discuter leur emploi de détail, il reste que leur somme est habile, effective et réalise le but de l'œuvre. C'est pourquoi de grands romanciers, comme Balzac, Dumas, Marcel Proust, Giraudoux, peuvent l'être en dépit de leur syntaxe. M. Bernard, d'ailleurs, pêche peu contre la langue. Sa phrase courte et concrète est généralement limpide autant qu'expressive et picturale — Elle note les traits saillants des choses et en suscite l'apparition vive. On voit s'étendre la prairie, non pas désolée et inerte, comme on se l'imagine souvent, mais variée de lacs, de monticules, grouillante de vie animale, survolée des flottilles d'outardes et de sarcelles, sapée par les myriades de *gophers*, ondulée par les brises ou secouée de vents sauvages. Et la vie des colons défile par le menu, avec sa pauvreté, ses fatigues, son isolement, surtout avec cette monotonie qui à la longue opprime l'âme et parfois la révolte. Les entours de cette vie sont dessinés de touches exactes: la maison de troncs équarris, l'étable insuffisante, les animaux, les champs, le labeur des semailles et des récoltes. «En hiver les travaux ne sont pas exigeants. Il n'y a que les bêtes à soigner: la vache, les chevaux, les chiens. Ces derniers logent dans la petite étable en compagnie de la vache, et les chevaux restent dehors, comme c'est la coutume dans ce pays. Leur poil long les protège du froid. Pendant les grands vents, ils se serrent contre les meules de paille érigées après les battages, l'encolure et les oreilles basses. Les chevaux nous conduisent au village le dimanche et s'ennuient les autres jours.» Ce sont de ces traits sobres qui composent un tableau particulier, précis. Quand

on ferme le livre, on a eu sous les yeux un coin de la Saskatchewan, et goûté une leçon de géographie, même d'agriculture, en surcroît d'une jolie histoire.

Autre point dont l'auteur doit se féliciter, et qui marque un progrès dans sa manière: il a réduit ici le « parler canadien » à son rôle discret, légitime. Ces pages sont émaillées de mots et de tournures natives, elles n'en sont pas bourrées ni encombrées. On ne sent pas le parti pris de mettre en toutes ces bouches un énoncé purement photographique, et même plus « patois » que nature. Pas d'Écossais s'évertuant, comme dans la *Terre vivante*<sup>7</sup>, à parler picard et normand. Mais aussi comme cette discrétion dignifie les paroles, rehausse la part de dialecte dont elles s'assaisonnent encore! Le mot canadien, enchâssé dans la phrase française, s'isole, pétille de tout son sel, au lieu de se noyer dans son propre verbiage. « C'est vrai que la vie n'est pas drôle dans la prairie, pour une femme », dit le fermier Lebeau. « C'est toujours pareil, toujours pareil. On n'a pas de voisins proches, et les amis sont à des milles, les magasins aussi. Il n'y a tout le temps que les travaux, les animaux, le vent, la pluie, la neige. Quand vous êtes arrivé, ça été un peu mieux. Pour un temps elle n'a osé rien dire. Mais ce n'est pas pour durer. Elle est moins gênée avec vous maintenant. Dès que vous n'êtes pas là, ça recommence. » Je me demande ce que cette tirade, sans un mot qui ne soit français, où deux acceptions un peu spéciales et un idiome de tournure révèlent seuls leur origine, eût gagné à patoisier lourdement et ouvertement. Ce langage est français, et en même temps très canadien, canadien par son sens intime et par sa musique, mais sans outrance et sans caricature. C'est celui que nos romanciers devraient imposer à leurs types, quand ils veulent qu'on les respecte. Il y a sans doute l'autre excès à fuir: leur faire parler une langue de diplômés; et l'auteur l'a frisé cinq ou six fois. Quand M<sup>me</sup> Lebeau se déclare « désorientée », elle se trompe évidemment de vocabulaire.

Il va sans dire que M. Bernard, écoutant son instinct d'artiste, évite soigneusement d'écrire en « canadien » pour son propre compte ; que sa narration, ses tableaux, s'expriment en français pur et simple, sans rien qui tende à offusquer Littré, ou même l'abbé Blanchard. Il éclaire ainsi, dans le bon sens, certaines théories ambiguës de ses *Essais critiques*<sup>8</sup>.

Je suis revenu, malgré tout, à l'éloge de ce livre, et il est juste de finir par là. C'est une aimable et simple histoire, sobrement contée, où des effluves sentimentaux croisent l'arôme des foins coupés et que pénètrent à la fois la paix et la mélancolie des grands espaces. C'est un bon roman qui, avec *Nord-Sud*<sup>9</sup>, a fait de l'an dernier une revanche pour le terroirisme. Il reste à nos nouvelles mondaines, et en particulier à nos demoiselles, de dépasser bientôt cette marque par la magie de leurs formules.

La Librairie d'Action canadienne-française a édité ce livre, comme d'ailleurs la plupart de nos œuvres récentes. Et il convient de signaler que, sans cette entreprise, et sans M. Albert Lévesque, l'homme en qui elle s'incarne, notre actif littéraire serait singulièrement réduit. Des sept ou huit romans parus l'année dernière, combien, faute de sa féérique baguette, dormiraient encore dans les têtes ou dans les tiroirs ! Et si l'absence de quelques-uns n'eût pas entraîné un désastre, n'est-ce pas quand même un excitant, une cause efficace de progrès, de rendre ainsi possible aux jeunes l'expression de leurs idées, l'essai de leurs talents, de les mettre en contact avec un auditoire ? L'activité qui en résulte vaut déjà cent fois mieux que la torpeur inerte : d'elle pourra sortir quelque jour la grande œuvre que nous attendons. M. Lévesque, sans prétention altruistique, sans fracas et sans pose, est un bienfaiteur de nos lettres, et je ne conçois pas que des attaques stupides veuillent amoindrir son rôle et ses services. Ne sommes-nous pas guéris du mal de dénigrer les nôtres chaque fois que l'un d'entre eux s'efforce à remuer, à faire quelque chose ?

LUCIEN RAINIER  
AVEC MA VIE<sup>1</sup>

**L**UCIEN RAINIER quitte les pénombres où errent les poètes inédits. Déjà connu par une vague renommée et par son rôle ancien dans l'École Littéraire dont il fut l'un des premiers membres, il réunit les strophes parsemées au fil de ses jours et prend place au soleil à côté de Lozeau, Gill, Nelligan, Beauregard, Desaulniers, Ferland, Charbonneau, Léveillé, et autres camarades déjà installés dans nos lettres. Il ne manque guère plus que Germain Beaulieu à cette fraternelle assemblée, et l'on souhaite qu'il s'y joigne bientôt.

À feuilleter ce beau volume<sup>2</sup>, on est vite convaincu qu'il ajoute quelque chose à notre richesse esthétique. C'est l'œuvre d'un esprit délicat, sensitif, et d'un expert dans la musique des mots. C'est l'effusion d'une âme élevée et le jeu d'un lyriste habile. On y voit dextrement fondus ces deux constituants de toute poésie vraie: l'intensité, l'élan intime, et la distinction des formules. L'on ne dira jamais assez que ces deux éléments ne peuvent se passer l'un de l'autre: que la poésie n'est pas seulement un langage mais un art, et que c'est proprement ce qui la sépare de la prose.

Mais un caractère particulier de ce recueil, c'est que l'auteur s'y montre, non pas un poète mais plusieurs. Avec, sans doute, une unité foncière, ces stances exhibent des genres distincts

traités par des méthodes diverses. Et chacun d'eux révèle une personnalité, un talent, marque même un degré de valeur et de réussite. En fait, les trois parties qui divisent ces poèmes sont autant de chemins tentés et, si l'on modifie leur ordre, de progrès dans une ascension.

Dans «Stèles et médaillons», Lucien Rainier est surtout l'aède qu'inspirent les hauts faits, qu'échauffent le dévouement et l'héroïsme, l'élogiste de nos gloires nationales ou chrétiennes, gravant des épigraphes au piédestal de leurs statues.

Dans le «Chantier au bord du rêve», il est surtout l'artiste poursuivant la Beauté toute pure, épris des brillants de l'idée et du son des syllabes, moins soucieux de majesté que de grâce plastique, prosodiant comme on peint et comme on cisèle.

Dans les «Saisons mystiques», il est l'homme replié sur son propre cœur, qui en écoute les voix profondes et se baigne aux sources vivantes de sa foi et de sa mélancolie.

Or ces trois parties, selon moi, se superposent en étages. La première, malgré son mérite, ne suffirait pas à elle seule à soulever l'œuvre au-dessus du sol, d'un sol ferme et large, il est vrai. Elle manque un peu de cette spontanéité, de cette chaleur directe, des choses jaillies du fond de l'être. Quelque application, quelque hésitation s'y trahissent. Ces apothéoses de Dollard, de Jeanne Mance, de Lafontaine, même ces odes à Nérée Beauchemin, à Fréchette, sentent un peu l'éloge commandé et officiel. Il y perce un soupçon de déclamation, d'artifice. Et Fréchette justement revient à la mémoire: c'est son enthousiasme, son mouvement lyrique, la belle harmonie de ses rimes, mais avec un bagage trop uniforme de lieux communs, et cette solennité verbale qui n'est qu'un semblant d'éloquence. Les thèmes eux-mêmes, d'ailleurs, rendaient ces «devoirs» difficiles. Il faut bien reconnaître que le patriotisme, qui a soufflé souvent des actions de grandeur épique, n'a été de tout temps qu'une source mince de poésie. Je ne vois dans l'histoire littéraire aucun

chef-d'œuvre qu'il ait produit. *L'Iliade*, qu'on m'objecterait, s'enroule autour du drame d'Hélène: les Troyens et les Grecs n'en sont que les acteurs. Les chansons de geste récitent les hauts faits pour eux-mêmes, dressent la légende des héros et non le monument d'une race. Ni Dante, ni Milton, ni Camoëns, ni Goethe, n'ont fait d'épopées nationales. Voltaire, qui s'y est essayé, a enfanté la *Henriade*. La grande guerre elle-même, avec ses exaltations violentes, n'a touché aucune dynamite de poésie vitale, sauf peut-être l'*In Flanders' Fields*<sup>3</sup>. L'explication philosophique du fait entraînerait trop loin. Il se peut que l'idée patriotique, avec ses restrictions de frontières et de races, gêne l'élan des notions purement humaines, des idéals sans bornes, des sympathies cosmiques dont se nourrit la poésie. Lucien Rainier, en tout cas, peut se consoler de n'avoir pas tiré du patriotisme plus de trésors que tant d'ancêtres.

Par une suite assez naturelle, la forme ici fléchit avec le souffle, s'embarrasse par instants de lourdeur et de prosaïsme. Je songe, pour m'expliquer, à des vers comme ceux-ci :

C'est pourquoi tu vins mettre au gré de Maisonneuve  
Le concours absolu d'un zèle à toute épreuve.

J'évoque Lafontaine un jour parlementaire,  
Un jour noir, comme alors il en fut tant et tant.

Despotes enflammés d'une mesquine audace,  
N'avaient-ils pas formé le projet inhumain  
De réduire à néant la malheureuse race  
Qu'un sort victorieux avait mise en leur main?

Leur Mère, ayant reçu les derniers sacrements,  
Agonise, d'un mal inexorable atteinte,  
Et Monseigneur l'assiste en ses derniers moments<sup>4</sup>.

D'autres pièces pourtant, même dans ces « Médaillons », s'élèvent plus haut et jettent une note plus sûre. « Vauquelin » est nerveux, mouvementé, d'une diction alerte. Une suite de « Sonnets religieux » voudrait un jugement à part, et conviendrait plutôt au cycle des « Saisons mystiques ». Et parce que les figures

de Lozeau et de Gill ont ému de chers souvenirs, leur rappel a des vibrations authentiques et sincères.

Par le «Chantier au bord du rêve», nous entrons dans un monde de léger caprice, où s'ébattent plus à l'aise les dons naturels du poète. Il y règne plus de liberté, d'accent, d'empreinte individuelle. Ce sont des formes aperçues, des sensations frôlées que saisit dans l'instant fugace un crayon vif, évocateur. Ce sont aussi des jeux folâtres où l'idée se réduit, se vaporise, pour faire mieux s'éployer la danse protéenne des mots. La finesse de l'esprit, l'ingéniosité, la grâce, les artifices de la prosodie et de la rime, y mènent une parade costumée. Et l'on aurait bien tort de dédaigner cette fantaisie pour son manque de grandeur massive. Il faut lui demander ce qu'elle a voulu être et ne la juger que par là. S'il ne surgit pas de ces vers le spectre de la Haute Poésie, c'est de l'habile poésie mineure, ce qui vaut beaucoup mieux qu'une poésie majeure manquée. Elle nous arrache à cette notion fausse, que la muse habite forcément les cavernes ou les cimes, a par devoir la voix tonnante et les sourcils froncés. C'est du lyrisme encore que l'agencement de concepts menus en tours vifs, en rythmes experts. «Le moineau» de Catulle reste admirable à côté de l'*Énéide*, comme peuvent l'être à la fois Saint-Pierre de Rome et une salière de Cellini<sup>5</sup>. Même l'on sait que la poésie se réfugie parfois dans la musique toute pure : — témoins les tra la la, les mironton de nos refrains, si expressifs dans leur absurdité, ou bien le «Sonnet des voyelles» et autres rimes sans aucun sens, qui en prennent un pourtant par la secrète entente de l'âme avec l'oreille<sup>6</sup>. Toute définition adéquate de la poésie doit inclure ces facteurs, admettre le sourire comme atome poétique, et faire place au rôle dominant que jouent l'éclat des mots, la cadence des syllabes, en certains genres de poésie.

Je goûte donc sans remords ces bluettes un peu précieuses sur «Mai, les oiseaux et les fleurs» :

Do, mi bémol, fa, sol dièze,  
 C'est nous qui sommes les pinsons,  
 Pour vous chanter, ne vous déplaie,  
 Les refrains neufs de nos chansons.

Musique étrangère ou française,  
 Toute la gamme et tous les tons,  
 Do, mi bémol, fa, sol dièze,  
 Nous chantons ce que nous chantons<sup>7</sup>.

Ces sonnets, rondeaux et ballades, parés de légère ironie, sont spirituels et supérieurement rimés. Cette légende, «La fuite en Égypte», n'a pas pour deux sous de sérieux, mais scintille comme un conte de fées. «Blanchebiche» surtout exhibe une imagerie opulente et un doigté métrique parfois. La pavane, mi-grave mi-railleuse, de cette moyenâgerie surannée est extrêmement pittoresque. Ce château mythique est complet : il n'y manque ni créneaux ni échauguettes, ni princesses, ni barons, ni pages, ni ménestrels, ni les dévots offices et ni les festins de «haulte graisse». Tout cela se déroule avec un vif entrain rehaussé de cérémonie ; — et derrière la parodie presque inconsciente on devine le songe presque ému où flotte l'image du passé :

Et le Veilleur, qu'argente un bleu  
 et féodal rayon de lune,  
 sans crainte ni vergogne aucune  
 dort sur la tour, du mieux qu'il peut ;  
 protecteur de mon rêve riche  
 qui galope depuis tantôt  
 sur la licorne du château  
 dans la forêt de Blanchebiche<sup>8</sup> !...

«La moisson d'orge», «Le bal mystique», «L'heure imprécise», dépassent la joliesse et atteignent la beauté sévère ; mais cette beauté demeure plastique et objective, faite surtout d'images et de sons. Le «Chantier» reste «au bord du rêve» et n'en recueille que des bulles et des reflets.

«Les saisons mystiques», par contre, y plongent jusqu'au fond, à la recherche d'entités vitales. Elles ouvrent un temple intérieur où l'âme isolée se recueille devant ses problèmes, gémit

ses douleurs sourdes et consulte ses guides divins. Ici plus d'artifice, plus d'apparat voulu : c'est dépouillée, essentielle, que la pensée s'exhale, et la poésie en jaillit comme un effluve et comme une flamme. L'émotion projette, frémissants, ses souvenirs et ses regrets, son espoir, sa crainte, sa prière. Comme toute enquête profonde, celle-ci se résout en tristesse ; — et c'est sans doute la nostalgie d'une vie plus haute, la *tristitia christiana* dont parlent les Pères ; mais c'est aussi, me semble-t-il, une tristesse bien humaine, fille d'aspirations refoulées et d'illusions détruites ; celle d'un cœur qui a souffert et vu souffrir. Tristesse devenue familière, invoquée, presque aimée :

Étends sur moi ton règne implacable, ô tristesse !  
tristesse dure et douce à qui s'est résigné<sup>9</sup>.

La pensée de la mort l'entoure et la pénètre : la mort des choses que l'Hiver tue ; la mort que le Printemps pare de mousses pieuses :

Tant de sombres maisons gardent closes leurs portes,  
où, l'an dernier, le front joyeux, les bras tendus,  
l'accueillaient des amis, depuis lors descendus  
dans l'horreur invisible et sous les feuilles mortes.  
Et, rempli de leur deuil, l'ineffable Printemps,  
qui connaît le secret d'amoinrir nos épreuves,  
s'esquive et va fleurir, sous ses pas odorants,  
les parterres bénits où sont les tombes neuves<sup>10</sup>.

La mort des amis chers, des poètes, des vierges ; la mort que le poète lui-même a vue de si près et qui lui a laissé l'attrait de son mystère :

Ah ! le lit d'hôpital, dans la demi-lumière ;  
les drogues qu'un halo de terreur entourait ;  
la voix basse, les pas furtifs de l'infirmière  
lorsque pour moi la mort tenait son baiser prêt !  
Maintenant, c'est la vie et, dans mes yeux, la flamme !  
Ma bouche s'apparente aux fruits mûrs qu'elle mord ;  
La faim entre les dents, je ris clair à la Mort.  
Le lien s'affermit de mon corps à mon âme.  
Je me répète, ô Mort, les mots que tu m'as dits,  
ô fiancée !... afin que le jour où, très tendre,

tu reviendras, d'un geste amoureux, me surprendre,  
 ma lèvre garde encor ton goût de paradis<sup>11</sup>.

Cette mélancolie, c'est encore la détresse de l'âme en face de ses défaites, la conscience qu'elle a de retomber toujours de ses élans hautains, d'être toujours guettée par des forces hostiles :

Les mauvais souvenirs de ma vie, en cohue,  
 dévalent dans mon âme, et mon âme devient  
 un sombre champ de guerre où leur foule se rue...  
 De ma paix dévastée il ne subsiste rien<sup>12</sup>.

C'est ce qui rend sa prière si humble et si ardente :

Seigneur, vous voyez clair en mon obscurité  
 et votre œil est trop grand pour que je dissimule  
 le fond boueux et noir de mon iniquité...  
 Donnez-moi donc un cœur selon votre formule!...  
 Un cœur humble, orgueilleux de son seul repentir,  
 Un cœur pauvre, opulent de sa seule indigence<sup>13</sup>.

Quelquefois seulement le nuage se dissipe; et alors coule dans l'âme sereine la clarté des astres divins :

Maintenant le bonheur d'être un enfant qui prie  
 me comble, jour à jour, de la gaieté de mai :  
 comme la route en fleurs mon âme est refléurie  
 et de l'odeur des bois je me sens parfumé.

Car mon printemps c'est Vous, et c'est Vous ma rosée!  
 Vers Vous tout mon amour, comme une floraison,  
 s'élève!... Et telle une eau limpide et reposée,  
 coule en nappes de paix ma tranquille oraison<sup>14</sup>.

C'est donc toute une vie intérieure dont ce chant révèle les secousses et les vagues changeantes. Et sa totale sincérité l'enlève bien au-dessus du passe-temps littéraire, en fait un cri humain et ingénu, beau du rayonnement des choses simples. C'est du lyrisme empli de ce que la foi a de plus profond, de ce que l'âme a de plus secret. Les formules y font corps avec l'idée intense, n'en sont que la voix et l'éclair, ce qui est la meilleure beauté. On chercherait en vain dans la poésie canadienne un parallèle à ce cantique, dont certaines strophes de Nérée Beauchemin se rapprochent seulement. C'est par lui avant tout que Lucien Rainier se singularise et que s'affirme son poème. On relira avec

plaisir les caprices du rimeur élégant et expert; il aura ramené notre instinct poétique vers un art affiné, discret, dont nous sommes trop portés à négliger la tradition. Mais pour qui voudra le classer par son caractère distinctif, par l'ego dominant qui lui assigne une place à part, par la fleur vivant de son œuvre, il sera le lévite qui psalmodie son âme tourmentée, qui met en stances plaintives l'inquiétude chrétienne, le poète croyant et humain des «Saisons mystiques».

ROBERT CHOQUETTE  
METROPOLITAN MUSEUM<sup>1</sup>

*Lors d'une visite à Dantin, à l'été de 1929, puis à l'automne de 1930, Robert Choquette lui avait déjà fait lire les premières ébauches de Metropolitan Museum. Choquette décrira leur première rencontre dans La Revue moderne: «J'étais ému au delà de toute parole. Je savais ma veine. Que de poètes et de prosateurs de chez nous, dont les œuvres ont subi la loupe de notre premier critique, eussent envié mon sort, s'ils avaient su! J'avais à peine touché d'un pied qui tremble la deuxième marche du perron, que je reconnus sa fenêtre, à l'échelle de volumes s'élevant le long des rideaux. J'entrai. C'était lui. Quelle flamme, quel verbe dans le regard! Et tout de suite, presque sans préambule ni présentation, nous parlions poésie. Partout autour de nous, sur les meubles, sur le plancher, même sur le lit: des livres, des livres. Assis à sa table de travail, le crayon dans les doigts, il examine quelques poèmes que je lui soumets. Jamais je n'ai compris avec tant d'inquiétude comme il est surhumain de mener à perfection un seul poème, une seule page française. Jamais les mots ne m'ont paru si sournois. Les passages que je sais plus faibles me semblent tout à coup ressortir du texte comme les pâtés dans mes premiers cahiers de calligraphie. Le crayon va pourtant s'y arrêter. Effectivement, et il picote la phrase pendant quelques secondes. Le mot juste, qui n'est pas là, me revient tout à coup, et vite je vais le suggérer: Louis Dantin l'a déjà sous la pointe du crayon. Ainsi se passent les choses quand on surveille deux*

joueurs de dames. Le damier complaisant se prêterait, semble-t-il, aux combinaisons les plus fructueuses. L'affaire, c'est de s'asseoir en face du damier et d'avoir autant d'imagination» (La Revue moderne, septembre 1929, p. 5).

Quand Dantin reçoit Metropolitan Museum, il écrit à l'auteur: «Le mot qui résume le mieux mon opinion à son sujet, c'est qu'il est maintenant d'une haute valeur de pensée, d'envol, et d'une perfection toute classique. Les légers remaniements que vous lui avez fait subir me paraissent tous à son avantage. J'ai aimé en particulier vous voir supprimer tous les sous-titres, qui brisaient un peu le courant lyrique et donnaient à ce "Musée" quelque apparence de catalogue. Maintenant tout se suit d'un mouvement unique, et le lecteur établit lui-même les relais de son voyage à travers le passé. Vous avez aussi soudé très habilement les deux parties majeures de l'œuvre qui étaient peut-être autrefois trop indépendantes l'une de l'autre. Elle forme à présent un seul tout, et contente la logique. Je vous assure, cher ami, que j'estime très haut ce poème, et que vous y dépassez sûrement l'envergure de vos œuvres précédentes. Vous y prouvez que votre ambition de faire grand est chez vous instinct légitime et à la mesure de vos forces. L'exécution typographique et l'illustration de la plaquette sont des plus distinguées. Le tout forme une œuvre d'art dans tous les sens du mot, précieuse à regarder, à lire et à conserver. Je vous suis très reconnaissant de faire entrer ce luxe dans mon humble bibliothèque» (lettre du 3 janvier 1932).

L'étude de Dantin sur Metropolitan Museum ne devait paraître qu'un an après le livre: «Un homme qui vit comme moi, dans un monde astral, hors du temps et de l'espace, écrit-il à Robert Choquette, ne peut être astreint aux lois ordinaires des mois et des saisons. C'est pourquoi il vous semblera naturel que je vienne d'écrire une critique de votre Metropolitan Museum, si longtemps après l'apparition du poème. C'eût pu être aussi bien un an ou deux après! J'écris quand mes tâches desserrent leurs griffes, et quand il me survient quelque chose à dire, deux conditions qui sont souvent causes de longs retards. L'article paraîtra dans L'Avenir du Nord, peut-être la semaine prochaine mais à tout le

moins celle d'ensuite. Et c'est encore une particularité de ma vie d'écrivain; j'écris dans des journaux que personne ne lit, à moins que je n'avertisse personnellement mes amis de les lire. Ainsi, en surveillant les prochains Avenirs vous courez la chance d'y trouver une petite étude qui vous montrera mon amical souvenir et l'estime que je fais de votre dernière œuvre. J'aurais pu y glisser quelques malices sans importance, mais j'ai préféré m'en tenir à l'impression globale et au jugement d'ensemble» (lettre du 15 avril 1932).



**M**. ROBERT CHOQUETTE, dans sa courte carrière, nous a déjà causé plus d'une surprise. C'en était une que son premier ouvrage<sup>2</sup>, cette effusion de ses vingt ans, qui révélait des dons si précoces et si rares. C'en fut une autre que son détour dans le monde du roman<sup>3</sup>, qui le montra d'emblée observateur aigu et peintre au coloris vivace. C'en est une toute récente que ce nouveau poème, *Metropolitan Museum*<sup>4</sup>, dont la naissance s'entoure d'une pompe quasi royale, qui voit le jour en une édition de grand luxe, couché sur papier de surchoix, paré de l'art des bois gravés et d'une typographie sans tache, mais qui, chose plus importante, mérite noblement ces honneurs. Et la surprise, c'est que l'auteur, dans ces dernières pages, s'élève si au-dessus de tous ses précédents efforts. Certes nous nous attendions à le voir grandir; nous savions ses ambitions hautes et l'étendue de ses moyens; — mais il a su, encore une fois, dépasser nos espoirs immédiats; il s'est lancé d'un bond où nous l'imaginions gravissant des montées pénibles. *Metropolitan Museum* est une œuvre d'art mûr, où presque plus rien ne trahit le tâtonnement et l'ébauche. La beauté des premiers poèmes y est accrue et

purifiée; leurs défauts s'y fondent jusqu'à disparaître. Le principal de ces défauts, c'était le vague de la pensée, sa diffusion, sa pente aux chemins de traverse, le manque de cohérence rigide entre ses motions et son but. Le « désordre lyrique », cette excuse pour le désordre tout court, lui semblait une seconde nature, et l'on avait pu craindre qu'elle eût peine à la secouer. Mais le poète a, d'un seul geste, balayé ces inquiétudes, et il se pose ici renouvelé et affermi. Il a conquis en bonne mesure la vigueur d'idées, la logique, le resserrement des formules, qui lui manquaient surtout, et cela sans rien perdre de son envol et de son souffle. Son art y gagne une forte plénitude qui, cette fois, convainc l'âme entière, l'esprit comme le sens esthétique. Pour avoir travaillé, cherché, réfléchi, l'apprenti a atteint la maîtrise de sa tâche et surpris le secret de la beauté complète.

Sans doute il reste avec sa personnalité foncière, son goût des abstractions, son amour des tableaux immenses et des thèses générales. Il a le coup d'œil qui embrasse; ne lui demandons pas trop de subtilité. Il monte un hippogriffe qui l'emporte dans l'Idéal: il ne peut en même temps demeurer très proche de la vie. La poésie pour lui est une chimie magique; le concret s'y transmute et s'y sublimise. Elle tente l'admiration un peu aux dépens de la sympathie. Elle exalte dans l'âme ce qui est fier et fort: il se peut qu'elle néglige ce qui est gracieux, fragile. Mais c'est dire seulement que M. Choquette est lui-même, qu'il cultive son jardin, qu'il a sa note à lui. Et comme cette note est la plus élevée, sinon la plus intime et la plus humaine, qu'elle a eu pour modèles les plus transcendants des génies, il n'a certes pas à en rougir.

C'est par ce procédé d'agrandissement et d'abstraction qu'une heure dans un musée d'antiques, la vue de quelques stèles et de quelques statues, sont devenues chez lui un rêve illimité, qu'elles lui ont découvert non seulement l'histoire du monde, mais la trame entière de ses luttes et de ses destinées. Le cosmos à capter en cinq cents vers, c'est l'entreprise qu'il a conçue dès

lors: — vrai record de compréhension, d'envergure! La Terre, l'Humanité, le Progrès, la Souffrance, la Vie! Toutes les races, tous les siècles, convoqués à leur tour, confessant leur gloire et leur chute! L'homme nouveau, survécu à tant de naufrages, plus fort et mieux armé, scrutateur de l'esprit, dompteur de la matière, mais qui traîne avec lui son cœur insatiable, toujours plus grand que ses conquêtes! Une procession géante, d'Adam à Edison, et que prolongent les foules à naître qui conduiront la race vers son ténébreux avenir! Quel programme! Excessif, téméraire sans doute: mais ne nous hâtons pas de le déclarer impossible. M. Choquette l'a, sinon rempli, du moins effleuré en un large vol et en y jetant des rayons. Que ce précis d'histoire universelle soit haché, incomplet; que plusieurs de ses cadres se posent sous des angles restreints; que d'énormes lacunes trouent ce défilé des époques: c'était non seulement forcé mais désirable. Ce chant ne pouvait être un traité pédantique. Vouloir y entasser trop de faits, trop de précisions, c'eût été l'asservir à un moule vulgaire, lui donnant par surcroît les proportions d'une épopée. Il y fallait un choix mêlé de fantaisie. Je consens, pour ma part, que l'Égypte me soit définie

... comme une vaste crypte,  
Où l'homme use ses jours à choisir un tombeau<sup>5</sup>.

C'est l'Égypte, n'est-ce pas, telle qu'on la voit dans un musée. Mettre toute Babylone en ses briques et en ses jardins, draper Sennachérib<sup>6</sup> en égorgé de lions, ce peut être une mince couche d'histoire, mais c'est là ce qu'en montrent les inscriptions et les statues. Résumer le moyen-âge dans ses preux, ses lépreux, ses moines, et la papauté dans ses bûchers, c'est beaucoup trop sommaire: mais l'auteur se rappelle un chapiteau, une collection d'armures, et n'a pu oublier la salle où s'exhibent les brodequins, les poires d'angoisse et autres tourments d'hérésie. C'est l'histoire fragmentée qu'on peut cueillir en tournée archéologique, et si cela informe peu, c'est assez pour faire un poème.

Mais ce passé lui-même n'a pas suffi. Ce musée reste trop étroit; il étouffe en son peuple de sarcophages. Le poète en sort, délivré, et dehors il retrouve le bruit, le soleil, et la ruée des existences. Alors commence tout un second poème, relié pourtant au premier par une transition habile. C'est maintenant la vie grouillante qui s'épanche, qui court à ses buts. C'est le tableau des Babels neuves et des monstres de fer, des cris exaspérés et des musiques fiévreuses. C'est l'âme qui frémit de toute cette sève, qui sent l'appel des actes et des joies, et qui pourtant reste inquiète, se demandant si, malgré des jouissances plus riches, rien comblera jamais le gouffre avide des désirs.

Ainsi, *Metropolitan Museum*, c'est le destin total de l'homme, de ses origines à son terme, tracé en deux panneaux, le passé, le présent, avec une vue sur l'avenir: — panneaux distincts formant contraste, mais auxquels une idée maîtresse, celle de marche, de poussée constante, crée une unité et une suite.

Y a-t-il en ce plan, j'entends comme conception, rien qui soit éclatant, profond, magistral? On pourrait en douter. À s'en tenir à ces contours, on pourrait n'y trouver qu'une invention moyenne, les réflexions toutes naturelles qu'un musée suggère à l'esprit, et celles que la rue y oppose. On pourrait même prétendre que, de ces deux sections, la première est historiquement banale, la seconde philosophiquement facile. Mais comme ce jugement rendrait à l'œuvre peu de justice! Il oublierait cette alchimie, cette puissance créatrice de l'art qui peut donner corps au néant, ou au quasi-néant, et faire flamber la matière inerte. Il compterait pour rien la capture personnelle du concept accessible à tous, l'intensité de l'émoi intime, la magie de l'évocation, l'éloquence des images, la mélodie du mètre: ce qui a soulevé l'idée au-dessus même de son niveau; ce qui, en somme, dans cette poésie, est la poésie même. Et ici se pose l'axiome, qu'une poésie est grande moins par ce qu'elle trouve dans son thème, que par ce qu'elle y met. Ce qu'il importe de savoir, ce n'est pas

si M. Choquette a esquivé le lieu commun, mais s'il l'a dépassé et transfiguré. Ne montrerait-il pas l'invention géniale qui creuse dans l'âme des sapes profondes, qui en arrache des métaux prodigieux, il ferait cet autre miracle de mouler d'une glaise de surface, propriété de tout le monde, un vase distinctif et unique. Le lieu commun c'est, après tout, la vérité universelle, fonds primitif de toute pensée, qui ne demande qu'à être rajeunie, reflétée en des facettes neuves.

On peut donc rester assez froid à l'homme des cavernes, dont seuls subsistent les tibias et les crânes aplatis; à ces évolutions d'empires, si reculées dans un lointain brumeux, et trouver que le chroniqueur n'a rien ajouté là-dessus aux données courantes. Mais on sent un sursaut quand, d'un silex préhistorique, le poète fait jaillir des éclairs comme ceux-ci :

Je suis l'Homme nouveau, dernier fils du limon,  
Étonné de moi-même au seuil de la pensée.  
Le long souffle ancestral dont chantent mes poumons  
S'est fait âme, obscure poussée  
De lumière, et j'en suis encor tout ébloui.  
Je suis du sang, des yeux, un cœur, épanouis  
En Homme. Seul, parmi la bête horizontale,  
Debout je marche, et pense, et suis père du feu,  
Et seul dégage en moi la présence d'un dieu.  
Mais je suis seul dans ma gloire fatale!  
Car pour avoir conquis le Mot  
Qui fait le silence des choses,  
Si je parle ma faim et ma joie et mes maux,  
Désormais la nature m'est close.  
Je suis l'ennemi. J'ai le dard mortel  
S'il frappe, et la flèche incertaine.  
J'aurai le piège, et tel  
Et si multiplié que par centaines  
Des montagnes de chair à mes pieds crouleront.  
Éveillé chaque jour à ce drame de vivre,  
Je pars, l'espoir au front,  
Et, dès mon poing qui le délivre,  
Mon silex siffle, halte! au renne bondissant  
Que j'emporte encor frémissant  
Dans l'ancre, clair-obscur plein de faim et d'alarmes<sup>7</sup>.

Les autos, les *subways*, les gratte-ciels, les trottoirs débordants, ne sont pour moi que du « trafic ». Je les hais pour le mécanisme dont ils m'enserrent, pour ce qu'ils me cachent du ciel bleu et de l'herbe verte. Mais comment voulez-vous qu'ils ne me saisissent pas, agrandis, haussés en symboles, animés d'une âme gigantesque, devenus les artères d'une vie tourmentée, palpitante ?

La ville était en moi comme j'étais en elle !  
 Essors de blocs ! élans d'étages ! tourbillon  
 De murailles qui font chavirer la prune !  
 Murs crevés d'yeux, poreux comme un gâteau de miel,  
 Où grouille l'Homme-Abeille au labeur sans relâche !  
 Car sous l'ascension des vitres jusqu'au ciel  
 Je devinais aussi la fièvre sur la tâche.  
 Les pas entrelacés, les doigts industriels,  
 Et les lampes, et l'eau qui coule promenée  
 En arabesque, et dans les fils mystérieux  
 Le Mot rapide et bref volant aux destinées !  
 Je marchais, je ne savais rien  
 Sinon que la vie est ardente.  
 Et les tramways aériens  
 Déchirant la ville stridente.  
 Enroulaient leurs anneaux aux balcons des maisons !  
 Des trains crevaient la gare à manteau de fumée,  
 Des trains happaient les rails qui vont aux horizons,  
 Cependant que sous terre, en leurs courses rythmées,  
 D'autres allaient et revenaient incessamment,  
 Navettes déroulant le long fil du voyage !  
 Une géométrie immense en mouvement  
 Opposait dans mes yeux de fulgurants sillages<sup>8</sup>...

Diable ! et j'ai dit que M. Choquette restait à distance de la vie ! Mais on admettra bien que la vie qui circule ici, malgré son battement concret, est surchauffée, oxygénée, en proie à une ivresse ; que cette toile de la ville moderne est hautement impressionniste, plus New York que nature. Il serait insensé d'ailleurs d'y trouver matière à reproche : tout le talent, tout l'art du poète se résumait en ces morceaux : — son don de féeriser le réel en un rêve éclatant, ému ; ses formules expressives et riches de belles images ; la symphonie de son vers varié, habile. Et n'est-ce pas

justement ce qui nous charme ici, ce qui fait que ce long tableau ne fléchit à aucun moment dans la platitude? C'est du lyrisme essentiel auquel s'accouple une molécule épique; qui garde un trait vigoureux et viril, et qui poursuit son but sans ralentissement ni détour.

J'ai longtemps cru que M. Choquette ferait mieux de renoncer à ces grandes machines, de s'appliquer à un art moins vaste qui pourrait être plus vital. Après *Metropolitan Museum*, je n'en suis plus si sûr. Il paraît pouvoir s'égaliser à ces thèmes étendus, et l'on conçoit qu'il s'y attaque puisqu'il apprend à se restreindre, à unifier, à ordonner. — J'en viens presque à souhaiter de lui quelque chanson de geste, quelque rhapsodie en douze chants où s'éploierait tout à son aise l'instinct qui l'attire vers l'épopée; qui pourrait être miltonesque avec une infusion de l'âme de notre âge, fourmiller de beaux vers sonores et colorés; que personne ne lirait, naturellement, pas plus que Milton, mais qu'on révérerait de loin et qui ferait à son auteur une renommée haute et durable. Et cette fois il ne nous surprendrait plus.

« VIEUX DOC » (DOCTEUR) EDMOND GRIGNON  
*QUARANTE ANS SUR LE BOUT DU BANC*<sup>1</sup>

**L**E GRAND TORT de ce livre<sup>2</sup>, c'est d'en suivre de près un autre<sup>3</sup> qui était une sorte de chef-d'œuvre. Les chefs-d'œuvre vont rarement par paires, et il est naturel que ce frère cadet souffre un peu de l'excellence de son aîné. Les premiers mémoires du vieux Doc, où il nous retraçait les hauts points de son existence, dans les abatis du Nord naissant, nous avaient enlevés d'emblée par leur naturel, leur fraîcheur, par la bonhomie et l'entrain qui les pénétraient. Ils nous charmaient par un côté plus grave, par le tableau des luttes et des labeurs des pionniers, où la charrue, la hache, le « guet des ours », le courage et la belle humeur conduisaient de concert l'avance solide de la race. On ne sentait dans ces récits aucun effort, aucune littérature voulue ; les croquis de types et de mœurs s'y gravaient en lignes sans surcharge ; l'humour naissait toute seule des situations et des actes ; le sérieux, la gaieté, y étaient dosés justement ; il s'en dégagait un arôme d'énergie et de confiance. Il est sûr que la nouvelle œuvre a un caractère autre, et par suite des traits différents. Ce sont des souvenirs encore, mais triés cette fois à dessein pour leur qualité amusante, recherchant franchement l'évocation comique et invitant l'éclat de rire plutôt que le sourire discret. Le crayon en est moins subtil et plus largement appuyé. Les personnages et les paroles y sont grossis sans grand scrupule, y versent joyeusement

dans la caricature. Ce n'est plus de l'histoire toute pure, pas même de la petite histoire; c'est la chronique enjolivée, accrue, où l'imagination se joue, où l'auteur se découvre derrière les faits et les ficelles. Le dialogue ici remplace souvent la narration directe, et ces piécettes scéniques empruntent forcément quelque chose aux conventions et aux artifices du théâtre. Comme on voit, les deux œuvres se ressemblent à peine; l'auteur sans doute les a voulues diverses, et il est presque injuste de les comparer. Mais si on les compare, il faut reconnaître que la dernière venue relève d'un genre inférieur, et par suite n'atteint pas l'importance, le charme discret, l'intérêt multiple de l'autre.

Là-dessus, des critiques à l'esprit tout d'une pièce, pour qui les gradations et les nuances n'existent pas, et qui jettent sur les livres leurs verdicts comme des pelletées, refusent à celui-ci toute espèce de mérite, le traitent même de très haut, avec ce dédain transcendant qui est pour eux le fin du fin de la critique. Excès, à mon avis, qu'explique sans l'excuser cette comparaison qui les hante. Ils voient le *Bout du banc* à travers *En guettant les ours* et appliquent aux deux œuvres les mêmes normes et les mêmes mesures. Je gagerais que si celle-là eût été publiée d'abord, ils s'en seraient esclaffés tout naïvement, auraient trouvé ces histoires très drôles, intimement canadiennes, distinctives du pays du Nord, et auraient salué le docteur Grignon comme une découverte.

Mais la chronologie n'a rien à voir avec l'affaire. Ces «procès» plus ou moins burlesques peuvent être amusants en eux-mêmes, à la façon des Tribunaux comiques, des charges de Capus ou de Courteline, sans qu'on leur en fasse un reproche. C'est un genre: il suffit qu'on y réussisse. On peut s'en déridier comme des *Contes* de Fréchette, sans se demander s'ils contiennent de l'épopée ou du lyrisme. J'avoue bien humblement qu'ils m'ont produit cet effet-là. Avec ce «crétinisme» auquel seul échappe un petit groupe d'esprits d'élite, tous réunis au même journal, je les ai lus

d'un bout à l'autre, non seulement sans y trouver de causes d'indignation, mais avec le plaisir béat que j'éprouve encore, à mon âge, à de bons gros lazzi, à des histoires bouffonnes, à voir jouer Guignol, à voir se déhancher des nègres sur les planches des scènes populaires. Et, qui pis est, je n'en rougis pas. Je crois qu'il y a dans l'art, comme dans le paradis, d'innombrables «demeures», et que c'est une curiosité éclairée, une jouissance légitime, de les explorer toutes. Tout ce qu'on exige de chacune, c'est d'être ce qu'elle promet, ce qu'elle prétend, et rien de plus. Je prends donc ce volume, non plus comme une œuvre sérieuse, mais comme une joyeuse parodie sur un fond secondaire de réalité. Ainsi classé, s'il me distrait, s'il me donne par instants la grimace bienfaisante du rire, c'est assez pour que je l'approuve et lui pardonne ses propres grimaces. Et je n'en fais pas pour cela, notez-le, l'égal du *Misanthrope*.

En fait, ces pages, à mon avis, malgré quelque outrance dans la ligne, foisonnent de traits réjouissants, de passages de bon comique, dans un genre désinvolte qu'a cultivé Rabelais, dans une langue verte et crue que n'a pas dédaignée Shakespeare. Ces échanges de malices entre maître Boisseau et maître de Montigny; — ce coup de poing de Marin Aubé, si mortel qu'on dut l'interdire par injonction légale; — ces plaidoiries de l'ivrogne Chamberlin; — ce son doux, moelleux, semblable à un roucoulement, qu'émet madame Hurlot au lieu du cri aigu qui eût dû arrêter une tentative de violence: tout cela est exhilarant et de haute ironie. Même le «Plat de ragoût», même les «Ergots de cochon», ce n'est sûrement pas très relevé, très distingué, mais on peut goûter cela comme on goûte Piron. Sommes-nous si puritains, qu'il nous faille faire la moue à toute histoire dénuée de noblesse? Et les mêmes contempteurs de ces gauloiseries applaudissaient, dans l'autre volume, «La baisette», «Les deux reines», et la confusion d'élixirs qui coûta cher au brave Raphaël!

D'ailleurs, quelques chapitres ont une note plus sérieuse, reprennent la veine autobiographique, et pourraient faire partie d'*En guettant les ours*.

Consolez-vous, vieux Doc, vous n'avez pas commis un crime, ni profané l'arche de nos lettres : vous avez seulement secoué un peu leur solennité. Vous gardez vos dons de conteur : vous n'avez fait que changer de sujets. Vous nous peignez des types plus frustes et plus hauts en couleur, d'un crayon plus chargé mais encore habile. Et vous restez le thérapeute qui dissipe nos humeurs noires et nous guérirait au besoin d'une gourme hypocrite propre à raidir chez nous la gaieté canadienne, l'esprit gaulois et l'esprit tout court.

## POUR LA SOCIÉTÉ DES NATIONS<sup>1</sup>

**D**ÉLAISSONS un instant la littérature pour traiter d'un sujet qui intéresse la vie, le progrès humain, d'une façon plus directe et plus intense.

Si la Société des Nations<sup>2</sup> n'avait, pour l'encourager dans son œuvre, que les approbations de certains de nos journalistes, elle serait vraiment fort à plaindre. On lit chaque jour à son sujet, à propos de tout et de rien, quelque allusion railleuse, quelque attaque détournée, quand ce n'est pas une diatribe violente. Il faut avouer que ses adversaires parlent plus fort que ses amis, ce qui n'implique pas qu'ils voient plus clair. Mais si ceux-ci se taisent tout à fait, on finira par croire qu'ils ont cessé d'être ou qu'ils renoncent à sa défense. Les remarques suivantes voudraient empêcher cette erreur<sup>3</sup>. Il y a, en fait, des millions d'esprits qui chérissent les grands principes sur lesquels cette œuvre repose et jugent son action bienfaisante. Je me rallie franchement à eux. J'admets qu'on signale ses défauts, ses achèvements incomplets, que tout le monde peut voir; mais l'hostilité par système, les reproches excessifs, injustes, jetés à son encontre, heurtent nos meilleures aspirations. Je voudrais expliquer comment.

On dirait, à lire ces critiques, que leurs auteurs répugnent d'avance à tout ce qui contrecarre la liberté des peuples de se massacrer les uns les autres. Cela leur semble un droit primordial,

que seuls des utopistes inconscients peuvent songer à éliminer de la terre. Ce droit se base, à leur avis, sur la «nature humaine», qui, étant ce qu'elle est, nous porte nécessairement à nous entredévorer et à nous détruire. Si nous avons des poings et des ongles, c'est pour les employer à quelque chose, n'est-ce pas? Et si nous sommes nés égoïstes, avides du bien d'autrui, prêts à opprimer les plus faibles, c'est donc que ces instincts doivent s'exercer à l'occasion. Et si l'esprit a inventé des canons, des tanks, des grenades, des gaz empoisonnés, peut-on faire que ces fruits du génie humain restent à s'atrophier, inutiles? Il y aura toujours des guerres, pourquoi encore? Parce qu'il y en a toujours eu. Cela semble de soi une démonstration sans réplique. Vouloir qu'il n'y en ait plus est donc ridicule; mais tenter sérieusement de les enrayer, mettre en commun des idées, des efforts, pour mater les rages carnassières de l'espèce, cela devient insupportable et doit être promptement aboli.

Or, grattez bien ces négations, ces attaques obliques ou directes; vous y découvrirez, sous la critique d'une institution, deux prémisses plus fondamentales qui relèvent d'une philosophie: un fatalisme qui désespère du progrès moral et veut qu'on cesse de le poursuivre, — et la conviction que la guerre, en somme, a du bon et mérite qu'on la conserve. Comment expliquer autrement ces continuelles ironies à l'égard des «rêveurs», des «idéalistes» qui croient que l'homme un jour abjurera sa barbarie et en viendra à régler ses disputes par d'autres voies que par le sang? Et comment, dans des cas concrets, expliquer ces défenses d'agressions brutales, d'expansion aux dépens d'autrui, de conquêtes habillées d'excuses hypocrites, comme le monde en a vu de tout récents exemples?

Évidemment ces sceptiques s'en tiennent à la déprimante maxime: *Quod fuit, id est quod futurum est*, et flirtent même avec cette autre: Qui a la force a le droit. Ce n'est pas seulement la nature humaine qui est immuable, à leur sens, ce sont ses vices,

ses tares, ses appétits voraces et cruels. Ils ne songent pas que cette doctrine nous voue à l'inertie la plus dégradante, coupe à la société tout espoir d'ascension morale. Ils oublient les progrès déjà accomplis au cours de longs siècles dans l'âme collective : l'évolution qui l'a conduite, de la mentalité de l'homme quaternaire, aux notions d'ordre, de justice, d'aménité au moins relative, qui inspirent ses mœurs présentes et peuvent indéfiniment s'affermir ; dont la plus récente forme est précisément l'ostracisme dont elle veut frapper la violence entre les peuples. Ils devraient, pour être logiques, condamner également le christianisme, cette utopie de perfection encore plus haute, plus difficile, — idéalisme s'il en fut jamais, qui est aussi un pacifisme.

Quant à l'utilité, aux « bienfaits » de la guerre, comment oser les soutenir au lendemain du cataclysme qui a failli engloutir le monde et qui l'étouffe encore de son poids ? de cette boucherie de millions d'humains rués les uns sur les autres sans savoir pourquoi, s'égorgeant à l'aveugle sans même se haïr ? de ces ruines sociales qui, après vingt ans, nous poursuivent encore, remplissant nos rues de leurs victimes ? Jamais la guerre ne s'est montrée sous un aspect plus répugnant, dans un rôle plus uniquement destructeur. Beau temps, en vérité, pour s'en faire les apôtres et pour chercher querelle aux mouvements qui la combattent !

La Société des Nations, avec tous ses tâtonnements, toutes ses impérities, est le plus important de ces mouvements, et c'est même le seul qui compte. Elle donne un corps et des organes à l'un des souffles les plus généreux que connaisse l'histoire. Et d'ailleurs elle repose sur un élémentaire bon sens, sur la nécessité de prévenir des catastrophes dont chacune serait pire que la précédente et auxquelles nulle civilisation ne pourrait survivre. Son but n'a rien d'une utopie dès lors que les nations elles-mêmes s'unissent pour le vouloir et s'organisent pour y marcher. Un pacte abolissant la guerre n'a rien de plus absurde que le pacte

déjà conclu par lequel les bagarres privées sont interdites aux citoyens ou, quand elles se déclarent, sont promptement arrêtées par les gendarmes. C'est le même pacte sur une plus vaste échelle : et de même que le gendarme empêche au moins quatre-vingt-dix pour cent des coups de poing probables et coupe court au reste, il est très concevable qu'un plus grand « gardien de la paix » puisse l'imposer aux peuples par sa présence autorisée, par la force morale qu'il exerce, au besoin par des coercitions effectives. Il suffit pour cela que les intéressés s'éveillent au signe de la raison, au respect mutuel des droits, au sens de la fraternité commune, et se liguent pour leur maintien. Et cela, n'en déplaise aux pessimistes, c'est aussi la « nature humaine ». L'autre nature pourra en souffrir, mais pas plus que celle des bandits qu'on empêche de voler et d'assassiner. Qui empêche un esprit sérieux de partager un idéalisme aussi raisonnable et aussi pratique ?

Que la Société des Nations n'ait pas atteint d'emblée toutes ces nobles fins ; qu'elle n'ait pas, au bout de vingt ans, rendu définitive la paix universelle que le monde attend depuis deux fois vingt siècles, il faut être naïf pour s'en étonner. Un mouvement de cette nouveauté, de cette ampleur, si au-dessus des traditions et des routines, doit heurter à l'abord des inerties, des défiances qui ne cèdent qu'au temps et à la constance dans l'effort. Il est fatal que les anciens égoïsmes soient lents à périr et s'effarent devant des renoncements imprévus. Les vieux nationalismes regimbent à la solidarité commune. Mais le fait même que la Société dure démontre que ses membres gardent son but intact et persistent à le poursuivre. On lui reproche de tant discourir. « Où mènent, dit-on, toutes ces palabres ? » Mais discourir, c'est penser d'abord, c'est discuter des faits, c'est échanger des points de vue. Songez à tous les mots qu'il faut pour calmer deux individus : il en faut davantage pour réconcilier deux peuples. Et puis tant qu'on discute, notez-le bien, on ne se bat pas. La Société, par ses discours, a déjà apaisé de graves conflits :

entre l'Italie et la Grèce, entre la Pologne et la Lithuanie, entre la Finlande et la Suède, entre l'Allemagne et la Pologne, entre la Grande-Bretagne et la Turquie, tout récemment entre la Hongrie et la Yougo-Slavie. Elle vient de résoudre d'une façon paisible l'épineuse question de la Sarre. Elle s'est montrée parfois hésitante, timide; mais elle n'a pas sanctionné l'injustice; et ses précautions s'expliquaient par la limite encore incertaine de ses pouvoirs, par l'espoir d'un succès meilleur par moyens persuasifs. Après tout, ce n'est pas le rôle d'un médiateur d'aller tonnant, cassant les vitres. Les forces morales, grâce à Dieu, ont encore un poids en ce monde, et restreignent l'injustice bien plus qu'il n'y paraît.

D'ailleurs pourquoi blâmer une institution pour les défections isolées de ses membres? Que deux ou trois nations, ou plutôt leurs guides autocrates, se trouvent gênés dans des desseins inavouables par ces nouvelles contraintes et ne cherchent qu'un prétexte à leur échapper, cela condamne-t-il le principe qui leur barre le chemin?

Voici le Japon quittant la Société pour n'avoir pu lui arracher la sanction d'une attaque injustifiable. Voici Hitler qui s'en sépare pour mieux préparer la «revanche» qu'on lui défend. Voici Mussolini, le nouveau César, toujours prêt, au moins en bravades, à la conquête universelle, qui refuse d'arbitrer un minime incident de frontière. Défaites partielles, si l'on veut, pour l'idée pacifique; — mais défaites portant avec elles leur condamnation juridique et la protestation de la conscience commune. Pour que la Société faillît à sa tâche, il faudrait qu'elle les approuvât, qu'elle s'y montrât indifférente. Mais la meilleure preuve qu'elle résiste aux violateurs de ses lois, c'est que ceux-ci n'ont à la fin d'autre ressource que de lui fausser compagnie.

On l'accuse d'être aux mains de cinq ou six grandes nations qui la dominent. Mais ces nations, grâce à elle, discutent leurs problèmes, examinent leurs causes de conflits, et, malgré leurs

intérêts parfois divergents, ne cessent de rechercher des formules d'accord stable qui s'étendront au monde entier. Elles ont conclu des traités de non-agression; elles en projettent d'autres, et ne crions pas avant le temps à leur faillite. Elles ont fait faire un pas à ce désarmement moral qui suppose l'oubli des injures passées et qui ramènera la bienveillance et la confiance entre les ennemis d'hier. Est-ce que tout cela mérite le mépris? Quelle manie est-ce là de refuser à ce bel élan le temps de s'affirmer; de le juger a priori inapte et inutile; d'exhorter même notre pays à s'en séparer? Quel sens plausible à cette antipathie pour le rapprochement des peuples, et pour les palabres, même trop longues, entreprises dans ce but?

Tout cela s'est fait jusqu'ici, non seulement sans aucun mal, mais avec quelque résultat pour la paix et pour la justice. Encore une fois, est-ce à la paix même qu'on en veut? On s'en défend, mais suggère-t-on, pour créer la paix, d'autres outils, d'autres méthodes? S'imagine-t-on que les vieilles diplomaties, responsables de toutes les guerres, vont suffire maintenant à les exterminer? Répudier l'effort présent, c'est équivalement renoncer à tout autre et se résigner à jamais à traîner dans les vieilles ornières. Alors est-ce le progrès qu'on déclare impossible? Il est heureux que l'univers ne partage ni ce désespoir ni ces persistances combatives.

Cinquante-quatre nations, grandes, moyennes, petites, s'acharment encore à penser qu'il y a autre chose que la rapacité, le meurtre, dans la nature humaine, et autre chose dans le progrès que de dures machines. Ce serait même une illusion qu'il vaudrait mieux la leur laisser. Mais il faut avoir plus de foi. Il faut croire que l'esprit humain, qui s'asservit toute la nature, peut trouver le secret de régir la sienne propre, atteindre au moins à ce raffinement que tous les animaux connaissent: ne pas manger sa propre espèce. Ne nous figurons pas que les groupements d'hommes soient nécessairement pires que les individus, que

vous et moi, que tous les gens paisibles qui n'ont jamais tué personne, qui s'adressent à des juges dans leurs disputes, et qui forment, grâce à Dieu, les neuf dixièmes du genre humain.

PRÉFACE  
GEORGES BOUCHER, *JE ME SOUVIENS*<sup>1</sup>

CES VERS ne sont pas d'un poète professionnel : ils sont d'un médecin<sup>2</sup> qu'ils ont délassé et distrait au cours d'une longue et active carrière. Il les a composés sur les routes où le menaient ses bienfaisantes missions, durant des heures d'attente au chevet des malades ou dans les brefs loisirs de soirées tardives.

Ils l'ont aidé à fuir, par des évasions dans le rêve, les lourdes routines de la vie et le spectacle déprimant des douleurs humaines. C'est dire qu'il y a mis surtout sa fantaisie, son émotion, son cœur, sans trop rechercher pour eux-mêmes les raffinements de la forme et l'artifice magique des mots.

Né dans l'âge du romantisme, il a gardé le culte de ses dieux, et Victor Hugo, Lamartine, sont demeurés pour lui les indestructibles modèles. C'est sur leurs élans exaltés qu'il a moulé son enthousiasme ; c'est à la musique de leurs strophes qu'il a demandé la coupe métrique et les sonorités de sa prosodie.

Les nouvelles écoles ont passé sans ébranler sa foi première : il y a vu, non sans excuse, des modes transitoires et changeantes dont le cycle épuisé ramènerait un jour les formules des anciens génies ; mais, celles-ci fussent-elles périmées, il lui a plu de s'y attarder pour leur beauté intrinsèque et solide.

C'est une fidélité vaillante et qu'on peut respecter même sans en adopter toute la théorie. Ce qui est sûr, c'est que, traditionnels

ou non, ces essais nous révèlent de vraies qualités poétiques, qualités de fond, de substance, qui les rendent méritoires et intéressants.

Ils ont le souffle, l'envolée, la haute exaltation adaptés à leurs thèmes épiques; et, dans les pièces plus familières, une observation fine, une sensibilité délicate, et la mélancolie résignée, courageuse, qui est celle du vrai sage.

Et il faut admirer l'homme enchaîné à de dures besognes qui a su se garder cette retraite enclose où il se souvient, où il évoque les ombres chères, qu'il peuple des gloires du passé.

M. Boucher, par ce volume, ajoute un digne effort à la tâche ingrate du penseur dans des milieux que la matière opprime; — il rend service à la langue française dans sa lutte pour survivre chez les Canadiens d'Amérique; — et il offre à la Poésie un hymne improvisé peut-être, mais soulevé d'accents chaleureux et sincères.

AUX MARCHES DE L'EUROPE  
PAR JEAN BRUCHÉSI<sup>1</sup>

*Jean Bruchési (1901-1979), journaliste, historien et critique littéraire, fut professeur d'histoire et de sciences politiques à l'Université de Montréal (1927-1937), avant de devenir sous-secrétaire de la province de Québec, puis ambassadeur en Espagne et en Amérique latine.*

*Dantin a correspondu avec Bruchési de 1930 à 1944. Ils discutaient surtout de problèmes sociaux, économiques et politiques, sur lesquels ils s'opposaient inmanquablement. En 1932, Dantin refusera de collaborer au Canada: à cause de «l'esprit de ce journal, depuis qu'il est inspiré par M. Jean Bruchési», explique-t-il. «Je l'ai dit ces jours-ci à M. Bruchési lui-même, écrit-il à Olivar Asselin, en réponse à son invitation, d'ailleurs fort gracieuse, de collaborer [...]. Et dire que le journal est l'organe du parti libéral de la province!» (lettre du 12 avril 1932, citée dans Louis Dantin, p. 120).*

*À DesRochers, il confie que, s'il écrit désormais dans L'Avenir du Nord, c'est, d'une part, «parce que Jules Édouard Prévost, [son] excellent ami, n'est plus au Canada et dirige l'organe de Saint-Jérôme»; et, d'autre part, parce que «le voisinage de Jean Bruchési (au point de vue des idées seulement) [lui] fait naturellement horreur» (lettre du 13 février 1930).*

*Même si Dantin ne ménageait jamais son «opinion des opinions» de son «frère ennemi», celui-ci s'arrêtait volontiers chez Dantin. «Nous avons réussi à passer ensemble deux heures très paisibles. Je lui ai fait*

visiter les musées de l'Université Harvard», écrit Dantin à Germain Beaulieu, le 4 mai 1930. «C'est un plaisir de s'empoigner avec des esprits comme ceux-là, qui restent sur le champ des idées, et n'ont pas constamment la main sur leurs matraques pour vous assommer par l'insulte s'ils ne peuvent vous réduire par la logique», expliquait-il.

Le 6 décembre 1932, Dantin écrit à Bruchési pour lui dire qu'il a lu dans *Le Canada* cette «soi-disant critique» d'Aux Marches de l'Europe et qu'elle l'«avait frappé par sa platitude autant que par son injustice. Elle vous reproche, explique-t-il, précisément ce qu'elle devrait louer dans votre œuvre, le souci de vous documenter, d'apporter des faits et des chiffres à l'appui de vos impressions de voyage. C'est vous blâmer, en somme, d'avoir fait un livre sérieux et qui laisse dans l'esprit autre chose que de futiles images. Mais on sent en tout cela tellement de parti pris et de malveillance préconçue que cela ne peut, je crois, vous faire grand tort chez les lecteurs; et il me semble que le dédain est tout ce que vous devez à ce genre d'attaques. C'est pourquoi je ne réponds jamais, pour ma part, à des critiques comme X. [Pelletier], dont la mauvaise foi m'a été prouvée et pour qui l'argument littéraire n'est qu'un prétexte à satisfaire des rancunes (cité dans Louis Dantin, p. 219).

À Bruchési, Dantin signale que «la grande lacune» de son livre, «c'est qu'il ne reflète le plus souvent qu'une face des questions». «*Vous enquêtes, lui dit-il, se sont restreintes aux personnages officiels avec qui vous vous êtes trouvé en contact et concluent naturellement en faveur de leur point de vue. Vous avez interviewé des premiers ministres, des grands seigneurs, même des rois et des reines; vous n'avez pas frayed avec le peuple, entendu le son de sa cloche, communiqué avec ses misères, exposé les ferments qui le soulèvent. Et pourtant ce sont là des faits autrement importants que le cérémonial d'une réception à la cour d'Alexandre ou la visite d'une exposition. Les négliger, c'est se condamner à ne voir que la surface des choses, c'est s'exposer à ne les regarder que du côté de l'"autorité", bienfaisante ou nuisible, usurpée ou non, et à faire consister l'"ordre" d'un pays dans son maintien forcé sous le joug, quel qu'il soit. C'est cette espèce d'ordre, vous vous souvenez, qui "régnait à*

Varsovie”, et que les Pilsudski et autres autocrates du jour font régner par les mêmes méthodes à Varsovie et ailleurs. Vos critiques d'Europe, sans doute, ont ignoré ces tendances de votre livre pour la raison probable qu'ils les partageaient; mais je me croirais obligé, le cas échéant, de les discuter. Et je ne pourrais m'empêcher de m'ébahir de cette seconde vue qui vous fait reconnaître dans les foules les “faces de bolchévistes”! Quand je songe à ces devoirs désagréables, je me demande si ma bonne amitié pour vous ne se témoigne pas mieux par ces pointes confidentielles que par des escarmouches publiques. Et c'est une des raisons pour lesquelles j'hésite, malgré tout, à trop m'épancher sur vos Marches. En louer le travail sérieux, les statistiques honnêtes, les données historiques étendues, l'écriture bien française, l'intérêt soutenu, serait-ce assez pour adoucir les divergences de fond ?» (lettre du 30 janvier 1933, citée dans Louis Dantin, p. 220-221).

Le 18 avril 1933, Dantin écrit à Bruchési pour lui apprendre qu'il a finalement écrit un article sur son livre: «Ce qui m'y a décidé surtout, ce sont les attaques bêtes dont je vois que vous êtes l'objet de la part d'un certain clan, dont le parti pris et l'injustice sautent aux yeux. Cela ne veut pas dire que tout soit rose pour vous dans ma critique, et vous savez d'avance quelles chicanes elle vous cherchera et le peu de ménagements qu'elle y mettra sur certains points. Mais il y règne, je crois, un esprit d'équité qui fait ressortir toutes les qualités de l'ouvrage et répartit plus d'éloges que de reproches, comme il convenait.»

Cela n'empêchera pas Dantin, dans une lettre à Alfred DesRochers, de qualifier de «rétrogrades» les opinions de Bruchési et de condamner «ses préjugés contre la société moderne et sa haine du Monde tel qu'il est» (25 mai 1933). Au même correspondant, il se dit quelque peu inquiet de la réaction de Bruchési à la lecture de son article: «Je ne sais quelle mine il a pu faire à certaines ironies que je lui sers. Il avait bien promis d'avance de ne pas se froisser, mais je m'étonne un peu qu'il ne m'ait rien écrit depuis: il a pu trouver le ton trop fort. Je n'y puis rien: ses réactions aux choses sont aux antipodes des miennes, et il fallait que je le dise» (28 avril 1933).



**I**L FAUDRAIT PLAINDRE le Canadien instruit qui accueillerait ce volume<sup>2</sup>, au seul énoncé de son titre, par cette fin de non-recevoir: «Que nous importent les Marches de l'Europe»? Il se démontrerait nanti d'une curiosité bien étroite, et d'une idée bien humble des champs où l'esprit canadien peut aspirer à se mouvoir. S'il est une bonne raison qui nous interdise toute étude dépassant nos spectacles ou nos intérêts immédiats, on ne l'a pas encore fournie; et ce serait une modestie outrée et dégradante de nous croire incapables de visions plus larges. Une des causes, en fait, du peu de portée de nos lettres, c'est qu'elles ont cultivé des jardins trop enclos, sans assez d'air libre et d'espace. Il faut étendre ses enquêtes, ses vues, ses sympathies, tout en gardant au sol natal sa place réservée. Il faut s'intéresser aux Marches de l'Europe, comme à tout ce qui est intéressant en soi, comme à tout coin de terre où notre humanité végète. Et d'ailleurs ces lointains pays nous sont-ils étrangers, quand ils ont pu hier déchaîner sur nous leurs tourmentes et nous entraîner dans leurs luttes?

M. Jean Bruchési avait, pour cette exploration, encore d'autres motifs. L'étude de la politique, de l'histoire, est pour lui un devoir d'état: et nul terrain plus que celui-ci n'a été de tout temps fécond en crises historiques, riche d'influences directes sur l'évolution de l'Europe. Même au lendemain des catastrophes qui l'ont ébranlé jusqu'au fond, il y bouillonne une multitude de ferments vifs et dangereux. Pologne, Autriche, Hongrie, Bulgarie, Serbie, Roumanie: ces Balkans de naguère, reconstitués

en groupes ethniques par la paix de Versailles, n'ont pas encore trouvé l'équilibre, l'accord stable que leur promettait l'ordre nouveau; ce qui condamne, non pas les principes de cet ordre, mais ses formules incomplètes, surtout ses applications faussées, arbitraires, pour le bénéfice des vainqueurs. L'agitation qui règne encore là-bas, les rivalités raciales, les jalousies et les intrigues, offrent à un esprit attentif maint sujet de recherche et de réflexion. Pays, d'ailleurs, d'un charme unique pour le voyageur, le poète: où chaque tournant de route ressuscite un lointain passé, où l'Orient et l'Occident se touchent, juxtaposant les traits, les mœurs, les monuments de Rome et de Byzance. L'auteur les a parcourus en touriste, mais aussi en observateur et en critique sagace. Son ouvrage reflète à la fois les impressions d'une captivante tournée et l'esquisse de graves problèmes qu'il a vus surgir à chaque pas. Pour tout embrasser de plus haut, il s'était retracé d'avance la filière historique des races, leurs migrations, leurs croisements au cours des siècles; il avait recherché dans leurs conflits, dans l'origine de leurs cultures, les causes qui s'allièrent pour façonner leur âme distincte. C'est sur ce fond solide qu'il établit ses données et ses conclusions. Mais il n'a pas non plus négligé le présent. Il regarde, interroge tout au long de sa route; il visite les hameaux comme les villes populeuses; il cause avec des paysans, des bourgeois, des papes, des ministres d'État, même avec des rois et des reines; il dîne avec des maires socialistes. Bref, son enquête est étendue et variée; et elle s'entoure de documents précisant les progrès de la richesse, de l'industrie, de l'instruction publique, dans les régions qu'il parcourt.

Ce livre, comme on voit, entend être instructif. Ce n'est pas un de ces carnets légers où se notent en courant l'éclair du paysage, l'incident imprévu, le trait de mœurs piquant ou bizarre. Qui chercherait ici la vie frivole des capitales et la gaieté des boîtes de nuit se serait simplement trompé d'adresse. L'auteur voit

comme un autre le sol, les scènes et les coutumes, et il les peint en touches souvent vivaces; mais on le sent préoccupé d'objets plus difficiles. C'est à travers la vie nationale avec ses complexités, ses périls, qu'il nous guide surtout; ce sont les faits sociaux et politiques qu'il interprète. Et peut-on justement lui reprocher d'être sérieux? Un philosophe vaut bien un photographe de cinéma; et une leçon d'histoire, même sobre en fantasmagorie, a son intérêt par elle-même.

Dans cette Europe de l'Est, la grande cause de malaise que M. Bruchési voit partout, menaçant l'ordre et la paix sociale, c'est un nationalisme aigu, irrité de sa part dans les nouveaux partages, refusant d'accepter les faits accomplis, exhalant ses griefs à tout prétexte, sans qu'on puisse toujours dire si c'est à tort ou à raison. Il semble que le «principe des nationalités», tel qu'appliqué à Trianon, n'ait fait que déplacer les questions brûlantes. En brisant les anciennes fédérations au profit de minorités ethniques, il a créé d'autres minorités tout aussi exigeantes et aussi hargneuses, et les majorités nouvelles, hier persécutées, se font aisément persécutrices. Les «corridors», les enclaves de villes, de provinces, qu'on croyait dictés par la justice même, sont devenus autant de champs d'inimitié, parfois d'hostilité ouverte. Ce nationalisme explosif, M. Bruchési l'a vu en Pologne, où pas moins de cinq groupes («cinq Alsaces», a-t-on dit) revendiquent leur autonomie. Il l'a constaté dans l'Autriche démembrée, dans la Hongrie mécontente de ses frontières; en Roumanie, aux prises avec ses sujets transylvains et bulgares; en Bulgarie, réclamant toujours la Thrace, la Macédoine; en Yougoslavie, où Slovénes et Croates protestent contre la tyrannie serbe. Il faut admirer la clarté avec laquelle l'auteur expose ce chassé-croisé de querelles, résume les faits, les arguments, sans prétendre juger à fond de litiges si enchevêtrés. Il conclut seulement: «L'équilibre moral, économique et politique de l'Europe orientale n'est pas

encore chose faite», et de cette assertion son livre est la preuve raisonnée.

À côté de cette grave étude, la description des lieux et des mœurs pittoresques, celle des reliques de l'art, des monuments où dorment les guerriers et les grands évêques, occupe sa juste place. La visite de collèges, d'expositions, d'usines, de ports de mer, jette des jours sur le présent. Et le voyage lui-même, avec ses visions fuyantes et ses éternels douaniers, a la note des choses vécues. M. Bruchési ne pose pas au brillant styliste : son lyrisme est restreint ; il ménage le trait et l'enluminure ; mais il dit tout ce qu'il veut dire, et sa phrase quelquefois touffue demeure orthodoxe et logique. À lire ses descriptions, ses thèses, on n'est pas soulevé, extasié, bouleversé, ce qui serait bien inutile ; on ne retrouve pas le crayon magique de Loti ou la pointe fine des frères Tharaud, voyageurs avant tout artistes ; mais on s'instruit solidement et avec plaisir<sup>3</sup>.

On pourrait sans doute, çà et là, contester certains jugements et discuter certaines tendances. M. Bruchési est conservateur par principe, par instinct, et il en a le droit ; mais il pousse trop loin, selon moi, son attachement au passé, son dédain pour la société moderne, sa méfiance de ses institutions et de son esprit. Cela le rend presque étranger au monde où nous vivons, et l'empêche d'apporter à ses recherches ce détachement objectif d'où naît l'impartialité et cette sympathie qui complète l'intelligence. De là, des préventions contre la liberté, la démocratie, l'égalité des droits, les revendications sociales, les efforts pour la paix universelle ; surtout contre ce qui, de près ou de loin, ressemble à une révolution. Il en est encore, après cent quarante ans, à protester contre la Révolution française ! Et ceci résume bien le défaut de son attitude. Car enfin, en dehors de toute théorie, voici un de ces faits posés, définitifs, qui ont donné au monde une direction nouvelle et sur lesquels le monde ne reviendra jamais. Ces faits, il faut les accepter comme on accepte l'histoire humaine, comme

on accepte les périodes géologiques. Il est aussi oiseux de regretter la Révolution française que de pleurer la chute de l'empire des Mèdes. Mais M. Bruchési, lui, ne se résigne pas; il trouve même pour gémir des occasions assez curieuses. Ainsi il a vu en Pologne des exemples du style rococo, ce genre d'architecture tourmenté et chargé mis en mode par la Renaissance. Et il aperçoit un rapport entre ce rococo et la Terreur! «Presque toutes les églises de la capitale, dit-il, se ressemblent par le mauvais goût, comme si elles avaient été faites à l'image de ce siècle qui appelait la Révolution française.» C'est tiré d'assez loin, n'est-ce pas? On le sent resté royaliste, fidèle aux fleurs de lis (comme Léon Daudet, comme Maurras!). Il s'extasie, après Louis XIV, sur ce «grand, noble et délicieux métier de roi», sans songer que Louis XIV même, despote égoïste et sans cœur, grâce à son luxe, à son orgueil, à ses ambitions effrénées, laissa la France humiliée, ruinée, en proie à une détresse sans nom. Et voilà une des causes de la Révolution française autrement opérante que les églises de Varsovie! Il parle de Ponyatowski, «le triste amant de la grande Catherine»: — et remarquez-vous le contraste entre ces deux vocables appliqués aux complices d'un même délit? Mais Catherine est reine: ses péchés sont peut-être d'une essence à part. Je sais bien que «la grande Catherine» est une épithète consacrée: mais de grâce réservons le nom de grand à ceux qui firent quelque chose de grand pour l'humanité et refusons-le à une femme souillée de tous les crimes, qui compte parmi ses «gloires» l'assassinat de son mari et l'écartèlement de la Pologne.

Mais, à défaut de roi (et les rois se font rares), l'auteur penche vers les dictateurs, les autocrates à poigne qui s'emparent du pouvoir, invités ou non, et procèdent à «rétablir l'ordre» par toutes les violences qu'il leur plaît. Et sans doute il assure qu'il en juge en chaque cas d'après la situation concrète, mais n'est-il pas étrange qu'en fait, chaque fois qu'il croise une dictature, elle lui paraisse justifiée et nécessaire? Que ce soit à Belgrade, à

Varsovie, à Budapest, à Rome, les conditions d'une « bonne dictature » sont à ses yeux toujours remplies<sup>4</sup>. Je me trompe, une seule lui répugne, celle de la Russie ; mais comme c'est seulement la dictature du commun peuple, c'est encore une façon de rester anti-démocrate. On ne sait pas ce qu'il dira d'Hitler, mais pour être logique, il devrait lui dresser un dais à côté de Mussolini. Car Hitler n'est-il pas en train de sauver l'Allemagne des communistes et des Juifs ? Or M. Bruchési n'aime guère les Juifs et il abhorre les communistes. Le « bolchévisme » est pour lui une obsession, un cauchemar ; il voit sa trace partout ; il voit Moscou dirigeant de loin tous les prolétaires mécontents, toute l'armée des chômeurs sans pain, quiconque attaque les forteresses de l'ordre ou du désordre établi. Et, ce qui est un comble, il reconnaît à leur seule figure les suppôts de Lénine. Il a rencontré dans un train « des juifs américains à têtes de bolchévistes<sup>5</sup> ». Concevez-vous cette griffe de Satan imprimée aux gens pour leurs opinions sociales ? N'a-t-il donc jamais vu les binettes paternes, les faces de bourgeois bénévoles, de Maxime Gorki et d'Einstein<sup>6</sup> ? En tout cas, M. Bruchési prêche la guerre sainte au soviétisme : il veut que tous les peuples l'extirpent de leur sol, lui opposent un « front unique ». L'Allemagne commence bien : elle met hors-la-loi d'un seul coup cinq millions de communistes, les bat, les interne dans des camps, leur impose les travaux forcés. Vive Hitler !

Ces lignes peuvent exagérer les opinions de M. Bruchési, mais éclairent, je crois, ses tendances. En politique, en sociologie, il n'est pas tout à fait exempt de biais, de préjugés. Il n'a pas voyagé à la manière de Taine, ne cherchant qu'à tout voir, attentif aux seuls faits, indifférent aux conséquences ; il l'a fait dans l'espoir de vérifier des thèses : et l'on trouve toujours le moyen de vérifier ce qu'on croit.

Il faut dire que ces préventions n'entachent pas l'ensemble de son livre. Elles se font jour à l'occasion, dans des paragraphes dispersés, qui laissent intacte la masse des observations justes et

des jugements équitables. *Aux Marches de l'Europe* demeure une œuvre étudiée, sérieuse, qui nous fait pénétrer l'âme et l'histoire d'un monde lointain, très différent du nôtre, qui explique les récentes menaces venues de ces Balkans, centenaires foyers de discorde, et d'où peut-être jailliront les prochains conflits.

## UNE LETTRE DE LOUIS DANTIN<sup>1</sup>

**L**AISSEZ-MOI VOUS REMERCIER de nous avoir offert, dans le dernier numéro de *L'Avenir*, deux splendides articles. L'un, la lettre du sénateur Dandurand<sup>2</sup> aux Jeune-Canada<sup>3</sup> expose et dénonce admirablement l'étroitesse du geste de ces fanatiques en herbe, au sujet des événements d'Allemagne, et pose la «question juive» sur le seul terrain où des hommes conscients de la fraternité humaine, et des chrétiens, puissent la placer. L'autre, la critique de Maryse<sup>4</sup> sur le roman de Pierre Benjamin, est si intelligente, si fine, si bien dite qu'elle classe sans plus son auteur comme un juge de lettres avisé et subtil. Combien cette prose nous soulage des coups de massue sans choix et sans grâce que d'autres prennent pour de la critique<sup>5</sup>.

Ses remarques sur la «bienveillance» prêtent sans doute à quelque équivoque. La bienveillance, comme elle le dit, n'est jamais un argument littéraire, ne doit pas s'invoquer pour excuser le faux, le nul, ne saurait tenir lieu de conscience et de goût; elle a toutefois un rôle utile en disposant l'esprit à un examen sans passion, en lui faisant chercher les mérites d'une œuvre aussi bien que ses fautes, en écartant du blâme l'outrance, la grossièreté et l'insulte. Elle n'est alors qu'un élément de la justice et des égards qu'on doit à ses semblables. Elle introduit la sympathie dans l'analyse des œuvres et la politesse dans leur appréciation; or sans la sympathie on ne pénètre rien à fond; et

sans la politesse, ma foi, on est mal élevé, que ce soit dans un salon ou dans une page. Maryse, j'en suis sûr, est bien de cet avis.

Par ailleurs, sa théorie impressionniste a beaucoup de vrai; elle reconnaît la diversité des genres, des modes, des mérites littéraires, et le droit du lecteur à ses goûts personnels, sous des lois esthétiques très larges. Elle condamne le dogmatisme qui voudrait tout réduire à des théories raides, et ce dédain absurde pour «l'œuvre moyenne», pour tout ce qui ne porte pas l'empreinte certifiée du génie. (Dieu sait pourtant que ces gens difficiles eux-mêmes ne produisent pas que des chefs-d'œuvre!) La littérature est le pain intellectuel de tous; il est bon, il est nécessaire qu'elle s'adapte à la gradation des esprits.

Comme il y a des livres pour les enfants, il en faut pour les adultes gradués de l'école primaire, pour les ouvriers, les commis, les ménagères et les vieilles filles. Ces livres exigeront du sens, de la tenue, une diction correcte, une vérité au moins élémentaire, mais pourront se passer de nouveauté brûlante et du style de Léon Bloy. La critique a pour but d'établir l'échelle des valeurs, de séparer l'excellent, le supérieur, du commun, du vulgaire, et par là de hausser le goût public. Elle ne doit se pâmer que devant les grandes œuvres; mais elle n'a pas à s'indigner en présence du simple talent, qui occupe, après tout, toutes les avenues littéraires, ailleurs aussi bien que chez nous. Quand elle pratique la négation en bloc, le «tombage» continu, le découragement par système d'efforts sincères et méritoires, alors elle fait œuvre nuisible: elle se voue au rôle d'éteignoir, au lieu de rendre un service quelconque à la cause des lettres. Que Maryse continue à faire de la critique, en ne laissant jamais la bienveillance fausser son jugement, envahir ses verdicts, mais en mettant la bienveillance dans sa franchise même: elle aura trouvé le secret de guider et d'aider en même temps.

## PRÉFACE

WALT WHITMAN TRADUIT PAR ROSAIRE DION<sup>1</sup>

Rosaire Dion-Lévesque commença à traduire les poèmes de Whitman en juillet 1932. Peu après, il les donna à lire à Dantin, qui loua son initiative: «Le traduire est déjà un travail difficile, et l'un des exercices les plus assouplissants que vous eussiez pu entreprendre» (lettre du 3 décembre 1932).

De son côté, Rosaire Dion-Lévesque écrivait à DesRochers: «Dantin a lu mon manuscrit en entier. Il y a là la matière de 225 pages au moins. Notre ami de Cambridge est enthousiaste à l'extrême de Whitman [...]. Il me dit avoir été obsédé continuellement depuis plusieurs jours par ce même Whitman. Si bien qu'il s'est offert de lui-même, à ma grande surprise, et à mon honneur et plaisir, d'écrire une préface pour ce livre. [...] Il est à remarquer (sans me faire de compliments, bien entendu) que les traductions sont plus émouvantes que le sont les poèmes en anglais. Ce qui prouve une fois de plus la supériorité du français dans le rendement exact de la pensée humaine.» Une autre lettre de Dion-Lévesque à DesRochers signale qu'à la date du 4 décembre «tous les poèmes avaient été remaniés, corrigés et revus par Dantin».

Rosaire Dion-Lévesque avait choisi les poèmes en fonction du «public canadien», avec le souci de mettre l'éditeur «à l'abri de toute accusation d'attentat contre la morale et la pudeur de nos bons paroissiens» (lettre à Alfred DesRochers, 9 juillet 1932). Dans une autre lettre, il se disait convaincu qu'il n'y avait «rien de compromettant, de

trop réaliste», dans ses traductions et que «Lévesque ne pouvait refuser à les publier» (lettre non datée à Alfred Desrochers).

Ayant appris, par une confidence d'Albert Pelletier, que Lévesque était sur le point de lui renvoyer son manuscrit, Dion-Lévesque reprochera «une telle mollesse à cet homme qui se dit "éditeur" et qui finalement n'est qu'un imprimeur, un marchand de livres au lieu d'être un propagateur d'idées». Il regrette alors de ne pas avoir envoyé son manuscrit à Charpentier, à Paris, ou à Vandermarsen, en Belgique, qui lui avait fait des «propositions alléchantes» (lettre à DesRochers, 16 janvier 1933). Le 28 janvier 1933, Lévesque l'informait effectivement que son manuscrit avait été rejeté.

Albert Pelletier, qui venait de lancer avec Lucien Parizeau la collection «Les Elzévirs», s'offrit alors à publier l'ouvrage auquel il prédisait un succès sans précédent. Le 18 mars 1933, le contrat était prêt pour signature, mais à la condition que Dantin apporte à la préface les corrections que lui suggérait Parizeau (voir infra, appendice II, p. 830-837). De son côté, Dion-Lévesque, qui se disait «abasourdi par les libertés que les éditeurs avaient osé prendre avec le texte de Dantin», s'inquiétait de la tournure des événements. Mais, par fidélité à Dantin, il était bien décidé à ne pas publier son livre sans la préface. À DesRochers, il se plaignait des difficultés qu'il rencontrait avec ces soi-disant éditeurs : «Parizeau est d'une bêtise inconcevable. Naturellement Whitman ne sera jamais un poète populaire, et son livre (causant autant de mal que de bien, comme il dit) soulèvera toujours des jugements bien contradictoires comme c'est le cas pour tout grand génie. On peut discuter sa philosophie, dire qu'il est diffus, etc., on ne peut demeurer insensible à son lyrisme, à sa grandeur de vision et à sa profonde "humanité". Mais franchement je n'ai pas le cœur à ces discussions-là aujourd'hui ; et je laisserai braire ; et si Pelletier tombe dans la dèche avec cette édition je le regretterai pour lui, mais encore plus pour nos constipés de la Province qui ont trop mangé de confitures... comme dirait Valdombre... et dont les boyaux ne sauraient retenir plus longtemps de plus substantifiques moelles comme celles que leur sert Whitman ou tout

*grand esprit vraiment universel. Que le diable les emporte. Et je continue à traduire Whitman... en entier» (lettre du 9 novembre 1933).*

*Entre-temps, Dantin avait finalement accepté d'apporter quelques retouches à son texte. Parizeau s'empressera alors de conclure l'entente et d'offrir à Dantin de corriger lui-même ses épreuves: «Bien que toute entreprise d'édition soit aléatoire dans une ville où l'on ne lit que les journaux, écrit-il à Dantin, nous sommes très optimistes. Peut-être qu'en n'éditant que des œuvres de bon aloi réussirons-nous à nous attacher les quelques personnes qui, à Montréal, s'intéressent plus au progrès des idées qu'à l'idée du progrès» (lettre du 15 avril 1933).*

*Cependant, après s'être attaqué au style de Dantin, c'est à la traduction elle-même que Parizeau et Pelletier allaient s'en prendre. Et Dion-Lévesque de s'en plaindre à son ami DesRochers: «What I want to tell you mostly is that the Montreal would-be editors of Whitman are taking their new editorship role very solemnly. Evidently they believe themselves to be authorized associates of their authors — as evidenced by their silly desire to remould Dantin's preface, and now their dictatorship in wanting to direct me in the selection of my translations! I don't know what their knowledge of English amounts to, but I have just sent them a copy of the original text and I promise them the shock of many obscure phrases and of very very bad prose and composition. It seems that they had taken exceptions to three of my phrases which they considered obscure and which I find, upon second consultation, to be as translucid and transparent and clear as spring water! Furthermore, I will not allow them, or anyone else, to make corrections for me. I feel quite competent in making my own corrections. Imagine that they had suggested their own translation of a certain poem they wished to have in the book! I believe that is overstepping the bounds of correctness and decency. So thinks Dantin who has been kept informed of all these moves and who has not quite gotten over the ordeal they forced him through. I am glad to say they finally agreed to publish*

the preface as is. They will have to do the same with my own work. But I want to have the work published in Canada... and so will have to be quite patient and agree to certain changes, I suppose» (lettre du 16 mai 1933).

Dans le courant du mois de mai, le contrat est finalement signé. Dantin écrit alors à DesRochers, à propos de la traduction de Dion-Lévesque: «J'admets bien comme vous que sa vocation poétique n'est peut-être pas de ce côté; mais enfin il a été sincèrement envoûté par l'œuvre de Whitman, il l'a parfaitement comprise, — et sa traduction en rend l'âme bien vivante. Ne trouvez-vous pas que sa culture a autrement gagné à se frotter à ce génie, qu'à s'amuser aux gentilles pirouettes de Paul Valéry? Paul Valéry à côté de Whitman, n'est-ce pas le Mont-Royal à côté de l'Etna?... Et puis il n'y a pas que des élans humanitaires dans Whitman, pas même des élans humains; il y a la splendeur, l'unité, le mystère du cosmos fondus dans une étonnante mystique, qui rappelle tout le paganisme et toute la poésie de François d'Assise. Rosaire Dion n'est pas incapable de sentir cela, ce pourrait faire plus mal que chercher à la refléter, il me semble» (lettre du 25 mai 1933).

Le 26 juillet 1933, Dantin reçoit, «après attente démesurée», les épreuves de la préface: «Cela veut dire sans doute que l'édition va marcher son train désormais, écrit-il à DesRochers; et l'auteur doit en être bien soulagé, car il commençait à se décourager de ces retards. J'ai bon espoir que son œuvre aura du succès, non pas auprès du grand public, mais chez les esprits cultivés et accessibles aux idées neuves auxquels elle s'adresse.»

Cependant, deux mois plus tard, le livre est toujours sous presse et Dion-Lévesque se dit «très agacé des retards exaspérants» qu'on a fait subir à son livre, alors que ni Pelletier ni Parizeau ne daignent lui donner la moindre explication: «“Don't worry, everything ok”, c'est tout ce qu'il en tire...» (lettre de Dantin à DesRochers, 15 septembre 1933).

L'ouvrage ne devait paraître que vers la mi-octobre, ainsi que Dantin l'annonçait à DesRochers: «L'édition est vraiment très réussie: — et ne

trouvez-vous pas que la "page imprimée" rehausse encore la beauté intime de cette traduction, que je trouve, pour ma part, extrêmement éloquente, et pénétrée de l'âme même de Whitman? Je suis heureux pour notre ami qu'il ait si bien réussi dans sa tentative, sans espérer pour elle beaucoup d'autre succès auprès de notre public» (lettre du 19 octobre 1933).

L'ouvrage ne reçut pas l'attention souhaitée. Parizeau lui-même, dans un article du Canada, avait parlé de Whitman «comme un premier venu», manifestant, selon Dantin, «une incompréhension totale du sens, de l'esprit, de son œuvre, aussi bien que sa transcendante beauté; regretter qu'il ne soit pas né "Français", par charité, qu' "il ne manque pas de grandeur", que pouvons-nous attendre du vulgum pecus des lecteurs?... Mais Whitman l'a dit, c'est le petit nombre qui le comprendra jamais; et il faut, pour cela, avoir gardé la fraîcheur des sensations, des sympathies, n'être ni lyrique ni blasé, savoir goûter l'art élémentaire et direct et se livrer à ses effusions emportées, en un mot être humain avec simplicité sans fausse honte. Les esprits secs qui veulent partout de l'algèbre, cela leur passe à cent coudées au-dessus de la tête» (lettre de Dantin à DesRochers, 19 octobre 1933).

Dantin est convaincu que Parizeau «s'est vengé» parce qu'il n'a accepté qu'«une demi-douzaine de remarques» et a montré qu'il était bien décidé à n'en pas permettre l'édition. Il ne cache pas à Dion-Lévesque que «la pièce de critique de Parizeau est la plus stupide» qu'il ait lue depuis longtemps et «tellement stupide que Pelletier en est furieux et menace de rompre leur société naissante... Ce qui montre bien quels genres de critères guident les jugements de cette école, faisant qu'ils ne puissent s'entendre sur rien. Valdombre, de son bord, est au dernier cran de l'enthousiasme, et maintient ainsi son record de tomber juste une fois sur deux... Vous avez bien raison de croire que ces gens découragent positivement chez nous l'effort intellectuel, et créeraient, s'ils pouvaient, le néant autour d'eux. Le dénigrement leur devient tellement une manie qu'ils en sont incapables d'admirer quoi que ce soit, et que le génie lui-même court risque de ne pas leur suffire... Je croyais

Parizeau le plus sensé d'eux tous; mais cette fois il se montre le plus outré et le plus irresponsable...» (lettre de Dantin à Dion-Lévesque, 30 octobre 1933).

Seul Valdombre, quoique «pas entièrement juste» à l'égard de Dion-Lévesque (Valdombre disait ne pas avoir goûté «les deux ou trois recueils de vers de M. Dion pour la bonne raison qu'il ne se nourrissait pas exclusivement de confitures» [«Walt Whitman — Ses meilleures pages», *Le Canada*, 17 octobre 1933, p. 2]), voire à l'occasion «brutal», semble avoir au moins reconnu «le grand mérite» de sa traduction. «Il en fait un éloge qui, venant de lui, est superbe», écrit Dantin. «En ce qui concerne Whitman, il est le seul de nos "critiques" à l'avoir compris, admiré, et son article dégage fort bien les éléments essentiels et les qualités transcendantes de l'œuvre du poète américain. La différence entre Valdombre et les autres magistrats littéraires de la feuille d'Asselin, c'est qu'il possède le sens de la beauté poétique, du moins en certaines de ses formes, qu'il est capable de s'en émouvoir et de la goûter; les autres en parlent comme des sourds de la musique. Je souhaiterais que d'autres études aussi pénétrantes, quoique plus équitables pour vous, écrit-il à Dion-Lévesque, fussent publiées sur votre Whitman. Celle-ci, en fait, isolée et probablement unique, donne une bien piètre idée du goût général de notre public, intellectuel y compris...» (lettre du 30 décembre 1934).

L'ouvrage avait joui de «témoignages autorisés, et même très distingués de la part de gens comme le Professeur Delatte et comme Vielé-Griffin». «Il savent ce dont ils parlent, écrit Dantin à Dion-Lévesque, et leurs éloges pèsent le plein poids. Comme cela doit vous consoler de l'incompréhension de certains esprits de chez nous! Whitman ne se vend pas au Canada: tant pis; mais c'était un peu à prévoir. Demandez donc à Pelletier s'il croit, là, franchement que c'est la faute du livre ou celui des Canadiens! Toute la question est là!» (lettre de Dantin à Dion-Lévesque, 3 janvier 1934).



**L**É POÈTE WALT WHITMAN est un de ces génies qui doivent si peu aux traditions, aux écoles, aux °règles, à l'atmosphère qui les entoure, à l'esprit même de leur époque, qu'ils semblent être poussés tout seuls, fruits de quelque semence égarée d'une autre planète. Tout génie est individuel, mais on dirait qu'en lui c'est l'individualité transcendante, unique, qui est le génie même. Sa personne physique déjà est étrange. Voyez son galbe de jeune homme : ce torse aux lignes géantes, cette face rugueuse, hirsute, aux traits de Christ plébéien, percée d'yeux qui sondent et défient, sont ceux d'un vagabond qui erre, presque fantôme, dans un monde qui n'est pas le sien. Voyez son portrait de vieillard : il évoque la figure de mages fabuleux, d'anciens d'Apocalypse, des Moïses hallucinés que Michel-Ange tire de ses marbres. De même son âme est isolée, sans filiation et sans race. Il est Américain, et croit l'être très fort ; mais l'Amérique qu'il perçoit, qu'il °rêve, est-ce New York, Chicago ou Ninive, ou Babylone ? C'est une Amérique toute °astrale, vue à travers des prismes irréels, subtilisée<sup>2</sup> en des cornues magiques. Son vrai pays le reconnaît si peu qu'il met le tabou à ses livres et le regarde comme un fou dangereux ; et il faut, comme pour Edgar Poe, que ce soit l'étranger qui lui révèle sa propre gloire.

Il est humain, mais d'une humanité si large, si expansive, si enveloppante, qu'elle se dépasse elle-même et embrasse tout ce qui existe. Ses sympathies sont telles que rien ne leur échappe, qu'il semble n'être qu'un grand cœur où le monde entier trouve abri avec ses beautés, ses horreurs, ses passions, ses tourments, ses héroïsmes et ses °crimes. Aucun être humain n'est trop

vulgaire, trop vil, pour se voir refuser son baiser de frère et la bonne chaleur de son âme, réconfortante comme un foyer. Il se sent envers tous et toutes l'égal, le °camarade qui se mêle à leurs vies, se joint à leurs chants sur la route, et soulève leurs fardeaux de ses larges épaules. Mais cet amour dédaigne toute fadeur molle : il a des tendresses presque brutales et s'épanche comme un torrent.

L'attrait de la nature qu'éprouve tout poète devient chez lui envoûtement, extase. Il n'est pas simple spectateur : il se sent identique aux forces, aux éléments ; il n'est qu'une goutte de la sève commune, une feuille de l'arbre universel, un brin d'herbe entre °ceux qui poussent au hasard des prairies. Il parcourt les bois et les plages avec l'ivresse du dieu Pan, chantant à pleine voix son unité avec le sol, son orgueil d'être Tout. « Cherche-moi, dit-il au disciple, tu me trouveras attaché à la semelle de tes chaussures ». Chez lui le panthéisme, ce n'est pas une philosophie, c'est une expérience, une sensation °mystique. Panthéisme, d'ailleurs, d'une essence à part, qui respecte l'identité, qui laisse toute sa vigueur à la vie individuelle, qui absorbe le monde plutôt que d'en être envahi.

Et ce mot de « mystique » nous dévoile peut-être le fond ultime de cet esprit. Whitman est un mystique : ses poèmes sont des visions, des éclairs aperçus à travers des voiles déchirés, des secrets arrachés à l'Être. Ses conceptions souvent montent à des apogées, touchent à des abîmes que la pensée rationnelle ignore ; elles décortiquent la substance des choses jusqu'à des moelles invisibles. Il y a en lui quelque chose du voyant, de l'illuminé, du prêtre d'arcanes interdits. Il faut remonter à la Gnose, aux Védas, à Ruysbrock, à Hildegarde<sup>3</sup>, pour retrouver des effusions jaillies d'aussi loin, creusant l'Énigme jusqu'au point où la chair et l'esprit, la substance et l'image, le bien et le mal même, rejoignent leurs racines. Il en résulte une sagesse ésotérique, accessible aux seuls « délivrés », et qui °reste close aux profanes. Whitman lui-

même a dit que ses vers sont des « suggestions plutôt que des affirmations », qu'il veut que le lecteur y ait sa « part de découverte ». Il se pose ailleurs comme un guide qu'il faut accepter « dans des routes secrètes et obscures ». C'est bien là le langage d'un maître dont la doctrine ne se révèle qu'à ceux qui la recherchent et qui creusent pour la saisir. 65

Poète, il l'est à peine au sens formel du mot. Sa phrase ne se soumet à aucune exigence métrique. Elle ne connaît ni rime, ni accent régulier, ni rythme défini ; encore moins ce resserrement, ces touches soigneuses de l'art pour l'art. Elle s'en va, la bride sur le cou, où l'emporte la pensée maîtresse, sans souci de lignes inégales, d'assonances heurtées, de digressions, de sautes d'images. C'est ce que chez tout autre on appellerait une prose poétique, et d'ailleurs assez négligée. Mais cette prose est ici tellement gonflée de lyrisme, électrisée d'émotion puissante, qu'elle en devient plus rayonnante que le vers. C'est la seule prose poétique peut-être qu'on puisse lire avec la jouissance complète que donnent des strophes serrées et magistrales. C'est qu'elle remue des concepts immenses, des tableaux inouïs, avec une aisance titanesque. C'est que jamais poète n'a dédaigné plus absolument toute rhétorique, toute hypocrisie, toute circonvolution d'idées. Par là il rejoint les primitifs, et fait songer à Homère, à Job. « Je fais retentir, dit-il, les toits du monde de mes cris barbares. » Peu importe qu'ils soient barbares, pourvu qu'ils clament sa mission. Il peut être diffus, obscur, mais il n'est jamais embrouillé ; il sait où il va, il y marche par des routes à lui, hachées à travers la broussaille. Et il se trouve, naturellement, que cette absence d'art voulu est elle-même un art supérieur, communiquant, comme elle le fait, le choc immédiat d'une pensée géniale et rare. 70 75 80 85 90

C'est cet extraordinaire poète, isolé dans son temps et peut-être dans tous les temps, qu'un autre jeune poète, M. Rosaire Dion-Lévesque, a entrepris de nous révéler. Sans doute, nous

connaissions déjà les traductions de Vielé-Griffin, de Larbaud,  
95 d'André Gide, de Bazalgette. Mais alors que Larbaud et Gide<sup>4</sup>  
projetent surtout un Whitman aux traits anormaux, les deux  
autres un Whitman démocrate et socialiste, M. Dion-Lévesque,  
sans souci d'à-côté, présente l'aède inspiré et profond. Et c'est là  
un précieux service qu'il va rendre à notre culture, trop souvent  
100 enserrée dans ses frontières natales. Tout esprit curieux d'idée  
neuve et épris de beauté l'en remerciera. D'autant que ce travail,  
on le voit sans peine, contient bien autre chose qu'un exercice  
grammatical: c'est une interprétation lumineuse, une transfu-  
sion de tout Whitman dans un nouveau langage qui lui garde sa  
105 voix et son âme. M. Dion-Lévesque est plus qu'un traducteur:  
c'est un disciple en ° communion avec l'esprit du maître, qui l'a  
pénétré et fait sien. Il a mis dans son œuvre de l'admiration, de  
l'amour: c'est pourquoi elle est chaleureuse, ° spontanée comme  
une création originale. Le choix qu'il a dû faire entre ces poèmes  
110 réalise le dessein de nous montrer Whitman sous les faces  
différentes de sa personnalité et de sa pensée. Nous avons là ses  
inspirations les plus hautes, les plus chaudes, dans les thèmes  
divers qu'il a abordés; assez pour ° composer un portrait distinct  
et distiller l'essence ° de l'œuvre.

115 Ces strophes hardies, bouillonnantes, emportées, l'interprète  
les rend dans leur crudité, dans leur élémentaire vigueur. Il leur  
laisse leurs détours, leurs obscurités, se gardant ° bien de se  
substituer à elles, de les enjoliver ou édulcorer. Rendre Whitman  
joli, c'eût été un crime esthétique. Sa traduction n'est pas litté-  
120 rale; elle prend des libertés avec les tournures, les ° images; mais  
elle rend le son authentique des stances qu'elle transcrit; elle nous  
livre un ° Whitman vivant dans son expression française. La  
phrase de M. Dion-Lévesque a ° d'ailleurs ses mérites propres: elle  
est non seulement correcte, mais vibrante, expressive, et garde  
125 une noblesse adéquate à ° celle de ses thèmes.

« Camarades, dit Whitman, ceci n'est pas un livre : qui ° touche ces feuilles touche à un homme. » Ce recueil de ° poèmes ranime les traits d'une grande figure humaine, étonnante d'envergure, de force, admirable d'élan et de sympathie, ° et rassemble un faisceau de leçons, de symboles, de chants, ° qui forme, après tout, un grand livre. 130

RENÉ CHOPIN  
LE CŒUR EN EXIL — DOMINANTES<sup>1</sup>

**N**E NOUS FAISONS PAS d'illusions modestes, pas plus que d'illusions excessives. En dépit des tant difficiles arbitres qui proclament aux échos notre fondamentale nullité, nous avons eu et nous avons de bons, de notables poètes. Allons plus loin sans crainte: nous en avons d'excellents et de supérieurs<sup>2</sup>. Cette assertion s'impose sans contradiction raisonnable en présence de l'œuvre nouvelle de M. René Chopin<sup>3</sup>. Elle s'était démontrée il y a vingt ans par le recueil de ses premiers poèmes<sup>4</sup>. Il devenait dès lors impossible et injuste (sans parler d'autres bonnes raisons) de refuser à la poésie canadienne sa place légitime au soleil, de nier la valeur certaine de ses meilleurs représentants. M. Chopin lui-même, très opportunément, revient mettre un barrage à ces dédains outrés, et parfois imbéciles, dont une vague nouvelle nous assiège, et qui, s'ils nous envahissaient, tueraient bientôt chez nous tout effort et toute confiance.

J'entends joindre en une même étude les deux livres où s'est révélé ce ferme et précieux talent<sup>5</sup>. Ils se sont continués, complétés l'un l'autre, esquissant à peine une évolution, et m'offrent le moyen de combler dans ces pages critiques une lacune que j'ai plus d'une fois regrettée.

Il faut toujours en venir aux principes, et juger une œuvre quelconque d'après son accord avec eux. La critique soi-disant

impressionniste ne vaut qu'entre les mains de juges pénétrés des normes de l'art, du sens de la beauté, et dont l'impression se confond avec le discernement et le goût. De la masse de définitions qu'on inflige à la poésie, je me permets de tirer celle-ci, qui paraît les résumer toutes, qui a l'avantage d'être claire, de ne se perdre dans aucune brume : « La poésie, dirais-je, c'est la splendeur de la pensée revêtue de musique. » Formule qui réunit tous les constituants du verbe poétique, et le sépare de tout autre mode d'expression. La poésie, idée d'abord, vision inspirée ou cherchée, vol de l'esprit explorant le champ des êtres : — et ce champ est d'ailleurs large comme l'univers et aussi vaste que l'âme humaine. Idée qui comprend l'émotion, les chocs subis des objets ou du rêve, le domaine des élans, des joies, des douleurs à leurs innombrables degrés, frissons menus ou terribles secousses. Mais cette idée, cette émotion, sont la substance de tout langage : il est propre à la poésie d'y ajouter certain éclat, d'y vouloir une radiation plus vive, une chaleur concentrée, un essor, une vigueur, ou bien une finesse et une grâce, qui les distinguent des conceptions de tous les jours. La pensée poétique doit avoir quelque chose de rare, de frappant, de nouveau, de délicat ou de puissant, qui en fasse comme une révélation ou tout au moins une découverte. C'est pourquoi elle n'assiège l'esprit qu'en des moments d'exaltation et d'activité aiguisée qui semble insufflée du dehors, où les anciens voyaient la hantise d'un dieu. Et comme elle naît pour se traduire et qu'elle n'est concrète qu'en se traduisant, la parole est sa forme obligée, instinctive. Le mot la définit, la fixe ; c'est plus que son symbole, c'est son corps, son être réel et le seul qui puisse nous atteindre ; de sorte qu'en pratique, il n'y a pas d'idée sans mot, et qu'il est vrai de dire : tant vaut le mot tant vaut l'idée. D'où la nécessité pour la langue du poème d'être pure, limpide, éclatante, et l'absurdité de prétendre qu'on peut être poète sans savoir écrire. Mais, même à cet étage, la poésie n'est pas complète. La tradition de tous les temps en a

voulu faire une musique. Il n'est pas un peuple qui n'ait joint à sa langue lyrique le rythme, la mesure, l'agencement soigneux des sons et des syllabes, et qui ne l'ait conçue comme une sorte de chant. La métrique, quelles que soient ses lois et quelque rang qu'on lui assigne, c'est ce qui, en définitive, donne au poème son cachet distinct, empêche de le confondre avec la prose, même poétique, et avec toute autre forme du langage humain. Il est incontestable qu'elle ajoute une splendeur à celle de l'idée et du mot, et, par son charme tout sensible, par l'application et le tour de main qu'elle réclame, crée un point de contact entre la poésie et les arts plastiques.

Pensée éclatante et sonore, c'est donc, en somme la poésie. Or c'est merveille comme cette notion s'adapte à la poésie de M. Chopin. Car son caractère dominant, c'est une certaine splendeur, c'est sa parure de lueurs et de reflets et, dirais-je, l'éclairage prodigue dans lequel elle se meut. On a, en la lisant, la sensation de marcher au soleil, de voir défiler des parades aux couleurs brillantes. Rien en elle n'est grisâtre, étouffé, clair-obscur; elle s'ébat en plein air et en plein midi, laissant jouer sur elle les chatolements et les miroitements.

Cet éclat, elle l'obtient d'abord de sa vision intense des êtres et de la façon prismatique dont elle en transmue les rayons. C'est une observation aiguë qui pourtant n'est pas réaliste et qui recrée l'objet en le percevant, qui l'imagine autant qu'elle le découvre. Vision au double sens de vue claire et d'apparition rêvée. M. Chopin est à la fois le spectateur et l'architecte d'un univers peuplé de surprises, où il s'avance comme dans un palais de féerie. Tous les êtres lui en semblent animés d'une vie personnelle et lui parlent un langage direct, différent de leurs signes admis. Ne croyez pas que le soleil luise pour lui comme pour tout le monde; il le voit en toutes sortes d'incarnations étranges. C'est un dieu en démente déchaîné dans l'azur, y semant au hasard la flamme qui engendre et qui tue.

Mes midis de vertige  
 Font éclater la rage et l'insolation;  
 L'orgueil comme un enfer dans mon cerveau s'érige...  
 J'évoque le carnage et les traîtres combats,  
 Les blessés que dévore un tragique trépas,  
 Les fastes déroulés sous ma lumière immense.

Car je suis le Flambeau  
 De l'épopée humaine et des luttes de races :  
 Je guide, ivre du sang qui me souille la face,  
 Le vainqueur glorieux vers les règnes nouveaux<sup>6</sup>.

Il l'adore pourtant, il le prie, car c'est le Producteur, le Père, et toute vie dépend de ses dons. Il contemple en lui l'œil du monde, son cœur palpitant, le coryphée des sphères fatidiques et la torche du Temps qui marche («*Vox Solis*»). C'est l'Initiateur vital, l'Essence intime des germes, des teintes, des saveurs, des parfums («*Laus Solis*»). Mais tout à coup il le blasphème terrassé sous les pas de l'ombre, et acclame la Nuit vengeresse :

Splendeur qui s'humilie ! ô Phébus dérisoire !  
 Zarathoustra-Soleil et le plus orgueilleux,  
 Abaisse jusqu'à moi ton offensante gloire  
 Que ne pouvait fixer l'audace de mes yeux.  
 Le sarcasme jaillit de ma lèvre ironique :  
 Violateur de l'ombre, inlassable pandour,  
 Tu n'es plus qu'un cerceau sous le pied séraphique  
 De la Nuit étouffant les derniers feux du jour<sup>7</sup>.

Modes successifs, contradictoires, répondant aux soleils divers qu'a saisis un regard enfiévré de son propre songe.

Et «*Madame la Lune*», ce ne sont pas des fadeurs qu'il lui débite ; ce n'est pas sa lueur sentimentale et molle qu'il voit flotter sur la terre endormie. Elle lui paraît un spectre inquiétant, un Pierrot blafard et cynique portant sur ses traits poudrés d'or comme la grimace de l'infini. Elle prend pour lui une face tragique et convulsée ; elle élève même une voix lugubre :

Ohé ! la Lune ! Encore moi qui t'importune !  
 Baignes-tu dans ta nue, ô millénaire Lune,  
 Comme au sein des roseaux les pâles nymphéas?...  
 Les cils brûlés, et sans cheveux, ô nuque osseuse,

Tu prends du froid, la bouche ouverte à tous les temps  
 Depuis des mois, depuis des ans, et tu t'enrhumes,  
 Jusqu'au petit matin à respirer les brumes  
 Qui s'élèvent à flots laiteux sur les étangs...  
 Ô visage clownesque et frotté de phosphore,  
 Dis-moi quelle épouvante a sculpté ta pâleur<sup>8</sup>...  
 Es-tu l'expiation d'un chérubin déchu,  
 Du péché de Satan éternelle victime,  
 Dans l'infini qui cherche un pardon à son crime<sup>9</sup>?...  
 Dans l'espace où se voit, ample et tuméfiée,  
 Yeux caverneux, fixant l'ombre pacifiée,  
 La bouche sans haleine, étrange en sa frayeur,  
 La Lune au masque clair qui pousse sa clameur<sup>10</sup>.

La même invention neuve et la même riche imagerie distinguent des peintures terrestres : celle de l'Été en retraite, mais laissant derrière lui les traces royales de son passage («Novembre»); — celle de l'Arbre puissant violé par la hache après tant de tempêtes vaincues («La mort d'un hêtre»); — celle de la Neige aux végétations liliales («Fleurs de gel»); — celle des fantômes sinistres que l'Ouragan libère («Nuit de tempête»); — celle du glorieux Renouveau («La venue héroïque du printemps»). Même le Pôle en ces strophes devient miroitant et magique :

Là, bien loin, du côté des étoiles polaires,  
 Se dresse l'enfer froid des hauts caps convulsifs,  
 Et je crois voir les flottilles crépusculaires  
 Errantes sur le globe aux âges primitifs.  
 Monts à pic titubant sur une mer étale,  
 Cascades d'argent pur dont le saut fait un lac;  
 Dolmens bruts avec leurs tables horizontales,  
 Menhirs et tumuli, vastes champs de Carnac.  
 Par bandes les ours blancs seront expiatoires;  
 L'écume aux dents, lascifs, ils bâilleront d'ennui,  
 Tandis qu'à l'horizon, au bas des promontoires,  
 Brillera, globe d'or, le soleil de minuit<sup>11</sup>.

On voit jusqu'à quel point M. Chopin anime, électrise la nature. Profondément épris du mystère du monde, il voit couler partout les flots d'une vie ardente, cause intime et secrète des phénomènes. Les êtres sentent, frémissent, se répondent, échangent entre eux

des influences et des sympathies. Cet animisme prête une conscience aux forêts, aux saisons, à la vague et à l'astre. Il fait même la gageure d'en trouver une au Silence, au Vide; et la pièce où il l'a tenté compte parmi les perles du livre. M. Chopin achève bien par là de se définir: le poète des choses lumineuses, qui les hausse encore de l'éclat d'une imagination puissante, et sous lesquelles il perçoit l'énigme et sent la vibration des forces cachées.

Mais il en tire aussi sa propre vibration; car s'il est fataliste il n'est pas impassible, et les battements des objets se traduisent chez lui en sensation émue. Tout est symbole à sa vie intérieure, et ses brillantes peintures reflètent toujours un état de son âme. Deux sentiments surtout surgissent de sa vision du monde: le désir, la mélancolie; et tous deux contribuent à lui faire ce cœur en exil dont il est fier et dont il souffre. Car son désir exalté, avide, se heurte aux barrières du réel, et sa tristesse désabusée l'emprisonne et l'isole. Il se voudrait frère des éléments, mêlé à leurs atomes, buvant leurs rayons et leurs sèves. L'automne lui suggère un parc enclos et fané en lui-même, dont chaque fleur serait un souvenir ou un regret («Parterre automnal»). Les arbres sont des aînés vers lesquels il se réfugie, dont il voudrait partager la vie solitaire et changeante («Les arbres»). La bise résonne en lui comme la voix de sa propre angoisse («Au fil du vent»). La neige qu'Avril fond à ses souffles ouvre la digue de pleurs retenus («Offrande propitiatoire»). L'averse qui se prépare, c'est le calme chargé d'éclairs précédant l'orage des désirs («Avant l'amour»). Et le soleil versant ses derniers feux, c'est son cœur qui éclate comme le vin d'une amphore trop pleine :

Ma tendre rêverie épouse la nature  
 Sous la caresse d'or de ce jour automnal...  
 Va, mon sage Regret, vers le soir amical,  
 En respirer l'odeur d'amande et de praline...  
 Mais si tu vois là-bas, sur la haute colline,  
 Le Soleil résigné qui rougeoie et descend,  
 Sache que c'est mon cœur qui d'amour s'illumine  
 Et crève brusquement comme une outre de sang<sup>12</sup>.

Ainsi son émotion embrasse la vie universelle et cherche en elle des sympathies. Et de ses appels repoussés, du froid silence qui l'accueille, surgit un désenchantement amer. Mais cette tristesse elle-même se colore d'images flamboyantes, et sous sa parure de symboles prend un aspect presque joyeux. Également visuelle et vive est sa conception de l'amour. Il lui faut des tableaux de naïades fuyantes sous des ombrages que parcourt le dieu Pan; l'éclair qui luit dans l'œil noir des tziganes, ou la coiffe bigarrée des filles d'Italie; les nuits fébriles des cités qu'une sourde Vénus tyrannise. Des crayons plus légers, où la tendresse se voile d'un soupçon d'ironie, diront l'éveil du cœur chez les pensionnaires naïves, le jeu exaspérant des caresses promises et niées. En d'autres on sentira la pitié humaine pour les épaves du fol amour, honnies d'une société coupable de leur chute. Sentiment, en somme, réservé, ne livrant guère que sa surface, sensuel plutôt qu'idéal, et qui une seule fois, dans « Les lèvres », atteint un niveau passionné :

Ô flamme des lèvres suppliées  
 Par le jeune et le puissant désir,  
 Pulpes tièdes et lubrifiées  
 Où se crispe le jeune plaisir!  
 Lobes plus savoureux que les baies  
 Que l'on cueille aux coteaux de l'été,  
 Vous êtes comme les fraîches plaies  
 Où mordirent d'âpres voluptés...  
 J'aime votre goût de figes mûres,  
 L'essaim de vos rires purpurins,  
 Lèvres dont les fines commissures  
 Trahissent un jour de longs chagrins.  
 Ah! combien me touche, ô lèvres roses  
 Que l'on baise en affirmant le ciel,  
 Quand l'amertume sur moi se pose,  
 Votre tissu cicatriciel<sup>13</sup> !

Donc, M. Chopin avant tout est peintre, et le monde de l'âme, comme l'autre, s'offre à lui sous le signe des formes et des couleurs. Mais il est symphoniste aussi, et ses strophes se cadencent en notes

et en accords habiles. On l'a pu voir par les citations qui précèdent : le vocable y résonne, y chante, accompagne d'une fanfare la marche costumée des tropes, tellement qu'on ne sait parfois si c'est l'image qui est sonore ou la voyelle qui respandit. À côté du rêveur se révèle l'ouvrier, expert au maniement des mètres et des rimes et sachant leur valeur dans l'œuvre. Ce n'est pas lui qui songerait à nier à la poésie le caractère d'un art et à prêcher la « poésie en soi », pure et fantastique abstraction. À qui voudrait amoindrir dans la strophe le rôle du mot, de la syllabe tintante, il hausserait simplement les épaules. Il conseillerait à ces purs esprits d'acquérir un sens qui leur manque, aussi indispensable pour saisir toute entière la beauté lyrique que l'« oreille » pour juger de Beethoven. Et il leur prouverait que sous des doigts d'artiste le rythme est un aide à l'idée, qu'il peut s'assouplir, s'affranchir du soupçon d'entrave, sans trahir pour cela son rôle essentiel. Car, chose paradoxale, c'est dans le vers libre que M. Chopin déploie le plus excellentement ses qualités de méthodiste. Son dernier recueil seulement a tenté les formes nouvelles, mais les quatre morceaux qu'il nous offre en ce genre sont des merveilles de musicalité. On ne peut agencer plus finement la gamme des sons et des mètres, les faire mieux se heurter en des cliquetis imprévus. C'est un délice d'« écouter » ces vers alors qu'on les récite. En voici qui évoquent le réveil des grenouilles aux premiers signes du printemps :

Venues  
On ne sait d'où  
Et de partout ;  
Les plus menues  
Frêles comme des bourgeons verts,  
Et les aînées  
D'autres années,  
Que gelèrent de lents hivers ;  
Celles qui peuplent les prairies  
Et les ruisseaux et les limons des marigots ;  
Celle qui crie  
Ou sonne, l'on dirait, d'un millier de grelots.

Ô soirs rafraîchissants de mai,  
 Si purs par elles!  
 Ô ces notes basses de chanterelle,  
 Chutes à l'eau de lourds écus,  
 Pendant qu'un trille gai,  
 Un trille aigu.  
 Perfore  
 La nuit opaque, la nuit sonore<sup>14</sup>!

Avec quel gentil bruissement, avec quelle succession de notes perlées et fraîches s'écoule cette cascade! Mais aussi le vers libre de M. Chopin n'est pas le tissu lâche et flou de certaines proses parées de ce nom. Il n'y cherche pas un refuge contre le travail, un prétexte à de faciles bavardages. Il prétend y garder l'ingéniosité, la coupe, la victoire sur la glaise ingrate. Cette musique vagabonde est aussi compliquée, et en même temps aussi précise, que celle de strophes ordonnées et savantes. Ce qui confirme une loi dont nos poètes émancipés devraient faire plus de cas: «Le vers libre n'est intéressant et digne d'être entrepris que s'il est aussi difficile que l'autre<sup>15</sup>.»

Par la vigueur de la pensée, par le sens du mystère, par l'élan chaleureux, par l'éclat des images et la justesse des sons, les poèmes de René Chopin se marquent au cachet de la vraie poésie, de celle qui se conçoit comme une splendeur harmonieuse. Et l'auteur nous démontre que la «poésie artiste» peut être aussi la poésie expressive, puisée aux sources jaillissantes du cœur. En joignant la maîtrise du mot, l'art expert, à l'essor, à l'enthousiasme, il se dénote un des plus complets de nos chantres, peut-être le plus complet de tous.

Je termine par cette synthèse, pour faire plaisir aux bons confrères qui me reprochent de cultiver trop l'analyse. Mais ils oublient que toute synthèse, pour se justifier, pour ne pas se tenir en l'air sans appui et sans preuve, doit résulter d'une analyse et n'en être que la somme et la conclusion.

## LA POÉSIE ET LA CRITIQUE<sup>1</sup>

*Le 27 avril 1934, paraissait dans L'Avenir du Nord une « Lettre ouverte à M. Louis Dantin » de Berthelot Brunet. À propos d'une « phrase malheureuse » dans l'article de Dantin sur René Chopin, Berthelot Brunet ranimait tout le débat sur l'existence de la littérature canadienne-française. De l'avis de la rédaction de L'Avenir du Nord, « la charge excentrique » de Berthelot Brunet montrait « jusqu'où peut aller une critique excessive lorsque sans arguments et sans raison, elle s'obstine à nier le talent et à décréter que la production de tous nos écrivains, poètes et autres, est sans aucune valeur ». Comme réplique à cette lettre, la direction du journal annonçait « l'opinion de Louis Dantin sur la poésie en général et sur la sévérité farouche et outrée de quelques-uns de nos « critiques » ».*

*Le 1<sup>er</sup> mai, Dantin écrivait à Louvigny de Montigny: « La deuxième série de mes Poètes de l'Amérique française va paraître tout prochainement, et sera précédée d'une préface où j'essaie d'établir les lois de la critique poétique et ses devoirs particuliers en face de la poésie canadienne. C'est écrit sur un ton combatif qui vous paraîtra nouveau de ma part. Le prochain Avenir du Nord donnera la primeur de cette étude comme réponse à la « lettre ouverte » de Berthelot Brunet que contenait son dernier numéro. J'ai toujours refusé d'entrer en polémiques avec ces gens; mais il se trouve que cette préface est juste la réplique que j'aurais pu faire aux « questions » de M. Brunet. Il me somme de « nommer » les poètes canadiens qui sont, d'après moi*

“excellents, supérieurs”, et lui-même, dans son article, en nomme deux qui ont écrit des poèmes “remarquables”! — Cela me dispense de chercher. Deux, c’est tout ce qu’il faut; je n’ai pas dit qu’il y en eût une légion!»

Le 29 août, le travail était «bâclé»: «Je crois, écrit Dantin à DesRochers, qu’il donnera une idée assez claire de mes méthodes critiques et la justifiera au regard des systèmes de négation. Je me restreins à la poésie, et je pose en principe que la poésie n’est pas l’entité simplifiée et raide que nos gens tout d’une pièce appellent de ce nom: qu’elle est diverse comme la nature et l’âme humaine, qu’elle a ses formes étagées dont aucune n’appelle le mépris. Je n’ai pas le temps de discuter leur “unité de mesure”; d’ailleurs ils n’en ont pas. La preuve, c’est la contradiction constante dans laquelle ils s’embarrassent, qui fait que l’un emporte aux nuées ce que l’autre traîne dans la boue, et que le même critique ne peut porter le même jugement deux fois de suite. Ce que je leur reproche, c’est leur sens émoussé, qui ne réagit qu’à ce qui est excessif, titanique, ne voit en poésie que des transes et des spasmes, et confond la violence, l’énormité avec la grandeur: c’est l’étroitesse de leur compréhension et de leur sympathie. C’est aussi leur dédain pour ce qui de tout temps a formé une part essentielle du vers: son art, son rythme, sa musique, ce qui formellement le distingue de la prose et en fait un langage à part: dédain qu’aucun poète ne partagea et qui, à lui seul, les démontre étrangers à ce dont ils parlent. Je défends la poésie canadienne contre leurs outrances et maintiens qu’elle mérite qu’on la prenne au sérieux. Je vous retranscris les dernières phrases, écrites il n’y a pas deux heures.»



CES ÉTUDES poursuivent le même but et suivent les mêmes méthodes que celles d'un précédent volume<sup>2</sup>. Je pourrais donc me dispenser d'un prélude quelconque s'il ne me paraissait utile de préciser certains principes qui ont guidé mon examen des œuvres et inspiré mes jugements à leur égard. Il est étrange que la critique chez nous en soit encore à discuter ses bases, et que la poésie elle-même vacille dans ses définitions. Mais nous voyons des équivoques se glisser même dans ces notions essentielles. Je voudrais, en quelques remarques, tenter d'y rétablir l'exactitude et la clarté. Je voudrais tout au moins éclairer mes propres idées, en leur laissant le soin de se justifier d'elles-mêmes.

Il n'est pas aisé de savoir ce que certains de nos critiques entendent par le mot « poésie ». Ils lui donnent des sens si confus, et en même temps si excessifs, qu'il reste flottant dans la brume ou n'en sort qu'en figures outrées, monstrueuses. La poésie, dirait-on, pour eux, c'est nécessairement la vision de choses surhumaines; c'est l'esprit transporté dans une région d'Apocalypse où passent des cauchemars à faire se dresser les cheveux; c'est un état d'envoûtement où l'on trépigne, où l'on délire, en proie à des dieux frénétiques; c'est l'émotion tordue de frissons sauvages; c'est la distillation d'essences si violentes qu'une seule goutte en produit la catalepsie ou l'extase. Ils ne semblent voir le poète que sous la forme d'un prophète gesticulant dans les éclairs, ou celle d'un possédé proclamant de fatales énigmes d'une voix aiguë et rauque de fièvre. Tout chant ne vibrant pas à ce diapason, n'ouvrant pas ces mondes inouïs, reste pour eux non avenu, prend place du coup parmi les « médiocres ». Non seulement l'idée, la passion transcendante, est pour eux l'élément essentiel

du vers, mais il absorbe à peu près tous les autres. L'expression compte pour peu : le mot, sa beauté, son éclat ; le style, sa perfection, son art, deviennent des jeux « académiques » ; la syllabe mesurée, ses agencements et ses chocs, la magie des sons et des rythmes, sont des amusements futiles ou positivement des entraves. La poésie ne se conçoit que dépouillée, toute nue, s'imposant par son seul squelette. De là vient que la prose l'exprime aussi bien que le vers, et qu'on peut être poète complet, au sens formel du mot, sans avoir jamais assemblé une strophe. De là vient que la poésie n'est pas un art, non pas même un langage distinct, mais n'existe et ne vaut que par ce qu'elle exprime. Et la façon importe peu pourvu qu'elle soit spontanée, bouillante, jaillie de la chair crue et de l'esprit en transe. En fait, l'art est ennemi de la poésie, la gâte et la ravale, et l'on doit poser l'idéal d'une « poésie sans art ».

Il serait amusant de faire des citations pour démontrer jusqu'à quel point ces messieurs se montent et s'excitent à ce seul nom de Poésie, quel fond d'abîme ils y découvrent, à quels surnaturels pinacles ils le voient flotter. On est tenté de leur souffler : « Voyons, voyons, du calme ! Ce n'est pas si grave que cela ! »... Leurs théories, on peut l'admettre, contiennent des parts de vérité, mais elles sont, dans l'ensemble, hautement fantaisistes. Elles ne s'appuient ni sur la solide esthétique ni sur la tradition consacrée par les siècles. La poésie est beaucoup plus vaste qu'elles ne veulent se l'imaginer. Elle n'est pas le panache de cimes solitaires que l'homme peut à peine gravir. Elle est immense et variée comme l'univers, diverse comme la beauté, multiple et compliquée comme l'âme humaine. La nature n'est pas tout entière dans ses océans et ses foudres : elle est aussi bien la goutte d'eau, le reflet, l'élytre, le brin d'herbe. Elle est câline, jolie, gracieuse, délicate, comme elle est hautaine et superbe. Elle sait se détendre, sourire, et séduire en se jouant. L'âme n'a pas que des spasmes et des ruées : elle s'émeut de chocs adoucis, de

visions tranquilles. Elle connaît le miroitement des rêves indécis, le brouillard des mélancolies, la lueur lunaire des joies calmes. Elle a des aperçus en nuances et en demi-teintes, des élans aux poussées légères, des sentiments dont les fils menus s'entrelacent comme des dentelles. Et tout cela c'est la Beauté, parce que c'est l'être et la vie; et c'est conséquemment essence poétique légitime. Vouloir exclure cela de la poésie vraie, ou n'en faire qu'une excroissance négligeable, c'est rétrécir absurdement le domaine du Beau, son expression par l'art et le langage; c'est ignorer les facettes sans nombre où le monde peut se refléter, et où l'infiniment petit s'égalé à la masse des montagnes. Ce qu'on prend pour la Poésie, c'est une de ses mille formes; et la conception pêche surtout pour être incomplète et exclusive. Telle qu'elle est dans son étroitesse, elle contredit l'accord des dictionnaires et celui même du genre humain. Elle démolit des pans entiers de l'histoire littéraire: c'est le sabotage de tout le passé. Elle réduirait le catalogue des poètes à une demi-douzaine, les seuls qui aient atteint ce lyrisme effréné qu'on juge être leur sceau unique. Ni Virgile, ni Horace, ni Catulle, ni Lucrèce ne survivraient à ce massacre. Ronsard, Marot, Racine, La Fontaine, Chénier, Musset, Gautier, Rostand et des myriades d'autres, seraient rejetés dans les limbes. On se demande, en fait, s'il resterait quoi que ce soit de la poésie française. Car les classiques sont «académiques», les romantiques sont artificiels, les parnassiens sont froids, les symbolistes sont obscurs; nul d'entre eux n'a conçu cette «poésie en soi» d'où l'art poétique est exclu. Ainsi, par élimination, on est conduit au pur néant. Il n'y a jamais eu de poésie française, pas plus que, d'après ces mêmes juges, il n'y a de poésie canadienne! Conclusion consolante pour nous, qui au moins ne sommes pas les seuls à mériter tout ce dédain!

J'entends la poésie d'une façon moins féroce. Je crois qu'elle doit garder un compas assez ample pour enserrer ce que les siècles ont regardé d'un seul accord comme bonne, authentique

poésie. À côté du sublime (et le sublime n'est pas forcément hystérique), il y a la région où s'érigent les collines moyennes de l'idée, où s'exhale l'émotion simplement humaine, et où résonnent des voix choisies sans être tonitruantes et terribles. C'est là qu'habita la grande masse des aèdes de tous les temps, et il est un peu tard pour les chasser de leur domaine. La poésie, pour moi comme pour eux, c'est la pensée splendide revêtue d'harmonie. Et la pensée, c'est la cellule-mère, le germe vivant du poème. Mais la pensée est multiple comme l'être, et elle peut resplendir de toutes sortes d'éclats. Elle peut s'illuminer de puissance, de grandeur, de flammes d'incendie; elle peut reluire aussi de grâce, de fantaisie, d'ingéniosité, d'humour, de rapports aperçus entre l'âme et les choses, entre les choses et leurs symboles, qui soient rares sans être inouïs, trouvés sans être révélés. Et voilà justifiés tous les genres poétiques, de l'épopée à l'épigramme! Je puis concevoir un poème qui soit *Les Géorgiques* et un autre qui soit *La Divine Comédie*. Je puis admirer à la fois Eschyle, Shakespeare, de Vigny, Verlaine, Samain, Laforgue, Jehan Rictus. Je puis goûter, avec la *Légende des siècles*, les *Odes funambulesques*, *Vert-Vert*, le *Bateau ivre* et même *La Glu*! Songez comme cela vous dilate, élargit vos jouissances et vos sympathies! Je constate donc sans broncher que certains thèmes poétiques (certains thèmes, entendons-nous bien) ne comportent qu'une prose affinée, spécialement brillante, rehaussée de parure métrique. Et plus la substance de la strophe se rapproche de celle de la prose, plus important devient le rôle de la forme pour la soutenir et la corser. L'art alors, toujours nécessaire, mais enfoui parfois sous la masse de l'idée ou englobé dans sa lueur, surgira visible au dehors, charmera par lui-même, pourra créer l'attrait réel de l'œuvre. Et si tout en cela n'est pas la Poésie avec plusieurs P, c'est la poésie tout de même; car c'est la pensée tantôt forte, tantôt agile, tantôt profonde, tantôt aérienne, luisant de l'éclat qui lui est propre, que ce soit celui de l'étoile ou de la mouche à

feu, tintant à la musique des mots, clairs ou castagnettes. Même le mot à lui seul peut lui être un éclat, comme la musique pare la chanson et la rachète ; et j'admets dans la poésie, à sa place légitime, la strophe qui me surprend par ses assonances rares, par ses syllabes choisies, par l'opulence de ses rythmes et de ses rimes, dussent les mots n'y jouer que le rôle de cymbales. En lisant le sonnet célèbre :

*A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles.*

je sais parfaitement que cela est absurde : je n'y vois pas la moindre trace d'inspiration d'en haut, pas ombre de philosophie, pas une flammèche de passion, pas même un atome de bon sens. Rien de commun entre cela et Homère, et Pétrarque, et Keats. Et pourtant il y a un casier dans les tiroirs de Poésie où même cela trouve sa fiche. Car là se jouent une fantaisie ingénieuse qui pose un instant un problème et prend des airs de découverte, des images vives, étincelantes, des alliances de sons prédestinés. Ce serait pure fumisterie (et ce l'est sans doute), qu'elle vaudrait par son invention, sa finesse et, grâce à sa valeur plastique, dépasserait encore la prose. Et pourquoi serait-il défendu à la poésie de nous amuser ? Ainsi j'irai trouvant un charme et un lyrisme à ces vers sonores et ineptes :

*A, noir corset velu des mouches éclatantes  
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles...  
O, l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !*

Ces notions agrandies sont, à mon point de vue, celles qui conviennent à un critique. L'artiste peut être exclusif, et de là dépend même sa personnalité distincte ; mais le critique doit être compréhensif ; il doit se faire une âme versatile et souple, aux tentacules tendus pour happer la pensée des autres et la faire sienne en la reflétant. À l'égard de la poésie, il faut qu'il puisse la suivre en tous ses avatars et la sentir à ses différents grades. S'il ne sait réagir qu'à ses tempêtes et à ses trombes, il est comme un galvanomètre qui ne mesurerait les courants qu'à partir de cinquante mille volts. Ce n'est pas dire qu'il faille confondre les

valeurs. Il y a une haute poésie, il y a de grands poètes; et de là descend une échelle jusqu'aux rimes de café-concert. Mais à tous les étages, il y a ce qui tranche, ce qui dépasse, aussi bien que l'indifférent, le vulgaire. De la nullité au génie il y a une ligne médiane où commence le talent, où l'œuvre vaut qu'on la respecte, exhibe des beautés positives; et ces beautés veulent être reconnues, appréciées pour ce qu'elles sont. Il est injuste autant que facile de les englober toutes sous le mot vague de médiocrité. La médiocrité couvre un champ aux bornes obscures, dont le cadastre n'a jamais été fixé. Il y a une médiocrité qui est au-dessous de la « ligne », il y en a une qui est au-dessus: de laquelle veut-on parler? Si tout est médiocre qui n'atteint pas les derniers sommets, alors les neuf dixièmes de la poésie de tous les temps sont médiocres; il faut se résigner au médiocre comme à l'air qu'on respire et renoncer à la critique ou la transporter dans la planète Mars. Être si exigeant, c'est se mettre en dehors de la réalité littéraire et nager en pleine utopie. Et c'est s'acheminer vers des énormités risibles comme celles du *Stupide XIX<sup>e</sup> Siècle*<sup>3</sup>, où même Victor Hugo prend la figure d'un imbécile.

Non seulement il faut juger les œuvres avec une largeur sympathique: il faut les replacer dans leur milieu, dans leur époque, et les juger aux normes de leur temps. À côté des principes constants qui régissent la beauté, il y a, on n'en peut douter, des modes esthétiques, aussi changeantes et capricieuses que celles du costume féminin. Il y a des formules, des façons d'écrire, et même de penser, particulières à une époque, qui passent alors pour le dernier mot de l'art, et que l'époque suivante relègue aux vieilles armoires comme les chapeaux de l'an passé. C'est ce qu'André Maurois appelle « la querelle des générations » et qu'il explique, entre autres causes, par l'élément de surprise, par le charme de nouveauté, qui fait partie du plaisir esthétique, et qui naturellement s'use par la répétition. Or, il faut l'avouer, une mode, en soi, en vaut une autre: on n'a le droit d'en condamner

aucune au nom de principes éternels. Elles ont représenté l'idéal esthétique tel que le concevait une période déterminée. Et nous figurons-nous que notre temps possède la recette du beau définitive et immuable? Nos formules à nous ne sont qu'une mode parmi les autres: dureront-elles plus longtemps? Quand on a vu se succéder dans l'espace d'une vie romantisme, parnassisme, symbolisme, verlainisme, vers-librisme, valérisme, futurisme et le reste, on sent que tous les ismes n'ont qu'une autorité fugace et ne sauraient prétendre à s'imposer à l'avenir. Ils ne doivent pas non plus s'imposer au passé. Le critique, pour juger les œuvres des ancêtres, doit assumer l'âme des ancêtres et accepter provisoirement leurs criteriums de beauté. Faute de cet éclectisme, on méconnaît de réels poètes dont le seul tort est d'être nés trop tôt. Pour tirer un exemple de la poésie canadienne, de ce que Fréchette a beaucoup vieilli, s'ensuit-il qu'il ne garde aucun mérite et qu'il faille le traiter avec le dernier mépris? Écrivant en plein romantisme, Fréchette a fait une œuvre romantique qui, sans être très haute, était pour son temps estimable et digne: elle devrait le rester pour nous. C'est ce qu'a bien compris M. Marcel Dugas dans l'étude équitable et intelligente qu'il vient de consacrer au poète-pionnier<sup>4</sup>. Il n'est pas jusqu'au vieux Bibaud qui ne mérite pas les quolibets qu'on lui prodigue. À l'époque où la poésie en France restait dominée par Delille, Dorat, Lemierre et Népomucène Lemer cier, on peut trouver que notre ancien a réussi une satire très passable; — et l'on devrait le dire au lieu de s'esclaffer.

J'en arrive aux poètes qui font l'objet de cette étude. Et je fais tout de suite une confession très franche, que d'aucuns trouveront honteuse: je n'ai pas entrepris l'analyse de leurs œuvres dans la conviction arrêtée qu'elles ne valaient absolument rien. Si telle était mon opinion, je n'en tenterais même pas une anthologie. La nullité, l'insignifiance me répugnent autant qu'à personne. Je trouve ridicule de peser, selon l'expression élégante, « des chiures

de mouche dans des balances d'argent». (D'un autre côté je ne juge pas utile d'employer des massues à écraser des mouches.) Qu'il soit donc entendu que j'estime chacun des poètes que j'ai pris la peine d'étudier dans ces pages. Ils peuvent ne pas habiter l'aire des aigles, mais ils volent assez haut pour qu'on lève la tête à les suivre. Aucun d'eux n'est indigne d'attention sérieuse; aucun n'est médiocre au sens péjoratif et négatif du mot. Ils ont tous l'imagination, l'élan, l'émotion vraie, l'intuition du monde et de leur cœur, avec la justesse des symboles, la science des mots et des mètres, bref le savoir-faire de l'artiste. Ils passeraient dans tous les pays pour chantres sincères et habiles, et nulle part la critique ne songerait à les insulter. Ce qui leur manque, à mon avis, c'est la hardiesse de l'idée, c'est l'audace d'explorer et d'exprimer tout ce que la Beauté peut enclore. Leurs envolées sont, de ce chef, restreintes et tant soit peu craintives. Il est des horizons, des cercles, qu'elles s'interdisent de dépasser; et ce sont ceux-là qui peut-être élargiraient leurs découvertes. Mais c'est là un trait de nos mœurs plutôt qu'une marque individuelle. Il faut blâmer de cette faiblesse nos timidités sociales auxquelles l'artiste est forcément soumis et qui posent des barrières à sa parole. Personnellement n'ai-je pas eu des strophes très innocentes soustraites au jour public par la plus excessive prudence? Ces limites, malgré tout, laissent encore un champ vaste où l'inspiration peut s'ébattre; et c'est celui que survolent nos poètes, faute d'aspirer aux stratosphères. La critique peut vouloir les pousser plus haut, mais elle a le devoir de reconnaître leur effort et de constater que souvent ils atteignent la beauté qu'ils ont poursuivie<sup>5</sup>. Ce n'est aider ni le goût public ni la poésie canadienne que d'affecter à leur égard un systématique dédain par où ils se trouvent tous égalisés au sol, nivelés dans cette négation commune: «Nous n'avons pas de poésie.» C'est décourager nos talents en germe et détruire le peu de fierté qui nous reste de notre héritage mental. Mais avant tout ce n'est pas là une critique

vraie, intelligente, digne du nom de critique qui signifie discernement, et qui implique la pénétration, la finesse, l'acuité sensible, la notion des nuances et la distinction des valeurs. Ces piétinements massifs et sans choix, et les ruines qu'ils laissent ou voudraient laisser, rappellent l'éléphant dans la plate-bande. Je ne saurais envier ce symbole; et c'est pourquoi j'évite d'écraser le persil, les chrysanthèmes, au risque de laisser vivre à côté quelques herbes folles. Il est possible que l'autre système, en nous réduisant au néant, nous inspire de l'ambition; mais je crois plutôt qu'il nous porte à rester le nez dans la boue. Poètes, mes camarades, que je commente avec plaisir, que je juge avec sympathie, ne prenez pas mes sincères éloges pour des cris, des bélements d'extase; mais s'ils vous aident à constater votre propre valeur, à prendre confiance en vous-mêmes, sachez que j'aurai cru vous dispenser simple justice et ne veux d'autre gratitude que celle due à la vérité. Et si l'on vous soutient que vous n'existez pas, tâtez-vous un peu pour la forme et puis, sûrs après tout de vos os et de votre chair, conseillez à vos négateurs une paire de bonnes lunettes qui leur permette d'apercevoir autre chose que le Mont-Blanc.

M<sup>LLE</sup> MEDJÉ VÉZINA  
CHAQUE HEURE A SON VISAGE<sup>1</sup>

UN DE NOS PLUS AUSTÈRES CRITIQUES<sup>2</sup>, qui a pour règle assez curieuse de juger les poèmes par les deux vers les plus mauvais qu'il peut y découvrir et qu'il exhibe comme preuve triomphale de leur nullité, me somrait récemment de nommer les poètes excellents, supérieurs, que je crois trouver dans nos lettres. Comme il prenait le soin d'en nommer deux lui-même, ayant produit, à son avis, des œuvres « remarquables » (et conséquemment supérieures), cela me dispensait de toute autre recherche. Deux, ce serait assez : je n'ai pas dit qu'il y en eût légion. Mais juste à ce moment, Apollon en personne me tendait un secours inopiné. Une voix nouvelle, hier encore inconnue, s'élevait au milieu de nous, et nous surprenait par des chants que les plus blasés de nos juges ont applaudis, comblés d'adjectifs enthousiastes. Puisqu'ils ajoutent ainsi, sans que je m'en mêle, une unité à leur catalogue d'œuvres rares, je me sens sûr de moi en disant, à mon tour, que les poèmes de M<sup>lle</sup> Medjé Vézina ont des mérites exceptionnels et veulent une place de choix parmi les productions excellentes, remarquables, que compte déjà notre poésie.

*Chaque heure a son visage*<sup>3</sup> : ce titre par lui-même revêt un tour psychologique, annonce les confidences d'une âme repliée sur elle-même et sur la succession de ses modes sensitifs. Car le visage des heures, c'est celui qu'elles dévoilent à notre être intime et

celui, en somme, que nous leur créons. En fait, ces poèmes éclairent le monde du dedans plus qu'ils ne reflètent les spectacles, tout en empruntant à ceux-ci leurs suggestions et leurs symboles. Ils évoquent avant tout les traits d'une personnalité humaine sous les forces subtiles qui la meuvent : personnalité bien distincte, vibrante, sympathique, chaleureuse, affinée : celle d'une femme que la vie exalte et qui en aspire tous les souffles. En creusant ainsi dans son propre sol pour en exhumer les secrets, M<sup>lle</sup> Vézina poursuit la tradition d'analyse réfléchie et de sentiment individuel établie par le groupe de nos femmes-poètes. Ce qui la distingue de ses sœurs, c'est, dans son émotion, quelque chose de plus inquiet et de plus nerveux, dans son essor plus de tumulte, dans son abandon plus d'audace, dans sa mélancolie un désenchantement plus amer. Au lieu de rêves miroitants, elle nous livre une expérience adulte engendrant une philosophie mûre et dégagée de toute entrave. C'est un cœur intrépide et libre qui clame, comme il le fait, ses appels à l'amour, ses défis aux contraintes factices. Il y a dans ces strophes un emportement de désir, un frisson, un tourment, comme une ivresse dionysiaque absorbant l'être tout entier. Jamais rien d'aussi violent ne s'était vu sur nos calmes rives. «Baisers, ô bruit de feuilles», «Cantique au bien-aimé», «Déchaînement», «Tendresses décloes», sont des pièces hantées de sensualité fiévreuse que seul pouvait sublimer un art éloquent et exquis. L'amour s'évoque ici dans toute sa vérité humaine, dans sa simplicité, sa profondeur, sa flamme, sa volupté sacrée : chaste à force d'élan vital et de don absolu. «Quand les dieux ont pleuré» touche un lyrisme encore plus rare. C'est maintenant le vent sauvage, amant fantastique et folâtre, que cette nymphe passionnée implore pour son époux, dont elle veut sentir sur sa chair les chaudes, invisibles caresses.

Ô vent, ne t'en va pas, n'appelle pas ailleurs,  
Prends-moi dans ton chagrin comme on prend une proie !  
Vent, prince de démence, ombreux et vagabond,

Que t'ai-je murmuré dans ma folle prière?  
 Je porte comme toi des détresses qui font  
 Ce poids d'ombre que j'ai sous toutes les lumières...  
 Ton angoisse à la mienne est semblable; je veux  
 Bondir et triompher avec toi dans l'espace.  
 Viens possède mon cœur et ma chair et mes yeux  
 Et qu'à tes bras musclés mon délire s'enlace<sup>4</sup>.

Il y a de quoi faire frémir dans leurs limbes les mânes timides d'Albert Lozeau et faire fuir aux forêts la muse douce de Blanche Lamontagne. À côté de cela, des soifs de liberté, d'isolement farouche, délivrant l'âme de tout ce qui l'enserme («Le désir couleur d'épi d'or»; «Mon rêve habite près des feuilles»):

Ah! s'arracher aux soirs hargneux de sourde haine,  
 Aller vers des ailleurs qu'aèrent d'autres ciels;  
 S'alléger du boulet invisible qu'on traîne  
 Sur des chemins pavés et pestilentiels;  
 Fuir sans se retourner l'horizon de la ville  
 Où le cœur haletait comme un bandit traqué!

.....  
 Choisir un joug divin, marcher sur une route  
 Où le soleil est comme un éternel passant;  
 Voir dans son libre cœur que le tumulte envoûte  
 Une sérénité circuler comme un sang<sup>5</sup>!

En d'autres heures, par contre, c'est la chanson des ivresses mondaines, le pétilllement de la danse se mêlant à celui du vin («Pocharde»); — tantôt des plaintes âpres, angoissées, exhalant la protestation et la révolte («Invectives à la douleur»); et tantôt le regret du chagrin fidèle qu'on a laissé glisser entre les fissures de l'oubli («Le cœur mal gardé»); — puis des prières risquées, mais touchantes, où la vierge peu sage voudrait convertir le ciel même à l'excuse de son péché («Agenouillement», «Notre-Dame de la complaisance»). Comme elle le dit en épilogue au livre, elle a tout aimé dans sa joie et tout osé dans sa douleur; elle ne regrette rien, elle a vécu portée par des ondes fatales; elle a suivi la loi des fleurs naïves et des vies guidées par l'instinct, dont jamais la pensée ne revient en arrière et qui ignorent la lutte morale:

Il n'est pas de remords dans la ruche déclose,  
Pas de combat dans la tâche des roses<sup>6</sup>.

Rêves exaspérés, appels ardents, jouissances aiguës, souffrances magnifiques : telle est la substance de ces strophes qui toutes sont des mémoires intimes, ou plutôt des révélations à haute voix et à ciel ouvert. Sans doute, l'artiste s'essaie à regarder le monde sensible, et elle en trace des notations vives ; mais cette poésie des objets est débordée sans cesse par l'envahissement de l'esprit ; tous les êtres y pensent, y palpitent, y ont des intentions et des buts qui sont ceux mêmes de l'âme qui les crée. On devine la vie qu'elle leur prête au seul titre de ces morceaux : « Ô trains exténués de frénésie » ; « Le petit pied nu de l'aube » ; « Mélancolie sur le jardin » ; « Lune aux charités blanches », etc. ; mais on n'en doute plus à les lire :

Ô Trains tourmentant le soir doux  
Où votre désespoir s'allume ;  
Bête que traque un décret fou,  
Soumis au frein, bavant l'écume ;  
Trains qui prenez dans l'été chaud  
La plainte des oiseaux sauvages,  
Ô vous dont l'intensif sanglot  
S'infinise sur nos rivages ;  
Quand vous fuyez, semant ainsi  
Votre âme sombre et clandestine,  
Vous me broyez, c'est comme si  
Quelqu'un mourait dans ma poitrine<sup>7</sup>.

Quoi qu'elle fasse, et malgré les images brillantes dont elle pare les objets, cette vision reste subjective ; l'observatrice ne peut s'abstraire de l'enquête personnelle qui la fascine et à laquelle elle ramène tout ; elle disperse sur tout sa propre conscience, ses nerfs excessifs et vibrants. Le monde ne lui fournit que des répliques d'elle-même.

Mais dissipons une équivoque : cette chanson n'est pas belle simplement parce qu'elle est intense. Elle pourrait, avec toute sa fougue, rester commune ou n'être que charnelle et brutale. Il y a des milliers de bonnes romanesques et de modistes exubérantes

qui sentiraient aussi vivement peut-être, mais écriraient des vers inénarrables. Délirante ou paisible, l'inspiration ne vaut que par l'idée forte qu'elle couve et par les signes qui la transmettent. On aime sans doute cette poésie pour sa flamme vigoureuse, mais ce qui permet qu'on l'admire, c'est sa lueur intellectuelle et le don qu'elle possède de fondre son émoi en paroles choisies et splendides. La plupart de ces vers scintillent de pensées fines, pénétrantes, délicates, fourmillent d'images neuves, inventées, s'enlèvent d'un mouvement juste et sûr, résonnent d'une mélodie experte; ils révèlent cet art subtil qui se fait oublier tant il fait corps avec sa matière. Et ce sont ces qualités rares qui, emportées au tourbillon que le cœur agite, forment finalement une poésie de puissance et de caractère.

On se demande d'où elle dérive; et il n'est guère d'école à laquelle elle se rattache nettement: mais on peut au moins soupçonner une influence voisine. Il y a bien des sympathies entre l'inspiration, la manière de M<sup>lle</sup> Medjé Vézina et celle d'une autre artiste au talent reconnu, M<sup>lle</sup> Marie Le Franc<sup>8</sup>. Quelle parenté existe entre la jeune fille canadienne et son aînée bretonne (bien un peu canadienne aussi)? Est-elle sa sœur ou sa fille? Peu importe: il est sûr qu'elles se ressemblent. Mais ressembler à Marie Le Franc, c'est être original, et ce qu'on apprend surtout d'elle c'est à rester pleinement soi-même. Ainsi l'analogie de certains tours d'idées, de style, la communauté même de certains défauts, n'empêchent pas Medjé Vézina de parler son langage à elle et d'en garder tout le crédit. Elle n'a emprunté à personne tant de vers coulés d'un seul jet, tant de métaphores lumineuses et révélatrices. On a peine à les isoler de l'œuvre, parce qu'elles en forment le tissu, mais en voici des brins épars: cette objurgation, par exemple, à la nef endormie, paresseuse à tenter de nouveaux orages:

Meurtri, fourbu comme un être accablé de jours,  
 Revêtu de fatigue et d'espoir qui chancelle,

Ô navire, pourquoi sommeilles-tu toujours  
Ainsi qu'un triste oiseau ramassé dans ses ailes?...

Vois, le soleil bondit, tout l'horizon rougeoit :  
C'est un claquement clair d'invisible étendard.  
L'espace est un jardin de roses enflammées.  
Les cœurs sont en éclats : tout parle de départ.  
C'est l'heure où le lointain hante l'âme pâmée ;  
Les regrets, les désirs voguent sous d'autres cieux.  
Toute la terre semble en pieds nus sur la grève.  
Navire, éveille-toi!... quitte, léger d'adieu,  
L'amitié du vieux port désabusé du rêve...

Souviens-toi du frisson de ta sirène folle,  
Vibrant comme un essaim de frelons irrités...

Qu'importe si tes pas comme un songe divagent :  
Reprends la route dont le caprice éblouit.  
Quand le soleil du soir croulera dans les vagues,  
Confondant le baiser du rayon, de la mort,  
Ton cœur reposera dans un suaire d'or<sup>9</sup>.

De même, ce pastel si vivant du jardin mouillé par l'averse :

Il pleut sur le jardin ; les papillons moroses  
Dorment leur cauchemar où veille le regret.  
Le bolet, frissonnant dans l'air devenu frais,  
Rabat son capuchon. Faisant un bruit de soie,  
Les tiges sont des bras où circule la joie.  
L'heure a tu le caquet des oiseaux persifleurs.  
L'arbuste, dont l'épaule est un amas de fleurs,  
Secouant ses parfums, comme une oreille, écoute  
Vibrer les entrechats de la nombreuse goutte.  
L'herbe qui méprisait le soleil outrageant,  
Se voit envelopper dans un ballet d'argent.  
Ah! la ronde de joie où la feuille chavire!  
Emmêlements d'odeurs, de frissons, de délire!  
Un pétale fléchit, se renverse épuisé,  
Petite bouche ayant reçu trop de baisers,  
Car le cœur de la pluie est bien loin d'être sage<sup>10</sup>.

Cette richesse d'invention, d'imagination, de vocabulaire, se prodigue ainsi à chaque page. Et remarquez-vous l'allure classique de ces lignes, leur mètre sculptural, en même temps que leur éclatante modernité? Un vin si pétillant dans ces

traditionnelles amphores, ce n'en est que plus neuf et plus piquant. Les audaces même s'imposent par la sûreté de leur art. Et chaque fois que M<sup>lle</sup> Medjé Vézina s'en tient à ce genre de hardiesse, elle reste une artiste achevée. Malheureusement elle le dépasse; et alors le vase craque et il n'en coule qu'une mousse futile. Je sais qu'il ne faut pas regarder à la loupe des effusions pénétrées d'un souffle si vrai; mais il est des excès qui sautent à l'œil nu et vous crèvent presque la rétine. Le poète, même en transe, reste soumis aux lois logiques et ne peut s'affranchir de certain ordre dans ses concepts. Des traits incohérents, cueillis presque au hasard, assemblés sans souci de leur accord mental, n'excuseront jamais l'intention qu'on leur devine. C'est pourtant ce qui blesse en certaines de ces stances trop bouillonnantes et trop gonflées. Deux ou trois idées à la fois s'y battent sous une rime; elles empilent en une seule une poignée d'images disparates. Défaut qu'on regrette aussi en M<sup>lle</sup> Marie Le Franc: mais c'est malgré cela, non à cause de cela, que nous l'estimons. Si Medjé Vézina eût relu tous ses vers à la lumière du sens commun, elle eût biffé, j'ose espérer, ceux-ci et quelques autres:

Un buisson de désirs dansant comme un parfum  
Sur qui s'est abattu le songe d'une étoile.

Trains couleur des espoirs défunts  
Que foule votre frénésie,  
Noyant l'arc-en-ciel des parfums  
Dans une noire poésie.

Et moi, je songe au contour de ta bouche,  
Au cri mouillé de tes baisers.

Je tutoyais un ciel moins chaud que ma démence.

... Mon cœur jeune et fort,  
Plus charnel que le vent qui projette l'abeille  
Contre l'églogue d'or.

Demain ils pleureront cette faiblesse d'être  
Une argile passive aux longs doigts argentés<sup>11</sup>.

Ce n'est pas là nouveauté, hardiesse: c'est pure et simple confusion. Le mot «galimatias» vient aux lèvres; et si j'appliquais

la méthode de M. Berthelot Brunet, de tels vers à eux seuls voueraient l'œuvre, d'un bloc, à la hotte de l'absurde. «L'argile aux longs doigts argentés»: hélas! «l'abeille qui se cogne à l'églogue<sup>12</sup>»: holà! Mais ils prouvent seulement que la méthode est fausse. Car, même avec ces distractions, et ces témérités punies par la déroutte, cette poésie, neuf fois sur dix, se tient dans les limites légales et nous laisse admirer sans honte ce qu'elle a d'inventif et d'audacieux. Rarement manque-t-elle aux lois de la langue: j'y remarque seulement cette faute de grammaire, «balot vile<sup>13</sup>», compliquée d'une faute d'orthographe, et cette naïveté:

Le chat félinement coule son pas feutré<sup>14</sup>.

Naturellement, puisque «félinement» veut dire «comme un chat».

Ce n'est pas par ces accidents qu'on peut juger une œuvre de ce mérite: il faut la voir d'ensemble et en ses traits essentiels. Il reste que Medjé Vézina inaugure chez nous une poésie de passion ouverte, a trouvé des cris émouvants de désir, de tourment intérieur, une expression de la nature imbibée de ses propres sensations et qui n'est pour cela ni moins observée ni moins fine; et qu'elle traduit ces éléments en formules personnelles et riches. Elle ferme dans nos lettres féminines un cycle où manquait encore ce chaînon; et elle le ferme avec éclat.

Blanche Lamontagne, Jovette Bernier, Éva Senécal, Simone Routier, Alice Lemieux, Medjé Vézina: six muses de notre sol poursuivant chacune une beauté distincte, mais ayant toutes l'instinct, le souffle, le talent d'explorer leur cœur et de le définir. Et elles me suggèrent une question qui va faire dresser les cheveux à toute une école, mais que j'aurai le courage de poser quand même. Puisque la mode est à «nommer», voudrait-on nous nommer six poétesses de France qui, à l'heure actuelle, dépassent de beaucoup et, là, bien clairement, notre demi-douzaine? Qu'on y aille à cœur joie: je ne demande qu'à m'instruire.

LA NATION CANADIENNE-FRANÇAISE  
PAR ALBERT LÉVESQUE<sup>1</sup>

**M.** ALBERT LÉVESQUE, en écrivant cette thèse patriotique<sup>2</sup>, a fait une œuvre de haute et claire logique, servant de base à un exposé magistral des devoirs qui s'imposent à la race canadienne-française. Reprenant à leur source même les principes qui démontrent notre existence comme nation distincte, il établit que nos origines ancestrales, notre langue, nos souvenirs, les traits intimes de notre caractère et les marques de notre passé, nous séparent nettement des autres nationalités qui se partagent notre immense pays. En ce fait évident de notre autonomie ethnique, il voit à juste titre un droit primordial à vivre, celui que possède tout être, unique ou collectif, à rester ce qu'il est, à se développer selon les lois de sa nature. Il passe de là à l'examen de nos droits positifs, ceux que nous garantissent les traités, les lois établies, la constitution même sous laquelle nous vivons : et il n'a nulle peine à prouver que ces documents reconnaissent le Canada français comme partie intégrante d'une fédération politique, mais n'exigent à aucun degré sa fusion dans un tout compact. L'existence séparée d'une province toute française, gardant le droit de se gouverner, et exerçant en maint domaine une autorité propre, indépendante du pouvoir central, consacre à elle seule la notion de son entité positive et lui assure le plein jeu d'une évolution librement choisie. Notre langue française

elle-même est proclamée officielle dans l'État canadien: et rien mieux que ce privilège ne démontre le but de notre pacte fédératif: Joindre en une association étroite deux races autrefois ennemies, par l'égalité reconnue entre elles, par le respect de leurs différences natives et l'essor sans entrave de leurs tendances légitimes.

Ceci posé, y a-t-il une raison au monde pour que les Canadiens français abandonnent de plein gré ce qui les a faits jusqu'ici un groupe national distinct; pour que, par l'accident de leur naissance américaine et de leur société avec d'autres races, ils oublient le sang de leurs mères et de leurs aïeux, leurs droits de premiers occupants de cette terre qu'ils habitent, la langue qu'ils ont si longtemps défendue, que leurs enfants balbutient au berceau et récitent à l'école, qui leur a servi de tout temps à exprimer leur âme? Y a-t-il dans l'intelligence, la moralité, le niveau humain, le progrès social, la civilisation réelle d'un Français du Québec quoi que ce soit d'inférieur aux autres éléments qui l'entourent, pour qu'il souhaite de s'y fondre et de disparaître? Croit-il qu'il gagnerait en valeur vraie, en dignité, à n'être qu'une des roues de l'engrenage anglo-saxon, un des boulons d'un gratte-ciel sur le modèle yankee, une fourmi comme une autre dans la cohue hétéroclite qui a envahi nos rives même, et où se perd de plus en plus toute notion d'unité, de solidarité et de commune sympathie? Sa langue française peut n'être pas parfaite, mais le bel avantage de l'échanger pour un jargon de New York ou de Chicago! Peut-il se mépriser au point de ne pas voir que son histoire, sa survivance, sa vitalité forte, ses traditions gardées, bref son type tel qu'il est, attirent l'admiration du monde? Et de lui-même il renierait tout! il se vouerait à l'anéantissement sans l'excuse même de pressions immédiates, de persécutions violentes, simplement par paresse à fournir l'effort nécessaire à qui veut durer! On conçoit à peine l'état d'âme qui chercherait un tel suicide. Aussi j'avoue qu'à première

vue la démonstration de M. Lévesque m'avait paru presque trop complète. Je me demandais si cet assaut d'arguments serrés, ordonnés, scolastiques, répondait à un vrai besoin; s'il y avait chez nous des théoriciens du lâchage qu'il fût si urgent de réfuter. Mes compatriotes, me disais-je, qui pèchent en ce point ne le font que par nonchalance: ils ont besoin d'être exhortés, non d'être convertis. Je me trompais évidemment, car au moins quelques-uns des nôtres font du défaitisme une doctrine, et voudraient nous voir, comme ils disent, cesser d'être Canadiens français pour devenir «Canadiens tout court». Or jamais formule ambiguë, et en apparence anodine, n'a recélé plus d'équivoque, de sophisme et de danger. Si l'on nous demandait, au-delà de notre patrie prochaine, de porter intérêt à notre organisme plus large, de nous considérer comme en faisant partie et de coopérer à son progrès, à sa grandeur, il n'y aurait rien là que de légitime. Si l'on nous réclamait, en des cas d'importance vitale, des sacrifices pour le bien collectif, passe encore. Et que fait donc la province de Québec en déléguant ses députés aux conseils fédéraux, en portant sa très large part des charges publiques, en sachant au besoin envoyer ses fils à la mort pour la défense commune?

Voudrait-on, au surplus, y mettre du sentiment, nous échauffer d'un second patriotisme, qu'il faudrait le permettre à qui cela plairait: bien qu'à vrai dire je me voie mal délirant sur le lac Huron et les Montagnes Rocheuses, aimant d'amour les fermiers d'Alberta, les orangistes d'Ontario, les travaillistes, les Doukhobors: — n'est-ce pas assez que tous ces gens, qui ont si peu en commun avec nous, s'arrangent chez eux et qu'ils nous laissent tranquilles? Et notre pays est si vaste qu'en chérir une partie, celle où nous vivons, c'est déjà assez pour remplir un cœur.

Mais «Canadiens tout court», cela veut dire bien davantage. En opposant cette épithète à celle de «Canadiens-français», ce qu'on évoque, ce sont des Canadiens avec le français amputé. On

veut nous voir jeter par-dessus bord ce que la nature et l'histoire ont mis de caractéristique en nous pour nous fondre en la masse gélatineuse de vingt races mijotant ensemble: on nous défend tout idéal qui tranche sur leur idéal incertain; on subordonne nos intérêts à ceux qu'ils veulent se donner; on invite l'amalgame de nos familles aux leurs, consacrant un futur hybride; on nous prépare au naufrage de notre langue, qui n'est qu'un obstacle à la fusion. Et dans cette amnésie où s'oblitére notre identité doit sombrer forcément l'attachement au sol et la fierté des souvenirs; nous ne sommes plus qu'une troupe sans nom dans l'armée vague des «Canadiens» recrutés des quatre coins du globe et marchant où, vers quoi qui nous force à les suivre? Et sont-ils eux, du moins, des «Canadiens tout court», quand on les trouve en toute circonstance âprement soucieux de leurs intérêts circonscrits, et quand, à notre égard, ils ne perdent pas une occasion d'exhiber leur hostilité et leur malveillance?

Qu'on ne dise pas que c'est là fausser le sens de l'étiquette nouvelle, qu'elle n'implique pas des suites si graves. Si elle ne veut pas dire, ou n'entraîne pas d'elle-même, exactement cela, alors elle ne signifie absolument rien; on ne peut concevoir en quoi elle ait la moindre raison d'être. Si l'on peut rester à la fois bon Canadien et Canadien-français, pourquoi rien «écourter», et pourquoi ne pas être simplement l'un et l'autre?

M. Lévesque s'oppose à toute humilité, à tout effacement bénévole, qui nous détruirait comme nation. Il veut que notre race française et canadienne garde sa sève propre et sa cohésion; qu'ayant des droits certains, elle les maintienne et les défende. C'est à quoi se résument les «devoirs» qu'il nous trace, et dont aucun ne dépasse la justice et le sens commun. Seul ce mot de devoir semble superflu: notre raison, notre instinct de vivre, et la conscience d'une valeur égale à celle d'autrui, devraient suffire à nous guider. Rester ce que nous sommes, n'ayant aucun motif de nous muer en quoi que ce soit; insister pour qu'on nous

respecte en respectant les autres; offrir à tout empiètement de solides, d'obstinés barrages; accepter les luttes nécessaires sans avoir provoqué personne; quoi de plus rationnel et de moins excessif, de moins logiquement discutable?

Que ce soit notre ami Alfred DesRochers<sup>3</sup> qui se soit fait le porte-voix de l'attitude contraire, cela m'a surpris quelque peu sans m'indigner très fort. Car M. DesRochers, qui est un excellent poète, a l'attrait presque irrésistible de jouer avec les idées. On dirait qu'il les prend pour des espèces de quilles destinées avant tout à l'amusement des humains. Il s'empresse partout où se trouve un paradoxe à soutenir. Le paradoxe, pour lui, c'est comme un exercice lyrique, une métaphore entre les autres. On le voit bien aux arguments dont il appuie sa nouvelle boutade, et qui sont tous plus fantaisistes qu'aucune strophe qu'il ait rimée. Dire qu'il niait jadis, à mon encontre, qu'en un de ses romans M. Harry Bernard eût poussé trop loin sa peinture de l'opposition des races! Il voudrait maintenant que ces races n'en fissent qu'une! Tout cela c'est histoire d'alimenter la causerie. Seulement songe-t-il assez que ces voltiges parfois peuvent exercer des influences fâcheuses? Il y a tant de gens qui prennent tout au sérieux! Malgré tout il ne nous prêche pas le nivellement des provinces, qui nous ferait d'emblée les fils d'un «Canada tout court»; s'il veut célébrer une montagne c'est l'Orford qu'il choisit; il s'enivre du vent du nord qui vient des Laurentides et exalte les vertus mâles de ses aïeux les DesRochers; il écrit des livres en français, et M. Lévesque les édite<sup>4</sup>. Par là ils servent tous les deux la permanence de notre race, qu'ils souhaitent au fond l'un comme l'autre. Seulement, l'un des deux est conséquent avec lui-même.



Le 19 juillet 1934, Dantin écrivait à DesRochers : « Je vous ai adressé mon article de *L'Avenir*, et vous avez pu y voir expliquée et développée ma pensée sur la thèse d'Albert Lévesque, à laquelle je ne reproche qu'une chose, son caractère trop scolastique, mais dont j'approuve toutes les idées et toutes les conclusions. Il paraît maintenant que ni lui ni moi ne vous avons compris ; mais mon article prévoyait même cette réplique. Ne trouvez-vous pas un peu étrange qu'avec une intelligence moyenne et la meilleure volonté du monde on ne réussisse à comprendre ni le sens exact de votre formule ni les arguments dont vous l'appuyez ? Je relis maintenant votre lettre, et, Dieu me pardonne, tout est encore obscur. Vous voulez être Canadien tout court, mais d'expression "simili-française". Et d'abord, pourquoi simili-française ? Est-ce le français, oui ou non, que vous écrivez et que vous voulez voir enseigné chez nous ? Alors, pourquoi pas "d'expression française" ? Et en cela vous manquez déjà, notez-le, à être Canadien tout court, car la langue de la grande majorité des Canadiens, c'est l'anglais, et le seul fait que vous parlez la langue française suffit déjà à vous séparer, à vous classer comme "Canadien-français". Mais si la langue doit être le seul vestige que nous conservions de notre origine, de notre race, de notre histoire, de notre mentalité française : alors pourquoi garder la langue ? C'est tout simplement un anachronisme et un embarras. Jetons-la par-dessus bord avec le reste, et alors nous serons splendidement "Canadiens tout court". Si au contraire la langue n'est qu'un [illisible], que le signe [illisible] d'un sang, d'une race, d'un caractère spirituel qui s'est fixé au cours de longs siècles et qui nous a été transmis, alors avec la langue, gardons ce que la langue exprime, et ne cherchons pas à nous transformer en Anglo-Saxons, comme si nous devions y gagner quelque chose, comme si nous devions jamais porter avec grâce cet affublement étranger. Votre exemple de la Belgique ne pouvait être plus mal choisi, car aucun pays ne marque une démarcation plus nette entre les deux races qui l'habitent. Vous avez sûrement suivi la lutte acharnée des Flamands pour accaparer l'enseignement du pays et faire prédominer leur langue, lutte qui, pendant la guerre, a failli les tourner vers l'Allemagne. En Belgique, où

j'ai vécu quatre ans, Flamands et Wallons se haïssent : ils occupent chacun leur coin de pays qu'ils disputent sauvagement à l'autre : — je n'en demande certes pas autant pour le Canada. Il en est de même en Suisse, où il y a la Suisse "romande", la Suisse italienne et la Suisse allemande ; et, grâce à l'autonomie des Cantons, chacun de ces groupes forme pratiquement une nation à part, liée aux autres par un système fédératif qui ressemble beaucoup au nôtre ; — et personne là-bas ne sent le besoin d'être un "Suisse tout court". Ce que vous semblez oublier, c'est que notre pays n'est pas un pays homogène : que la division en provinces est un fait essentiel de notre régime, et légitime des fins, des méthodes, des intérêts, un esprit particulier et différent de celui des autres provinces, sans que l'unité du pays en soit compromise. Il n'y a pas de Canada tout court ; il y a des provinces distinctes et en bonne partie autonomes formant le Canada : alors pourquoi y aurait-il des "Canadiens tout court" ? [illisible] que puisse avoir cette formule c'est que nous, Canadiens-français, qui sommes la province de Québec, préférons émigrer d'esprit et de cœur dans l'Ontario, la Saskatchewan ou la Colombie-Britannique, au lieu de rester chez nous et d'être de chez nous, comme ces autres provinces le font si bien. "Votre façon de réagir, dites-vous, ce n'est pas d'exhumer des documents, mais d'imposer le français par des faits." Mais ces documents ne s'exhument que pour conduire aux faits ! Ils sont la base logique et juridique des faits passés de notre survivance et de ceux de notre progrès futur. Lévesque ne fait qu'une chose : nous pousser vers des actes de réveil intellectuel, de résistance nationale, qui sont des faits, n'est-ce pas ? Et vous, que nous conseillez-vous ? D'amputer jusqu'à notre nom, et d'[enrayer] tout effort pour maintenir notre existence distincte : — belle façon, en vérité, de réagir ! Vous revenez tout le temps sur le peu d'énergie que les nôtres ont manifestée pour leur défense : si nous avons perdu du terrain, c'est notre faute, etc. Et on croit que, naturellement, vous allez nous dire : halte-là ! c'est assez descendu. Mais non, la conclusion, c'est qu'il faut descendre jusqu'au bout : quelle logique !... Cinquante millions de fautes nationales commises ne rendent que plus impératifs les arguments, les exhortations

de Lévesque, qui croit encore possible que nous sortions de notre pétrin. Vous, tout ce que vous voulez, c'est fermer le couvercle!... Mais vous allez, dites-vous, définir clairement ce que vous entendez par «Canadiens tout court». Nous serons Canadiens et les autres seront Canadiens. Mais si je veux parler d'eux dans ma langue française, comment les appellerai-je? Et si eux veulent désigner les habitants du Québec, d'origine et de langue française, comment les appelleront-ils? Les mots sont faits pour désigner les choses, et la façon la plus simple, la plus claire de décrire un Canadien qui est français de race et de langage, sera toujours de dire que c'est un Canadien-français. Pourquoi embrouiller tout cela, et ajouter à une confusion linguistique l'équivoque bien plus grave qui porte sur le fond même des choses?

Et avec ça, vous voudriez qu'il y eût des boycotts sur les produits présentés en anglais, et même sur ceux annoncés en français qui viennent de fabricants d'Ontario. Vous voulez boycotter même la monnaie à l'effigie anglaise. Et ce serait là, selon vous, être "Canadien tout court"? Voyons, pouvez-vous nous blâmer, cher ami, de ne pas vous comprendre?... Et comment allez-vous arriver à rendre tout ça clair?

J'admets pourtant une nuance dans cette question qui pourrait peut-être tout concilier. Au lieu de parler d'une nation canadienne-française, si l'on parlait d'une province canadienne-française ayant en pratique le caractère et les droits d'une nation, cette phraséologie vous irait-elle mieux? Mais cela nous laisserait citoyens de notre province avant de l'être du Canada: — et alors, cette nouvelle formule?...

Vous savez, sans que je vous le dise, que j'écris tout ceci dans l'esprit le plus amical...»

Il semble que DesRochers n'ait apprécié ni cette lettre ni le passage le concernant dans l'article de Dantin, car sa correspondance, jusque-là régulière, se fera plutôt rare. Dantin ne devait recevoir de ses nouvelles que vers la fin de novembre et, lui aussi, devant le silence inhabituel de son ami, s'était mis à craindre que son rôle dans la polémique avec Lévesque ne l'ait «mécontenté»: «Mais je vois bien que vous avez pris tout cela dans le même esprit amical que j'y mettais moi-même, et cette

*largeur de votre part ajoute un nouveau point à mon estime pour vous», lui écrit-il le 24 novembre 1934. DesRochers ne donna aucun signe de vie pendant deux ans. C'est une carte de Noël de Dantin, le 23 décembre 1938, qui relancera leur correspondance pendant l'année 1939, puis ce sera le silence définitif.*

PRÉFACE  
JEAN CHARBONNEAU,  
*L'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL*<sup>1</sup>

**L** SERAIT FACILE d'amoindrir le rôle de l'École littéraire de Montréal<sup>2</sup> dans l'histoire de la poésie canadienne autant que de l'exagérer. On ne saurait y voir, sans doute, un de ces larges mouvements qui impriment à l'art ou à la pensée d'un peuple une direction d'ensemble marquée de traits nets et nouveaux.

Ces mouvements ont toujours un chef qui inaugure un courant, une sève esthétique, et qui s'impose par le génie. Ils groupent des partisans qu'unissent des conceptions et des tendances communes. Ils laissent un sillon défini dans le champ qu'ils traversent.

Rien de pareil ne se constate dans l'origine et dans l'action du cercle d'écrivains dont le présent volume retrace les souvenirs. Ce fut une réunion d'esprits juvéniles auxquels l'attrait du beau, la curiosité, l'enthousiasme, tenaient lieu de formation et d'expérience. L'École qui se fondait, ils voulaient s'y instruire eux-mêmes; — ce qu'ils mettaient au fonds commun, c'était des talents variés et même disparates s'exerçant chacun dans leur sphère, sans unité de sens et de formules; — les œuvres qu'ils créaient étaient des tentatives où s'achevait leur apprentissage de l'art et qui valaient surtout par leur effort sincère.

Mais s'en tenir à cette mesure directe, ce serait méjuger l'importance de l'École comme excitatrice d'énergie et son influence sur notre plus récent progrès.

Elle vint à une période d'inertie où le goût des poursuites intellectuelles s'atrophiait chez notre jeunesse. Depuis vingt ans nul poète n'avait repris la lyre de nos anciens, sans parler des lyres plus modernes dont les sons étouffés nous parvenaient à travers l'Atlantique.

Nous étions en danger de laisser périr, dessécher le mince filet de sève qui avait tenu jusque-là notre littérature vivante. Nous étions en retard de tous les courants qui emportaient, dans l'intervalle, la pensée, l'écriture françaises.

C'est dans cette stagnation que surgit un groupe résolu qui entreprit de raviver chez nous l'intérêt aux choses de l'esprit et d'apprendre à notre langage des formules plus neuves.

Pour la première fois un effort collectif se vouait à ce but, invitait un échange d'idées, des théories, et soumettait ses résultats à l'examen d'une critique commune.

C'est par cette poussée que l'École fut d'un vrai secours à nos lettres débiles : c'est par elle surtout qu'il faut la juger. On glorifie Colomb d'avoir découvert l'Amérique non pour ce qu'il y a fait, mais pour ce qu'il y a initié. L'École littéraire, à son heure, a secoué notre indifférence, réveillé nos instincts engourdis, et elle a sa part de mérite dans l'essor plus actif qui depuis lors s'est fait sentir chez nous.

M. Jean Charbonneau, qui nous raconte ses débuts et esquisse les portraits de ses premiers membres, est dans un tel sujet plus qu'un historien : c'est son aventure personnelle qu'il revit et rappelle, c'est son œuvre même qu'il retrace ; car il en revendique le premier projet et la mise au jour effective, tout en accordant plein crédit aux camarades qui, avec lui, travaillèrent à sa création.

Il s'en est fait, à travers maintes vacillations, le constant opôtre, et il reste, après quarante ans, l'un des rares fidèles qui lui gardent le souffle de vie.

Il eût donc eu sa place marquée parmi les portraits dont se compose ce volume; nous eussions souhaité trouver à son sujet les notes biographiques et bibliographiques qu'il nous fournit sur ses confrères. Sa modestie l'a empêché de parler de lui-même. Nous savons cependant que M. Charbonneau s'est préoccupé de tout temps de la poursuite du Beau et qu'il en a fait son but idéal et choisi. La poésie a été pour lui plus qu'un délassement fugitif: il l'a cultivée longuement et sérieusement; et le seul nombre de ses rimes lui vaudrait le titre, peu commun chez nous, de « poète de profession ».

Débutant en 1912 par *Les Blessures*, que publia Lemerre, il a produit successivement quatre autres recueils: *L'Âge de sang*, *Les Prédestinés*, *L'Ombre dans le miroir* et *La Flamme ardente*<sup>3</sup>. Deux autres entièrement achevés: *Sur la borne pensive* et *Les Enracinés*<sup>4</sup>, verront prochainement jour.

C'est assez dire l'attrait profond de Jean Charbonneau pour la muse et la somme de veilles qu'il lui a vouée.

Son inspiration est avant tout lyrique, quoi qu'elle se puise au fonds d'une pensée réfléchie et grave. Soit qu'il interroge la nature en ses modes changeants, soit qu'il dégage les symboles de l'histoire et de la légende, soit qu'il creuse les domaines de l'idée pure, c'est à travers le sentiment, l'image, que se projettent ses conceptions.

Elles émanent une lueur irisée, flottante, qui est celle de son rêve et de sa mélancolie. Il ne vise pas à l'ordre serré, à la concision absolue, à ce qui est dans l'expression fixé et inflexible: — son charme est celui de visions errantes et de rythmes berceurs, accordés aux aspects fluides et fugaces de l'univers. Les sentiers de l'âme et ceux des objets s'y rejoignent et s'y croisent:

l'esprit se laisse guider à leurs méandres sans songer au but incertain.

Il circule dans ces strophes, par jets et par éclairs, des idées élevées, des tableaux gracieux ou émouvants, des impressions vives, des maximes d'une sagesse souvent désenchantée. Par ces qualités de substance, Jean Charbonneau se démontre vraiment poète et honore l'École studieuse dont il fut l'initiateur.

Il ajoute à nos thèmes d'inspiration un mode personnel, une manière.

Comme il cite, au cours de ces pages, les confrères auxquels il fut associé, il semble juste d'inscrire ici deux extraits de ses œuvres qui en révèlent les traits saillants : l'un disant les effluves ardents des renouveaux ; l'autre, l'assoupissement que verse à l'âme l'ombre narcotique des soirs :

#### RÉSURRECTION

Un matin lumineux que dore le soleil  
 Se lève fièrement sur les plaines du monde,  
 Prodigue sa clarté réconfortante et blonde,  
 Sa force inépuisable et son éclat vermeil.  
 Saison nouvelle ! Ah ! comme mai, dans son ivresse,  
 Est avide de vivre et reprend sa verdure !  
 Combien à se vêtir de mousse il met d'ardeur  
 Avant que le bourgeon des arbres apparaisse,  
 Présage de la fin du rude hiver ! Les soirs  
 Sont devenus plus longs, plus calmes ; et les heures,  
 En entourant les toits connus de nos demeures,  
 Font tomber des parfums de leurs lourds encensoirs.  
 La source a retrouvé ses chansons printanières ;  
 De partout, dans les champs, c'est le réveil des voix.  
 L'ombre des feuillaisons enveloppe les bois ;  
 Un suc vital profite aux jeunes pépinières,  
 Et l'oiseau, revenant de loin, refait son nid.  
 Dans les guérêts, dans les buissons, dans les allées,  
 Dans les fleurs des jardins, dans l'herbe des vallées,  
 C'est un hymne qui passe à travers l'infini !  
 Résurrection ! Joyeuse extase de revivre !  
 Rayons trois fois heureux qui réchauffent les champs !  
 Rythmes des frais matins, lumières des couchants !

Sèves, neuves couleurs dont l'univers s'enivre!  
 Triompher de la mort et provoquer le temps!  
 Reprendre le chemin dont les hivers voraces  
 Avaient derrière nous comblé les longues traces!  
 Retrouver, qui semblaient perdus, les beaux instants  
 Qui rehaussent le rêve et divinisent l'être!  
 Monter vers les monts bleus et vers l'horizon clair!  
 Sentir battre son sang et frissonner sa chair!  
 Marcher vers l'avenir renouvelé: Renaître!

*(La Flamme ardente)*

### PENSÉE, ENDORMEZ-VOUS!

Pensée, endormez-vous, ne vous réveillez pas.  
 Tout repose et plus rien ne s'entend sur la route :  
 Un rustique bouquet se fane entre vos bras ;  
 Votre souffle est léger, et, muet, je l'écoute.  
 À quoi rêvez-vous donc en ce soir souverain?  
 Une pâle lueur vous baigne de son charme.  
 Peut-être évoquez-vous le dard d'un vieux chagrin :  
 Sur l'une de ces fleurs on dirait une larme.  
 L'heure se sublimise en sa tranquillité ;  
 Le silence devient comme un très pur symbole.  
 Je reste devant vous, ô ma divinité,  
 Attentif, immobile et sans une parole.  
 Quelques rayons de lune éclairent vos cheveux ;  
 Votre bouche, tantôt qui paraissait fermée,  
 Semble à présent vouloir exhaler des aveux.  
 Me parlez-vous, me parlez-vous, ô bien-aimée?  
 Mais non : vous n'êtes plus qu'une ombre dans le soir ;  
 Le mystère vous a chastement enlacée.  
 Vous vous taisez ; je viens auprès de vous m'asseoir...  
 Dormez, reposez-vous de vivre, ô ma Pensée!

On peut s'attendre, après ces lignes, à voir l'auteur traiter de son École en philosophe et en poète au moins autant qu'en simple narrateur. Ces études, à côté de leur part d'histoire et de critique, sont des analyses d'âme et des essais de théories. D'aucuns pourraient vouloir une méthode plus physique, mais alors l'analyste ne serait plus Jean Charbonneau.

Il faut d'avance accepter le genre : les réflexions abstraites, les thèses psychologiques, suivant et commentant les faits. Les biographies sont à la mode : pourquoi pas les mémoires quintessenciés ?

UN HOMME ET SON PÉCHÉ  
PAR CLAUDE-HENRI GRIGNON<sup>1</sup>

*Dans L'Avenir du Nord, l'article de Dantin est précédé d'une note de la direction: «Une deuxième série des Gloses critiques, de Louis Dantin, qui paraîtra bientôt chez l'éditeur Lévesque, contiendra, entre autres pages inédites, l'étude suivante sur le roman de Claude-Henri Grignon: Un homme et son péché. Nous sommes heureux d'en offrir la primeur aux lecteurs de notre journal, grâce à l'obligeante attention de l'auteur.»*

*L'étude de Dantin porte sur l'édition de 1933, plutôt que sur l'édition définitive de 1935, destinée au prix David, que Grignon avait revue et corrigée et qui devait paraître quelques jours plus tard (voir Un homme et son péché, édition critique par Antoine Sirois et Yvette Francoli, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde»). C'est J. -C. Prévost qui avait fait parvenir l'ouvrage de Grignon à Dantin. Celui-ci écrit à Rosaire Dion-Lévesque: «Vraiment, ce n'est pas mal. C'est une nouvelle étude de l'avare et de l'avarice, et sans doute venant après celle de Plaute et de Molière, elle est vouée à beaucoup de traits communs. Mais enfin elle s'individualise par son local, par les traits de ses personnages, et arrive à créer une impression distincte. Un avare "habitant" dans les terres neuves du Nord y pose de pied en cap, et le récit, très mince d'intrigue, roule surtout sur le pitoyable martyr de la pauvre femme et victime. Il y a des pages d'un émouvant réalisme, et le style tout entier se tient dans une note*

*concise à laquelle l'auteur ne nous avait pas habitués. C'est à cent coudées au-dessus du Secret de Lindbergh» (lettre du 3 janvier 1934).*



**M**. CLAUDE-HENRI GRIGNON s'est fait, comme critique littéraire, la réputation d'un esprit éveillé, ouvert à la beauté, bouillant d'ardents enthousiasmes, mais, par contre, sujet à des outrances et à des préventions qui l'entraînent souvent loin des lois d'une équité sereine. Comme créateur original, il nous donna jadis une œuvre curieuse, une espèce de saga brûlante écrite sous l'émoi immédiat de l'exploit épique de Lindbergh<sup>2</sup>, et dont l'envolée s'exaltait à des cimes parfois nuageuses. Il nous revient avec un roman<sup>3</sup> où, cette fois, il cultive le réalisme et nous révèle une face nouvelle de son versatile talent.

*Un homme et son péché*, c'est un récit de la terre canadienne, mais qui, au lieu d'en esquisser les types traditionnels et les situations communes, en a choisi un type d'exception dont les traits anormaux démentent son entourage et y forment une tache de contraste. Si Plaute<sup>4</sup> et Molière n'avaient pris les devants, ce livre aurait pu s'intituler *L'Avare*, car le Poudrier de M. Grignon n'est autre qu'Euclio<sup>5</sup>, Harpagon, accommodés à la sauce canadienne. Et l'on est frappé tout d'abord de la ressemblance de famille entre ces trois héros. Ils ont la même soif maniaque de l'or, le même intégral égoïsme, les mêmes tourments aussi pour la sécurité de leur trésor. Et des détails transmis de siècle en siècle se retrouvent, à peine modifiés, dans cette réplique nouvelle. Tous les trois rognent sur le manger et réduisent leurs commensaux à des menus microscopiques. L'avare de Plaute cache ses

écus dans une marmite, celui de Molière dans une cassette; l'Harpagon du Nord les enfouit dans un sac d'avoine; mais ils font tous à leur magot de fréquentes visites, contemplent longuement leur or, y plongent leurs mains frémissantes. Sous ce rapport, vraiment, M. Grignon n'a rien inventé, a même suivi d'un peu trop près les lignes connues.

Mais voici où il ajoute un trait nouveau à la peinture. Ses prédécesseurs nous disaient les ennuis du fils de l'avare, regimbant sous les privations qu'il subit; mais que pouvaient être ces ennuis comparés à ceux de sa femme? C'est ce qu'ils ne touchaient même pas, et c'est ce que notre conteur entreprend de décrire, faisant de ce tableau la part saillante de son œuvre. — La vie misérable et soumise de la jeune Donalda, liée à cette brute, sa lutte contre la faim jusqu'à l'épuisement final, donnent une puissance toute neuve au portrait du vice odieux. L'auteur y met des qualités d'observateur et de psychologue, une couleur variée, vivante, et un sentiment de pitié qui dépasse le champ de la comédie et fait de son récit une étude morale et humaine. Donalda ne sert pas de simple repoussoir à son vieux grigou de mari; elle vit de sa vie propre, nous intéresse d'elle-même, et son martyre nous émeut. En fait, elle est le fil principal de cette trame, et quand il est rompu, l'œuvre se traîne un peu au hasard. On suit comme un «conte à pleurer» le sort de cette fille de vingt ans, à qui sont imposés tous les renoncements, toutes les fatigues, et dont l'existence même s'immole aux exigences d'une passion sans frein. Il y a dans l'esquisse de ses journées une accumulation de détails cruels qui donnent cent fois l'envie de tordre le cou à son bourreau. Et sa mort attendue s'entoure d'un appareil de misère et de désolation sans phrases.

Sans doute, ici comme dans les fables, la couleur se pose en tons crus, est étendue en couches épaisses. Tout n'est pas vraisemblable dans cette histoire de torture froide et de résignation surhumaine. L'avare joue son rôle à fond, le rend

excessif à plaisir. «La jeune femme n'oublierait jamais le jour où elle avait voulu se servir une seconde fois de mélasse. Séraphin lui avait agrippé la main qu'elle tendait vers le pot, en lui disant, la prunelle pénétrante: "Ma fille, tu n'es pas raisonnable: ce demiard-là, à nous deux, devrait durer au moins deux mois."» — «Viande à chiens! qu'est-ce que tu fais là? un chapeau de paille pour frotter le plancher! Veux-tu me mettre dans le chemin? Ce chapeau-là est encore bon: il m'a coûté de l'argent, dix cents, chez Lacour.» On sourit tout en frissonnant. Et Donalda est un être idéal, une seconde Griselda<sup>6</sup> dont l'héroïsme monte à des degrés inconcevables et frisant la bêtise. Comment nous faire croire qu'à vingt ans, après douze mois passés avec son vieux conjoint, avare même de ses caresses (ce qu'on ne s'explique pas, vu qu'elles ne coûtaient rien), «elle ne désirait plus l'homme, et sa chair la laissait tranquille»? Et quand il lui disait que «rien n'est plus méchant que de manger tous les jours du pain ou de la graisse», est-ce possible qu'«elle le croyait, ayant foi en lui comme en Dieu»? Passe pour la soumission de l'âme, mais celle des sens, de l'estomac, chez cette robuste paysanne! Ces exagérations enlèvent à la vérité du récit et lui donnent un air de légende. Toutefois, d'autres incidents et le jeu d'acteurs secondaires viennent lui rendre une touche bien réelle: les personnages d'Alexis, le bûcheron bohème et dévoué, de Bertine, la cousine compatissante, dont les actions sont naturelles et les caractères nettement frappés, et qui font un cortège touchant à la catastrophe finale. C'est en celle-ci que M. Grignon maîtrise décidément son thème. Il crayonne Donalda mourante en des traits d'une observation aiguë, pathologique pour ainsi dire, avec une pitié plus intense pour être contenue. Toutes ces pages du volume que Donalda anime sont d'un sentiment pathétique et d'un art graphique vigoureux.

Elles eussent pu sans inconvénient servir d'épilogue au récit, car ce qui les suit devient pâle et paraît presque superflu. Que

Poudrier, désormais seul, continue sa vie d'usurier, qu'il multiplie ses capitaux en des exactions plus vastes, et qu'au zénith de sa fortune il périclite d'une fin soudaine et tragique, ces après-coups n'arrivent plus à nous empoigner. Mais l'auteur paraît avoir eu, tout au long de l'œuvre, des préoccupations morales. Son titre même ne pose-t-il pas la notion du « péché » ? Dès lors il faut que l'avare soit puni. Et il l'est à l'ancienne manière, celle des contes de notre enfance, par le feu qui le consume avec son trésor mal acquis. Cette vengeance, comme la foudre, semble tomber tout droit du ciel, car aucune cause humaine ne lui est assignée. Deux accidents l'amènent, l'un et l'autre fortuits et surgissant on ne sait d'où. La vache de l'avare tombe à l'eau, en même temps sa maison prend feu : sans cette coïncidence Poudrier échappait à la justice ! On nous suggère sans doute qu'une des victimes de l'usurier pourrait avoir pris sa revanche ; mais cette suggestion est si vague qu'elle passe inaperçue : on se la fait plutôt soi-même. L'auteur n'abuse-t-il pas ici du « doigt de Dieu » ? Son histoire n'en devient-elle pas d'une façon trop patente une page de morale en action ? De tous les moyens dramatiques, l'accident est le plus naïf ; et dans une œuvre fourmillant de psychologie c'est ce qu'on peut imaginer de moins psychologique. Qu'on nous épargne l'accident comme solution de problèmes humains ou comme outils de l'intervention divine. Qu'on nous serve des Érinées surgissant des entrailles du crime, poursuivant le coupable de fouets intérieurs ou de maux qui ne soient que la pousse fatale des faits qu'il a semés. On peut se demander si le souci du moraliste n'a pas nui, dans le cas présent, à l'art du romancier. Supposons qu'au lieu d'une « leçon » terrifiante, l'œuvre nous eût offert, de la vie telle qu'elle est, un tracé objectif et impassible, n'en eût-elle pas été littérairement plus forte ? Elle nous montre bien Poudrier grandissant en richesse et en influence avec les années, jouissant même du respect qui s'attache aux honnêtetés légales ; mais elle devait, en bonne logique, le laisser mourir dans

son lit, léguant son bien à l'Église et aux pauvres; quelles pages riches d'ironie et de fine satire eussent pu en résulter!

Elle eût gagné de même en pureté des lignes à s'abstenir des gloses ouvertes dont elle accompagne les faits. «C'était là que l'usurier faisait signer à de pauvres malheureux les pires engagements qu'ait jamais imaginés la plus infâme canaille.» — «Sa passion atteignait à une intensité que ne connaîtront jamais les damnés de la paresse, ni ceux de l'orgueil, ni ceux de la gourmandise, pas même les insatiables de l'épuisante luxure.» — «L'encre y était continuellement figée, comme si elle n'eût pas voulu servir aux contrats malhonnêtes et si durs que rédigeait, d'une main de fer, l'impitoyable usurier.» — «Il était plongé dans la mare de ses pensées mesquines et infectes.» Avons-nous besoin de tant d'épithètes, de tous ces verdicts prononcés? Qu'on rende les actes même éloquents, suggestifs: ils se qualifieront tout seuls. Le lecteur, si on lui fournit le substantif, le verbe, saura appliquer l'adjectif. Au lieu d'«elle se tordait, la pauvre Donalda, comme sur un lit de braise», il valait mieux écrire: «Elle se tordait comme sur un lit de braise»; et nous eussions songé: «La pauvre Donalda!» Forcément le style s'alourdit de ce bagage de commentaires, y perd de sa plasticité et de sa prestesse.

Il se laisse de plus envahir, en des sautes soudaines, par un lyrisme intempestif. Souvent réaliste à l'excès, l'auteur ne peut s'astreindre à l'être constamment: au milieu de sillons bien droits d'observation rigide, on le voit se livrer à des cabrioles romantiques. «Sa passion, plus éloquente qu'un ciel étoilé, plus prenante que l'espace» (comparaisons d'ailleurs peu limpides?). — «Un sourire de béatitude se balançait sur ses lèvres ainsi qu'une abeille sur un pétale.» — «Donaldal bleuissait tranquillement ainsi que la neige sous un rayon de soleil.» Et voici une image qui, d'une scène de mœurs paysannes, nous reporte droit à Homère: «Et le dédain, ainsi qu'une bave immonde, coulait de sa bouche charnue.» Ces fioritures n'ajoutent rien à des pages vivantes par

elles-mêmes que soulevait une belle simplicité, et contrastent étrangement avec d'autres formules du livre. Il faut s'en tenir à un genre, ne pas vouloir être à la fois Céline et Giono.

Tout est robuste dans cette œuvre, mais inégal, même la grammaire. Je ne sais si l'auteur l'a fait exprès, mais des échantillons de « langage canadien » se glissent même dans les pages qu'il écrit pour son propre compte ; et ces solécismes nageant parmi des phrases toutes françaises font l'effet d'oublis malheureux. « Quand la petite eut vingt ans, il (Poudrier) la maria. » — « La chambre mystérieuse restait toujours barrée à clef. » — « Heureusement que Bertine était distraite. » — « Ses vêtements paraissaient enduits de coal-tar. » Ou bien c'est le sens des mots qui fléchit. Une tombe n'est pas la même chose qu'un cercueil, et « détester » dit plus que « haïr » : or l'auteur place une « tombe » dans la chambre mortuaire ; il écrit : « Il la détestait, il la haïssait même. » Cette phrase : « Il opérât dans les labyrinthes toujours quelque peu inédits des billets à ordre » atteint les limites du phébus. Exemples, entre autres, d'une langue par moments incertaine, trop peu soucieuse de purisme et, qui pis est, de pureté.

Quant à l'idiome dans lequel s'expriment les personnages, il pouvait légitimement être « canayen », et il l'est avec abondance. M. Grignon en saisit bien les intonations pittoresques. Seulement la mesure n'est pas son fort, et parfois, sans nécessité, il transcrit de cet idiome des types vulgaires et avilis. « Commenceraient-ils à me lâcher, les v'limeux ? pensa l'avare. » — « Elle engraisse, ma terre, la bonguienne, elle engraisse. » — « S'il fallait qu'il me remette mon argent, ça parlerait ben au maudit. » Je serais désolé de passer pour « fine bouche », mais je ne puis goûter ce genre de terroirisme. Non seulement il est répugnant en lui-même, mais aucun motif d'art, dans l'espèce, ne le justifie. Je ne conçois pas Poudrier, cet homme poli, féru des bienséances, usant, même à part soi, d'un langage d'abruti. En principe, j'estime que cet

argot, sauf des cas très rares, ne mérite pas qu'on l'imprime : c'est assez bien de l'entendre chaque jour sans avoir à le lire ! Les auteurs qui nous intéressent au dialecte de nos gens sont ceux qui le puisent à ses sources dignes, non ceux qui le ramassent au premier ruisseau venu. — Cet excès est d'ailleurs plus rare ici que dans *Le Déserteur*<sup>7</sup>, issu de la même plume, où les dialogues des « natifs » sont positivement boueux.

Malgré tous ces défauts (et M. Grignon, critique très sévère pour autrui, doit souffrir qu'on les lui signale), *Un homme et son péché*, par sa vitalité, sa verdeur, et son élément sympathique, prend place parmi nos bons romans. L'auteur fait partie d'un groupe qui se vante avant tout de « ne pas ennuyer ». Eh bien, il n'ennuie pas ; et tout élémentaire que soit cet idéal, c'est déjà un succès que de l'atteindre. Mais il le dépasse fréquemment, en des passages d'une vision forte et sûrement écrits dont l'art n'appelle aucune réserve. Il crée pour ses tableaux l'atmosphère bien distincte d'une campagne du Nord ; il y dresse une humanité qu'il sait faire agir et pâtir. Donald, Alexis, Bertine, se meuvent sans trébucher, avec les gestes qu'il convient ; mieux que Poudrier même ils occupent le centre du livre et en assurent la valeur réelle.

## L'AVENIR LITTÉRAIRE DE NOTRE JEUNESSE<sup>1</sup>

*L'article de Dantin s'inscrit dans un projet d'ouvrage sur «Le présent et l'avenir de la jeunesse canadienne», lancé par Albert Lévesque au début de l'année 1934. Celui-ci avait écrit à Dantin pour solliciter sa collaboration: «Partout, on se tourne vers la jeunesse instruite pour rétablir l'équilibre social, économique et politique des nations. Chez nous, cette œuvre s'accomplira, sans doute, comme ailleurs, avec le concours des jeunes. Comment obtenir ce concours efficace? Nous avons pensé, quelques amis et moi, qu'une enquête publiée en volume, et destinée à souder l'effort conjoint de deux générations, pouvait seule assurer le succès du dessein poursuivi. Notre appel s'adresse donc aux chefs de file actuels, pour solliciter d'eux une orientation, et aux chefs de file de demain, pour consulter leurs inquiétudes. D'une part, les aînés rappelleront aux jeunes: a) comment leurs efforts ont servi à préparer leur avenir; b) comment ils entendent poursuivre leur tâche. D'autre part, les jeunes exposeront aux aînés : a) quelles difficultés ils ont à vaincre aujourd'hui; b) quels desseins ils ambitionnent d'atteindre demain. Votre situation sociale et votre compétence vous ont désigné pour participer au succès de cette enquête. Auriez-vous, en conséquence, l'obligeance de nous fournir pour la fin février, un article d'environ 2,000 mots, résumant l'effort accompli jusqu'ici, pour améliorer le sort de la jeunesse littéraire, et l'œuvre qui reste à parfaire» (lettre du 1<sup>er</sup> février 1934).*

*Le plan de l'ouvrage se lisait :*

*«Avant-propos de l'éditeur: L'Action politique des jeunes: par l'action concentrée des chefs de l'heure et de ceux de demain.*

*Le Présent: L'Hon. Athanase David: à toute la jeunesse de la Province; M. Antonio Perrault: à la jeunesse universitaire; M. Henry Laureys: à la jeunesse commerciale; M. Augustin Frigon: à la jeunesse technicienne et industrielle; M. Charles Maillard: à la jeunesse artistique; M. Louis Dantin: à la jeunesse littéraire; R. F. Marie-Victorin: à la jeunesse scientifique; M. Clovis Bernier: à la jeunesse ouvrière; M. Victor Doré: à la jeunesse enseignante; M. Albert Rioux: à la jeunesse agricole; M. D<sup>r</sup> Jos. Gauvreau: à la jeunesse professionnelle.*

*L'Avenir: M. Armand Viau: pour toute la jeunesse de la Province; M. Jean Bruchési: pour la jeunesse universitaire; M. Paul Laroque: pour la jeunesse commerciale; M. Jean-Marie Gauvreau: pour la jeunesse technicienne et industrielle; M. Eugène Lapierre: pour la jeunesse artistique; M. Pierre Daviault: pour la jeunesse littéraire; M. Jacques Rousseau: pour la jeunesse scientifique; M. J. A. Saint-André: pour la jeunesse ouvrière; M. René Guénette: pour la jeunesse enseignante; M. Adrien Desautels: pour la jeunesse agricole; M. Roger Brossard: pour la jeunesse professionnelle.»*



QUELLE SITUATION s'offre aux jeunes écrivains qui chez nous, à l'heure actuelle, voudraient apporter leur appoint à notre expression nationale, contribuer à notre culture et former le noyau d'une littérature vraiment canadienne? Sur quels secours peuvent-ils compter? Quels obstacles les attendent, et quelles perspectives leur ouvre l'avenir? Ce sont des questions

opportunes, et que notre jeunesse, avant de se risquer dans les aventures littéraires, a le droit de vouloir élucider.

Reportons-nous, pour y mieux répondre, à un passé encore peu lointain, à la génération qui précéda celle-ci, et demandons-nous quel était, il y a cinquante ans, l'attrance que les lettres pouvaient offrir à un jeune homme et les chances qu'il avait de s'en faire une carrière.

D'abord il lui manquait une formation sérieuse qui l'eût préparé à écrire et lui en eût insufflé le goût. L'éducation de nos collègues pouvait être «solide», mais elle n'était pas littéraire. Elle enseignait la langue française comme instrument d'usage pratique bien plus que comme outil d'art et de précision. Ce qu'elle appelait les «belles-lettres» et la «rhétorique» n'étaient guère qu'une exposition de préceptes que ne vivifiait aucun enthousiasme, aucun appel à la Beauté. Les exercices de composition, élémentaires jusqu'à être enfantins, ne laissaient pas le moindre essor à l'invention, à l'initiative, n'étaient l'objet d'aucune critique experte. L'«étude des modèles» se bornait à quelques pages des anciens classiques, sans commentaire qui les eût illuminés. L'histoire littéraire était nulle, et il fallait comme en cachette découvrir que des génies s'étaient nommés Ronsard, Montaigne, et que d'autres se nommaient Lamartine et Vigny. Personnellement je me rappelle que tout ce que j'appris de la *Légende des siècles*, en mes deux années «littéraires», je le trouvai en citations éparses dans les *Mélanges* de Louis Veuillot. Et Veuillot s'escrimait contre la *Légende*, il la citait pour s'en moquer; mais moi, elle m'emballait quand même, et je sautais la critique pour les extraits! Aucun aperçu, même lointain, des littératures étrangères; rien sur Dante, sur Shakespeare, sur Cervantès, sur Goethe. Sans compter que des mondes entiers étaient tenus sous clef par système: celui du roman, du théâtre, de la poésie sentimentale, de tout ce qui effleurait l'expression «laïque» du cœur. Et ce n'est dans aucun esprit de blâme que

j'énumère ces choses: je les constate simplement comme des faits. Il se peut que l'éducation ait une tendance foncière à se traîner derrière son temps, à s'entraver dans ses routines; et nos vieux professeurs, que j'aime et que j'estime, faisaient sûrement de leur mieux. En tout cas il est clair qu'un jeune homme sortant de collège vers 1885 n'était nullement prêt à une vocation littéraire, qu'il n'en avait acquis ni l'attrait ni l'exercice.

Et au seuil de sa vie nouvelle que trouvait-il autour de lui? Pas le moindre moyen de suivre cette vocation, l'eût-il reçue directement d'en haut. Aucune porte ouverte au talent, aucun cercle pour l'accueillir, aucune carrière où il servît à quelque chose. Seul le journalisme faisait une place à l'écrivain, mais une place tellement étroite que ses facultés le plus souvent s'y atrophiaient au lieu d'y grandir. Journalisme strictement politique, où il fallait d'un jour à l'autre attaquer une transaction louche, déverser le mépris sur le dernier «vendu», et où, à peine cinq ou six fois l'an, un sujet de portée plus large amenait un article tant soit peu «écrit»! Ou bien reportage incolore qui, empêtré dans les problèmes que lui créait notre vie pratique, appelait l'anglicisme à l'aide de son vocabulaire restreint et perdait le peu de grammaire acquis pendant les classes. Que devenait le reste des forts en thème, des prix de rhétorique? Des avocats ou des politiciens; et Dieu sait en quels plaidoyers hybrides, en quelles diatribes de hustings, s'écoulaient leurs souvenirs de Cicéron et de Mirabeau. Je ne parle pas de nos prêtres qui, eux du moins, pouvaient se réfugier dans l'éloquence sacrée comme dans un coin littéraire circonscrit et calme. Il fallait, dans ces circonstances, un esprit héroïque pour persister à servir les lettres, et des hommes comme Fréchette ou comme Pamphile Lemay, poètes envers et contre tout, étaient fatalement des phénomènes.

Mais eussent-ils été légion, les neuf dixièmes d'entre eux eussent été impuissants à se produire devant le public. À peine deux ou trois revues leur eussent ouvert leurs pages, et avec

quelle circonspection! Ils eussent trouvé pour leurs volumes des imprimeurs, mais non des éditeurs; et les jeunes d'alors, comme ceux de toujours, logeaient le vide dans leurs bourses. Alors pourquoi écrire, si l'œuvre caressée est vouée au néant? On s'en tirait parfois par une «souscription<sup>2</sup>». L'auteur ou ses amis, pour s'assurer des fonds, colportaient des cédules comme on sollicite une aumône. Vous reteniez d'avance un ou deux exemplaires, et si assez d'autres bonnes âmes en faisaient autant, le livre s'imprimant, vous surprenait six mois plus tard. Mais seuls les gens un peu connus réussissaient par ce moyen: un débutant de lettres n'eût pas trouvé cent souscripteurs.

L'ouvrage, une fois lancé, était reçu par l'indifférence commune, par un silence lourd comme le plomb. Si un critique s'en occupait il le faisait le plus souvent à l'aide de notions générales, de principes inflexibles où l'auteur ne trouvait aucun reflet de sa pensée et aucun guide pour sa plume. Si on ne le portait pas aux nues, on l'abaissait au-dessous de tout; rarement mettait-on à le juger le discernement équitable, la balance du pour et du contre qui seuls eussent rendu service.

Quant à un encouragement quelconque de la part des autorités ou des institutions publiques, il n'y fallait pas songer. Les collègues, les écoles, eussent cru se dégrader en faisant part aux œuvres canadiennes dans leurs distributions de prix. L'État jugeait la littérature en dehors de sa sphère. Les écrivains, comme tout le monde, s'ébattaient dans «l'individualisme robuste», qui régissait l'économie d'alors, et en étaient les plus piteuses victimes.

Le tableau qui précède n'est pas éblouissant, mais il n'est pas chargé. Non seulement le jeune homme d'il y a cinquante ans ne pouvait se hisser à la littérature que par une vocation brûlante et au prix d'héroïques efforts, mais il n'en tirait aucune récompense, pas même celle de l'estime et de la louange méritées.

Il s'agit de savoir si ces conditions ont changé. Est-il plus facile aujourd'hui, est-il plus fructueux, d'être un écrivain, un poète ?

Je voudrais présenter un brillant contraste, montrer les lettres, en 1935, honorées, applaudies, payées de monnaie et de gloire, et les littérateurs, préparés par d'intenses études, creusant à leur loisir et sans poids de soucis vulgaires dans les trésors de la pensée.

La vérité est plus modeste. Nous savons tous que notre pays n'est pas le paradis des arts; que les efforts matériels captivent encore le meilleur de notre énergie, au détriment de poursuites plus hautes. Nous sommes une race intelligente qui n'a pas le temps, ou le goût, d'être intellectuelle, et qui met encore la «lecture» au simple rang des distractions. D'où il suit qu'un ouvrage édité à mille exemplaires suffit généralement à nos trois millions d'habitants. Avant que les lettres chez nous puissent atteindre un progrès qui compte, il faudra que nos gens apprennent à lire, ou plutôt à vouloir lire, et, selon l'expression marchande, créent un écoulement pour la denrée mentale. Peut-être un peu plus d'intérêt chez nos classes instruites pour les productions de l'esprit; un peu plus de bruit fait autour d'elles; une critique plus large et plus fine, quoique encore trop souvent outrée et malveillante: — voilà les seuls gains qu'ait marqués, en une génération, la cause littéraire en ce qui touche notre public; et ce n'est vraiment pas assez.

Mais du côté des producteurs, il faut constater une avance. D'abord je crois que notre éducation s'est élargie, et que nos professeurs de lettres font maintenant une place décente à l'histoire littéraire des âges et à l'analyse des modèles capables de former un littérateur d'aujourd'hui. En dépit des inhibitions qui les restreignent encore, et qu'on peut, à leur point de vue, juger respectables, ils transmettent des leçons utiles, appropriées au temps où nous vivons. Ils cultivent chez les jeunes le sens de la beauté et les exercent à l'exprimer dans le langage du vingtième siècle. L'élève qui sort de leurs mains ne tombe plus, désemparé,

dans un autre monde, s'il ouvre Bourget ou Duhamel, Rostand ou Valéry. Il devient plus aisé d'être un écrivain parce qu'on n'a pas appris, à tout le moins, à ne pas l'être.

Il est de même moins difficile d'aborder le public. Une maison d'éditions n'est plus un de ces rêves qui, chez nos devanciers, se résolvait en cauchemar. Des hommes d'affaires, mais doués de sens national, ont rendu possible au talent de s'essayer devant un auditoire. Il s'imprime aujourd'hui plus de livres en un an qu'il ne s'en publiait en dix; et les auteurs, pour une bonne part sont des jeunes hommes ou des jeunes filles qui débudent et tâtent l'opinion. Leurs essais sont parfois manqués; et des esprits chagrins en concluraient à blâmer l'effort même; — mais qui ne voit que cette activité est utile et féconde, qu'elle crée chez nous un courant mental d'où, à leur heure, surgissent des œuvres d'un indiscutable mérite? Nous lui devons déjà de jeunes romanciers, de jeunes poètes, que nous regrettons de n'avoir pas connus: Choquette, DesRochers, Beaumarchais, Nantel, Jovette Bernier et d'autres. Qui peut nier que cette poussée vitale vaille mieux que l'inertie et le néant?

Une grande lacune reste à combler. Nos revues littéraires, aussi bien que nos grands journaux, restent fermés pour la plupart au roman canadien: pourquoi? On les excuserait s'ils s'entenaient aux meilleures œuvres de la production étrangère; mais ils se fournissent au contraire dans ses champs les plus secs. Rien n'égale l'insipidité des contes de troisième ordre qu'ils nous servent à pages débordantes. Les nôtres assurément pourraient faire aussi mal: pourquoi ne pas les employer? Sous ce rapport nos anciennes revues avaient plus d'esprit national, et tout simplement plus d'esprit. *La Revue canadienne* publiait les récits d'Aubert de Gaspé, de Laure Conan, de Marmette, de Boucherville; et ils valaient au moins les fadeurs douceâtres de Claire Deville et de Comtesse Clo. Un appel adressé à nos jeunes romanciers remplirait nos revues d'œuvres aussi «honnêtes», et qui ne

sauraient être plus ennuyeuses. Et sur le nombre il s'en révélerait quelqu'une qui marquerait, qui nous ferait avancer d'un pas. Mais ces romans, il faudrait les payer? Eh bien, ne paie-t-on pas des droits d'auteurs sur tous les autres?

Être payé pour ce qu'on écrit: voilà pour nos auteurs le problème qui reste angoissant, et dont la solution semble encore lointaine. Et pourtant, même ici on constate quelque progrès. Un écrivain ne peut s'attendre à des rétributions normales sur un ouvrage tiré à un millier, dont l'éditeur a subi tous les frais. Il recevra pourtant un certain nombre d'exemplaires qu'il pourra vendre à son profit, des escomptes sur les autres, peut-être une obole de surcroît. Les écoles pourront acheter son livre, le gouvernement en vouloir pour les bibliothèques publiques. Et puis il y a ces concours qui se multiplient, où les œuvres primées reçoivent de substantielles récompenses. Tout cela est encore insuffisant et incertain: seulement un peu mieux que ce que nous offrait le passé. Il faut souhaiter voir le jour où la littérature sera devenue une carrière, fera vivre son homme comme la menuiserie. N'oublions pas toutefois que le travail intellectuel porte en lui-même un salaire de joie, de dignité; que la tradition des poètes pauvres est universelle et n'a pas empêché le génie de créer et de survivre; qu'il est possible enfin de joindre aux plus vulgaires besognes des heures vouées à l'étude et au songe. Quiconque sent en lui bouillonner l'idée et sonner les appels du verbe trouvera le moyen de s'exprimer: il le ferait dans un désert. Son art n'en sera que plus sûr pour rester désintéressé et libre de toute chaîne. Il faut que nos jeunes gens écrivent avant tout par instinct, par amour du vrai et du beau, peut-être un peu par amour de la gloire, et se résignent d'ici longtemps à ces récompenses idéales. Cela n'empêche qu'ils en méritent d'autres et doivent lutter pour les obtenir.

DE PASCAL À PÉGUY  
ÉTUDES DE CRITIQUE ET DE MORALE  
PAR GAILLARD DE CHAMPRIS<sup>1</sup>

C'EST une œuvre sérieuse, aérée, et large tout en étant très orthodoxe, que la série d'études : *De Pascal à Péguy*, qui s'ajoute à la somme déjà remarquable des travaux littéraires de M. Gaillard de Champris<sup>2</sup>. En des essais aux thèmes épars, et que ne relie aucun fil sauf l'unité d'esprit et de but, Pascal, Bossuet, saint Vincent de Paul, Morny, Balzac, Sainte-Beuve, Barbey d'Aurevilly, Péguy, Bourget, Barrès et d'autres, se campent en des portraits d'où leur caractère et leur âme ressortent en même temps que leur œuvre. L'auteur s'attache en chaque sujet à dégager les questions morales des données historiques et des éléments d'art, et il n'ignore jamais les rapports des écrits ou des personnages avec les normes de la foi, de la conduite intime. C'est ce qu'annonçait le sous-titre : *Études de critique et de morale*. On n'est donc pas surpris de voir Pascal ou Bossuet soumis non seulement à des observations mentales, mais à des examens de conscience. Pascal, qui fut un génie, fut-il en même temps un saint ? Jusqu'à quel point a-t-il connu ces délices mondaines dont il dénonce le néant ? Dans quel degré ses polémiques acerbes, son attachement à l'idée janséniste, accusent-elles son humilité ? N'y eut-il pas de la dureté, jointe à des convoitises terrestres, dans ce procès avec sa sœur ? Bossuet fut-il ambitieux d'honneurs, même

de prébendes, pour lui et pour les siens? Manqua-t-il envers Fénelon à la douceur évangélique? Le romantisme en France a-t-il sapé la majesté des mœurs? Péguy, Barrès furent-ils chrétiens? On peut trouver que certaines de ces questions manifestent envers l'âme des gens, leur conscience et leur vertu, une curiosité excessive, et qu'elles sont d'ailleurs insolubles. Comment définir, par exemple, le « catholicisme » de Péguy, qui récite des *Ave* sur les omnibus, mais qui s'obstine dans un mariage purement civil, s'exile des sacrements, et voit ses livres constamment menacés des condamnations de Rome? celui de Barrès, de Bourget, de Barbey d'Aurevilly, grands prôneurs de l'idée chrétienne, mais qui jamais ne renoncent pour l'amour de Dieu à une thèse hérétique ou à une peinture scabreuse? Les âmes humaines sont elles-mêmes : leurs racines peuvent s'étendre à des sols opposés, leurs actes fleurir hors de toute logique, et leur espèce se refuser à toute classification rigoureuse. — En tout cas ces problèmes donnent lieu à des exposés érudits, à des analyses pénétrantes et minutieuses, et nous donnent le plaisir qu'on éprouve toujours à risquer l'œil par-dessus le mur du voisin.

Mais à côté de ces préoccupations éthiques, et parfois apologétiques, l'étude littéraire se déroule avec une belle indépendance. La beauté est appréciée, l'art reconnu partout où il se trouve, et sans rien de cette étroitesse qu'évitent rarement les moralistes. L'auteur sait démêler dans l'œuvre les apports de l'idée, peut-être douteuse, et de l'expression admirable, comme dans la vie les erreurs pratiques et la sincérité qui les atténue. C'est ainsi que Péguy le touche par son honnêteté rugueuse, même dans son schisme impénitent, et que *Le Jardin sur l'Oronte*, ce dernier rêve de Barrès, le surprend en même temps qu'il le captive. Il ne donne pas dans ces exécutions en bloc que des outranciers comme Daudet voudraient nous faire prendre pour de la justice. Il sait voir dans le romantisme, à travers ses divagations, la force et la sève idéalistes qu'il a rénovées dans les

lettres. Il ne cède guère au sophisme facile qui fausse l'idée adverse pour en triompher plus sûrement ; à cet autre qui étend à des théories la responsabilité de fautes tout individuelles. Il a tort cependant, je crois, de relier d'une façon quelconque le nihilisme moral de Gide à son protestantisme : comme si la littérature vicieuse ne se recrutait pas dans tous les camps, moins peut-être chez les protestants puritains que chez d'autres ! Et puis, quel degré de foi protestante peut bien conserver André Gide ? Je m'étonne encore qu'il emboîte le pas aux âmes scandalisées qui voient dans les *Cahiers* de Sainte-Beuve un factum d'une méchanceté extrême. Pourquoi ne pas reconnaître en ces notes ce que Sainte-Beuve lui-même entendait y mettre : des opinions pleinement franches, absolument intimes, dégagées de tout souci de publicité, de toute contrainte conventionnelle, sur les événements et les hommes ? Tout critique ne voudrait-il pas s'épancher ainsi quelquefois sans gêne ; répudier à part soi les réserves, les compromis, les complaisances forcées dont il use devant le public ; libérer sa conscience en disant sa pensée totale, ne fût-ce qu'en face de son miroir ? C'est ce besoin d'honnêteté qui dicta à Armand de Pontmartin, après vingt-cinq volumes d'urbanités et de demi-teintes, les *Jeudis* de M<sup>me</sup> Charbonneau, où éclatent en rudesse brutale les insincérités de toute une vie. « Ce vague malaise, dit-il, qui m'obsédait depuis si longtemps, c'était cette vérité vive, gauloise, épigrammatique, que je sentais en moi, tandis qu'au dehors s'épanchaient les banalités bienveillantes... Cette lutte de mon vrai genre contre le factice et le convenu. » Jules Lemaître, par le même remords, mais par une pénitence moins franche, nous a fourni la clef secrète qui distingue dans son œuvre les jugements sentis, authentiques, de ceux que teinte l'amitié ou l'opportunisme. Nous savons qu'il y a certaines épithètes qui, chez lui, doivent se prendre *cum grano salis*, tandis que d'autres, toujours il les réserve pour ce qu'il juge excellent, pour ce qu'il admire ; — qu'envers les œuvres d'amis

intimes, il jette sans scrupule l'impartialité par-dessus bord et loue carrément, par principe. Sainte-Beuve, lui, s'est contenté de se chuchoter à lui-même ses opinions foncières; et même alors il a observé des mesures qui étaient celles de son esprit naturellement si pondéré. Qu'il s'agisse de Victor Hugo, devenu, comme l'on sait, son ennemi, s'il laisse percer parfois la rancune envers l'homme, il maintient envers le talent une justice exacte, blâmant seulement des excès que tout le monde doit reconnaître. Aucun de ses portraits n'égalé en malveillance celui que de Pontmartin, dans ces piquants *Jeudis*, a tracé de Sainte-Beuve lui-même: «Caritidès a reçu du ciel, auquel il ne croit plus, etc.» Et c'est de Pontmartin qui a créé, en fait, cette légende de Sainte-Beuve surnois et méchant, qui le premier, à son sujet, a parlé de stylets, de fioles vénéneuses. La «noirceur» de Sainte-Beuve, cela se résume, à mon sens, à des manières nuancées, discrètes, tant soit peu stratégiques, d'exprimer sa pensée, à des façons un peu entortillées d'envelopper le blâme. Mais ce carnet du moins est simple, ouvert, sans réticences, et par suite vénéneux moins que tout le reste. C'est ce franc-dire pourtant qu'on lui reproche comme on lui reprochait ses pointes émoussées. «Malignité perfide et douloureuse», dit M. de Champris, de trouver qu'avec l'âge Lamartine s'affadit; de signaler chez Victor Hugo des grossissements absurdes. Voyons, cela dépasse-t-il le droit nécessaire du critique? «Oui, admet-on pourtant, les défauts du poète sont souvent criants, insupportables; son orgueil, son égoïsme odieux, son insouciance parfois monstrueuse.» Eh bien, Sainte-Beuve n'a pas dit autre chose; il l'a même dit moins violemment: pourquoi est-ce du fiel chez lui seul? Il a comparé l'œuvre de Balzac à «un immense tas de fumier». Mon dieu, que d'expressions moins nobles se cueilleraient chez Barbey, chez Léon Daudet, chez le P. Delaporte et d'autres, envers des écrivains qui le méritent moins que Balzac! N'est-il pas tout à fait injuste, Balzac s'étant vengé d'un article de Sainte-Beuve en

refaisant à sa manière le roman *Volupté*, de mettre au seul compte de la « jalousie » les blâmes subséquents du critique ? Son opinion sur Balzac était toute faite auparavant, puisque déjà, sans provocation, il avait écrit cet article ! L'auteur, vraiment, pousse ici au comble sa tendance moraliste à scruter les cœurs et les reins, et ses interprétations assurées d'intentions, de motifs secrets, ressemblent beaucoup à des « jugements téméraires ».

C'est là, heureusement, le seul chapitre immodéré que contiennent ces études. Le reste est raisonné, solide, persuasif, et dénote un esprit aussi élevé qu'étendu, sensible à la beauté et sympathique à toute pensée sincère. *De Pascal à Péguy* nous fait suivre une route variée, aux tournants un peu raides et entrecoupée d'espaces vides, mais qui nous montre en son parcours des génies, de grandes âmes, d'autres âmes simplement humaines, en une lumière historique et psychologique qui les fait transparaître et vivre. L'histoire littéraire de deux siècles s'en trouve, sur autant de points, complétée et élucidée. Si les problèmes intimes que suscitent ces pages ne sont pas toujours résolus, c'est déjà un jeu captivant, un effort qui en vaut la peine, de les poser et de les creuser.

À PROPOS DE LÉON BLOY  
ET DES VÉHÉMENTES D'ÉCRITURE  
DE VALDOMBRE<sup>1</sup>

*Une note de la rédaction précédait le texte de Dantin: «Nous recevons de Louis Dantin la lettre qu'on va lire. Nos lecteurs y trouveront l'opinion de cet écrivain délicat qui est, en même temps, un critique judicieux, sur Léon Bloy et Valdombre son dithyrambique admirateur.»*

*Le lendemain, Le Jour publiait, sous la rubrique «Avec le sourire», un texte intitulé «Louis Dantin et Léon Bloy» et signé «Louis Dantin»: «La campagne commencée par Berthelot Brunet contre le “culte” de Léon Bloy me paraît si opportune et si nécessaire que je viens d'envoyer à L'Avenir du Nord une lettre d'adhésion à ce démolissage. Je trouve que les Canadiens sont bien assez crédules et fanatiques sans qu'on leur monte la tête de nouvelles hallucinations. Léon Bloy est un phénomène certainement très curieux, et pour qui j'ai moi-même une admiration esthétique très vive; mais ce n'est pas ici une question d'art: ce sont des idées impossibles qu'on glorifie: c'est un caractère veule qu'on exalte et pose en modèle; cela avec un luxe d'affirmations en l'air, d'insultes pour contradicteurs, qui vraiment appellent des protestations résolues. Je résiste à Léon Bloy, prophète et guide des temps nouveaux, comme je résisterai au grand chrétien Verlaine, et à tout autre clan de bohèmes pour qui la “conversion” n'est qu'un prétexte à lyrisme, même s'ils l'imaginent bien sincère. J'aime leur lyrisme pour lui-même, non pour ce qu'il nous veut: il ne sait pas lui-même ce qu'il veut...*

*Si Berthelot Brunet voulait m'en croire, il s'en tiendrait surtout à ce point de vue et ne s'attaquerait pas trop fort à l'écrivain, au polémiste,*

au poète, à tous les côtés littéraires du personnage et de son œuvre. On peut trouver, n'est-ce pas, que Louis Veillot écrit comme pas un, et lui trouver une tête très étroite? Que Léon Daudet sait le français, bien que ce soit un pitre? Et de même Léon Bloy, ivrogne visionnaire, peut avoir écrit des pages rares et peut-être uniques. Pourvu qu'on ne le mette pas sur l'autel, on peut lui laisser au musée une assez bonne place» (Le Jour, 28 mai 1938, p.1).

Le 2 juin, Dantin écrit à Germain Beaulieu : «Berthelot Brunet, dans Le Jour, a commencé une campagne de démolition contre "le culte" de Léon Bloy prêché à Ste-Adèle avec tant de furie; — et cette campagne, sans être menée, il me semble, fort habilement, m'a paru si urgente que j'ai adressé à L'Avenir du Nord toute une lettre pour l'appuyer. Et je profite pour exhorter Valdombre, dans sa polémique générale, au sens commun et à la politesse.»

Dans une ébauche d'article, resté inédit, intitulé «Notes pour un article sur Dantin. Dernières saletés d'un Dantin», Grignon reprochera à Dantin ses «paroles d'injustice et insanités pour le seul plaisir de plaire à quelques puants qui ne [l']aiment pas» et il affirmera : «sous prétexte de dire franchement ce que vous pensez d'un ouvrage vous êtes infiniment injuste et l'homme de la plus mauvaise foi au monde. Certes je ne viens pas défendre mon petit roman [Un homme et son péché]; il porte seul sa réputation, surtout quand on a vu des écrivains de renom tels que Constantin-Weyer, Pérochon et Henry de Montherlant en dire le plus grand bien, je peux facilement me passer des "appréciations" d'un envieux et d'un malheureux tel que Dantin» (2 f., fonds privé). Déjà en 1930, à propos du Secret de Lindbergh, Grignon s'était plaint à Alfred DesRochers des jugements de Dantin : «Ce critique qui passe pour sérieux ne l'est pas du tout. Je vous le prouverai un jour» (lettre du 26 décembre 1930, ANQ, Centre régional de l'Estrie, fonds Alfred DesRochers).



MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Il était grandement temps qu'une révolte surgît quelque part contre les apothéoses de Léon Bloy qu'on nous allume périodiquement sur les hauteurs de Sainte-Adèle. Il s'échappait de ce Thabor trop de bulles sans substance et méritant d'être crevées. Je sais gré à M. Berthelot Brunet, du *Journal*, d'en avoir entrepris la tâche<sup>2</sup>. Le silence ferait croire que les thèses les plus absurdes peuvent s'énoncer chez nous sans susciter une protestation : et ce serait dommage pour notre esprit critique et notre bon sens.

Si l'on se contentait de vouloir nous pâmer d'extase devant l'écrivain, le poète, que fut l'auteur de *La Femme pauvre*, l'entre-prise serait admissible... et discutable, comme tous les goûts. Il y a certaine qualité d'hallucination, d'hystérie, d'anormal égoïsme et de fanatisme intégral qui a sa saveur littéraire et qu'on peut admirer esthétiquement. Mais quand on nous propose un détraqué, fût-il sublime, comme guide d'idées et de conduite; qu'on vénère dans ses cauchemars, alcooliques ou autres, l'Apocalypse des temps nouveaux; qu'on en fait le prophète, et quasi le Christ, du seul authentique christianisme; qu'on exalte jusqu'aux tares d'un caractère foncièrement vil, et qu'aucune « conversion » n'est parvenue à ennoblir : — voilà plus qu'il n'en faut pour soulever un holà ! très ferme chez tous ceux qui se piquent de raisonner et de juger.

Voyons, pour qui Valdombre nous prend-il ? Je l'entends qui répond : pour des imbéciles ; n'est-ce pas ce qu'il paraît penser de tout le monde ? Il sait même en tout temps corser l'épithète d'une profusion d'invectives brutales renouvelées du « grand chrétien ». Mais tout cela ensemble ne forme pas un argument. Les pauvres « gens moyens » continueront de voir en Bloy un phénomène psychologique, un cas psychopathique, intéressant et curieux. — Ils admettront tout ce qu'on voudra de la verdeur, de la puissance même de son verbe (en dépit, non à cause de ses sales crudités).

Ils mettront à part dans son œuvre, pour les admirer franchement, les pages trop rares où l'esprit chrétien se libère d'outrances insensées et de contorsions frénétiques. Mais ils n'auront jamais pour précepteur et pour modèle le Pauvre qui n'a pas su être pauvre ; dont l'humiliation n'a jamais été humble ; — qui, au lieu de souffrir avec silence et dignité, a braillé sa souffrance à tous les carrefours : bohème moins fort et moins courageux que Villon ; — masochiste confessant qu'il se torture lui-même et qu'il se plaît à être malheureux. Ils ne prendront jamais pour une fleur de noblesse la maxime qu'il proclame et déclare « transcendant » : « Je reconnais un ami à ce signe, qu'il me donne de l'argent. » Ils verront poindre en ses plus hautes indignations des éléments de bassesse et de rancune. Et quant à son christianisme, ne lui manquât-il que la « douceur » prêchée dans les Béatitudes, cela suffirait à le rendre suspect et douteux ; — mais que d'autres choses il lui manque !

Qu'on en finisse, de grâce, avec cette mauvaise plaisanterie. Que Valdombre, s'il ambitionne un autre rôle que celui d'ironiste trop ou trop peu subtil, nous épargne le Léon Bloy qu'il imagine et qu'il se forge. Qu'il nous laisse être pauvres, souffrants et chrétiens sans esbroufe, sans désespoir, sans haine et sans absinthe, à l'ancienne mode et à la bonne franquette.

Et, au sujet de ses *Pamphlets* en général, puis-je insinuer que tout croisement d'idées n'est pas nécessairement une lutte à mort ? qu'une discussion quelconque n'exige pas de plein droit le gant de fer et la matraque ? Rien ne justifie, par exemple, qu'une œuvre de critique saine, mesurée, sérieuse, comme est l'étude de Louvigny de Montigny sur *Maria Chapdelaine*, devienne l'objet de propos outrageants, d'insultes personnelles sans aucune relation avec la question en jeu. Chose étrange : Léon Bloy a condamné chez Louis Veuillot, et avec violence, des procédés semblables à ceux-ci. Il faudrait réserver ces ruées furieuses pour des crimes de haute trahison : c'est les rendre futiles que de les prodiguer à tout venant

et à tout propos. Cela restreint beaucoup, sans doute, la matière du «pamphlet»: mais avons-nous besoin d'un pamphlet par mois? On trouverait, en cherchant bien, la raison d'être d'un par année: et encore, celui-là, on le voudrait plus délié, perçant plutôt que contondant, moins pastiche des deux «Léon<sup>3</sup>», et plus proche de Paul-Louis Courier<sup>4</sup>.



*La lettre ouverte de Dantin suscitera la virulente diatribe des Pamphlets de Valdombre, «Louis Dantin dit le vieillard Cacochyme»: «[...] ce Louis Dantin se croit la fine fleur des pois pour avoir préfacé un Nelligan imitateur et un peu fol.» Grignon y traite Dantin de «rimailleur au style de mélasse», nourri des «blasphèmes du Chanoine Docre», de «Guido Cacochyme» qui «écrit à peu près comme il marche (et quand on sait qu'il se traîne!)» et qui ose «aujourd'hui s'attaquer à Léon Bloy, écrivain catholique» et «traîner dans la boue un défenseur du Christ» (Les Pamphlets de Valdombre, mars 1938, n° 4, p. 273 et 278).*

*Dantin en fut blessé, ainsi qu'il l'avouait à Rosaire Dion-Lévesque: «Avez-vous lu le dernier Pamphlet de Valdombre? J'ai l'honneur, que j'attendais pleinement, d'y figurer en bonne vedette, en punition de ma lettre à ce sujet (reproduite dans le Jour.) Oh, ma mère! quel déversement d'injures! Mais simplement amusantes, pas plus, par leur folichonnerie même: aussi personne ne les a-t-il prises au sérieux. La plus insultante, à mon goût, c'est d'oser m'appeler un "vieillard cacochyme", moi qui me sens encore aussi alerte qu'un jouvenceau!... Ça, ce sont de ces traits qui s'enfoncent et restent dans la plaie!... Il m'appelle aussi Guido-Dantin, parce que, dans mon Coffret, je fais parler le héros de l'«Hostie du maléfice» en termes impies et blasphématoires. Et il cite ces termes, et conclut: "Guido, c'est Dantin." Alors, si j'avais fait parler le diable (comme Milton) je serais le diable lui-même!... Mais cela me pique bien moins que le "vieillard cacochyme"! ou que cette autre phrase: "Il écrit comme il marche, et Dieu sait s'il se traîne!"... Cela, je ne pourrai jamais le lui pardonner... Si vous n'avez pas cette merveille polémique, je vous l'enverrai volontiers, quitte à me la retourner pour ma collection de souvenirs» (lettre du 7 juillet 1938).*

VOIX DE LA SOLITUDE  
PAR GEORGES BUGNET<sup>1</sup>

*Dans «Une lettre ouverte à Louis Dantin et ses lecteurs» (L'Avenir du Nord, 10 juin 1938), Berthelot Brunet faisait savoir à son «cher confrère» qu'une «petite révolution venait d'éclater dans notre cité littéraire [...]. Un poète vient de naître». Selon Brunet, Voix de la solitude est «la réussite la plus étonnante et la plus réussie de nos lettres» et son auteur, un «poète véritable dont les vers ne sont point pacotille étrangère, camelote d'importation, tel la plupart de nos recueils». La lettre de Berthelot Brunet s'achevait sur ces paroles : «Mon cher Louis Dantin, je m'adresse à vous qui nous fîtes présent de Nelligan: Georges Bugnet, sans fla-fla ni tintamarre, dans ses Voix de la solitude, c'est le premier d'une époque nouvelle, dans notre poésie. Et peut-être, je m'adresse au lettré, parce qu'il ne dédaigne pas les leçons d'autrefois, de nos Anciens.»*

*Dantin connaissait Georges Bugnet (1879-1981), journaliste, poète, romancier, qui était arrivé au Canada en 1905 et s'était établi au nord d'Edmonton (Alberta) pour y devenir horticulteur. Bugnet avait déjà fait lire à Dantin, quinze ans plus tôt, son poème en prose «Le pin de Maskeg», qui occupe la deuxième partie du recueil et qu'il souhaitait lui dédier (lettre de Bugnet à Dantin du 14 janvier 1922).*

*À Bugnet, qui avait remercié chaleureusement pour son élogieuse critique, Dantin répondra, le 14 août 1938 : «Je vous envoie, à titre de curiosité, la lettre de Berthelot Brunet qui avait provoqué les remarques*

*du début de cette critique. Si vous lisez la revue Les Idées, vous aurez constaté maintes fois que Berthelot Brunet est un esprit outré, impuissant à saisir les gradations et les mesures, et passant tour à tour d'admiration enthousiastes à d'excessifs dénigrement. Sa mise en demeure me forçait d'affirmer mon indépendance, et je l'ai fait tout en rendant, je crois, pleine justice à vos vers.»*



**J**E ME DEMANDE quel ton, quel mode critique, conviennent le mieux pour parler des poèmes de M. Bugnet<sup>2</sup>. Car il faut que la critique, s'étant assimilée aux œuvres, les reflète dans leur lumière propre et s'accorde à leur juste diapason. M. Berthelot Brunet, dans une lettre ouverte, me pousse vers le dithyrambe, m'avertit que je suis en face d'un chef-d'œuvre. Ce livre, selon lui, constitue une «révolution», et je dois en traiter comme d'un tout nouvel ordre inauguré dans le monde de nos lettres. Il y faudrait alors des oh! et des ah! de surprise, des superlatifs éclatants et des admirations voisinant à l'extase. Je ne suis pas du tout certain que ce soit là la gamme à employer en cette affaire. J'ai écouté attentivement avec jouissance et avec émotion, ces Voix sincères, spontanées et touchantes, et j'en ai conçu une profonde estime pour le talent de leur auteur: mais je ne sais aucune raison pour isoler cette œuvre de toute notre évolution littéraire, pour la faire planer sans compagnie dans une stratosphère à part. Je vois un peu pourquoi on le voudrait: quand on a eu la malheureuse tendance à rabaisser tous nos poètes jusqu'à la complète nullité, il faut bien, si un seul vaut

quelque chose, qu'on le mette au-dessus de tous. Mais n'ayant jamais, pour ma part, donné dans ces abattages en série, je puis me préserver de tout excès contraire. Et je résume dès à présent toute mon impression sur ce livre: — à côté de Nelligan, de Beauregard, de Chopin, de Morin, de Choquette, de DesRochers, de Dion, de Gingras, de Brien et de plusieurs autres, pour ne parler que des contemporains, et sans compter de hautes dames et demoiselles, M. Bugnet, par ces poèmes, se fait une place bien à lui et, ajouterai-je, une très haute place. À la vouloir résoudre on perdrait un temps infini, et on en viendrait, tout compte fait, à fendre des cheveux en quatre. La critique se désintéresse de ces subtilités oiseuses: elle est une cour d'enquête, non une distribution de prix.

Il y a, malgré tout, dans cette poésie, celle du moins de l'«Hymne à la nuit», son expression la plus typique, un élément unique et à peine comparable: c'est la nature même de sa pensée. Dans son domaine d'inspiration, dans le cercle enclos de son rêve, on peut bien la dire sans égale, car elle est chez nous sans émule. Me voici à moitié d'accord avec M. Brunet. Admettons que personne chez nous, ou à peu près, n'avait tenté d'exprimer les choses qui agitent et soulèvent l'âme chantante que voici. C'est déjà là, sans doute, un caractère; et comme ces choses sont élevées, ardues, c'est aussi une grandeur.

J'ai dit: «personne ou à peu près»; car il me revient à l'esprit qu'un de nos poètes les moins connus, mais qui sait enserrer une pensée extrêmement personnelle et neuve dans des vers sciemment obscurs, M. Clovis Duval<sup>3</sup>, a résumé dans un de ses sonnets toute la substance, concentré tout le suc lyrique de l'«Hymne à la nuit». Mais il n'a offert à la nuit qu'un péan bref presque ébauché. Chez l'auteur de ces *Voix* ce n'est plus une pièce fugitive: c'est un poème de près de cinq cents vers, longuement médité, développé avec amour. Et c'est plus qu'un poème, c'est un large traité où la cosmogonie, la philosophie, la morale, la

mystique, se croisent et s'éclairent l'une par l'autre. Voilà ce que nul de nos poètes n'avait essayé jusqu'ici. Et, même ailleurs, il y a bien les «Nuits» de Young, avec la belle apostrophe qui les ouvre; mais elles ne sont qu'un lieu recueilli et commode pour la discussion des problèmes humains. Il y a aussi les «Nuits» de Musset, simple prétexte à des épanchements intimes. Ici se pose la Nuit en soi aimée, explorée pour elle-même; la Nuit essentielle et pure, mère et matière de toutes les nuits. C'est donc l'entreprise même de M. Bugnet qui le fait, en un sens, unique et dont l'audace mérite un premier respect.

Quelle est l'idée maîtresse de ce traité-poème? c'est que l'Ombre, entité subtile et secrète, est à l'origine de tout l'être: qu'elle est la mer profonde d'où toute vie a germé, d'où a jailli la lumière elle-même; lieu natif des âmes et des corps: sein maternel où se retrempe leurs énergies vitales, où ils doivent se blottir pour leur seul vrai repos. Cette pensée si abstraite, si générale et apparemment si soluble, le poète ne se contente pas de l'énoncer; il la déploie, il la démontre, il la divise en ses aspects, appuyant chacun d'eux des faits de la science et de la conscience, et la munit de beaux symboles qui la rendent lucide et palpable.

L'Ombre est la grande réalité, antérieure à la fantasmagorie des jours: la lumière, toute vibrante qu'elle soit, n'est qu'une illusion transitoire.

Rien qu'un vitrail illuminé  
 Dans un sombre donjon fermé  
 Par toi de toutes parts, ô Nuit immense<sup>4</sup>!

Les astres ne sont qu'une poudre éparse sur la toile sans fin des ténèbres. Notre terre est le grain le plus ténu de cette poussière:

Un infime point, plus chétif encore...  
 Fuyant, dans la nuit et l'oubli  
 Vers l'infini couvert de sombres voiles<sup>5</sup>.

Le réel solide et profond, ce n'est pas ce que voient les yeux, c'est ce qui se dérobe et se devine. De même que, dans l'être humain, l'âme possède une réalité plus haute que le corps, ainsi

Lorsque de l'univers nous contemplons l'image,  
 Nous sentons, par delà les traits du beau visage,  
 Ta grande ombre cachée, ô Nuit, âme du monde<sup>6</sup>!

L'Ombre, étant la matrice première, est la fécondité et la force: c'est d'elle que sont engendrées même les étoiles qui la nient:

Devenant chaleur dans la nébuleuse,  
 Puis perlant de feu, divine tisseuse,  
 L'orbe de tes noirs vêtements<sup>7</sup>.

Elle est nécessaire à l'éclosion des germes vitaux. C'est le soleil qui les excite, mais

il faut que le germe,  
 Pour qu'il sorte, fort, du sein qui l'enferme,  
 Soit gonflé du lait de la Nuit.

C'est dans la nuit que le Divin se manifeste; c'est le temps des songes prophétiques et des révélations d'en haut. Ici, dédaignant un vague panthéisme, le poète invoque les exemples bibliques: la promesse faite à Abraham en une vision nocturne, la lutte de l'ange avec Jacob, la loi dévoilée à Moïse derrière la nuée, l'ombre filtrant la lueur de l'étoile des mages, et le grand Sacrifice ne pouvant s'accomplir qu'à l'abri d'un soleil éteint,

Pour qu'au sommet du Golgotha  
 La mort fût vaincue et l'œuvre féconde,  
 Il fallait, ainsi qu'au berceau du monde,  
 Il fallait que la Nuit fût là<sup>8</sup>.

C'est à creuser la Nuit que l'âme atteint la vraie science. Toute celle qui se puise par les yeux est inférieure et grossière, limitée par les lignes et emportée à la suite du temps: elle ne répond à aucune des questions vitales.

Ah! Folie! Appeler «lumineux»  
 Un savoir qui ne sait qu'éteindre la matière:  
 Semblable au tourbillon qui prend de la poussière  
 Et la fait retomber sur un chemin poudreux<sup>9</sup>.

C'est au dedans de soi et dans des profondeurs scellées, que l'âme se découvre elle-même et capture le mystère des causes :

Pareille au plongeur invisible  
 Qui cherche dans l'ombre et qui sait juger  
 Parmi les remous du flot passager  
 Où gît la perle incorruptible<sup>10</sup>.

Il y a des vérités qui ne se révèlent et des beautés qui ne se livrent qu'à ceux qui les guettent les yeux fermés. Et c'est ici qu'il faut citer les beaux vers de Clovis Duval dans cette pièce que j'ai signalée. Ils montrent bien qu'à travers la distance de l'Alberta à Batiscaan, les deux poètes se sont rejoints dans une même pensée profonde. Ils prouvent, incidemment, qu'entre les mains qu'il faut la poésie raffinée et la poésie ingénue peuvent atteindre une puissance égale.

Et l'âme, à qui l'Image a voilé tout sommet,  
 Que le mur du soleil au symbole enfermait,  
 Voit l'ombre s'amasser comme un lucide augure,  
 Et, libre enfin d'éclat, de rythme et de contour,  
 Vers l'invisible But, dans la nuit plus obscure,  
 Bénit l'astre tombé qui lui masquait le jour<sup>11</sup>.

M. Bugnet va plus avant: c'est la conscience même de l'homme, son plus intime être moral, qui trouve dans la ténèbre la solution de ses énigmes. Il faut qu'il s'y enfonce et s'y immobilise pour que s'effacent les doutes, que se calment les soucis vulgaires, que disparaissent les mensonges, que s'étende la paix bienfaisante. De ce buisson épais, comme de la *selva oscura* de Dante, surgissent des visions rédemptrices. À travers ce brouillard perce l'étoile polaire qui indique les abîmes et qui guide aux termes altiers,

... traçant un chemin  
 Si rude, qu'il faut un cœur plus qu'humain  
 Pour en choisir la voie austère.

Ici, la poésie touche de près à la mystique. On se rappelle Gautama-Bouddha et son idéal de repliement, de descente en soi-même, d'élimination absolue des apparences trompeuses. On se

rappelle la « nuit obscure » de saint Jean de la Croix<sup>12</sup>, où l'âme vient s'abîmer pour toucher Dieu dans les ténèbres. Et l'on se souvient d'avoir lu dans des écrivains tout modernes, et qu'on croirait le moins curieux de ces sous-sols inquiétants, la même théorie exposée. N'est-ce pas D.-H. Lawrence qui prêche : « Accueillez la nuit, la nuit complète comme l'hiver qui fauche toutes les feuilles et ne laisse subsister que les sombres racines souterraines... Que votre volonté retourne à l'inconscience : alors seulement vos actes surgiront directement de l'obscurité, source de la vie créatrice. »

Enfin la Nuit, commencement de tout, en est aussi le dernier terme. Les astres s'éteindront et rentreront en elle. L'atome humain en vient et fatalement il y marche ; ce sera son ultime refuge après son passage dans le temps.

Mère de l'homme ! ô grande Mère !  
Sorti de toi, je vais au fossoyeur  
Qui te remettra ma poussière<sup>13</sup>.

Mais, conclut le poète obstiné dans l'espoir,  
... lorsque, mes regards clos, je trouverai  
Ta grande ombre immobile à mon heure suprême,  
Tu ne feras, ô Nuit, que me rendre à moi-même<sup>14</sup>.

Voilà, certes, une puissante synthèse d'un sujet vaste et transcendant, capable d'exercer les méditations les plus hautes. Que M. Georges Bugnet ait pu faire ces méditations, et les ait exprimées en langage si précis et d'une noblesse si adéquate, cela dénote en lui un philosophe profond, un écrivain doué de riches ressources.

Cela révèle surtout un vrai poète, car seule une âme épique pouvait s'exalter à ce rêve. Et d'ailleurs cette logique austère et cette gnose ascétique ont la splendeur de forme, le souffle d'émotion qui en font une parole vivante, soulevée d'éloquence et de grandeur. Toutes ces idées abstraites se résolvent en mélancolie ; ces leçons didactiques bouillonnent en beaux symboles et en invocations ferventes. C'est dans la solitude des

prairies de l'Ouest, dans la paix des longues nuits, déjà presque arctiques, qu'il les a cueillies à leur source, et rêvées plutôt que conçues. De là l'accent ému qui les pénètre, et qu'on sent parfaitement sincère. Cette nuit que nous fuyons, qui nous effraie par ses fantômes, il nous convainc qu'il l'a comprise et qu'il s'y plonge avec amour. Et il la chante simplement, parce que seul un art simple et dépouillé de tout orgueil peut traduire une essence aussi totalement simple que la nuit. Il fallait que nulle prétention, nulle coruscation affectée, nul caprice verbal ou rythmique, ne vinssent troubler l'image grave et nue qu'il voulait saisir. Ainsi les mètres sont classiques, légers et flexibles pourtant; les mots sont les vieux mots patinés par l'usage, mais qui, sous la plume qui les convoque, prennent des sens ennoblis et des résonances graves.

Cet art est simple, mais il n'est pas simpliste. Il suppose, au contraire, un instinct cultivé et une réserve consciemment voulue; il décèle une science exacte des valeurs subtiles du langage. En somme, Georges Bugnet est poète au titre normal: il l'est parce qu'il voit grand, qu'il sent vivement, et qu'il sait écrire. Il n'a pas inventé une nouvelle recette, et pas même celle de la simplicité, que connaissait déjà Homère. Mais ce n'est pas la recette qui compte, c'est l'outil qui l'applique, et c'est surtout le «don» qui la dépasse. Le «don» a seul créé des images comme celles-ci: — l'esprit flottant dans l'ombre

agitant son flambeau

Comme un fanal au mât d'un noir vaisseau  
 Roulé sous des cieus sans lumière,  
 Les étoiles tremblotantes dans l'infini opaque:  
 Pauvres petits yeux lumineux,  
 Clignant, aveuglés par l'ombre éternelle<sup>15</sup>;  
 La Nuit raillant les êtres éphémères:  
 Planètes et soleils...  
 Espace et temps, ces riens que l'homme a découverts,  
 Qui lui semblent sans borne et qu'il nomme univers,  
 Ce n'est qu'un peu de givre aux franges de mes voiles,  
 Ou la Terre avouant sa propre petitesse:

Je sais que je ne suis qu'un atome de cendre,  
Un instant comparu devant l'éternité<sup>16</sup>.

Oui, c'est simple, si l'on veut; mais ce n'est pas à dire qu'on le ramasse à chaque tournant. C'est simple, et rare, et difficile: — simple comme les hautes mathématiques peuvent l'être pour Einstein.

La seconde moitié du volume est remplie par un «rythme en prose» intitulé «Le pin du Maskeg». Ici, je me retrouve en pays de connaissances: il y a bien quinze ans que M. Georges Bugnet m'avait permis de lire cet essai, un des premiers, je crois, qu'il eût tentés. J'avais dès lors été frappé de la qualité de son style, et j'avais regretté qu'une œuvre aussi sérieuse dût rester enfermée dans les tiroirs d'une ferme de l'Ouest. En la revoyant, aujourd'hui parée de la dignité du livre, je lui trouve aussi bien qu'alors une élévation et un charme qui s'imposent absolument. Ici, comme dans la «Nuit», M. Bugnet élève son sujet jusqu'au plan du mystère et du symbole. Ce pin dressé sur le lit moelleux des mousses, au bord de ce marais peuplé d'une vie intense, dominant la tribu des bouleaux, des mélèzes et des aïrelles, ce n'est pas un arbre quelconque, c'est un prototype résumant la noblesse d'une race; c'est un chef exerçant comme une autorité cosmique. Il voit de haut les saisons changeantes, les bourgeonnements et les morts qui se succèdent; — il entend le cri susurré que pousse l'écureuil dans ses branches et le croassement des grenouilles à ses pieds; il suit les pièges que tend le canard à la mouche et le hibou à la souris.

Et nous assistons avec lui au drame de toutes ces vies qui luttent et se défendent. M. Bugnet met à leurs mouvements une précision si ferme et une réalité si vive que ces animaux et ces plantes deviennent autant de personnages dont le sort nous captive, dont l'âme nous intéresse comme celle de frères plus humbles dans la communauté des êtres. Je ne sais que Kipling, dans ses *Contes de la jungle*, qui pénètre aussi loin dans les secrets du monde de l'instinct; mais ce qui, chez Kipling, n'est

qu'observation réaliste interprétée avec humour et grâce, devient, pour notre auteur, une rêverie, un mysticisme. C'est l'éternelle Sagesse qu'il voit présider aux destinées de ce peuple obscur comme elle dirige les destinées humaines. C'est Elle, dans ce marais perdu, qui prévoit tout et qui meut tout. Le pin et ses satellites sont immergés dans sa grande ombre.

De temps en temps, l'arbre royal est témoin des «actes des hommes». Un trappeur a creusé entre ses racines une cachette pour ses fourrures. Une femme, se croyant seule, ébat sa nudité dans l'étang qu'il surveille. Alors, aux drames sans nombre qui s'agitent à ses pieds vient s'ajouter une tragédie humaine. Et pendant trois générations l'énigme qu'elle crée se poursuit, et le pin garde le secret des deux cadavres qu'il recouvre. Il faut qu'une catastrophe mette au jour le mystère, mais sur la ruine de l'arbre patriarche, déraciné par la tourmente. Bienfaisant jusque dans la mort, sa dépouille se change en abside d'où monte la floraison des vœux, et où reviennent se poser les oiseaux amis.

Toute cette scène des solitudes vierges est émouvante, expertement ouvrée, d'un détail sûr comme l'étude d'un naturaliste, et d'un courant profond de sympathie universelle : — communion à la terre et fraternité généreuse, apparentées au *Cantique des créatures* que transcrivait François d'Assise.

LES ENGAGÉS DU GRAND-PORTAGE  
PAR LÉO-PAUL DESROSIERS<sup>1</sup>

**I**L Y A D'HABITUDE dans les romans de M. Desrosiers<sup>2</sup> une partie historique, géographique, documentaire, qui étonne par sa riche érudition, sa vérité exacte, sa couleur réaliste, et qui présente tout l'intérêt d'une découverte. Il y en a une autre inventée, tramée, humaine, psychologique, qui ne nous saisit pas toujours au même degré et n'atteint pas à la même maîtrise. Il faut, je crois, faire ce discernement dans l'œuvre nouvelle que voici<sup>3</sup>: importante comme chronique d'une section peu connue de notre histoire, et un peu fruste, me semble-t-il, comme étude d'âmes et de conflits. Le résultat, ainsi restreint, en reste remarquable, car, à défaut d'un roman habile, il nous offre un curieux voyage à travers des lieux et des scènes transformés depuis par le temps. L'intrigue, après tout, n'est qu'un fil reliant les descriptions vraies, les aventures mouvementées, l'évocation d'années anciennes et de mœurs disparues. On peut la négliger et goûter ce récit pour ce qu'il est surtout: un épisode vécu, et bien vivant, de la traite des fourrures dans le Nord-Ouest au début du siècle dernier. Suivre nos «voyageurs» dans leurs expéditions longues et dangereuses; accompagner leurs grêles flottilles sur l'Outaouais, le lac Huron, la rivière Sainte-Marie, la Saskatchewan, la Churchill, et jusqu'au Grand Lac des Esclaves; les voir peiner à ces portages qui se succèdent par centaines;

assister à leurs entrevues, défiantes ou hostiles, avec les tribus indiennes, à leurs marchandages et à leurs ruses pour les fourrures convoitées; voir sévir, ouverte ou sournoise, la lutte des trois grandes compagnies qui se partagent la traite; — voilà plus qu'il n'en faut pour créer l'intérêt d'un livre et, si ce livre est écrit d'une façon alerte, pittoresque, pour en faire une réussite littéraire.

L'auteur nous peint sa caravane flottante, embauchée à Montréal même, s'y chargeant des hommes éprouvés, des provisions, des marchandises nécessaires à son but lointain. Et de là, par les fleuves et les lacs géants, mille par mille, anse par anse, rapide par rapide, en comptant presque les coups de rame, il la mène à travers les immenses distances de ce continent vierge qu'il faut traverser. Et c'est ici qu'éclate le tour de force de cet ouvrage. Ce qui pourrait être un défilé de notations vagues, de peintures à peu près, d'impressions toutes pareilles, devient une suite de tableaux nets, distinctifs et minutieux, où se reconnaît la vision directe et précise. Il n'y a pas une de ces rives, de ces baies parcourues, qui n'ait son caractère à part; pas un de ces portages, tous nommés par leur nom, qui n'ait sa figure différente. Le lecteur s'imagine être assis dans l'un de ces canots et voir défiler devant lui les contours arrêtés de tous ces paysages; il ne peut s'empêcher de croire que l'auteur lui-même a suivi cette route. Et pourtant il n'a pu la voir telle qu'elle était en 1800, avec les forts qui la jalonnaient, avec les Cris et les Sioux qui y plantaient leurs tentes; mais partout règne le même cachet de vérité immédiate. Alors il a fallu qu'à son observation il ait joint des recherches poussées jusqu'aux miettes du détail, et le don de ressusciter en lignes saillantes et actuelles les spectacles évanouis.

«Après avoir traversé le lac Nipissing, la brigade descend la rivière des Français. Huit portages s'échelonnent dans cet austère pays de granit; les îles foisonnent tellement, les chenaux sont si nombreux, qu'il est difficile de retrouver le rivage.» — «Voici les

Dalles, et l'embarcation entre dans l'eau bouillonnante et les remous, propulsée comme un boulet. Le paysage accourt, le chenal se resserre; les deux murailles se rapprochent tellement qu'on pourrait les toucher en étendant la main. — « Les engagés voient les Pots-de-fleurs, colonnes surmontées d'une touche de verdure, l'île de la Cloche, la Tombe des Géants, et la Grande Manitouline, visible de partout haute et bleue. » — Le portage à la Vase n'est pas, évidemment, un obstacle quelconque: c'est « un vaste marais où passe la ligne de division entre les eaux du bassin de l'Outaouais et celle du Lac Huron. » Les engagés y pataugent péniblement; « ils marchent mais la bourbe épaisse laisse leurs jambes couler à des profondeurs dangereuses. Pour éviter cet enlèvement, même les arbres se haussent sur leurs racines, comme des hommes qui se dresseraient sur le bout des pieds. »

C'est avec cette richesse de traits particuliers que l'exploration se poursuit, serrant de près tous les aspects qui passent, sans que le dessin des objets soit jamais banal ou confus. Les campements, les magasins, les forts, les coutumes des Indiens nomades, les lois de l'échange des pelleteries, choses que le temps a recouvertes, s'enlèvent avec la même aisance. « Les mangeurs de porc écarquillent les yeux pour bien voir Grand-Portage, le rendez-vous commun, la porte magique des pays d'En-Haut. D'un rouge sombre, les canots y débouchent sans cesse de la pointe du Chapeau, venant de l'est, du nord, du sud, avec les marchandises de traite et les agents de compagnies. Pendant deux mois cette factorerie est le centre du commerce des fourrures. Dans le fort logent les "bourgeois", les commis, les interprètes et les guides; sous les tentes et les canots, en dehors des palissades, s'établissent les engagés et les Indiens des alentours. Plus de deux mille personnes font "bombance", gorgées d'une abondance soudaine après des mois de privations. » — Aussi bien qu'un traiteur à gages, Léo-Paul Desrosiers sait le prix courant des fourrures: « En temps ordinaire, un castor vaut un pelus, l'unité

monétaire de tout ce commerce; trois martres, huit rats musqués, un lynx ou un glouton, valent deux castors ou deux pelus.» — Il sait le pourcentage d'alcool entrant dans les mélanges qu'on débite aux Indiens, différent selon les différentes nations. «Dans un baril de neuf gallons les traiteurs mettent, avec de l'eau, quatre ou cinq chopines d'alcool pour les Pieds-Noirs, six chopines pour les Cris et les Assiniboines, et sept ou huit pour les Sauteurs. Atteinte la première par les blancs, cette tribu est plus adonnée que les autres aux boissons alcooliques.» — Il connaît les rites qui gouvernent les funérailles, les mariages. «Alors commence la cérémonie (qui unira Montour à la Prune Rouge). On dépouille la jeune sauvagesse de ses vêtements de cuir et on lui donne un bain. Elle endosse une chemise de calicot, un jupon vert, une robe de cotonnade bleue, et elle devient la femme du Français.»

Bref, cette peinture, d'un bout à l'autre, se déroule en touches authentiques qui en font une éducation autant qu'une jouissance. Et, comme on l'a pu voir, le style y garde une lucidité et une projection graphique adéquates à tous ses objets. Il y a des coins de forêt, des silhouettes de berges, des visions de nuages, évoqués en un seul trait, et merveilleusement; il y a des ensembles maniés avec force. De cette partie de l'œuvre exprimant la nature et la vie primitive de l'Ouest à travers l'aventure épique de ces canotiers, se dégagent un attrait et un intérêt soutenus.

Il me semble dommage que ces tableaux d'une grandeur calme soient troublés constamment par la malice et par la fausseté des hommes. Ces petites détonnances dans cette beauté et dans cette force. On s'y résignerait si l'histoire devait y gagner une vérité complète; mais sa vérité, au contraire, n'en est-elle pas outrée et déformée? On dirait, à lire ce volume, que la traite des fourrures ne fut, du haut en bas, qu'un tissu de machinations, de complots éhontés, où périssaient les derniers vestiges de la conscience et de l'honneur. Je veux bien croire que les XY, les

sociétaires du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson n'étaient pas des gens à scrupules; mais enfin n'y eut-il jamais de leur part que des actions vilaines et basses? Leurs écarts étaient-ils toujours aussi conscients et délibérés?

Passé pourtant pour ces luttes où ils s'escriment à accaparer, à enlever à leurs rivaux, le commerce qui les enrichit. Cela, c'est encore de l'histoire, même si elle est ici ramassée à l'excès; et l'on s'instruit à lire les pièges que ces compétiteurs se tendent, les violences auxquelles ils ont recours. Mais chez ces pauvres engagés, on attendrait au moins une simplicité rude, une honnêteté de contraste. Ils ajoutent, au contraire, au cloaque moral; et cette fois on n'y trouve aucune raison valide, ce sont là des acteurs inventés et qui eussent pu l'être autrement. Ils font planer sur le roman une atmosphère lourde et pénible. Comment se captiver pour Nicolas Montour qui, dans ces deux cents pages, tient un rôle de premier plan et dont le caractère aussi bien que les actes n'offrent que la plus vile fourberie? Ce drôle ne représente sûrement pas le type de nos voyageurs canadiens: braves gens pour la plupart, gagnant durement leurs salaires, n'ayant d'autre ambition que de retourner au Québec, avec un pécule arrondi, vers leurs fiancées ou leurs femmes. Si le Montour a jamais existé, il n'a pu être qu'une exception monstrueuse. C'est lui pourtant qui domine le récit, qui y occupe une place démesurée; et les autres, sauf un seul, sont ses dupes ou ses complices. Parti de rien, l'homme s'est juré d'atteindre aux premières places, à tout prix, *per fas et nefas*; et il n'est pas de manigances et de trames souterraines qui ne lui soient bonnes pour ce but. Un à un, il déplace tous ses compagnons mieux postés, les perdant par des trucs fangeux et des calomnies dégoûtantes. Il s'insinue par la flatterie auprès des chefs, toujours prêt à entrer dans leurs intrigues malpropres, sauf à les trahir à leur tour quand son intérêt le prescrit. Le dramaturge ici défie le conseil d'Aristote, qui voulait qu'un héros ne fût ni

complètement bon ni absolument dépravé. Celui-ci est taillé d'un coup, odieux tout d'une pièce. Si encore il nous suffisait d'assister à ses actes ! Mais c'est son âme crasseuse qui s'étale, se déverse et s'analyse sans fin. En des soliloques prolongés elle nous initie à ses ruses, fort souvent cousues de fil blanc, à ses calculs qu'elle croit profonds, à ses trappes qu'elle juge infaillibles. Il y a des pages et des pages de cette psychologie. Comment l'auteur n'a-t-il pas senti que la mise à nu, heure par heure, repli par repli, de cette antipathique nature, finirait par produire une impression de lassitude ? Sans compter qu'aucune autre image n'est là pour lui faire équilibre. Louis Turenne, seul de tous, est vraiment honnête ; mais c'est un faible, un pacifique, n'ayant que des velléités de révolte et toujours cédant ou vaincu. Comme résultat, l'histoire s'achève sans que le vice soit puni et la vertu récompensée, en nous laissant une très mauvaise leçon, et qui n'était pas imposée.

N'est-ce pas une suite logique que l'expression s'affaisse en même temps que l'idée se détériore ? Il est certain que les passages où cette intrigue se traduit restent bien au-dessous des autres parties de l'ouvrage. Au lieu de cette pureté concise et de cet éclat imagé qu'on admirait ailleurs, la phrase devient empêtrée, tortueuse. Le langage abstrait, raisonneur, distingué, qu'elle met dans la bouche de ces hommes est de pure convention et sans le moindre naturel. Il en résulte une scission complète entre les moitiés du livre ; on les dirait écrites par deux plumes différentes. — « Voyez vous-même, dit Montour, vous ne pouvez collaborer, vous n'avez aucune idée commune. Rendez-vous compte de vos incompatibilités. » — « Louis Turenne se demande si, malgré ses prétentions, l'homme n'est pas uniquement animal. » — Sont-ce des coureurs des bois qui parlent ? — « Il se rapproche de Cournoyer, de Bombardier, de François Lendormy surtout. Il se colle à eux ; son amitié devient adhésive. Les uns et les autres, il veut les engluer, en ce moment dangereux, dans la viscosité de ses

prévenances, de ses flatteries, de ses attentions.» — N'est-ce pas redondant et pâtreux? Mais, par contre, écoutez: — «Une lune blanche illumine par instants la surface de l'eau immobile. Les îles sont devenues toutes petites, telles des mouches posées sur une vitre. Et, des centaines de lieues à la ronde, la forêt existe sans bruit.» — «Ils croient qu'ils se promènent dans les rues d'une ville inondée, entre de vieux châteaux en ruines, qui exposent des piliers à moitié détruits, des fenêtres borgnes et des colonnes basaltiques. Un peu de verdure rampe sur les murailles comme du lierre et, à travers la clarté de l'eau, le lit rouge et noir du lac étend ses marbrures.» J'ai quelque peine à reconnaître «l'autre», mais je sais bien que l'auteur de *Nord-Sud* a écrit cela.

*Les Engagés du Grand-Portage* sont, à mon sens, une œuvre historique et picturale de grand mérite, compliquée, alourdie d'incidents individuels prenants et d'une réalité douteuse. Le lecteur en reçoit un double choc contradictoire, où pourtant domine le plaisir des faits instructifs et le miroitement des belles images.

P.-S. — Y a-t-il une raison pour que le nom bien français de Nicolas soit écrit partout à l'anglaise avec un *h*, et que, seul de son espèce, le mot «bourgeois» s'épelle avec un *y* archaïque?

MENAUD, MAÎTRE-DRAVEUR  
PAR FÉLIX-ANTOINE SAVARD<sup>1</sup>

*Louvigny de Montigny, qui avait l'habitude d'envoyer à Dantin les dernières publications françaises et canadiennes-françaises, n'avait pas manqué de lui adresser Menaud, maître-draveur avec son opinion sur cet ouvrage. Dantin en accusait réception, le 11 septembre 1937: «Vous avez l'obligeance de m'envoyer encore des livres: un de notre cher Duhamel, que j'estime moi-même très hautement, veuillez le croire, et ce roman de l'abbé Savard, au sujet duquel Valdombre, qui n'y va pas par quatre chemins, lâche de si extatiques hyperboles [«Au pays de Québec. S'agirait-il d'un chef-d'œuvre?», Les Pamphlets de Valdombre, août 1937, p. 377-395]. Je suis sûr d'avance que votre jugement à son sujet est beaucoup plus près de la vérité; mais je vous dirai volontiers ce que j'en pense moi-même.»*

*Le 20 septembre, Dantin commente à la fois le livre de Duhamel et celui de l'abbé Savard: «Passer d'Érasme et de Duhamel à l'auteur de Menaud, quelle chute! Votre critique sur ce livre est la justesse et le bon sens mêmes. C'est une œuvre manquée parce qu'elle n'est pas vitale et réelle. L'auteur en a fait un sermon au lieu d'une "leçon de choses". Sa thèse elle-même, si abondamment diluée, et si lourdement ressassée, est futile et incohérente. On peut déplorer, certes, que "des étrangers, etc...", mais qu'y faire? Les réactions que prêche Menaud, l'insurrection, la résistance violente, sont enfantines et ridicules; et il le prouve lui-même par son insuccès. Or, c'est la solution unique à laquelle Menaud meurt*

vaincu et fou : bel encouragement pour sa croisade ! De plus, au point de vue "roman", l'abbé Savard commet l'erreur fatale de placer tous ses thèmes dans la bouche de ses personnages, au lieu de les dégager de leurs actes. Alors nous avons un Menaud raisonneur, patriote, missionnaire, cultivé, éloquent, prophète : toutes choses aussi éloignées d'un draveur des bois qu'un portrait d'une caricature, et qui choquent à chaque page la vérité littéraire. Hémon s'est bien gardé de tomber dans ce piège : il prononce lui-même ses morales, ou il les passe au curé, dont c'est l'affaire. Ses types vivent parce qu'ils agissent sans bavarder au-delà de leur sphère. Ils servent une cause, mais inconsciemment, sans dissection ni analyse, comme des êtres d'instinct qu'ils sont. C'est la différence d'un chef-d'œuvre à ce que Valdombre, qui n'y va jamais par quatre chemins, ose appeler un "quasi-chef-d'œuvre". Il y a bien d'autres lacunes, psychologiques celles-ci, dans la mentalité des acteurs secondaires ; mais elles s'expliquent par l'incongruité d'un prêtre écrivant un roman où l'amour joue un rôle. Il faut qu'il ne touche à ça que du bout du doigt, tandis que la nature s'y plonge tout entière. Il en résulte un chromo anémique et pâle, tracé de surfaces indécises. Quant au style, j'avoue que l'abbé Savard a une langue savoureuse, d'un élan chaleureux, parée souvent d'images superbes. Je ne le trouve pas obscur, et ne vois pas de ressemblance entre lui et Jean Giraudoux. Si son œuvre est inférieure, ce n'est pas par la forme, il semble. Et alors, s'il savait inventer, observer, construire, ou s'il l'apprenait, je ne sais s'il ne serait pas capable, après tout, du "quasi-chef-d'œuvre". »



**L'**OCTROI D'UN PRIX DAVID à l'auteur de *Menaud*<sup>2</sup> a rappelé l'attention sur ce livre et rend une actualité aux études qui le concernent. C'est un roman qui prête à discussion, comme toutes les œuvres ayant un caractère, et qui peut-être n'a pas été assez

discuté. Il eût fallu, pour le saisir, en isoler les éléments, et juger chacun d'eux à ses normes distinctes; on s'est contenté trop souvent d'éloges ou de reproches globaux. Son mérite littéraire indiscutable a relégué au second plan le fond d'idées, de doctrines qu'il recouvre et qui pourtant forme sa vraie raison d'être. On l'a loué à juste titre pour son style vibrant, imagé, pour la belle chaleur qui l'anime, pour les peintures qu'il trace de notre sol et de nos gens avec une si vive sympathie.

Non seulement je reconnais ces qualités maîtresses, mais quelques-unes au moins des critiques hostiles me paraissent incomplètement justes. Ainsi, on y a signalé et blâmé le manque de «réalisme». Et il est bien certain que ses personnages, leurs paroles et leurs attitudes sont, dans l'ensemble, hautement fantaisistes. Tandis qu'on est frappé, chez un conteur comme Louis Hémon, de la vérité simple, exacte, soutenue, des caractères et des actes; qu'on y voit se poser en relief saillant, précis, des figures strictement humaines; et que la famille de Chapdelaine, en dépit de son rôle de type, se grave en traits vivants et individuels; on est bien forcé de se dire que les figurants de *Menaud*, les principaux du moins, sont des êtres moitié mythiques, dont ni l'âme ni les actions ne reflètent la réalité vécue. L'auteur les a tirés en partie de son rêve et en a fait des fantômes de légende. Il n'y a jamais eu de draveur qui ait pensé, parlé, philosophé, prêché, vaticiné, gesticulé et fulminé comme le brave homme de Mainsal; il n'y a jamais eu de gars campagnard capable de concepts raffinés, de sentiments aussi subtils, d'hymnes aussi romanesques, qu'Alexis Tremblay, le Luçon. Les choses même, qu'on croirait fixées, participent à cette alchimie idéale. La chanson de la «Malhurée», soi-disant complainte canadienne, est à cent lieues de tout folklore connu.

Pourtant on peut se demander si l'auteur n'avait pas le droit de choisir pour son thème cette gamme figurée, subjective. La vérité sans doute est la base de l'art; mais ne peut-elle être à

dessein sublimée et poétisée? Après tout, un roman est une action fictive, et il n'a pas à être plus réaliste qu'il ne veut. Transposé tout entier sur le plan lyrique ou mystique, il pourra devenir une sorte de poème gardant un sens et une valeur. Giraudoux, Giono, l'ont prouvé en des œuvres remarquables. De la part de l'auteur cela donc se résout en une question d'art, et de celle du lecteur en une question de goût. Je préfère, quant à moi, le graphisme serré de *Maria Chapdelaine*, portant son lyrisme en lui-même et le laissant suinter de la réalité toute pure; mais j'admets la note exaltée de Menaud, buccinant ses visions et son message. Et l'auteur justifie son genre par le talent qu'il y déploie. Il a de beaux dons d'écrivain, celui surtout d'excitateur d'images. Il sait les créer neuves, ingénieuses, étincelantes, et ses peintures en tirent un mirage de couleurs et une puissance d'évocation très vive. Je ne m'étends pas sur ce point, car personne plus que moi n'admire les beaux dehors, la valeur plastique de cette œuvre.

Mais il faut constater que ce roman est avant tout une thèse, Menaud n'est qu'un symbole; ce qu'il représente constamment, c'est une théorie; non pas à deviner sous des trames discrètes, mais proclamées tout haut, longuement étalée, et plaidée par l'appel, l'objurgation et l'invective. Je ne recherche pas en quoi cette propagande à ciel ouvert nuit à l'art total de l'ouvrage, les risques qu'elle lui fait courir; mais c'est elle surtout qui importe et qu'il est nécessaire de définir et de juger.

Or là-dessus d'expresses réserves me paraissent commandées. Quelle est cette cause si haute et si urgente qu'il faille défendre avec cet âpre zèle? C'est celle d'un nationalisme exclusif et fermé qui a toutes les allures du fanatisme.

Les principes les plus sûrs peuvent, on le sait, devenir faux par leur outrance; il suffit de passer, dans les revendications les plus saines, la limite des droits, du bon sens, pour en faire des prétentions intenable. C'est ce qui est arrivé à la thèse de Menaud. Inspirée d'un attachement légitime à la terre des

ancêtres, d'un louable instinct d'unité, de solidarité ethniques, du regret naturel de n'être plus les seuls dans un pays fondé par nous, elle dégénère en un racisme étroit et chimérique, menant à d'absurdes impasses, voué à de certaines défaites. Ainsi des sentiments dignes de tout respect se muent en plaintes haineuses, en bouderies et en menaces, qu'un esprit réfléchi se voit forcé de répudier. Le souci de garder notre place au soleil se gonfle à l'illusion d'exclure de notre sol toutes les autres races, de rester isolés de la communauté des hommes. Nos titres de préoccupants sont suprêmes, intangibles, défient toutes les cessions, tous les contrats et tous les pactes. On ignore deux siècles d'histoire, de faits politiques et économiques solidement assis, de droits nouveaux acquis et confirmés; on nous veut revenus à la Nouvelle-France de Champlain, enclose, immuable, éternelle. Il n'est même pas besoin que nous suivions le pas d'un monde qui évolue sans cesse; il nous faut continuer à être chasseurs, pêcheurs, coureurs des bois, en dépit des années qui marchent et des bois disparus; à nous heurter la tête aux murailles élevées partout par les forces de la vie moderne. Nous devons recouvrer la «liberté» perdue; et la liberté, c'est d'être seuls à jouer des coudes dans notre province, c'est que tout Canadien, de la grève d'une rivière, du sommet d'une montagne quelconque puisse embrasser tout le paysage et se dire: «Ceci est à moi!» Il suffira de le vouloir: la foi en notre mission transcendante et notre audace à l'affirmer remplaceront l'adaptation aux faits, l'effort pratique, patient, ordonné vers la reconquête et suffiront d'elles seules à assurer notre avenir.

Cet énoncé ne porte-t-il pas en lui-même sa critique, sa condamnation? N'y voit-on pas sauter aux yeux des assertions démesurées, des exagérations énormes? Il semble, en fait, si excessif qu'on aurait peine à croire qu'il résume justement les idées de Menaud si chacun de ses points ne pouvait s'appuyer de citations multiples tirées des pages mêmes de l'ouvrage. Menaud

n'est pas de ceux qui déguisent leur pensée : il la fait sonner haut et clair ; rien de plus aisé que de le comprendre. Pénétrons plus avant dans l'intrigue du récit : nous y verrons maintes fois posées, accentuées, toutes les parties de ce programme.

Menaud est un draveur, mais il est surtout autre chose. Il drave sans enthousiasme : ce métier est déjà pour lui une forme d'esclavage, bien qu'il soit le chef d'une équipe. D'abord, c'est un travail asservissant et lourd, peu conforme à ses goûts ; puis il s'exerce aux ordres d'«étrangers», ce qui suffit à le rendre odieux. Menaud est avant tout un indépendant, un nomade ; un de ces loups de bois et de ces batteurs de montagne : chasseurs d'ours, d'originaux et de rats musqués ; «braconniers de haute futaie, marcheurs infatigables, rayeurs qui se coulent vers les anses des lacs à l'heure où l'on ne se reconnaît plus, tendant leurs rêts dans toutes les frayères», etc. — «Sa défunte femme avait tout fait, longtemps, pour enraciner au sol ce vagabond des bois... Mais, elle disparue, tout le vieil atavisme s'était réveillé en lui. Depuis, avec Josen, son fils, en qui battait déjà tout son amour de la montagne, il passait le printemps, l'automne et les premiers mois des longs hivers dans la solitude dont il était roi.» — «Les siens, autrefois, avaient été les hardis canotiers des pays d'en haut» : ce qu'il voit en rêve et regrette, ce sont «les grandes chasses, les longs portages, les prodigieuses randonnées». La vie pour lui, c'est «le bois où l'on est chez soi partout, mieux que dans les maisons où l'on étouffe ; c'est la montagne aux cent demeures». Voilà, n'est-ce pas, un type bien défini : pas du tout celui de Hémon. Le père Chapdelaine, il est vrai, voyage lui aussi, mais c'est pour se fixer. Il défriche, il ouvre des terres, il fonde un foyer pour les siens, il prépare des assises à la génération future. C'est un paysan pionnier, mais c'est un paysan. Son ascendance, ce n'est pas celle des découvreurs et des traiteurs, mais celle des solides «habitants» qui semaient, récoltaient et élevaient vingt-six enfants sous les murs de Québec ou de Ville-Marie.

Or, si l'auteur avait à établir un type comme le porte-voix de sa thèse, n'était-ce pas une première erreur de choisir pour cela, au lieu d'un Canadien pasteur, agriculteur, qui reste, grâce à Dieu, le vrai noyau de notre peuple, un des derniers représentants d'une forme de vie disparue, ou destinée à une fin très proche? On sentirait, a priori, un sympathique respect pour les doléances et les vœux de nos travailleurs de la terre; s'ils étaient menacés de perdre la portion reçue des ancêtres, on voudrait sans compter se porter à leur aide. Mais vraiment, que Menaud se voie graduellement coupé l'accès à ses brousses enfin défrichées, ou même captées par l'industrie moderne, cela n'a guère de quoi nous soulever. Pourtant c'est de cela qu'il rage et qu'il écume: c'est de là que provient sa haine de l'«étranger», coupable pour une part de cet empiètement sacrilège. Il faudrait que le Canada demeurât un parc réservé pour ses excursions et ses battues; et pour que son domaine subsiste intact, inexploité et inutile, il est prêt à toutes les extrémités. Pouvoir y errer à son gré, y tendre ses pièges sans contrainte, voilà ce qu'il appelle la «liberté», la «possession du sol par la race». Et ses fils, à perpétuité, devront pouvoir y circuler comme lui: «Lui, déjà vieux, Joson prendrait la relève et chasserait dans les mêmes sentiers, la maraudoire étrangère. Car enfin il faudrait en venir là!»

Notez que tout ceci s'écrit en 1936 pour des Canadiens nés d'hier, intimes des directions de la vie de demain. Or de ces Canadiens Menaud n'est nullement le type: il n'a nul droit de se plaindre en leur nom. Les trois quarts de nos paysans cultivent des terres où même les renards ont péri; et pour des milliers d'ouvriers, en des villes immenses, la forêt vierge est comme n'existant pas. Quel intérêt commun entre eux et ce bohème? «Posséder, s'agrandir!» s'écrie-t-il, «voilà le mot d'ordre venu du sang, l'appel de la terre... Pour une race tout autre instinct est un instinct de mort.» Mais Menaud ne veut pas posséder, s'agrandir:

il veut chasser l'ours dans la montagne. Que vient-il faire ici comme revendicateur et apôtre?

Je n'eusse pas insisté sur ce choix malheureux, où l'on pourrait ne voir qu'une simple maladresse; mais il influe profondément sur le dessein et sur la portée de ce livre. En rétrécissant l'objet à des intérêts si mesquins et si périmés, il en détruit la démonstration. Il en fait ressortir l'exagération foncière et masque la part de vérité qu'il peut contenir. Serait-il, au surplus, l'indice de cette myopie étrange qui empêche certains esprits de reconnaître, de voir même, aucun des changements qu'ont creusés en nous et chez nous le temps, les événements et les hommes? Dans un sol envahi par des buts nouveaux, bouleversé par les poussées qui entraînent tous les peuples, ils contemplent toujours la sereine colonie d'il y a trois cents ans avec des yeux d'il y a trois cents ans. On ose à peine soupçonner de cette affliction visuelle le brillant auteur de *Menaud*.

Mais il faut avouer qu'en n'importe quelle bouche sa thèse serait plus que discutable. Son fond essentiel, c'est le droit exclusif du Canadien-français à la terre du Québec; c'est l'assaut contre l'étranger qui veut se mêler à la «race» et partager ses privilèges. Or ce droit, sur quoi repose-t-il? Sur rien, assurément, que sanctionne aucune loi divine ou humaine. Que le pays nous ait d'abord appartenu, c'est un fait historique; qu'il ait été conquis sur nous, c'est un autre fait regrettable. Le premier ne saurait, de soi, nous assurer un titre imprescriptible; et le second a créé un état de choses qui a aussi ses droits et ses devoirs. Nous ne sommes pas plus justifiés de nous prétendre à tout jamais seuls maîtres légitimes que ne le seraient les Hurons que nous avons nous-mêmes dépossédés de leur domaine. Les Hollandais chassaient aussi dans la presqu'île de Manhattan, mais ils ne réclament pas la ville de New York. Les vicissitudes du passé ont toutes leurs validations éventuelles. Il ne peut être ici question que d'une sorte de droit moral, très lâche, très imprécis, et qu'il

n'est pas permis de claironner avec cette truculence. C'est un droit qu'il nous faut rénover, assurer, par nos propres efforts, en nous montrant plus intelligents, plus habiles, plus alertes que ceux qui voudraient nous le contester; non par des poings levés et des phrases. Tant valent notre énergie, notre persévérance, tant vaut notre droit à rester ou à redevenir les maîtres dans le pays de nos aïeux. Mais est-ce cela que Menaud nous conseille? Bien au contraire, c'est la stagnation, l'inertie. Il voit en nous un document à conserver dans les archives. «Au pays de Québec, répète-t-il sans cesse, rien n'a changé et rien ne changera, parce que nous sommes un témoignage... Toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus, et jusqu'à nos faiblesses, deviennent des choses sacrées, intangibles, et qui devront demeurer jusqu'à la fin.» Et je sais bien que c'est Louis Hémon qu'il cite; mais Louis Hémon constatait en poète, et sans les juger, les traits de notre survivance: Menaud, lui, les reprend en agitateur et en guide. «S'il est vrai», ajoutait Hémon, «que nous n'ayons guère appris, nous n'avons certes rien oublié.» Mais il nous faut apprendre aussi, marcher avec une ère qui marche. Autrement comment s'étonner que d'autres nous devancent et accaparent notre domaine? «Durer... être d'une race qui ne sait pas mourir», ce n'est pas suffisant, et ce n'est pas très difficile. Il suffit pour cela d'avoir beaucoup d'enfants et un morceau de pain. Est-ce de cette façon-là que nous voulons «durer»? Cela, d'ailleurs, les étrangers ne le menacent en aucune sorte.

Et ces «étrangers», qui sont-ils? Des gens auxquels nous lient cent quatre-vingts ans de voisinage, d'alliances sanctionnées par nous, de collaboration à des buts communs; dont nous partageons le territoire comme ils partagent le nôtre. Ce sont eux qu'il faudrait maintenant ostraciser, chasser de possessions légalement acquises. Car Menaud, là-dessus, ne badine pas. Loin du Québec quiconque n'appartient pas à la «race»! Il nous veut

enrôlés dans une nouvelle croisade pour «bouter l'Anglais hors de France»: ce qui signifie, dans l'espèce, hors d'une colonie d'Angleterre, faisant partie d'un pays plus vaste dont les neufs dixièmes sont anglais. Il ne lui permettrait même pas de louer un terrain chez nous: car c'est un simple bail, quelque droit de chasse ou de coupe, qui déchaîne toutes ses invectives. Et les moyens lui importent peu. D'abord, foin de nos propres lois qui autorisent l'entrée des gohims! «cette loi du pays de Québec, qui permet à l'étranger de dire, quand bon lui semble, à l'enfant du sol: "Range-toi! Va-t-en!"» — «Le bail et la loi, déclare-t-il, on s'en fiche comme des vieilles lunes...» Il continuera de «retendre aux endroits de chasse qu'en vertu de leur loi de la jungle à eux ils se transmettaient de père en fils». Il faudra refuser toute aide, tout service à ces étrangers. Le Délié est un «traître», un «esclave», un «vendu», un «lâche», un «cœur de chien» et d'autres noms moins imprimables, parce que, pour gagner sa vie, il a accepté la surveillance du domaine loué aux Anglais. À ce compte, nos concitoyens d'autre langue ne devraient pas trouver chez nous d'employés d'aucune sorte: ni un comptable, ni un camionneur, ni une bonne, ni une cuisinière. Menaud oublie qu'il vient lui-même de faire la drave pour eux: mais non, il s'en souvient et s'en bat la poitrine: «Il a fait comme les autres, plié le cou, chien grognant d'abord, chien couchant ensuite.» Eh bien, alors! — Si ce raidissement passif ne suffit pas, reprenons les fourches de '37: n'hésitons pas à la révolte ouverte. Ne nous demandons pas s'il y a la plus minime chance qu'une telle aventure réussisse. Renions hardiment, pour une fraternité restreinte, celle qui unit en une famille selon la science et la foi, tous les groupes humains. Que la race des Normands de France jette dans le Saint-Laurent la race des Normands d'Angleterre (c'est pourtant doublement la même!). «Dans la montagne se fourbissent des âmes guerrières. C'est de là qu'un jour la liberté descendrait, farouche, et culbuterait les avancées de l'ennemi.»

Si c'est là un plan avisé, si ce sont là des conseils sages, Menaud mérite de devenir notre Hitler. S'ils ne sont, au contraire, que des songes creux d'âme hallucinée, il faut plaindre l'abbé Savard d'avoir dépensé à les noter tant de talent et d'éloquence.

Mais ce livre, assez curieusement, se réfute lui-même. La personne, la prédication de Menaud se discréditent assez sans sortir de leur trame. Tout au long de ses diatribes, Menaud est seul, ou presque seul. C'est un prophète sans disciples, qui prêche dans un désert d'indifférence... et de bon sens. Il n'arrive pas à créer dans la « race » le moindre émoi mental, à soulever la plus légère émeute. « Tout le clan des chasseurs avait subi, tête basse, l'annonce de ce dépouillement. » — « Quelques vieux terriens disaient : Bah ! ne voyant rien en cette histoire... Quelques autres sentaient bien que c'était un lot du patrimoine qui s'en irait encore aux étrangers, mais, en face des moyens à prendre, finissaient par deviser du temps, le doigt sur la braise de leurs pipes. » C'est donc Menaud seul contre tous, s'escrimant d'une main contre les « barbares », de l'autre contre les siens stupides. Il en vient à douter s'il appartient lui-même à ce peuple aveuli. Il dit être « d'une autre race, de ceux que la terre mesurée, avec ses labours et ses moissons, n'a pas encore apprivoisés ». N'est-ce pas se séparer de toute la famille canadienne ? Son insuccès dès lors est fatal, expliqué, et il se scelle en un effondrement final. Menaud, trop obsédé de son idée fixe, victime de sa passion de braconner contre les lois, en vient à perdre la raison, et, dans la nuit où il s'agite, « hurle » sans cesse : « Des étrangers sont venus ! Des étrangers sont venus ! » Mais, comme c'est ce qu'il a répété toute sa vie, il semble bien que son état mental n'est pas si éloigné de celui d'autrefois !

C'est sur ce hurlement d'une âme vaincue, désespérée, que se clôt le volume. Et ainsi l'œuvre entière, au lieu d'apporter un encouragement, un espoir, d'exciter à l'action féconde, n'est qu'une confession d'impuissance et de rêverie futile. Comme le

concluent les bons voisins qui viennent visiter le pauvre homme : «Ça devait tourner comme ça... Ça ne sert à rien de s'ostiner.» L'architecte, à mesure qu'il élevait son édifice, le démolissait pierre par pierre.

Redisons-le bien nettement: s'il se fût contenté de nous inspirer le vouloir de conserver son héritage en le cultivant, en le développant; l'ambition, au besoin, de le reconquérir par le dedans, par l'expansion de nos familles, par notre éducation et notre activité accrues, par la richesse acquise qui le remettrait en nos mains; il n'y aurait qu'une voix pour approuver et applaudir. Mais cette reprise ne se fera jamais par le congèlement, l'emmurement et la rhétorique. Le peuple canadien, s'il écoutait tels quels les avis de Ménaud, sombrerait bientôt dans le même désastre et la même folie que son maître.

## TRENTE ARPENTS

PAR RINGUET<sup>1</sup>

**J'**AVOUE qu'en refermant le volume de Ringuet<sup>2</sup> après une lecture provisoire, je me surpris à m'écrier, employant une formule d'affection un peu rude dont usent parfois nos gens envers leurs frères de France: «Voilà encore un "maudit Français" venant nous enseigner à faire des romans canadiens!» Et certes, ce n'était pas amoindrir le mérite de l'œuvre: c'était plutôt dire mon regret qu'on eût à reconnaître une écriture française à son cachet particulier; qu'il ne se trouvât pas chez nous, après cent ans de littérature, un romancier de premier ordre ayant traduit l'âme canadienne, et qu'on pût mettre en regard, par exemple, de Constantin-Weyer ou de Louis Hémon. Et que l'auteur de *Trente arpents* fût un Français de France, je le voyais à divers signes, mais surtout à la science de la construction, à la maîtrise du langage, au vocabulaire étendu et précis, à l'aisance des tournures, à la sûreté de la syntaxe. Ce n'est pas tout à fait ainsi qu'on écrit chez nous, me disais-je. La plupart d'entre nous, tout en gardant la substance de la langue, en ont laissé échapper le génie. Ils ont peine à se dégager d'une certaine lourdeur maladroite, rançon d'un idiome éloigné de ses sources, graduellement appauvri par ses usages restreints et vicié par l'anglicisme. Ringuet semblait exempt de toutes ces fautes:

c'était donc à coup sûr un Français d'outre-mer, quelque Parisien venant nous dérober, à son tour, un peu de notre bien!

Mais c'est un Français, ajoutais-je, qui nous connaît à fond, qui nous a pénétrés très loin. Il n'a pu venir chez nous en nomade, comme Hémon: il a dû séjourner longtemps dans nos campagnes, les observer par le menu, y apprendre toutes les nuances de nos dialectes. Comment cela se pouvait-il? Qu'à cela ne tînt: l'œuvre elle-même offrait la réponse. Le récit nous montrait un «engagé» français ayant vécu douze ans dans la famille Moisan, prenant part à tous ses travaux, en relations constantes avec son voisinage. C'était bien simple: cet assistant à gages, homme éminemment cultivé, était l'auteur de *Trente arpents* et refaisait, en mode presque identique, la genèse de *Maria Chapdelaine*.

Ce diagnostic, je le maintiens, était raisonné et plausible. Et pourtant il tombait complètement à faux. Il se trouve que Ringuet, sous son pseudonyme, est un Canadien authentique<sup>3</sup>, né comme vous et moi, sur la bande du «fleuve» et n'ayant de gaulois que ce que nous en possédons tous!

Ce n'est pas seulement une heureuse surprise. Le fait de cette erreur que beaucoup ont pu faire place déjà à *Trente arpents* dans une classe à part constitue son premier éloge. Il reste en même temps que cette œuvre totalement canadienne est en même temps intensément française; qu'elle mire nos traits distinctifs, nos types originaux, nos mœurs intimes, notre âme secrète, dans la pure langue moderne de France, la seule langue littéraire qui doive être la nôtre. On avait pu douter que cette alliance fût possible. Notre «mentalité laurentienne», au dire de quelques-uns, dressait un mur entre nous et le dictionnaire et réclamait un instrument adapté à elle seule. Mais la fusion est accomplie, sans qu'il faille désormais en chercher des preuves au dehors. Quelques concitoyens trop rares, tels M. Léo-Paul Desrosiers dans *Nord-Sud*, M. l'abbé Savard dans *Menaud*, nous l'avaient déjà démontrée: ce roman lui apporte une confirmation décisive. Car

c'est une œuvre experte et brillante, dénotant les dons exercés, l'art exquis, d'un écrivain de race, et c'est une image du «terroir» entièrement exacte et vivante.

Son clavier est très étendu, puisqu'elle se joue dans les gammes de deux langages, le sien et celui de ses acteurs. Et le «canadien» de ceux-ci est aussi pur à sa manière que le français de l'interprète. Jamais notre parler populaire n'a été mieux saisi dans sa richesse verbale et ses intonations pittoresques. Il n'est pas un terme du cru, pas une tournure curieuse, même pas un juron que l'auteur en ignore. Il l'étale avec une intégrité rigide, absolument tel qu'il l'a entendu, et sans effort pour le restreindre ou l'enjoliver. On serait même tenté de trouver cette fidélité littérale à l'excès. J'ai toujours pensé, pour ma part, que nos idiomes populaires, pour se muer en littérature, devaient subir un choix discret, être un brin transposés et stylisés. Et les essais de «canayen» dispersés dans nos livres étaient bien faits pour me confirmer dans cette vue. Mais j'ai été surpris, après le premier choc, de constater que les décalques linéaux, les transcriptions toutes sténographiques des *Arpents* n'arrivaient pas à m'offusquer. Est-ce parce qu'ils étaient d'une abondance si large qu'ils en prenaient la dignité d'une étude philologique? Est-ce parce qu'ils se présentaient tout naïvement, sans emphase ni parti pris, sans ombre de caricature, avec la même inconscience qu'il coule des lèvres de nos gens? Cela peut-être n'eût pas encore suffi. Mais un examen attentif me découvrirait, en plus, que ce langage se trouvait, après tout, idéalisé, transposé. Non par un procédé externe, mais en le libérant de toute immixtion étrangère, en le rendant à sa vérité historique et à la pureté de ses origines. Il est picard, normand ou berrichon, mais jamais ce mélange infect dont le souille par degrés l'envahissement de l'anglicisme. Voilà pourquoi il demeure respectable: car c'est l'anglicisme avant tout qui sait le rendre vulgaire et odieux. Il faut féliciter Ringuet de n'avoir pas poussé plus loin son scrupule de réalisme, et d'avoir

réservé, à titre purement documentaire, le patois hybride qui nous gagne pour les scènes de son livre se passant aux États-Unis. Je ne vois guère qu'une exception qu'il se soit permise, «Y a toujours un mosus de bout», dit un des personnages. On peut penser que cette exception même est de trop.

En contraste à ce dialecte, piquant par sa saveur archaïque, le récit se déroule en une langue strictement française, même quand elle décrit des objets que, faute de mieux savoir, nous avons affublés de noms étrangers. Ainsi cette prose assume la valeur d'un lexique, d'une leçon de français pratique et extrêmement opportune. Euchariste peut, tout comme un autre, manœuvrer une batteuse-lieuse, mais il n'en détaillerait pas ainsi le mécanisme : «Il percevait sous lui le froissement doux des épis tombant sur la toile du transporteur. Les rênes passées au cou, les mains sur les commandes d'élévation et de pointage, il régnait sur la plaine avec, au-dessus de lui, le large mouvement d'ailes de la rabatteuse tournante. Et toutes les cinq secondes un dé clic annonçait la chute d'une gerbe.» Cette énumération de véhicules intriguait, je crois, un de nos voituriers : «Tapissières de fermiers vaniteux, planches de paysans plus modestes, haquets où brinquebalaient des tonneaux, fardiens, charrettes aux hautes ridelles branlantes.» Nos ouvriers endossent leurs «vareuses», croyant porter des *overalls*; la vieille Mélie sommeille dans un «voltaire» mais ne s'en est jamais douté. Il est bien tard, peut-être, pour faire adopter à nos gens, dans sa totalité, ce langage technique : il y faudrait un effort scolaire intense et prolongé. Mais nos classes cultivées et nos littérateurs, au moins, devraient le connaître et s'en servir. Ce ne peut être une affectation pour nous : parler français nous devrait être la chose la plus naturelle du monde.

Mais ce style dépasse la grammaire : il est ample, divers, imagé, expressif. Que ce soit à tracer les aspects de la glèbe, les figures des saisons ou les péripéties des vies humaines, il trouve les symboles sûrs, les analyses intimes, qui évoquent et posent en

lumière. Des paysages, des coins de scènes, jettent à chaque instant la note observée, véridique, et rehaussée, quand il le faut, de poésie. «Advenant l'heure de la traite, Phonsine se rendait à l'étable chaude où, dans l'odeur forte des litières, la clarté falote de la lanterne illuminait les museaux lourds des vaches qui regardaient d'un air las en secouant leurs chaînettes et en soufflant dans l'eau coulant sous leurs naseaux dans la longue auge de bois.» — «Inutile pluie d'automne, vieille fée méchante, arrivant sans invite sur le tard, rageuse qu'avant elle soient passées les pluies fécondantes de l'été... Pluie d'automne, impuissante à mal faire; elle ne peut que tambouriner sur le toit, brasser les flaques de boue de la route et télégraphier sur les vitres d'indéchiffrables dépêches.» De tels traits se dégagent un tableau très poussé de notre vie rurale et de ses cadres. La ferme et ses entours, le village canadien, la petite ville provinciale, s'y dessinent en haut relief, avec, comme repoussoir, l'usine américaine qui attire et englobe nos fils.

De même les caractères sont nets, les attitudes prises sur le vif. Le bonhomme Branchaud, Malvina, le curé, le notaire, l'engagé Alfred, le cousin Alphonse dit Walter, le couple Éphrem-Elsie, ont tous les gestes inévitables. Le pauvre Oguinase est une victime insolite peut-être, mais le monde ne manque pas de ces accidents. L'image de toutes ces vies en ressort saisissante, rendue en touches multipliées et fines.

Ce qu'on pourrait reprocher à ces notations, c'est un certain surcroît, une profusion parfois trop riche qui les fait se presser et se croiser. Comme résultat, de temps en temps, des répétitions de formules, des phrases longues, compliquées, indûment prodigues d'épithètes. L'un des extraits cités plus haut est en certains points admirable, mais comptez-y le nombre des adjectifs et des incidentes! Ce style n'a pas toujours la facture serrée, la concentration puissante et plastique. Ce n'est pas tout à fait l'écriture artiste; mais c'est, quand même, l'écriture d'un

artiste qui, dans sa coulée opulente, atteint un autre genre de relief et d'éclat. C'est l'école de Balzac en face de celle de Maupassant: l'une atteignant son but en poussant la sève, et l'autre en émondant les surgenons.

Quelle est, dans son essence, la trame de ce récit? C'est, dans un coin typique du Québec, l'histoire de deux générations d'hommes courbés sur la terre et qui en tirent leurs joies et leurs épreuves. L'odyssée personnelle d'Euchariste Moisan la domine. Fixé avec les siens sur trente arpents de champs et de prairies (dans une campagne comme l'auteur anonyme et géographiquement fantaisiste), c'est lui qui est le point central de cette intrigue. Nous le suivons depuis son joyeux mariage jusqu'à sa vieillesse déçue, à travers les quatre saisons d'une vie pareille à bien d'autres, mais qui n'en est pas moins remplie et émouvante. Il a eu treize enfants de sa femme Malvina, type d'épouse et de mère héroïquement banal, et leurs sorts inégaux traversent désormais son existence. Il en est que la mort lui enlève, d'autres que lui prend le cloître ou le séminaire, d'autres qui sont partis sur la route des grandes villes, entraînés aux courants nouveaux qui dissolvent les mœurs d'autrefois. Un seul finalement demeure enraciné au sol. Pour lui, vieillard désemparé, l'épreuve suprême est d'avoir à quitter ces trente arpents qui faisaient partie de son être et de chercher à l'étranger un refuge pour ses derniers jours. Faillite obscure et pathétique, dont la mélancolie élève cette simple histoire au plan d'une étude d'âme et de destinée humaine.

Ce drame se contient en lui-même. Le romancier n'instille aucune morale ni aucune thèse. Il constate, il décrit, il dissèque même, mais sans y chercher de leçons. Y a-t-il lieu de déplorer toutes ces traditions qui périssent? Il le fait peut-être sentir, mais il ne le dit pas. La terre rend-elle son homme plus heureux, plus prospère? Il se peut, mais les *Trente arpents* laissent la question en doute; les désillusions, les épreuves, y pleuvent également sur les fidèles du sol et sur les déserteurs. L'auteur veut faire une œuvre

purement objective, et par là se sépare de Louis Hémon hanté d'un idéal, de Menaud qui prêche une croisade. Ce n'est pas que, comme eux, il n'atteigne au lyrisme, mais il le tire de ce qui est et non de ce qu'il rêve. Il ne cherche à rien déguiser ni rien embellir. Il se rend compte que l'amour de la terre n'est pour nos paysans que l'attache au bien qu'ils possèdent, à leur gagne-pain de chaque jour : c'est pourquoi ils la quittent si aisément au leurre d'un plus facile bien-être. La « beauté des moissons », pour eux, se mesure à la longueur des épis. Les nombreuses familles qu'ils élèvent servent la « race », sans doute, mais ils n'y songent que vaguement. La race, ils la portent en eux-mêmes, aussi sourdement instinctive que les battements de leurs cœurs. Il faut, pour qu'ils la sentent frémir, que la Saint-Jean-Baptiste ou quelque discours d'élection viennent faire « moutonner » leur patriotisme. La France, ils s'en souviennent comme d'un pays lointain avec qui les rapports sont à jamais coupés, et qu'habitent des hommes singuliers qui ne vont pas à la messe. Ainsi Ringuet prend les nôtres comme il les trouve ; ni plus nobles, ni plus désintéressés, ni plus fidèles qu'ils ne le sont. Son livre n'est pas optimiste ; comme le lui reproche un critique, il n'est pas « consolant » ; mais n'est-ce pas assez qu'il soit vrai ? L'art n'a pas à jouer ce rôle de mouchoir. D'ailleurs la sympathie pénètre toutes ces pages et échauffe son réalisme ; il y circule un profond respect pour ces hommes et ces femmes, courageux à leurs tâches sans gloire. Cela remplace, en mieux, de fantastiques apothéoses.

Ce volume est de ceux dont nous pouvons franchement être fiers<sup>4</sup>, qui commandent un sursis à cette modestie excessive que nous poussons parfois jusqu'au dénigrement. Non seulement des œuvres comme celle-ci relèguent dans l'absurde la question si fort discutée, et si parfaitement oiseuse, de l'existence d'une littérature canadienne ; mais, on peut le dire sans outrance, elles font entrer de plein pied la littérature canadienne dans la littérature française.

LA FAMILLE DELUSSON — THE DELUSSON FAMILY  
PAR JACQUES DUCHARME<sup>1</sup>

**M.** JACQUES DUCHARME n'est connu, que je sache, ni en deçà ni au delà des «lignes», en qualité de romancier, et ce livre nouveau<sup>2</sup> est probablement un début. Mais le fait de ce Canadien français né peut-être aux États-Unis, écrivant en anglais une œuvre toute canadienne d'inspiration et de matière, vaut en soi d'être signalé, et pose une intrigante question touchant l'évolution de notre groupe franco-américain. En est-il arrivé au point de prendre part à la vie intellectuelle, à la littérature de son sol adoptif? Y a-t-il une fraction de nos compatriotes ayant perdu l'usage de notre langue, ou peut-être seulement le goût de s'en servir, qui renoncent en pratique au parler de Québec et conservent pourtant le respect de leurs origines et l'attachement à leur race? Les Canadiens «yankifiés» sont souvent condamnés en bloc par nos ardents nationalistes; mais il faut bien admettre qu'un bon nombre ont cédé à des ambiances étouffantes et à des forces inévitables, et ne méritent vraiment pas qu'on les accuse d'apostasie. Si Jacques Ducharme appartient à cette classe, il faut plutôt le féliciter d'avoir rendu si graphiquement et si sympathiquement, dans une langue étrangère, l'âme et la tradition françaises de nos gens. Mais il se peut aussi qu'il soit un homme de lettres également au courant des deux langues, et qui ait choisi de plein gré l'expression anglaise pour mieux nous révéler au grand public de ce pays. Et alors on doit admirer qu'il manie avec tant

d'aisance un idiome de surcroît ; car, quoi qu'on puisse penser de ce récit, il est écrit en un anglais correct et dégagé, laissant bien peu à relever même aux plus pointilleux puristes.

Il retrace la chronique d'une famille canadienne émigrée aux États-Unis dans la dernière moitié du dernier siècle. Imaginez l'Euchariste Moisan de Ringuet gagné aux suggestions du neveu des États, décidant de quitter sa terre laurentienne et transportant toute sa maisonnée dans la ville fumeuse d'Holyoke, vous aurez le sujet entier de *La Famille Delusson*. Et à mesure que se déroulera l'histoire, vous y verrez flotter un esprit identique, et circuler des personnages coulés dans le même moule que ceux de *Trente arpents* : le père travailleur et honnête, la mère esclave de ses devoirs, les enfants grandissant et peu à peu trouvant leurs voies : jusqu'à un Oguinase plus normal, moins tragique, comblant les vœux de ses parents dévôts. Naturellement, ici s'arrêtera le parallèle, car les milieux seront tout différents et façonneront des événements autres. Au lieu des champs et de bois pour décors, ce seront les rues affairées et les cheminées d'usines ; le souci des « jobs » élusives remplacera le souci des moissons. À la fin seulement la nostalgie du sol ressaisira les survivants et, sur une ferme d'amateurs voisine des faubourgs, ils se feront l'illusion de renouer la tradition ancestrale.

Il y a aussi bien de la distance entre les points de vue et les méthodes des deux conteurs. Car tandis que Ringuet, sur sa toile réaliste, fait place aux cruautés du sort et tend même à broyer du noir, l'œuvre de Jacques Ducharme est décidément et effusivement optimiste. L'existence de ses héros s'écoule sans une faillite, sans une déconvenue, et sans autres malheurs que ceux qui sont le lot commun et fatal de toute vie. Jean-Baptiste Delusson, le chef de cette famille, c'est le Jean Rivard de l'émigration américaine. Comme son prototype des Bois-Francis, il est avisé, courageux, confiant, tenace, et surtout chanceux. Toutes ses entreprises réussissent, tous les obstacles fondent devant lui ; tout

ce que lui, sa femme, ses fils et ses filles ont rêvé s'accomplit tôt ou tard. On s'attend à chaque pas à voir la destinée renverser l'édifice des prévisions et des espoirs, mais c'est en vain : tout se redresse et tout s'arrange. La morale à tirer du livre serait que la vie est bien belle et que Holyoke est un paradis. Inutile d'observer que cette conclusion penche fort du côté de la chimère. La plupart des foyers canadiens transplantés ici ont été loin d'avoir ces fortunes sereines et fidèles. Si l'on accepte la famille Delusson, il faut la regarder non comme un cas typique, mais comme le résultat d'un hasard heureux, idéal.

Hors de là cependant, une vérité exacte pénètre et emplit toutes ces pages : réalisme discret, répugnant aux peintures osées et, sauf en de rares tableaux, à toute intention pittoresque ; étroitement calqué sur l'existence de chaque jour. D'une si complète simplicité qu'on ne sait tout d'abord s'il faut y voir un triomphe d'art ou la banalité et la gaucherie d'une ébauche. Il est certain que quelquefois elle est décourageante à force d'être littérale et photographique. On voudrait y voir autre chose que ce qu'on peut voir à toute heure en passant dans la rue, en regardant à sa fenêtre. On voudrait voir s'en détacher un caractère qui fût quelque peu compliqué, désordonné, hors cadre. Mais chaque âme y est celle du « bon Canadien », et les événements sont uniquement ceux qui émaillent la carrière du « bon Canadien ». Petits ou grands, ils sont tous naturels, préparés, attendus d'avance, et, quelle que soit leur importance, relatés avec le même soin. Le petit Pierre, un des fils Delusson, accompagne Jean-Baptiste à un bourg voisin ; et quoi de plus naturel qu'après ses affaires faites, par cette chaleur d'été, le père offre au marmot une orangeade ? Eh bien, il lui offre une orangeade. « Ils trouvèrent une confiserie, et le père s'amusa à voir l'enfant savourer le jus frais, craignant d'en perdre la moindre goutte : car c'était pour lui une faveur spéciale. Jean-Baptiste n'avait jamais encouragé ses enfants à dépenser leurs sous en

douceurs, et, en enfants dociles, ils succombaient rarement à la tentation. Quand l'un ou l'autre de leurs parents leur apportait quelque régal semblable, ils en étaient dûment reconnaissants, et cet événement marquait le jour entre les autres. "Aimes-tu ça, Pierre?", demanda Jean-Baptiste, souriant au gamin. Pierre fit un geste de la tête, affirmant une approbation vigoureuse, et vida bruyamment son verre. Alors ils repartirent.» Le mariage de Pierre et d'Anne est décrit en sept pages; mais pas un trait du long tableau ne distingue cette célébration de mille autres mariages canadiens passés ou futurs. Nul détail pictural, piquant, coloré, caractéristique, qui rehausserait cette scène cent fois vue: on la revoit une fois de plus, c'est tout. Et si elle garde un intérêt vague, c'est qu'un mariage, quel qu'il soit, n'est jamais chose entièrement banale.

Décidément la simplicité littéraire, celle qui voisine à la grandeur, demande plus que ce reportage. Parmi les éléments, il faut un choix, un groupement et un resserrement; il faut qu'ils soient corsés de relief et de couleur, qu'ils cachent des suggestions et des implications dépassant leur lisière visible. M. Ducharme a la substance d'une belle simplicité, mais il faudrait qu'il l'imprégnât d'une âme plus profonde et plus chaude. Ce n'est pas à dire que, telle quelle, son œuvre soit à dédaigner: elle dénote une observation très poussée, et sa psychologie des sentiments et des motifs n'est pas sans divination, sans finesse. Pour le public auquel elle s'adresse, ignorant tout de la vie canadienne, elle sera peut-être une révélation. Ce qui peut nous sembler futile et rebattu paraîtra curieux, exotique. Et l'œuvre ainsi aura atteint son but, de faire connaître et estimer dans les milieux américains les solides qualités de la race canadienne-française. Est-ce la faute de l'auteur si, pour nous ses compatriotes, elle ne nous apprend pas assez?

LE BARON DE SAINT-CASTIN, CHEF ABÉNAQUIS

PAR PIERRE DAVIAULT<sup>1</sup>

CETTE IMPORTANTE MONOGRAPHIE<sup>2</sup> jette une lumière définitive sur un des personnages les plus complexes, les plus originaux et les plus attachants de l'histoire de l'Acadie. Et à sa trace elle suit l'existence tourmentée de cette colonie malheureuse, depuis les dernières années du « grand siècle » jusqu'à la veille de sa conquête finale. Le baron de Saint-Castin<sup>3</sup>, héros de ce récit, n'y joua guère de rôle officiel, mais comme explorateur, aventurier, traiteur, chef d'une tribu sauvage alliée à la France, il exerça sur les destinées du pays une influence très grande et sut la conserver à la mère-patrie jusqu'à la fin de sa carrière.

L'auteur remonte aux origines de cette famille de Saint-Castin, et la voit alliée à la plus haute noblesse française, mais par des surgenes latéraux et des branches bâtardes qui expliqueraient pour une part la vie fantasque, irrégulière, choisie par leur rejeton éloigné. Par sa mère il descend de la maison de Foix, la plus illustre du Béarn, et compte parmi ses ancêtres des ferrailleurs fameux, des routiers partisans et autres hardis caractères, y compris un empoisonneur mis à mort pour son crime, et le mousquetaire d'Aramitz, prototype, paraît-il, de l'Aramis d'Alexandre Dumas. La naissance de Jean Vincent est elle-même entourée d'un certain mystère qui laisse planer des doutes sur la qualité de ses papiers.

Il n'est pas étonnant que ce cadet de famille sans grande perspective d'avenir se soit enrôlé à treize ans dans les troupes du roi, et qu'on le trouve dès 1665, en un premier séjour à la Nouvelle-France, enseigne au régiment de Carignan. Mais c'est le 17 juillet 1670 qu'une frégate le dépose, avec des renforts aux colons et le nouveau commandant de l'Acadie, M. de Grandfontaine, dans la baie de Pensagoët. C'est là que se dérouleront trente années de sa vie; et c'est de là que plus d'une fois il sauvera de ruine imminente l'établissement de Port-Royal et la prépondérance française dans cette région.

Mais ce ne sera pas à titre de soldat dans le rang; car très tôt il s'émancipe et guerroie pour son propre compte. Fait prisonnier par les Bostonnais, il s'échappe et se réfugie à Québec, d'où Frontenac le renvoie chez les Abénaquis, chargé de la mission de les gagner à la cause française. Là il s'éprend de la vie sauvage et se fixe dans leur tribu, dont il devient un des principaux chefs et où il fonde une nombreuse famille. C'est désormais en aide indépendant, mais non moins dévoué, qu'il servira la France, maintenant les Indiens dans son amitié et les portant à son secours dans toutes les crises difficiles. C'était sans doute chose assez commune que ces vocations troglodytes, que ces Blancs retournant à la vie sauvage, soit sous la poussée des besoins soit sous l'attrait d'une existence plus libre. Mais devenir un chef indien adopté, reconnu, c'était une promotion jusqu'alors inouïe. Il fallut que le jeune enseigne déployât des qualités rares d'intrépidité, de conseil, d'habileté diplomatique, pour que le grand sachem Madokawando d'abord lui accordât sa fille, puis le fit accepter comme son lieutenant de confiance et désigner pour son successeur.

Autour de son mariage avec la belle Pédianske ont surgi d'âpres controverses, qui eurent plus tard leur répercussion en France sous forme de procès entre les fils métis du baron et une parenté rapace. Ce mariage, contracté à la mode indienne, fut,

dix années plus tard, légitimé devant l'Église; mais avait-il été valide à l'origine? Question sur laquelle chicanèrent sans fin les avocats et les canonistes. Elle touche à un autre problème qui n'a jamais été clairement résolu: celui du genre de vie que mena Saint-Castin parmi ses frères d'adoption. Fut-il un de ces rudes aventuriers dont parle l'auteur, «ne gardant de la civilisation que ses vices et n'empruntant aux sauvages que leurs défauts»? Des témoignages divers sembleraient l'affirmer, non seulement parmi les chroniqueurs anglais, qu'on peut justement soupçonner de malice, mais du côté de Français amis. Ainsi son proche voisin, M. de Menneval, mentionnait la «vie de débauche» dont il cherchait à le détourner. Il est admis de plus qu'en dépit des défenses royales, il fit continuellement la traite avec les Anglais ennemis et y acquit une large fortune. Cette dispute est intéressante, mais ne me paraît pas avoir l'importance que lui attache M. Daviault, ni comporter de résultat certain. La vie privée de Saint-Castin importe assez peu à l'histoire, et il n'est nul devoir de l'embellir. Son biographe tourne au panégyriste quand il assure positivement que «sans prendre les vices des indigènes et sans abdiquer sa dignité de Blanc, il assimile leurs qualités». Ne savons-nous pas que maintes fois il dut les conduire aux scalps, aux viols et aux massacres, consentir aux tortures des prisonniers: excès qui sûrement eussent révolté un moraliste? Et comment découvrir si toujours, au fond de ses bois, avec les libertés admises par les coutumes, il s'astreignit à une chasteté rigoureuse? La «débauche» à laquelle Menneval voulait l'arracher, c'était, selon l'auteur, le seul fait de sa vie parmi les sauvages; mais trouverait-il autre exemple de ce mot appliqué dans un sens aussi large? Prenons plutôt le personnage pour ce qu'il fut sans doute: un soldat de fortune entreprenant, hardi, échappé de plein gré aux contraintes sociales et sans trop de sévères scrupules. Ce sera plus conforme à son atavisme, au total de ses aventures, et au calcul des probabilités.

Tel qu'il est, il eut une mission et la remplit sans défaillance. Il n'oublia jamais les intérêts de sa patrie natale, d'autant plus qu'ils se confondaient avec ceux de son nouveau peuple. Les Anglais cherchèrent constamment à l'attirer de leur côté : mais il dédaigna les plus graves menaces comme les plus séduisantes promesses. Chaque fois que Port-Royal chancelant, laissé à lui-même, se tourna vers lui comme sauveur, il sut entraîner à son aide ses dévoués Abénaquis et tourner la fortune des armes. Mais le plus grand service qu'il rendait à la colonie, c'était de maintenir entre elle et l'ennemi une barrière naturelle, une sorte d'État-tampon coupant l'accès par terre à la région française. Cette barrière, les Abénaquis la défendaient obstinément et la gardèrent pendant trente ans inviolée. Leurs guerriers tenaient occupée une bonne partie des milices puritaines, et soulageaient d'autant les autres phases du conflit.

C'était une guerre haineuse, acharnée, impitoyable. L'homme rouge et l'homme blanc y rivalisaient de férocité et de ruse ; avec la palme, tout bien compté, à décerner à celui-ci. Car il attaquait le premier, sans motif légitime, en dépit des traités, regardant les Indiens comme des bêtes sauvages dépourvues de tous droits humains. « Une race de vipères, de tigres et de vautours... les êtres les plus bestiaux et les plus sanguinaires qui aient jamais pris forme d'hommes », disait le doux Cotton Mather<sup>4</sup>. Ce n'était pas une lutte de défense, mais une guerre avouée d'extermination que les « Pilgrims » menaient contre eux, y apportant un fanatisme d'illuminés, une rage de tortionnaires. Le sagamo Philippe, fait prisonnier par eux, fut coupé en morceaux qu'on suspendit aux branches de la route, et sa tête, portée à Plymouth en triomphe, y suscita une fête d'action de grâces. Une prime était payée à quiconque remettait aux magistrats une chevelure indienne d'homme, de femme, ou d'enfant au-dessus de treize ans, sans question sur son origine. On reste stupéfait des cruautés, des manques de foi, pratiqués par ces soi-

disant chrétiens. On comprend Lescarbot les mettant, plutôt que leurs adversaires, en dehors de l'humanité: «gent maudite et abominable, pires que les loups, ennemis de Dieu et de la nature». Incidemment l'on songe que la barbarie de ces temps était presque au niveau de celle du nôtre: on croit assister à des scènes de la campagne d'Éthiopie ou de la guerre d'Espagne!

C'est au milieu de ces horreurs, occupé à les réprimer ou en prenant lui-même sa part, que Saint-Castin poursuit sa vie aventureuse. Et c'est une série d'escarmouches, d'embuscades, d'attaques lancées ou refoulées, de gains et de revers s'équilibrant les uns les autres, qui marquent les étapes de ces périlleuses années. M. Daviault les retrace en un détail précis et vif, témoignant de recherches laborieuses et d'un sens dramatique adapté à son thème. Il est peu d'archives qu'il n'ait visitées, peu de documents contemporains, français ou anglais, qu'il ne cite. C'est de l'histoire sérieuse et appuyée, telle que la définit l'esprit scientifique, telle que la veut la critique moderne. Et sur ce fonds substantiel se déroule une phrase bien française qui sait donner aux faits une tournure concrète et rapide.

Il fallait qu'une si capricieuse existence fût étrange jusqu'à la fin. En 1701, Saint-Castin, dégoûté peut-être de la vie des bois comme il l'avait été de celle du monde, abandonne tout à coup son œuvre inachevée, laissant ses fils pour la reprendre. Il repasse en France où bientôt des contestations d'héritage longues et embrouillées accaparent toute son attention. C'est au milieu de ces guerres mesquines, si différentes de celles de jadis, qu'il meurt six ans après, sans avoir revu l'Acadie ni sa famille d'Amérique.

Il se dégage de cette histoire une lumière attristante sur l'abandon dans lequel la plupart du temps, les ministres du «roy» laissaient la lointaine colonie. «À considérer froidement les faits, dit M. Daviault, l'Acadie s'est faite sans le secours et même en dépit de la France officielle.» Celle-ci ne cherchait dans le Port-Royal et ses industries que des profits immédiats, négligeant le

bien-être et la sécurité des habitants. Tout en leur défendant le commerce avec les Anglais, elle les poussait entre leurs bras par son apathie à leurs besoins et la nécessité où elle les mettait d'y pourvoir d'eux-mêmes. C'est un miracle qu'ils aient résisté si longtemps aux invites de leurs voisins et n'aient cédé qu'à une violente conquête.

Par la somme de ses qualités notables, la biographie de M. Daviault rejoint les meilleures de nos études historiques, en ce coin de littérature souvent trop oublié des recenseurs de notre avoir, où les Canadiens ont prouvé d'indéniables aptitudes, où ils ont démontré à l'évidence « n'être pas plus bêtes que les autres ».

## VITA

POÈMES PAR ROSAIRE DION-LÉVESQUE <sup>1</sup>

UNE JEUNE FEMME d'un esprit très fin et d'un goût aiguisé résumait ainsi l'autre jour ses impressions de ce volume<sup>2</sup>: «J'y ai trouvé Rosaire Dion grandi.» C'est bien le jugement que j'en formais moi-même. Et cette croissance ne m'avait pas surpris. Depuis la première aube de sa vocation littéraire, le jeune poète de Nashua a procédé par ascensions, se dégageant progressivement des incertitudes du début et, par la grâce de son «don» et l'effort d'un travail suivi, atteignant des versants de moins en moins éloignés des cimes. C'est encore un degré de cette montée que signalent les présents poèmes. Et désormais nul n'aura le droit de traiter leur auteur en novice et en apprenti. Car *Vita* est une œuvre habile et mûrie, gardant à peine quelques traces des maladresses juvéniles, et affirmant des qualités pleinement adultes.

Le caractère de son inspiration reste le même<sup>3</sup>. C'est un attrait profond pour la nature et pour ses significations secrètes; — c'est une rêverie concentrée et mélancolique en face des problèmes de la vie; — c'est l'ultime refuge dans l'amour où s'apaisent les plaintes et les doutes. L'existence même lui paraît un tourment, mais un tourment digne d'être vécu, traversé de rais fulgurants et d'intoxications magiques. Parfois il en gémit, mais jamais jusqu'à la maudire. Et le plus souvent il l'appelle, se livrant par

avance à ses ironies et à ses caprices. Les vers mallarméens qui ouvrent son volume nous révèlent bien l'élan d'un cœur aventureux, avide, à qui la souffrance même est une conquête de la richesse :

Ô grappes de désirs! Et vous, thyrses de rêves!  
 Ô grimpante liane et buveuse de sèves!  
 Scintillements bannis d'un soleil inconnu,  
 Percez et déchirez, ô dards, mettez à nu,  
 Écartez les rideaux des portiques de l'âme  
 (J'interroge toujours le pourquoi de la flamme.)  
 Je m'abandonne à vous, je crie, ô doigts brutaux,  
 Sous l'énorme pression de vos vivants étaux.  
 Et je vois s'échappant, ô libre! dans l'espace  
 Constellé d'un rubis, cette flamme vorace, —  
 Le créophage oiseau qui me rongait le cœur<sup>4</sup>!

Il accepte la vie tout entière, avec ses minutes incertaines, ballottées entre deux néants, avec la mort qui l'encercle et la couronne. Il est sympathique à ses sèves et à ses hivers, à ses châteaux et à ses ruines. Tout cela forme un tout dont il est lui-même une parcelle. D'un calme également résigné, il contemple ce qui subsiste et ce qui disparaît :

Je songe à tous ces corps qui dorment dans la glaise,  
 Je songe à des tombeaux, à de grands cyprès noirs,  
 Je songe à tous les maux que la mort douce apaise,  
 Je songe à des adieux, je songe à des revoirs,  
 Je songe à des amours éteintes à jamais,  
 Je songe à de beaux soirs qui pleurent leurs étoiles,  
 Et je songe à la Vie ardente, qui promet  
 Et sans cesse soulève et rabaisse des voiles<sup>5</sup>.

Mais il sait que les pires dissolutions couvent des renaissances invincibles :

Vibrante tu surgis des flancs noirs de la Mort,  
 Liliiale tu crois dans la fange des mondes ;  
 Hors des lacs embrumés où nous jetons nos sondes,  
 Et tu n'es que le fruit charnu des pourritures,  
 Une flamme obstinée en un brasier éteint.  
 Tu triomphes, du vent qui t'entoure et t'étreint,  
 Ô Principe Éternel en proie à tes luxures<sup>6</sup>!

S'il est épris du monde extérieur, c'est qu'il y sent flotter et battre des émotions pareilles aux siennes ; c'est qu'il est lui-même une réplique de tous les êtres et de tous les spectacles. Pour exploiter le monde il n'a qu'à rentrer en lui-même :

Âme : — Univers ! Azurs ! Éclairs ! Ciels lumineux !  
 Déserts ! Jungles ! Forêts ! Orgueils grouillants des villes !  
 Tout ce que l'univers a de plus merveilleux : —  
 L'esprit est le bateau d'un voyage immobile  
 Qui, par nulle distance au chaîne retenu,  
 Se trace des chemins vers le grand Inconnu<sup>7</sup>.

Tous les éléments, sur sa route, lui sont des guides fraternels. Il les consulte et il comprend leurs vœux :

Pour penser au temps, à la vie, à la mort,  
 Je m'esseule souvent dans les bois qui me connaissent...  
 Pour penser au temps, à la vie, à la mort,  
 J'ai la nature tenace, patiente, impérissable<sup>8</sup>.

Tout cela ne forme pas une philosophie bien concrète, mais c'est un mode élégiaque, chaleureux, où la poésie trouve son compte. Et l'expression, comme on le voit, est ici adéquate au rêve : je multiplie les citations pour qu'on puisse en juger. De tels vers portent leur critique en eux-mêmes : ils ont l'intensité, l'envol, la suggestion secrète, une forme affinée et moderne, l'éclat des images et des mots. C'est la poésie de quelqu'un qui s'ébat, libéré, dans une voie large qu'il a lui-même ouverte.

Quant à ses effusions de sentiment humain, elles ont, pour la plupart, la même élévation et la même haleine délicate. C'est une bien jolie « Offrande », par exemple, que celle-ci :

Voici ce jour que darde la lumière,  
 Voici mes jours que ton amour éclaire ;  
 Voici des nuages qui maculent l'azur,  
 Et voici des chagrins, fils de mon cœur obscur.  
 Je t'offre le peu de joie qui coule dans mes veines ;  
 Je t'offre le plaisir qui rend la tâche moins vaine.  
 Je t'offre tout cela dans mes deux mains vivantes,  
 Et sachant que seul le soleil t'enchanter,  
 Je tremble de t'offrir ce bouquet de lumière  
 Dont les tiges plongent dans l'urne de la nuit<sup>9</sup>.

Il connaît de l'amour les rêves pacifiants et doux :

Ce serait, sur le bord de la mer, un chalet  
Avec un jardin vert entouré de galets.  
La vague expirerait sur le perron de pierre,  
Festonnant de varech les ais de la barrière  
Au matin nous irions sur les sables déserts  
Quérir dans nos paniers moules et crabes verts.

Il en connaît aussi les inconstances et les trahisures : surtout cette demi-mort qui le laisse encore palpitant. Désillusion de toutes la plus cruelle, parce qu'elle traîne avec elle de sourds regrets :

La main se donne, la main se reprend ;  
Qui dira lequel a le plus laissé de soi-même  
En ce nœud coulant<sup>10</sup> ?

Sous ce rapport les dernières strophes de « Inamorata » sont d'une bien pénétrante tristesse :

Tout cela que tu m'as donné, —  
Les plaisirs et les joies,  
Ton amour tendre ou passionné, —  
Dans le vide se noie.  
Sur les abîmes de l'oubli  
Tout cela ballotte  
Et par la mer couleur de nuit  
À la dérive flotte.  
Mais tes deux mains moites de larmes  
Sont restées dans mes mains ;  
Mais tes beaux yeux remplis d'alarmes  
Ont retenu les miens.  
Et j'ai la conscience amère  
De notre amour ancré  
Sur les sables mouvants, très chère,  
De nos cœurs séparés<sup>11</sup>.

Quand il s'exalte à la passion, cet amour lui instille de chaudes extases. Mais, à côté de purs élans, ces extases ont parfois comme des ruées charnelles<sup>12</sup>. Et, ne parlant ici qu'au nom de l'art et nullement en moraliste, il me semble que ces caresses sont, à l'occasion, trop physiques, trop littérales et appuyées, trop « Cantique des cantiques », si je puis dire. Si l'œuvre était franchement sensuelle, ce nudisme de mots lui serait accordé et

semblerait son orchestration normale. C'est sans doute parce qu'il détonne sur un constant idéalisme qu'en ces pages il surprend un peu. Il n'existe, en tout cas, qu'en deux ou trois morceaux, et le «cœur spirituel» reprend bientôt la maîtrise des instincts.

Au point de vue technique et ouvrier, ces strophes relèvent de trois formules distinctes. Certaines d'entre elles sont en prose poétique; d'autres en vers réguliers et traditionnels; et quelques-unes en vers libres. Cela indique, ou que Rosaire Dion hésite encore entre ses méthodes, ou qu'il refuse de choisir pour rester libre de les employer toutes. C'est son droit. Et pourtant on peut croire que ces procédés disparates nuisent quelque peu à l'unité, à l'identité de son œuvre. Passe pour le vers classique et le vers libre, qui ne sont séparés, quand on le veut, que par des lignes ténues. Mais la prose poétique répond à peine à la définition d'un art et ne mérite pas d'absorber l'effort d'un poète. Sa gamme est trop lâche, son lyrisme privé de musique définie, en font une expression hybride et de peu de valeur durable. Elle ne peut surnager que par l'extraordinaire splendeur des conceptions et des images, supposant la touche du génie. C'est ainsi que Whitman s'impose malgré son anarchie prosodique. M. Dion lui-même, je dois l'avouer, a un morceau très éloquent, précisément un hommage à Whitman, où un élan intense soulève et électrise ses périodes débridées. Mais dans d'autres essais il n'est que «poétique en prose», et peut-être n'est-ce pas assez. Ainsi je lui souhaite de s'en tenir aux libertés déjà très larges que présente la nouvelle rythmique, sans vouloir libérer la poésie (j'entends la poésie parlée, écrite, de tout temps *sermo matricus*) d'éléments exigés par sa nature même.

On trouve toujours, en cherchant, des vétilles à reprendre. L'on pourra donc isoler de ces pages quelques mots ternes et quelques quatrains faibles: découvrir qu'en des pièces d'ailleurs

excellentes le trait final n'a pas le tranchant que l'on attendait («Portrait», «Hélas!»); être intrigué par

L'enfantine joie, accablante et naïve,  
Des pleurs versés sur les tombeaux<sup>13</sup>

et s'étonner qu'un moyen de se réchauffer consiste à éteindre le feu :

Un peu d'eau sur ces fagots ;  
Éteignons ce feu qui rampe  
Et qui met du froid au dos  
Car au dehors c'est la pluie  
Qui revient pour qu'on s'ennuie<sup>14</sup>.

On pourra contester que le mot «impassif», d'ailleurs nullement français, puisse avoir le sens d'«impassible», car ce serait justement le contraire.

Ces somnolences enlèvent bien peu au mérite d'une œuvre soignée et le plus souvent sûre d'elle-même. Oui, Rosaire Dion a grandi; et sans lui décerner palmes excessives, j'admire franchement cette croissance, jusqu'ici continue, égale, et désormais toute proche de sa mesure définitive.

DEUX ROMANS HISTORIQUES  
DU CANADA FRANÇAIS :  
*LOUPS SOUS LA LUNE (WOLVES AGAINST THE MOON)*  
PAR JULIA COOLEY ALTROCCHI

*TRANQUILLE MON CAPITAINE ATTEND*  
(*QUIETLY MY CAPTAIN WAITS*) PAR EVELYN EATON<sup>1</sup>

**E**N DÉPIT DE LEURS TITRES vagues et comme tirés à la loterie, ces deux ouvrages nous offrent des romans historiques ayant notre pays pour thème et pour théâtre, et méritent, à ce titre, d'intéresser notre attention.

Ils diffèrent en ce qu'ils décrivent deux régions opposées de notre sol, deux périodes distantes de nos annales, mais ils se ressemblent par les bases solides dont ils appuient leurs énoncés, et le souci de vérité de leurs portraits et de leurs scènes. Ils font revivre des personnages de second plan, et conséquemment peu connus, qui eurent pourtant leur heure d'action et d'influence, et qu'avait jusqu'ici trop négligés la grande histoire. Sur leurs gestes authentiques ils brodent des trames d'intérêt romanesque, accentuant les éléments humains, parées d'une touche sentimentale, quelque peu féminine, qu'explique la personne des auteurs.

Les chroniques de Québec ont conservé le nom de Joseph Bailly de Messein qui, trente ans après la conquête anglaise, promenait sa vie vagabonde dans les Pays d'en Haut, et s'y amassait une fortune dans le commerce des fourrures. Il était d'une

noble famille, titulaire de la seigneurerie de Sainte-Anne, et alliée à la maison des Aubert de Gaspé. Son père, Michel Bailly, avait exercé sous les Français des charges publiques et gardait un haut rang dans la société de l'époque. Un de ses oncles avait été nommé coadjuteur de l'archevêque de Québec. Mais Joseph se sentait le goût des aventures, et préférait à des jouissances oisives l'existence ardue des trappeurs et des coureurs des bois. Laisant derrière lui ses parents et Corinne de Courcelles, la séduisante coquette qu'il admirait passionnément, il s'était dirigé vers les rives des grands lacs, et là s'exerçaient librement, au milieu des traitants et des tribus sauvages, les ressources de son énergie.

C'est la biographie romancée de Joseph Bailly de Messein que développe M<sup>me</sup> Altrocchi dans ces *Loups sous la lune*, où il y a, en fait, fort peu de loups et pas plus de lune qu'il n'en faut. Les faits couvrent les mêmes années, et parfois le même territoire, que le roman récent de M<sup>r</sup> Desrosiers, *Les Engagés du Grand-Portage*, et les deux ouvrages présentent plus d'un point de comparaison. Ils nous mènent au début du siècle dernier, au temps des luttes spasmodiques des tribus indiennes contre l'envahissement des blancs, des rivalités sans scrupules des grandes compagnies, et à la veille de la guerre de 1612, dont la « région d'en Haut » devait sentir les répercussions. Joseph Bailly circule surtout entre les lacs Huron et Michigan; il habite tour à tour Arbre Croche et l'île Mackinac, peuplés en grande partie par des Français aventuriers ayant pris des épouses indiennes et fondé des familles encore proches de l'état sauvage. Il a là pour rival un certain sieur Rastel, qu'il a connu au pays du Québec et qui, dans son absence, lui a ravi le cœur de Corinne de Courcelles. Rastel s'adonne surtout à la contrebande de fourrures; et leurs intérêts divergents, non moins que leurs rancunes intimes, mettent constamment ces deux hommes en conflit. À Mackinac, Joseph rencontre la jeune métisse Marie, la fille d'Antoine Lefèvre et de Naengah, une femme native, élevée dans les mœurs sauvages depuis la mort du

vieux trappeur, mais qui chérit la mémoire de son père et soupire en secret après la vie civilisée des blancs. Et il se trouve qu'Antoine Lefèvre avait été l'ami de cœur de la mère de Joseph avant son mariage au seigneur Bailly de Messein! Ce souvenir rapproche les deux jeunes gens; et quand Joseph sauve Marie des pièges pervers de Rastel et des maléfices du sorcier Delavigne, qui tous deux cherchent à la séduire, ils se découvrent un amour réciproque, et le roman coupé en herbe de leurs parents revit par leur classique mariage. Cette idylle est corsée d'épisodes excitants, de fuites mouvementées, de dangers bravement subis; elle s'emmêle aux soulèvements indiens, au massacre de Fort Wayne, et se lie au progrès des établissements des grands lacs, des bourgades déjà importantes de Détroit et de Checagou. L'auteur prétend, en ces tableaux, à une exactitude foncière que je ne me permets pas de discuter. Je ne veux que noter leur poussée dramatique, en une marche pourtant un peu lâche. On peut faire des réserves sur la portion sentimentale du livre; elle me semble un peu trop pâmée et douceuse. Mais d'autres aimeront peut-être à la trouver sucrée plutôt que salée. C'est une œuvre, en tout cas, aussi inoffensive que celles de Fenimore Cooper<sup>2</sup> et sur laquelle l'abbé Bethléem<sup>3</sup> peut en sûreté mettre son estampille.

*Tranquille mon capitaine attend* nous reporte cent ans en arrière et découpe un fragment des chroniques de l'Acadie à l'orée du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est un livre qui, cette fois, s'apparente à l'étude de M<sup>r</sup> Pierre Daviault, *Le Baron de Saint-Castin*, et, sous une forme partiellement fictive, redit des péripéties analogues. La dame qui porte ici le tison d'incendie est M<sup>me</sup> de Freneuse, personnage d'ailleurs historique, dont les documents de l'époque débattent souvent le caractère. Et son vis-à-vis dramatique est Pierre Denys de Bonaventure, capitaine de vaisseaux dans la marine du Roi, qui fut même pour un temps, en l'absence de M<sup>r</sup> de Brouillan, mis en tête de la colonie. Ils s'étaient connus à Québec dès 1694

et une affection tendre s'était établie entre eux. Louise Guyon, alors toute jeune, avait même voulu s'embarquer, déguisée en mousse, sur le bateau du capitaine et le suivre à travers les mers; mais il avait sagement repoussé cette affaire trop hardie. Sept ans plus tard, en un second voyage, il l'avait trouvée mariée au baron de Freneuse, et s'apprêtant à aller rejoindre son mari dans leur domaine en Acadie. En route lui-même pour Port-Royal, il l'avait prise à bord et l'avait déposée sur la route de ses terres, perdues dans les forêts de la Rivière Saint-Jean. Ils avaient échangé leurs regrets du passé, et de nouveaux serments d'amour impérissable. Et il ne l'avait pas entièrement quittée: il lui avait laissé son neveu Robert comme servant et comme protecteur.

Pendant trois ans ils ne se revoient plus. Louise dissimule de son mieux le lourd ennui de cette absence, et se dévoue à son mari, qui pourtant souffre de sa froideur. Le jeune Robert, fatalement s'éprend d'elle et lui cause de nouvelles inquiétudes. Alors s'abat une catastrophe. Les Iroquois attaquent la Freneuse, et les Micmacs amis sont impuissants à la défendre. Le manoir est pillé, brûlé, et le baron est massacré sur place. Grâce au dévouement de Robert, Louise réussit à s'échapper et s'enfuit jusqu'à Port-Royal où M<sup>r</sup> de Bonaventure les recueille et leur donne l'hospitalité. Mais la jalousie a bientôt désuni l'oncle et le neveu. Robert, désespéré de voir son amour refusé, s'adjoit à une tribu sauvage, dont il devient, au cours du temps, le chef. Louise, restée comensale de Pierre, voit s'accomplir ses chers souhaits, et tous deux s'estiment parfaitement heureux. Hélas! le capitaine a une épouse et une famille en France; la vie commune qu'il mène avec M<sup>me</sup> de Freneuse est ici sujet de scandale. Mais M<sup>r</sup> de Brouillan, et après lui M<sup>r</sup> de Subercase, ont eux-mêmes succombé au charme de la gente veuve, et dédaignent ces accusations malignes. Ils lui obtiennent même une pension du roi, et lui font bâtir une maison qui sauve un peu les apparences. Toutefois, la naissance d'un fils, qui n'a pu être tenue secrète, réveille toutes

les clameurs ; et les ennemis de la baronne, portant leurs plaintes à la cour, obtiennent enfin contre elle un décret d'exil. M<sup>me</sup> de Freneuse passe en France pour y plaider elle-même sa cause ; et elle plaide en même temps celle de la colonie, depuis longtemps négligée par la métropole, menacée par l'Anglais et dénuée de tout secours. Elle charge à ses frais un bateau de provisions et d'armes et, défiant les ordres du roi, retourne à Port-Royal, où les colons qu'elle sauve de la famine ne songent plus à l'inquiéter. Mais pendant son absence, Pierre de Bonaventure a été pris par les Anglais, et elle apprend bientôt sa mort. Il lui faut assister, désolée, impuissante, à la conquête finale de l'Acadie. Alors elle retourne, pour y mourir, à son vieux domaine de Freneuse, dont les fidèles Micmacs l'aident à réparer les ruines, et elle s'y consacre à son fils, dernier lien qui lui reste avec son ami disparu.

Remarquez que les archives acadiennes et françaises appuient la plupart de ces faits : il a suffi de les grouper et de les relever d'une couleur plus vive et plus chaude. L'auteur, qui a habité l'Acadie, est au courant de ses aspects, de son langage et de ses mœurs, et donne à ce récit une impression de réalisme. Il y a bien quelques détails qu'on pourrait contester : ainsi les dévots habitants me paraissent trop prodigues de leurs signes de croix. Fut-ce jamais la coutume, même pour de rudes soldats, de se signer chaque fois qu'ils s'adressent à un prêtre ou qu'ils prononcent le nom d'un trépassé ? Je croyais que ce rite, en dehors des heures de prière, n'était guère usité qu'en protection contre le diable. Est-il exact que le prix d'une chambre à Paris pour une nuit, vers 1708, était égal au coût d'une paire de bœufs au Canada ? Et c'est M<sup>r</sup> de Pontchartrain, n'est-ce pas, qui fut ministre de Louis XIV, et non M<sup>r</sup> de Pourchartrain<sup>4</sup>, comme l'auteur l'écrit constamment ? On peut trouver aussi que l'amour de Louise et de Pierre est quelquefois trop langoureux pour des figurants de cette trempe. Mais en somme cette œuvre est solide et fortement intéressante. M<sup>me</sup> Louise de Freneuse, la belle

persécutée, fait pendant à Pédianské, l'épouse indienne de Saint-Castin, qui soulevait, vers le même temps, et à quelques lieues de distance, les protêts des âmes délicates. Il ne faisait pas bon, dans l'Acadie de 1700, d'en prendre à l'aise avec les lois morales.

UN LIVRE CANADIEN :  
*LES OPINIÂTRES* PAR LÉO-PAUL DESROSNIERS<sup>1</sup>

UN ROMAN de M. Desrosiers est toujours un événement dans le royaume ou, si l'on veut, la province de nos lettres. Il donne à ses récits des fondations historiques si sûres, il les déroule en incidents si éruditement détaillés, il les pare de formes si chaudes et parfois si lyriques, que chacun d'eux, indépendamment de sa trame, est une chronique solide à l'allure de poème<sup>2</sup>. Ces qualités d'exactitude et de couleur ne manquent aucunement à ce nouvel ouvrage<sup>3</sup> et constituent son mérite essentiel. L'auteur a choisi, comme toujours, une période de l'histoire canadienne et, par un très sérieux travail, en a décalqué les contours et ranimé la vie intime. Puis, en tableaux minutieux, il en a reconstruit le décor physique, évoquant, à côté du travail des hommes, la grande nature qui a joué un rôle si transcendant dans l'image de notre passé. M. Desrosiers est au mieux dans ce rare amalgame d'archives austères et de peintures brillantes, et ces deux aspects de son livre suffisent à le tirer des rainures communes.

Les années qui suivirent la mort de Champlain furent les plus critiques qu'eût connues la colonie naissante, et menacèrent maintes fois d'en engloutir jusqu'au rêve. Non seulement elle perdait en son créateur son âme protectrice et inspiratrice, mais elle venait de subir trois ans de domination étrangère qui la laissaient affaiblie et désarmée. La France, persistant à ne voir en elle qu'un pacte avancé de son commerce, la livrait au pouvoir

d'intérêts égoïstes, uniquement soucieux de leurs gains, qui ne lui fournissaient ni recrues ni soldats. Les sauvages, d'abord bienveillants, s'étaient tournés contre elle, et la pressaient, la harcelaient avec une audace croissante. Deux seuls établissements, Québec et Trois-Rivières, ancrèrent au sol la race française et résistèrent à ces assauts multiples. Moins de trois cents colons, dispersés sur un territoire immense, ne pouvaient, pour survivre, compter que sur eux-mêmes. Certes, l'horizon était noir pour nos pères aux environs de 1636.

C'est au printemps de cette année que M. Desrosiers nous montre un cadet de famille, dégoûté de sa vie oisive et de sa faillite amoureuse s'embarquant pour la terre lointaine où il a l'ambition de se refaire une vie. Pierre de Rencontre, du tillac de sa barque toute prête à démarrer d'un quai de Saint-Malo, envoie à ses amis des gestes d'adieu, et, saisi d'émotion, aperçoit parmi eux Ysabeau, celle qu'il a aimée, venue pour lui jeter un dernier regard. Sept semaines plus tard, il aborde à la Roche Percée, rendez-vous des pêcheurs du golfe, puis remonte lentement le fleuve prodigieux, sur lequel se découpe enfin l'abrupte muraille de Québec. Il a fait connaissance, à bord avec des passagers qui comme lui viennent tenter fortune : la famille Le Neuf, dont la petite Anne est l'intéressante boute-en-train, et monsieur du Hérison, un gentilhomme sérieux, ayant longuement étudié les perspectives du nouveau monde. Ils lui seront plus tard des alliés et des amis.

De ce point, et à l'ombre du fort de Trois-Rivières, qui vient à peine de s'établir, commence l'aventure agitée de Pierre de Rencontre. Mais cette aventure est, en fait, celle de tous ces hommes qui bravent l'isolement, le froid, la forêt, la misère, les périls de surprise et de mort atroce, et ne durent, et ne s'enracinent que par une obstination surhumaine. Le caractère de notre héros est typique, et serait presque trop typique si l'on cherchait dans ce roman l'évolution de personnages bien distincts,

nettement marqués. Il offre un portrait composite des originaires défricheurs, de leur labeur, de leurs épreuves, d'où les traits personnels de Pierre ne ressortent qu'un peu indécis. Il est le Jean Rivard<sup>4</sup> de ces premières terres neuves, beaucoup plus secoué et ballotté que l'autre, mais dont la figure néanmoins reste subordonnée au rôle. Si l'on accepte ce *postulatum* préalable, on n'est pas surpris que l'intrigue ne soit pas fortement soudée, n'ait guère que des détours imposés du dehors; que les sentiments des acteurs, si pathétiques qu'ils soient, ne surgissent que d'un fonds commun et analogue. Disons alors que cette synthèse du colon primitif de la Nouvelle-France est par elle-même assez tragique, pour qu'on puisse négliger, mettre du moins au second plan, les variantes individuelles. Je ne prétends pas d'ailleurs que les figures du conte soient toutes fondues dans le même moule; mais, par la force des choses peut-être, elles offrent peu d'angles saillants et de contrastes; ce qui, au point de vue purement romanesque, pourrait passer pour un défaut.

La marche du récit peut s'esquisser en quelques lignes. Pierre entreprend de défricher un domaine isolé, à quelques milles du fort, dont ses amis lui ont prôné les avantages. Il n'y a pour voisin qu'un trappeur et pêcheur, David Hache dit le Futé, qui devient bientôt son homme-lige et son aide de tous les jours. Il bûche, il traîne des souches, il dépèce des billots, et se bâtit une cabane pour l'hiver. Il connaît ensuite les bourrasques, l'emprisonnement dans les neiges, les déluges de la débâcle, les fatigues des premières semences, les chasses des jours d'été: actions, spectacles qui pour lui sont d'une nouveauté palpitante, mais deviennent peu à peu de monotones routines. Au-dessus d'elles plane un fantôme sinistre, celui de l'Iroquois constamment aux aguets, qui fond à l'improviste, pille, incendie et tue. La menace continue tient chaque âme dans une terreur sourde: elle hante les jours et les nuits. Surtout quand Ysabeau est venue le rejoindre et qu'il l'a épousée, Pierre de Rencontre ne connaît guère de paix. Ils sont

forcés, à chaque alerte, de se réfugier au fort, d'y séjourner des jours et des semaines. Pourtant les époux valeureux s'obstinent; ils étendent chaque année leurs acres de culture; la femme aide aux plus durs des travaux et porte, comme son homme, la bêche et le mousquet. Ils élèvent des enfants, et toujours de la France espèrent des secours qui jamais n'arrivent. Leurs fils, François et Paul, et la squaw Koïcha, qu'ils ont recueillie, les aident à déjouer les ruses des Iroquois et à repousser leurs attaques. François, un jour, fait prisonnier et mis à la torture dans le camp ennemi, est délivré par l'Algonquine. Il sauve lui-même la vie à sa jeune voisine Émilienne. Mais enfin, ils sont débordés: la colonie entière vacille à deux doigts de sa perte. Ils voient massacrer leurs deux fils; et Ysabeau, gravement blessée, ne doit son salut qu'au recours des soldats accourus à la hâte. Pierre constate alors tristement la défaite de tous ses projets: il est tenté de retourner en France avec sa famille décimée. Mais c'est l'instant où Pierre Boucher vient d'obtenir de Louis XIV l'envoi définitif de colons et de troupes. Ils resteront, envers et contre tout; et le volume se clôt sur le débarquement, au port de Québec pavoisé, des paysans et des soldats qui viennent rendre l'espoir à la Nouvelle-France.

Évidemment, à ces peintures, dont les éléments sont connus, seuls le réalisme intensif, l'acuité psychologique et habile du conteur peuvent infuser un attrait vraiment neuf. M. Desrosiers, sur le point de la vérité historique rendue avec science, avec éclat, est, comme je l'ai dit, admirable. On le suit, remué, à travers les débuts de cette entreprise légendaire dont chaque heure était un miracle et chaque acteur un roc de résistance épique. Les exposés des épreuves des colons, des tactiques de leurs ennemis barbares, de l'atmosphère d'incertitude cruelle qui enveloppait le conflit, ne sauraient être plus graphiques; ils s'imposent à l'esprit et lui transmettent leur obsession. On pourrait trouver seulement qu'ils se répètent parfois, et de façon trop uniforme: songez qu'ils remplissent toutes les pages. Je croirais, pour ma part, que les

doutes, les hésitations de Pierre et d'Ysabeau, leurs analyses de leur détresse, leurs discussions de leurs alternatives, toujours conclues par le même dessein ferme, sont tirées un peu en longueur. Les défricheurs, peut-être, exhibaient leur courage avec moins de paroles et de raisonnements.

Ce qui excelle encore, ce sont les descriptions des êtres et des lieux. L'auteur est maître en description : il joint à l'art vif des images, des comparaisons neuves, un vocabulaire d'une extraordinaire étendue. Il n'y a pas de mots enfouis aux caves des lexiques qu'il ne sache exhumer avec l'aisance la plus parfaite. Il n'y a pas de métier dont il n'emploie en se jouant les termes techniques. Il en résulte un style d'une variété vaste, riche en réussites pittoresques. — « Les matelots de morutiers s'occupaient sur les grèves à tourner et à retourner le poisson. Biscayennes et gribanes, allaient et venaient sur la mer. Au large, au bout d'une île courtaude, des rangées de doris se balançaient à l'ancre au-dessus des meilleurs fonds... Des filets de fumée s'élevaient des baraques enfouies sous la futaie. Long comme un pan de forteresse, le rocher roux subissait l'assaut des lames qui rejaillissaient sur ses flancs. » — « Il n'y avait pas un moment à perdre pour remettre le défriché et le courtil en état d'être semencés. Dure tâche, car les racines profondes s'étaient réveillées ; les écrues jaillissaient des anciens guérets ; les souches s'étaient couronnées de cépées. Pierre, François, Jacques, alignèrent les rêches andins. Plus tard, Koïncha et les enfants allumèrent le feu courant, et les nappes de lourde fumée roulèrent dans la clairière. » Seul Ringuet, dans ses meilleurs jours, égale cette virtuosité !

On a toujours d'ailleurs les défauts de ses qualités. Il se peut qu'en certains passages cette opulence trahisse un brin d'affectation, de « rareté » voulue. Je conçois bien que le mot « sylve » sonne très joliment dans une période poétique : pour une fois ou deux il me charme ; mais faut-il en user réitérément, par système, de

préférence au mot «forêt»? D'un simple sujet d'étude ou de conversation faut-il faire un «topique» sans raison urgente? En lisant que «le mol piaulis des oiseaux avait supplanté le dur croassement des freux», confus de mon ignorance, je m'écrie: «Passez-moi le dictionnaire»; et, si même je devine que, du fait qu'ils croassent, les freux sont de vulgaires corbeaux, comment l'eussé-je déduit du reste de la phrase, puisque les freux sont aussi des oiseaux?

Mais signaler ces minces détails, c'est tout au plus reprocher à l'auteur un étalage de sa richesse qui n'a rien de déshonorant, bien préférable à des preuves d'indigence. Je dirais que cette œuvre, dans sa solide exubérance, et malgré une psychologie qui s'étale plutôt en surface, nous présente à la fois une monographie historique, une leçon de philologie et l'effusion d'une plume brillante. C'est un programme certes assez large et substantiellement rempli.

LA CHINE DU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE RAVIVÉE  
PAR UN CANADIEN FRANÇAIS:  
LES VOYAGES DE MARCO POLO  
PAR ALAIN GRANDBOIS<sup>1</sup>

**J'**AI ÉCRIT JADIS, combattant un régionalisme trop étroit : « Qui empêchera un de nos historiens futurs de faire l'étude la plus fouillée qui soit de la révolution chinoise<sup>2</sup> ? » Je n'espérais guère, à vrai dire, que nos intérêts littéraires dussent de sitôt prendre cette envergure. Mais voici un des nôtres qui est allé encore plus loin, qui a dépouillé les chroniques de la Chine d'un lointain passé, et qui nous offre en ce volume<sup>3</sup> un tableau palpitant des civilisations mêlées de barbarie qui, il y a sept siècles, couvraient la face de l'Extrême-Orient. Les documents de cette époque sont rares ; les communications avec l'Ouest cultivé étaient restreintes et presque nulles. Seuls des lettrés chinois conservaient la mémoire de hauts faits, des grands hommes et des catastrophes historiques sur des rouleaux aux tracés illisibles. Cathay, aux yeux des savants de l'Europe, c'était l'ultime limite du monde ; on la croyait au bord de la Mer Océane qui encerclait le disque de la terre et qui plongeait à l'horizon dans des abîmes fuligineux. Alexandre lui-même, quelques siècles plus tôt, s'était arrêté à ses bornes. Les légendes les plus fantastiques circulaient sur ses habitants, ses coutumes ; les cartes la dessinaient en contours tout imaginaires. Pourtant c'était l'époque où la Perse, la Chine et

l'Inde, par leur développement autonome, atteignaient à des apogées, abondaient en richesses matérielles, multipliaient les prodiges de leur art. Mais elles étaient aussi le théâtre d'invasions barbares, la proie de conquérants venus du Nord, qui les forçaient, les saccageaient et les réduisaient à tribut.

C'est au milieu de cette ère tourmentée que trois marchands vénitiens furent, par la force des circonstances, entraînés à des courses et à des découvertes qui révélèrent au monde le mystère de l'Extrême Asie. L'un d'eux en écrivit un livre qui est devenu un classique, dont l'importance géographique est presque égale à celle des mémoires de Colomb. En prenant cette œuvre pour base, mais en la complétant de recherches personnelles et en la revêtant d'une forme neuve et pittoresque, M. Alain Grandbois a entendu vulgariser pour nous les *Voyages* de M. Polo<sup>4</sup>. Écrites vers 1291, et propagées en manuscrit pendant près de deux siècles, traduites dès lors en plusieurs langues, ces relations ont eu depuis des éditions sans nombre, mais au milieu desquelles, grâce à beaucoup de variantes, il est fort difficile de se retrouver. Réunir ces données en un récit suivi, homogène et lisible, c'était la tâche d'un érudit et celle d'un écrivain: M. Grandbois se démontre ici l'un et l'autre. Quel instinct l'a poussé à aborder un tel sujet? On devine qu'il a pu avoir des attaches à la Chine en le sachant l'auteur d'un volume de poèmes publiés à Hankéou<sup>5</sup>. Mais ne suffit-il pas que sa curiosité soit large et embrasse toutes les sphères? Et faut-il rappeler qu'il a écrit aussi *Né à Québec*<sup>6</sup>, une excellente monographie de Jolliet et de ses découvertes?

Les voyages des Polo se divisent en deux parts distinctes, dont la seconde seulement eut Marco pour associé. D'abord Niccolo et Matteo, deux frères, font voile pour Constantinople, où ils ont des comptoirs, avec une cargaison des produits d'Occident dont ils font le commerce, laissant derrière eux leur Venise et l'épouse enceinte de l'un d'eux. Ils ne sont pas pressés, leurs affaires les occupent, et pendant quatre années, ils séjournent dans la

capitale. Alors, d'esprit aventureux, ils se décident à explorer les rives de la mer Noire, qu'occupent maintenant les Tartares; puis, par étapes, traversant la Crimée, la Russie du Sud, ils poussent jusqu'au Volga et dans la ville de Saraï (très probablement Saratov) sont retenus un an par Barka, le roi du pays, un petit-fils de Gengis-Khan. Une guerre entre Barka et le chef Houlagon les forçant à quitter cette ville et leur coupant le chemin du retour, ils veulent revenir par la Perse. Ils contournent la mer Caspienne et poursuivent leur marche vers le Sud. Mais, arrivés à Bokhara, une autre guerre les détient trois ans à la cour de Barak, un autre petit-fils du conquérant mongol. Là, un jour, passent des envoyés du susdit Houlagon en route vers Kaubilaï-Khan, le grand chef des Tartares de l'Est; ils pressent les frères de les accompagner, les assurant d'une chaude bienvenue; ceux-ci, de confiance, acceptent. Par les steppes, par les forêts, par les passes des montagnes, leur caravane défile pendant douze mois entiers. Ils atteignent enfin Tung-Nuan, dans la Chine du Nord, à quelque cent milles de Pékin. Là règne dans toute sa gloire Kaubilaï, le Khan des Khans, héritier de toutes les conquêtes est-asiatiques de Gengis, et dont l'empire s'étend du Pacifique jusqu'à la mer des Indes. C'est un potentat éclairé, moins cruel que les autres, et qui se dit ravi de la présence des frères Polo, les premiers hommes «latins» qu'il ait jamais vus. Il les questionne sur leur pays, leur religion, leurs mœurs, les comble de dons et d'honneurs, et, après un long temps, leur confie la mission de porter au Pape ses hommages, avec une requête pour l'envoi de savants et de missionnaires. Il leur fallut trois ans pour refaire leur trajet par des routes nouvelles. Mais, leur mission se trouvant empêchée par la longue vacance du Saint-Siège, ils retournèrent à Venise où, après dix-neuf ans d'absence, ils retrouvèrent leur famille amoindrie, et Marco, le jeune fils de Messer Niccolo, grandi et privé de sa mère.

Ces errances, croirait-on, eussent pu suffire à contenter les plus intrépides voyageurs; mais l'esprit nomade possédait les frères inséparables. Riches maintenant d'expériences, endurcis aux fatigues, au courant du langage des tribus mongoles, ils songent bientôt à repartir et à rendre compte au Grand Khan du résultat de leur mission. Ils amènent cette fois avec eux le jeune Marco Polo. À défaut d'une large ambassade, deux moines les accompagnent, délégués du pape Grégoire X. Mais aux premières difficultés, les moines prennent peur, les abandonnent et rebroussement chemin. Naviguant jusqu'à Saint-Jean d'Acree, ils se dirigent par la Syrie, l'Arménie et l'Iran vers Ormuz, un port fréquenté sur le golfe Persique. Ils entendent continuer par mer et, encerclant l'Asie, atteindre par les côtes de l'Inde et de la Chine leur rendez-vous aux quartiers du Grand Khan. Mais ils cherchent en vain dans Ormuz un bateau pour les transporter; la saison dangereuse approche. Alors ils se décident à entreprendre la voie de terre, directe mais bien plus ardue. Elle nécessite la traversée du continent asiatique, de l'Ouest à l'Est, dans sa plus grande largeur, à dos de cheval ou de chameau, par des pays complètement inexplorés, coupés de montagnes inconnues et fréquemment hostiles. Seule les couvre la sauvegarde des tablettes que le Grand Khan leur a remises à leur départ, enjoignant à tous ses sujets de les aider de leurs services. Jour par jour, trois ans et demi, ils poursuivirent cette marche épuisante, notant tout ce qu'ils voient, les sites, les animaux, les hommes, découvrant des merveilles qu'ils n'eussent pu concevoir en rêve. Ils passent la Perse, l'Afghanistan, longent au nord les monts tibétains, traversent l'immense plateau mongol et se font un chemin par la steppe brûlante du Gobi. Enfin, à quarante jours du terme, ils rencontrent des envoyés de Kaubilai-Khan venus au-devant d'eux, et dès lors leur route est facile.

Malgré l'insuccès relatif de leur mission auprès du Pape, ils sont reçus à bras ouverts; et bientôt le jeune Marco tient le haut

de la scène dans ces chroniques. Le Khan s'attache à lui, lui confie des missions importantes et lointaines, l'envoie gouverner ses provinces. Lui, son père et son oncle, sont consultés sur la politique et les guerres. S'ils sont bons serviteurs, Kaubilai est un maître fidèle, car il les garde près de lui vingt-deux ans, leur refusant les congés qu'ils implorent pour retourner dans leur patrie. Enfin il leur permet d'accompagner une ambassade qui va conduire en Perse la princesse Cocachin, fiancée au roi du pays. Et cette fois c'est la route de mer qu'ils prennent ; ce sont les côtes de la Chine de l'Est et du Sud, de Siam, de Java, de Burma et de l'Inde, qu'ils longent et abordent en passant, en une navigation mouvementée de trois années. Ils accostent enfin à Ormuz, le point de leur premier départ, et, leur princesse remise entre bonnes mains, ils se croient bien permis de regagner leur ville natale et de jouir d'un repos si patiemment attendu. Marco Polo rapporte des mémoires détaillés de leur longue aventure, des notes sur toutes les étapes de leurs routes, des descriptions des contrées et des mœurs, si différentes de celles d'Europe. Tout Venise les a crus morts et les revoit avec stupéfaction. Pour un temps ils jouissent d'un triomphe : on les entoure, on les écoute ; mais peu à peu des doutes s'élèvent sur la véracité de leurs récits, et ils subissent des persécutions sourdes. Pour pire malchance, Marco, prenant part à la guerre entre Gênes et Venise, est fait prisonnier des Génois, et c'est en prison qu'avec l'aide d'un compagnon captif, il rédige son ouvrage des *Diversités et Merveilles*. Il est pourtant rendu à son foyer, et meurt laissant une veuve et une descendance de deux filles.

Telle est l'odyssée herculéenne qu'Alain Grandbois retrace en pages érudites et brillantes. Il n'a pas tenté de traduire l'œuvre originale de Marco ; il l'a condensée, émondée, en la serrant de près, et l'a éclairée en la replaçant dans ses cadres et son époque. Ainsi il nous décrit Venise au VIII<sup>e</sup> siècle, les origines de la famille Polo, l'état contemporain des nations de l'Asie. Remontant en

arrière, il nous offre un tableau des invasions mongoles dont nos Vénitiens suivaient partout les traces, et d'où surgit la terrifiante figure de Gengis Khan, Hitler d'avant la lettre. M. Grandbois met à ses peintures une vivacité, une couleur, entièrement absentes du journal naïf de Marco. Celui-ci n'a qu'une ambition : énumérer les faits sans aucun souci des formules ; il abonde en détours et en répétitions, il ajoute après coup à des choses déjà dites. Ces procédures enfantines font place ici à un ordre logique et à un vrai style d'écrivain.

Quelle est au juste, se demande-t-on, l'autorité de ces chroniques, la conscience de ces voyageurs à qui, venant de loin, il était si facile d'exagérer et de mentir ? Certaines de ces « merveilles » ressemblent à des fables, et l'on conçoit les doutes des compatriotes de Marco, en une ère pourtant si crédule. Ce qu'on peut dire, c'est que sept siècles de vérification critique ont laissé ce récit substantiellement indemne. Les événements qu'il relate sont conformes aux faits historiques ; les lieux parcourus ont été vérifiés pour la plupart, malgré leurs noms changés au cours des temps. Certaines histoires trop fortes s'expliquent par le fait que leur rapporteur les a recueillies par oui-dire. Il en est pourtant quelques-unes dont il prétend avoir été témoin : et alors on peut soupçonner que l'auteur, par instants, n'était pas au-dessus de vouloir ébahir les simples. Marco Polo, en somme, résiste à l'examen, et sa contribution à la géographie et à l'ethnologie reste solide et précieuse.

Il nous faut remercier M. Alain Grandbois d'avoir mis à notre portée, sous une forme parfaite, ce document de premier ordre sur toute une phase de l'histoire de l'Asie.

## LES VELDER

PAR ROBERT CHOQUETTE<sup>1</sup>

**R**OBERT CHOQUETTE, évidemment, quand il dépose le plectrum lyrique, aime à se retrouver simple unité de la famille humaine et interprète des réalités terrestres. Les œuvres en prose qu'il nous donne abdiquent toute prétention à la seconde vue, au symbole, à la secousse ésotérique et aux profondeurs du mystère. Ce sont des tableaux déroulant un monde ordinaire, aplani, dont les personnages et les scènes se tiennent dans la moyenne de l'expérience de chaque jour. Il semble qu'au sortir d'illusions mystiques il se sente attiré vers le sol gris, opaque, mais solide et palpable, de l'actuelle vérité. Il néglige même souvent ce que cette vérité peut contenir d'exaltation, de poésie, de joie en fleur ou de douleur tragique : il se restreint à ce qu'elle a d'émotions attiédies et de légères piqûres, appelant le sourire plutôt que la pitié. Ainsi le poète d'*À travers les vents*<sup>2</sup> est devenu jadis l'observateur et l'humoriste de *La Pension Leblanc*<sup>3</sup> (où pourtant circulait un élément de drame). Après d'autres hautes envolées, il atterrit cette fois sur la plaine unie des Velder<sup>4</sup>. Ici, plus que jamais, règne le reflet de petites gens, de vies communes, d'incidents sans éclat, de sentiments sans paroxysme, relevés seulement de l'intérêt intime que l'existence possède à tous ses stades et de l'art d'un crayon habile. Mais peut-être le choix de ces thèmes ne lui est pas entièrement dicté par un caprice psychologique : on soupçonne

que M. Choquette a conçu ce récit, comme d'autres, en vue de l'auditoire auquel il s'adressait, de la masse des fidèles qui suivent avec plaisir ses émissions radiophoniques<sup>5</sup> et leur font un succès si large. Les exigences d'un tel public expliqueraient assez la tonalité de ces pages, leur amplitude restreinte et leur allure plutôt timide. Elles suivraient simplement la ligne du «Curé de village», autre création populaire; elles seraient bonnes et réussies du seul fait qu'elles atteignent leur but, même ne nous livrant pas leur auteur tout entier. C'est encore une pension qui fait le décor de ces scènes; et, vu son dessein arrêté, on ne s'étonne pas que les pensions séduisent M. Choquette. Où trouver réunis en une variété plus vaste ces types d'humanité moyenne qu'il a pris à tâche de décrire? La pension, c'est le foyer factice où s'abritent les gens sans foyer, les jeunes livrés à leurs ressources, les étudiants exilés de leur toit, les ouvrières aux gages mesquins, les commis-voyageurs frivoles, les ambitions guettant leur chance, les cœurs attendant l'aventure; — c'est le refuge où aboutissent les vocations manquées, les artistes incompris, les commerçants ruinés, les célibataires, les vieilles filles, les espérances détruites et les amours déçues. Germes végétants ou épaves, la pension les entoure d'une atmosphère tranquille, les endort d'habitudes égales, en fait une famille de hasard qui a sa cohésion et sa douceur. Comme la pension Leblanc, la pension Velder est un monde où, à défaut de grandes passions, s'agitent les désirs, les soucis, d'âmes banalement, pathétiquement humaines. Et ici encore l'ironie, la gaieté courageuse, submergent la mélancolie.

Joséphine Velder, qui préside à cette communauté, est une veuve, belge d'origine et archi-belge de langage; une femme débrouillarde et active, qui sait, à l'occasion, pour tenir sa maison remplie, user de réclame et de ruse; tendrement dévouée à sa fille Élise qui l'aide à son travail, et à son Alexis, un avorton assez peu sympathique qui vit à ses crochets, attendant des emplois

éternellement futurs. Elle gouverne son monde avec diplomatie, donnant de bons conseils, apaisant les disputes; et elle émaille toutes ses phrases des « alleï », « ça est », « pour une fois », « savez-vous », de sa native Wallonie. Les commensaux que le destin réunit à sa table comprennent M. Sicotte, professeur de musique, un homme bien élevé, galant et précieux; Dorothée Laviolette, artiste en « haute couture » et curieuse des affaires d'autrui; Philidor Papineau, voyageur de commerce, un joyeux boute-en-train qui n'est pas sans bon sens, dont la tâche est souvent de tirer ses voisins des pétrins où ils se sont mis; Florence Gauthier, blonde manucure, et Frédéric Gagnon, étudiant en droit, engagés dans un flirt qui n'aboutit nulle part; Lumina enfin, la servante, bégayante et naïve. Ces éléments, par leur contact, produisent des réactions, des querelles qui sont rarement graves et se dénouent toujours par l'entente rétablie. Un seul serpent se glisse dans ce jardin: M. Côté, une hypocrite canaille, un promoteur d'industries louches et faux-monnayeur par surcroît; et il est cause d'un incident qui vient faire bouillonner ce mijotement calme et jeter dans l'histoire une chaleur plus intense. — L'imprudent Alexis se laisse engluier à ses pièges, en vient à deux doigts de sa perte, et n'est sauvé que grâce à l'aide de Philidor, qu'il aime si peu. Élise, de son côté, fait la rencontre du riche et beau Marcel Latour et lui porte le coup de foudre; à la suite des épreuves classiques, l'éloignement forcé, les scrupules délicats, l'opposition de la famille, etc., l'amour triomphe de tout par un radieux mariage. Mais ces deux aventures, si excitantes qu'elles soient, sont ramenées à la ligne humoresque par la part indiscreète qu'y prennent les pensionnaires, par les caquetages de Dorothée, les facéties de Philidor, les réflexions de Lumina, le jargon de M<sup>me</sup> Velder. En somme, l'œuvre se tient dans le mode impassible et dans la note semi-comique. Qu'on en juge par cette phrase, dépeignant un émoi subit: « À la nouvelle que M. Latour viendrait chercher Élise, qu'il lui serait enfin présenté,

M<sup>me</sup> Velder avait ressenti une joie qui était presque un brûlement d'estomac.» La pension Velder relève de Balzac par le graphisme des peintures, mais aucun caractère puissant, émouvant ne s'y dresse qui évoque la pension où vivait le père Goriot.

Il reste que l'auteur sait, avec esprit et finesse, tracer des types bien définis dont on reconnaît les contours, les mouvoir selon leur nature, leur faire parler leur langue, en laisser des images qui se logent dans le souvenir. Par le cumul de touches menues, de parlotes familières, M<sup>me</sup> Velder, Sicotte, Papineau, Alexis, Dorothée, Florence, Frédéric, se révèlent de pied en cap et deviennent des individus doués chacun de leur vie propre. Le dialecte canadien se croisant dans leur bouche avec l'idiome belge, les «mosaï», les «torpinouche», rencontrant les «wé», les «ockerme», forment une amusante symphonie. Tout cela est photographique, littéral, sans grand effort de concision et de retouche mais cette fidélité elle-même dénote l'œil qui sait voir et la plume exacte à saisir. De temps en temps seulement l'auteur, parlant en son nom propre, redevient le poète aux nobles métaphores : «Un pigeon blanc passa, fleur de lys dans l'azur tendu de la ville, Élise lui confia son cœur.» Normalement le style est beaucoup plus pédestre : «Alexis n'en comprenait pas moins l'importance de ravoir le malheureux papier. Mais comme tout portait à croire que c'est Papineau qui le tenait en sa possession, le petit homme était plein de sentiments contradictoires. Chaque fois qu'il allait penser à Papineau, un sentiment de surprise irrité précédait la pensée. Alexis se rappelait alors qu'il lui devait des marques de gratitude pour sa généreuse intervention. D'où la surprise et l'irritation, puisque, à la suite de cent escarmouches et mêmes querelles, Alexis en était venu à considérer Papineau comme un ennemi.» — «Alexis agissait comme font les petits chiens qui, de loin, se lancent à votre rencontre avec des jappements furibonds. Mais plus ils approchent, plus ils ralentissent; tout à coup, à une distance prudente, ils s'arrêtent, vous

menacent d'une dernière salve; et le tout finit par un coup de patte à la clôture. » Non, ces détails ne tombent d'aucun trépied; ils ne sentent guère non plus la sueur et la lime.

Comment alors, en face d'une œuvre aussi proche du fait observé, oser reprocher à l'auteur d'avoir été, en certains points, insuffisamment réaliste? Je suis dérouté, pour ma part, par la dualité mentale de M<sup>me</sup> Velder. Est-ce une agrégée de lycée ou une bonne femme sans aucune culture? Les Belges instruits ne disent pas: « alleï », « ça est », « pour une fois », « nom de doum », et les Belges ignorants n'énoncent pas des maximes en un langage choisi et recherché. Or Joséphine Velder passe constamment de l'un à l'autre style, les combine même en une seule phrase. « Ça est si accusateur, un portrait!... Les portraits, vois-tu, ça est bien souvent à notre cœur qu'ils empruntent leur expression. Voilà pourquoi leur visage n'est pas toujours le même. » — « Elle sait bien voir, alleï, mais si elle aime mieux les tenir clos, ses yeux, c'est qu'elle défend ses espérances trahies, qu'elle se retranche derrière son rêve, qu'elle regarde son enfant tel qu'il est dans son cœur. » Ces énoncés livresques me paraissent mal aller avec cette grammaire de cuisine. Je dirais même qu'ils jureraient dans une conversation quelconque. On ne se figure pas une ménagère, instruite ou non, servant à ses voisines des répliques comme celle-ci: « Aujourd'hui, où me voilà assise en marge de la besogne domestique, toute recueillie en moi-même j'ai des pensées ayant leurs racines dans la vérité de mon cœur. » Armande et Philaminte n'eussent pu être plus distinguées. M. Choquette eût dû, je crois, se réserver comme narrateur ces analyses morales, ces perles littéraires, ou les mettre au besoin dans la bouche de M. Sicotte, intellectuel érudit, déjà enduit de préciosité. Marcel, Élise aussi, sont plus ou moins touchés de cette affectation, qui raidit étrangement l'allure naturelle de leurs gestes.

J'ai l'impression, en résumé, que *Les Velder* présentent une suite de portraits véridiques, d'anecdotes animées et parfois

saisissantes, qui ressuscitent un monde modeste et créent la sympathie pour ses types, et pour ses problèmes. À son thème franchement bourgeois l'auteur infuse de l'humour, de la variété, de la vie, ce qui, dans une peinture de mœurs, intéresse et retient. Il n'y met pas l'émotion chaude, l'intuition subtile, la profondeur morale et la forme achevée qu'il n'a pas cherché à y mettre. Se demander pourquoi il reste sur ces territoires à mi-côte, c'est vouloir expliquer que la radio ne soit pas une école transcendante, où toute la vie ait son expression libre où le génie puisse s'ébattre<sup>6</sup>.

## RAPPELS

PAR JEAN BRUCHÉSI<sup>1</sup>

**M.** JEAN BRUCHÉSI est un esprit sérieux et consciencieux qui voit dans la littérature un instrument d'apostolat au service des bonnes causes. Sans être indifférent à ses aspects strictement esthétiques, à ses fictions qui nous distraient des opprimantes réalités, à sa poursuite de la beauté toute pure, il n'accorde à ces motifs d'art qu'une importance toute secondaire. Ces buts se subordonnent au devoir d'enseigner et de moraliser; le «bon écrivain» est celui qui trace des tableaux sains, qui prêche des idées saines, qui s'oppose au flot des révoltes battant en brèche les saines doctrines. Et il applique ces principes dans son œuvre même: les pages qu'il a écrites se sont toutes inspirées de ces soucis restreints mais élevés. La religion, la morale, la patrie, résument son idéal d'homme privé et son idéal d'homme de lettres. Leur obsession transpire même dans les études neutres qu'il lui arrive de produire. On ne le voit jamais débridé, humoriste, abasourdi de l'énigme du monde, prêt à se gausser de la vie. Il a de l'univers une conception rigide, où chaque chose est à sa place, continue la chaîne du passé, marche à des termes sagement prévus, et où, s'il y a parfois lieu de s'étonner, il n'y a guère sujet de rire. Je n'entends pas juger, encore moins condamner, cette attitude mentale, où beaucoup trouveraient une

raison de louange ; et j'admire toujours des forteresses indestructibles, qu'on marche encore sur des terrains unis que n'interrompt aucune traverse pouvant faire douter du chemin et que ne coupe aucun abîme. C'est d'une fidélité constante et d'un bel optimisme. Comme résultat, M. Jean Bruchési nous donne de temps en temps des essais d'importance diverse, mais témoignant d'un esprit réfléchi et appliqué aux choses qui comptent. Son livre *Aux Marches de l'Europe*<sup>2</sup> fourmillait d'observations justes et de sages pronostics, bien qu'il se fût absolument mépris sur le rôle « bienfaisant » des dictatures. Dans son *Histoire du Canada pour tous*<sup>3</sup> il nous offrit un manuel concis et remarquable de clarté, où son talent se montrait sous ses meilleures faces. Talent non pas spectaculaire, éclatant en fusées, mais fait d'ordre, de mesure, servi par une langue bien correcte qui n'est pas sans couleur et sans chaleur. Et M. Bruchési a fait mieux que d'écrire : il a consacré ses efforts, dans un poste de confiance, aux intérêts et au progrès de notre éducation publique ; et nul n'eût pu mettre à cette tâche un zèle plus dévoué. Patriotisme et nationalisme pratiques, bien préférables à des déclamations vantardes et à des programmes de chimère. M. Bruchési, au total, est un homme de culture et un utile serviteur du Québec ; il n'est que juste de l'en louer et de l'en remercier.

Ce volume<sup>4</sup> ne prétend ni à une portée vaste ni à une complète nouveauté. Il est formé d'études écrites au cours des douze années passées, ayant déjà paru en brochures ou dans des revues. Leurs sujets, historiques, biographiques ou littéraires, offrent ainsi peu d'unité, n'ont guère que celle de l'âme qui y circule. Ils passent de portraits canadiens à des esquisses européennes, de critiques individuelles à des théories générales, de la monographie d'institutions pieuses à l'éloge de la langue française. Ce mélange à peu près fortuit offre le seul inconvénient de juxtaposer quelquefois des personnages obscurs et médiocres à des figures d'un renom éclatant : et l'on a l'impression un peu

déconcertante que les uns sont traités avec autant de soin et de gravité que les autres, éclectisme qui paraît manquer de proportion. Mais chaque type à part soi offre assez d'intérêt pour qu'on se plaise à son rappel.

Oscar Dunn<sup>5</sup>, par exemple, ne fut pas un esprit brillant, et il n'a guère laissé de sillon après lui. Mais c'était, malgré tout, un journaliste habile, et qui eut son heure d'influence dans la politique de l'époque. Rédacteur de l'ancienne *Minerve*, il fut «bleu» comme on savait l'être alors, bleu sans dilution ni nuance, et son œuvre en revêtit un caractère étroit; mais il savait raisonner, discuter, et, à la mode du temps, vitupérer. Ce fils d'Écossais chérissait la France et voulait sa survie sur la terre d'Amérique. Le premier il s'intéressa à nos dialectes natifs et en compila un lexique. Voilà ses titres à revivre sous la plume de nos chroniqueurs, et M. Bruchési en fait une figure sympathique, qu'il a dû forcément laisser un peu grisâtre.

Edmond Boisvert dit de Nevers<sup>6</sup> fut un penseur à l'envergure plus large, dont deux ouvrages solides, *L'Âme américaine* et *L'Avenir du Canada français*, attestèrent l'observation fine et la vision lointaine. M. Bruchési cite de lui, en les approuvant, ses critiques de la politique et de l'éducation chez nous: «constatations sévères, navrantes, mais dont personne ne songera à nier le bien-fondé. Il faut relire ce qu'il écrit sur l'ignorance de nos classes professionnelles; sur la situation de nos cultivateurs, dépourvus d'esprit de prévoyance, d'ordre et d'économie; sur notre langue corrompue par l'anglicisme; sur la valeur de notre enseignement secondaire et supérieur, pour qui il réclame de meilleures méthodes et des professeurs mieux préparés.» M. Bruchési, il est vrai, blâme la forme «acrimonieuse» sous laquelle ces mêmes opinions se répètent aujourd'hui; mais quarante ans d'attente futile sont bien de nature, semble-t-il, à ébranler la patience; et s'il n'existe, entre les censeurs d'autrefois et les critiques présents,

qu'une différence de ton, de politesse, ma foi, ils sont bien près de s'entendre.

D'Oscar Dunn, d'Edmond de Nevers à Rostand la distance est considérable; et pourtant ils se touchent ici, et du drame de Rostand<sup>7</sup> M. Bruchési prend prétexte pour un portrait plus authentique du Fils de l'Empereur, héritier de son sort tragique; et l'on sait si la légende de cette vie est plus cruelle que la réalité. L'auteur met en pleine lumière la double trahison de l'Autrichienne Marie-Louise, envers son époux malheureux et son fils voué à l'exil, sa froide indifférence, au milieu d'amours de passage, à Sainte-Hélène et à Schoenbrunn. Et il signale le fait curieux que, bien avant Rostand, un maître d'école canadien, Ernest Doin<sup>8</sup>, avait écrit, à l'usage de nos collègues, une pièce en un acte et en prose sur le même pathétique sujet: mais là s'arrête sans doute le parallèle.

Suit une belle étude sur Mistral, qui saisit bien les traits uniques de cet aède égaré dans nos âges, de sa vocation spontanée et de sa lyre naïve. Il fit le rêve de ressusciter un langage, et du moins le galvanisa d'un souffle neuf et chaleureux. Il n'est pas certain qu'il résiste au désarroi des langues suivant nos confusions politiques et économiques. Mais Mistral, comme Homère, surnagera aux ruines par la vitalité d'une œuvre de génie.

Des «Essais sur le romantisme» s'attachent à définir l'essence intime de ce courant qui domina le dernier siècle, imprimant sa marque à la fois sur les formules et les idées, se confondant en définitive avec l'histoire intellectuelle du temps. Il est naturellement peu facile de resserrer en quelques pages un mouvement aussi étendu, ayant pénétré l'esthétique, la morale et jusqu'à l'histoire. M. Bruchési, avec d'autres et aussi bien que d'autres, poursuit ses traits fuyants et multiformes. Décelant, comme toujours, son souci des «principes», et sans tenir assez de compte des chefs-d'œuvre du romantisme, et de sa sève rénovatrice, il y

voit avant tout un cas d'insurrection morale qu'il est forcé de condamner.

Une monographie érudite redit les origines de notre «Premier Hôtel-Dieu», et une longue étude énumère les titres du français au rang de «langue universelle». D'autres esquisses font revivre le poète Charles Le Goffic et les romanciers René Bazin et Paul Bourget, figures qui certes, sauf la dernière, ont besoin d'être ranimées. Une visite à Péribonka s'emplit du souvenir de Louis Hémon. Ce n'est pas, on le voit, la variété qui manque à ces essais; mais leur intérêt dispersé n'est pas moins réel.

M. Bruchési serait bien surpris si je terminais cette chronique sans chercher noise à quelques-unes de ses idées. Notre franche amitié s'est nourrie de tout temps de discussions et de contradictions, démontrant le contraste de la plupart de nos points de vue. Je dois admettre qu'en ce volume rien ne me choque très violemment et ne me fait bondir comme jadis certaines thèses de ses autres ouvrages. Nos différences se faufilent ici dans un paragraphe, dans une phrase, ou bien n'émanent que de l'esprit et de l'atmosphère d'une étude. Je ne puis que sourire quand j'en viens à cette citation de Charles Maurras: «La solution monarchiste est la seule qui soit conforme aux enseignements les plus récents de la science.» Je me demande quelles nouvelles découvertes ont produit ce renversement de théories démocratiques sans qu'on en ait jamais rien su. Je me demande quelle preuve en donnent nos monarques nouveau style, rois en tout, sauf le nom, Mussolini, Hitler. Et je me rappelle que Maurras est à cette heure l'homme-lige de Pétain, qui achève de détruire la France. Mais alors je ne souris plus. Je voudrais voir l'absolutisme, royal ou autre, voué aux gémonies; et je vois dans la phrase du notoire écrivain une de ces âneries énormes que se permettent les hommes envoûtés d'un sophisme.

Certes, j'admire saint Vincent de Paul, prenant, comme il l'a fait, une société écrasée de misère et s'acharnant, au nom du

Christ, à relever, à secourir. Mais pourquoi associer à cette mission humaine le nom de Louis XIV? Louis XIV faisait tous ces pauvres que soulageait Vincent de Paul. Louis XIV, par ses exactions, ses corvées, ses dîmes et ses gabelles, ses monstrueuses dépenses, réduisait l'ouvrier, le paysan français, à cet état de «bête sauvage» qu'a décrit La Bruyère, que Fénelon, Bossuet et Fléchier<sup>9</sup> ont dénoncé avec des larmes. Et les riches douairières auxquelles Vincent prêchait: «Or sus, mesdames», étaient elles-mêmes les complices du système oppressif, jouissaient de ses dépouilles, et n'en laissaient tomber que des miettes imperceptibles.

Il y aurait à inscrire aux marges de ce livre quelques autres notes de ce genre, mais ce ne seraient, après tout, que des notes, laissant le texte substantiellement intact. J'en reviens à l'estime que m'inspire Jean Bruchési, et que je crois universelle, pour sa sincérité, son courage intellectuel, et même, sans qu'on les partage toujours, pour la carrure de ses idées et l'assurance de ses principes.

PENSÉES ET SOUVENIRS  
PAR FERNAND RINFRET<sup>1</sup>

ÉCRIRE des Pensées, des Maximes, après tant d'illustres ancêtres, c'est là une entreprise qui peut paraître bien risquée ; mais elle n'est telle que si on en fait un exercice public, une joute où l'on cherche à dessein la profondeur, la subtilité, l'éclat des notations, le choc des paradoxes, avec des ambitions philosophiques ou littéraires. Mais écrire pour soi-même, dans le silence du cabinet, des observations sur la vie, des résumés d'expériences vécues, des examens de son âme personnelle, pour en tirer des éléments de connaissance et de conduite, c'est ce que tout esprit introspectif et réfléchi a fait ou est tenté de faire. Les pensées sont alors le suc d'une existence humaine, tracent le portrait d'un homme sur le fond des temps et des choses où il a plongé.

Tel est le caractère de ce carnet intime, où Fernand Rinfret<sup>2</sup> inscrivait, au hasard de la fantaisie, ce qu'éprouvaient en face du monde son esprit pénétrant, son âme sensible au bien moral, éprise de vérité et de beauté. Le grand charme de ce volume, c'est qu'au delà des idées générales, que souvent d'ailleurs il exprime avec une fine justesse, il évoque une figure individuelle, révèle les opinions, les émotions accumulées au cours d'une vie. Et cette figure est droite, attirante, sympathique ; ces jugements sont pondérés et sages, inspirés de largeur et de bienveillance. Fernand Rinfret occupa parmi nous des charges élevées ; il se trouva mêlé

aux courants et aux polémiques ; mais il se tint toujours au-dessus de ses tâches, et, par une rare transcendance, ne les laissa jamais l'accaparer ni l'asservir. En fait, il le confesse, il rêvait pour lui-même une autre destinée, où l'idéal eût tenu plus de place. « Si l'on connaissait mieux », dit-il, « l'intérieur de mon être mental, on comprendrait pourquoi il me manque certaines qualités qui font les habiles politiques. » — « Toutes les promotions de ma vie me sont venues à mon corps défendant. » Chez lui, comme chez Montaigne, maire de Bordeaux à contrecœur, « il y eut toujours deux hommes, d'une séparation bien claire ». Bien avant des actes publics, souvent moulés aux contingences, se maintenaient chez lui des convictions profondes, inaccessibles aux vacillations de l'heure ; et, en les affirmant librement dans ces notes, il se vengeait des compromis et des ménagements pratiques. Il a fallu qu'il fût supérieurement doué pour briller à la fois dans deux activités qui semblaient s'exclure l'une l'autre ; mais il les combinait excellemment. Nul n'eût dit, à l'entendre pérorer dans les assemblées, y déployant la maîtrise des sujets, la promptitude à la riposte, la chaleur, l'esprit, l'éloquence, qu'il crayonnerait, le soir même, sur l'ennui des contacts bruyants, sur la vanité du succès, sur la légèreté des foules, sur les défauts de nos systèmes, des lignes détachées et désenchantées. « Entre deux réunions politiques », écrit-il, « je relis le *Jardin des roses* de Sadi. J'ai besoin de me rappeler qu'il y a encore de la poésie. » — « Ah ! être musicien ! » soupirait-il alors, « et pouvoir fondre la pensée dans cette langue fluide et sans contour, au lieu de la marteler par la brutalité aiguë de la parole ! » Car il avait pour la musique un amour dominant, appuyé sur de sérieuses connaissances. Et qui eût pu déduire de ses actions officielles les trésors d'un idéalisme exalté, d'une sensibilité délicate ? Cet homme à qui tout réussit ne se gonfla d'aucun orgueil : « Ce qui compte », écrit-il, « c'est ce que nous sommes. La réputation n'est qu'un voile, clair ou sombre, jeté sur notre être réel. » Il n'oublie pas, parvenu au

sommet, ceux que la course a laissés en arrière : c'est vers eux que vont son respect et sa sympathie. « J'ai manqué parfois de considération pour les grands de ce monde, mais ma porte est restée ouverte aux humbles. Plus ils étaient pauvres, plus je tenais à les recevoir et à les entendre. » Il perce à jour les trop communs prétextes derrière lesquels s'abritent nos égoïsmes. « Ceux qui défendent si haut », dit-il, « l'ordre établi, songent invariablement à un ordre établi à leur avantage, et veulent préserver une société où ils sont les privilégiés. » — « Ceux qui ne connaissent pas les misères du peuple sont bien mauvais juges des solutions économiques que nous cherchons. » — Attitude éclairée, sympathie généreuse, si rare chez les classes parvenues !

Pour lui, il n'ambitionne qu'une vie paisible, occupée de travaux utiles, mais gardant des loisirs pour la méditation et l'art. Il y garde la sérénité et la bonne humeur d'un vrai sage. Sa règle de conduite, c'est de « jouir intensément de ce qu'il a, et de se passer allègrement de ce qu'il n'a pas ». — « Il s'est fait », avère-t-il, « une vie intérieure, avec ses livres, ses gravures, les échos de la musique que lui apportent les frémissements de l'air, ses souvenirs de découverte et de beauté ; et il n'a qu'à fermer sa porte pour que les bruits de la rue et les puanteurs de la ruelle s'arrêtent sur sa vitre. » Autour de lui il veut créer une atmosphère apaisante et joyeuse. Il peut se rendre ce témoignage : « J'aurai répandu autour de moi de l'indulgence et de la gaieté. Je hais les gens durs dont l'action est une tyrannie pour les autres. » Tous ceux qui l'ont connu retrouvent ici les traits de sa figure et se plaisent à la voir revivre dans cette autobiographie mentale. Et personne ne l'a mieux connu que l'auteur de la belle préface apposée à ces confidences, et qui fut l'un de ses plus chers amis : c'est ainsi qu'il l'a vu, constamment égal à lui-même. « Cœur plein d'humanité », atteste Jules-Édouard Prévost, « esprit distingué, ami fervent de la beauté, artiste doublé d'un philosophe : politique au surcroît, mais dans ce champ plutôt un

dilettante.» Cela décrit excellemment Fernand Rinfret et résume les révélations qu'il nous livre en ces pages.

Quand il s'abstrait de sa propre expérience et qu'il touche à des théories, au jeu de la réflexion pure, il n'est peut-être pas aussi original. Ses maximes sont parfois banales à force d'être indiscutables. Et pourtant, ici même, l'observation est éveillée, l'ironie spirituelle, les conclusions souvent hardies et neuves. Les clichés reconnus ne lui en imposent pas. L'honnêteté, dit-on, est la meilleure des politiques : mais il a bien vu, lui, qu'en règle générale, « Être honnête, cela rapporte tout juste la satisfaction qu'on en a ». En face d'un béat optimisme étendu à tout l'univers, il constate que « la nature est radicalement insensible : il pleut sur nos joies et il fait soleil sur nos peines. Nous ne sommes nous-mêmes que la goutte de pluie ou le grain de sable ensoleillé. » Il déplore que nos sentiments les meilleurs aient l'haleine si courte : « La sympathie s'émousse : les malheureux les mieux plaints sont ceux dont le malheur est brusque et de courte durée. » — « Nous sommes surpris de voir revenir le pauvre à qui nous avons fait l'aumône : comme si nos quelques sous lui avaient fait une rente à vie. » — À des illusions d'amour pur, astral, impérissable, entre des êtres bâtis de chair, il oppose le fait prosaïque : « Il n'est pas d'amour qui résiste à la déception des sens. » — Il estime à sa mesure juste la popularité : « Il faut une certaine médiocrité pour être aimé de tout le monde. » Notations incisives, qui creusent avant dans la nature humaine et exposent au grand jour ses déguisements, qui vont parfois jusqu'au plus cruel épigramme : « Rendre service à quelqu'un, c'est souvent s'exposer à ce qu'il ne l'oublie pas : et alors il peut vous en vouloir toute sa vie ! » Et ainsi cette philosophie, fondée sur la bonté, n'est pourtant ni molle ni naïve.

Toute une section de l'œuvre, en un mode plus léger, voltige sur la littérature et l'art ; et l'on se plaît à voir cet esprit raffiné louer la beauté rude des œuvres spontanées, abruptes,

condamner dans les formes trop de clarté et de mesure au détriment de qualités plus fortes, préférer *Hamlet*, *Faust*, *La Divine Comédie* aux douceurs fadasses des classiques. « Dans l'art comme dans la nature, j'aime les vastes horizons... Je ne suis pas l'homme des paysages coquets: petites rivières, étangs minuscules, ruisseaux clairs où de timides arbustes trempent à peine le bout de leurs branches. » Mais c'est sur la musique qu'il s'épanche le plus volontiers et que son goût s'appuie d'érudition et de critique. Ce n'est pas lui qui confondra en un même éloge vague l'impeccable logique de Bach, la grâce suprême de Mozart, la passion de Beethoven, le lyrisme épique de Wagner. Les grands maîtres sont pour lui autant de mondes à part; il les compare et il les juge à leurs caractères définis et à leurs limites propres.

Ces cahiers, « prismes, comme dit l'auteur, au travers desquels il s'est regardé », manifestent une pensée indépendante et courageuse, et contiennent l'effusion d'une âme chaude, loyale, avide d'émotions hautes et croyant fermement à la fraternité des hommes. La mémoire de Fernand Rinfret en émane à la fois grandie et plus chère. On le juge à cette lumière neuve, un des types les plus variés, les plus complets et les plus séduisants de notre histoire nationale.

DE VILLEMARIE À MONTRÉAL  
PAR JEAN BRUCHÉSI<sup>1</sup>

*Le 21 octobre 1942, Dantin écrit à Jean Bruchési : «Je vous suis bien reconnaissant de m'avoir adressé votre volume De Ville-Marie à Montréal ; et, après l'avoir parcouru d'un seul trait, je puis vous dire en toute franchise que sa lecture a été pour moi un délice. Cet ouvrage, de tous ceux que je connais de vous, me paraît le plus près de la perfection de son genre. C'est une monographie où rien ne manque de ce qui rend l'histoire laborieusement érudite et en même temps aisée, légère et attrayante. Il n'y règne, à travers ses énoncés solides, nulle lourdeur, nulle solennité. Toutes ces entreprises héroïques se présentent replacées sans effort apparent dans leur milieu, dans leur époque, revêtues non seulement de leur figure matérielle, mais de leur âme et de leurs traits humains. J'admire la véracité franche avec laquelle, à côté des grandeurs et des dévouements, vous avez signalé les petites et les faiblesses. Cela imprime à votre œuvre un extraordinaire cachet de réalisme, autrement dit de vérité, auquel nos historiens ne nous ont pas toujours habitués. Et votre narration est sobre, concise, précise, avec juste le degré de couleur et de pittoresque convenant à votre sujet. Avec toute ma manie critique de "chercher les défauts", et les traits de mauvaise humeur que je vous ai parfois fait subir, je vous assure qu'ici je ne trouve à redire à aucun de vos jugements ni à aucune forme de leur expression. Ainsi j'ai le simple plaisir de vous féliciter, sans plus, en me réjouissant qu'une œuvre aussi complètement méritoire vienne s'ajouter à nos portraits de*

la vieille ville de Montréal et apporter plus de lumière à ses origines et à sa croissance dans le temps. Il me serait très agréable de dire tout ceci en public; mais vous avez pu remarquer que j'ai cessé d'écrire pour le Jour, dont la récente politique me déplaisait. Et depuis lors je me suis enfoncé dans un farniente total dont je ne sais comment je pourrais me tirer. Si quelques extraits de cette lettre pouvaient servir en quoi que ce soit au lancement de votre livre, vous avez pleine liberté de les utiliser. Ce sera le dernier reste d'une "voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint"» (cité dans Louis Dantin, p. 223).

Effectivement, ce texte que Dantin écrivit pour Le Jour devait être son dernier article.



**L**ES OUVRAGES, historiques ou autres, de M. Jean Bruchési m'ont toujours paru sérieux, substantiels et méritoires à plus d'un titre, malgré les critiques de tendances que mes opinions notoirement «extrémistes» m'ont parfois obligé d'en faire. Mais j'ai plaisir à constater que cette œuvre nouvelle<sup>2</sup> ne me semble sujette à aucun plausible reproche, et me laisse réduit, tout compte fait, à l'applaudissement pur et simple dû à une réussite complète. C'est une monographie érudite, chargée de moelle, et en même temps courte, animée, alerte, qui satisfait l'esprit chercheur et l'esprit esthétique, et approche de bien près à la perfection de son genre. En moins de deux cents pages, l'auteur trace plus qu'une suite de faits intéressants; il pose un tableau, un portrait d'une belle unité, d'où ressort définie, vivement éclairée, la figure d'une cité et de sa carrière. Et Montréal n'est pas la première ville venue; elle a des sources exaltées, ennoblies d'idéal, des annales dramatiques où l'histoire touche à la légende;

elle subit d'écrasants et d'interminables périls qui font de sa défense un triomphe d'énergie et de sa survie un prodige; sa croissance s'opère au milieu de vicissitudes agitées qui lui imposent des luttes constantes, qui la font passer violemment d'un pouvoir, d'un régime à l'autre. Elle dépasse tout, poussée d'un destin obstiné, et se hausse enfin à son rôle de grande métropole, de centre ethnique de tout un peuple, d'un des nerfs majeurs et vitaux de l'Amérique du Nord.

Cette saga est d'elle-même émouvante et parfois épique, comme le serait l'aventure d'un héros. M. Jean Bruchési, en la disant en termes essentiels et simples, a su lui conserver sa vérité et sa grandeur. On assiste avec lui à l'éclosion de cette «pieuse chimère» germée dans le cerveau d'un gentilhomme angevin qui rêvait de gagner au Christ de nouveaux et lointains royaumes. Car l'origine de Ville-Marie fut indéniablement religieuse et apostolique. Jérôme Le Royer, Jacques Olier, de Maisonneuve lui-même, songeaient par-dessus [tout] à la foi à répandre, aux sauvages à convertir, et n'aspiraient qu'aux tâches de missionnaires d'avant-garde. De là, l'ardeur mystique des premiers habitants, leur soumission complète aux règles de l'Église, leur société organisée sur des bases quasi monastiques rappelant l'assemblée des premiers chrétiens. Cette société, il fallait la défendre contre des bandes féroces par un guet de tous les instants; et cinquante colons isolés faisaient face aux razzias, aux incessantes embûches, «ne se couchant jamais le soir sans se demander si la nuit ou le matin n'amèneraient pas l'Iroquois à leur seuil»; osant à peine s'éloigner, même le jour, pour cultiver leurs champs; car, d'après Dollier de Casson<sup>3</sup>, «un pauvre homme, à dix pas de sa porte, n'était pas en assurance: il n'y avait morceau de bois qui ne pût être pris pour l'ombre ou la cache d'un ennemi».

Et l'entreprise avait, en ce même temps, à surmonter d'autres traverses. L'autorité civile et la hiérarchie sacrée lui dressaient

des obstacles, l'abandonnaient à ses ressources et la jugeaient vouée à la faillite. Les premiers fondateurs se dispersaient ou se refroidissaient. Ce que les douze ans du début amenèrent à Ville-Marie d'épreuves et de désastres eût brisé tout courage moins invinciblement trempé. M. Jean Bruchési ressuscite en couleurs précises le théâtre et les scènes de cette tragédie. L'arrivée de recrues, en 1653, raffermir les colons et soulagea leur insécurité. Mais alors s'ouvre une nouvelle phase, où le mysticisme décroît, où les buts premiers se relâchent : et la Ville consacrée cède, à corps défendant, à l'assaut de mœurs moins austères. Dès 1670, la présence de traiteurs et de soldats y avait introduit l'amour du gain et fomenté d'autres désordres. Le trafic de l'eau-de-vie y avait des agents. « Soldats et officiers », écrivait la bonne sœur Morin<sup>4</sup>, avec quelque outrance peut-être, « ont ruiné la vigne du Seigneur, et établi le vice et le péché, qui est presque aussi commun à présent que dans l'ancienne France. » Ville-Marie se « terrestrisait » et, descendant de ses hauteurs, s'égalait au niveau des entreprises humaines : de Québec, par exemple, qui, malgré ses vertus, n'avait jamais passé pour une ville réservée aux anges. J'admire ici comment l'auteur, soucieux avant tout de vérité complète, a signalé cette transition ; sa franchise à montrer l'élément imparfait des desseins les plus purs, et, à côté des grandes actions, à placer les faiblesses et les petites. Il s'est refusé à faire de son récit un exclusif péan d'apothéose : sage réserve à laquelle nos historiens ne nous ont pas toujours habitués. Dans la même veine il nous décrit les querelles de clocher qui venaient fréquemment troubler la paix des âmes, les disputes de juridiction entre les pasteurs, les démêlés de M. de Queylus avec M<sup>gr</sup> de Laval, les intrigues s'opposant au partage de l'apostolat entre ses divers ouvriers : ombres au travers desquelles avait à passer la lumière, taches éparses sur l'hermine des saints. Ce qui d'ailleurs laisse à cet âge ses qualités uniques et

vénérables; il n'a besoin d'aucun déguisement pour qu'il lui reste assez de gloire.

De cette époque à la conquête s'étend un interlude de stabilisation, où la cité s'accroît, dépasse les limites d'un village, prend conscience de ses ressources et commence à les exploiter. L'auteur sait rendre captivant le tableau de cette période par l'exposition détaillée, d'après les sources contemporaines, du logement, des habitudes, des travaux, des amusements, du Montréal d'avant Montcalm. Fixant la ville dans ses bornes physiques, il en décrit les rues encore bien mal pavées et vierges de voirie, les églises, les couvents, les marchés, les rudimentaires boutiques. Dans les maisons, pour la plupart étroites, vit une population laborieuse et enserrée, n'ayant pour distractions que les causeries de perron, les promenades au marché ou au port, les excursions de chasse, ou le départ des flottilles de trappeurs: — sauf dans une société restreinte où fleurissent les joyeuses parties, les jeux de cartes, les danses, l'étalage des toilettes, et qui donne aux Montréalaises leur réputation de gaieté.

Avec le régime britannique disparaît toute une part de l'aimable passé. Le passage «de Ville-Marie à Montréal» est définitivement accompli. Un influx d'étrangers envahit la cité française, avec ses nouveaux buts de richesse, d'industrie, y acquiert pour un temps la prépondérance numérique. Puis surviennent les luttes politiques, les nouveaux maîtres naturellement tentés de dominer et d'absorber, et les fils du sol défendant leur entité, leur droit à vivre. Montréal passe à travers ces tourmentes, y prend part et en souffre, mais ne cesse de grandir, de s'enrichir des inventions modernes, et finalement devient le centre de commerce de tout le pays. Elle n'ignore pas non plus l'avance intellectuelle, les évolutions sociales. Il faut maintenant, pour embrasser d'un seul regard son enceinte vingt fois élargie, se placer au sommet de la montagne qui l'a vue naître. «Que de clochers dans la verdure!» s'écrie Jean Bruchési;

«que d'hôpitaux, d'hospices, accueillants à toutes les misères humaines! Que d'écoles de tous genres et de tous degrés, rattachées à deux grandes universités assises à même le roc! L'assourdissante rumeur qui monte des rues et des usines, le bourdonnement des demeures, ne seront plus, lorsqu'ils nous atteindront, que le souffle régulier de la vie; et tous les bruits ramassés aux quatre coins de l'immense métropole se confondront avec les battements de notre cœur.» Ce sont là d'éloquentes paroles, concluant une étude solide et instructive. Car Montréal, tel qu'il est, tel que l'a façonné le temps, peut être encore aimé. «En dépit de ses "belles" escaliers, de ses taudis de briques noircies, de tant de façades prétentieuses et ridicules, même avec, en certains quartiers, ses airs de ghetto, ses relents de ville chinoise ou de ville nègre, même sous cette couche de cosmopolitisme qui en recouvre des pâtés entiers, laissant à peine percer son âme française, c'est encore, c'est toujours Montréal. On peut s'en éloigner, on y revient avec une secrète émotion. On peut s'en détacher, mais, si ténu soit-il, le lien des affections et des vieux souvenirs n'est pas de ceux que la distance, et la main de l'homme ou du temps, puisse briser.»

PAGES DE CRITIQUE  
PAR JEAN-CHARLES HARVEY<sup>1</sup>

**L**ES AUGURES, d'après Cicéron, souriraient en se rencontrant ; mais un critique est toujours embarrassé en présence d'un autre critique. Il hésite à juger quelqu'un °qui lui-même fait métier de juger. Il craint que sa louange n'ait l'air d'une complaisance de  
5 coterie ou que sa rudesse ne soit prise pour une jalousie professionnelle. Heureusement qu'en M. Harvey j'ai affaire à un homme qui réclame pour son compte la °franchise complète, la sincérité toute pure et toute crue. « J'ai résolu, déclare-t-il, de ne plus maquiller la vérité. Au risque de sacrifier des amitiés trop  
10 suffisantes pour souffrir un blâme, et d'attirer sur moi des rancunes vindicatives, je ne me résignerai pas à mettre du rouge sur les lèvres de cette belle dame, la Vérité, à enduire de cosmétiques et de pommades un visage qui n'a de charmes que lorsqu'il est tout nu... Non, non, la Vérité a des droits contre  
15 lesquels ne doivent prévaloir ni l'amitié, ni l'intérêt, ni la politesse, ni la °diplomatie. » Cette profession me met à l'aise pour °user moi-même de cette franche méthode à l'égard des *Pages de critique*. Va pour l'opinion sans entrave et l'expression sans compromis, périssent la litote et la périphrase. Et c'est vraiment  
20 trop peu que le « visage tout nu » de la Vérité : faisons-la sortir de son puits, sans même une feuille de lierre, parée de simples gouttelettes.

Il est à bon °droit, disons-le de suite, que M. Harvey revendique la pleine indépendance et le franc-parler de la critique. Ce sont les conditions premières de son travail et de sa mission. 25  
L'unique souci du vrai dans les faits, les idées ou l'art, la liberté °des opinions, le courage des verdicts, ne sont que d'autres noms pour la conscience intellectuelle. Quiconque prétend à diriger le goût public doit, c'est très évident, le faire d'après ses propres vues atteintes °sans influence externe, énoncées sans contrainte 30  
et sans peur. Cette franchise n'est pas °tout, sans doute et seule elle est même peu de chose; elle présuppose les éléments qui constituent la critique même: la justesse, °des principes, l'ampleur et la force des aperçus, l'analyse pénétrante, l'intuition de l'âme des °œuvres, le sens des valeurs esthétiques, la clarté du 35  
langage, la chaleur et l'entrain persuasifs. Mais à ces qualités elle donne leur expression, leur vie, et son absence les paralyse. Il faut mettre au même niveau nul la critique de surface qui fuit tout examen sérieux, qui voltige sur les mots en esquivant l'esprit intime; la critique flasque et molle qui accueille toutes les œuvres 40  
avec le même coup d'encensoir et les hisse sur un pinacle uniforme; ces notices faciles qui s'impriment °au plat des volumes °et veulent distiller en cent mots l'essence d'une philosophie; ces colonnes de journaux rédigés par de bons copains jouant ici le rôle des compères. Que ce soient la paresse, l'incompréhension 45  
ou la flatterie qui dominant dans de tels produits, ils abdiquent toute °autorité, toute utilité réelle même. Je loue donc fort M. Harvey d'insister sur °une incorruptible candeur, tout en estimant qu'il y °met peut-être, pour une chose si élémentaire, un peu trop de solennité. J'admets comme lui que «ni l'amitié, ni 50  
l'intérêt, ni la diplomatie...» Il ajoute «ni la politesse», et là-dessus on voudrait un éclaircissement. J'espère qu'il ne confond pas la critique franche avec la critique moqueuse, provocante et brutale qui s'imagine être au-dessus de tous les égards sociaux, de toutes les lois de la bienveillance humaine. On dirait que des gens, 55

personnellement fort aimables et bien élevés, redeviennent soudain hommes des bois à la seule présence d'un volume. Sa vue leur fait chercher leur javelot ou leur °massue, réveille au fond de leur être l'instinct primitif de « taper ». Il n'y a pas de quolibet, d'insulte, de huée méprisante, de raillerie furieuse qui ne tombe sur le pauvre hère coupable d'avoir brouillé ses verbes ou disloqué ses hémistiches. « Tu as voulu écrire, crétin, eh bien, attends! » À l'instant on le coiffe d'une forte potée d'eaux de cuisine chargées de pelures avancées; il se relève plus humilié, plus honni que s'il avait tué sa mère. Ces exécutions, il est vrai, plaisent aux goûts cruels de la foule; on court à ces éreintements comme on °s'empressait jadis à voir administrer le supplice de la roue. La critique même y gagne du piquant, de la saveur, un déploiement d'esprit et de verve; mais où est en cela la proportion et la mesure? où se trouve la balance du châtement avec le crime? Un °livre même sans valeur est-il un attentat, qu'il faille le dénoncer avec cette indignation, le punir avec cette férocité? Ne peut-on °dire qu'il est insipide avec les précautions et les formes d'une conversation polie? Et ne peut-on, même sans le dire, le faire voir et toucher du doigt, le démontrer si clairement que personne n'en aura le moindre doute? Remarquez que le persiflage, tout comme la complaisance béate, dispense d'examiner, de °comprendre; une première impression suffit; il est inutile de se casser la tête pour enfanter °des quolibets. Et ainsi ces deux genres, apparemment aux antipodes, se rejoignent en pratique dans la futilité et le parti pris. Mais M. Harvey, j'en suis sûr, n'entend pas °prêcher cette franchise délurée et impertinente. En fait, il observe °généralement la politesse qui a l'air de décrier. Ici et là quelques gros mots, mais à des adresses générales: « Pourquoi pas un coup de pelle dans le couloir humide où Pégase, en fuyant, a laissé ses faux cavaliers à cheval sur ses déjections? » Et quelques lignes plus °loin: « Que voulez-vous faire de bon avec un écrivain qui se croit parfait? Il n'admettra

jamais que son œuvre soit médiocre. Il mourra dans l'impénitence finale, assis sur les déchets de son esprit emprisonné sous une croûte imperméable de suffisance et de sottise.» Et c'est impoli, si l'on veut, mais n'est-ce pas aussi un peu lourd? Une seule fois, il me semble, M. Harvey a manqué d'égards personnels et dépassé la bonne mesure juste; c'est dans cette étrange métaphore appliquée à une demoiselle: «À certains moments sa lyre est trop suggestive, un peu sensuelle: son instinct poétique lui fait commettre sur elle-même des indiscretions auxquelles nos jeunes filles ne nous ont pas habitués.» Et ceci, non, ce n'est pas gentil du tout!

*Page laissée blanche*

## APPENDICES

*Page laissée blanche*

# I

## PRÉFACE <sup>1</sup>

Ce livre n'a pas la prétention d'être une revue d'ensemble, d'offrir même un tableau logique et ordonné de la poésie contemporaine dans notre Canada français. Il se compose d'études écrites à mesure que certains auteurs, certaines œuvres, paraissaient devant le public. D'autres noms et d'autres portraits devraient s'ajouter à ceux-ci pour former une synthèse complète. L'auteur regrette que de bons ouvriers comme Chopin, Lozeau, Cinq-Mars, Beaulieu, Ferland, Michaud, Nolin, Doucet, etc., n'aient pas passé à point donné devant sa lentille. Il croit pourtant trouver, dans le groupe qu'il présente, les traits essentiels et le niveau moyen de notre production poétique; et ces pages, telles qu'elles sont, refléteront peut-être un moment fructueux, actif, du progrès.

## II

### LETTRE DE LOUIS DANTIN À LUCIEN PARIZEAU

Cambridge, 1<sup>er</sup> avril [1933]

Cher M. Parizeau :

Je suis charmé que Whitman soit la cause d'une correspondance entre nous ; charmé surtout que vous ayez le projet de publier la traduction si intelligente de notre ami Rosaire Dion. Mais, il faut que je vous l'avoue, je suis beaucoup moins charmé des remaniements de toutes sortes que vous voudriez faire subir à ma préface. Rosaire Dion m'avait fait pressentir des suggestions de votre part ; mais j'étais loin de m'attendre à la rédaction toute nouvelle que vous me soumettez, et dont je ne parviens à découvrir aucune nécessité, aucun motif valable. Ce que je vous en dis est sans aucune aigreur, mais il faut que vous ayez trouvé une prose bien pauvrement écrite pour vous être donné la peine d'en remanier presque chaque phrase, allongeant, raccourcissant, changeant les mots, les tournures, de façon à éliminer tous les caractères de mon style pour y substituer le vôtre. Ce n'est guère la pensée qui est en cause : vous laissez subsister à peu près

ma pensée; alors pourquoi diable, si vous avez aimé ma préface, ne pas la laisser telle qu'elle est? Vous agissez [R *exactement*] comme fait un maître avec un écolier dont il corrige le «devoir». Voyons, puis-je, en me respectant, accepter ce rôle? Il me semble que j'ai, en quarante ans, gagné le droit d'avoir mon style et d'exprimer ma pensée comme je l'entends. Ce n'est pas même la grammaire [R *qui est en cause*] dont il s'agit: ce ne sont pas des incorrections que vous élaguez; et j'ose dire que vous en mettez où il n'y en avait pas. Je n'avais pas écrit: «De là qu'elle soit spontanée comme une création», je n'aurais pas voulu l'écrire... Mais en tout cas, par quelle manie voulez-vous que je m'exprime exactement comme vous l'auriez fait vous-même? Vos «corrections» me déplaisent d'autant plus que les phrases, quelles qu'elles soient, sont de ma part préméditées et réfléchies, que j'en pèse consciencieusement les mots, les inflexions, que je cherche à y mettre, non seulement du sens, mais du rythme et de la musique. Je suis, par suite, prêt à les défendre; et vos changements me font l'effet de brouiller au hasard un ordre soigneux, défini et voulu, que je sens, moi, s'il échappe à d'autres, ou du moins que je m'imagine sentir. Vous croyez que c'est la même chose: «C'est une Amérique astrale», comme vous voudriez, et «C'est une Amérique toute astrale», comme j'avais écrit: mais votre oreille eût dû vous dire qu'il y a dans la seconde phrase un nombre, une mesure métrique qui manque complètement à la première. Je pourrais prendre une à une toutes les tournures que vous modifiez, et vous expliquer les raisons de mes résistances: raisons que vous accepteriez ou non; mais enfin qui sont miennes: — et comme il s'agit de mon écriture, cela devrait suffire. On dirait, la plupart du temps, que votre crayon s'est promené sur mes lignes sans but fixe, par pur plaisir. Un exemple dès la première phrase: J'écrivis: «Le poète Walt Whitman est un de ces génies qui doivent si peu, etc». Chez vous cela devient: «Le poète Walt Whitman est un génie qui doit,

etc.» Y a-t-il une raison au monde pour m'empêcher de dire: «un de ces génies»? Le cas Whitman, n'est-ce pas, n'est pas absolument unique? Alors pourquoi ne pas signaler qu'il est membre d'un groupe d'élite... C'est pur caprice de me l'interdire. Et puis, «le poète Walt Whitman est un de ces génies», cela forme un alexandrin, tandis que «le poète Walt Whitman est un génie» n'est rien du tout en fait de résonnance. [R *C'est un*] Détail secondaire, mais le secret du style est fait de ces détails pour une bonne part[R *ie*], comme le démontrerait l'analyse des grands écrivains.

Bref, cher M. Parizeau, je voudrais avoir trois ou quatre heures à passer avec vous pour m'efforcer de vous convaincre que ma préface doit rester telle quelle, étant donné que c'est moi seul qui en suis responsable, et qui la signe de mon nom. Si vous avez des objections fondamentales à sa forme présente, je préfère que vous la supprimiez complètement; mais je ne puis admettre qu'elle soit bouleversée si fort. Je ne puis accepter cette note [R *que vous lui ajoutez, et*] surajoutée, qui me semble hors du sujet. J'ai horreur de la phrase: «On s'étonnera peut-être de ce que le titre de Répondeur est ajusté de la sorte sur les principaux poèmes des *Feuilles d'Herbe*», qui me paraît d'un français atroce. Etc., etc. Quant aux notes biographiques sur Whitman, leur place serait, non pas en tête de la critique, mais à la fin, après ma signature, ou mieux, formant une page à part. Bref, il est bien entendu, n'est-ce pas, qu'à moins que vous ne me signaliez dans ma prose d'évidentes fautes grammaticales, ou des incongruités de pensée que j'admettrais et corrigerais moi-même, nous nous en tiendrons à la règle: *aut tota, aut nulla*. Et voyons, convenez franchement que c'est le seul parti honorable que je puisse adopter.

Les environs du 1<sup>er</sup> avril me font soupçonner presque que vous avez voulu, en cette affaire, me jouer quelque plaisant tour, et jouir d'une colère que vous prévoyiez certaine. En ce cas,

comme j'ai un sens d'humour assez développé, je rirai avec vous, et vous pardonnerai de bon cœur les trois pages que vous venez de me faire écrire.

Louis Dantin

\* \* \*

## LETTRE DE LOUIS DANTIN À ROSAIRE DION-LÉVESQUE

Cambridge, 3 avril [1933]

Cher Ami :

Je reçois votre lettre et j'avais ce matin même répondu à Lucien Parizeau au sujet des altérations faites à ma préface. J'ai été stupéfait, je l'avoue, de voir mon texte remanié de fond en comble. Presque toutes les phrases allongées, raccourcies, refaites, sans qu'il me fût possible de voir un semblant de raison à ce bouleversement — et qui plus est, avec la ferme conviction que toutes ces « améliorations » ne résulteraient qu'en un gâchis. Dans ces conditions, il m'était impossible de consentir à la publication de ce nouveau texte, et c'est ce que j'ai écrit à Lucien Parizeau, en lui expliquant au long mes motifs, et lui citant plusieurs exemples où ses prétendues corrections n'étaient que des destructions imbéciles. Mais je suis moralement sûr que c'est Albert Pelletier qui s'est mis en tête de me passer ainsi au crayon bleu, et je ne m'étonnerais pas du tout qu'il l'eût fait pour m'embêter surtout, et me faire sentir la supériorité que lui donne son nouveau titre d'éditeur... Comme il faut avec de pareilles gens mettre les points sur les i, j'ai déclaré à Parizeau que s'il ne peut imprimer ma préface absolument telle quelle (sauf trois suggestions seulement que j'ai acceptées) il devra la mettre de côté entièrement. C'est vraiment le seul parti que je pouvais

prendre en face de ce que je considère une véritable effronterie. Et peut-être que M. Pelletier ne serait pas fâché de me voir élagué de cette entreprise : cela lui donnerait la chance de vous écrire lui-même une préface?... Mais j'ai bon espoir que mon épître va le ramener à la raison, et que les deux associés décideront finalement de publier ma rédaction première... Autrement, cher ami, je suis sûr que vous verriez vous-même à ce que mes intentions soient respectées : — ce qui n'empêche nullement, d'ailleurs, que votre volume paraisse quand même. Vous serez assuré, je pense, de lire le premier jet de ma réponse à Parizeau, et je vous l'envoie ci-inclus. En le relisant toutefois, je l'ai trouvé un peu agressif par endroits, et j'ai écrit une autre lettre, aussi ferme, mais un peu plus douce, qui courra moins le risque de fâcher ces messieurs et les persuadera peut-être. Le plus ridicule de ceci, c'est cette « admiration » qu'ils professent pour une étude qu'ils se croient obligés de mettre en morceaux, et de rendre parfaitement méconnaissable!... Zuze un peu, mon bon, comme dit le Marseillais, s'ils ne l'avaient pas admirée!... Mais assez sur ceci, dont j'ai la tête cassée depuis deux jours. J'apprends avec plaisir votre projet de venir me voir bientôt, après votre conférence sur Whitman. Je suis sûr que vous aurez à m'apprendre le succès complet de cette épreuve que vous redoutez si fort ; car il n'y a pas une raison au monde pour que vous ne réussissiez pas. Rappelez-vous ma recette pour garder votre aplomb — dites-vous, en vous présentant à cette foule : « Il n'y en a pas un là-dedans qui soit plus fin que moi, qui en sache plus long sur Whitman, et qui eût pu écrire l'étude que je vais leur donner. » Et comme ceci est la pure vérité, ce n'est pas une simple illusion psychologique que je vous recommande...

Ainsi au revoir à bientôt avec de bonnes nouvelles, et croyez-moi votre cordialement dévoué,

Louis Dantin

\* \* \*

## LETTRE DE LUCIEN PARIZEAU À LOUIS DANTIN

5 AVRIL 1933

Je suis bien aise, cher monsieur Dantin, de vous connaître autrement que par vos livres; mais vous paraissez de méchante humeur, et j'en suis désolé. Avons-nous tellement chambardé votre texte que vous ne le reconnaissiez plus? Ce n'était pas notre but: nous entendions seulement lui donner la forme active, qui est le caractère même du français. Nous pensions qu'ayant écrit rapidement votre préface, immédiatement après la lecture de Whitman, vous aviez, comme il est naturel, gardé l'impression de la phrase anglaise où abondent les tournures passives et les éléments de coordination.

Entendez bien, cher monsieur Dantin, que le parti pris n'a pas inspiré nos remaniements. Signant votre préface, vous avez le droit de vous exprimer comme bon vous semble. Disons donc que notre version soit inférieure à la vôtre. Nous ajouterons les quelques lignes d'explication au sujet du panthéisme de Whitman et des traductions antérieures des *Feuilles d'herbe*.

Me permettez-vous quelques remarques? Les voici, et je veux croire que vous en éprouverez le bien-fondé:

1. «aux ambiances qui les entourent»... Pourquoi pas «aux ambiances», tout simplement?
2. Une cornue ne «filtre» pas les liquides: elle les «distille» ou les «sublime».

3. «Une humanité qui se dépasse elle-même»... Cette formule me semble bien prétentieuse et d'une justesse problématique. Ne pensez-vous pas qu'«une humanité qui dépasse l'homme même» renferme plus de sens et plus de vigueur?

4. Vous dites: «Aucun homme, aucune femme... n'est trop vil». Si vil doit s'accorder avec homme, il faut écrire: «Aucune femme, aucun homme n'est trop vil.»

5. «Entre ceux poussés»... Incorrection inacceptable, faute de syntaxe condamnée par tous les grammairiens. Disons donc: «Ceux qui sont poussés»...

6. Si vous acceptez: «Poète, il l'est à peine au sens formel du mot», vous avez une phrase alerte, mais qui contient une hérésie. Savez-vous que le sens formel de poète (poièn, grec) est créateur? Et Whitman serait à peine un poète? Allons donc! Vous voulez dire, n'est-ce pas, qu'il se moque des règles, contrairement à cet artiste conscient, Edgar Poe, dont Beaudelaire [*sic*] a résumé ainsi l'esthétique: «Il n'y a pas de hasard dans l'art.» Seul le mot artiste me paraît exprimer congrûment votre pensée.

7. «Il peut être "diffus", "obscur", il n'est jamais embrouillé...» Voilà du Jig-Saw Puzzle, ou je n'y vois goutte.

8. Je voudrais bien savoir ce que vous entendez par «élémentaire vigueur», si ce n'est «vigueur originelle», «vigueur primitive», «vigueur initiale».

9. Relisez cette phrase: «Nous avons là ses inspirations les plus hautes...: assez pour...» Assez serait correct dans cette phrase: «Nous avons là dix de ses plus beaux poèmes: assez pour...», parce qu'assez résumerait ici, non une qualité, mais un nombre, une quantité. Il faudrait écrire, je pense: «tout ce qu'il faut pour»... ou quelque chose d'équivalent.

10. «Un grand livre»... Vous trouvez peut-être élégant cet emprunt de l'anglais, «a grand book»: j'estime que c'est tout simplement horripilant.

11. «... prismes fantasques...» Comment un prisme pourrait-il avoir des sautes d'humeur, cher monsieur Dantin? C'est sans doute fantastique que vous entendez dire?

12. «... dévoile le fond...» Pourquoi pas «révèle»?

13. «... touchent à des abîmes...» Quel tour de force! Si les conceptions de Whitman ne touchent pas autre chose que le vide (c'est le sens d'abîme), elles ne sont pas très émouvantes. «... sondent des abîmes...» serait plus juste, à mon avis.

14. Pourquoi la «pensée rationnelle» (barbare néologisme des Allemands) quand Descartes lui-même se contente de la raison.

Voilà. J'ajouterai que vous avez tort de juger incorrectes les deux phrases que vous citez: «De là qu'il soit...» et «On ne s'étonnera pas de ce que...». Rien n'est plus grammatical. C'est lourd? Eh! cher monsieur Dantin, est-il nécessaire que la pensée d'un homme porte toujours le fichu des mots délicats et des phrases balancées?

Ne voyez dans notre travail de remaniement que notre désir d'établir une collaboration mutuellement profitable aussi bien que désintéressée entre auteurs et éditeurs, comme cela se pratique dans toutes les maisons d'édition qui se respectent. Ne prenez pas surtout pour de l'aigreur ma brusquerie naturelle: nous sommes quelques-uns qui avons gardé l'esprit, essentiellement français, de franchise et de clarté.

Si vous estimez inacceptables les remarques que j'ai faites plus haut en toute sincérité, et qui n'infirment en rien, je pense, votre texte, vous pourrez nous envoyer votre préface dans la forme que vous lui donnerez: nous la publierons telle quelle.

Lucien Parizeau

PRÉFACE  
NOUVELLES GLOSES<sup>1</sup>

Il y a près de quarante ans que l'auteur de ces pages suit d'un œil attentif le mouvement littéraire dans notre pays. Il n'a jamais partagé le dédain affecté par certains esprits pour les œuvres, passées ou présentes, de nos écrivains. Elles ont pu n'être pas  
5 géniales, éclatantes, mais elles se sont montrées sérieuses et méritoires, telles qu'on pourrait les espérer d'un effort jeune et encore hésitant. Il a toutefois senti, et il a dit à l'occasion, qu'elles se mouvaient dans des champs trop étroits, qu'elles se restreignaient trop aux types, aux scènes, aux intérêts de notre vie  
10 régionale, et que leurs analyses morales, trop peu vivantes, trop incomplètement humaines, souffraient d'un certain manque d'étendue et de profondeur. Il est sûr que les Canadiens sont aussi capables que d'autres de saisir des conceptions générales, de creuser l'âme universelle et de s'intéresser au sort de toute la  
15 °race. Il croit que nos auteurs, sans négliger les inspirations du terroir, gagneraient à aborder des régions °moins restreintes, à s'ébattre dans des atmosphères plus libres. C'est pour encourager cette curiosité agrandie qu'il a fait place dans ce volume à des études dépassant nos cercles immédiats, à des critiques d'œuvres  
20 américaines, à des questions de portée sociale. Il ose compter que ses lecteurs, au lieu de s'en plaindre, lui en sauront gré.

## IV

### ARTISTES <sup>1</sup>

Vous savez s'il a fait beau samedi dernier. Journée point très chaude, tempérée d'une petite brise qui nous invitait à aller chercher un peu de fraîcheur dans quelque coin éloigné, à la campagne, au bout d'une longue route.

La perspective d'un peu d'ombre au bord de l'eau nous décide, mon ami Louis Dantin et moi, à enfourcher nos bicyclettes.

«De quel côté allons-nous?», demandai-je à Dantin. Mais, le long du Saint-Laurent, du côté de Lachine. Il me semble que pour des bicyclistes, il n'y a pas à choisir. Toutes les routes sont affreuses, excepté celle-là. Et nous voilà pédalant hors de la ville. Nous rencontrons des quantités de gens qui faisaient comme nous, fuyant vers un peu d'air frais, une pelouse verte.

Nous marchions bon train, dévorant les milles, et le grandiose panorama qui se déroulait à mesure que nous avançons, ne nous laissait pas le loisir de causer. Nous admirions le changement perpétuel de décor et je crois que nous arrivâmes sur les bords du lac Saint-Louis sans avoir échangé une parole.

D'un commun accord, nous sautâmes à bas de notre bécane. Nous quittâmes les routes et pénétrâmes dans un petit bois qui nous promettait l'ombre et la fraîcheur que nous étions venus chercher.

Nous nous allongeâmes dans l'herbe haute et moelleuse sur le bord du lac dont l'eau reflétait la lumière intense du ciel. Un petit vent frais venait du large et nous savourâmes avec délice cette heure de repos.

Dantin et moi sommes des camarades. Quoique plus âgé que lui, j'ai usé mes fonds de culotte sur les bancs de la même école. Et bien qu'aujourd'hui nos occupations nous séparent, nous nous retrouvons toujours avec le même plaisir qu'autrefois. Ce n'est pas que nous ayons eu jamais le même caractère, ni les mêmes attitudes. Mon Dieu ! non, mais peut-être à cause de la différence de nos tempéraments, nous étions-nous liés. Je l'ai toujours connu enclin à la rêverie et, dès le collège, il passait pour avoir des velléités de devenir poète. Ses cheveux qu'il portait longs, sa figure nerveuse et fine avaient peut-être contribué à lui faire cette réputation, car jamais il n'avait été surpris en train de faire des vers, et s'il avouait que Musset et Lamartine étaient ses auteurs favoris, il se défendait comme un beau diable de jamais vouloir les imiter. Et je le croyais volontiers. Mais aujourd'hui que l'indépendance dont il jouit... lui permet d'orienter sa vie à sa guise, vous savez s'il en aligne des vers, sans cependant cesser de faire fondre ses revenus en désœuvré à qui la rêverie suffit.

Certes, ce n'est pas ainsi que j'entends la vie. D'un tempérament robuste j'ai toujours préféré les exercices du corps à ceux de l'esprit et quoique je sois loin de me croire un imbécile j'ai en moi un besoin d'action qui m'a naturellement porté vers les affaires.

Ces divergences de tempérament nous ont séparés, Dantin et moi, dès notre sortie du collège, lui partant pour un voyage de quelques années en Europe, moi me casant immédiatement pour me préparer à gagner mon existence.

Pas une seule fois je n'eus de ses nouvelles. Il était parti et on ne savait plus rien de lui. Où était-il ? que faisait-il ? Personne ne

le savait. On l'avait, ma foi, presque oublié, quand un beau jour, nous nous rencontrâmes, nez à nez, rue Saint-Jacques.

Il parut heureux de me voir et comme après tout je ne lui gardais pas rancune de son silence, je l'invitai à dîner pour le soir même. Je vis immédiatement qu'il causait volontiers et bien, qu'il n'avait pas flâné pendant son séjour en Europe.

À partir de ce jour nous nous vîmes assez fréquemment. Sans occupation régulière, sans vocation spéciale, sans but déterminé, sans ambition, à quoi passait-il son existence? Comment remplissait-il le vide des journées oisives? À vrai dire, je n'en savais rien; et je ne l'interrogeai même pas à ce sujet. Il était d'ailleurs peu communicatif sur ce qui le touchait personnellement et ne causait volontiers que de choses d'art ou de littérature.

Dans de précédentes parties de bicyclette dont nous raffolons l'un et l'autre, lui par désœuvrement, moi par besoin d'étirer mes muscles et de me baigner de grand air, nous avons entamé des discussions, dans lesquelles, il faut bien que je le dise, il abordait sans sourciller des questions qui étaient loin de m'être familières. Mais comme après tout il savait être intéressant et que je ne m'ennuyais pas en sa compagnie je le laissais m'exposer ses théories.

Nous étions convenablement reposés de notre longue course, nous allions songer au retour lorsque nous aperçûmes à quelques pas de nous une envolée de jeunes filles qui remplirent soudainement notre paisible retraite de bruit et de mouvement. Leurs robes claires et flottantes se détachaient sur la nappe d'eau tranquille et aveuglante et égayaient le bord du lac d'une féérique apparition. Je vis Dantin les suivre de l'œil et s'intéresser aux allées et aux venues de la troupe. Il avait l'air de s'y intéresser même plus qu'il ne convenait à un misanthrope comme lui et je flairais une bonne petite anecdote à raconter aux amis, quand une des jeunes filles, charmante, ma foi, nous ayant aperçus, cligna un instant des yeux, comme pour s'assurer qu'elle ne se trompait

pas, esquissa un petit salut de tête accompagné d'un sourire à l'adresse de Dantin qui aussitôt se découvrit.

(Les jeunes filles se rassemblent et s'assoient autour d'un homme.)

— Tu le connais?, demandai-je.

— Il y a longtemps, c'est un soi-disant artiste allemand qui a la spécialité des classes d'aquarelle pour jeunes demoiselles, et les mamans peuvent les lui confier. Il est loin d'être jeune et encore plus d'être beau...

— Et que viennent-ils faire ici?

— Tu le vois: chacun va peindre son petit paysage à l'aquarelle et dans une demi-heure il y aura selon les papas et les mamans autant de chefs-d'œuvre qu'il y a de jeunes filles assises devant nous. Cela devient une manie, nous avons à peine quelques artistes mais nous avons des centaines d'amateurs. C'est une vraie plaie.

— Tu n'as pas l'air, lui dis-je, de beaucoup apprécier un passe-temps qui après tout me paraît inoffensif et qui a un immense avantage sur la pianomanie, celui de ne pas écorcher les oreilles...

— Tu parles de ce que tu ne connais pas, me répondit-il brusquement, je tiens à mes yeux autant qu'à mes oreilles et si tu crois que c'est amusant d'entrer dans une maison où les murs sont tapissés de petites horreurs qu'on nous force à examiner, tu te trompes, et ce qu'il y a de malheureux c'est qu'on les retrouve toujours là et qu'on ne peut pas ne pas les voir...

— Mais cependant, dis-je, tu ne prétends pas que l'on doive décourager ceux qui ont le désir d'apprendre et qui...

— J'ai mes idées là-dessus, je voudrais pouvoir les exposer en public mais je sais d'avance que cela ne servira à rien. Tiens, tu vois cette jeune fille que j'ai saluée tout à l'heure, elle a pris trois leçons de dessin et deux d'aquarelle, et maintenant elle peint d'après nature. C'est tout simplement ravalier l'art que d'en faire

dans ces conditions. Allons-nous-en, j'enrage à l'idée que le sublime spectacle de ce ciel, de ce lac, de ces rêves, à cette heure toute pleine de subtile poésie, n'ait pas d'autre interprète...

Il se tut, et regarda longtemps encore le soleil disparaître.

Nous rentrâmes à Montréal et j'acceptai sa proposition d'aller dîner ensemble chez Réber.

Nous allâmes remiser nos bicyclettes et après nous être débarbouillés et avoir changé de vêtements nous allâmes à pas de loup vers le souper que notre estomac réclamait impérieusement.

La table d'hôte était déjà envahie par une demi-douzaine de jeunes gens qui faisaient un vacarme d'enfer. Évidemment on discutait fort, et je présamai que c'était la politique qui les échauffait si bien. À notre entrée dans la salle tout le monde s'était tu pour acclamer Dantin et les mains se tendirent vers lui. Il me présenta car je ne connaissais personne et à peine étions-nous assis que les conversations reprirent de plus belle. Je distinguais à peine de quoi il était question, tant chacun criait et comme on venait de servir le potage je ne songeai plus qu'à apaiser mon appétit. Cependant des phrases arrivaient de temps à autre à mon oreille distraite et je me convainquis bientôt que je m'étais trompé en pensant être tombé au milieu d'une chaude discussion politique. Il n'était nullement question des prochaines élections et à bien les examiner ni les uns ni les autres n'avaient l'air de futurs candidats à la députation. Ils avaient presque tous au contraire un certain air bohème qui eût suffi à faire rejeter cette flatteuse supposition. Le repas fini, nous quittâmes le restaurant, Dantin et moi, et lorsque nous fûmes dehors je questionnai mon ami sur ceux que nous venions de laisser.

— Ce sont des artistes, me répondit-il, et j'avais oublié de te dire qu'ils se retrouvaient ici tous les samedis soirs. Je suis venu quelques fois dîner avec eux et ordinairement on ne se sépare que vers minuit. Chaque fois ce sont, comme ce soir, des discussions

à perte de vue sur l'art, des réminiscences de leur séjour à Paris, et aussi des récriminations contre la fortune qui ne leur sourit guère. Et, tu sais, ils ont tous du talent.

— Mais alors pourquoi choisir une profession qui ne nourrit pas son homme? Car je suppose bien qu'on ne la leur a pas imposée?

— Loin de là, répond Dantin, ils s'y jettent à corps perdu comme le missionnaire et le soldat parce que c'est leur vocation et qu'ils en mourraient plutôt que de désertier. Et je les admire d'autant plus que je me sens incapable de tant de courage, de persévérance et de désintéressement. Il est vrai que le fond de leur caractère est l'insouciance, presque le mépris du bien-être, que quelques-uns ont poussé au point de vivre en véritables bohèmes surtout pendant leur vie d'étudiant. Et quels souvenirs ces quelques années passées à Paris ont laissés chez la plupart d'entre eux! De quoi défrayer les conversations de leurs bruyantes réunions pendant des années. Ah! vraiment je les admire et je les envie, quand je pense que j'ai gâté mon existence et que moi aussi j'aurais pu être peintre.

À cet aveu je me mis à rire et Dantin, sensible comme une femme, en fut visiblement froissé, mais il venait d'exprimer un regret que j'avais depuis longtemps deviné.

— Je m'en étais bien douté, lui répondis-je, et je m'étonne qu'avec ta fortune tu ne te sois pas payé le luxe d'un petit art d'agrément. Peinture, musique, ou littérature, tu n'avais qu'à choisir.

— Aujourd'hui il est trop tard, me dit-il avec une certaine vivacité. N'être qu'un dilettante, un amateur, faire de la peinture comme ces jeunes filles que nous avons vues cet après-midi bâcler leur aquarelle, par snobisme ou par désœuvrement, je n'en voudrais pour rien au monde, ce que tu appelles un art d'agrément n'est pas un art et ne saurait me suffire. Mais, voilà, il

faudrait avoir le courage de faire cet apprentissage de huit ou dix longues années d'études. Je m'amuse à rimer et cela me suffit.

Comme je me récriais pensant qu'il exagérait, il me répondit :

— Ceux que nous avons vus ce soir ont passé à peu près ce temps-là à Paris ou à Rome à suivre les cours des Écoles des Beaux-Arts, à visiter les musées, à se former le goût, à acquérir leur métier, à apprendre à peindre. Puis il leur a fallu chercher leur voie, interroger leur tempérament, développer leur personnalité.

Ah! ce n'est pas sans peine que l'on parvient au but, et pour ceux qui sont par-dessus le marché aux prises avec les difficultés de l'existence, la vie devient impossible dans un pays où l'art est totalement inconnu.

## II

Fidèle au rendez-vous que m'avait donné mon ami Dantin, je me rendis chez lui vers les trois heures malgré la pluie battante qu'il faisait à ce moment-là.

«Je ne pensais pas que tu serais venu, me dit-il, par un temps pareil.» Et regardant l'eau tomber dans la rue triste et constellée de parapluies, il ajouta : «Attendons un peu que cela cesse et fumons une cigarette. Il n'y a rien de mieux à faire par une journée comme celle-ci, et d'ailleurs, mon cher, je crois que nous n'y verrions goutte.»

— C'est possible, mais si tu as prévenu ton ami de notre visite, peut-être sera-t-il froissé de nous avoir attendus vainement.

— Oh! je ne l'ai pas prévenu : il ne nous attend pas. J'aime à surprendre mes amis au milieu de leur travail; et à moins qu'ils n'aient un modèle, je les vois à l'œuvre et m'amuse énormément à les regarder peindre. Ils ont chacun des traits caractéristiques,

des habitudes qui révèlent leur tempérament. Saint-Charles, par exemple, fait de la gymnastique devant son tableau, ou mieux un assaut d'escrime, tenant sa brosse comme un fleuret, sa toile est son adversaire, et elle n'a qu'à se bien tenir. D'autres peignent assis et posément, sans mouvements inutiles, tout absorbés par leur travail délicat, comme Leduc qui fait des natures mortes d'une si minutieuse exactitude. J'en connais un qui peint debout et recule de dix pas à chaque coup de pinceau qu'il donne pour juger de l'effet; un autre qui s'affuble d'un costume excentrique: béret de velours et pantalons bouffants, large cravate La Vallière. Quelques-uns cependant s'habillent et agissent comme le commun des mortels. Gill, lui, porte ses cheveux à la Daudet, à qui il ressemble étonnamment. Tu l'as d'ailleurs vu chez Réber; c'est lui qui citait des sonnets de Baudelaire.

— Je m'en souviens, dis-je à Dantin, et son nom ne m'est pas inconnu. N'est-ce pas lui qui écrit dans *Les Débats*?

Justement, il est peintre et poète, et s'il cumule, il a de nobles devanciers. Michel-Ange n'était-il pas poète, peintre, sculpteur, architecte, et tant d'autres qui ont tenu la plume depuis Benvenuto Cellini jusqu'à Fromentin. Gill est le seul, je crois, qui se soit fait une réputation.

Bien, puisque tu prends la chose au sérieux, reprit Dantin, je crois que nous pourrions modifier notre programme. Si, au lieu d'aller faire la connaissance des peintres, nous commençons par voir leurs œuvres? Cela ne t'empêcherait pas de visiter leurs ateliers, quand tu sauras à quoi t'en tenir sur leur compte.

— Comme tu voudras, lui dis-je. Et où sont les tableaux dont tu parles?

— Je ne te propose pas d'aller chez les propriétaires qui ont des portraits ou des paysages de nos amis. Il nous faudrait faire trop de chemin pour ne voir qu'un petit nombre de toiles. L'Exposition n'aura lieu qu'au printemps, et tu ne veux pas

attendre jusque-là, mais nous pouvons aller à Notre-Dame, où nous en trouverons une quinzaine de grande dimension.

Je cherchais dans ma mémoire où pouvaient être ces tableaux dont parlait Dantin, et ma foi, je dus lui avouer que je n'arrivais pas à me les rappeler.

— Il y en a beaucoup comme toi, mon cher, qui vont à Notre-Dame et en reviennent sans avoir vu ce qu'il y a de vraiment intéressant. Si on leur demandait comment est décoré l'intérieur de l'église, ils sauraient bien dire que la voûte est d'azur semé de milliers d'étoiles d'or, qui représentent autant de dollars souscrits par les fidèles dont on a conservé précieusement les noms. Mais connaissent-ils les noms des artistes qui ont décoré la chapelle du Sacré-Cœur? Et savent-ils que tous ces artistes sont des compatriotes dont nous devrions être fiers? J'en doute fort. Et cependant, proportions gardées, nos peintres occupent dans l'histoire de l'art canadien la place que les premiers artistes de la Renaissance occupent en Italie. Ils sont les précurseurs, ceux qui inaugurent une ère nouvelle, des travailleurs modestes dont la gloire future rejaillira sur le pays tout entier. Quand des générations auront passé et que l'on songera à ajouter à l'histoire le chapitre des origines de l'art du Canada, on viendra interroger nos archives et visiter nos églises, nos musées. Alors les noms de nos peintres aujourd'hui méconnus seront tirés de l'oubli, leurs œuvres appréciées, mais eux auront cédé la place à ceux pour qui ils payent aujourd'hui la note et qui auront à leur tour disparu. Notre jeune École est pleine de sève, elle ne demande qu'à produire. À peine éclos, elle bourgeonne, elle donne des fruits. Les tâtonnements des primitifs italiens lui ont été épargnés, elle s'est formée tout à coup sans transition, au souffle vivifiant et fécond de notre ancienne Mère Patrie. Et que lui faut-il pour jeter de profondes racines? Que nous nous intéressions à elle, que notre démocratie remplisse le rôle de protecteur des arts, titre dont l'honoraient les papes et les princes de l'Europe. C'est au

gouvernement, aux corporations, au clergé à y veiller. Déjà, tu le vois, Notre-Dame a donné l'exemple: que nos mairies, nos palais législatifs, nos palais de justice le suivent. Livrons à nos artistes nos murs, et qu'ils y tracent les faits mémorables de notre histoire.

Lorsqu'il se tut, je restai quelques instants encore sous le charme de sa parole entraînante, puis je l'interrogeai sur cette décoration de la chapelle à propos de laquelle il avait fait une assez longue digression, et voici ce qu'il me répondit:

«Monsieur le curé Santennes, il y a quelques années, eut l'idée d'ornier la nouvelle chapelle d'œuvres d'artistes canadiens. La plupart étaient encore à Paris à cette époque, et c'est là que furent exécutées ces toiles. Les sujets en sont naturellement tirés des Écritures, excepté l'un de ceux du transept représentant la première messe à Montréal et qui a été brossée par Saint-Charles. Le tableau au-dessus du maître-autel a été confié à Franchère; il a pour sujet la Transfiguration. Henri Beau a peint les Noces de Cana. Gill, la Visitation de la Vierge. Larose a fait une copie de la *Dispute du Saint-Sacrement* de Raphaël. Il y en a d'autres encore des mêmes peintres que nous examinerons à loisir. Ce qui est intéressant pour nous, c'est de constater que le travail confié à des artistes canadiens a été mené à bonne fin; ils ont prouvé de bonne heure qu'il était inutile de recourir au talent étranger. Malheureusement le bon exemple n'a guère été suivi, et si tu exceptes la décoration de l'église de Saint-Hilaire qui a été donnée à Leduc, il y a trois ou quatre ans, aucune de nos institutions n'a songé à fournir du travail à nos artistes. Vois ce qui se fait en Europe, aux États-Unis et même à Toronto où le nouvel Hôtel-de-Ville vient de recevoir les peintures murales de Reid, dont le "Studio" de Londres publiait récemment des photogravures. Il y aurait une œuvre patriotique à faire. Il suffirait qu'un homme influent en prenne l'initiative. Mais la politique nous absorbe, elle nous divise, nous affaiblit.»

Nous causâmes encore quelques instants, et comme la nuit était venue et que je dînais en ville, je me levai pour prendre congé de Dantin. Nous convînmes de nous rencontrer à Notre-Dame un jour de la semaine prochaine, et je partis.

Le lendemain, comme je passais rue Saint-Jacques, j'aperçus les tours de l'église et je me rappelai la conversation de Dantin, j'eus un instant la curiosité d'aller voir les tableaux dont il m'avait parlé. Comme je passais devant la statue de Maisonneuve, je croisai un groupe d'étrangers en admiration devant le magnifique monument. L'un d'eux fit un pas vers moi, et s'excusant, me dit en anglais :

— Pourriez-vous me dire le nom de l'auteur de cette statue ?

— Philippe Hébert, un Canadien-français.

— Eh bien ! c'est un des plus beaux monuments que j'ai vus en Amérique.

Je ressentis à cette appréciation d'un étranger un sentiment de fierté nationale tout nouveau pour moi et je compris que la gloire d'un artiste ne lui est pas seulement personnelle, mais qu'elle rejaillit tout entière sur ses compatriotes.

E. Dyonnet

*Page laissée blanche*

# NOTES ET VARIANTES

## SIGLES ET ABRÉVIATIONS

<i>ibid.</i>	au même endroit
<i>infra</i>	ci-après
n.	note
<i>op. cit.</i>	ouvrage cité
<i>supra</i>	plus haut
t.	tome
ENSO	Louis Dantin, <i>Émile Nelligan et son Œuvre</i> , édition critique par Réjean Robidoux, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1997
<i>Louis Dantin</i>	Gabriel Nadeau, <i>Louis Dantin. Sa vie et son œuvre</i> , Manchester (N. H.), Éditions Lafayette, 1948
PMSS	<i>Le Petit Messager du Saint-Sacrement</i>

## VARIANTES

Les variantes (en italique) sont appelées dans le texte par le signe °; elles sont précédées du numéro des lignes auxquelles elles se rattachent et sont encadrées par des mots repères (en romain) qui les situent dans le texte. Quand il y a lieu, les abréviations suivantes en indiquent la nature:

R	rature
A	ajout
S	surcharge
D	texte déchiffré sous la surcharge

## INTRODUCTION (p. 7)

1. André Renaud, «Les poèmes en prose de Silvio», thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1960; «Silvio, poète et prosateur», dans *L'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, «Archives des lettres canadiennes», 1963, p. 335-351. Voir également Marc Pelletier, «De Silvio à Nicole Brossard. Le poème en prose en littérature québécoise», thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 1991, p. 71-84.

2. «Seer», c'est en anglais non seulement celui qui voit, mais aussi celui qui est doté d'une extraordinaire intuition morale et spirituelle, c'est-à-dire le prophète, ou encore, selon sa propre expression, «l'illuminé, le prêtre d'arcanes interdites», à l'image du grand mystique Ruysbroek; c'est aussi celui qui pratique la divination dans une boule de cristal, comme «Georges Hamel Spirite», le double littéraire de Dantin, dans une nouvelle restée inachevée.

3. Cette dernière, jadis égérie des triangles palladiques, prétendait avoir été sauvée des griffes de la mort, grâce à une prière à Jeanne d'Arc, puis s'être convertie et retirée dans un couvent. Mais en fait elle n'avait jamais existé: elle était l'invention d'un mystificateur de génie, Léo Taxil (pseudonyme de Gabriel Jogand-Pagès), ancien maçon converti, qui avait écrit avec l'aide d'un érudit, le D<sup>r</sup> Hacks (D<sup>r</sup> Bataille), un ouvrage qui avait fait en Europe un grand raffut, *Le Diable au 19<sup>ème</sup> siècle*.

4. Même Verlaine le cite dans sa «Ballade en l'honneur de Louise Michel»: «Loin des Taxil et des Basile / Louise Michel est très bien.»

5. Voir l'article de Harry Bernard, «La pieuvre maçonnique», *Revue canadienne*, 1904, vol. 1, t. XLVI, p. 493-508.

6. Cité par la rédaction du *Monde illustré*, le 1<sup>er</sup> mai 1897, avec la remarque suivante: «Peu nous chaut, mais si c'était vrai, Léo Taxil mériterait la corde.» Signalons, d'autre part, que la décision de Tardivel de se rendre à Paris avait été motivée par une lettre d'un certain Gélinas, de Saint-Hugues, qui lui avait adressé une souscription de quinze dollars avec ces mots: «Il me semble qu'il est bon d'avoir à la conférence de D. Vaughan un homme sûr d'ici et dont le témoignage ne puisse être contesté par les catholiques de bonne foi dans cette question. D'ailleurs, l'examen des pièces qu'elle produira demande un homme compétent. Je crois que vous allez triompher encore une fois et les véritables anti-maçons avec vous. P. H. Gélinas N. P.»

7. Le fils aîné de Misaac Seers, le premier des Seers à être venu du Royaume-Uni au Canada avec les troupes de la Conquête, devait épouser à Montréal, en 1784, Marie-Josephthe Connaissant, fille d'un Français originaire de Sedan, J.-B. Connaissant, et d'Ursule Perron. De cette union devait naître Louis-Misach Seers (1799-1881), le grand-père d'Eugène Seers.
8. Jean-Jacques Lefebvre, *Généalogie de la famille Seers (1763-1963) et des familles alliées Perrin, Del Vecchio, Laurendeau, Brisset des Nos, Trois-Rivières*, Éditions du Bien public, «Les Cahiers Louis Dantin», 1966.
9. Le poème diptyque «Les étoiles», paru dans *Le Petit Messager du Saint-Sacrement*, en novembre 1898, sera repris dans *Le Journal* de Montréal, le 4 juin 1901, toujours sous le pseudonyme de Serge Usène. Cette publication ne figure sur aucune liste bibliographique des créations poétiques de Louis Dantin.
10. Marie Aymong avait été initialement le pseudonyme du père de Louvigny de Montigny, Benjamin Antoine Testard de Mouvigny, qui aimait signer de ce nom féminin.
11. Marie Aymong devait écrire un conte de Noël, «Les étrennes de l'enfant de chœur», mettant en scène le petit Paul qui voit s'animer les personnages de cire d'une crèche, sujet que Dantin reprendra dans un de ses propres contes, «Le Noël de Caroline», qui montre une jeune fille contemplant les personnages de la crèche et s'imaginant que le saint Joseph qui la regarde avec bonté est le galant qu'elle avait jusque-là ignoré. À la sortie de la messe, elle consentira à l'épouser.
12. Le frontispice en question était signé J.-B. Lagacé, qui fut l'illustrateur en titre du *Petit Messager du Saint-Sacrement*, de sa fondation en 1898 au départ de son directeur en février 1903.
13. Voir *Dantin et l'Universal Bureau*, édité par Gabriel Nadeau, «Les Cahiers Louis Dantin», p. 92. Dans *Les Enfances de Fanny*, cette revue s'appelle d'abord *Negro-African Review* puis *L'Échange universel*.
14. Ce texte, sous-titré «Chanson nature de Saint-Linoud», sera publié en édition privée par Gabriel Nadeau dans «Les Cahiers Louis Dantin», cahier hors série, tiré à cinquante exemplaires.
15. Paul Wyczynski a comparé, non sans raison, «La chanson du rouet» d'Eugène Fayolle (*Le Samedi*, 26 octobre 1895) au «Chant de l'ouvrière» d'Émile Kovar (*Le Samedi*, 1<sup>er</sup> août 1896), deux pièces exploitant le même champ lexical, les mêmes images, et débutant de la même façon: dans

l'une, «les heures crèvent comme une bombe»; dans l'autre, «les heures vont effilochées». L'auteur de *Émile Nelligan. Sources et originalité de son œuvre* croyait «que Fayolle était le nom de plume de quelque poète montréalais bien connu de Nelligan» (p. 69-73). Mais n'était-ce pas tout simplement Dantin? N'avait-il pas confié à Germain Beaulieu oublier tous ses maux pour se réjouir «des progrès de l'émancipation ouvrière» (*Louis Dantin*, p. 57)? Et, à Asselin, qu'il n'était qu'«un vulgaire ouvrier rivé à la peine et vendant sa vie heure par heure»? Or, ainsi qu'il le dit dans un de ses essais, «les "frelons" ne jugent pas un honneur et un privilège de peiner le plus d'heures possibles avec un minimum de rétribution». Cela ne l'empêchera pas de regretter, au lendemain de sa mise à la retraite, que «l'heure se soit arrêtée à l'horloge» et, endormie, «la roue» «dans la filature fermée» («Complainte du chômeur»). Que Fayolle, Kovar et Dantin se soient tous trois inspirés du *Chant des ouvriers* (1846) de Pierre Dupont, œuvre qui raconte les joies et les souffrances du travail humain, c'est d'autant plus probable que Dantin lui-même s'y réfère pour comparer certaines créations de Lionel Léveillé à celles de l'ouvrier-poète lyonnais (*supra*, p. 296).

16. Une des raisons qui ont fait croire que Nelligan aurait pu être Émile Kovar, c'est le fait que deux des poèmes signés de ce pseudonyme, «La chanson de l'ouvrière» et «Nocturne», publiés à l'été 1896, ont été dédiés à Denys Lanctôt, un des amis d'enfance de Nelligan. Lanctôt devait entrer, le 10 septembre de la même année, au noviciat des Pères Rédemptoristes de Saint-Trond en Belgique. Se pourrait-il que le jeune homme ait connu lui aussi le père Seers? Lanctôt, qui ne pouvait ignorer que ce dernier avait été supérieur d'un noviciat à Bruxelles, aurait pu l'approcher pour se renseigner sur la vie dans les communautés religieuses de ce pays. Le père Seers y connaissait plus d'un rédemptoriste: le 14 mars 1891, il signalait justement, dans le journal de sa congrégation, «l'arrivée d'un aspirant frère convers qui avait passé quelques années à Beau Plateau chez les PP. Rédemptoristes». Le «Nocturne» de Kovar a ceci de particulier qu'il paraît être sorti tout droit des pages du *Petit Messager* et de la plume de son rédacteur: «À l'heure solennelle» de l'Angelus qui sonne l'heure de «la prière à Dieu», le «pêcheur affligé» demande à Dieu d'aider «une âme à la tourmente» à retrouver «paix et joie au Matin». On a également dit que les deux pièces dédiées à Lanctôt avaient été vraisemblablement composées à Cacouna, lieu de villégiature estivale de la famille Nelligan, où Lanctôt

aurait rejoint son ami. Il se trouve que le père Seers était lui-même un familier des lieux. En témoigne son récit, paru en 1900 dans *Les Débats*, «Rose-Anne — Nouvelle cacounaise» (repris dans *La Vie en rêve*, sans le sous-titre). L'histoire a pour décor «la fameuse baie» au fond de laquelle «Cacouna étalait ses maisons blanches à toits pointus». On y voit le narrateur arpenter le rivage à pas lents en compagnie de son «ami Brunelle», «un habitué de Cacouna», qui lui raconte les circonstances du terrible naufrage auquel il a échappé, malheureusement au prix de la vie d'un autre.

17. On sait en effet que le «baiser» en question était porteur de syphilis, maladie que devait contracter Dantin au cours de l'été 1902.

18. C'est en ces termes que Dantin se présente dans la notice biographique de l'*Anthologie des poètes canadiens* de Jules Fournier, mise à jour et préfacée par Olivar Asselin en 1920. Les renseignements y sont ceux que l'on trouve dans son ébauche de biographie. Tout y est: la référence «aux trois races qui se chamaillent dans son crâne», sa vie de moine «nomade», sa vocation avortée pour les lettres, jusqu'aux sous-entendus concernant ses aventures intellectuelles et autres.

19. Dantin a d'ailleurs publié un récit intitulé «Le vaisseau de saint Louis» (PMSS, octobre 1899), qui raconte l'expédition à Chypre à laquelle le roi avait participé, expédition qui avait failli se terminer tragiquement, son vaisseau ayant heurté un écueil.

20. De Jouy a livré ses réflexions sur la société de son temps dans divers périodiques: elles seront réunies sous les titres *L'Hermite de la chaussée d'Antin* (1812-1814), *L'Hermite en province* (1813-1818), *L'Hermite de la Guyanne* (1816), etc.

21. Ce détail n'est pas sans rappeler le «petit coffre en fer rouillé» que Rodenbach a décrit dans *Le Coffret*.

22. Gustave Comte, «Notes d'Art», *Les Débats*, 10 juin 1900. À «ami de cœur», Jean Larose semble avoir préféré «petit ami» (voir *Le Mythe de Nelligan*, Montréal, Quinze, coll. «Prose exacte», 1981, p. 114).

23. Traduction d'un passage de la biographie inédite de Dantin, cité dans *Louis Dantin*, p. 12.

24. On ne connaissait à l'époque que l'anthologie d'Antonin Nantel, *Fleurs de la poésie canadienne — Religion et Patrie* (1869, 134 p.) regroupant des poèmes de F.-X. Garneau, Chauveau, L.-J.-C. Fiset, A. Garneau, J. Lenoir,

L.-P. Le May, A.-B. Routhier et O. Crémazie. Le recueil du jeune Eugène Seers compte 145 pages et, à part Crémazie et Chauveau, lesdits «poètes modernes» sont essentiellement des romantiques français dont la majeure partie des textes auraient pu également être présentés sous la bannière «Religion et Patrie». Exception faite des deux poètes canadiens-français et de Victor Hugo, les poètes cités ont depuis tombé en désuétude: Louis Veullot, Turquety, Anaïs Segalas, Lamennais, Alphonse Karr, Violeau. On y rencontre aussi quelques pieux morceaux signés par les abbés Sylvain, Chapia et Delon, et un texte édifiant, «Le dévouement», d'un illustre inconnu répondant au nom de L'Ebraly. C'est à Crémazie que semble aller la préférence du collégien. Il ouvre son recueil avec «la meilleure pièce» du poète, «La promenade des trois morts»; vingt-trois pages d'emblée à lui seul. «Le drapeau de Carillon», suivi de «Qu'il fait bon d'être Canadien!», occupe plus loin encore dix-huit pages. Et, entre ces deux textes, on peut lire une petite biographie du poète que son jeune admirateur n'hésite pas à présenter comme «le plus grand poète du monde après Turquety»; puis, se ravisant, il raye «après Turquety» et poursuit le récit de la vie de son héros, s'attardant en particulier à la petite histoire du «Drapeau de Carillon».

25. Ce sont les seuls poèmes non signés; dans la table des matières, ils sont signalés par une série de «X».

26. Le manuscrit porte un tout autre titre: «Pour le premier numéro du journal *L'Avenir*, avec harmonisation de Frédéric Pelletier».

27. Dantin a-t-il eu vraiment des talents de peintre? Une toile, retrouvée à l'été 1973 par un ami de Gabriel Nadeau dans une galerie d'art de Montréal, semblerait en témoigner (à supposer qu'elle fût de lui). Il s'agit d'une peinture à l'huile sur carton, mesurant 51 cm x 61 cm, et signée «Eugène Seers 1885 [?]». Elle représente un paysage flamand sous la neige, avec pour toile de fond un clocher d'église et la silhouette d'un moulin à vent. G. Nadeau semble avoir eu des doutes quant à la paternité de cette œuvre: «Elle est d'un homme qui connaît son métier, d'un maître. Qui est ce maître? Un peintre du même nom que notre Seers canadien vivait-il en Belgique à cette époque?», écrivait-il à Raphaël Shano (lettre du 8 août 1973), le propriétaire de la galerie d'art en question. Raphaël Shano ne possède plus de galerie d'art à Montréal, mais il avait gardé dans ses archives la diapositive de ce tableau qu'il a bien voulu nous offrir. Malheureusement, il ne saurait dire de qui

exactement il tenait le tableau, ni à qui il l'a finalement cédé. Il se rappelle toutefois que le tableau était dans son cadre d'origine et qu'il en avait fait l'acquisition chez des particuliers, à Montréal, lors d'une vente de succession.

28. Françoise, «Émile Nelligan», *Le Journal de Françoise*, 2 avril 1904, p. 313-314.

29. Charles Gill, «Émile Nelligan», *Le Nationaliste*, 6 mars 1904.

30. Paul Verlaine, «Avertissement à propos des portraits ci-joints», *Les Poètes maudits (1884 et 1888). Œuvres en prose complètes*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», p. 634.

31. Gabriel Nadeau, lettre à Joseph Bourgeois, 27 janvier 1945.

32. Dantin a comparé la destinée tragique d'Hector Demers à celle de Nelligan: «Deux pauvres Lélian, jumeaux par le talent comme par le malheur, et dont nos muses eussent été fières. Un seul volume, *Les Voix champêtres*, nous reste pour attester les dons d'Hector Demers et nous faire pleurer son naufrage» (*supra*, p. 396).

33. L'«Hommage posthume à Nelligan», paru dans *Le Jour* (29 novembre 1941, p. 7) au lendemain de la mort du poète, est précédé d'une courte présentation sous-titrée «Celui que l'on pourrait appeler le Rimbaud canadien», qui souligne «les émouvantes analogies» entre ces «deux êtres». L'hommage reprend un extrait de la Préface à *Émile Nelligan et son Œuvre*, et il y a tout lieu de croire que le texte qui le chapeaute est aussi de Dantin, tout comme est vraisemblablement de lui le choix des huit poèmes tirés de l'ouvrage qui encadrent ce témoignage d'amitié («Le Vaisseau d'or», «Claire de lune», «Sérénade triste», «Devant le feu», «Banquet macabre», «Placet», «Tristesse blanche», «Amour immaculé»): «Il s'en est fallu de huit jours que Nelligan ne meure à la date même où l'on célébrait le cinquantenaire de la mort de Rimbaud. Ce n'aurait été qu'une troublante coïncidence dans la mort de deux êtres dont les vies ont présenté tant d'émouvantes analogies... Regardez ce portrait le plus connu d'Arthur Rimbaud, fragment d'une peinture de groupe due à Fantin-Latour, et voyez le portrait d'Émile Nelligan qui orne le livre que l'on a fait de ses vers: même abondante chevelure couronnant le même front d'ardeur et de rêve; et dans les yeux de l'un et de l'autre, la même songeuse mélancolie où l'on pourrait peut-être discerner, chez le Canadien comme chez le Français, le pressentiment de l'angoissant avenir. L'un et l'autre, Nelligan et Rimbaud, ont donné en pleine jeunesse — presque au sortir de l'enfance — leurs étranges poèmes qui ont fait vibrer chez nous les fibres les plus

intimes, et l'un comme l'autre, après avoir donné si jeunes tant d'espoirs, ont été brutalement arrachés à la poésie par cette vie dont notre science cherchera longtemps les secrets [...].»

34. Dantin cite ce vers, d'un poème de Nelligan aujourd'hui disparu, à titre d'exemple d'image de «ses mauvais jours», «embarrassée et pénible», «ronflante et déclamatoire». Il n'empêche que la comparaison avec Apelle, portraitiste de la cour d'Alexandre le Grand (IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.) dont aucune des œuvres ne nous est parvenue, témoigne d'une connaissance pointue de l'histoire de l'art grec antique, assez inattendue chez un collégien peu intéressé par les études.

35. Son étude commence par les mots «Nelligan est mort», tout comme le sonnet que Verlaine dédiera à Rimbaud, à la réception d'un dessin de sa sœur le représentant en costume oriental: «Toi mort, mort, mort! Mais mort du moins tel que tu veux» («À Arthur Rimbaud — Sur un croquis de lui par sa sœur», *op. cit.*, p. 601).

36. Françoise, «Émile Nelligan», *Le Journal de Françoise*, 2 avril 1900, p. 313-314.

37. Dossier Émile Nelligan, n° 18136, fiche d'inscription; source citée par P. Wyczynski, *Émile Nelligan*, p. 406.

38. Charlotte Beaufaux, lettre à Louis Dantin, 21 février 1929. Elle ajoutait: «On se demande souvent de qui ma fille tient ce beau regard et je ne dis rien mais je sais de qui... C'est que j'ai toujours vécu avec toi et avec ta pensée qui ne m'a jamais quittée.»

39. Y. Garon, «Louis Dantin précurseur et frère d'Émile Nelligan», dans *Nelligan: poésie rêvée et poésie vécue*, p. 78.

40. Dans une lettre (du 30 janvier 1933) à Jean Bruchési, Dantin se dira honoré que l'on reconnaisse à son écriture «quelques-unes des qualités mêmes qu'[il] ambitionne le plus, en particulier un certain mysticisme empreint sans doute de [son] existence antérieure».

41. P. Wyczynski, *Émile Nelligan. Sources et originalité de son œuvre*, p. 134. Cette remarque a été faite à propos de la pièce qui décrit un «Diptyque» flamand «non peint par Rubens et Memling, mais digne de leurs galeries».

42. Françoise, «Émile Nelligan», *Le Journal de Françoise*, 2 avril 1894, p. 313-314.

43. Germain Beaulieu, «Nelligan est-il l'auteur de ses vers?», *Les Idées*, mai-juin 1938, p. 337-348.
44. Lan Al Lenner (pseudonyme de Louis Tiercelin), «Nos cousins du Canada», *L'Hermine, revue littéraire de Bretagne*, juillet 1905. Cet article a paru dans le cadre des Fêtes de Jacques Cartier, à Saint-Malo.
45. L'ouvrage (70<sup>e</sup> édition, Paris, Colin, 1895) figure sur la liste des livres ayant appartenu à Dantin.
46. Émile Kovar, «Charles Baudelaire», *Le Samedi*, 12 septembre 1896; sonnet attribué à Nelligan (*Poésies complètes*, p. 97), mais non reproduit par Louis Dantin.
47. Ce double sonnet, d'abord paru sans signature avec, en guise de titre, l'illustration du nid dans lequel le pélican se sacrifie pour ses petits, sera reproduit dans *Franges d'autel*, accompagné de la note suivante: «Toute la première partie de cette pièce est d'Alfred de Musset. On a cru ne pas trop faire d'injure à la poésie du Maître en lui donnant un sens symbolique différent de celui qu'il avait voulu exprimer. S. U.». Cette pièce ne figurera pas dans *Le Coffret de Crusoe* (1932).
48. Ce symbole eucharistique, destiné à rappeler aux lecteurs que «Jésus a donné sa vie pour notre salut et sa chair pour notre nourriture», apparaît souvent dans *Le Petit Messager du Saint-Sacrement*, soit niché dans le corps de la lettre-vignette «J», soit présenté en bandeau pour illustrer certains textes du père Seers, tel par exemple le poème «Le pardon des offenses», qu'il a signé du pseudonyme A. de Saint-Anselme, en souvenir probablement du théologien du même nom dont il a dit être le disciple, dans sa *Chanson intellectuelle*.
49. On comprend mieux dès lors l'intérêt particulier que Nelligan vouait à Beato Angelico, encore appelé Fra Angelico. Le peintre florentin devait lui inspirer un rondel d'alexandrins, «Fra Angelico», dédié à une certaine M<sup>me</sup> W. Y. Hatelly dont on n'a jamais retrouvé la trace, mais qui semble avoir apprécié la peinture italienne, puisqu'elle est la dédicataire d'un autre sonnet, «El Ultimo Angelo del Corregio».
50. Cet ouvrage a fait l'objet d'une réédition en 1997, avec une présentation de Réjean Robidoux (HMH, coll. «Documents littéraires»).
51. La composition Art nouveau du frontispice est particulièrement réussie: elle présente sur fond bleu céleste, estampé de fines nervures blanches, deux anges vêtus de longues robes blanches soulignées d'un trait

grenat qui encadrent le disque lumineux de l'hostie. C'est à quelque chose près la reproduction du chapiteau de la porte de l'église du couvent du Saint-Sacrement à Bruxelles.

52. L'intérêt pour cette petite revue ne fera que s'accroître au fil des ans. De trois cents abonnés en 1898, elle passera à vingt mille à la fin de 1902, au moment où le père Seers s'apprête à quitter définitivement les ordres. En juin 1898, le supérieur général de la congrégation, celui qui avait eu, quatre ans plus tôt, la douloureuse tâche d'annoncer à la communauté la défection du père Seers, adressait à ce dernier une lettre pour le féliciter de l'excellente tenue artistique de cette revue (*PMSS*, juin 1898, p. 156-157).

53. De son côté, la direction des *Débats* annonçait la parution prochaine de la recension de l'ouvrage. Cette recension, qui devait être signée «Jos. Saint-Hilaire», ne verra jamais le jour, Dantin s'étant finalement contenté d'adresser au *Monde illustré* un choix de poèmes qui seront publiés avec la mention «*Franges d'autel*»: «Messe basse» de Lucien Rainier (13 octobre 1900), «Les communiantes» de Nelligan (3 novembre), à nouveau «La réponse du Crucifix» (15 décembre), suivi de «Petit vitrail» (22 décembre — ici la mention de *Franges d'autel* a été remplacée par la célèbre photo de Nelligan), «Noël» de J.-B. Lagacé (29 décembre) et «Moines à matines» d'Antoine Pelletier (27 avril 1901). *Franges d'autel* contenait également deux pièces de Bussièrès, trois de Lucien Rainier, cinq de Nelligan, et une de Louis Fréchette, d'Albert Ferland, d'Amédée Gélinas et de J.-B. Lagacé respectivement.

54. A[lphonse] L[eclair], «À travers les livres et les revues, *Franges d'autel*», *Revue canadienne*, 1900, p. 396-397.

55. Ce poème correspond aux cinq premières strophes de «Chanson intellectuelle», qui ne sera publié que dans les années trente.

56. «Petit vitrail» sera lu à l'École littéraire le 7 avril 1899, sous le titre «Petit vitrail de chapelle», mais on ne sait par qui. Dans *Franges d'autel*, le poème se présente comme un bloc de onze vers, mais dans la préface à l'édition princeps, il sera scindé en deux strophes de six et de cinq vers. Selon un document inédit, de la main de Dantin, «Petit vitrail» serait à comparer au «Vitrail» de Coppée, quoique les deux poèmes soient «différents de facture et d'inspiration». Ce singulier document se présente comme un livret portant sur sa page couverture, en belles lettres moulées, «Curiosités littéraires». Dantin y exprime, à l'aide d'extraits de poèmes de Mallarmé, de Verlaine, de Coppée et de

Nelligan, ce qu'il essayait déjà de confier dans «L'hostie du maléfice», à savoir sa difficulté de concilier les exigences charnelles et les aspirations spirituelles.

57. On ne trouve aujourd'hui aucune trace de ces trois numéros, ce qui est d'autant plus regrettable que Nadeau, dans ses «Notes», prétend que Dantin avait collaboré au journal.

58. Louis Dantin, lettre à Olivar Asselin, 14 avril 1930. Deux mois plus tôt, il avait dit à peu près la même chose à DesRochers: «Le voisinage de Jean Bruchési (au point de vue des idées seulement) me fait naturellement horreur.»

59. Voir à ce sujet Maurice Hébert, «La littérature de langue française», *Le Canada français*, vol. 22, n° 1, septembre 1924, p. 76.

60. «Manifeste Pamphlet de Valdombre» (1936-1937), dans *Le Manuel de la parole. Manifestes québécois*, Montréal, Boréal Express, t. II (1900-1959), p. 193, 198.

61. Beaulieu s'enorgueillissait auprès de ses lecteurs d'avoir nommé sa revue *Le Terroir*, «parce que, écrivait-il, ce mot exprime mieux que tout autre notre but: l'affirmation de notre littérature nationale, l'exaltation du sol chez nous et le groupement de la jeunesse littéraire canadienne». Il s'était donné pour devise de «Retrouver l'âme du peuple».

62. Alfred DesRochers, «Louis Dantin et la "génération perdue"», *Carnets viatoriens*, vol. 17, n° 4, octobre 1952, p. 120-127.

63. Étaient présents M. et M<sup>me</sup> Florian Fortin (directeur de *La Tribune*) M<sup>me</sup> Alfred Langlois (Rosine Lambert) de *L'Avenir national* de Manchester (New Hampshire), M. Desparois de Nashua (New Hampshire), Rosaire Dion-Lévesque, Aurèle Goyer, Denis Tremblay, Jovette Bernier, Jeanne Grisé, Alice Lemieux, Liliane Joncas, Éva Senécal, Albert Lévesque, Oscar Joncas, H.-M. Gendreau, L.-P. Robidoux, Édouard Hains (Granby).

64. «Bataille autour de Léon Bloy: III — Louis Dantin dit le vieillard cacochyme», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 6, mai 1938, p. 273-286.

65. Jean-Charles Harvey, «Figures littéraires. Figures politiques», *Le Canada*, 28 septembre 1935, p. 2; repris dans *Le Droit*, 21 novembre 1941, p. 8.

66. Louis Dantin, lettre à Marcel Dugas, 27 septembre 1937; *Études françaises*, vol. 7, n° 3, août 1971, p. 315.

ALPHONSE BEAUREGARD, *LES FORCES* (p. 97)

1. «M. Alphonse Beaugard», *La Revue moderne*, vol. 1, n° 12, 15 octobre 1920, p. 12-17; *Poètes de l'Amérique française*, t. I, p. 26-54.

2. Alphonse Beaugard (1881-1924) avait exercé divers petits métiers avant d'entrer, en 1907, au service de l'administration portuaire de Montréal. Admis à l'École littéraire de Montréal le 28 octobre 1908, il en deviendra le président en 1922. Son premier recueil, *Les Forces* (Montréal, Arbour et Dupont, 168 p.), dédié à Germain Beaulieu, avait paru en 1912. À l'automne de 1921, Beaugard rendra visite à Dantin pour lui remettre un exemplaire d'*Alternances*, auquel le critique consacrera un article (voir *supra*, p. 244-251), après l'avoir corrigé et commenté.

3. Albert Lozeau (1878-1924), atteint de paralysie depuis l'âge de quatorze ans, publia des poèmes dans divers périodiques montréalais, *Le Monde illustré*, *Le Passe-temps*, *La Patrie*, *Le Journal de Françoise*, *Le Devoir*. Même s'il n'était pas membre de l'École littéraire de Montréal, son nom figurait parmi les collaborateurs des *Soirées du Château de Ramezay* (1900) et des *Soirées de l'École littéraire de Montréal* (1921). De son vivant, il publia trois recueils de poèmes: *L'Âme solitaire* (1907), *Le Miroir des jours* (1912), et *Lauriers et feuilles d'érable* (1916). Ses *Poésies complètes*, dont il avait préparé l'édition, parurent deux ans après sa mort.

4. Louis-Joseph Doucet (1874-1959), poète et conteur, membre de l'École littéraire de Montréal en 1902, puis fondateur et président de la Société des poètes de Québec. De 1904 à 1905, il fut chroniqueur judiciaire à *La Presse* et au *Canada*, puis agent dans une maison d'assurances et enfin fonctionnaire au Département de l'instruction publique du Québec. Auteur de plusieurs recueils: *La Chanson du passant* (1908), *Contes du vieux temps* (1911), *À la mémoire de Charles Gill* (1920).

5. Voir *infra*, p. 898, n. 4.

6. Outre un roman situé en Afrique du Sud, *Les Diamants de Kruger* (1906), Benjamin Michaud a publié quelques poèmes dans les journaux de l'époque.

7. Variante (*La Revue moderne*): «est de ces derniers».

8. Variante (*La Revue moderne*): «complexité; sa chanson semble écrite dans ces gammes à la Debussy où des modalités diverses se croisent au point de se confondre. Essayons».

9. Le vorticisme, proche du futurisme, fut lancé en 1914 par le peintre anglais Wyndham Lewis.

10. *Les Déliquescences* (1885) est un pastiche de la poésie décadente par Gabriel Vicaire et Henri Beauclair, sous le pseudonyme d'Adoré Floupette. Dans l'article de *La Revue moderne*, Dantin attribuait ce recueil à Anatole France plutôt qu'à Gabriel Vicaire.

11. Titus Lucretius Carus (99-55 av. J.-C.), poète latin, disciple d'Épicure, auteur d'un poème didactique inachevé, publié par Cicéron, «De la nature».

12. Sully Prudhomme (1839-1907), ingénieur et poète français, traducteur de Lucrèce, auteur de recueils élégiaques, *Les Solitudes* (1869), *Les Vaines Tendresses* (1875), et de vastes compositions dans lesquelles il tente d'unir la science et le chant poétique, *Le Zénith*, *La Justice* (1878), *Le Bonheur* (1880). Élu à l'Académie française en 1881, il reçut le prix Nobel en 1901. Dantin lui avait dédié un sonnet, «Optimisme — sur un exemplaire des *Fleurs du mal*», et avait surnommé le protagoniste d'une de ses nouvelles, Georges Hamel, «Les vaines tendresses».

13. «Ego» (*op. cit.*, p. 126-127): «Je suis; les autres [...] voit à travers les vitres des wagons / défiler [...] joyeux et tristes [...] / Je les démêle, tel qu'on fait au jeu de cartes; / Ce qui n'a rien pour moi n'est rien et je l'écarte.»

14. «Rien n'est vain» (*ibid.*, p. 124): «précipite, / Comme aux doigts d'un enfant».

15. «La ville» (*ibid.*, p. 62): secrets. / Au-dessus, au-dessous la ville étend des rets / [...] pensées. / [...] encore: C'était là!»

16. La sculpture de Louis-Philippe Hébert représentant un Iroquois est installée devant l'Assemblée nationale à Québec.

17. Variante (*La Revue moderne*): «l'homme *senscieux*. Et».

18. «L'arbre mort» (*op. cit.*, p. 38): «Plus tard quand tombent les feuilles / [...] vent; [...] équitable: [...] encore,».

19. «Les trois forces» (*ibid.*, p. 97): «Pareille aux nimbés d'or [...] / Je marche et sur mes pas enchantés, les desseins / [...] superbe, / Naissent comme».

20. «La chimère» (*ibid.*, p. 81): «tribut. / Agis et laisse-là».

21. «Elle et moi» (*ibid.*, p. 65): «moi tout en blanc, cheveux à l'air, bras nus, [...] l'ombre. [...] Qui dans [...] l'autre, avec [...] dont l'âge est [...]

simplement, encor, par ce temps de *vacance*, [...] Richelieu / Donnant un coup de *faux* à travers».

22. «Étoiles filantes» (*ibid.*, p. 86): «tantôt quand cet enfant me présentait ses lèvres / [...] griser. / [...] à fleur de *chair*, inutile baiser.»

23. Carl Maria von Weber (1786-1826), compositeur allemand et virtuose du piano, conçoit de brillantes orchestrations liées à l'action dramatique, dont *Euryanthe* (1823) et *Oberon* (1826). On lui doit aussi de nombreuses pièces de musique de chambre et vocale (messes, cantates, lieder).

24. «L'invitation» (*op. cit.*, p. 63): «appelle; venez».

25. *Ibid.*: secrets, ni [...] dessin. / [...] charme, éventé [...] dirai: «Merci.» Je».

26. «La goutte de fiel» (*ibid.*, p. 42): «accusé, l'homme [...] voit / Tout ce faste... et ».

27. Un poème d'Anaïs Segalas, «Le petit mousse», figure dans un recueil de poésies transcrites à la main par Eugène Seers à l'âge de quinze ans, et intitulé «Fragments choisis, en prose et en vers, des auteurs modernes, canadiens et français» (p. 61-68). C'est l'histoire d'un jeune mousse parti à l'aventure sur un brick qui frappe un écueil et fait naufrage. Alors que sa mère le pleure, il réapparaît miraculeusement.

28. Voir *supra*, p. 660-668.

29. «Triptyque» (*op. cit.*, p. 31 et 34): «carène, les ponts, les mâts sont [...] coups / Comme».

30. «Notre vie ainsi ébruitée! / C'est le passé déjà si vague / Qui s'en revient, qui s'approche; / Et, dans notre âme aussi, ressuscitent des cloches» (Georges Rodenbach, «Cloches de Pâques», poème paru dans *L'Avenir du Nord*, en avril 1938, en même temps qu'une nouvelle de Louis Dantin intitulée «Fantôme de Pâques»). Émile Escande a lui aussi évoqué les «cloches d'antan»: «Toutes choses de jadis / ont pour moi des voix de cloches» («Cloches», *Les Débats*, 30 mars 1902, p. 1).

31. «L'âme constante» (*op. cit.*, p. 104-105): «bien, que vos désirs splendidement [...] mains / Nous [...] fantasque et [...] gronde. // Et vous nous immergez».

32. «Les anciens amis» (*ibid.*, p. 93): «arrive, on correspond, / Les [...] abandon / [...] communs, / [...] Un jour l'ami revient réjoui, la voix claire; / [...] mois, pour [...] encore, / À
33. *Ibid.*, p. 94: «cœur voyant».
34. *Rivales* (Paris, A. Lemerre, 1893, 143 p.) et *Pour la couronne* (introduction et notes par Richmond Laurent Hawkins, New York, Henry Holt, 1910, 131 p.) de François Coppée figuraient dans la bibliothèque personnelle de Dantin.
35. «Pour ce mariage de rimes au singulier et au pluriel vous dites dans votre article sur moi que je semble le faire avec bravade ou ostentation, je ne sais plus lequel mot. Non, je n'y mets aucune bravade mais je ne veux pour aucune considération forcer un mot comme Musset ou Racine qui écrivaient "je vois", et c'est pourquoi j'écrirais "jusqu'au bout du monde". Si la rime pour l'œil eût été absolue je l'aurais peut-être observée comme les Chinois, paraît-il, observent des règles d'une féroce difficulté, et j'aurais dit: raffinement. Mais la prétendue rime pour l'œil ne l'est pas, et point n'est besoin que je cite seulement un des innombrables cas où elle se nie elle-même. Alors, comme les Anciens furent illogiques avec eux-mêmes j'ai mis leur règle dans le panier aux déchets. Puis, a-t-on assez dit que la poésie était musique. Donc c'est la sonorité qui compte et c'est ainsi que je sens» (Alphonse Beauregard, lettre du 23 mai 1921 à Louis Dantin).
36. Début du premier vers d'un poème de Leconte de Lisle (1818-1894) intitulé «Midi» (*Poèmes antiques*, 1852).
37. «L'âme constante» (*op. cit.*, p. 103): «choses, sans».
38. «Le blé despotique» (*ibid.*, p. 23): «marins autour [...] Se laissent pénétrer».

M<sup>LLE</sup> BLANCHE LAMONTAGNE, *LA VIEILLE MAISON* (p. 115)

1. «*La Vieille Maison*», *La Revue Moderne*, vol. 2, n° 1, 15 novembre 1920, p. 11-14; *Poètes de l'Amérique française*, t. I, p. 66-84.
2. Blanche Lamontagne, *La Vieille Maison*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1920, 219 p. Poète et romancière, Blanche Lamontagne-Beauregard (1889-1958) a collaboré à plusieurs revues, dont *L'Action française* et *Le Canada français*. Son premier recueil, *Visions gaspésiennes*

(1913), préfacé par Adjutor Rivard, fut couronné par la Société du parler français du Canada.

3. Dans le recueil de «Fragments choisis» du collégien Eugène Seers figurent deux pièces tirées de *Paillettes d'or* de l'abbé Sylvain: «L'hiver — Rêve d'un pensionnaire» et «L'abeille».

4. Auguste Brizeux (1806-1858), auteur de *Marie* (1832), traducteur de *La Divine Comédie*. Sur le modèle de *Marie*, Silvio a publié une courte pièce versifiée portant le même titre (*Le Samedi*, vol. 7, n° 9, 3 août 1895, p. 56).

5. «Prière pour la vieille maison» (*op. cit.*, p. 169-170): «maison, / [...] sapin, et [...] vénérable, / [...] «baudet». / [...] venteuse; / [...] «menteuse», / [...] berçante, où [...] poutres, / [...] d'aplomb, / [...] clouer, sûrs et droits, / [...] accrochoirs, portant [...] franc, ils ont placé la croix!...»

6. «L'heure des vaches» (*ibid.*, p. 184): «lourds, / [...] — Ainsi [...] marche, — / [...] velours... // [...] la «Noire», la «Barrée», / La «Rougette» à [...] / Et «Satin», reine [...] dorée... // «Viens [...] viens! Qué / vach' qué! Qué vach' qué!...» / [...] rythmé... // Elles avaient, parfois, de [...] triomphants... / [...] enfants... // Les [...] elles?»

7. «Dimanche d'été» (*ibid.*, p. 159-160): «vertes, / [...] teint... / [...] chante: le mont et le champ. / [...] s'épanche; / [...] dimanche... / [...] ruisseau, / [...] seau, / [...] Surgit soudain le [...] oie, / [...] perchés. / [...] habitants, endimanchés, / [...] cieux, / [...] l'église...»

8. «Dimanche d'été» (*ibid.*, p. 160): «surnaturelle... / <22 vers> / Mère, [...] prier! Apprends-lui / [...] a lui...»

9. «Le silence favorable de la lune» (Virgile, *L'Énéide*, II, 255).

10. «Survivance» (*op. cit.*, p. 129): «calme du mystère. / [...] terre, / [...] errait...»

11. «Survivance» (*ibid.*, p. 131): «reprit: «Je [...] immense, / [...] recommence. / [...] brillants, et [...] Mais, là-bas, nos [...] tombeaux... / [...] chênes, / [...] Avenir, inconnus, [...] terrasse? / [...] Hébert, / [...] sauvera? — «C'est moi!», dit».

12. «L'espérance» (*ibid.*, p. 207-208): «inconnue. / [...] beau, / [...] tombeaux... / [...] donc ma [...] blancs... / [...] tremblants... / [...] lumière... / [...] là-bas?... / [...] tombe, / [...] succombe?... / [...] âme? / [...] tendresse, et [...] flamme?... / [...] firmament... / [...] commence-ment...»

13. Extraits de «Chanson du printemps» (*ibid.*, p. 39) («ravines, / [...] collines!...»), de «Plainte d'amour» (*ibid.*, p. 35) («route / [...] bien-aimé, Mon bien-aimé?...») et de «Près de ma lampe...» (*ibid.*, p. 144) («Oh! comme [...] s'aimer, / [...].»).

14. Louisa Siefert (1845-1877), poétesse et romancière française, auteure de recueils d'inspiration patriotique, *Rayons perdus* (1861), *L'Année républicaine* (1869), *Saintes colères* (1871), et d'un roman psychologique *Méline* (1876).

15. Dantin orthographie ainsi le prénom de la poétesse française Marceline Desbordes-Valmore (1785-1859).

16. «Chanson du matin» (*op. cit.*, p. 32-33): «trésor... / [...] fumée / [...] d'or... // Je [...] cœur, / [...] divine... / <5 vers> / Et, dans [...] grève, / [...].»

17. «Hymne à la vieille maison» (*ibid.*, p. 11): «aimes / [...] sillons...»

18. *Ragazza*: «jeune fille», en italien.

19. Ariosto Ludovico (1474-1533), poète italien de la Renaissance, originaire de Ferrare, dont l'œuvre comprend des poésies lyriques latines et, en italien, des églogues, des élégies, des sonnets, des *canzone*, des satires, des comédies et, son plus grand succès, *Orlando Furioso* (1516-1532), parodie héroïcomique de l'épopée chevaleresque.

20. Torquato Tasso, dit le Tasse en français (1544-1595), poète italien, auteur d'un récit légendaire en vingt chants, *La Jérusalem délivrée*, et d'un *Discours sur l'art poétique*.

21. Albert Ferland (1872-1943), poète et dessinateur, secrétaire et président de l'École littéraire de Montréal. Après un premier recueil intitulé *Mémoires poétiques*, il publiera *Femmes rêvées* (1899) puis, sous le titre général *Le Canada chanté*, *Les Horizons* (1908), *Le Terroir* (1909), *L'Âme des bois* (1909) et *La Fête du Christ à Ville-Marie* (1910). En 1909, Albert Ferland, par l'intermédiaire de Germain Beaulieu, manifesta le désir d'entrer en contact avec Louis Dantin. Celui-ci répondit que la demande du poète l'«embarrassait un peu»: «J'ai rencontré Ferland une fois, et comme à vous, il m'avait paru une belle âme. J'avoue qu'à ce moment je doutais un peu de son avenir littéraire; les vues de *Femmes rêvées* me semblaient accuser une naïveté irrémédiable. Mais je vois qu'il se rachète, et que, par degrés, la vraie poésie qu'il a dans l'âme trouve son expression adéquate. Ce qui me fait hésiter à entrer en communication avec lui, c'est qu'il est croyant, me dites-vous. Dieu me garde de l'en blâmer: mais dans ma situation, cela

créerait sans doute entre nous une espèce de gêne. Enfin, donnez-lui tout de même l'adresse, s'il y tient: peut-être veut-il me demander quelque petit service littéraire, et pourquoi refuserais-je de le lui rendre?» (cité dans *Louis Dantin*, p. 97-98). Ferland n'aurait jamais donné suite à sa requête.

ANTHOLOGIE DES POÈTES CANADIENS DE MM. JULES FOURNIER ET OLIVAR ASSELIN (p. 127)

1. «Un siècle d'histoire poétique — À propos de l'*Anthologie des poètes canadiens*», *La Revue trimestrielle canadienne*, vol. 6, décembre 1920, p. 369-376; *Poètes de l'Amérique française*, t. I, p. 9-25.

2. Ce poème figurait dans l'anthologie qu'à l'âge de quinze ans Dantin avait composée (voir *supra*, p. 855, n. 24).

3. Variante (*La Revue trimestrielle canadienne*): «Est-il trop tard pour parler de l'*Anthologie*? Je ne le crois pas. Après tout ce qu'on en a dit, il reste une chose peut-être à laquelle on n'a guère songé: c'est de lui rendre un peu de justice. J'ai surtout lu à son sujet des éreintements féroces et des condamnations sans mesure. En vérité, est-ce bien tout ce que méritait l'œuvre? Il est au moins intéressant de le rechercher avec un calme rendu plus facile par le recul du temps. Pour être très sûr d'en dire ce que j'en pense, je vais m'abstraire de tout ce que mes distingués confrères en ont opiné avant moi, me faire une «âme neuve», et y aller de mon mot comme un sourd, sans acception de personnes et sans le moindre respect humain. L'*Anthologie* [*Anthologie des poètes canadiens*, par Jules Fournier, mise à jour par Olivar Asselin, Montréal, Granger, 1920, 309 p.] a été conçue».

4. Jules Fournier (1884-1918), journaliste à *La Presse* (1903-1904), au *Canada* (1904-1908) et au *Nationaliste* (1906-1910), dont il devint le directeur après le départ d'Olivar Asselin, en 1908. En 1909, un article intitulé «La prostitution de la justice», dans *Le Nationaliste*, lui valut d'être traduit en justice et condamné à trois mois de prison. Dans la préface à son roman *Le Crime de Lachine* (paru dans la *Revue canadienne* en juillet 1906), Fournier traitait les poètes canadiens-français d'«indigents rimailleurs» et de «ressasseurs d'antiques lieux communs». Dans une série de «lettres ouvertes», de juin 1906 à mars 1907, dans lesquelles il soutenait que la littérature canadienne-française n'existait pas, il attaqua le critique français Charles ab der Halden, qui venait de faire paraître un essai sur la littérature canadienne-française (voir «Textes de la querelle», dans Marie-Andrée

Beudet, *Charles ab der Halden — Portrait d'un inconnu*, Montréal, L'Hexagone, 1992, p. 119-158). Après la mort de Jules Fournier, Olivar Asselin, avec l'aide de M<sup>me</sup> Fournier, avait réuni ses écrits sous le titre *Mon encrier*. À deux reprises, Asselin tenta sans succès de convaincre Dantin de parler, dans *La Revue moderne*, de l'œuvre de cet «esprit vraiment distingué, sinon de tout premier ordre que fut Fournier».

5. Frédéric Godefroy, auteur d'un *Dictionnaire de l'ancienne langue française* (Paris, 1880).

6. Gustave Lanson (1857-1934), professeur à la Sorbonne et historien de la littérature française, a laissé de nombreux ouvrages qui ont longtemps fait autorité, notamment une *Histoire de la littérature française* (1894), dont Dantin avait dans sa bibliothèque une édition révisée, de 1909, ainsi qu'un *Choix de lettres* (1916) du XVII<sup>e</sup> siècle avec une introduction et des notes par Gustave Lanson.

7. Olivar Asselin (1874-1937), né à Saint-Hilaire dans le comté de Charlevoix, fit ses études classiques au Séminaire de Rimouski, puis émigra avec ses parents au Massachusetts. Après sa participation à la guerre contre l'Espagne dans les rangs de l'armée américaine, il s'installa à Montréal et commença par collaborer aux *Débats*, hebdomadaire dirigé par Louvigny de Montigny, puis il devint le secrétaire de sir Lomer Gouin et l'un des dirigeants du Parti nationaliste. À la déclaration de la Première Guerre mondiale, il s'enrôla dans l'armée canadienne. À son retour, il devint rédacteur en chef du *Canada*, puis, en 1934, il fonda un journal de combat, *L'Ordre*. Ce journal ayant été condamné par l'archevêque de Québec, en 1935, Asselin le remplaça par *La Renaissance*, dont le destin fut tout aussi éphémère. Dans une lettre à Louvigny de Montigny, du 27 décembre 1935, Dantin prévoyait la fin prochaine de *La Renaissance*: «J'en serais chagrin pour son directeur, mais ne pourrais m'en lamenter sous le rapport du bien public; car, à côté d'idées justes et bien défendues, les organes d'Asselin ont toujours un amas de théories réactionnaires, fascistes, militantistes, etc. qui me paraissent en opposition directe aux besoins de la société présente et aux poussées du progrès humain. Nous n'avons pas besoin, il me semble, ni de Camelots du Roy, ni de Croix de Feu, ni de répliques de Léon Daudet, et les extrémistes, survivants d'un autre âge, peuvent faire chez nous beaucoup de mal.»

8. Antonin Nantel (1839-1929), essayiste et journaliste, a publié une anthologie intitulée *Les Fleurs de la poésie canadienne* (1869); il a aussi laissé

un *Précis de géographie élémentaire*, des manuels d'enseignement de la langue anglaise, un essai sur *La Parole humaine* (1908) et un choix de *Pages historiques et littéraires* (1928).

9. Joseph Quesnel (1746-1809), originaire de Saint-Malo, arriva au Canada en 1779. Il s'adonna à la traite des fourrures, puis se retira à Boucherville, où il tint une boutique tout en écrivant des poèmes de circonstance, des épigrammes et des chansons, ainsi que des pièces qu'il mettait en scène et interprétait, notamment l'opéra-comique *Colas et Colinette ou le Bailli dupé* (1789) et *L'Anglomanie* (1802).

10. Jean Nolin, né en 1898, avait publié un recueil de poèmes intitulé *Les Cailloux* (1919). Olivar Asselin avait dit de sa poésie qu'elle était «honnête sans être bête» («Quelques livres canadiens», *La Revue moderne*, vol. 1, n° 2, 15 décembre 1919, p. 12).

11. Marie de Vichy Lamond, marquise du Deffand (1687-1780), fut l'une des femmes de lettres les plus célèbres du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle reçut dans son salon Marivaux, Fontenelle, Montesquieu, Voltaire. Devenue aveugle, elle se retira au couvent de Saint-Joseph, mais continua d'y recevoir les plus grands esprits de son temps. Elle a entretenu une vaste correspondance avec Voltaire, d'Alembert et l'écrivain britannique Walpole.

12. Joseph Mermet (1775-1828), militaire français venu au Canada (1813-1816) avec le régiment de Watteville pour combattre les Américains. Il se lia d'amitié avec Jacques Viger, alors capitaine d'une compagnie de voltigeurs, qui lui fit connaître le milieu intellectuel de Montréal et l'incita à publier ses poèmes dans *Le Spectateur*.

13. Poème de Joseph Quesnel, dont Asselin dit, dans la préface à l'*Anthologie*: «[...] si lamentables que soient les exercices d'écolier qui ont fait entrer Mermet, Viger, Norbert Morin, Michel Bibaud, Bédard, Petitclair au panthéon poétique [...], on ne relit pas sans intérêt, voire avec plaisir "Le petit bonhomme" de Joseph Quesnel» (*op. cit.*, p. 21).

14. Charles Collé (1709-1783) et Charles-François Panard (1694-1765), auteurs de chansons et de vaudevilles, fondèrent, avec Piron et Crébillon Fils, la «Société du Caveau», groupe de chansonniers et d'écrivains qui se réunissaient à Paris de 1729 à 1739 dans l'arrière-boutique de l'épicier Galler, puis dans le cabaret de Landel, dit «le Caveau». Un *Recueil de poésies* (Paris, Chez M<sup>me</sup> Veuve Dabo, 1823, 512 p.) de Quinault, Boursault, Pélisson, La Fontaine, Moncrif, Piron, Panard, Voisenon,

Pezai, Rhulières, J.-J. Rousseau, Bonnard, Lebrun, Chénier et Mercier figurait dans la bibliothèque de Dantin.

15. Stanislas Jean, marquis de Boufflers (1738-1815), poète mondain, auteur d'un conte érotique, *Aline, reine de Golconde*, collabora à *L'Almanach des Muses*. Après avoir été gouverneur du Sénégal, de 1785 à 1788, il termina sa vie comme bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine.

16. Deux premiers vers de «La victoire de Châteauguay» (1813) de Joseph Mermet.

17. Épopée de Voltaire publiée en 1728 et qui s'intitula d'abord *La Ligue* (1723).

18. Denis-Benjamin Viger (1774-1861), avocat, homme politique, journaliste, fondateur du *Spectateur* et agent diplomatique du Canada auprès du gouvernement anglais, auteur de discours politiques et d'un opuscule intitulé *Considérations sur les effets qu'ont produits au Canada la conservation des établissements, les mœurs, l'éducation de ses habitants* (1809).

19. Michel Bibaud (1782-1857), historien, poète et journaliste, auteur d'une *Histoire du Canada* et du premier recueil de poésie publié au Canada: *Épîtres, satires, chansons, épigrammes et autres pièces diverses*.

20. Augustin-Norbert Morin (1803-1865), homme politique et juriste, fondateur de *La Minerve*, a publié des brochures pour la défense des Canadiens français et quelques poèmes patriotiques.

21. Louis-Philippe Turcotte (1842-1878), historien, auteur de l'ouvrage *Le Canada sous l'Union* en deux volumes (1871 et 1872) et d'une *Histoire de l'île d'Orléans*.

22. Antoine Poinset (1735-1769), auteur de quelques comédies et de nombreux livrets d'opéra-comique, dont une comédie de mœurs, *Le Cercle d'or ou la Soirée à la mode* (1764), qui avait connu un vif succès.

23. Antoine Lemierre (1723), écrivain français qui s'est illustré dans la poésie descriptive, avec *La Peinture* (1769), *Les Fastes* (1779), et au théâtre, notamment avec *Guillaume Tell* (1766). Il est également l'auteur de *Plaidoyers* déclamatoires contre le despotisme et les prêtres. Élu à l'Académie française en 1780.

24. François-Xavier Garneau (1809-1866), célèbre par son *Histoire du Canada* (en quatre tomes, 1845-1852, avec de nombreuses rééditions), publia des vers. C'est pour le distinguer de son fils Alfred (1836-1904),

auteur d'un recueil de *Poésies* (posthume, 1906), que Dantin le nomme «Gameau l'Ancien».

25. Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1820-1890), avocat et homme politique, fut en 1867 premier ministre de la province de Québec. Il est l'auteur de nombreux articles et essais sur la littérature, l'histoire et la politique, de poèmes d'inspiration patriotique, de récits légendaires et d'un roman de mœurs, *Charles Guérin*. Son *Discours à la mémoire des braves tombés sur les plaines d'Abraham* (1855) est resté célèbre.

26. Pamphile Lemay (1837-1918) fut tour à tour romancier, dramaturge, conteur (*Contes vrais*, 1899) et poète du terroir (*Les Gouttelettes*, 1904).

27. Louis Fréchette (1839-1908), avocat, journaliste, poète (*Mes loisirs*, 1863; *Les Fleurs boréales*. *Les Oiseaux de neige*, 1879; *La Légende d'un peuple*, 1887), conteur, dramaturge, mémorialiste.

28. Octave Crémazie (1827-1879), poète, libraire, mémorialiste, auteur notamment de quelques poèmes qui eurent une grande vogue au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, notamment «Le vieux soldat canadien», «Les morts», «Le drapeau de Carillon» et «La promenade des trois morts».

29. Sur Gonzalve Desaulniers, voir *supra*, p. 480-485.

30. Adolphe Poisson (1849-1922) fut receveur de l'enregistrement dans le comté d'Arthabaska, sa terre natale, qu'il a chantée dans tous ses recueils de poésie: *Chants canadiens* (1880), *Heures perdues* (1894), *Sous les pins* (1902), *Chants du soir* (1912).

31. Né à Québec, Eudore Évanturel (1854-1919) vécut la majeure partie de sa vie au Massachusetts. Après ses *Premières Poésies* (1878), préfacées par Joseph Marmette, il ne publia que quelques poèmes dans les journaux.

32. Apollinaire Gingras (1847-1935) est l'auteur de deux recueils de vers publiés en 1881: *Au Foyer de mon presbytère* et *Poèmes et chansons*, et d'un essai intitulé *Le Bas-Canada entre le Moyen-Âge et l'Âge moderne* (1880).

33. William Chapman (1850-1917), auteur de recueils de poésies d'inspiration patriotique et religieuse: *Les Québécoises* (1876), *Les Feuilles d'érable* (1890), *Les Aspirations* (1904), *Les Rayons du Nord* (1910), *Les Fleurs de Givre* (1912). Il est surtout connu pour sa polémique contre Fréchette: *Le Lauréat* (1892) et *Deux copains, réplique à MM. Fréchette et Sauvalle* (1894). Dans une lettre d'avril 1909 à Germain Beaulieu, Dantin avoue approuver «l'éreintement de Chapman» par Charles ab der Halden

(*Nouvelles Études de littérature canadienne-française*, Paris, F. R. de Rudeval, 1907, p. 225-265): «J'ai souvent protesté intérieurement contre les éloges outrés qu'on lui donnait ou dont il s'accablait lui-même. J'ai trouvé que sa polémique avec Fréchette était un scandale et une mauvaise action. L'exécution est cruelle, mais juste. Et je trouve en général que Ab der Halden, quoiqu'un peu turc de nom, nous juge en Français assez avisé et sage. [...] C'est de la critique, à mon avis, vraiment intelligente et impartiale. Nos Canadiens sont bien naïfs s'ils s'imaginent qu'on leur doit de les traiter tous comme des génies [...]. Ab der Halden continue l'éducation critique de nos gens de lettres.»

34. Sur Nérée Beauchemin, voir *supra*, p. 407-414.

35. Sur l'École littéraire de Montréal, voir *supra*, p. 383-398 et 697-702.

36. Variante (*La Revue trimestrielle canadienne*): «formée vers 1890, sur».

37. Sur Émile Nelligan (1879-1941), voir *Émile Nelligan et son Œuvre*, édition critique par Réjean Robidoux. Charles Gill (1871-1918), peintre et poète, fut l'un des fondateurs de l'École littéraire de Montréal et se lia d'amitié avec Nelligan. Ses premiers textes en vers et en prose parurent dans *Les Débats*, puis dans *Le Nationaliste*. Il a laissé une œuvre inachevée publiée après sa mort, *Le Cap Éternité*, épopée dans laquelle il chante la beauté du Saint-Laurent. Si Dantin n'a pas nié le talent d'expression indiscutable de ce jeune poète, il lui reprochait cependant, à la suite du critique Ab der Halden, son «peu d'idées» (lettre à G. Beaulieu du 8 mai 1909). Sur Albert Lozeau, voir *supra*, p. 862, n. 3; sur Alphonse Beaugard, voir *supra*, p. 97-114, 244-251, 275-277; sur Lionel Léveillé, voir *supra*, p. 294-299; sur Albert Dreux, voir *supra*, p. 179-184; sur Jean Charbonneau, voir *supra*, p. 233-243 et 697-702; sur Louis-Joseph Doucet, voir *supra*, p. 862, n. 4; sur Medjé Vézina, voir *supra*, p. 680-687. Alonzo Cinq-Mars (1881-1969), poète, journaliste (*La Gazette de Québec*, *La Presse*, *La Patrie*, *Le Moniteur*), collaborateur de la revue *Le Terroir*.

38. Germain Beaulieu (1870-1944), poète, dramaturge, essayiste, a collaboré à divers journaux — *La Semaine*, *Les Débats*, *Le Théâtre*, *Le Soleil* — sous différents pseudonymes. Fondateur de l'École littéraire de Montréal, en 1895, il en devient le premier président. En 1909, il fonde la revue *Le Terroir*. L'amitié entre Beaulieu et Dantin fut surtout épistolaire, mais elle dura jusqu'à la mort de Beaulieu. À propos de celui-ci, Dantin confiait à son biographe: «Je l'avais aperçu quelquefois aux séances de l'École littéraire; mais il devint mon ami intime seulement après mon

départ. Il fut pendant longtemps le seul lien qui me rattachait au Canada. Germain Beaulieu ! Cet homme a tenté une chose impossible : vivre dans l'idéal. Ce fut un grand rêveur. [...] Beaulieu fut un homme divisé contre lui-même. Il oscilla d'abord entre la pensée et l'action et, plus tard, entre la science et la littérature. Il faut choisir, n'est-ce pas ? On ne peut être en même temps un homme d'action et un homme de pensée, un artiste et un savant. La tutelle de l'intelligence lui était insupportable, chez lui comme chez les autres. Il avait des idées largement libérales et ne put s'empêcher de protester, de prêcher des réformes. Il perdit son emploi chez les Artisans et se trouva sur la liste des suspects. Il devint fonctionnaire par la suite. Cela lui permit de vivre, d'élever une famille, mais le força à se taire. Il s'intéressa aux sciences naturelles, et ces recherches continuèrent à l'éloigner de la poésie. Littérateur, la littérature fut pour lui un violon d'Ingres. Il se récrierait contre ce paradoxe, car il s'est toujours flatté de son attachement aux lettres. Mais avant tout il a été un rêveur, comme moi. Comme moi, il n'aurait été satisfait nulle part ; il aurait cherché partout à accorder ses aspirations avec les exigences de la vie » (cité dans *Louis Dantin*, p. 238).

39. Sur René Chopin, voir *supra*, p. 660-668 ; sur Benjamin Michaud, voir *supra*, p. 862, n. 6 ; sur Édouard Chauvin, voir *supra*, p. 193-196 ; sur Jean Nolin, voir *supra*, p. 870, n. 10. Roger Maillet, né en 1896, était alors directeur de l'hebdomadaire *Le Matin*. *L'Anthologie* de Fournier ne cite de lui qu'une « Chanson », datée de 1916. Émile Venne, professeur d'architecture à l'École des Beaux-Arts de Montréal, avait publié un recueil de poèmes, *Les Symphonies* (1920), qu'il avait lui-même illustré. Sur Blanche Lamontagne, voir *supra*, p. 115-126.

40. Guy Delahaye (pseudonyme de Guillaume Lahaise, 1888-1969), médecin aliéniste à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, auteur de deux recueils de poèmes, *Les Phases* (1910) et *Mignonne allons voir si la rose... est sans épines* (1912). Asselin, qui admirait son style provocateur et « funambulesque à la troisième puissance », ne cite aucun extrait de ses recueils dans *L'Anthologie*.

41. Félix-Gabriel Marchand (1832-1900), journaliste, dramaturge et homme politique, a publié des poèmes qui ont été recueillis dans ses *Mélanges poétiques et littéraires* (1899).

42. En novembre 1930, le docteur Duval fera parvenir à Dantin un exemplaire de son recueil *Aspects*; Dantin lui dédiera en retour (« À Clovis Duval — auteur hermétique et abscons») un sonnet de *Poèmes d'outre-tombe*.

43. Variante (*La Revue trimestrielle canadienne*): «distribution abandonnée presque au hasard. // J'arrive».

44. Variante (*La Revue trimestrielle canadienne*): «plus haute. Il».

45. Dans une lettre à Olivar Asselin, du 16 mai 1920, Dantin lui signalait que, dans la version de *Poètes de l'Amérique française*, il ne l'appelait plus un «paladin», mais un «mousquetaire»: «Pardonnez-moi d'insister toujours sur votre côté combatif mais enfin est-ce que je me trompe en y voyant un trait distinctif de votre caractère? Et comme il me fallait peindre les gens d'un mot!... Dites-moi si vous voulez qu'à l'avenir je fasse de vous un apôtre de la paix.» Il dut se raviser, puisque le texte publié porte bien «paladin».

46. Variante (*La Revue trimestrielle canadienne*): «boutade. Et puis, il dit lui-même que nous commençons à avoir une littérature: et ainsi nous en aurons une bientôt, et tout le monde sera d'accord. Pour».

L'ANTHOLOGIE DES POÈTES HAÏTIENS DE M. LOUIS MORPEAU (p. 144)

1. «L'Anthologie haïtienne des poètes contemporains par Louis Dantin», *La Revue moderne*, 15 décembre 1920, p. 23-27; *Poètes de l'Amérique française*, t. I, p. 222-246.

2. Voir *supra*, p. 127-143.

3. Louis Morpeau, *Anthologie haïtienne des poètes contemporains (1904-1920) comprenant les poètes qui ont continué ou commencé d'écrire après 1904*, Port-au-Prince, Aug. A. Héroux, 1920, 237 p.

4. François Dominique Toussaint, dit Toussaint Louverture (1743-1803), esclave noir, chef de la révolte de 1791, milita en faveur de la France révolutionnaire qui avait aboli l'esclavage (1794). En 1800, il proclama l'autonomie d'Haïti et devint gouverneur de Saint-Domingue, mais quand les troupes de Bonaparte reconquirent l'île, Toussaint Louverture fut arrêté (1802) et emprisonné en France, où il mourut peu après.

5. Jean-Jacques Dessalines (1748-1806), esclave noir né en Guinée, fut lieutenant de Toussaint Louverture, puis gouverneur d'Haïti. Après avoir chassé les Français de l'île, il fut couronné empereur d'Haïti, le 8 octobre

1804. Mais ses abus aliénèrent même ses plus fervents disciples: il dut céder sa place à Henri Christophe, qui se proclama roi en 1811.

6. Alexandre Sabès, dit Pétion (1770-1818), ancien officier de l'armée française, proclama la république d'Haïti, en 1807, et en fut le président jusqu'à sa mort, neuf ans plus tard.

7. Oswald Durand (1840-1906) fut le poète le plus populaire de son pays pour avoir chanté en créole, dans sa *Choucoune*, les exploits et les misères de son peuple, ainsi que son amour pour la France.

8. Augustin-Norbert Morin (voir *supra*, p. 871, n. 20) et Joseph Bédard (1806-1833), homme politique et poète, qui se rendit célèbre par un poème patriotique intitulé «Sol canadien, terre chérie» (1827).

9. Etzer Vilaire (1872-1950), pasteur protestant, avocat, professeur, magistrat, fut un poète philosophe dans la veine de Sully Prudhomme (trois volumes sous le titre de *Poésies*, 1920), auteur d'écrits en prose, de nouvelles et de deux romans: *Tanatophobe* et *Histoire d'un savant*. Il avait offert à Dantin un exemplaire dédicacé de son recueil *Années tendres — Le Flibustier — Pages d'amour* (1888-1897) (Paris, Librairie Fishbacher, 1907, 258 p.). D'après l'inventaire de la bibliothèque de Dantin, cet exemplaire, aujourd'hui disparu, contenait des notes manuscrites de l'auteur.

10. Damoclès Vieux (1876-?) fut professeur de latin et de grec au lycée Pétion de Port-au-Prince, puis proviseur, avant de faire carrière dans l'administration ministérielle. Ses deux recueils, *L'Âme captive* (1913) et *Dernières Floraisons* (1949), lui ont assuré une grande notoriété.

11. Edgar Numa (1881-?) fut tour à tour professeur du lycée de Cayes, secrétaire de la légation d'Haïti à Washington et à Paris, puis député pendant la Première Guerre mondiale. Ses poésies, parues dans les journaux et revues d'Haïti, n'ont jamais été réunies en volume.

12. Duraciné Vaval (1870-1953), auteur de *Stances haïtiennes* (1912).

13. Jean-Joseph Vilaire (1881-?) excelle, comme son frère aîné Etzer Vilaire (voir *supra*, n. 9), dans la description des paysages et des scènes de la vie quotidienne. Ses poésies n'ont jamais été recueillies en volume.

14. Georges Sylvain (1866-1925) est l'auteur de *Cric! Crac!*, une adaptation folklorique de La Fontaine en créole, et de *Confidences et mélancolies* (1901).

15. Arthur Lescouflair (1882-?), poète de la génération des revues *La Ronde* et *Jeune-Haïti*, influencé par le Parnasse et le Symbolisme.
16. Charles Moravia (1876-1930), auteur de *Roses et camélias* (1903) et de plusieurs pièces de théâtre mettant en scène des sujets nationaux.
17. Edmond Laforêt (1876-1915), neveu d'Etzer Vilaire, a publié des *Sonnets-médailles* célébrant les grands hommes du XIX<sup>e</sup> siècle.
18. Seymour Pradel (1876-1943), poète de la génération de *La Ronde*, dont les poèmes n'ont jamais été recueillis en volume.
19. Constantin Mayard (1882-1940), poète précieux, auteur de madrigaux.
20. Dominique Hippolyte (1889-1969), auteur d'un recueil de poèmes intitulé *La Route ensoleillée*, a aussi écrit pour le théâtre: *Quand elle aime* (1918), *Le Baiser de l'aïeule* (1921) et une comédie satirique sur le monde politique, *Le Forçat* (1929).
21. Luc Grimard (1886-1954) fut consul général d'Haïti au Havre; auteur de *Sur ma flûte de bambou* (1911), *Ritournelles* (1912), *Du sable entre les doigts* (1912) et *L'Offrande d'un laurier* (1912).
22. Louis-Henry Durand rentra au pays, après ses études à Paris, au Lycée Janson-de-Sailly, pour travailler au ministère de l'Intérieur, tout en collaborant aux revues *Jeune-Haïti* et *La Ronde*. Il a laissé plusieurs recueils de poèmes, dont *Roses rouges* (1916).
23. Tertullien Guilbaud (1856-1935), diplomate de carrière, auteur de deux recueils de jeunesse: *Patrie* (1885) et *Feuilles au vent* (1888).
24. Virginie Sampaeur (1839-1896) a publié des vers déchirants où elle crie sa détresse de femme abandonnée; elle était l'épouse du poète Oswald Durand et dirigea le Pensionnat national des demoiselles de Port-au-Prince. Le 1<sup>er</sup> février 1908, *Le Journal de Françoise* avait publié l'un de ses poèmes, «L'abandonnée».
25. Ida Faubert (1883-1969) était la fille du général Salomon, qui fut ambassadeur à Paris et à Londres, puis président de la république d'Haïti (1879-1888). Ses poèmes ont été réunis sous le titre *Cœur des îles* (1939).
26. Louis Morpeau avait offert un exemplaire dédié de son *Anthologie* et d'un autre ouvrage intitulé *Pages de jeunesse et de foi* (1919) à Dantin, dont il avait probablement fait la connaissance par l'intermédiaire d'amis haïtiens résidant à Boston. Il est également l'auteur d'une *Anthologie d'un*

siècle de poésie haïtienne, 1817-1925 (préface de Fortunat Strowski, Paris, Brossard, 1925, 373 p.).

CROQUIS LAURENTIENS PAR LE FRÈRE MARIE-VICTORIN (p. 159)

1. «*Croquis laurentiens par le Frère Marie-Victorin des Écoles Chrétiennes*», *La Revue moderne*, vol. 2, n° 4, 15 février 1921, p. 8-10; *Gloses critiques*, t. I, p. 7-20.

2. Frère Marie-Victorin, *Croquis laurentiens*, Montréal, s. é., 1920, 304 p.

3. Le frère Marie-Victorin (Conrad Kirouac, 1855-1944), chercheur scientifique, professeur de botanique à l'Université de Montréal et fondateur du Jardin botanique de Montréal, est l'auteur de traités de botanique, notamment *Flore laurentienne* (1935). Outre ses *Croquis laurentiens*, il a publié des *Récits laurentiens* (1919) et *Chez les Madelinots* (1921).

4. Variante (*La Revue moderne*): «*infuse. "Le pré lisérant la forêt toute proche est, ce matin, d'un vert glauque, retouché du rose mat des grands trègles. L'on dirait un ciel renversé dans l'eau d'un étang et peuplé de constellations de marguerites! Ça et là jaillissent en couronne les frondes plumeuses des fougères. Le pied dans l'eau, de petits saules agitent au souffle d'une brise perceptible pour eux seuls leurs feuilles encore teintées de la pourpre vernale du bergeron. Au fond du champ, les petites pyramides sombres des sapins, étagement de noirs et de verts sourds, s'épandent en tirailleurs devant les épinettes effilées comme des clochers. Tels des arbres de Noël portant à chaque branche une petite chandelle de cire pâle, les jeunes pins ont des pousses nouvelles et prolongent en vert gai la tristesse immobile de leurs bras gommeux. Avec les palmes rigides des cèdres et la fine chenille des mélèzes, tout cela s'ajoute, se superpose sur un fond frissonnant de haute futaie claire, merveilleusement." Et si l'objet de la description est de peindre, ces lignes sont par elles-mêmes un paysage, mais combien transposé et féérisé, comme dans une toile de Claude Monet! Pour voir tant de choses dans cette pinière, il a fallu, d'abord, la regarder attentivement, ensuite, la transformer et la refaire dans l'atelier intime du rêve. // Cette*»

5. Lors de son premier voyage (1534), mais il prit probablement les îles de la Madeleine pour de la terre ferme. C'est au retour du deuxième voyage (1535-1536) qu'il en établit l'insularité. Voir Jacques Cartier, *Relations*, édition critique par Michel Bideaux, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1986, p. 106-109 et 183.

6. *Note de l'auteur*: «On a contesté l'exactitude de ce détail. Peut-être l'auteur a-t-il donné à un fait isolé l'apparence d'une coutume.»

7. De «vernousser»: tâtonner, fureter, mais aussi errer, aller de côté et d'autre sans but — dans le sens de «perdre son temps».

8. Du bas-latin «*torta*» (XIII<sup>e</sup> s.), qui désigne une pâtisserie ronde fourrée de poisson ou de viande, recouverte d'une croûte et cuite au four à pain dans une «tourtière». Se dit aujourd'hui «tourte» («tourtière», au Canada français).

9. Variante (*La Revue moderne*): «invisible!» Son enthousiasme en éveil s'échauffe à tout rayon, s'accorde à toute résonnance. Les horizons que le soir empourpre, les brises douces, les rochers moussus, les vagues molles ou inquiètes, la mélancolie des phares lointains, le charme ancien des traditions et des coutumes, les voix du passé murmurées par les vivants ou par les morts, l'exaltent tour à tour et le transportent. Et, à propos de tout, par un penchant mystique, il médite, il philosophe, trouvant dans la nature des symboles de la vie supérieure de l'âme, des appuis aux croyances: bien différent, on le voit, du poète à qui l'aspect de la Grande-Ourse faisait éplucher ses prières du soir. «Pourquoi ne pas avouer que cette nappe limpide et nue, en me rappelant les lacs fangeux et fleuris où j'ai rêvé ailleurs, me fait songer aux bourbes morales et aux maux physiques qui, dans le monde, engendrent la divine fleur du dévouement?» Et sans doute ces déductions sont souvent lointaines et ne s'imposent pas avec une clarté; mais, explique-t-il, «chacun regarde la nature avec les yeux qu'il a, vibre devant les paysages avec l'âme qu'il s'est faite ou que lui ont faite ses atavismes et son éducation.» L'esprit scientifique, parfois, regimbe à cet ultra-mysticisme et le contraint de lui céder les légendes par trop épaisses, comme celle des sabots du diable imprimés sur le quartz du Rocher Panet: mais ce n'est pas sans regret ni même sans «honte»; et on s'en tire par cette boutade: «Après tout, n'est-ce pas la science qui radote? La poésie, comme la jeunesse, n'a-t-elle pas toujours raison?» Toutes ces tendances se baignent dans un optimisme d'instinct, qui n'est que la circulation normale d'un sang vigoureux, la joie de vivre d'un tempérament sain et actif. L'auteur aime le monde tel qu'il est; il lui semble juste, symétrique, harmonieux: les tares et les laideurs y servent à quelque sage dessein qu'il est oisieux d'approfondir: il les voit en passant sans interrompre son cantique. // Tel».

10. Variante (*La Revue moderne*): «ressemble fort peu».

11. *Mémoires d'un fou* et *Novembre*, que Flaubert écrivit entre dix-sept et vingt ans; ces récits ne furent connus qu'entre 1909 et 1912, lors de la publication des *Œuvres complètes* (édition Conard).

12. Variante (*La Revue moderne*): «aussi mièvre, un».

13. Dans une lettre à Robert Choquette, du 26 juin 1920, Dantin évoque le « beau talent d'écrivain » de Marie-Victorin qui, malheureusement, dit-il, « ne se développera jamais, encabané qu'il sera toujours dans les limites mentales et morales où s'est enfermé l'auteur. C'est déjà difficile, presque impossible, à un prêtre de se faire une mentalité d'artiste, — qu'est-ce que ce doit être, hélas! pour un Frère des Écoles Chrétiennes?... En attendant, vous voyez que sa seule ressource est la description, ce compromis qui est à la littérature ce que la vie végétale est à la vie humaine, — et il s'y met avec une ferveur qui ressemble à du désespoir... J'ai toujours pitié, je vous assure, de ces pauvres âmes tirillées par deux mysticismes contraires: — Ç'a tellement été mon propre cas!... »

M<sup>LLE</sup> MARIE LE FRANC, *LES VOIX DU CŒUR ET DE L'ÂME* (p. 168)

1. « *Les Voix du cœur et de l'âme* de Marie Le Franc », *La Revue moderne*, vol. 2, n° 6, 15 avril 1921, p. 12-15; *Poètes de l'Amérique française*, t. I, p. 104-121.

2. Marie Le Franc, *Les Voix du cœur et de l'âme*, Montréal, Compagnie d'imprimerie Perrault, 1920, 139 p.

3. Marie Le Franc (1879-1965) vint au Canada, en 1905, pour y épouser Arsène Bessette, l'auteur du *Débutant*. Le mariage n'eut pas lieu, mais elle se fixa à Montréal pour y exercer, jusqu'en 1927, le métier d'institutrice. *Les Voix du cœur et de l'âme* était son premier recueil. Trois ans plus tard, elle publiera, à Paris, *Les Voix de misère et d'allégresse*. En 1927, elle obtiendra le prix Femina avec son roman *Grand-Louis l'Innocent* (voir *supra*, p. 347-358). Suivront de nombreux romans et récits qui évoquent presque toujours son pays d'adoption: *La Porte sur la dune* (1918), *Héliér, fils des bois* (1930), *Grand-Louis le Revenant* (1930), *Ô Canada, terre de mes aïeux* (1947).

4. « Pourquoi m'importuner? » (*op. cit.*, p. 46): « Qui parcourrez l'écran [...] obscur, / [...] prononce, entre [...] alors, vers l'absent, s'en va ma préférence, / [...] moi, / [...] indifférence, en ».

5. « Ce n'est pas une grande peine » (*ibid.*, p. 98): « pourtant, / [...] tremblant... / [...] peine. // <une strophe> // Ce [...] sang, / [...] Mais c'est plutôt [...] vase, / [...] pourquoi, / [...] vraie, il [...] réel, il est si coi... / [...] persiste. // <une strophe> // Ce [...] peine, / [...] crains, / [...] peine... »

6. «La maison qui devait te revoir» (*ibid.*, p. 94): «deuil... / [...] ouverte, elle [...] pas... / pas, / [...]».
7. «Attarde-toi, ce soir» (*ibid.*, p. 106): «faiblesse et venir, / [...] mains, refermer [...] jour, / [...]».
8. «Que cette chambre est close» (*ibid.*, p. 38): «Où pour [...] flambeaux / Un».
9. «Souvenir importun» (*ibid.*, p. 57): «d'ombre, et que ton cercle d'or, / [...] vite, / [...] jardin, le».
10. «Mon esprit a des pieds dansants» (*ibid.*, p. 26): «dansants, / Et sur [...] cause, / [...] vent! // [...] écharpe, il [...] reins; / [...] sang: / [...] rouge, / [...] bouge, / [...]».
11. «La rue au mois de mars» (*ibid.*, p. 33): «dos?»
12. «Les yeux ont mal» (*ibid.*, p. 9): «De *recourir* à l'expression [...] presque à [...] s'asservir, / [...] nu de [...]».
13. «Oui, nous nous ressemblons» (*ibid.*, p. 134-135): «d'existence peut-être / <7 vers> / Nous [...] fraîcheur, / [...] fardeau, / [...] source / [...] l'eau. // <une strophe> // Et [...] placé en [...] j'attends.»
14. «Jour qui finis» (*ibid.*, p. 34-35): «l'eau, / [...] hanche, / [...] manteau; // [...] couche, / [...] Et *pour que* rien [...] touche, / [...] rideaux. // <une strophe> // Jour [...] ingénue, / [...] toi. // <une strophe> // Et [...] naître, / [...]».
15. «Mon étroite fenêtre» (*ibid.*, p. 61): «sauvages, / [...] mirage, / [...]».
16. «Je me sens quelquefois tentée» (*ibid.*, p. 47): «peur, de [...] crinière. / [...] maison, / [...] égales, / [...]».
17. «Ô terre au cœur guerrier» (*ibid.*, p. 29): «marbre, / [...] monts, l'eau».
18. Le 10 avril 1921, Marie Le Franc écrit à Dantin pour lui dire combien elle a été touchée de sa «compréhension du livre, au point de vue de sa substance». «Mais, ajoute-t-elle, je suis un peu gênée d'une analyse trop bienveillante, non par fausse modestie — car, malgré les moments de doute, il y en a d'autres, évidemment, où on a l'instinct d'être sur la bonne route, et sans lesquels on n'accomplirait rien — mais par sens commun. Vous ajoutez au contenu du livre, il n'est pas tout ce qu'il devrait être. Le prochain vaudra mieux.» Quelques années plus tard, elle se verra encore «lisant [l'article de Dantin] au coin d'une rue, sous la pluie, avec une sorte d'enchantement et d'étonnement mêlés». Elle lui rappellera alors, «avec

mélancolie», qu'il fut «un des rares à comprendre» son ouvrage. «C'était vous, lui écrit-elle le 7 janvier 1924, qui le premier aviez dit du bien de moi, avec quelle délicatesse, peut-être quelque mal, car rien n'est plus irritant que les coups d'encensoir démesurés dont on est prodigue en ce pays — et il y avait dans votre article une sympathie, une sincérité et surtout une *compréhension* étonnantes.» Dans une lettre du 1<sup>er</sup> janvier 1926, Dantin confiait à Olivar Asselin avoir trouvé Marie Le Franc «prestigieuse» et être «aussi fier de l'avoir lancée (au moins chez nous), que d'avoir découvert Émile Nelligan et Beaugregard». Il ajoutait: «C'est Proust ou Giraudoux pour la finesse de l'analyse, mais avec combien plus de légèreté et de grâce! Elle est en train, d'ailleurs, de se faire un renom en France, et place son écriture partout où elle veut...»

ALBERT DREUX, *LE MAUVAIS PASSANT* (p. 179)

1. «Quelques livres d'hier», *La Revue moderne*, vol. 2, n° 7, 15 mai 1921, p. 13-16; *Poètes de l'Amérique française*, t. I, p. 122-131.
2. Albert Dreux, *Le Mauvais Passant*, Montréal, Roger Maillet, 1920, 121 p.
3. Pseudonyme d'Albert Maillé (1886-1949), journaliste qui a collaboré à divers journaux (*L'Avenir du Nord*, *L'Action*, *Le Canada*, *La Presse*, *La Patrie*). Avant *Le Mauvais Passant*, il avait publié un recueil intitulé *Les Soirs* (1910).
4. Gustave Kahn (1859-1936), romancier, conteur, chroniqueur littéraire, critique d'art, essayiste, fondateur de la revue *La Vogue*, participa à la direction du *Symboliste* et de la *Revue indépendante* et fut le théoricien du vers libre.
5. Jules Laforgue (1860-1887), poète français né en Uruguay, créateur, avec Gustave Kahn, du vers libre. Ses *Complaintes* et ses *Moralités légendaires* ont influencé les «chansons» («graves», «mystiques», «plaintives», «nomades», «intimes» et même «folâtres») et les «légendes chrétiennes» de Louis Dantin.
6. «Ah! comme la lumière...» (*op. cit.*, p. 33-34): «d'antan, / [...] Dans ce vivant palais aux [...] sont / — Rossignols [...] pinsons — / Ceux [...] Qu'a jeté dans [...] Ô Forêt où [...] terre.»
7. «Soir d'artiste» (*ibid.*, p. 49-50): «là bas, / [...] ouverte. // [...] m'opprime;».
8. Voir *ENSO*, p. 74-80.

9. Claude-Henri Grignon (voir *infra*, p. 910, n. 2).
10. «Pax» (*op. cit.*, p. 69): «bénis; l'âme [...] que récitant».
11. «Le désespoir» (*ibid.*, p. 63): «Alors échevelant [...] Ô splendeur de [...] autels. / Je [...] ample.»
12. «Raffinement» (*ibid.*, p. 89-90): «tantôt, // [...] dépensées, / Et [...] Mais, lorsque [...] folie / Et que nous [...] de phalène, / Planer [...] désir.» À propos de ce poème, Alphonse Beauregard écrivait à Dantin, le 4 mai 1921, que ses remarques élogieuses l'avaient «presque scandalisé»: «Moi, je trouve plusieurs défauts à cette pièce. Dans la première strophe le sujet est "nous", dans la deuxième il est "on" et "nous" encore dans les tercets, ce qui n'est guère orthodoxe, que je sache. Puis il y a une belle cheville: le mot "entière" venant après "voulu jusqu'à la lie boire la coupe". Et ce vers brutal: "On songe vaguement aux forces dépensées"; mais je n'en ai pas tant à la brutalité de ce vers qu'à son manque de beauté. Avez-vous remarqué que la rime de ce vers est trop riche? C'est la première idée qui est venue à Dreux, suggérée par la rime "pensées". Le mot "dépensées" étant juste le voisin dans le cerveau du poète, celui-ci l'a accepté comme trop souvent malheureusement, sans se soucier d'en chercher un autre qui eût déclenché une autre idée plus jolie. J'ai interprété comme suit votre louange: Vous ne vouliez pas trop éreinter l'individu et, comme il manque de pièces parfaites, vous avez choisi la plus originale comme étant la meilleure» (cité dans *Louis Dantin*, p. 166-167).
13. «Le mauvais passant» (*op. cit.*, p. 18-19): «La neige, soyeuse, fine...»
14. «Aux rêveurs» (*ibid.*, p. 26): «déhérités, / [...] montez / Ne».

JEAN-AUBERT LORANGER, *LES ATMOSPHÈRES* (p. 185)

1. «Quelques livres d'hier», *La Revue moderne*, vol. 2, n° 7, 15 mai 1921, p. 13-16; *Poètes de l'Amérique française*, t. I, p. 132-139.
2. Jean-Aubert Loranger, *Les Atmosphères*, Montréal, L.-A.-O. Morissette, 1920, 62 p.
3. Camille Mauclair (Séverin Faust, 1872-1945), auteur de recueils de poésie et de nombreux essais sur la musique, sur les milieux littéraires et sur les écrivains de son temps. Dantin possédait un *Choix de poèmes de Philéas Lévesque*, préfacé par Camille Mauclair et A. M. Gossez (Paris, E. Figuière, s. d., 192 p.), qui lui avait été dédié par A. M. Gossez.

4. Poète et conteur, Jean-Aubert Loranger (1896-1942) était le cousin de Robert de Roquebrune. Il avait participé aux réunions qui se déroulaient dans le salon de Fernand Préfontaine et qui furent à l'origine de la revue *Le Nigog* (1918), à laquelle il avait collaboré. En 1922, il publiera un recueil de *Poèmes* et, en 1925, un recueil de contes intitulé *À la recherche du régionalisme*.

5. J. Verniolles, auteur de *La Lecture et le choix des livres, conseils* (Paris, 1879). Des Esseintes: personnage du roman de Huysmans, *À rebours*.

6. Fils monstrueux de la sorcière Syronax et seul habitant de l'île où Prospero vient échouer avec sa fille Miranda, Caliban est le protagoniste du drame de Shakespeare intitulé *La Tempête* (1611). Bottom, protagoniste du *Songé d'une nuit d'été* (1595), se métamorphose en âne dont s'éprend Titania, la reine des fées.

7. Févrial ou le Feurial, dit Triboulet, bouffon de Louis XII puis de François I<sup>er</sup>, est le héros de la pièce *Le roi s'amuse* de Victor Hugo et de *Rigoletto* de Verdi. Quasimodo est le carillonneur de *Notre-Dame de Paris* (1831) de Victor Hugo. *L'Homme qui rit*, roman baroque de Victor Hugo paru en 1869, dont le héros est Gwynplaine.

8. Drame de Victor Hugo, dont le personnage éponyme est un laquais amoureux de la reine d'Espagne.

9. Leo Ornstein (1892-?), compositeur américain d'origine allemande (voir Frederik Herman Martens, *Leo Ornstein, the Man, his Ideas, his Work*, New York, Bristkof & Hartel, 1918, 89 p.; réimpression en 1975 par Arno Press).

#### MONIQUE, *BRINS D'HERBE* (p. 190)

1. «Quelques livres d'hier», *La Revue moderne*, vol. 2, n° 7, 15 mai 1921, p. 13-16. L'article comprend les comptes rendus des recueils de Dreux, de Loranger et de Monique: seul ce dernier n'est pas repris dans *Poètes de l'Amérique française*.

2. Monique (pseudonyme de M<sup>me</sup> Emmanuel Persillier Benoit, née Alice Pépin), *Brins d'herbe*, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1920, 137 p. L'auteure, qui rédigeait une chronique dans *Le Devoir* sous le pseudonyme de Monique, était la mère du romancier Pierre Benoit (1886-1962), dont l'œuvre eut un grand succès entre 1920 et 1940. Elle publiera plusieurs pièces de théâtre, dont *Le Mirage* (1921), *Blanc et noir* (1923) et *Le Lys noir* (1927).

ÉDOUARD CHAUVIN, *VIVRE* (p. 193)

1. «Nos plus récents poètes», *La Revue moderne*, vol. 2, n° 8, 15 juin 1921, p. 10-12; *Poètes de l'Amérique française*, t. I, p. 150-156.
2. Édouard Chauvin (1894-1962), poète et journaliste, fonda à Montréal, avec quelques amis, dont Philippe Panneton, Honoré Parent et Roger Maillet, un petit cercle littéraire connu sous le nom de la tribu des Casoars.
3. Édouard Chauvin, *Figurines. Gazettes rimées*, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1918, 130 p.
4. Variante (*La Revue moderne*): «des lorettes de boulevard.»
5. Dans le roman d'Henri Mürger, *Scènes de la vie de bohème* (1848), personnage du peintre qui offre sa mansarde-atelier à la jolie et frivole grisette Musette.
6. Werther, protagoniste des *Souffrances du jeune Werther* (1774), roman de jeunesse de Goethe écrit sous forme de lettres. René, héros romantique de deux romans de Chateaubriand: *René* (1802) et *Les Natchez* (1826).
7. Édouard Chauvin, *Vivre!*, Montréal, Roger Maillet, 1921, 124 p.
8. «La lune m'a fait peur...» (*ibid.*, p. 88-89): «J'ai crié vers la nuit afin que de ses voiles / Elle puisse essuyer mon front et [...] vie / Houleuse et tourmentée ainsi qu'un océan. / Laisse, ô nuit, reposer [...] néant... // Mais la nuit me [...] âme... / Mais la nuit me».
9. «Semblables aux filles...» (*ibid.*, p. 80-81): «Comme les fleurs fanées d'un bal, / Sur».
10. Variante (*La Revue moderne*): «a su galvaniser».
11. «Les blés seront en grange» (*ibid.*, p. 26): «bons / Pour [...] leurre // Que [...] nous sommes, / Et».

FRANCIS DESROCHES, *BRUMES DU SOIR* (p. 197)

1. «Nos plus récents poètes», *La Revue moderne*, vol. 2, n° 8, 15 juin 1921, p. 10-12; *Poètes de l'Amérique française*, t. I, p. 157-164.
2. Francis Desroches, *Brumes du soir*, avec une préface de Camille Roy, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1920, 132 p. Francis Desroches (1895-1979) était publiciste pour le ministère de l'Agriculture à Québec. En 1919, il avait publié un recueil de «gazettes rimées», sous le titre *En*

*furtant*. En 1923, il fondera, avec Alonzo Cinq-Mars, Louis-Joseph Doucet et Alphonse Désilets, la Société des poètes canadiens-français.

3. «Regrets du mourant» (*op. cit.*, p. 39): «lumière, aux [...] décline, / [...] colline...»

4. «Duo léger» (*ibid.*, p. 105): «bois! / [...] vois... / [...] ramuré, / [...] Nature / [...] l'Amour...»

5. Théocrite (III<sup>e</sup> s. av. J.-C.), poète grec qui s'est surtout illustré dans le genre de la pastorale. Il a écrit vingt-cinq chants dont le dernier, l'*Oaristys*, reste le plus célèbre. Longus ou Longos, dit le Sophiste (III<sup>e</sup> s.), romancier grec, auteur de la célèbre pastorale *Daphnis et Chloé*. Dantin avait lui-même composé une «oaristys» à partir d'une «idée vision» qui lui était venue en écoutant la chanson populaire *Lè' ton pied, légère bergère*; il en avait donné deux versions, l'une en prose, l'autre en vers, dans le style de «la mystique des mains de Georges Rodenbach».

6. Albert Samain (1858-1900), poète français qui participa à la fondation du *Mercure de France* (1890), est l'auteur de deux recueils représentatifs des «paysages d'âme» de l'école symboliste: *Au jardin de l'infante* (1893) et *Aux flancs du vase* (1898). Émile Verhaeren (1855-1916), poète belge de langue française, est resté fidèle aux paysages de son terroir natal, loin du tumulte du monde industriel.

7. «Chanson triste» (*op. cit.*, p. 95): «hibou, / [...] solitaire!...»

8. «Soir bleu» (*ibid.*, p. 121): «calice! / [...] feu! / [...] lisse // Je poserai [...] feu!»

9. «À l'Inconnue» (*ibid.*, p. 103): «De vous, je [...] nom; / Mais la Femme souvent [...] thème: / Croyant embrasser Rose [...] Chrysanthème!... // [...] mots forts doux; / [...] cœur; mais [...] Juliette! // <une strophe> [...] et la tendresse; / Mais [...] tristesse?... // [...] sourire!... // [...] complice; / [...] j'esquisse?... // [...] pour contenter mon [...] étoile... // Mais non! Votre pudeur [...] retenue; / [...] plaisir, / [...] l'Inconnue!...»

10. «Par un soir» (*ibid.*, p. 98): «dents, / [...] ardents; / [...] reposée!...»

11. «Quand minuit sonne» (*ibid.*, p. 48): «Des Lutins noirs aux longs cheveux, / [...]».

PLUS QU'ELLE-MÊME! PAR LUC BÉRARD ET J.-ALBERT FOISY (p. 202)

1. «Plus qu'elle-même! Roman canadien par Luc Bérard et J.-Albert Foisy», *La Revue moderne*, vol. 2, n° 9, 15 juillet 1921, p. 11.

2. Luc Bérard et Joseph-Albert Foisy, *Plus qu'elle-même!*, Québec, Cie d'imprimerie commerciale, 1921, 244 p. Joseph-Albert Foisy (1887-1952), né à New Bedford (Massachusetts), fut rédacteur de *L'Action catholique* (1914-1917) à Québec, puis rédacteur en chef du *Droit* (1917-1920) à Ottawa, avant de s'établir à Woonsocket (Rhode Island), en 1924, pour y diriger *La Sentinelle* puis, l'année suivante, le *Daily Tribune*. Il est l'auteur d'une *Histoire de l'agitation sentinelliste dans la Nouvelle-Angleterre* (Woonsocket, s. é., 1928, 427 p.), parue sous l'anonymat. On n'a pu trouver aucun renseignement au sujet de Luc Bérard.

3. Ferdinand Fabre (1827-1898), dont les premiers romans, *Les Courbezons* (1862) et *Julien Savignac*, furent aussitôt remarqués par Sainte-Beuve, excella dans les portraits de curés de campagne, avec, notamment, *L'Abbé Tigrane* (1873).

4. *Le Lutrin* (1674), poème héroïcomique de Nicolas Boileau.

CHEZ NOS ANCÊTRES PAR L'ABBÉ LIONEL GROULX (p. 212)

1. «Chez nos ancêtres», *La Revue moderne*, vol. 2, n° 10, 15 août 1921, p. 10-13; *Gloses critiques*, t. I, p. 21-34.

2. Lionel Groulx (1878-1967), historien, professeur à l'Université de Montréal, romancier, essayiste, conférencier, directeur de la revue *L'Action française* (1920-1928). Outre des essais, notamment *Une Croisade d'adolescents* (1912), *Nos Lutttes constitutionnelles* (5 vol., 1915-1916), *La Naissance d'une race* (1919) et *Lendemain de conquête. Cours d'histoire du Canada à l'Université de Montréal, 1919-1920* (1920), Lionel Groulx avait publié un recueil de souvenirs, *Les Rapailages* (1916).

3. Lionel Groulx, *Chez nos ancêtres*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1920, 105 p.

4. Variante (*La Revue moderne*): «l'Iroquois, fait».

5. «Brayage»: action de broyer le lin, le chanvre. «Épluchette»: fête au cours de laquelle on épluche des épis de maïs (ou blé d'Inde) que l'on fait cuire dans de vastes marmites.

6. Pehr Kalm (1716-1779), botaniste suédois, séjourna en Amérique du Nord, de 1748 à 1755, pour y étudier la flore et recueillir des spécimens pour l'Académie des sciences de son pays. Le journal de ses voyages fut publié en Suède en trois volumes (1753-1761) puis traduit en anglais par J. R. Forster sous le titre *Travels into North America* (3 vol., 1770-1771) et en

français par L.-W. Marchand sous le titre *Voyage de Kalm en Amérique* (2 vol., 1880).

7. Joseph-Charles Taché (1820-1894), journaliste, homme politique, conteur et essayiste, fut l'un des fondateurs des *Soirées canadiennes* (1861), où il publia notamment *Trois légendes de mon pays* (1861) et *Forestiers et voyageurs* (1863). Philippe Aubert de Gaspé père (1786-1871), auteur du roman *Les Anciens Canadiens* (1863) et de *Mémoires* (1866).

8. Antoine-Denis Raudot (1679-1737) fut, avec son père, Jacques, intendant de la Nouvelle-France de 1705 à 1710. En 1707, dans une dépêche conjointe avec son père au ministre de la Marine, le comte de Pontchartrain, il rendit compte de la crise économique de la colonie. Il est l'auteur de mémoires remarquables sur les finances, le commerce, les fortifications, la défense de la colonie et les rapports avec les Indiens. En 1904, l'éditeur Rochemonteix publia son étude sur les tribus indiennes sous le titre *Relation par lettres de l'Amérique septentrionale, années 1709 et 1710*, en l'attribuant au père Antoine Silvy, mais on découvrit par la suite que c'est bien Raudot qui en est l'auteur.

9. Variante (*La Revue moderne*): «une partie importante».

10. Michel Bégon de la Picardière (1667-1747) fut intendant de la Nouvelle-France de 1710 à 1726.

11. William Bennett Munro (1875-1957), auteur de deux ouvrages sur le système seigneurial: *The Seigniorial System in Canada* (New York, Longmans, Green, and Co., 1907) et *Documents Relating to the Seigniorial Tenure in Canada* (Toronto, The Champlain Society, 1908). Albert Pelletier reprochera à Dantin d'«avoir jugé un livre de l'abbé Groulx à la chandelle de préjugés yankis (il est facile de trouver meilleure lumière à qui veut comprendre l'histoire du Canada), on invoque l'autorité d'un professeur de Harvard pour énoncer que le droit de jambage fut pratiqué sous notre régime seigneurial, et l'on ajoute: "J'avoue que ce point me laisse totalement incrédule"» (*Égrappages*, p. 89).

12. Voir Louis Veuillot, *Droit du seigneur au Moyen Âge*, Paris, L. Vriès, 1854, 467 p.

13. Variante (*La Revue moderne*): «en France, non comme institution légale, mais à l'état d'abus isolé et toléré. Mais».

14. Notamment dans le chapitre intitulé «Des Loix», dans *Suite du Voyage de l'Amérique* ou *Dialogue de Monsieur le baron de Lahontan Et d'un*

*Sauvage* (Lahontan, *Œuvres complètes*, édition critique par Réal Ouellet et Alain Beaulieu, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1990, t. II, p. 829-848).

15. Section d'une clôture entre deux pieux consécutifs.

16. Jean Talon (1625-1694) fut intendant de la Nouvelle-France de 1665 à 1668 et de 1670 à 1672.

17. Pharamond, chef franc légendaire, aurait vécu au v<sup>e</sup> siècle. Étienne Alexandre Millerand (1859-1943) fut ministre du Commerce dans le gouvernement de Waldeck Rousseau (1899-1902) puis se désolidarisa de son parti après la fondation du Parti socialiste unifié (1905). Il fut élu président de la République en 1920.

18. Samuel de Champlain (né à Brouage vers 1570, décédé à Québec en 1635), géographe, explorateur, fondateur de la ville de Québec en 1608, est considéré comme le père de la Nouvelle-France. Pierre Boucher (1622-1717), interprète, soldat, gouverneur de Trois-Rivières, fut le fondateur et premier seigneur de Boucherville. Il a laissé une *Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France, vulgairement dite le Canada* (1664).

#### À PROPOS DE PHILOSOPHIE (p. 222)

1. «À propos de philosophie», *La Revue moderne*, vol. 3, n° 1, 15 novembre 1921, p. 10-12; repris (sauf la section consacrée aux «*Dicts* du Passant») sous le titre «*Études* par Marguerite Taschereau» dans *Gloses critiques*, t. I, p. 35-46. Nous rétablissons le titre de *La Revue moderne*.

2. Marguerite Taschereau, *Études*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921, 97 p. Marguerite Taschereau (1889-1964), traductrice à *La Gazette officielle* du Parlement du Québec et membre de l'Institut canadien de Québec, était la nièce du premier ministre du Québec, Alexandre Taschereau. L'ouvrage a remporté le prix d'Action intellectuelle, en 1920.

3. M<sup>me</sup> Edmond Adam (née Juliette Lamber), femme de lettres, fondatrice de la *Nouvelle Revue* et auteure de plusieurs romans et de *Souvenirs* sur la III<sup>e</sup> République. Plusieurs de ses textes avaient paru dans *Le Journal de Française*.

4. *Note de l'auteur* (ajoutée dans *Gloses critiques*): «Cette prévision s'est réalisée très heureusement, et M<sup>lle</sup> Taschereau, dans sa nouvelle œuvre, *Les Pierres de mon champ*, nous révèle une pensée mûrie, clarifiée, ordonnée,

devenue adéquate aux sujets difficiles, qui continuent à l'absorber. C'est un bel exemple d'ascension par la persévérance dans la réflexion et l'étude. Cet hommage m'est d'autant plus agréable à rendre que ma première critique avait semblé trop rude à l'auteur et à ses amis. Mais l'était-elle si, pour une part quelconque, elle a contribué à amener un tel progrès?»

5. *Les «Dicts» du Passant*, Trois-Rivières, Imprimerie du Bien Public, 1921, 183 p. Une grande partie de ces «chroniques du Passant [pseudonyme de Louis-Georges Godin (1897-1932)]» avaient paru dans *Le Bien public*, du 17 avril 1919 au 14 avril 1921, sous le titre de «Billet du jeudi». L'auteur, spécialiste en ophtalmologie, pratiquait à Trois-Rivières.

M. JEAN CHARBONNEAU, *L'ÂGE DE SANG* (p. 233)

1. «*L'Âge de sang* par Jean Charbonneau», *La Revue moderne*, 15 février 1922, p. 9-11; *Poètes de l'Amérique française*, t. I, p. 85-103.

2. Jean Charbonneau, *L'Âge de sang*, Paris, Librairie Alphonse Lemerre, 1921, 246 p. Jean Charbonneau (1875-1960), poète, critique littéraire, acteur, dramaturge, conférencier, a publié ses premiers poèmes et contes dans *Le Samedi* sous le pseudonyme de Delagny. Silvio l'a mis en scène dans une de ses nouvelles poétiques, «À toute vapeur» (6 juillet 1895). Charbonneau a fait partie du groupe des «Six éponges» qui fondèrent l'École littéraire de Montréal. Son premier recueil, *Les Blessures* (1912), fut publié chez Lemerre, à Paris. Pour *L'Ombre dans le miroir* (1925), il reçeva le prix David. Son étude historique sur l'École littéraire de Montréal (1935) fera également l'objet d'une recension de Louis Dantin (voir *supra*, p. 697-702).

3. Ovide (Publius Ovidius Naso) (43 av. J.-C.- 17 A. D.), poète latin, ami de Virgile, d'Horace, de Tibulle et favori de la haute société romaine. Ses œuvres élégiaques, certaines d'inspiration érotique (comme *Les Amours*), chantent sa passion pour une certaine Corinne. Mais c'est aux *Métamorphoses* que Dantin fait ici allusion.

4. «*L'Âge d'airain*» (*op. cit.*, p. 90 et 92): «Cet Âge entend [...] / Des armes et [...] conflits, / [...] présence. [...] / Le col *encor* raidi [...] faisceaux, / Et de lourds bataillons, *innombrables* troupeaux. / [...] Et les engins, semeurs de désastres sanglants; / Et, plus loin [...] jonchées. // <trois sizains> / [...] Des peuples enrayer *le dernier des fléaux*, / [...] enveloppe, / Qui

*viendront*, de leurs bras *toujours plus* ruisselants / [...] croulants, / changer».

5. Roi de Phrygie (VIII<sup>e</sup> s.), pays riche en mines d'or et de fer.
6. Roi de Babylone (vers 1137), foyer d'une civilisation qui fut celle de l'Asie antérieure pendant quinze siècles.
7. Guillaume II (1852-1937), empereur d'Allemagne de 1888 à 1918, fit de son pays une grande puissance industrielle; il est considéré comme le responsable du déclenchement de la Première Guerre mondiale.
8. «Civilisation» (*op. cit.*, p. 195): «trace! / Plus [...] incertains. / [...] le cours *interrompu* des âges: / Nous».
9. *Ibid.* (deux derniers sizains, p. 197): «Pour durer, ici-bas, il [...] Et si, soudainement, il se sent *emporté* / [...] soit, par la guerre, / [...] l'humanité! // C'est pourquoy, moi, je [...] / La Cité, [...] tempêtes; / Et».
10. «Progrès» (*ibid.*, p. 201): «crime, [...] sauvagerie, / Qui».
11. Eric Ludendorff (1865-1937), général allemand, fut, en 1914, l'un des principaux artisans de la prise de Liège. Après la guerre, il participa au putsch de Munich, en 1923. Élu député en 1924 et candidat à la présidence en 1925, il se signala par son nationalisme et son antisémitisme.
12. Île fabuleuse que les anciens situaient à l'ouest des colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar), où elle se serait engloutie à la suite d'un cataclysme.
13. «Voix dans le temps» (*op. cit.*, p. 26): «inexorable. [...] morts, / Car je demeure, en mon essence, impérissable.»
14. «Pays enchanté» (*ibid.*, p. 31): vieillir. [...] première! <trois vers> // Respirer [...] enivrements;»
15. «Le cataclysme» (*ibid.*, p. 34): «Et de tous *tes* enfants, nul n'aura survécu!»
16. Olivar Asselin, préface à l'*Anthologie des poètes canadiens* (voir *supra*, p. 127-143), p. 12. Parmi les poètes à «l'haleine courte», mais «jamais mauvaise», Asselin range Nelligan, Lozeau, Paul Morin, René Chopin, Doucet et Dantin. «Je veux dire, précise-t-il, qu'ils ont, en matière intellectuelle, un souci de propreté qui est déjà un acheminement vers la haute culture; qui est, en tout cas, la condition première de l'expression poétique. Ils manquent d'originalité, de pensée personnelle? Oui, mais ils disent, mais ils cherchent» (*op. cit.*, p. 12-13).

17. Prophète qui interpréta devant le roi Nabuchodonosor les trois mots qu'une main invisible venait de tracer sur le mur: «*Mené* [mesuré], *Tequil* [pesé], *Parsin* [divisé]» (Daniel 5).
18. Allusion à une scène de *Hamlet* de Shakespeare.
19. «Propos de la Nature» (*op. cit.*, p. 70): «L'Aube et [...] asphodèles; / La vie aux verts *coteaux* et».
20. Prophète iranien qui a inspiré le philosophe allemand Nietzsche (*Ainsi parlait Zarathoustra*, 1883-1885).
21. «Retour vers le surhumain» (*op. cit.*, p. 81): «Dans l'*Univers* [...] plaît: / [...] haines... / [...] parlait, / [...] chênes. // Et s'étant [...] l'oubli!»
22. «Printemps perpétuel» (*ibid.*, p. 15): «frémi!... / [...] *éperdument* circule; / Et lorsque fatigué l'homme [...] ondule...»
23. *Ibid.*: «calices, / [...] élus, / [...] délices!»
24. «Le déluge» (*ibid.*, p. 107): «figure: / Rayonnant».
25. «Le prophète» (*ibid.*, p. 163): «noms de [...] mystère, / Selon mes ordres, vous».
26. «Innocence» (*ibid.*, p. 16): «s'éveille: [...] couleurs; / [...] lumière! / *Simple aveu* du regard [...] mentir, / [...] pudeur, / Et les poumons *gonflés* restent forts et vivaces; / La terre jeune encore *respire* la candeur, / [...] Et».
27. Dans une lettre du 22 février 1922, Alphonse Beauregard écrivait à Dantin: «Vous n'avez pas été méchant pour Charbonneau et je sais pourquoi. ELLE [Madeleine — M<sup>me</sup> Huguenin] me l'a dit. Elle n'admet pas l'éreintement. Quel beau chevillage *L'Âge de sang!* Et les lieux communs, donc: Moi, ça me gêne tout de voir toujours deux ou trois vers au lieu d'un. Ça me décourage de remuer des tonnes de terre pour trouver un grain d'or.»

ALPHONSE BEAUREGARD, *LES ALTERNANCES* (p. 244)

1. «Les nouveaux livres par Louis Dantin», *La Revue moderne*, vol. 3, n° 6, 15 avril 1922, p. 17-19; repris (sauf les sections consacrées à *Trouées* dans les *novals* de Jules Tremblay et à *Ailes cassées* de Rodolphe Girard) dans *Poètes de l'Amérique française*, t. II, p. 47-56.
2. Alphonse Beauregard, *Les Alternances*, Montréal, Roger Maillet, 1921, 145 p.
3. Voir *supra*, p. 97-114.

4. « Alternances » (*op. cit.*, p. 19): « devient désir étroit, / [...] voile, / [...] surhumain, / [...] l'écarte et bientôt, n'en [...] ».
5. Jean-François Ducis (1733-1816), dramaturge et poète français, fut l'un des premiers à adapter pour la scène française les drames de Shakespeare; il est l'auteur d'une tragédie intitulée *Abufar* (1795).
6. « Reconquérir » (*op. cit.*, p. 72): « que brûlé [...] voix, / [...] ».
7. Camille-André Lemoyne (1822-1907), poète français au style délicat et nuancé qui a laissé plusieurs recueils: *Stella Maris* (1860), *Roses d'antan* (1864-1869), *Charmeurs* (1870), *Paysages de mer* (1876).
8. Léon Dierx (1838-1912), poète parnassien, né à l'île de la Réunion, dont la poésie nostalgique et élégiaque, aux sonorités plus lamartiniennes que parnassiennes, doit beaucoup à son île natale, dont il a souvent évoqué les paysages et les personnages.
9. Le 5 mai 1922, Alphonse Beauregard écrivait à Dantin pour lui dire qu'il avait trouvé, quant à lui, l'écriture des *Alternances* supérieure à celle des *Forces*, mais aucun progrès sur le plan des images: « Moi je vois du progrès, surtout dans l'art des métaphores et images en général, dans le fondu des idées, dans le choix des sujets et l'éloignement où je suis tenu du didactisme dans mon dernier livre. Puis, plus de chaleur et un répertoire plus riche. Tout cela, enfin, c'est du style. Tous mes confrères de l'École littéraire sont avec moi sur le sujet et on vous a commenté plutôt durement quant à cette assertion. »
10. Extraits de « Blancheur » (*op. cit.*, p. 113): « s'arma, dans l'extase du froid, »; de « Alternances » (*ibid.*, p. 16), de « Évocation » (*ibid.*, p. 41), de « Survivre » (*ibid.*, p. 25), de « Nuit suprême » (*ibid.*, p. 55) et de « Gratitude » (*ibid.*, p. 108).
11. Extraits de « Impuissance » (*ibid.*, p. 101), de « Appréhension » (*ibid.*, p. 27), de « Survivre » (*ibid.*, p. 24) et de « Résignation » (*ibid.*, p. 29): « encor; / <deux vers> / Il ».

#### LES NOUVEAUX LIVRES (p. 251)

1. Voir *supra*, p. 892, n. 1.
2. Jules Tremblay, *Trouées dans les noales*, Ottawa, Imprimerie Beauregard, 1921, 259 p. Poète, conteur, historien, animateur culturel, journaliste, Jules Tremblay (1879-1927) fut secrétaire de l'École littéraire de Montréal de 1909 à 1912.

3. Conte des *Lettres de mon moulin* (1869) d'Alphonse Daudet.
4. Rodolphe Girard, *Ailes cassées*, comédie en quatre actes, Ottawa, Le Courrier fédéral, 1921, 23 p. Après la publication de *Marie Calumet* (1904), roman jugé immoral et qui fut interdit par les autorités ecclésiastiques, Rodolphe Girard (1879-1956) était devenu fonctionnaire à Ottawa. Il avait aussi publié *Rédemption* (1906) et *L'Algonquine* (1910).

L'ABBÉ F.-X. BURKE, *NOUVEAU CHANSONNIER CANADIEN* (p. 256)

1. « Critique littéraire », *La Revue moderne*, vol. 3, n° 7, 15 mai 1922, p. 10-13; *Poètes de l'Amérique française*, t. I, p. 205-221.

2. *Chansonnier canadien-français. Recueil de chansons populaires, chansons nouvelles et vieilles chansons restaurées* par l'abbé F.-X. Burque (musique par M<sup>me</sup> J.-B. Duplain), Québec, Imprimerie nationale, 1921, 283 p. François-Xavier Burque [Dantin écrit: «Burke»] (1851-1923) enseigna la philosophie au Séminaire de Saint-Hyacinthe puis fut curé à Fort Kent dans le Maine (1882-1904). De 1904 à sa mort, il demeura à Québec, pour s'y consacrer à l'écriture. Il publia, en 1906, un recueil en deux volumes intitulé *Élévations poétiques*. Dantin avait publié l'un de ses poèmes dans *Le Petit Messager du Saint-Sacrement*.

3. Madame Colette (Colette Lesage), « Les vieilles chansons », *La Presse*, 4 juin 1913; cité dans F.-X. Burque, « Préface », *op. cit.*, p. I: « mode. Leurs mots simples et expressifs, comme s'ils étaient empruntés à la langue des petits enfants, me plaisent à l'égal des poèmes les mieux ciselés et les plus vantés. // C'est peut-être que les vieilles chansons prennent ».

4. Camille Roy, compte rendu de *In the Heart of Canada* par le colonel Wood, *La Nouvelle-France*, vol. 14, n° 7, juillet 1915, p. 319-320; cité dans F.-X. Burque, *op. cit.*, p. XII: « valeur littéraire. [...] // Mais la [...] l'effet littéraire. Elle s'applique [...] spontanéité quelque sentiment du cœur, [...] quelque souvenir de la petite patrie. Et telle ».

5. Ernest Gagnon (1834-1915), historien, essayiste et musicien. Son recueil de chansons folkloriques annotées, *Chansons populaires du Canada* (1865), est la pièce maîtresse de son œuvre musicale et littéraire.

6. Le 1<sup>er</sup> juin 1922, Marie Le Franc écrit à Dantin: « En lisant votre dernier article dans *La Revue moderne* sur le monsieur — j'allais employer un autre terme — qui veut corriger les vieilles chansons, je me suis

félicitée de n'avoir pas à remplir le rôle de critique littéraire. Mais comme vous dites, vive tout de même la morue!» (ANQ)

HENRI LETONDAL, *FANTOCHES* (p. 266)

1. «Critique littéraire», *La Revue moderne*, vol. 3, n° 7, 15 mai 1922, p. 10-13 (voir *supra*, p. 894, n. 1).
2. Henri Letondal, *Fantoches*, Montréal, Imprimerie des Éditeurs, 1922, 140 p. Henri Letondal (1901-1955), fils du musicien et compositeur Arthur Letondal, dont Dantin avait publié certaines compositions dans *Le Petit Messager du Saint-Sacrement*. Auteur de nombreux sketches parus dans *Le Quartier latin*, fondateur du «Petit Théâtre», animateur de *Radio-Théâtre* (CKAC) puis directeur de France-Film. Il partit ensuite faire carrière à Hollywood où il mourut peu après.

PAUL MORIN, *POÈMES DE CENDRE ET D'OR* (p. 269)

1. «Les Poèmes de cendre et d'or de Paul Morin», *L'Avenir du Nord*, 2 février 1923, p. 1; *Poètes de l'Amérique française*, t. I, p. 55-65.
2. Paul Morin, *Poèmes de cendre et d'or*, Montréal, Éditions du Dauphin, 280 p. Après ses études en droit à l'Université Laval à Montréal, Paul Morin (1889-1963) avait soutenu à Paris une thèse de doctorat intitulée «Les sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow» (1912) et avait publié à Paris, en 1911, *Le Paon d'email*. Voir Paul Morin, *Œuvres poétiques complètes*, édition critique par Jacques Michon, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 2000, 640 p.
3. Double poétique de Victor Hugo, avec lequel le poète dialogue dans ses recueils de poésies lyriques *Voix intérieures* (1837) et *Les Rayons et les ombres* (1840).
4. «Le petit square» (deux dernières strophes, *op. cit.*, p. 101): «Mêlaient leurs voix [...] Où j'écoutais Sa voix [...] Jean Racine.»
5. «Harmonie pour un soir dauphinois» (*ibid.*, p. 261): «Comme des mains sur [...] chanson, [...] nomade, / <deux vers> / Sois satisfait du lac, des jardins, et [...] aimées.»
6. «Le dernier travail d'Hercule» (*ibid.*, p. 155): «Hespérides, / je sais [...] ciel, vous [...] Ah, sentir».

7. «La revanche du Paon» (*ibid.*, p. 72): «Au Petit Palais [...] plumage... (ô Voltaire!) / [...] Montilz-les-Tours, et de Madère, / Qu'on [...] puissant, toujours, et le plus beau!»

8. Les quatre premiers vers sont extraits du poème «Le berceau» (*ibid.*, p. 26); les quatre suivants, de «Harmonie pour un soir dauphinois» (*ibid.*, p. 260): «délicat, et mol automne alpestre... // Petite ville, aussi charmante»; les deux derniers, de «La rose au jardin smyrnôte» (*ibid.*, p. 209).

9. Voir *supra*, p. 660-668.

10. Plutôt «Ginty».

11. Le 20 février 1923, Asselin faisait savoir à Dantin que son article sur Paul Morin avait rendu celui-ci «bien heureux»: «Rarement votre plume ne fut plus souple ni plus juste. Cet écrit est à mon sens une de vos meilleures œuvres de critique. Vous n'allez pas maintenant rentrer dans l'ombre pour une vingtaine d'années. Il faut, il faut, cher ami, réagir contre le mauvais sort que la vie vous a fait. Vous ne devez probablement rien à nos compatriotes, mais vous devez quelque chose à la cause de la civilisation française. Les Grands mots!»

#### TROIS POÈMES INÉDITS D'ALPHONSE BEAUREGARD (p. 275)

1. *L'Avenir du Nord*, 29 février, 1924, p. 1.

#### ROBERT CHOQUETTE, À TRAVERS LES VENTS (p. 278)

1. «Robert Choquette — À travers les vents», *L'Avenir du Nord*, 26 novembre 1926, p. 1; *Poètes de l'Amérique française*, t. I, p. 165-184.

2. Robert Choquette, *À travers les vents*, Montréal, Édouard Garand, 1925, 138 p. Robert Choquette (1905-1991), romancier, poète, rédacteur en chef de *La Revue moderne*, a écrit pour la radio (*Le Curé du village*, 1936), puis pour la télévision (*Les Velder*, 1941). Son premier recueil de poèmes remporta le Prix de poésie de la province de Québec. Suivent deux recueils, *Pensées nouvelles* (1936) puis *Metropolitan Museum* (1932, Prix du Gouvernement de la province de Québec), un roman, *La Pension Leblanc* (1928). Consul général du Canada à Bordeaux en 1964, puis ambassadeur en Argentine en 1968.

3. «Ode au matin» (*op. cit.*, p. 30 et 32): «Je t'aime, ô *Matin*, ô *Symbole* de flamme, / *JEUNESSE* qui [...] *JEUNESSE!* [...] ensoleillé!»

4. Montagne au sud-est d'Athènes, renommée pour son miel et ses carrières de marbre.
5. Le cœur, le souffle, l'esprit divin.
6. «Vivre et créer» (*op. cit.*, p. 22-23): «humain!»
7. «Ode aux vents du nord» (*ibid.*, p. 109): «Souffles qui [...] collines / Tels [...] yatagans, / Et»
8. «Ode aux étoiles» (*ibid.*, p. 42): «plénitude! / [...] La seule vérité, delà le mur du ciel! / <un vers> / Pouvoir, enfin pouvoir, parmi [...] choir au pied de Dieu!»
9. «Nostalgie» (*ibid.*, p. 118-119): «J'aime! Ô mots [...] trépassés, / [...] Et dans [...] profondes / Traînes».
10. «Ode au matin» (*ibid.*, p. 29): «cieux / Où l'aube [...] vagues;».
11. «Vivre et créer» (*ibid.*, p. 22): «d'acier;».
12. «Souvenirs du Lac Supérieur» (*ibid.*, p. 76): «rousses,».
13. «À la mer» (*ibid.*, p. 113): «Toi qui traînes, la nuit, des étoiles noyées; / Toi qui pour [...] vieillis / Ô mer qui».
14. «Chant d'amour» (*ibid.*, p. 65 et 67): «montagne? / [...] rayons. / Viens-t'en [...] appuyons, / [...] leurs œufs féconds. / [...] balcons, / [...] blesse;».
15. Personnage de *Candide* (1759) de Voltaire dont la devise est «Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes».
16. «La vie sort de la mort» (*op. cit.*, p. 73): «forêt; / Et».
17. Le Cantique des cantiques, 7,1.
18. «Nocturne» (*op. cit.*, p. 63): «nomme! / [...] pomme!»
19. Voir *supra*, p. 168-178.
20. «Ode aux vents du nord» (*op. cit.*, p. 109): «amer! / Vous qui [...] lune».
21. «Nocturne» (*ibid.*, p. 63): «vie; / Puisque dans [...] ravie / [...] jour; / [...] amour;».
22. *Fioretti di San Francesco* (*Les Petites Fleurs de saint François*), écrites en latin et traduites au XIV<sup>e</sup> siècle, peignent, sous une forme légendaire et dans la veine des romans de chevalerie, la vie du saint et des premiers franciscains.

23. John Milton (1608-1674), poète, essayiste et pamphlétaire anglais. C'est dans son épopée biblique *Le Paradis perdu* (1667) qu'intervient Lucifer, double du poète lui-même.
24. Voir *supra*, p. 115-126.

VIEILLES CHOSES ET VIEILLES GENS PAR GEORGES BOUCHARD (p. 289)

1. « *Vieilles Choses et vieilles gens — Silhouettes campagnardes* par Georges Bouchard », *L'Avenir du Nord*, 17 décembre 1926, p. 1 ; *Gloses critiques*, t. II, p. 7-13.
2. Georges Bouchard, *Vieilles Choses... Vieilles Gens. Silhouettes campagnardes*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1926, 192 p.
3. Philippe Aubert de Gaspé (1786-1871), romancier et mémorialiste, auteur des *Anciens Canadiens* (1864), qui décrit la vie des seigneurs et des « habitants » de l'Ancien Régime.
4. Œuvre de l'historien latin Tacite (v. 55-120) sur la Germanie.
5. Œuvre du romancier français Louis Hémon (1880-1913) qui décrit les mœurs des colons canadiens-français. Paru en feuilleton dans *Le Temps* (Paris) en 1914 et en volume en 1916, ce roman connut un succès sans précédent.

LIONEL LÉVEILLÉ, CHANTE, ROSSIGNOL, CHANTE (p. 294)

1. « *Chante, rossignol, chante — Poésies de Lionel Léveillé* », *L'Avenir du Nord*, 14 janvier 1927, p. 1 ; *Poètes de l'Amérique française*, t. I, p. 140-149.
2. Erato présidait à la poésie érotique et aux noces, et Polymnie ou Polhymnie, à l'hymne, à la pantomime ou à la poésie lyrique.
3. Son énumération comprend les Anciens et les Modernes, et tous les genres y sont représentés : l'épopée homérique, le lyrisme érotique de Sappho, l'idylle pastorale de Théocrite et de Francis Jammes, les sonnets pétrarquistes des *Amours* de Ronsard, *Les Amours jaunes* du « poète maudit » Tristan Corbière, la satire allégorique de Marot, la poésie intellectuelle de Vigny ou celle, symbolique et emblématique, de Régnier.
4. Lionel Léveillé, *Chante, rossignol, chante...*, Montréal, L'Éclaireur de Beauceville, 1925, 121 p. Lionel-Englebert Léveillé dit Gallèze (1875-1955) exerçait à Montréal la profession de protonotaire. Membre de l'École littéraire en 1908, il en sera le président en 1919. Auteur de

plusieurs recueils de chants rustiques: *Les Chemins de l'âme* (1910), *La Claire Fontaine* (1913), *Vers la lumière* (1931).

5. «Personne» (*op. cit.*, p. 89-90): «milieu, / [...] moyeu, / [...] tourbillonnantes / [...] récompense, / [...] finance, / [...] ambitieux. / [...] Partout, le [...] montagne.»

6. Pierre Dupont (1821-1870) acquit une grande popularité avec ses *Chansons politiques* et son *Chant des ouvriers*, d'inspiration républicaine et socialiste qu'il chantait lui-même dans les cafés. Pierre-Jean de Béranger (1780-1857) est, lui aussi, auteur de chansons libérales et patriotiques.

7. «La vie» (*op. cit.*, p. 82): «Pourtant, / [...] tant, / [...] épaule.»

8. «Bienvenue» (*ibid.*, p. 108-109): «refrain, / [...] instant, / [...] quiétude, / [...] solitudes. / [...] poussières. / sentiers, / [...]».

9. «La bonne aventure» (*ibid.*, p. 47-48): «créature, / [...] pâture. / [...] prodiguer: / [...] divaguer! / [...] aventure / Ô gai! / La [...] Vivre, plus que Chat-botté, / En contre-nature. / [...] pointure. / [...] nu-pieds. / [...] aventure / Ô gai! / La».

10. «Le petit vieux» (*ibid.*, p. 83-85): «éteint, / [...] «Dites-nous [...] ans / [...]».

ANTOINE GÉRIN-LAJOIE PAR LOUVIGNY DE MONTIGNY (p. 300)

1. «Antoine Gérin-Lajoie par Louvigny de Montigny. Notes littéraires», *L'Avenir du Nord*, 8 avril 1927, p. 1; *Gloses critiques*, t. II, p. 15-18.

2. Louvigny de Montigny (1876-1955), journaliste et critique, a collaboré à *La Presse*, à *La Patrie*, au *Canada*, au *Monde illustré* et aux *Débats* (dont il fut, en 1900, le fondateur et le rédacteur en chef). Il fut l'un des principaux artisans de la fondation de l'École littéraire de Montréal. Au début des années trente, il entreprendra avec Louis Dantin une correspondance qui s'échelonna sur plusieurs années. Dantin corrigera sa comédie *Les Boules de neige* (créée en 1903 et publiée en 1935).

3. Antoine Gérin-Lajoie (1882-1924) a collaboré avec l'abbé Casgrain au mouvement littéraire de 1860. Il est l'auteur de *Dix ans d'histoire du Canada* (1840-1850) et de *Jean Rivard, le défricheur* (1862). On lui doit aussi les paroles de la chanson *Le Canadien errant*.

4. C'est «sur l'air du *Canadien errant*» que Dantin a composé sa *Chanson javanaise* mettant en scène un marin de Québec échoué sur l'île de Java.

5. François-Xavier-Antoine Labelle (1833-1891) fut apôtre de la colonisation des pays d'en-haut. Arthur Buies, qui l'avait rencontré en 1879, a évoqué l'œuvre de ce prêtre colonisateur dans *L'Outaouais supérieur* (1889). Il lui a aussi consacré un essai intitulé *Au portique des Laurentides. Une paroisse moderne. Le curé Labelle* (1891).

6. À la suite de cet article, Louvigny de Montigny s'empressa d'adresser ses remerciements à Dantin. Par retour de courrier, Dantin l'assurait que «les quelques éloges étaient aussi sincères et justes que le reste». Il ajoutait: «Ça été seulement un plaisir de plus de les adresser à l'ancien directeur des *Débats* et d'autres feuilles militantes qui sonnaient si bien les idées larges et hardies, et que la bêtise ambiante rendit malheureusement éphémères. Depuis ce temps, vous vous êtes peut-être assagi, sans perdre, j'en suis sûr, aucune des belles tendances qui vous guidaient alors. Et pour moi, bohème-né, j'ai erré depuis lors dans les avatars innombrables, en poursuivant sans cesse des idéals cruels qui délivrent et tyrannisent à la fois. Le résultat me laisse naufragé et à demi-mort, mais, par Dieu, l'œil encore ouvert, cherchant à distinguer ce qui est vrai et ce qui est beau — décidé à périr les mains tendues vers le progrès. Et je reprends, à soixante ans, des écritures ! voulant qu'elles aient l'air jeunes, pas trop solennelles ni trop sages, qu'elles glissent au passage quelques ruades à la convention et à l'étroitesse. Cela me fait rire d'y penser, et m'empêche de songer à tant d'années perdues !... Et cela m'a permis de renouer connaissance avec vous sur la dépouille de Gérin-Lajoie, ce qui est aussi agréable qu'inattendu» (lettre du 22 avril 1927).

MISCELLANÉES PAR HENRI D'ARLES (p. 303)

1. «Miscellanées par Henri d'Arles», *L'Avenir du Nord*, 15 avril 1927, p. 1.
2. Henri d'Arles, *Miscellanées*, Montréal, Éditions du Mercure, 1927, 210 p. Henri d'Arles (pseudonyme de l'abbé Henri Beaudé, 1870-1930) était aumônier de religieuses, à Manchester (New Hampshire). Il s'intéressa surtout à l'histoire patriotique, littéraire et artistique, mais toucha à tous les sujets et aborda tous les genres.
3. Karl Wilhem Naundorff (1787-1845), célèbre aventurier prussien qui se fit passer pour le dauphin de France, Louis XVII, sous le titre de duc de Normandie; il publia des *Mémoires du duc de Normandie* (1831) et des *Révélations sur l'existence de Louis XVII* (1832).

4. Louis Veuillot (1813-1883), journaliste et romancier catholique français qui fut mêlé à toutes sortes de querelles religieuses. Il fut collaborateur puis rédacteur en chef de *L'Univers*. Dans l'anthologie poétique «Fragments choisis», préparée par le collégien Eugène Seers, Louis Veuillot occupe dix-sept pages. Le 31 août 1888, le père Eugène Seers publia dans *L'Univers* une recension de l'ouvrage du père Tesnières, *Somme de la prédication eucharistique*.

5. Journaliste surnommé «le père de la presse franco-américaine», Ferdinand Gagnon fonda et dirigea *Le Travailleur* de Worcester (Massachusetts) de 1874 à sa mort, en 1887.

6. Auteurs d'un ouvrage dont Dantin avait fait l'acquisition au tournant du siècle: *L'Année préparatoire de Grammaire par demandes et par réponses avec 223 exercices faciles*, par MM. Larive et Fleury, 70<sup>e</sup> édition, Paris, Colin, 1895, 100 p.

7. Charles du Fresne, seigneur du Cange (1610-1688), lexicologue français, auteur de deux dictionnaires de latin et de grec: *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* et *Glossarium mediæ et infimæ græcitatatis*.

8. Yvette Guilbert (1867-1944) interpréta au café-concert parisien des chansons d'esprit «canaïlle» et fut, au cours de ses nombreuses tournées à l'étranger, l'ambassadrice de la chanson populaire française. Le journal *Le Passe-temps* de Montréal annonçait, le 21 décembre 1985, la présence à New York de «la célèbre divette des grands concerts parisiens». Le printemps chante avec la voix de «l'allègre, Yvette, allègre» dans le «Sonnet d'or» de Nelligan.

9. Le premier tome de *Poètes de l'Amérique française* paraîtra, l'année suivante, aux Éditions du Mercure de Louis Carrier.

M<sup>LL</sup>E JOVETTE-ALICE BERNIER, *COMME L'OISEAU* (p. 307)

1. «*Comme l'oiseau* — Poésies par Jovette-Alice Bernier — Québec — 1926», *L'Avenir du Nord*, 22 avril 1927, p. 1; *Poètes de l'Amérique française*, t. I, p. 185-195.

2. Jovette-Alice Bernier, *Comme l'oiseau*, Québec, [s. é.], 1926, 110 p. Jovette-Alice Bernier (M<sup>me</sup> Georges Rousseau, 1900-1981), romancière, poète et journaliste, avait publié un premier recueil de poèmes intitulé *Roulades* (1924). Le suivant, *Tout n'est pas dit* (1929), fera également l'objet d'une recension par Dantin (voir *supra*, p. 477-479). Celui-ci la rencontrera en août 1930 et gardera d'elle un souvenir ébloui. Il la compare à «un petit

feu-follet, moitié ange, moitié diable, chair si légère que c'est presque un esprit, esprit si remuant, si prompt, que c'est la moitié d'un éclair» (lettre du 1<sup>er</sup> septembre 1930 à Alfred DesRochers).

3. Allusion à Harry Bernard, en particulier, qui aurait parlé de Jovette Bernier «comme un béotien». Selon Dantin, «il n'a pas saisi du tout ce qu'il y a d'individuel, de sincère, de délicat dans cette poésie. Les reproches qu'il lui fait sont juste ceux qui ne conviennent pas (lettre du 13 février 1930 à Alfred DesRochers).

4. Louise Labé (1524-1566), poétesse rattachée à l'école lyonnaise, a laissé trois élégies et vingt-quatre sonnets qui chantent la passion amoureuse.

5. «Quos ego» (*op. cit.*, p. 71): «l'irréparable, / [...] volupté, / [...] incapable, / [...] m'accable, / [...] maudire, tu [...] cible, / [...]»

6. «À un poète» (*ibid.*, p. 33): «Pour, si gentiment, façonner / [...] briser».

7. «Cruautés innocentes» (*ibid.*, p. 29): «tendresses; // Or, la phalène d'or aux ailes de satin. / [...] sous la main de quelque ardent mutin, // [...] joie, / De capter ce «bijou» fait [...] raffole! Et son affection / Est lourde infiniment [...] richesse, / [...] détresse... // [...] voir / Soupirer et [...] Ainsi, mon».

8. «Brouillard» (*ibid.*, p. 12): «sourire / joie...», et j'y crois, par [...] descend. / [...] caressant, / [...] Ce rayon fait trop tôt, en [...] hais, et».

9. «Les mausolées du cœur» (*ibid.*, p. 87): «malheureux, / [...] peines. / [...] Mais ces stoïques maux ont des douleurs [...] qu'on craint à genoux, / [...] malheurs.»

10. «Leçon» (*ibid.*, p. 93): «souvenirs: / On».

11. M<sup>me</sup> Tastu (M<sup>me</sup> Amable Voiart, 1798-1885) se fit connaître par son poème «Le réséda», qui remporta plusieurs prix à l'Académie des Jeux floraux, et par «Les oiseaux du sacre» (1825), de style élégiaque.

12. «Bonsoir!» (*op. cit.*, p. 28): «elles, / Et».

13. Vers extraits de «Reliquaire» (*ibid.*, p. 35), de «La croix sous le bois» (*ibid.*, p. 18), de «Flânerie» (*ibid.*, p. 15) et de «Frénésie» (*ibid.*, p. 13).

14. «Le long du chemin» (*ibid.*, p. 57): «creusé, pour mes illusions mortes, / Des trous d'oubli, profonds, pour».

## CHÂTEAUX DE CARTES PAR HÉLÈNE CHARBONNEAU (p. 314)

1. «Notes littéraires — *Châteaux de cartes* par Hélène Charbonneau», *L'Avenir du Nord*, 6 mai 1927, p. 1; *Gloses critiques*, t. II, p. 19-27.
2. Hélène Charbonneau, *Châteaux de cartes*, Montréal, G. Ducharme, 1926, 105 p. Hélène Charbonneau (Marthe des Serres, 1894-1964) avait publié un recueil de poèmes en prose, *Opales* (1924).

## DEUX DRAMES DE M. ERNEST CHOQUETTE, MADELEINE — LA BOUÉE (p. 320)

1. «Deux drames de M. Ernest Choquette — *Madeleine* — *La Bouée*», *Le Canada*, 2 décembre 1927, p. 4; *Gloses critiques*, t. I, p. 127-138.
2. Drame de Louis Fréchette inspiré des événements de la Rébellion de 1838 et présenté, en 1862, sous le titre *Félix Poutré ou l'Échappé de la potence*.
3. Ernest Choquette, *Madeleine*, pièce en cinq actes; *La Bouée*, pièce en quatre actes et un prologue, Montréal, Librairie Dion, 1927, 172 p. Ernest Choquette (1862-1941) était un romancier dans la tradition du terroir: *Les Ribaud* (1898), *Claude Paysan* (1899), *La Terre* (1916). Sa pièce *Madeleine*, tirée des *Ribaud*, fut écrite en collaboration avec Charles ab der Halden.
4. Henri Barbusse (1874-1935), auteur d'un récit de guerre dans le style naturaliste, *Le Feu*, qui lui vaut le prix Goncourt. Eugène Brieux (1858-1932), auteur de pièces à thèses sociales.

## SACRIFIÉS PAR OLIVIER CARIGNAN (p. 328)

1. «*Sacrifiés*, roman par Olivier Carignan», *Le Canada*, 30 décembre 1927, p. 4; *Gloses critiques*, t. I, p. 55-63.
2. Olivier Carignan, *Les Sacrifiés*, Montréal, Éditions du Mercure, 1927, 228 p. Olivier Carignan (1910-1974), journaliste et scripteur pour la radio, anima, de 1946 à 1947, l'émission *Reflets de la vie*, diffusée à CKAC (Montréal).
3. *Bouvard et Pécuchet* (1881), roman posthume de Gustave Flaubert qui raconte les échecs tristes et ridicules de deux bourgeois dans une obscure province sous le Second Empire.
4. *Du côté de chez Swann* parut en 1913 et *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* obtint le prix Goncourt en 1919. La suite *À la recherche du temps perdu* parut de 1910 à 1915, et *Le Temps retrouvé*, en 1927.

5. Dantin ne cachera pas à Olivar Asselin qu'il «déplore comme [lui] que tous ces débutants restent débutants toute leur vie» (lettre du 1<sup>er</sup> janvier 1928).

PAUL GOUIN, *MÉDAILLES ANCIENNES* (p. 334)

1. «*Médailles anciennes* — Poème historique par Paul Gouin», *Le Canada*, 17 janvier 1928, p. 4; *Poètes de l'Amérique française*, t. I, p. 196-204.

2. Paul Gouin, *Médailles anciennes*, avec des dessins de Jean Palardy, Montréal, Éditions du Mercure, 1927, 172 p. Paul Gouin (1898-1976), fils de sir Lomer Gouin, premier ministre du Québec de 1905 à 1920, dirigea la maison d'édition de Louis Carrier et fonda le journal *La Province* en 1935. La même année, il fonda son propre parti, l'Action libérale nationale, puis s'associa au leader conservateur Maurice Duplessis pour fonder l'Union nationale.

3. Dantin écrit à Olivar Asselin que «Paul Gouin, ce dernier venu, n'est pas sans caractère» et que ses «Médailles ont un certain angle personnel qui les tire de la hotte commune» (lettre du 1<sup>er</sup> janvier 1928).

4. Voir *supra*, p. 97-114 et 244-251.

5. «Lambert Closse» (*op. cit.*, p. 51): «Missionnaire, / [...] fer, Berger [...] la corne, une [...] qui veille sur un troupeau de lions, / [...] cité car [...] loups!»

6. «François de Laval» (*ibid.*, p. 79): «l'onde / [...] blonde... // [...] s'étend, / [...] Ville-Sentinelle... // [...] quais, / Et rongéant [...] émail / [...] vitrail, / [...] troublant, de quelque immense église!»

LA PENSION LEBLANC PAR ROBERT CHOQUETTE (p. 339)

1. «*La Pension Leblanc* — roman par Robert Choquette», *Le Canada*, 8 février 1928, p. 4; *Gloses critiques*, t. I, p. 75-85.

2. Robert Choquette, *La Pension Leblanc*, Montréal, Éditions du Mercure, 1927, 305 p.

3. Dans une lettre du 20 octobre 1928, Dantin prédit à Choquette que s'il avait jamais «un émule contemporain dans le domaine du roman canadien, où [Choquette est] roi pour l'heure, ce pourrait bien être Olivier Carignan. Son roman *Les Sacrifiés* [voir *supra*, p. 328-333], écrit-il, fut un essai manqué qui prouvait cependant des dons d'observation et de style.»

4. À DesRochers, Dantin affirme qu'il y a « dans *La Pension Leblanc* une sève trop touffue, mais puissante, et une vie endiablée qui est, pour le roman une qualité maîtresse. Pour tout dire, ajoute-t-il, j'aimerais qu'il laissât dormir un temps la poésie, dont l'inspiration ne se renouvelle pas assez, et nous bâtir de belles aventures et des tableaux en prose de la vie canadienne présente » (lettre du 10 septembre 1930).

5. Voir *supra*, p. 278-288.

GRAND-LOUIS L'INNOCENT PAR MARIE LE FRANC (p. 347)

1. « *Grand-Louis l'Innocent* — roman par Marie Le Franc », *Le Canada*, 23 février 1928, p. 4; *Gloses critiques*, t. I, p. 139-147.

2. Marie Le Franc, *Grand-Louis l'Innocent*, Montréal, La Patrie, 1925, 176 p.

3. Prêtresse germaine qui apporta son soutien au chef batave Civilis, révolté contre les Romains, et qui mourut prisonnière à Rome.

4. Héros et narrateur éponyme du poème d'Alphonse de Lamartine.

5. « Cette Marie Le Franc est un poète d'une sensibilité et d'une pénétration extraordinaires. Ce qu'elle ne découvre pas dans la nature et dans le cœur féminin ne vaut pas la peine qu'on l'y cherche (vous reconnaissez le slang américain). Et puis, elle a une prodigalité d'expression, une façon de retourner une pensée, la même, en trente, quarante phrases, toutes distinctes, qui me rappelle positivement Victor Hugo, mais avec la subtilité remplaçant la grandiloquence... Sans mettre cette œuvre [*Héliet, fils des bois* (1930)], comme poésie pure et abstraction faite du sujet, beaucoup au-dessus de *Grand-Louis*, je la trouve fort supérieure, de toutes manières, au *Poste sur la dune*. Le héros Héliet s'y campe en une stature épique. Et voici encore un chef-d'œuvre à propos des choses de chez-nous qui n'est pas écrit par un de chez-nous! Hémon, Weyer, Marie Le Franc, tous font de l'exotisme à nos dépens qui dépasse de cent coudées notre pâle régionalisme... C'est que l'âme française est plus hardie, plus libre; qu'il lui est permis de voir tout, de creuser la vie jusqu'au fond sans se préoccuper de ce qu'il en sort. Nous avons notre vision délimitée et resserrée d'avance, avec, en plus, des lunettes obligatoires donnant à tout la même couleur » (lettre de Louis Dantin à Olivar Asselin, 12 avril 1930).

## VARIANTES

TEXTE DE BASE: «*Grand-Louis l'Innocent* — roman par Marie Le Franc», *Le Canada*, 23 février 1928, p. 4; *Gloses critiques*, t. I, p. 139-147.

VARIANTES: «*Grand-Louis l'Innocent*. Roman, par Marie Le Franc. — Montréal, 1925. — Récemment honoré du Prix "Femina" en France», manuscrit, 7 f., avec des indications (d'une autre main) pour la composition («Pour jeudi / p. 4 / Titre: 2 colonnes encadré / matrice 8 pts ordinaire»), ANQ, MSS-445, fonds Déom, boîte 1.

- 14 âme *ardente* s'épanchant  
 17 c'est [R *toujours*] le  
 45 paix [A *indulgente*]. C'est  
 46 que [D *le S ce*] récit  
 59 se [R *restreint A concentre*] et  
 62 libère [D *des S de*] ses  
 66 vagues et  
 87 l'empêche de [R *mourir à*] céder  
 89 dresse *tout-à-coup*. Une  
 103 le dépasse [R *nt*], les  
 113 solitude, *devient l'esclave*  
 114 besoins, *bientôt* le  
 120 progressions; — si  
 124 fois [R *,*] dans  
 183 quand sa *noblesse est dévoilée*? Il  
 190 poète, [R *et qui est*] poème, [A *au fond,*] plutôt

BRIÈVETÉS PAR L'ABBÉ OLIVIER MAURULT (p. 359)

1. «Brièvetés par M. Olivier Maurault, p.s.s.», *Le Canada*, 22 mars 1928, p. 4; *Gloses critiques*, t. I, p. 65-74.
2. Olivier Maurault (1886-1968) fut professeur au Collège de Montréal (1913-1915) puis curé de la paroisse Saint-Jacques (1915-1924) et de la paroisse Notre-Dame (1926-1929), et recteur de l'Université de Montréal (1934-1955). Auteur d'ouvrages d'histoire: *Marges d'histoire: Montréal*

(1929); *Marges d'histoire: L'Art au Canada* (1929); *Notre-Dame de Montréal* (1929).

3. Olivier Maurault, *Brièvetés*, Montréal, Éditions du Mercure, 1928, 269 p.

4. Religieux français qui prêcha la première croisade.

5. Maurice Constantin-Weyer (1881-1964), romancier et journaliste français qui, après avoir vécu au Manitoba, décrit dans ses livres la vie dure et parfois dramatique des pionniers dans l'Ouest canadien. Le plus connu de ses romans est *Un homme se penche sur son passé*, qui remporta le prix Goncourt en 1928. Dantin fait ici allusion à «une œuvre où l'érotisme occupe une place maîtresse et tout à fait exorbitante; une tragédie où la passade revient avec la régularité d'un chœur grec» (lettre de Louis Dantin à Olivar Asselin, 1<sup>er</sup> janvier 1926).

6. Revue artistique, fondée en 1918, qui prônait la liberté de l'art. Elle ne parut qu'une année.

7. À propos de *Miscellanées* d'Henri d'Arles, voir *supra*, p. 303-306. L'article d'Olivier Maurault porte sur un recueil d'essais critiques, *Laudes* (Paris, Lefebvre, 1925).

NOTRE LITTÉRATURE AUX YEUX D'UN CANADIEN ANGLAIS, *AN OUTLINE OF CANADIAN LITERATURE* PAR LORNE PIERCE (p. 366)

1. «*An Outline of Canadian Literature* par Lorne Pierce», *Le Canada*, 8 mai 1928, p. 4; *Gloses critiques*, t. I, p. 47-54.

2. Dans une lettre du 22 février 1928, Dantin écrivait à Olivar Asselin: «Je songeais justement ces jours-ci, en lisant l'*Outline of Canadian Literature* de Lorne Pierce, qu'il nous manquait une anthologie de nos prosateurs canadiens-français sur le modèle de celle des poètes à laquelle vous avez collaboré [voir *supra*, p. 127-143] et que vous seriez justement l'homme à nous donner une pareille œuvre. Je ne connais personne, pour ma part, à qui je la confierais plus volontiers, et avec plus de garanties d'intelligence et de goût. Pourquoi, en vérité, ne l'entreprendriez-vous pas? Je suis sûr que Carrier l'accepterait d'emblée, et la publierait à ses frais, si vous le préfériez ainsi. Cet ouvrage de Lorne Pierce a achevé de me convaincre d'une vérité que je soupçonnais déjà: c'est que notre dédain en bloc pour nos achèvements intellectuels est positivement injuste, et qu'après tout, la "médiocrité" de notre littérature n'est qu'un mot sans son défini, flottant aussi bien au-dessus qu'en dessous de la ligne moyenne, et qui recouvre

tout ce qu'on veut — Garneau, Sulte, l'abbé Gosselin, l'abbé Groulx ; Lemay, Fréchette, Beaugregard ; Édouard Montpetit et le F. Marie-Victorin, sans parler de tant d'autres ; si "médiocres" que cela ? Croit-on que tout ce qui se publie en cent ans en France ou en Allemagne est un chef-d'œuvre ? — En prose surtout, je crois qu'une anthologie de nos auteurs réunirait dans tous les genres des pages vraiment littéraires et qui ne feraient honte à personne. Puisque les étrangers nous respectent et nous prennent au sérieux, quelle grâce avons-nous de nous mépriser tant nous-mêmes ? Je ne perds pas l'espoir de voir quelque jour un pendant, ordonné par vous, à l'*Anthologie des poètes*, et ce sera une œuvre à nous ouvrir les yeux sur notre passé déjà oublié...»

3. Lorne Pierce (1890-1961), écrivain et ministre méthodiste, dirigea pendant quarante ans la maison d'édition Ryerson.

4. Pseudonyme de Victor Barbeau, critique, journaliste, essayiste et professeur montréalais qui avait lancé en octobre 1921 *Les Cahiers de Turc*.

#### L'ART ET LA MORALE (p. 372)

1. «L'art et la morale», *La Revue moderne*, vol. 9, n° 12, 15 septembre 1928, p. 211 ; *Gloses critiques*, t. I, p. 211-221.

2. Voir *supra*, p. 278-288.

3. John Henry Newman (1801-1890), homme d'église britannique et théologien, qui s'était converti au catholicisme et qui fut nommé cardinal en 1879.

4. Vassili Verechtchaguine (1842-1904), peintre russe formé à l'Académie de Saint-Petersbourg, qui fréquenta à Paris l'atelier de Gérôme (1864).

5. «Rien n'est souffrant ou vil qu'un idéal n'élève / Et qui n'ait son reflet dans le prisme du Beau» : ce sont les deux premiers vers du sonnet de Dantín, «Optimisme — Sur un exemplaire des *Fleurs du mal*».

#### LES DÉBUTS DE L'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL (p. 383)

1. «Les débuts de l'École Littéraire de Montréal», *Le Canada*, 16 octobre 1928, p. 4, et 17 octobre 1928, p. 4 ; *Gloses critiques*, t. I, p. 179-199.

2. En 1902, dans son étude sur Nelligan parue dans *Les Débats*, Dantín donnait à entendre que la «suprême défaite» du poète avait marqué la fin de l'École littéraire de Montréal : «Je ne songe jamais au héros tombé sans regretter la décadence de ce cénacle d'esprits choisis.» Dans *Émile*

*Nelligan et son Œuvre* (1904), il supprima le dernier paragraphe de ses commentaires sur l'École littéraire de Montréal, notamment la phrase disant : « Je n'ai pas à faire l'histoire d'une déchéance qui dure encore : il me suffit de la déplorer, en souhaitant que l'œuvre galvanise à nouveau ce qui lui reste de vie latente, et revienne à l'entrain et aux belles audaces de ses origines. » Dans un « Post-scriptum » à la « Préface » d'*Émile Nelligan et son Œuvre*, il ajoutait : « Je dois, pour finir, des excuses à une institution que j'ai crue morte, et qui vit. [...] Les regrets que j'exprimais à son sujet n'ont donc qu'à se changer en félicitations, et si j'ai laissé subsister plus haut mes appréciations premières, c'est pour me donner le franc plaisir de les rétracter ici » (voir *ENSO*, p. 103-109).

3. C'est ce que fera, en 1935, Jean Charbonneau, l'un des fondateurs de l'École littéraire de Montréal (voir *supra*, p. 697-702).

4. *Le Passe-temps* du 7 décembre 1895, sous la signature d'Albert Ferland, reprenait ainsi la nouvelle : « Un certain nombre de "Jeunes" viennent de fonder une société littéraire dont le comité de critique est composé de MM. Gonzalve Desaulniers, Albert Ferland, E. Z. Massicotte et Joseph Melançon. Le secrétaire est M. Jean Charbonneau, 249 rue Saint-Dominique, président, M. Germain Beaulieu ; vice-président, M. J. W. Poitras ; secrétaire archiviste, M. P. de Montigny, trésorier, M. W. Dumont. »

5. Georges-A. Dumont fut membre de l'École littéraire de Montréal ; il a collaboré à deux reprises aux recueils collectifs des *Soirées* de l'École. Dans *L'École littéraire de Montréal. Réminiscences* (Librairie G.-A. Dumont, 1917), il évoque les membres les plus importants, sauf Nelligan.

6. « Le soir venu, les drames de la vie réelle faisaient place aux pacifiques assises de l'Idée ; les rimes voletaient dans la salle où avaient retenti les objurgations et les amendes » (*ENSO*, p. 104).

7. Dans une lettre à Germain Beaulieu, Dantin écrivait : « J'étais présent à la séance où [Wilfrid Larose] lut cette pièce, et je fus stupéfié, je l'avoue, qu'il ne s'élevât pas immédiatement une protestation des rangs mêmes de vos confrères. Comment puis-je croire qu'un homme, excellent peut-être, mais si inintelligent de ce qu'est l'Art littéraire, l'auteur de ces contes vulgaires et fades que reproduisent les *Soirées*, ait pu faire un bien quelconque à votre œuvre en dirigeant ses destinées ? Comment ne pas frémir, au contraire, en pensant à ce que l'École serait devenue si elle avait subi longtemps cette influence ? Bref, mon cher ami, je ne voudrais faire aucune injustice à M. Larose, mais je ne suis pas bien sûr de lui devoir une

réparation pour la phrase que j'ai écrite à son sujet, et, malgré moi, je pense toujours qu'il a été, inconsciemment et avec les meilleures intentions, un "mauvais génie" pour l'École» (cité dans *Louis Dantin*, p. 99-100).

8. Dans la même lettre à Germain Beaulieu, Dantin écrivait: «M. Larose a publié aussi les *Soirées*, et ce volume a son mérite; mais le choix des morceaux est loin d'être assez mûri. L'impression qui en reste est étrangement mêlée: un homme de goût n'eût pas édité ce livre (*ibid.*).

LE SECRET DE LINDBERGH PAR CLAUDE-HENRI GRIGNON (p. 399)

1. «*Le Secret de Lindbergh* par Claude-Henri Grignon», *Le Canada*, 7 novembre 1928, p. 4; *Gloses critiques*, t. I, p. 87-98.

2. Claude-Henri Grignon, *Le Secret de Lindbergh*, Montréal, Éditions de la Porte d'or, 1928. Claude-Henri Grignon (1894-1976) collabora à divers journaux (*L'Avenir du Nord*, *La Minerve*, *Le Nationaliste*, *Le Matin*) avant de lancer sa propre revue, *Les Pamphlets de Valdombre* (1936). En 1934, il publiera *Un homme et son péché* (voir *supra*, p. 703-710).

3. À Olivar Asselin qui lui avait fait parvenir *Le Secret de Lindbergh*, Dantin écrivait: «Vous saviez d'avance, j'en suis sûr, ce que je penserais de ce livre. Vous savez que l'ultra-lyrique et le solennel me déplaisent en principe; et quand ce genre devient, selon moi, un véritable contresens. Je retrouve Lindbergh dans *We*, avec une grandeur simple et épique; il grimace seulement et se bat les flancs dans ce *Secret* postiche. Cela ne veut pas dire que M. Grignon manque de fertilité, d'élan, de chaleur, toutes belles qualités littéraires, mais il a choisi le sujet qu'il ne fallait pas; et puis il empiète trop sur le privilège du génie, de tout dire à sa guise, au hasard de ses voix et de ses souffles. Le génie, lui, a des instincts d'ordre et de tact qui se marquent inconsciemment dans ses plus folles équipées. M. Grignon, comme l'avion de Lindbergh, semble trépider à l'aveugle, dans le brouillard, avec la direction en moins, sachant seulement qu'il va, et va éperdument. Je suppose que tout cela imite Léon Bloy; mais quelle folie d'inviter cette comparaison! Si je me remets au travail, j'aurai sans doute à faire un article sur ce livre. Je voudrais le faire caressant: il faudra bien pourtant que ma vraie opinion s'y montre en fin de compte. J'aimerais beaucoup, je crois, Valdombre et ses grandes envolées, s'il y mettait seulement, comme le doit tout

artiste, de la pondération et de la mesure, et surtout s'il laissait Lindbergh tranquille...»

NÉRÉE BEAUCHEMIN, SA DERNIÈRE ŒUVRE : *PATRIE INTIME* (p. 407)

1. «Nérée Beauchemin. Sa dernière œuvre — *Patrie intime*», *Le Canada*, 10 novembre 1928, p. 1; *Poètes de l'Amérique française*, t. II, p. 23-35.

2. Nérée Beauchemin, *Patrie intime*, *Harmonies*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1928, 199 p. Nérée Beauchemin (1850-1931) avait publié un premier recueil, *Les Floraisons matinales*, en 1897. Dantin avait fait paraître plusieurs poèmes de Beauchemin dans *Le Petit Messager du Saint-Sacrement*, dont «Le viatique» (1901).

3. Déesse de la terre, mère des espèces sauvages et créatrice de l'humanité.

4. «Ma France» (*op. cit.*, p. 142): «La France, où».

5. «La glaneuse» (*ibid.*, p. 24-25): «ferme et [...] frêmi, / [...] chargée, / [...] dormi. // Bonjour à toi, bonjour, à [...] poème éblouii. // À toi, tout [...] gloire, / Dit le puits. C'est [...] amour, / [...] boire, / [...] jour. // [...] Gloire à toi, dit l'Aurore; à toi toutes mes roses! / Femme, à toi, tout mon or, répond».

6. «Papineau» (*ibid.*, p. 161): «L'Histoire, / [...] temps, / [...] bronze, est».

7. Dantin a publié, à l'été de 1900, la première anthologie de poésies religieuses qui «essaient de redire dans un langage inspiré et gracieux les sublimes beautés et les divines grandeurs des mystères d'Amour»: *Franges d'autel*. L'hebdomadaire *Les Débats*, qui en annonçait la parution, le 2 septembre 1900, se réjouissait de voir «qu'il était possible de faire autre chose qu'un livre idiot sur des sujets dévots».

8. Voir *supra*, p. 897, n. 22.

9. Van Ruysbroek ou Rusbroec ou Rusbrock (1223-1381) dit l'Admirable, théologien et prieur de l'abbaye de Groenendaal, près de Bruxelles. Auteur d'ouvrages mystiques, dont *Le Joyau des noces spirituelles*, qui sera traduit par Maeterlinck. Dantin, comme l'apologiste Ernest Hello, déforme le nom du grand mystique brabançon.

10. Sainte Hildegarde (1098-1179), abbesse bénédictine, réformatrice et mystique, fondatrice des monastères de Rupertsberg et d'Eibingen. Auteure d'un ouvrage en latin intitulé *Sei vias* (Connais les chemins). Son enseignement se rapproche de celui de Ruysbroek l'Admirable.

11. Saint Jean de la Croix (1142-1591), mystique et poète espagnol qui fut, avec sainte Thérèse d'Avila (1515-1582), qu'il rencontra en 1567, l'âme de la réforme des carmels espagnols et de la vie conventuelle. Comme ceux de Ruysbroek et de sainte Hildegarde, les écrits des mystiques espagnols traitent de l'union de l'âme avec Dieu, des chemins pour parvenir à cette union et de la joie qui découle de ce dialogue intime entre l'Âme et l'Amour. Dantin avait offert aux lecteurs du *Petit Messager du Saint-Sacrement* un semblable « colloque d'amour » chanté par « deux voix pures », celle de « l'Âme » et celle de « l'Ange » (Marie Aymong, « Le festin des colombes », *PMSS*, août 1899, p. 153-154).
12. « Liturgie » (*op. cit.*, p. 114): « thuriféraire, / Et, par les deux induts, en triomphe, escorté, / [...] cuivre, / [...] l'essor, / [...] parole, / [...] ».
13. « Le vent qui souffle du couchant » (*ibid.*, p. 135): « l'Inconnu, / [...] poindre, à tes yeux, / [...] ».
14. « La prière du vieillard » (*ibid.*, p. 137): « secousse, / [...] ».
15. Voir *supra*, p. 895, n. 3.
16. « Crépuscule rustique » (*op. cit.*, p. 78): « nouvelles. / [...] sillons, / [...] d'ambre, où [...] d'espace en espace [...] campagne, / [...] montagne, / [...] ».

SIMONE ROUTIER, *L'IMMORTEL ADOLESCENT* (p. 415)

1. « *L'Immortel Adolescent* par M<sup>lle</sup> Simone Routier », *Le Canada*, 6 avril 1929, p. 4; *Poètes de l'Amérique française*, t. II, p. 129-145.
2. Simone Routier, *L'Immortel Adolescent*, Québec, Le Soleil, 1928, 190 p. Après un diplôme en phonétique de l'Université de Paris (1930), Simone Routier (1900-1987) exerce la profession de dessinatrice-cartographe aux Archives publiques du Canada, à Paris (1930-1940). En 1940, elle rentre au pays pour travailler en tant qu'archiviste (1940-1950) à la section des manuscrits à Ottawa, puis elle sera attachée de presse à l'ambassade du Canada à Bruxelles et vice-consul à Boston. Outre *L'Immortel Adolescent*, elle publiera plusieurs recueils, dont *Ceux qui se sont aimés* (1931), *Tentations* (1934). C'est sur les conseils d'Olivar Asselin que Simone Routier avait fait parvenir son recueil à Dantin. Celui-ci s'empressa de lui confier qu'il avait beaucoup aimé ses vers et que sa critique « élogieuse, quoique très franche » et émaillée de « quelques malices »,

rendait justice à son «talent» et à ses «beaux dons poétiques». Ainsi débutait un dialogue épistolaire qui allait se poursuivre jusqu'en 1941.

3. «J'aime» (*op. cit.*, p. 19): «moi; / *Soyeux mes pas vont sur [...]* Leurs petites chairs se brisent d'émoi; / [...] fléchir — amoureuses. // J'aime et le couchant soudain [...] teintes, / [...] damassé / [...] trésor. / [...] J'aime, et sur la nuit mon».

4. «Lettre» (*ibid.*, p. 139): «Demain, viens: il me reste *encor* beaucoup [...] livre où le bonheur chante en solides proses; / [...] je n'ai point saisi / [...] là / [...] que ton âme a fait fondre / [...] robe bleu-clair, et qui te plaisait tant; / [...] Bonsoir! — Il».

5. «Tes douleurs» (*ibid.*, p. 32-38): «Tes Douleurs, cher [...] toutes: / [...] doutes, / <4 vers> // N'écoute plus le Soir quand ces Douleurs se [...] m'enivrer. / <un vers> // Ne [...] s'éteignent.» / <un vers> // Remets-moi tes Douleurs, ne vas pas blasphémer: / [...]».

6. «Rouge sanglot» (*ibid.*, p. 55): «râle. / [...] noir.»

7. «Tristesse» (*ibid.*, p. 57-58): «Oui, nous sommes seuls, pleure enfin, mon [...] âme: / [...] ils ont comme [...] s'enflamme. // <une strophe> // Hâte-toi.»

8. «Sagesse» (*ibid.*, p. 66): «lire. / [...]».

9. «Imité de Sei Shenagon» (*ibid.*, p. 98): «illimité, // [...] compliments vifs [...] intime, / [...] étagère, // [...] rue, et [...] approchant / [...] Comme».

10. «Soleils illusoirs» (*ibid.*, p. 78): «De regrets comme nous, que des hommes combattent, / [...] inconnus, sans cœurs, nés [...] éclatent; // [...] pleurs, / [...] partis: oh! ces enfants qu'on tue / [...] empereurs! / Mère, le mot Patrie, au tien se substitue.»

11. «Joie» (*ibid.*, p. 155-156): «cri, / [...] transporte, // [...] forte: // Et légère [...] vents / [...]».

12. «J'aime» (*ibid.*, p. 19): «la nuit mon bras se resserre.»

13. Dans une lettre du 24 mars 1929, Dantin confiait à Alfred DesRochers que le français de Simone Routier lui paraissait «trop souvent douteux» et qu'il fallait son «don de poésie personnelle, originale, variée et vivante, où l'émotion se mêle de sourires, d'esprit et de verve» pour le lui faire oublier. Dans une lettre du 13 avril 1929, il avouait à Simone Routier: «Je vous ai peut-être maltraitée moi-même en me permettant deux ou trois légers changements dans les vers que je citais de vous. C'est un tour que je joue parfois à mes poètes, voulant que les spécimens que j'en montre me

satisfassent pleinement moi-même, puisque je veux les faire admirer aux autres. Et j'avoue qu'ils pourraient s'en plaindre; mais puisqu'ils ne l'ont pas encore fait! D'ailleurs je tâche d'être discret, et si une pièce me paraît demander une vraie correction, eh bien alors je ne la cite pas du tout...» (cité dans *Louis Dantin*, p. 232-233).

14. «Le fait émouvant» (*op. cit.*, p. 125): «Parce que votre voix, voulant».

15. «Conrad Bernier» (*ibid.*, p. 172): «disciple eût en vous du Bonnet:».

16. Dans une lettre non datée, Alfred DesRochers disait à Dantin, à propos de l'écriture de Simone Routier, que c'était «le cas d'à peu près tous les écrivains canadiens. Nous commençons à écrire avant de savoir notre langue. Quand Simone Routier aura vécu assez longtemps en France pour savoir sa langue, elle ne sera plus capable d'écrire ni en français ni autrement.» Dans la marge de la même lettre, on peut lire la réponse de Dantin: «Par quel phénomène mental et par quelle torture de logique devient-on incapable d'écrire parce qu'on a bien appris sa langue? Mais c'est "au point de vue littérature canadienne-française", dites-vous. Alors, à ce point de vue, faut-il ne savoir sa langue qu'à demi?... Il est bien étrange qu'on aille à Paris, de tous les coins du monde, chercher des connaissances, des notions d'art, qu'il en sorte chaque jour des écrivains et des artistes qui ont appris là quelque chose et en font profiter leur race, et que seul l'esprit canadien n'ait rien à y puiser, doive se confiner en lui-même... À mon sens, tout ce qui agrandit l'esprit agrandit la parole, et plus nos Canadiens étudieront à Paris, et à Berlin, et à Tokyo, plus nous aurons une race ouverte, intelligente, qui saura lutter pour sa préservation et sa durée.»

*L'HOMME QUI VA...* PAR JEAN-CHARLES HARVEY (P. 425)

1. «*L'Homme qui va...* par Jean-Charles Harvey», *Le Soleil*, 20 avril 1929, p. 24; *Glosses critiques*, t. I, p. 99-111.

2. Jean-Charles Harvey (1891-1967) fut journaliste, au *Canada* (1914), à *La Patrie* (1915), à *La Presse* (1916-1918), au *Soleil* (1925-1934). Après la parution de son roman *Les Demi-Civilisés*, il dut quitter son poste de rédacteur en chef du *Soleil* pour travailler à la direction du Bureau de la statistique du gouvernement du Québec. En 1937, il fonde *Le Jour*, où Dantin tiendra la chronique littéraire et politique de 1938 à 1944.

3. Jean-Charles Harvey, *L'Homme qui va...*, Québec, Imprimerie du Soleil, 1929, 215 p.

APRÈS UN SIÈCLE, 1829-1929 (P. 436)

1. «Littérature canadienne-française — Après cent ans — 1829-1929», *Le Canada*, 3 juillet 1929, p. 4, et 4 juillet 1929, p. 4; «Un siècle de littérature canadienne-française», *La Revue moderne*, vol. 10, n° 9, 15 juillet 1929, p. 10-11 et 55; *Gloses critiques*, t. I, p. 149-167. Le 8 juin 1929, Dantin signalait à Olivar Asselin qu'il était en train de composer «un aperçu sur la littérature canadienne pour la Convention des Auteurs Canadiens [à Halifax]». Il ajoutait: «On m'a restreint à la littérature contemporaine, et l'étude est devenue forcément, vu sa brièveté, une nomenclature de noms.»

2. Le journal *Le Canadien*, fondé en 1806 par Pierre Bédard (1763-1829). En 1810, le gouverneur Craig, inquiet de son succès grandissant, ferme le journal et fait arrêter une vingtaine de ses collaborateurs.

3. Étienne Parent (1802-1874) fut rédacteur du *Canadien* de 1822 à 1825, puis de 1831 à 1842.

4. Isidore-Joseph Bédard (1806-1823), auteur d'un hymne national intitulé «Sol canadien, terre chérie», paru dans *La Gazette de Québec* en août 1827, puis sous une forme revue et corrigée en 1829.

5. Michel Bibaud, (1782-1857), historien, poète et journaliste, auteur d'une *Histoire du Canada* en trois volumes (1837, 1844, 1878) et du premier recueil de poésie, *Épîtres, satires, chansons, épigrammes et autres pièces de vers*.

6. Augustin-Norbert Morin (1803-1865), poète, juriste et journaliste, qui joua un rôle important dans l'Union des Canada et dans la rédaction des quatre-vingt-douze résolutions qu'il porta lui-même à Londres. Durant l'insurrection de 1838, il fut arrêté avec Louis-Joseph Papineau. Nommé, en 1848, président de l'Assemblée législative, il fut l'un des principaux artisans de la codification du Code civil. En 1826, il fonda *La Petite Minerve*, journal qui, sous la direction du nouveau propriétaire, Ludger Duvernay, devint *La Minerve*.

7. De Lionel Groulx (voir *supra*, p. 887, n. 2).

8. *Les Anciens Canadiens* (1863), roman de Philippe Aubert de Gaspé père (1786-1871).

9. *Jacques et Marie*, roman de Napoléon Bourassa (1827-1916), paru dans la *Revue canadienne*, de juillet 1865 à août 1866.

10. *L'Intendant Bigot*, roman de Joseph Marmette (1844-1895), paru dans *L'Opinion publique*, du 4 mai au 26 octobre 1871.
11. Jean Rivard, *le défricheur* et Jean Rivard, *l'économiste*, parus respectivement dans *Les Soirées canadiennes* en 1862 et dans *Le Foyer canadien* en 1864.
12. *Picounoc le Maudit* (1878), roman de Pamphile LeMay (1837-1918).
13. *Une de perdue, deux de trouvées*, roman de Pierre-Georges Boucher de Boucherville (1814-1898), paru dans la *Revue canadienne* de 1864 à 1865.
14. Joseph-Charles Taché (1821-1894) a publié, en 1861, dans *Les Soirées canadiennes*, *Trois légendes de mon pays* et *Forestiers et voyageurs*, qui devaient paraître en volumes en 1884.
15. Voir *supra*, p. 339-346. Lors de cette conférence, quelqu'un avait reproché à Dantin d'avoir « mis trop haut » *La Pension Leblanc*. « Mais j'ai défendu mon opinion et je la crois juste », écrira-t-il.
16. *Les Chasseurs de noix. Aventures de deux coureurs de bois chez les Sauvages dans les premiers temps de la colonie* (Montréal, Imprimerie populaire, 1923, 323 p.) d'Arthur Bouchard (1877-1904).
17. *Charles Le Moyne*, drame historique du frère Marie-Victorin (Conrad Kirouac), fut représenté les 13 et 14 mai 1910 au Collège de Longueuil. *Peuple sans Histoire*, fantaisie dramatique en trois actes et trois tableaux, du même auteur, fut publié en 1925.
18. Voir *supra*, p. 320-327.
19. *Félix Poutré* (1871) et *Véronica* (1890), deux œuvres dramatiques de Louis-Honoré Fréchette (1839-1908).
20. Germain Beaulieu (1870-1944) a écrit quelques pièces de théâtre au début du siècle, dont *Fascinations*, en cinq actes, parue dans l'*Annuaire théâtral* (1908-1909).
21. Louvigny de Montigny est l'auteur de *Boules de neige*, pièce en trois actes, écrite au début du siècle et qui ne fut publiée qu'en 1935.
22. Henri Letondal (1901-1955) a écrit de nombreuses pièces qui ont été interprétées par son frère et ses amis, et des créations radiophoniques. Sur *Fantoches*, voir *supra*, p. 266-268.
23. Monique (pseudonyme de M<sup>me</sup> Emmanuel Persillier Benoit), auteure de plusieurs pièces de théâtre (voir *supra*, p. 190-192).

24. Léopold Houlé (1888-1963), dramaturge et essayiste, auteur de nombreuses pièces de théâtre, dont *Le Presbytère en fleurs* (1929) et *Clinique des mots* (1937).

25. Le R. P. Marc-Antoine Lamarche (1876-1950), directeur de la *Revue dominicaine* (1920-1940), auteur de *Notre vie canadienne. Études et discours* (1929). À propos d'*Ébauches critiques*, Dantin écrivait à DesRochers: «Je l'estime sans l'avoir lu, car je sais que l'auteur a des idées justes en esthétique, et larges, relativement, en tout le reste» (lettre du 1<sup>er</sup> juin 1930).

26. Pseudonyme d'Aegidius Fauteux (1876-1941), journaliste, essayiste, historien, conservateur de la Bibliothèque municipale de Montréal.

27. Albert Pelletier (1896-1971) publia d'abord dans *La Revue moderne* dirigée par Olivar Asselin et Madeleine (Huguenin-Gleason), puis dans la revue *Les Idées* qu'il fonda en 1935. Ses essais critiques ont été rassemblés dans *Carquois* (1931) et dans *Égrappages* (1933).

28. Au sujet des *Égrappages* et également du livre de Valdombre, et de tous ces "assommages" qui constituent la critique des écrivains du *Canada*, Dantin écrivait à DesRochers: «Mon opinion à moi est très nette, et s'affirme à chaque nouvelle élucubration de l'"école"... La seule chose qui manque, d'après moi, à ces juges, c'est le jugement. Si cela n'est pas nécessaire, et si l'on est critique dès qu'on "n'ennuie pas", comme le dit Olivar Asselin, alors nous avons en eux tous une collection de grands critiques. On s'ennuie rarement à des engueulades, et c'est ce qu'ils vous servent chaque jour... Il y a toute une étude des *Égrappages* qui fourmille dans ma tête, mais j'hésite. J'ai peur que cela n'ait l'air d'une vendetta entre Pelletier et moi; — tandis qu'au contraire le désossement que je ferais de son livre serait la meilleure preuve d'honnêteté littéraire que j'eusse donné de ma vie... Tout serait retourné sous toutes ses faces, pesé aux balances les plus objectives, avant d'être trouvé sans fond, sans forme et sans valeur... Mais ai-je le devoir d'entreprendre cet égrappage?» (lettre du 25 mai 1933). À Louvigny de Montigny, il ajoutait: «Je vais vous faire une confidence que je ne ferais à personne autre, car je courrais le risque de passer pour rancuneux ou jaloux, ce dont vous m'absolvez, j'espère. J'en suis venu à la conclusion raisonnée et définitive que [Pelletier] est un imbécile: qu'il n'a ni subtilité, ni logique, ni goût, et qu'en plus il écrit dans le charabia le plus infect. C'est une opinion si énorme que j'en suis effrayé moi-même; mais c'est ma franche et irrésistible opinion, que je prouverais, s'il le fallait par une thèse en règle. Mais cela vous explique que je n'aie rien

écrit sur lui que d'une manière très incidente : car comment aurais-je pu, avec mon horreur des gros mots, le traiter d'imbécile comme j'en aurais eu le devoir ? »

ALFRED DESROCHERS, *L'OFFRANDE AUX VIERGES FOLLES* (p. 449)

1. « *L'Offrande aux vierges folles* d'Alfred Desrochers », *Le Canada*, 20 août 1929, p. 4; repris dans *La Tribune*, 29 août 1929, p. 4; *Poètes de l'Amérique française*, t. II, p. 98-114.

2. Alfred DesRochers (1901-1978), journaliste et poète, fonde, en 1927, à Coaticook, l'hebdomadaire *L'Étoile de l'Est* dont il assume la direction jusqu'en 1928. De 1925 à 1941, il collabore à *La Tribune* de Sherbrooke; de 1942 à 1946, il est soldat; puis, de 1947 à 1952, traducteur au Parlement d'Ottawa.

3. Alfred DesRochers, *L'Offrande aux vierges folles*, Sherbrooke, s. é., 1928, 60 p.

4. « Grandiloquence » (*ibid.*, p. 25): « aïeux, en mon être exalté, / [...] immortalité, / [...] l'été, / [...] jours, / [...] malheureux, quels ».

5. « La pitié de la chair » (*ibid.*, p. 11): « pacifique, où [...] "kriss", / [...] moroses, / [...] artisans, / [...] ingrat, / [...] salaire, s'use ».

6. « Paysage d'automne » (*ibid.*, p. 21): « gazon, / [...] nuées, / [...] autour, il ».

7. « Paysage sylvestre » (*ibid.*, p. 16): « mort, / [...] lorsque pour [...] impudents, / [...] ».

8. Dans une lettre du 20 novembre 1929 à Alfred DesRochers, Dantin disait trouver à Robert Choquette une « infériorité fatale » : « Il ne réfléchit pas; il ne pense pas; il suit les rainures banales sans jamais un saut de côté, les parant seulement de lueurs étincelantes et multicolores... » Le 1<sup>er</sup> juin 1930, il écrira à DesRochers : « Et pourquoi, en passant, voulez-vous que M<sup>rs</sup> Roy ou moi-même admettions votre "infériorité" en regard de Robert Choquette? C'est là une question nullement claire, ni toute simple à trancher. Il faudrait, pour bien la résoudre, s'entendre tout d'abord sur tous les éléments qui constituent la poésie, et vous comparer l'un à l'autre sur chacun de ces éléments. On trouverait alors que l'un de vous l'emporte en ceci, l'autre en cela, et il n'est pas très sûr qu'en fin de compte le plus grand nombre de "points" ne serait pas de votre côté. Choquette dominerait par l'enthousiasme, par l'ardeur

lyrique, par la fraîcheur d'expressions et d'images dans les sujets qui lui sont assortis, par la grâce délicate, presque féminine de ses vers ; mais vous l'emporteriez d'emblée par la vigueur de la pensée, par la logique du développement, par la psychologie des peintures d'âme, par la profondeur de l'émotion, par le sens intime des images et leur éclat par le dedans. Il faudrait en revenir à se demander : "Qu'est-ce qui vaut mieux, le lyrisme pur, ou le lyrisme revêtant l'idée? L'émotion intuitive, presque inconsciente, ou l'émotion qui se connaît et qui s'exprime en se restreignant?" — Pour moi la réponse ne fait pas de doute : le lyrisme pur est charmant comme le chant des oiseaux ; mais la poésie pensée, réfléchie, soufferte, est la poésie de l'âme humaine. Et quant aux questions de pure forme, je ne vois pas que votre syntaxe ou votre métrique soient moins correctes ou moins plastiques que celles de Choquette. En somme, il y a des vers de votre confrère que vous ne pourriez peut-être écrire, ou que vous n'aviez pas l'instinct d'écrire, et il y en a nombre des vôtres qu'il ne pourrait écrire non plus. C'est, entre vous, une division de tendances, de système, qui empêche qu'on ne vous compare absolument : c'est la grande division des esprits humain qui règne depuis Platon et Aristote, et qui classe en deux camps les poètes comme les philosophes, sans que la querelle soit à la veille de se vider. Il est sûr en tout cas que le meilleur parti est de suivre ses propres goûts, et de ne pas se laisser prendre à imiter ceux du voisin. Ayez assez de confiance en vous-même pour croire qu'en vous efforçant, en vous perfectionnant dans votre matière, vous resterez pleinement l'égal de Choquette dans la sienne, et que les deux manières se valent, à tout le moins.»

9. «Acrostiche» (*op. cit.*, p. 16) : «taise, / [...]».

10. DesRochers maintiendra cette leçon dans l'édition de 1930, mais la corrigera dans l'édition de 1974 : «Et pourtant, bien qu'alors nous crussions l'un à l'autre» («Élégie pour ses mains», *À l'ombre de l'Orford* précédé de *L'Offrande aux vierges folles*, édition critique par Richard Giguère, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1993, p. 127).

11. «Nocturne» (*op. cit.*, p. 18) : «épaule / Sur».

12. «La plainte de la Danaïde» : «De leur *irrasatiable* amphore». Dans les éditions subséquentes, le vers se lira : «De leur *insatiable* amphore» (*op. cit.*, p. 105).

## VARIANTES

TEXTE DE BASE: «Chronique littéraire par Louis Dantin — *L'Offrande aux vierges folles* d'Alfred Desrochers», *Le Canada*, 20 août 1929, p. 4; «*L'Offrande aux vierges folles* d'Alfred Desrochers», *La Tribune*, 29 août 1929, p. 4; *Poètes de l'Amérique française*, t. II, p. 98-114.

VARIANTES: Manuscrit, 15 f., ANQ-S, fonds Alfred DesRochers.

4 de [R *nos pensées les plus intenses* AR *profondes* R *et les plus hautes* A *pensées hautes et d'émotions intenses*], comme

6 il [R *n'a pas l'illusion de croire qu'elle est toute en cela* A *ne commet pas l'erreur de la placer toute en cela*]. Il

9 seul, qui la [R *crée et la*] réalise

12 jour [R *devenant* A *devenue*] physique

12 qu'en [R *évoquant* AR *suscitant* <mot illisible> *éveillant* A *suscitant*] le

13 même qu'il [R *suscite* A *projette*], qu'il

15 donc jamais le

16 ensemble, et de ces deux efforts agissant

17 à [R *opérer* A *dégager*] la formule [R *totale et unique qui soit la seule adéquate* AR *achevée* R *et parfaite* A *adéquate*] qui les fusionne [R *en une unité adéquate. Il ne s'arrête pas encore là.* A *dans l'unité. Ce n'est pas tout*]. Le vers

18 par [R *décret immémorial* A *tradition lointaine*] correspondant [R *sans doute*] à un [A *primordial*] instinct [R *et profond*], est

20 mélopée [R *aux mesures fixes, comme une notation qu'il saisissait* A *aux mesures fixes, captivant*] l'oreille

21 sons [AR *par des mesures fixes*] accordés

22 sens [R *intime, distinct* A *secret et à son esprit*]. Ce

23 par [R *ses modes* A *ses résonances et ses agencements*], fournit au vers [R *sa structure organique* A *son organisme*], lui

25 tintement [R *diffus*, AR *animé* AR *entraînant* A *modulé*] et

25 élément [R *du vers*], même le plus menu [AR *de son* A *dans le vers joue un rôle défini*], réclame

27 une [R *recherche* A *poursuite*]. Il

- 27 grouper [R *dans leur*] en
- 29 qu'un [R *balbutiement facile* AR *vagissement informe, enfantin*  
A *balbutiement vague*], qu'un
- 30 lunes [R *trop* <mots illisibles> AR *brumeuses* AR *indistinctes*].  
[R *C'est cette théorie* A *Et voilà*] pourquoi
- 31 est [A *une œuvre*] difficile
- 31 buste [R *et* A *ou*] qu'une coupe: il
- 32 métier [R *du savoir-faire* A *de l'expérience*] de l'application [R *et du*  
*temps*]; aucune
- 33 et [R *de talent* A *d'instinct*] fruste
- 33 Et [R *cette théorie, qui est la bonne, est celle de M. Des Rochers, et, il la justifie,*  
*comme il a d'ailleurs un très beau talent, il la justifie par son propre exemple.*]  
C'est [A *aussi*] pourquoi
- 34 sont [A *que cela*] toute leur vie [R *que cela*] et
- 35 et [R *ne dépassent jamais les* A *n'arrivent à brouter qu'aux*] premières
- 37 parce qu'on [R *aime, qu'on vibre ou* A *voit, qu'on frissonne ou qu'on*  
*aime*]. Mais
- 38 poésie [A *personnelle*], enclose
- 39 pas; être poète pour soi [R *ce n'est pas* AR *forcément la même chose*  
*que* A *c'est chose bien différente de*] l'être
- 42 son [R *exemple*] œuvre.
- 43 de [A *cette*] poésie [R *complète*] aspirant
- 44 réussissant [A *par l'attention et le travail*]. Il s'y trouve une
- 47 qui n'étouffe [R *nullement* A *pas*] la
- 47-50 l'envol. [R *Elle a l'acuité des sensations, des plaintes aiguës et des sonorités*  
*savantes* AR *habiles.*] Elle a
- 50 les [R *atomes* A *souffles*] spirituels
- 51 formes [R *sobres et pures*] qui
- 51 une [R *sobre et pure beauté. Elle a de*] beauté [R *reposée* A *graphique*] et
- 53 habiles. Elle est
- 53 fois. On n'y trouve guère [R *de ces* AR *faciles* R *à peu près remplaçant*  
*la justesse, des images et des épithètes,*] de ces longueurs [R *confuses*] diluant  
l'idée, [AR *de ce tissu lâche* A *de ces lâchetés* AR *de la phrase* A *de*

- tissu], de ces faciles à-peu-près remplaçant la justesse des images et des épithètes.  
 <Un trait reporte la phrase après «l'envol». > Et
- 54 pour ne pas l'avoir [R *cherché*] tenté. // C'est
- 56 direz-vous [R *la norme* A *le programme*] d'une
- 57 doute; il
- 57 contre [R *l'inflexibilité* AR *la monotonie* AR *la dureté* A *la rigidité*] des formules; [A *la tyrannie*] des lois; il
- 59 Certaines [R *tentatives*] aventures [R *audacieuses* A *fantastiques*] capturent
- 60 vieillies des [R *anciennes*] murailles littéraires. [R *Mais voyez ce qu'il advient, après vingt ou trente ans!*] Elles
- 61 à [R *nous donner à saisir des aspects quelque* AR *capter* A *surprendre des*] aspects
- 62 monde ou de l'âme, et à [R *créer* A *éveiller*] des
- 63 sensations [AR *raffinées et*] rares [R *uniquement parce qu'elles sont neuves.* A *dans nos* AR *esprits* A *nerfs languides et blasés.*] Mais
- 69 pensée [R *subtile et forte* A *normale, mais succulente, mais forte*] s'est
- 70 forme [R *parfaite, plastique éclatante* AR *impeccable* A *experte*].  
 On
- 70 ans de [R *Victor*] Hugo, [A *de Vigny*, AR *de Leconte de Lisle*] et
- 73 DesRochers [R *a chance de faire œuvre de* A *veut de même faire œuvre qui*] compte
- 74 travaille [R *dans* A *sur*] un
- 74 et [R *répugne* A *dédaigne*] les
- 75 souffre [A *, nous dit-il,*] de
- 76 quand son [R *rêve impérieux* A *mirage* AR *exalté*] l'appelle
- 79 impose [R *tourment d'une conscience virile, et qui s'exprime*]. Ces
- 80 la [R *manière sobre*] psychologie [R *pénétrante* A *aiguisée*] et [R *la manière*] le style
- 84 Ont [AR *empreint*] [AR *jeté*] semé
- 112 strophe [R *héraldique et concise* AR *serrée* A *concentrée, héraldique*] d'un
- 113 Lisle; mais ce n'est pas celle d'un [R *simple*] suivant

- 114 ces [R vers A rimes] ont la [R symétrie, la sculpture soi A césure nette] et la ligne [R un peu rigide AR nette et A précise, arrêtée] du
- 115 pas [R la sécheresse, le son A la sécheresse, le timbre froid et] métallique, [R le ciselage à froid A le ciselage à froid]. On
- 116 symétrie [R calme A sobre], la
- 117 se [R définit original A prouve éclectique et] distinct
- 118 ne [R laissant A cédant] à [R aucunes formules A aucune formule] le
- 120 la [R veut AR sent A veut]. Même
- 121 la [R vision impass] contemplation [A orientale et] impassible [R et fataliste] des
- 123 tons [R sereins] réels
- 123 il [R sait aussi lui faire parler AR en exprimer A en exprime aussi] le
- 125 atmosphère [R à peine définie] qui vous frôle [A à peine] parfois
- 127 s'impose [A tout seul] et
- 144 jamais. // (Paysage d'Automne) // Mais
- 145 bien [R comprendre A saisir] ce
- 146 ode superbe redisant la
- 147 vers [R la solitude vierge A les solitudes vierges] où
- 148 l'homme [A (Désespérance Romantique)] retrouvera la
- 149 là [R comme une rage,] comme
- 149-163 une rage de révolte. [R C'est là A Voilà], certes [R une A de la] poésie
- 163 virile, [R et rugueuse A et rugueuse], où
- 164 fadeurs de la chambre, [R ou de l'atelier], où bouillonne [R la vigueur A le ferment] d'un atavisme comprimé, [R et] qui [R brise A veut] faire
- 167-169 Chénier. // D'ailleurs, Mr. DesRochers attaque de front le sentiment, le suit dans [R sa psychologie intime A ses détours secrets] et
- 170 artiste. [R Il y a, dans ses A Ses] hymnes
- 170 femme [AR exhalent A émettent] des
- 171 mais [R tendres A fines et] graciles [R et délicates]. Seulement

- 172 de [R <illisible>] quelque
- 173 quelque [R *tourment* A *souci*] subtil. C'est [R *le sens* A *l'effroi*] des heures [R *trop*] brèves [R *courant* A *emportées*] vers
- 175 aime; [R *c'est la lutte ou bien, comme dans*] ou
- 176 entre [R *les deux attrait*] l'âme [R *éprise d'idéal* AR *appelant* A *cherchant une autre âme*] et
- 187 C'est [R *parfois* A *quelquefois aussi*] le dégoût des [R *lèvres trompeuses* A *prunelles trompeuses*] et [R *le cynisme, la méfiance* AR *le cynisme méfiant* A *la méfiance*] d'un cœur [R *déçu* AR *blasé* A *déçu*] où
- 188 l'amour [R (*Les yeux*)] J'ai vu s'enfoncer tant de rêves / Dans la mer des yeux bleus ou noirs / Que j'en demeure sur les grèves, / Stupide, en proie aux désespoirs. // Mais
- 189 rien [R *n'égale* A *ne dépasse*] dans
- 189 tristesse [R *pénétrante, cruelle* A *caressée, morbide*], et
- 191 où [R *le fantôme* AR *les phalanges* AR *le squelette* A *l'ossature*] du squelette [R *transparaîtra* A *transparaît*] [R *dans* AR *déjà dans* A *d'avance dans*] les doigts [R *si fins*] vifs, [R *si* A *et*] gracieux, qu'on
- 192 avec [R *des larmes* A *terreur dans l'impuissance de les arracher à la mort*], et
- 193 des [R *labeurs* A *tâches*] vulgaires. [R *Ce nouveau* A *Morceau* [A *qui*], me
- 194 acuité [R *le* AR *un* A *ce*] poème
- 195 velours, [R *que je crois*] une des [R *pièces* A *plaintes*] [A *à mon avis*] les plus [R *lancinantes* A *navrantes*], les plus éperduement cruelles que connaisse la [R *littérature*] langue
- 210 placent à côté des «sentimentaux»
- 212 lâche [R *pas* A *jamais*] sans bride. Il [R *œuvre patiemment* AR *sculpte* A *burine*] diligemment et patiemment des blocs de dynamite. Son vers
- 214 train égal, assuré, [R *de la* A *d'une*] locomotive. [A <en bas de feuillet> Il garde dans ses crises le sang-froid artistique, la retenue.]

216-218 objectif, *ce sont des laques peignées, minutieuses qu'il nous présente* [R *Là-bas, à l'occident teint d'écarlate et d'or / Le soleil, sur un lit de nuages, s'endort / Tandis que la « brunante » à l'est étend ses voiles ; / Les oiseaux ont cessé leur gazouillis charmant ; / Seul fixant son œil terne aux naissantes étoiles. / Le Nilou*] // L'ours

223-228 écarlate. // [R *N'est-ce pas* A *Ce qui est*] observé, [R *réfléchi* AR *mesuré* A *capté sur le vif*] mesuré, *réfléchi*, en même temps qu'imagé et [R *étincelant* A *pictorial*]. Et [R *quand* AR *avec* A *puisque*] ces formules [R *attentives*] s'adaptent [R *sans violence* A *avec une harmonie égale aussi bien aux nuances des motions de l'âme* A *aux motions fugitives de l'âme*], n'en ressort-il pas, [R *à la fin, une* AR *somme toute* A *après tout*] cette poésie complète [A *dont je parlais*] A  *finalement ce que j'ai appelé une poésie complète*], ou [R *un total qui est proche d'y atteindre* A *quelque chose qui l'avoisine*] et

230 nos [R *tout premiers* A *meilleurs*] poètes. [R *Il est inconnu, soit.*] Peu  
232 l'exercice, [R *aux tout premiers rangs*] à

232 des [R *égaux* A *émules* A *égaux.*] R *Il n'a d'ailleurs dit que son premier mot. Je sais qu'il a des ambitions hautaines, malgré tout étincelantes.* AR *serait de faire parler à la poésie un langage d'idées réfléchies et larges*]. Comme

235 moins [R *avant*] que

236 s'enlève [R *peut-être*] avec plus [R *d'élan* A *d'envol*]. Comme

237 culte [R *de la belle forme* A *des belles formes*]; et

237 moins [R *plastique* A *brillant*] que

239 de théorie et

244-246 poème [R *cosmogonique* A *géologique*] où se chanteraient [R *la géologie primordiale, la convulsion naissante, l'épopée titanique, les convulsions, la préhistoire vague* A *l'éclosion,* AR *la naissance chaotique, la géologie titanique, les convulsions géantes, la préhistoire épique* <illisible> des

246 Ces essais sont

248 haut. [R *On ne voudrait pas cependant le voir délaissier la veine. En attendant,* A *Mais*] il a exploité [R *dans ce livre* A *déjà*] une

250 remarqué [R *On s'étonne encore plus* A *N'est-il pas étrange, par exemple*], que

252 aussi [R *bouillante, aussi habile* A *mûre et aussi experte*] des

- 252 novices, [R *de simples ébauches poétiques n'ayant pour elles que des germes et des promesses?* A *méritoire sans*] doute
- 254 lyrisme [R *bouillant* A *brûlant*] sans substance d'idées [R *sans fini esthétique?*] technique? Est-ce
- 255 encourager [R *vraiment* A *sagement*] la poésie canadienne
- 256 voies [A *des voies justes,*] que de couronner *dans les œuvres* l'ébauché
- 258 temps [R *cette pauvreté des conceptions et ce tissu lâche* A *ce vide de l'invention et cette* AR *pauvreté* A *nonchalance*] du langage
- 259 porte [R *maintenant*] au pinacle, [A *et qu'on pose par là en modèle?*] Je
- 263 vague d'avoir manqué de belles [R *aventures* AR *fortunes*] dans une attente [AR *à remplir des lampes*] trop
- 266 pratique? [R *Ronsard a bien écrit* AR *dit sans scandale,* R *écrit Ronsard a bien pu dire:* [R *«Mignonne, quand il est temps, / Cueillons les roses de la vie». Ce sont là* A *Il ne faudrait pas prendre*] des boutades, [R *non* A *pour*] des thèses
- 269 bout, [A *ils n'y ont rien trouvé qui scandalise une vierge sage*]; ils
- 271 aspirations [R *ferventes* A *mystiques*] aussi
- 271 page [R *de Verlaine assagi*] du
- 272 Il est regrettable, d'ailleurs, que l'orthodoxie compte si
- 274 point [R *dans* A *à*] des
- 274 éléments [R *qui leur sont étrangers* A *hétérogènes*], on enlève aux
- 276 de [R *concours* A *joutes*] de poésie, en [R *faire* A *instituer*] de
- 278 procédé. [R *Cela voudrait dire, par exemple* AR *Aussi, cela entraînerait par exemple* A *Il en résulterait peut-être*] que si Victor Hugo [R *qui fut un* A *prosodiste*] incroyant
- 281 sont [AR *certaines* R *des qualités* A *pour la plupart des beautés*] qu'il
- 282-284 loin, [R *des beaux* AR *certain*] élans [R *restés* AR *demeurés* A *arrêtés*] en route, [R *rassurants et, pour rare distraction* A *des formes qu'il a voulu parfaites mais qui ont failli sur un point*]: conséquences
- 284 de [R *l'imperfection* A *la limitation*] humaine

285 incorrect. [R *Pourtant, il lui arrive de s'empêtrer dans les subtilités du subjonctif, AR l'embarrassent parfois AR oui, il lui arrive pourtant de s'empêtrer dans les morasses du subjonctif*] Voici

292-294 faudrait [R (*horreur!*)] nous crussions [A *ce qui serait une autre horreur*] [R *Il me paraît aussi que les deux A Il me paraît encore*] que [R *les deux vers suivants A le distique suivant*] [R *imaginent AR tracent A délimite*] une posture [R *curieuse et A étrange et*] décidément

296-299 *Levant. // Quand*

299 *que trois vêtiles*

300 se [R *trouver A compter*] satisfait.

302 *race* [R *semble être A est*] en *passé de* [R *s'affirmer comme A s'ériger en*] *centre*

304 *Gendreau et d'autres, tous*

305 *autour* [R *de La Tribune et de son directeur lettré, M. Florian Fortin, A du Journal La Tribune*], il se forme [A *là-bas*] un *noyau* [R *d'écrivains, de poètes surtout*] d'*artistes* [R *écrivains*] qui

306 *jaloux* [A *bientôt*] *Montréal*

307 *c'est* [A *là*] une [A *utile et*] *saine compétition* [R *dont on aurait tort de se plaindre, qu'il faut au contraire comme un signe de sève et de vie et d'action dans la vie littéraire de notre province.*] En *mettant les*

309 *patrie; ils*

ÉVA SENÉCAL, *LA COURSE DANS L'AUREOLE* (p. 465)

1. «Chronique littéraire de Louis Dantin — *La Course dans l'aurore* par M<sup>lle</sup> Éva Senécal», *Le Canada*, 27 août 1929, p. 4, et 31 août 1929, p. 6; *Poètes de l'Amérique française*, t. II, p. 161-179.

2. Le 1<sup>er</sup> août 1929, Dantin écrit à DesRochers, au sujet de son article sur *La Course dans l'aurore*: «Il rend à votre élève une si large justice qu'elle ne pourra s'empêcher d'en être contente et de me pardonner le petit chagrin qu'aura pu lui causer l'autre étude [allusion à l'article sur *L'Offrande aux vierges folles*, dans lequel Dantin fustigeait le jury qui avait accordé le prix d'Action intellectuelle à *La Course dans l'aurore* (voir *supra*, p. 460-464)]. Vous me direz que ces résultats paraissent contradictoires. Il est vrai que j'ai employé toute la souplesse dont je suis capable et qu'il a fallu louvoyer

passablement. Mais cependant l'étude forme, je crois, un tout logique, et je n'ai même pas en à baisier avec ma conscience littéraire.»

3. Éva Senécal (1905-1988), poétesse et romancière, collabore à *La Patrie* (1920-1930). En 1930, elle devient rédactrice au ministère des Affaires extérieures à Ottawa. Avant *La Course dans l'aurore*, elle avait publié un recueil intitulé *Un peu d'angoisse... un peu de fièvre* (1927). Auteure de deux romans: *Dans les ombres* (1931) et *Mon Jacques* (1933).

4. Éva Senécal, *La Course dans l'aurore*, Sherbrooke, La Tribune, 1929, 159 p.

5. «La course dans l'aurore» (*ibid.*, p. 17): «C'est ta clameur farouche, aux sourdes frénésies, / À l'attirante ivresse.»

6. «Le soir» (*ibid.*, p. 45-46): «branches, / [...] orientale, / [...] campagne, / [...] Qui vibre, s'émeut, et paraît gémir, / [...] dormir, / Sachant bien qu'il [...] / Plus sublime joie, haletant désir, / [...] la brise / [...] se brise / [...] Espace est tout étendu, / [...] éperdu... / [...] d'extase / [...] rêve tombe et meurt dans la nuit...»

7. «Partir» (*ibid.*, p. 23-24): «d'aurore, / [...] Boire au Plaisir divin [...] palpiter, en son être éperdu, / [...] soir, / [...] étourdie; / [...] Ulysse, / [...] étés... // Je.»

8. «L'offrande» (*ibid.*, p. 81-82): «jour peut-être. / [...] vous: je [...] cœur, / [...] défaille.»

9. Ralph Waldo Emerson (1803-1882), essayiste, poète et philosophe, qui souhaite réformer la société américaine en dégageant l'originalité de sa culture. Auteur de nombreux ouvrages, dont l'un resté célèbre, *Les Représentants de l'humanité* (1850).

10. Lucrèce (Titus Lucretius Carus, 99-55 av. J.-C.), poète et philosophe, auteur d'un poème didactique en six livres, publié par Cicéron, *De Natura Rerum*, où il développe les théories philosophiques de Démocrite et d'Épicure sur l'origine de l'univers.

11. Le rapprochement entre Rimbaud et Pierre Quillard, poète et auteur dramatique français (1864-1912) aujourd'hui oublié, est pour le moins inattendu. Vers 1890, le Théâtre d'art, qui servira de champ d'expériences au symbolisme, monta les drames de Quillard, *La Fille aux coupés* et *L'Errante*.

12. «Le soir et les choses» (*op. cit.*, p. 56): «nuit, qui».

13. «Le regret» (*ibid.*, p. 122): «vie: / [...] ternissant l'allégresse ravie, / J'aurais [...] d'autres pareil, / [...] saisie, / Un navire quittant».
14. «J'ai si longtemps» (*ibid.*, p. 95-96): «charmé. // <trois strophes> // Mais ne t'en fais pas gloire en [...] Si tout de toi m'a plu, / Car, sache-le bien, seule, en serait responsable, / L'heure».
15. «As-tu songé» (*ibid.*, p. 110): «jour, / Je».
16. «Fantaisie» (*ibid.*, p. 90): «route, / [...] heureux, / Amour».
17. «Heure troublante» (*ibid.*, p. 50): «pelouse / Pendant que, follement [...] à qui la brise le lia.»
18. «Printemps» (*ibid.*, p. 48): «et chantante! / Que [...] l'alouette, / [...] Bondissants comme [...] cymbales, / [...] Grisés du».

PRÉFACE, JOVETTE BERNIER, *TOUT N'EST PAS DIT* (p. 477)

1. «*Tout n'est pas dit* de Jovette Bernier», *La Revue moderne*, vol. 10, n° 12, octobre 1929, p. 9; repris comme préface de *Tout n'est pas dit*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1929, p. 7-13.
2. Cela sert d'épigraphe au recueil. En quatrième de couverture, il est précédé d'un quatrain portant les initiales de l'auteur: «Puis j'ai repris mon cœur avec ses infortunes, / Ses amours angoissants et ses vaines rancunes. / J'ai coupé les lambeaux qui pendaient à sa chair, / Et pour le regarder, j'eus un regard plus cher.»
3. *Comme l'oiseau* (1926); voir *supra*, p. 307-313.

GONZALVE DESAULNIERS, *LES BOIS QUI CHANTENT* (p. 480)

1. «Préface», dans Gonzalve Desaulniers, *Les Bois qui chantent*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1930, p. 9-18; *Poètes de l'Amérique française*, t. II, p. 36-46.
2. Gonzalve Desaulniers (1863-1934), avocat et juge, journaliste, directeur de la *Revue canadienne* (1883-1889), fondateur du journal *Le National* (1889), fut l'un des fondateurs de l'École littéraire de Montréal. Avant *Les Bois qui chantent*, il n'avait publié qu'un recueil, intitulé *Pour la France* (1918).
3. Petits poèmes sur deux rimes et à refrain.
4. Recueils de décisions d'anciens juriconsultes romains, faits par ordre de l'empereur Justinien (482-565).

5. Pindare (518-438 av. J.-C.), auteur d'odes triomphales, *Les Épicénies*, dédiées aux athlètes vainqueurs dans les Grands Jeux grecs.
6. Alphonse de Lamartine.
7. Alfred de Vigny, «Le cor» («Dieu, que»), *Poèmes antiques et modernes* (1837).
8. Probablement «Le matin à La Malbaie» (*op. cit.*, p. 163).
9. «Le silence des bois» (*ibid.*, p. 128): «roseaux / Ou».
10. «Épître» (*ibid.*, p. 51-52): «déclives, / [...] fossés, bordés de fleurs tardives, / [...] tranquilles / [...] presque îles, / [...] genoux / Et».
11. Adolphe-Basile Routhier (1839-1920), poète, dramaturge, essayiste, avocat, auteur du poème «Ô Canada», devenu l'hymne national du Canada.
12. «Pour la France» (*op. cit.*, p. 177-178): «Écoute, l'angelus tinte [...] clocher, / <4 vers> / Comme [...] que grave elle [...] sauvages / Sonne».
13. Dans une lettre du 11 janvier 1931 à Alfred DesRochers, Dantin écrit: «Voilà un poète au moins qui n'a pas l'air de connaître la dèche!... Je me suis senti presque vain de voir ma prose attifée d'une si belle robe. Et les poèmes eux-mêmes y prennent une distinction aristocratique qui ne va pas mal, d'ailleurs, avec leur caractère intime. M. Désaulniers, par surcroît, m'a fait présent d'un exemplaire relié en plein cuir, avec ornement or, etc., qui a dû lui coûter des bidoux!...»

#### NOTRE LITTÉRATURE EST-ELLE MORTE? (p. 486)

1. «Notre littérature est-elle morte?», *L'Avenir du Nord*, 24 janvier 1930, p. 2; *Gloses critiques*, t. I, p. 201-210.
2. Voir *supra*, p. 399-406.
3. «Vous prétendez qu'il existe des lettres belges. Vous savez que cela est faux. Vous mentez avec beaucoup de grâce, et M. Anatole vous aurait volontiers reçu à la Villa Saïd. Il y a des littérateurs belges. Il y a Verhaeren, Rodenbach, Maeterlinck, Lemonier, et c'est tout. Mais nous, nous ne pouvons même pas nous glorifier d'un Verhaeren ou d'un Maeterlinck» (Claude Bâcle, «Ma première lettre à Louis Dantin», *L'Avenir du Nord*, 7 février 1930, p. 3).

DEUX OUVRAGES DE CRITIQUE PAR MAURICE HÉBERT ET HARRY BERNARD (p. 497)

1. «Chronique littéraire — Quelques livres de l'année dernière», *L'Avenir du Nord*, 21 mars 1930, p. 1; *Gloses critiques*, t. II, p. 29-37.

2. Edmond Lareau (1848-1890), essayiste et journaliste, auteur de la première *Histoire de la littérature canadienne* (1876). En 1877, il rassemble ses articles sous le titre *Mélanges historiques et littéraires*. Louis-Michel Darveau (1833-1875), journaliste, fondateur et rédacteur de *L'Observateur*, de *La Réforme* (1860) et de *La Tribune* (1863).

3. Maurice Hébert, *De livres en livres*, Montréal, Carrier, 1929, 251 p.; Harry Bernard, *Essais critiques*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1929, 196 p.

4. Maurice Hébert (1888-1960), poète et critique littéraire. Ses articles dans *Le Canada français* (1925-1939) seront réunis en trois volumes: *De livres en livres* (1929), *D'un livre à l'autre* (1932), *Les Lettres au Canada français* (1936).

5. Harry Bernard (1898-1979), journaliste, essayiste et romancier, auteur de *L'Homme tombé* (1924), *La Terre vivante* (1925), *La Maison vide* (1926), *Juana, mon aimée* (1931).

6. «Je regrette que Nelligan n'ait pas au moins démarqué la part imitative de son œuvre en donnant un cachet canadien à ses souvenirs étrangers, ou, plus généralement, qu'il n'ait pas pris plus près de lui ses sources habituelles d'inspiration. Sa poésie y eût gagné, certes, en personnalité et en vérité» (ENSO, p. 81).

7. *Les Sacrifiés* (1927), roman d'Olivier Carignan (voir *supra*, p. 328-333); *Chez nous* (1914), recueil de douze récits d'Adjutor Rivard; *Les Rapailages* (1916), «souvenirs» de Lionel Groulx.

LILL — ÉTUDE D'ÂME ENFANTINE PAR GAËTANE BEAULIEU (p. 503)

1. «Chronique littéraire — Quelques livres de l'année dernière — Lill», *L'Avenir du Nord*, 21 mars 1930, p. 1; *Gloses critiques*, t. II, p. 113-116.

2. *Lill. Étude d'âme enfantine*, Montréal, L'Éclaireur, 1929, 205 p.

3. Gaëtane Beaulieu, née en 1900, est la fille de Germain Beaulieu, membre fondateur de l'École littéraire de Montréal et ami de Dantin.

ALICE LEMIEUX, *POÈMES* (p. 506)

1. «*Poèmes par Alice Lemieux*», *L'Avenir du Nord*, 21 mars 1930, p. 1; *La Tribune*, 29 novembre 1930, p. 88; *Poètes de l'Amérique française*, t. II, p. 146-160.
2. Alice Lemieux, *Poèmes*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1929, 164 p.
3. «*Lamento*» (*ibid.*, p. 55): «*Songe que par [...] chagrin.*»
4. «*Avant l'Amour*» (*ibid.*, p. 23): «*corolles / Ô roses qui [...] l'Amour!*»
5. «*Les regards des enfants*» (*ibid.*, p. 73): «*ancêtres / [...] inconnus, qui n'ont pas besoin, pour naître, / [...]*».
6. «*À la nature*» (*ibid.*, p. 80): «*rêve, / [...] toujours. / [...] embraser, / [...]*».
7. «*Moments de rêve*» (*ibid.*, p. 49): «*vermeils, / [...] soleil! / [...] voiles.*»
8. *Ibid.*: «*mourir, / [...]*».
9. «*Sur le lac*» (*ibid.*, p. 138): «*rire.*»
10. *Ibid.*: «*Il fait bon [...] / Plus doux que.*»
11. Extraits de «*Quinze ans*» (*ibid.*, p. 21), de «*Hiver, comment veux-tu que je puisse t'aimer?*» (*ibid.*, p. 113) et de «*Solitude*» (*ibid.*, p. 35): «*par l'Infini, / [...] le cœur [...] / Et vaste... à [...] étoiles!*».
12. «*Avant l'Amour*» (*ibid.*, p. 23): «*Du rêve [...] troublés / [...] lumière. / [...]*».
13. «*Musique, berce-moi...*» (*ibid.*, p. 43): «*dits.*»
14. «*Parfums*» (*ibid.*, p. 93): «*parfums dont [...] rosiers, / [...] baisers; / [...]*».
15. «*Beau soir, tu me fais mal...*» (*ibid.*, p. 54): «*doux et calme, et musical! / [...] comprendre; / [...]*».
16. «*Près des derniers parfums...*» (*ibid.*, p. 100): «*amour? / <5 vers> / [...] de mes poèmes, / Et.*»
17. «*Je n'entends que le vent*» (*ibid.*, p. 29): «*Mon front lourd [...] pleurés...*»
18. «*Veux-tu me pardonner...*» (*ibid.*, p. 116): «*bleu? / <8 vers> / Pardonne-moi [...] un vers d'amour, sur.*»

19. «Billet» (*ibid.*, p. 132): femme / — Eut-elle [...] cieux — / Ne put jamais [...] mieux!»
20. «Pour toi» (*ibid.*, p. 154): «juillet; / [...] inquiet / C'était».
21. «Comme un bouquet de roses» (*ibid.*, p. 142): «lumière, / [...]».
22. L'orthographe fautive est de Dantin (voir aussi *supra*, p. 124): le titre du poème d'Alice Lemieux donne le prénom avec un seul «l».
23. «Pour que mon âme se résigne...» (*ibid.*, p. 65): «emporte, / [...] chemins: // Le meilleur baiser».
24. Pseudonyme de Claude-Henri Grignon, qui publiera, en 1933, un recueil d'articles sous le titre *Ombres et clameurs*.

ROSAIRE DION, *LES OASIS* (p. 516)

1. «Oasis par Rosaire Dion», *La Tribune*, 13 septembre 1930, p. 4; «Les Oasis par Rosaire Dion», *L'Avenir du Nord*, 3 octobre 1930, p. 1; *Poètes de l'Amérique française*, t. II, p. 115-128.
2. Rosaire Dion-Lévesque, *Les Oasis*, Rome, Desclée, 1931, 132 p.
3. *Les Trophées* (1893), recueil de cent-dix-huit sonnets, de José Maria de Heredia (1842-1905).
4. «Liminaire» (*op. cit.*, p. 10-11): «recueillement; / [...] subtiles, / [...] L'or, et la fumée, et [...] Ayant pour rythmes et couleur, / [...] — Sables d'or que le vent soulève // [...] Rêve —».
5. «Neige» (*ibid.*, p. 75): froids, / [...] d'avaries.»
6. «Bateau captif» (*ibid.*, p. 41): parfois quand [...] Comme un *aventurier* perdu dans le *Néant*. // [...] languissant, [...] frissonne, seule».
7. «L'invisible torrent» (*ibid.*, p. 117): «bruit c'est le Temps, ce vide c'est».
8. «Si je chante souvent» (*ibid.*, p. 104): «embrumés. / Si je *redis toujours* avec [...] automne, // [...]».
9. «Je ne t'ai jamais dit...» (*ibid.*, p. 52-53): «rongent; / [...] parfois *ma folie* et mes songes / [...] seuil de la *Mort*; / [...] frénésie, // *Longer* le jardin d'où l'*Éros* en éveil, / [...]».
10. «Printemps» (*ibid.*, p. 39): «printaniers, / [...] choses, // [...] beaux / [...] tombeaux!»

11. «Or, je fais des soleils» (*ibid.*, p. 31): «routes. / *Quand je veux les cueillir, je sens de chaudes gouttes / De sang perler aux doigts de ma folle vigueur. // [...] ciel, mon*».

12. *Ibid.*, p. 30: «Or, je fais [...] crevées. / [...] rayon d'*Idéal*, / [...] *Le Doute Universel*, cet».

13. Quand le recueil de Rosaire Dion-Lévesque obtiendra le Prix d'Action intellectuelle, Dantin s'empressera de féliciter l'auteur: «Vous voyez qu'en poésie comme en tout la poursuite obstinée et le travail persévérant finissent par atteindre le but. C'est au moins un des buts qui vous attireraient que vous avez atteint: la reconnaissance de votre talent poétique par vos compatriotes, et votre place bien reconnue dans le Canada littéraire. Je sais que vous en rêvez d'autres plus élevés encore, qui, eux, ne seront jamais atteints, parce qu'ils reculeront sans cesse, mais dont vous vous rapprocherez constamment, et dont votre recueil primé aujourd'hui marque une belle étape: cet art idéal et parfait dont le tourment n'est jamais apaisé, et qui ne souffre pas le repos... Mon conseil a été et sera toujours de ne rien relâcher de vos efforts vers une perfection plus haute, et de n'accepter les éloges et les récompenses que comme un encouragement à cela.»

#### LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE DANS LES CANTONS DE L'EST (p. 535)

1. Fondée en Provence en 1854 par sept poètes, dont Frédéric Mistral, cette école littéraire se proposait de redonner à la langue d'oc et aux dialectes occitans la popularité qu'ils connurent au Moyen Âge.

2. Tout au cours de la rédaction de ce recueil, Dantin avait prodigué ses commentaires à l'auteur. Le 3 février 1929, après en avoir lu certaines pièces, il écrit à DesRochers: «Si votre prochain volume nous donne beaucoup de ce lyrisme, vous aurez grimpé très haut dans notre parnasse. Vous y serez tout à côté de Nérée Beauchemin, quelle que soit la divergence d'inspiration ou de métier qui vous sépare; car le charme de *Beauchemin* vient aussi de ce qu'il met des idées sous des symboles. Seulement ses idées sont traditionnelles et timides: vous voulez les vôtres hardies et "brutales".» Le 15 août, il lui dit son impatience de lire ce «volume de vers champêtres conçus dans cet esprit réaliste qui en fera sûrement une nouveauté [...]. Je persiste à croire que les formes parnassiennes se prêtent peu en elles-mêmes à ces peintures frustes et simples (en fait je ne vois pas qu'aucun parnassien les ait tentées) mais

ce n'est pas une raison pour que vous ne réussissiez pas à nous donner en vers raffinés la sensation de choses brutales et en rythmes savants.»

3. Jules Tremblay (1879-1927). Voir *supra*, p. 251-253.

4. Voir *supra*, p. 442.

#### VARIANTES

TEXTE DE BASE: «Le Mouvement littéraire dans les Cantons de l'est», *La Tribune*, 29 novembre 1930, dans *Le Mouvement littéraire dans les Cantons de l'Est par Louis Dantin* suivi d'un *Essai de bibliographie sur les écrivains originaires des Cantons de l'Est ou auteurs de travaux se rapportant à notre petite province par Dr John Hayes, président de la Société historique des Cantons de l'Est*, Sherbrooke, *La Tribune*, 1930, p. 5-13.

VARIANTES: «Le Mouvement Littéraire dans les Cantons de l'Est», manuscrit, 11 f., ANQ, fonds Alfred DesRochers.

34 continu [R *envers* A *à*] la

36 elle [R *pourra s'exprimer* A *s'exprimera*] elle-même

48 Comme [R *premier*] résultat

59-70 regrette [A *fort*] de n'avoir [R *pas lu* A *pu lire*]. // [A <sur un autre feuillet> M. Aurèle Goyer <...> *saura y mettre!*] M. Myriel

71 variété *d'intérêts et d'études*. Dans

74 rare!) de

81 aussi. Il

86 homme, *bien genre*

94 à [R *vingt-huit* A *vingt-neuf*] ans

105 tout. [A *Elle fait le «reportage social.»*] Elle

114 livre, [A *Les Masques Déchirés*]. Car

118 soit [R <illisible> A *déjà*] un

120 tous [A *y*] poursuivent

122 française, [A *se montrent*] soucieux

136 dans [R *cette contrée* A *leur campagne*] l'action de *quelques-uns* de

144 cinquante *ans* qu'Adolphe

153 qui *a publié depuis* lors Mon

154 amours [R et] Dans

159 Beauregard les deux pôles, nord et sud, l'équateur de

160-171 poésie. [A <sur un autre feuillet> Enfin à côté de ces noms connus, il convient de mentionner [R que] plusieurs jeunes [A qui] ont en eux de riches prouesses: M<sup>lle</sup> Jeanne Grisé, de St-Césaire de Rouville, dont certains poèmes sont d'un sentiment tout à fait exquis; sa concitoyenne, M<sup>lle</sup> Cécile Chabot, qui a remporté la médaille d'or au concours de la Société des Poètes C.-F. en 1929; M. Denis Tremblay, de Sherbrooke, qui, à ses crayons [R d'architecte et] de dessinateur, ajoute assez souvent une plume de poète philosophique; [R etc.] M<sup>lle</sup> Berthe Guertin, maintenant de Joliette, mais native des Cantons de l'Est, [R qui joint l'originalité d'une Simone Routier au lyrisme d'une Éva Senécal, etc.] dont les vers joignent à un lyrisme chaleureux une touche tout à fait personnelle.] <Note: «Ce paragraphe devrait, il me semble, prendre place à la suite de ceux qui sont consacrés aux poètes. Voyez donc à raccrocher cela s'il vous plaît. J'édulcore l'appréciation de Berthe Guertin, parce que cette phrase paraît la placer au dessus de Simone Routier et d'Éva Senécal, puisque leurs qualités se trouvent fondues en elle... et comme je ne l'ai même pas lue...»> // Le

173 de [R l'ancienne Patrie A l'ancien «pays»], et

174 sherbrookoises, [R resteront A sont] une

177 décrivons: on trouve

183 noix que j'ai qualifié dans une autre étude [R comme] «l'un

184 romans [R qu'aient A de chez nous] qu'aient

186 œuvres [R déjà] nombreuses

192 Poésie [R pure <souligné>] et

193 Et [R ces noms sans nul doute n'épuisent pas le registre des lettrés A C'est] encore

196-227 mentale. [A <dactylographie sur un autre feuillet> La littérature d'imagination n'est pas la seule activité intellectuelle des Cantons de l'Est. Sans compter de nombreux et vigoureux orateurs, sacrés et profanes, il faudrait mentionner plus qu'en passant <...> année, [R que nous souhaiterions voir un jour exploitée par les écrivains d'imagination de l'est. Déjà] L'un des membres de cette société, l'abbé Albert Gravel, y a [A déjà] largement puisé pour écrire des monographies de diverses paroisses de l'est : Sainte-Praxède de Brompton, Saint-Edmond de Coaticook, [R Sainte Bibiane

de Richmond] et de nombreuses [R collaborations aux A études dans les] journaux et revues du pays. // Il faudrait aussi mentionner l'économie politique, dont l'un des premiers exposants [A au Canada], et peut-être le principal, M. Léon Gérin, est de la région par l'attachement et l'esprit, si ses fonctions de traducteur en chef [R des débats] aux Communes le retiennent la plupart du temps loin de sa ferme [R près] de Coaticook. M. Léon Gérin est le fils de Gérin-Lajoie, l'auteur de Jean Rivard, et fait partie de la Société Royale depuis [R une trentaine A nombre] d'années. // Il faudrait [R aussi mentionner A de même signaler] M. Léonidas Bachand, de Sherbrooke, secrétaire de l'Union Musicale, dont le dévouement à la musique fait un peu oublier qu'il est un délicat écrivain et un apôtre inlassable de la culture française dans [R la région de Sherbrooke A l'est]. Grâce à ses démarches, Sherbrooke aura cet hiver un cercle d'Alliance Française.] // Cette

232-240 d'idéal. // C'est un fait réjouissant et riche d'espoir à constater

«VIEUX DOC» (DOCTEUR) EDMOND GRIGNON, EN GUETTANT  
LES OURS (p. 544)

1. «En guettant les ours par Vieux Doc», *L'Avenir du Nord*, 12 décembre 1930, p. 1; *Gloses critiques*, t. II, p. 83-88.
2. Vieux Doc (pseudonyme d'Edmond Grignon, 1861-1939), *En guettant les ours*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1930, 238 p.

PRÉFACE, SIMONE ROUTIER, CEUX QUI SERONT AIMÉS (p. 549)

1. Simone Routier, *Ceux qui seront aimés*, Paris, Éditions Pierre Roger, 1931, 31 p. Préface de Louis Dantin (p. 5-6).

NORD-SUD PAR LÉO-PAUL DESROSINIERS (p. 552)

1. «Nord-Sud, roman canadien par Léo-Paul Desrosiers», *L'Avenir du Nord*, 29 mai 1931, p. 1; *Gloses critiques*, t. I, p. 113-126. L'article de Dantin devait paraître dans *Le Canada*, mais à la suite d'un malentendu, Dantin donna son article à *L'Avenir du Nord*. Dantin s'en était expliqué à Olivar Asselin, qui lui en tenait grief : «J'avais accepté de faire votre critique littéraire, tout en vous signalant le fait qu'on m'offrait le roman de Paul Desrosiers avec prière d'en faire l'étude; et je vous avais seulement demandé un peu de temps pour ce travail. Or, vous vous rappelez que, quelques jours après, alors que je m'étais déjà mis à l'œuvre, vous me fîtes redemander le volume illico, sans m'expliquer pourquoi; — et comme, naturellement, je ne

pouvais travailler sans avoir l'ouvrage sous les yeux, j'interprétai cela comme expression d'un changement dans vos projets, de votre désir de confier cette tâche à un autre, et je vous en écrivis dans ce sens. J'avais dû, dans l'espèce, me tromper sur vos intentions; car, très peu de temps après, en publiant une critique de *Nord-Sud*, vous en annonciez une autre de moi (ou j'ai cru que c'était de moi) qui devait bientôt suivre!... Et tout cela faisait une comédie d'erreurs assez curieuse, dont je n'ai jamais trouvé le fin fond et qui, d'ailleurs, est sans importance. Mais je souhaiterais détruire votre impression que j'ai refusé de travailler pour votre journal, et je suis sûr qu'il me suffit de faire ce rappel à vos souvenirs pour que nous tombions d'accord sur les faits» (lettre du 24 décembre 1932).

2. Léo-Paul Desrosiers, *Nord-Sud*, Montréal, Le Devoir, 1931, 217 p.

3. *Dictionnaire du bon langage* (1914) de l'abbé Étienne Blanchard.

LÉGIONNAIRE! PAR HENRI POULIOT (p. 562)

1. «*Le Légionnaire* par Henri Pouliot», *L'Avenir du Nord*, 5 juin 1931, p. 1; *Gloses critiques*, t. II, p. 105-112.

2. Henri Pouliot, *Légionnaire !... Histoire véridique et vécue d'un Québécois simple soldat à la Légion étrangère*, préface de Jean-Charles Harvey, Québec, s. é., 1931, 300 p.

3. Séraphin Marion, *En feuilletant nos écrivains*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, p. 162, à propos de l'ouvrage d'Arthur Beauchesne intitulé *Écrivains d'autrefois. Napoléon journaliste, Les Goncourt, Barbey d'Aurevilly, Stendhal, Flaubert, l'esprit de M. de Talleyrand* (Ottawa, Mortimer Co., 1930, 316 p.).

4. *Note de l'auteur*: «“Et si notre ‘patois’ devient trop difficile pour les académiciens, eh bien, tant mieux, c'est que nous aurons une langue à nous... Si les Français veulent nous lire, ils nous traduiront” (*Carquois*, p. 26). M. Pelletier croit expliquer un si étrange souhait en protestant que par “langue canadienne” il entend seulement notre “vocabulaire”; mais quelle différence cela fait-il? Le vocabulaire, c'est l'essence même d'une langue; c'est notre vocabulaire, tout autant que notre syntaxe, qu'ont souillé l'anglicisme et l'américanisme et qui, si on lui ouvrait les digues, formerait bientôt ce patois qu'il faudrait traduire. Et quel bien nous ferait une syntaxe française pour les vocables qui ne le seraient plus?»

## LA LANGUE FRANÇAISE, NOTRE INSTRUMENT D'EXPRESSION

## LITTÉRAIRE (p. 567)

1. «La langue française au Canada», discours prononcé par M. Louis Dantin, à Sherbrooke, à la réunion des poètes et écrivains canadiens», *L'Avenir du Nord*, 31 juillet 1931, p. 1; *Gloses critiques*, t. I, p. 169-177.
2. Horace (65-8 av. J.-C.), poète latin, auteur d'un *Art poétique* qui présente la poésie comme un élément essentiel de la civilisation, un idéal artistique permettant d'atteindre le vrai et le beau. Nicolas Boileau s'en inspira pour composer son *Art poétique*, dans lequel il résume les grands préceptes de la doctrine classique: d'entrée de jeu, Dantin fait allusion au Chant I (v. 147-182) de ce traité.
3. Dominique Bouhours (1628-1702), jésuite qui, après Vaugelas, exige le respect du bon usage et rejette tout archaïsme et tout néologisme. Outre des ouvrages hagiographiques, il a laissé des études sur la langue: *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (1671), *Doutes sur la langue française* (1674), *Remarques nouvelles sur la langue française* (1675).
4. Nérée Beauchemin, «Ma France», dans *Patrie intime*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1928, p. 142.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE PAR M<sup>GR</sup> CAMILLE ROY (p. 577)

1. «Histoire de la littérature canadienne de M<sup>GR</sup> Camille Roy», *L'Avenir du Nord*, 28 août 1931, p. 1-2; *Gloses critiques*, p. 39-50.
2. Camille Roy (1870-1943) fut titulaire de la chaire de littérature française (1895-1927) puis recteur (1924-1927) de l'Université Laval. Fondateur des revues *L'Enseignement secondaire au Canada* (1915) et *Le Canada français* (1918); auteur de nombreux ouvrages sur la littérature, notamment *Essais sur la littérature canadienne* (1907), *Nos origines littéraires* (1909) et, surtout, *Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française* (1918, 1920, 1923, 1925), qui deviendra *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française* (1928), puis *Histoire de la littérature canadienne* (1930), et qui connaîtra de nombreuses rééditions. À ceux qui lui avaient souvent reproché son indulgence envers les auteurs et leurs œuvres, il invoquait la nécessité pour une littérature encore jeune de voir ses efforts stimulés et ses initiatives encouragées. Et il n'hésitait pas à faire appel à «un bon juge en la matière», à savoir l'abbé Lionel Groulx, pour chanter ses propres louanges: «Nous savons que sa plume si souple, d'un doigté si merveilleux, et qui a l'air d'ondoyer sous le geste de la main, peut, si elle le veut, et s'il le faut, se

redresser très ferme et toute droite, et écrire les choses les plus cinglantes dans la langue la plus drue.»

3. Allusion à Albert Pelletier qui, dans *Égrappages* (p. 93-102), avait ridiculisé le style de Camille Roy, le qualifiant de «petit nègre» et l'accusant «d'étirer sa guimauve» jusqu'à la nausée.

4. Dans une lettre à Alfred DesRochers, du 2 mai 1930, Dantin écrit: «Je trouve l'ouvrage entier extrêmement bien fait, et ne partage pas du tout les opinions qui refusent à M<sup>sr</sup> Roy le tact et le discernement d'un réel critique. Il est possible qu'il ait divagué dans d'autres ouvrages; mais celui-ci est juste, modéré, pondéré, nullement excessif dans la plupart de ses admirations, et conçu dans un esprit large, avec une tolérance et une compréhension qui font honneur à une âme ecclésiastique. À part la part exorbitante qu'il y fait à son frère l'archevêque, par une piété fraternelle trop naïve, il y a dans ce manuel une mine d'informations justes et de jugements équitables sur l'armée tout entière de nos auteurs.»

5. L'abbé Charles-Honoré Laverdière (1826-1873), historien et professeur au Séminaire de Québec, fut un pionnier de l'érudition historique. Coauteur, avec l'abbé Casgrain, d'éditions des *Œuvres de Champlain*, des *Relations* et du *Journal des Jésuites*; on lui doit également un *Manuel d'histoire du Canada* (1873).

6. William Henry Drummond (1854-1907), auteur de poèmes qui traduisent en anglais l'idiome de l'habitant canadien-français. Son premier recueil, *The Habitant* (1897), connut un grand succès.

POUR UNE DOCTRINE PAR ÉDOUARD MONTPETIT (p. 585)

1. «Pour une doctrine par Édouard Montpetit», *L'Avenir du Nord*, 13 novembre 1931, p. 1; *Gloses critiques*, t. II, p. 51-70.

2. Édouard Montpetit, *Pour une doctrine*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, 255 p. Après des études en droit et en sciences politiques, à Montréal et à Paris, Édouard Montpetit (1881-1954) devient journaliste, puis professeur d'économie politique à l'Université de Montréal. Il sera professeur à l'École des hautes études commerciales, doyen de la Faculté des sciences sociales, économiques et politiques, puis directeur de l'Enseignement technique de la province de Québec. Ses études, parues pour la plupart dans la *Revue trimestrielle canadienne*, dont il était le rédacteur en chef, seront réunies en trois volumes, sous le titre *La Conquête économique* (1938, 1940, 1942).

3. Louis Adolphe Thiers (1797-1877), homme politique et historien français. Il est l'auteur d'une *Histoire de la Révolution* (1823-1827) et d'une *Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845-1862).

4. Le sociologue George Fitzhugh (1806-1881) est l'auteur d'essais pro-esclavagistes: *What Shall Be Done With Free Negroes. Essays Written for the Fredericksburg Recorder* (1851), *Cannibals All! Slaves without Masters* (1857) et *Sociology for the South or The Failure of Free Society* (1863).

5. L'encyclique *Casti connubii*, du 31 décembre 1930, traitait du «mariage chrétien considéré du point de vue de la condition présente»; elle comprenait un paragraphe intitulé «Les difficultés économiques qu'il faut résoudre», qui mettait l'accent sur la nécessité pour l'Église et l'État d'œuvrer ensemble au «relèvement des familles indigentes». Voir l'article de Dantin «Propriété privée: plaidoyer pour les idées claires» (*Les Idées*, septembre 1938, p. 129-141), dans lequel il préconise le passage de la propriété individuelle à la propriété collective.

JUANA, MON AIMÉE PAR HARRY BERNARD (p. 599)

1. «*Juana, mon aimée*, roman de M. Harry Bernard», *L'Avenir du Nord*, 26 février 1932, p. 1-2; *Gloses critiques*, t. II, p. 71-81.

2. Harry Bernard, *Juana, mon aimée*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, 212 p.

3. Voir Jean Bruchési, «Dans le monde des lettres. Trois romans», *La Revue moderne*, février 1932, p. 16-17.

4. Voir Valdombre (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), «Le dernier roman de M. Harry Bernard, *Juana, mon aimée*», *Le Canada*, 18 novembre 1931, p. 1, 9; repris dans *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, novembre 1931, p. 1, 8, et dans *Ombres et clameurs*, p. 195-204. Voir également Des Esseintes (autre pseudonyme de Claude-Henri Grignon), «Livres et revues. *Juana, mon aimée*», *La Revue populaire*, janvier 1932, p. 49-50; repris sous le titre «Le beau succès de *Juana, mon aimée*», *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 8 janvier 1932, p. 1, 6.

5. *Dans les ombres* (Montréal, Albert Lévesque, 1931, 150 p.), roman d'Éva Senécal; *Dilettante* (Montréal, Éditions Albert Lévesque, Librairie d'Action canadienne-française, 1921, 180 p.), roman de Claude Robillard; *Moment de vertige* (Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, 290 p.), roman de Maxine (pseudonyme de Marie-Caroline Taschereau-Fortier).

6. *La Chair décevante* (Montréal, Albert Lévesque, 1931, 137 p.), roman de Jovette-Alice Bernier. « Il y a dans *La Chair décevante* de Jovette, écrit Dantin à Rosaire Dion-Lévesque, le 21 février 1930, de la psychologie, de la finesse, un creusement de l'âme, avec un style personnel et neuf... Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais c'est une œuvre [...] le trouver immoral est plus que stupide : mais qu'attendre de nos étroits puritains? »
7. Harry Bernard, *Terre vivante*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, 214 p.
8. Voir *supra*, p. 497-502.
9. Voir *supra*, p. 552-557.

LUCIEN RAINIER, *AVEC MA VIE* (p. 607)

1. « *Avec ma vie*, poèmes par Lucien Rainier », *L'Avenir du Nord*, 1<sup>er</sup> avril 1932, p. 1 et 3 ; *Poètes de l'Amérique française*, t. II, p. 73-85.
2. Lucien Rainier, *Avec ma vie*, Montréal, Le Devoir, 1931, 164 p. Lucien Rainier, pseudonyme de l'abbé Joseph-Marie Mélançon (1877-1956), fut membre fondateur de l'École littéraire de Montréal.
3. Poème de guerre écrit au printemps de 1915 par le médecin-major canadien John McCrae, au lendemain de la bataille d'Ypres, et qui parut dans le journal londonien *Punch*, le 8 décembre 1915.
4. Extraits de « *Devant le monument de Jeanne Mance* », *op. cit.*, p. 68 (« *Maisonneuve / le concours* »), de « *À Louis Hyppolite La Fontaine* », *ibid.*, p. 77 et 78 (« *J'évoque La Fontaine en [...] parlementaire, / un jour [...] tant! // [...] audace, / n'avaient-ils [...] inhumain / de réduire [...] race / qu'un sort [...] main?...* ») et de « *Elles mouraient ainsi* », *ibid.*, p. 59 (« *sacrements, / agonise [...] atteinte... / [...] ses graves moments.* »).
5. Benvenuto Cellini (1500-1571), orfèvre, sculpteur florentin qui créa pour le roi de France plusieurs pièces d'orfèvrerie, dont une salière d'émail et d'argent (1543), aujourd'hui conservée au Musée de Vienne, représentant les deux divinités de la Terre et de la Mer.
6. Dans des notes pour un article sur « *Les limites du vers libre* », Dantin a relevé chez Hugo quelques jeux linguistiques « *folâtres* », « *réguliers de rythme* » bien qu'« *à peu près incompréhensibles* » : « *Mirlabobi, Surlabobo / Mirliton, miton, mitaine / Surlababi, mirlababo / Mirliton, miton, mitaine* », que lui-même a essayé d'imiter dans sa *Chanson*

*javanaise*: «Miserie! / Enolutam, cenotulam / Comme c'est court, ces rêves d'Islam».

7. «Le boniment» (*op. cit.*, p. 96): «dièze... / [...] pinsons, / *pour* vous [...] déplaise, / les refrains [...] // <Le deuxième et le troisième vers de cette strophe sont intervertis.> tous! / [...] dièze, / *nous* chantons ce que nous chantons!»

8. «Blanche-Biche» (*ibid.*, p. 124): «crainte, ni vergogne aucune, / [...] peut; // [...] mon *Rêve* riche / qui galope, depuis tantôt, / [...] château, / [...] *Blanche-Biche!*...»

9. Extrait de «Saisons mystiques» (*ibid.*, p. 14).

10. «Le chagrin du printemps» (*ibid.*, p. 104): «neuves...»

11. «Saisons mystiques» (*ibid.*, p. 26): «la *Mort* tenait».

12. *Ibid.*, p. 14: «âme et».

13. *Ibid.*, p. 17: «repentir; / [...]».

14. *Ibid.*, p. 20: «Maintenant, le [...] la *gaité* de».

ROBERT CHOQUETTE, *METROPOLITAN MUSEUM* (p. 615)

1. «*Metropolitan Museum* par Robert Choquette», *L'Avenir du Nord*, 29 avril 1932, p. 1-2; *Poètes de l'Amérique française*, t. II, p. 86-97.

2. *À travers les vents* (1925), voir *supra*, p. 278-288.

3. *La Pension Leblanc* (1927), voir *supra*, p. 339-246.

4. Robert Choquette, *Metropolitan Museum*, Montréal, Herald Press, 1931, 29 p., sur papier parchemin, avec treize bois gravés d'Edwin H. Holgate.

5. *Ibid.*, p. 6: «*n'est qu'une*».

6. Roi d'Assyrie (705-681 av. J.-C.) qui rasa Babylone en 691. Il fut assassiné par l'un de ses fils.

7. *Op. cit.*, p. 3-4: «Je suis l'Homme *Nouveau*, dernier [...] pensée... / [...] d'un *Dieu*, / [...] choses; / [...] dard, mortel / S'il frappe — et [...] tel, / [...] front: / [...] siffle: *Halte!*»

8. *Ibid.*, p. 7-8: «elle! / *Essor* de [...] vitres, jusqu'au ciel, / [...] tâche: / [...] rien, / [...] ardente. — / [...] aériens, / [...] stridente, / [...]».

«VIEUX DOC» (DOCTEUR) EDMOND GRIGNON, *QUARANTE ANS SUR LE BOUT DU BANC* (p. 624)

1. «*Quarante ans sur le bout du banc* par Vieux Doc», *L'Avenir du Nord*, 21 octobre 1932, p. 1; *Le Canada*, 9 décembre 1932, p. 2; *Gloses critiques*, t. II, p. 89-93.
2. Vieux Doc (pseudonyme d'Edmond Grignon), *Quarante ans sur le bout du banc*, Montréal, Beauchemin, 1932, 241 p.
3. *En guettant les ours* (voir *supra*, p. 544-548).

POUR LA SOCIÉTÉ DES NATIONS (p. 628)

1. «Pour la Société des Nations», *L'Avenir du Nord*, 9 décembre 1932; *Gloses critiques*, t. II, p. 151-160.
2. La Société des Nations fut créée en 1919 par les signataires du traité de Versailles, à l'instigation du président Wilson des États-Unis. Son but était le maintien de la paix et de la sécurité et le développement de la coopération entre les nations. Elle sera remplacée en 1946 par l'Organisation des Nations Unies.
3. Le 6 décembre 1932, Dantin écrit à Jean Bruchési : «Je viens d'envoyer à *L'Avenir du Nord* une défense de la Société des Nations que m'arrachaient positivement les sarcasmes constants d'Asselin et qui a soulagé ma conscience (mais ici je crains de me heurter un peu à vos propres idées!).»

PRÉFACE, GEORGES BOUCHER, *Je me souviens* (p. 635)

1. «Préface», dans Georges Boucher, *Je me souviens*, Montréal, Arbour et Dupont, 1933, 114 p.
2. Georges Alphonse Marcel Boucher (1865-1956) pratiquait la médecine à Brockton (Massachusetts), non loin de Boston. Sa sœur, Marcelle Boucher, en religion Marie de l'Incarnation, était religieuse ursuline à Québec.

AUX MARCHES DE L'EUROPE PAR JEAN BRUCHÉSI (p. 637)

1. «*Aux Marches de l'Europe* de Jean Bruchési», *L'Avenir du Nord*, 21 avril 1933, p. 1; *La Revue moderne*, vol. 14, n° 8, 15 juin 1933, p. 5; *Gloses critiques*, t. II, p. 95-104.

2. Jean Bruchési, *Aux Marches de l'Europe*, Montréal, Albert Lévesque, 1932, 322 p.

3. Dantin donne dans *La Revue moderne* une version abrégée de cet article, dont la suite se lit: «J'ai fait ailleurs quelques réserves sur des points isolés, sur certaines tendances de ce livre. J'ai reproché à M. Bruchési son attitude hostile envers l'esprit et les institutions modernes, ses regrets attardés pour un passé à jamais détruit, ses préférences pour les formes autocratiques, ses préventions contre des expériences sociales qui réclameraient tout au moins une neutralité attentive. Inutile de reprendre cette discussion de théories. Elle n'atteint pas d'ailleurs l'ensemble de cette œuvre. Des biais, des préjugés, se faisant jour ici et là, laissent intacte la grande masse des observations justes et des jugements équitables. Aux Marches de l'Europe demeure une œuvre étudiée, sérieuse qui nous fait pénétrer l'âme et l'histoire d'un monde lointain, qui explique les récentes menaces venues de ces Balkans, centenaires foyers de discorde, et d'où peut-être jailliront les prochains conflits.»

4. «Que de remarques à faire, par exemple, sur vos jugements à propos de la Pologne, écrit Dantin à Bruchési. Vous nous y montrez Pilsudski comme l'idole d'un peuple, son portrait vénéré partout, etc. Avec cela, vous admettez, dans votre livre même, que ce dictateur lutte sans cesse à couteaux tirés avec la diète, composée des élus du peuple polonais; et, depuis votre livre, les journaux sont remplis des protestations des juifs de Pologne contre une tyrannie odieuse, tyrannie dont plusieurs autres nations se sont émues, et des plaintes des éléments russes du pays, tout aussi maltraités et opprimés. La conclusion logique, c'est qu'il n'y a pas d'homme plus haï (ni probablement plus haïssable) en Pologne que le "grand maréchal", et qu'il se maintient au pouvoir par la seule force des baïonnettes» (cité dans *Louis Dantin*, p. 220).

5. «Non, je ne puis admettre que vous apportiez à vos études un esprit dégagé, objectif, écrit Dantin à Bruchési; on sent dans beaucoup de vos jugements la tendance préconçue, l'antipathie antécédente. Vous n'êtes même pas arrivé à regarder les Juifs comme "du monde" tout à fait; vous persistez, inconsciemment peut-être, à leur faire une place à part dans la création; vous voyez dans leur physionomie toutes sortes de choses infiniment curieuses, comme vous distinguez les bolchévistes à leur seul visage» (lettre du 4 février 1933).

6. Dantin déforme encore une fois l'orthographe d'un nom propre: il ne s'agit pas d'Einstein, mais d'Eisenstein (1898-1948), l'un des grands réalisateurs soviétiques de cinéma. Après avoir servi dans l'armée rouge durant la révolution (1916-1918), Eisenstein réalisa des films de propagande sur l'histoire de la révolution d'Octobre (1927). Plus tard, il filma des épopées patriotiques dont *Ivan le Terrible* (1944) reste la plus connue.

#### UNE LETTRE DE LOUIS DANTIN (p. 647)

1. «Une lettre de Louis Dantin», *L'Avenir du Nord*, 12 mai 1933, p. 1. Le texte de Dantin était précédé d'une note de la direction: «Notre directeur a reçu, ces jours-ci, de notre distingué collaborateur, M. Louis Dantin, une lettre personnelle que nous prenons sur nous de rendre publique. Son auteur, croyons-nous, ne nous en tiendra pas compte. Ce qui nous pousse à telle indiscrétion, le texte que nous reproduisons le révélera. Nous voulons cependant préciser notre but. Les éloges destinés à Maryse flattent autant le journal que sa collaboratrice. Nous l'admettons sans fausse humilité. Nous ajouterons cependant qu'ils n'eussent pas suffi, à eux seuls, à justifier la publication d'un document privé. Notre détermination naît de motifs autrement sérieux. L'opinion qu'émet Louis Dantin au sujet de la lettre du sénateur Dandurand aux Jeune-Canada vaut, croyons-nous, d'être propagée. Nous la faisons nôtre. Les considérations d'ordre général dont s'accompagne son appréciation d'un article de Maryse méritent également, à notre sens, d'être répandues. Nous voulons y contribuer. P. A.» (*L'Avenir du Nord*, 12 mai 1933, p. 1).

2. Raoul Dandurand, né en 1801, fut nommé au Sénat en 1898; il en devint le président en 1905. On lui doit la fondation, en 1907, de l'Union inter-parlementaire pour la paix.

3. Issu d'une assemblée publique organisée par des étudiants, le 19 décembre 1932, pour protester contre certaines nominations récentes d'anglophones et contre le refus de la monnaie bilingue par le gouvernement fédéral, le mouvement Jeune-Canada, où militaient, entre autres, André Laurendeau, Gérard Filion, Roger Duhamel et Dostaler O'Leary, s'élevait contre l'exploitation des richesses naturelles de la province par des trusts étrangers. «Les Jeune-Canada découvrent une à une toutes les mailles du filet tendu sur le pays canadien-français, qu'ils commencent

d'appeler, non plus la province de Québec, mais la Laurentie. Les Anglo-Canadiens tiennent solidement la finance, le commerce et l'industrie. Les Juifs élargissent leur place. [...] Le maire Rinfret, le sénateur Dandurand et d'autres personnages officiels assistent à la manifestation organisée par les organisations israélites à l'Aréna Mont-Royal pour protester contre l'antisémitisme hitlérien. À leur tour, les Jeune-Canada tiennent une assemblée au Gesù, pour protester contre cette démarche de chefs officiels qui n'ont point bougé lors de la persécution ontarienne» (Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, t. XXXIII, Montréal, Fides, 1961, p. 163-164).

4. M<sup>me</sup> Sinaï Lamarre, née Cécile Prévost. Son article portait sur *Trois lettres manquent!*, roman policier de Pierre Benjamin (pseudonyme de Joseph-Pierre-Alphonse Bourdon, né en 1912), journaliste à *L'Illustration*.

5. Allusion à l'article de Claude-Henri Grignon intitulé «Trois lettres manquent», dans *Le Canada* (4 mai 1933, p. 2), qui s'en prenait à l'article de Maryse et au roman de Pierre Benjamin.

PRÉFACE, WALT WHITMAN TRADUIT PAR ROSAIRE DION (p. 649)

1. «Préface», dans *Walt Whitman. Ses meilleures pages traduites de l'anglais par Rosaire Dion-Lévesque*, Montréal, Les Elzéviros, 1933, p. 11-18; «L'œuvre de Walt Whitman — Une préface de Louis Dantin», *L'Avenir du Nord*, 2 novembre 1933, p. 1; *Gloses critiques*, t. II, p. 143-149.

2. Le 4 décembre 1933, Dantin écrit à Rosaire Dion-Lévesque: «Au début de l'article, je dis l'Amérique de Whitman "filtrée en des cornues magiques", or les cornues ne filtrent pas. Mettez donc à la place "subtilisées" [variante 17] etc. Plus loin, je parle d'une "sagesse ésotérique, accessible aux seuls délivrés et qui reste fermée aux profanes". Mettez donc "close" [variante 60], histoire de sauver une syllabe (vous savez mon principe) et d'éviter du même coup un hiatus. Ce sont des vétilles qui me reviennent après coup et m'agacent de leurs reproches minuscules.»

3. Voir *supra*, p. 911, n. 9 et 10.

4. Dion-Lévesque connaissait la traduction de Larbaud et celle de Gide, mais il n'appréciait guère cette dernière, y décelant un désir inavoué de présenter Whitman comme «un homosexuel au premier degré» (lettre de Rosaire Dion-Lévesque à Alfred DesRochers, 27 décembre 1932).

## VARIANTES

TEXTE DE BASE : voir *supra*, n. 1 ; VARIANTES : manuscrit, 6 f., ANQ, fonds Rosaire Dion-Lévesque.

2 règles, aux ambiances qui

15 rêve, [R *est plus loin de New York et de ses habitants qu'elle ne l'est de Ninive ou de Babylone* A *est-ce New York, Chicago ou Ninive, ou Babylone ?*]  
C'est

17 astrale, passée à des prismes fantasques [R *filtrée* A *subtilisée*] en

27 crimes. Aucun homme, aucune femme, n'est

30 camarade, qui

39 ceux poussés au

44-48 mystique. // Et ce dernier mot nous

60 reste [R *scellée* A *close*] aux

66 saisir. // Comme poète, c'en est à peine un au

68 exigence [R *du*] métrique

69 défini. [R *Elle*]; encore

73 d'images. — C'est <...> négligée — Mais

78 magistrales. C'est qu'elle est d'une totale simplicité, d'une sincérité éclatante, d'une éloquence jaillie des fontaines vives de l'âme. C'est qu'elle

81 circonvolution timide. Par

84 Peu lui importe

89 choc direct [A *, immédiat,*] d'une

93-98 révéler. Et c'est

106 communion [R *intime*] avec

108 spontanée [R *,*] comme

113 composer [R *son* A *un*] portrait

114 de [R *sa poésie* A *l'œuvre*] // Ces

117 bien de [R *se substituer au poète* AR <illisible> A *se substituer à elles*] de [R *rien édulcorer, parer* A *les enjoliver ou édulcorer*]. Rendre

120 images; mais on peut dire qu'elle rend le son complet des stances qu'elle exprime, qu'elle nous

- 122 Whitman *authentique et vivant dans sa transposition française*  
 123 d'ailleurs *des mérites*  
 125 celle *des thèses qu'elle transmet* // « Camarades  
 126 touche [R à] ces  
 127 poèmes *porte les*  
 129 et [R *compose*] *rassemble*  
 130 qui *est, après*

RENÉ CHOPIN, *LE CŒUR EN EXIL — DOMINANTES* (p. 660)

1. « *Le Cœur en exil — Dominantes* par René Chopin », *L'Avenir du Nord*, 2 mars 1934, p. 1; *Poètes de l'Amérique française*, t. II, p. 57-72.
2. Berthelot Brunet contestera cette affirmation dans une « Lettre ouverte à M. Louis Dantin » (*L'Avenir du Nord*, 27 avril 1934).
3. René Chopin, *Dominantes*, Montréal, Albert Lévesque, 1933, 164 p.
4. *Le Cœur en exil*, Paris, Georges Crès, 1913, 179 p.
5. Le 30 mars 1934, Dantin écrit à René Chopin : « Vous ne sauriez croire depuis combien de temps je voulais faire cette étude de votre œuvre. L'occasion m'en avait manqué mais votre absence de mes recueils critiques était un des remords de ma vie littéraire. La publication de vos *Dominantes* et celle, prochaine, d'une seconde série des *Poètes d'Amérique française* m'ont finalement décidé à vous rendre la justice que je vous devais. »
6. « *Dementia Solis* » (*Le Cœur en exil*, p. 170-171) : « s'érige. // [...] et les lâches combats, / [...] races... / [...] Le *Vainqueur* glorieux. »
7. « *Blasphèmes en face du couchant* » (*Dominantes*, p. 59) : « s'humilie! Ô Phébus [...] orgueilleux! / [...] ».
8. « *Lune* » (*ibid.*, p. 65) : « Ohé, la Lune! [...] nymphéas? <16 vers> Les cils [...] temps, / [...] t'enrhumes / [...] étangs. // <10 vers> Ô visage [...] pâleur! »
9. *Ibid.*, p. 64 : « crime, / Et porte en lui l'enfer de son remords aigu? »
10. « *Feu printanier* » (*Le Cœur en exil*, p. 16) : « l'espace où tu vois, ample. »
11. « *Paysages polaires* » (*ibid.*, p. 65) : « convulsifs. / [...] lac. »
12. « *L'après-midi couleur de miel et fin d'automne* » (*Dominantes*, p. 26) : « automnal / <un vers> / [...] amical / [...] praline / <un vers> / [...] vois, là-bas, sur la haute colline / [...] s'illumine // Et. »

13. «Les lèvres» (*Le Cœur en exil*, p. 143-144): «Par le vierge et [...] de l'Été, / Vous [...] voluptés. // <une strophe> // J'aime [...] Ah! Combien me [...] Quand l'Amertume sur».

14. «Le plaisir d'entendre les grenouilles dans la campagne» (*Dominantes*, p. 114-115): «partout, / Les plus menues, / [...] comme des bourgeois verts, / [...] hivers. // [...] prairies, / [...] et le limon des marigots, / [...] sonne l'on dirait d'un [...] de chanterelles, / [...] aigu, / [...]».

15. On trouve dans le fonds Dantin une série de notes, pour la plupart au crayon, sur des bouts de papier rassemblés sous le titre «Les limites du vers libre». Il y retrace l'évolution des rythmes uniformes et des formes fixes vers «la délivrance du vers», à partir des innovations de La Fontaine, de Molière, de Quinault, de Racine, pour se dégager des mètres égaux, des rimes accouplées et des strophes, puis de celles de Hugo, de Coppée, de Rictus, pour s'affranchir des mots et des sujets nobles, de la périphrase. Mais il note: «Libérer le vers de tout rythme, de toute musique, c'est l'affranchir de ses organes mêmes, de sa chair et de ses os. C'est simplement n'en laisser que des ruines.»

#### LA POÉSIE ET LA CRITIQUE (p. 669)

1. «La poésie et la critique», *L'Avenir du Nord*, 4 mai 1934, p. 1; *Poètes de l'Amérique française*, t. II, p. 7-22.

2. *Poètes de l'Amérique française* (1930).

3. Ouvrage de Léon Daudet, paru en 1922.

4. Marcel Dugas, *Un Romantique canadien — Louis Fréchette, 1839-1908*, Paris, Éditions de la Revue mondiale, 1930, 295 p.

5. Dantin a transcrit tout le passage allant de «Ce n'est aider» jusqu'à la fin dans une lettre à Alfred DesRochers du 29 août 1933, avec la recommandation de «ne pas communiquer ces lignes avant qu'elles n'aient paru dans le volume. Inutile d'enrager d'avance ceux qu'elles pourraient viser...» En septembre, il lui communique «Un autre extrait de cette préface», qui va de «J'entends la poésie...» à la deuxième citation de Rimbaud, avec les variantes suivantes: «région où s'élèvent les collines [...] La poésie, pour moi comme je suppose, pour tout le monde, c'est la pensée, c'est le noyau, le germe [...] de grâce, d'ingéniosité [...] Vigny, Gautier, Rostand, Laforgue [...] le Bateau-Ivre, La Glu, et même Les Deux Gendarmes! Songez [...] brillante, revêtue de parure [...] devient le secours

la forme [...]. Et si tout cela [...] même; *parce que c'est* [...] problème, prend des airs de découverte, des images neuves, étincelantes.»

M<sup>lle</sup> MEDJÉ VÉZINA, *CHAQUE HEURE A SON VISAGE* (p. 680)

1. «Notes littéraires — *Chaque heure a son visage*», *L'Avenir du Nord*, 15 juin 1934, p. 1-2; *Poètes de l'Amérique française*, t. II, p. 180-193.
2. Berthelot Brunet, qui avait adressé à Dantin une «lettre ouverte» dans *L'Avenir du Nord* (27 avril 1934).
3. Medjé Vézina, *Chaque heure a son visage*, Montréal, Éditions du Totem, 1934, 159 p. Après un diplôme de l'Académie de musique de Québec, Medjé Vézina (1896-1981) devint publiciste à l'École d'art paysan de Québec, puis dirigea pendant vingt-six ans, avec Adrienne Choquette, la revue *Terre et Foyer*.
4. «Quand les dieux ont pleuré» (*ibid.*, p. 90): «ombreux, et [...] lumières. / [...] Viens, possède mon cœur, et ma chair, et mes yeux, / [...] s'enlace!»
5. «Le Désir, couleur d'épi d'or et de fruit» (*ibid.*, p. 27 et 28): «ciels, / [...] traqué; / <10 vers> / Choisir [...] envoûte, / [...] sang»
6. «Prière pour ma volonté» (*ibid.*, p. 46): «déclose, / Point de».
7. «Ô trains exténués de frénésie!» (*ibid.*, p. 23): «Ô trains tourmentant [...] désespoir s'exhume, / Bête [...] rivages; // <une strophe> // Quand».
8. Voir *supra*, p. 168-178.
9. «Vieille mâtüre, tristement endormie» (*op. cit.*, p. 71-73): «Ô Navire, [...] ailes? // <2 strophes> // Vois, [...] enflammées, / [...] éclats; tout [...] l'heure où le voyage est une âme [...] cieus: / Toute [...] grève. // Navire, éveille-toi! quitte [...] rêve. <9 vers> // Souviens-toi [...] folle / [...] irrités! <6 vers> / Qu'importe [...] de la Mort, / [...]»
10. «Jardin sous la pluie» (*ibid.*, p. 85-86): «L'heure a tu le cri vert des [...] outrageant / [...] chavire! / Emmêlement d'odeurs [...] sage!»
11. Extraits des poèmes «Ne quitte pas mon désir» (*ibid.*, p. 33); «Ô trains exténués de frénésie» (*ibid.*, p. 23); «Silences lourds de joie» (*ibid.*, p. 65): «de sa bouche [...] de ses baisers»; «Agenouillement» (*ibid.*, p. 49); «Stances à la poésie» (*ibid.*, p. 7): «De mon cœur»; «Carpe diem» (*ibid.*, p. 79): «Demain, ils [...] passive, aux».
12. Dantin écrit à Rosaire Dion-Lévesque: «L'article de Jovette [Bernier] me paraît pécher un peu par le vague de l'idée. Ce qu'il y a de curieux, c'est

que le premier quatrain de Medjé qu'elle cite avec admiration en est un que, dans ma critique, je déclare absurde: «Plus charnel que le vent qui projette l'abeille / contre l'églogue d'or.» Ni l'une ni l'autre de ces demoiselles ne paraissent avoir la moindre notion de ce qu'est une «églogue». Auriez-vous, par hasard, un dictionnaire français qui donnerait à ce mot un autre sens que celui de «poème pastoral»? Je ne crois pas qu'il en existe. Alors figurez-vous cette abeille que le vent projette contre un poème pastoral en or! Il y a plusieurs autres cocasseries de ce genre dans ces poèmes d'ailleurs si vibrants et quelquefois si bien écrits (lettre du 26 juin 1934, citée dans *Louis Dantin*, p. 187).

13. «Le désir, couleur d'épi d'or et de fruit» (*op. cit.*, p. 27): «Les doigts nus vers l'espoir, jeter le balot vile / Des souvenirs mauvais».

14. Extrait du poème «Après-midi» (*ibid.*, p. 35).

LA NATION CANADIENNE-FRANÇAISE PAR ALBERT LÉVESQUE (p. 688)

1. «*La Nation canadienne-française* par Albert Lévesque», *L'Avenir du Nord*, 13 juillet 1934, p. 1; *Gloses critiques*, t. II, p. 135-142.

2. Albert Lévesque, *La Nation canadienne-française: son existence, ses droits, ses devoirs*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1934, 161 p. Albert Lévesque (1900-1979) fonde, en 1924, la Librairie d'Action canadienne-française, où il cumulera jusqu'en février 1937 la double tâche de libraire et d'éditeur. Il publiera notamment *Gloses critiques* (1931 et 1935) et *Poètes de l'Amérique française* (1934), *La Vie en rêve* (1930), *Le Coffret de Crusoe* (1932), *Contes de Noël* (1936) et *L'Invitée* (1936) de Louis Dantin.

3. Voir Alfred DesRochers, «La nation canadienne-française. Son existence, ses droits, ses devoirs», *La Tribune*, 16 juin 1934, p. 4, et la réponse d'Albert Lévesque: «La nation canadienne-française, MM. Lévesque et DesRochers ne s'entendent pas encore», *La Tribune*, 23 juin 1934, p. 4. Claude-Henri Grignon, quant à lui, jugeait l'ouvrage de Lévesque «ridicule, mal composé et mal écrit: pâté indigeste de tous les restes tombés de la table d'un Montpetit, d'un Garneau, d'un Canadien passé et à venir». Il accusait Dantin de «s'aplatir» devant l'auteur et de «vanter» son livre par simple intérêt, parce que Lévesque était son éditeur («Notes pour un article», ANQ, fonds Claude-Henri Grignon, archives inédites).

4. La deuxième édition (1930) d'*À l'ombre de l'Orford* et *Paragraphes* (1931) ont paru à la Librairie d'Action canadienne-française.

PRÉFACE, JEAN CHARBONNEAU, *L'École littéraire de Montréal* (p. 697)

1. «Préface», dans Jean Charbonneau, *L'École littéraire de Montréal, ses origines, ses animateurs, ses influences*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, p. 7-13.
2. Voir *supra*, p. 383-398, et ENSO, p. 103-105.
3. *L'Âge de sang*, Paris, Alphonse Lemerre, 1921, 246 p. (voir *supra*, p. 233-243); *Les Prédestinés*, Montréal, Beauchemin, 1923, 223 p.; *L'Ombre dans le miroir*, Montréal, Beauchemin, 1928, 240 p.; *La Flamme ardente*, Montréal, Beauchemin, 1928, 240 p.
4. *Sur la borne pensive. L'Écrin de Pandore* ne paraîtra qu'en 1952: à Paris, chez Alphonse Lemerre.

## UN HOMME ET SON PÉCHÉ PAR CLAUDE-HENRI GRIGNON (p. 703)

1. «Un homme et son péché par Claude-Henri Grignon», *L'Avenir du Nord*, 17 mai 1935, p. 2; *Gloses critiques*, t. II, p. 125-134.
2. Voir *supra*, p. 399-406.
3. Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché*, Montréal, Éditions du Totem, 1933, 212 p.
4. Titus Maccius Plautus (v. 254-184 av. J.-C.), écrivain comique latin, auteur de *l'Aulularia* (*La Marmite*) qui a servi de modèle à Molière pour *L'Avare*.
5. Euclion, l'avare de *La Marmite* de Plaute.
6. Grésélidis (Griselda), héroïne d'un conte du *Décameron* de Boccace.
7. Claude-Henri Grignon, *Le Déserteur et autres récits de la terre*, Montréal, Éditions du Vieux Chêne, 1934, 221 p.

## L'AVENIR LITTÉRAIRE DE NOTRE JEUNESSE (p. 711)

1. «L'Avenir littéraire de notre jeunesse», *L'Avenir du Nord*, 4 octobre 1935, p. 6; *Gloses critiques*, t. II, p. 161-170. Dans *L'Avenir du Nord*, note de la rédaction: «Extrait du livre de M. Louis Dantin: *Gloses critiques*, Éditions Albert Lévesque, Montréal, 1935.»
2. C'est ce que fit Dantin quand, en février 1903, il annonça dans la *Revue canadienne* la parution prochaine de *Émile Nelligan et son Œuvre*.

DE PASCAL À PÉGUY. ÉTUDES DE CRITIQUE ET DE MORALE PAR GAILLARD DE CHAMPRIS (p. 719)

1. *Gloses critiques*, t. II, p. 117-123.
2. Henry Gaillard de Champris, *De Pascal à Péguy. Nouveaux essais de critique et de morale*, Québec, Éditions du Soleil, 1929, 293 p. Gaillard de Champris (1877-1956), auteur de trois ouvrages couronnés par l'Académie française, arriva au Canada en 1920 pour enseigner à l'École normale supérieure de l'Université Laval. À son retour en France, il publiera *Images du Canada français* (1947).

À PROPOS DE LÉON BLOY ET DES VÉHÉMENTS D'ÉCRITURE DE VALDOMBRE (p. 724)

1. *L'Avenir du Nord*, 27 mai 1938, p. 1; *Le Jour*, 4 juin 1938, p. 2.
2. Berthelot Brunet, «La paille de Léon Bloy», 21 mai et 4 juin 1938, p. 2.
3. Léon Daudet et Léon Bloy.
4. Paul-Louis Courier a écrit de nombreux pamphlets contre l'ordre politique et religieux établi par la Restauration. On lui doit une apologie du genre qu'il a illustré: *Le Pamphlet des pamphlets*. Dantin possédait ses œuvres, dans l'édition en trois volumes avec une préface de Francisque Sarcey (Paris, Librairie des bibliophiles, s. d.).

VOIX DE LA SOLITUDE PAR GEORGES BUGNET (p. 729)

1. «*Voix de la solitude* par Georges Bugnet», *L'Avenir du Nord*, 15 juillet 1938, p. 1-2.
2. Georges Bugnet, *Voix de la solitude*, Montréal, Éditions du Totem, 1938, 145 p.
3. Clovis Duval avait dédié à Dantin son recueil de sonnets *Les Aspects* (Saint-Lô, Scripta, 1936, 164 p.).
4. «Hymne à la nuit» (*op. cit.*, p. 27): «Rien, qu'un [...] donjon cerné / Par toi, de [...] immense.»
5. *Ibid.*, p. 28: «encore, / Fuyant dans l'espace et la nuit, / <3 vers> / Vers [...]».
6. *Ibid.*, p. 30: «l'image / [...] monde.»
7. *Ibid.*, p. 31: «nébuleuse; / [...] divine Tisseuse / [...] vêtements?»

8. « Au Golgotha » (*ibid.*, p. 56): « fallait — ainsi [...] monde — / Il [...] ».
9. « Hymne à la nuit » (*ibid.*, p. 41): « qu' *êtreindre* la matière; / [...] poussière, / Puis la fait retomber, sur ».
10. *Ibid.*, p. 44: « *Pareil* au [...] l'ombre, et ».
11. Clovis Duval, *op. cit.*
12. Jean de la Croix (1547-1591), poète mystique espagnol, auteur de *La Nuit obscure de l'âme*, du *Cantique spirituel* et de *La Flamme de l'amour*.
13. « Hymne à la nuit » (*op. cit.*, p. 26): « l'homme!... / ô grande mère, / Sorti [...] *Fossoyeur* / Qui »
14. *Ibid.*, p. 53: « immobile, à ».
15. *Ibid.*, p. 25 et 28: « lumière... // Les[...] opaque: // Pauvres[...] éternelle. »
16. « Des voix dans la nuit » (*ibid.*, p. 86): « *éphémères*: // Planètes [...] voiles. // Ou ».

LES ENGAGÉS DU GRAND-PORTAGE PAR LÉO-PAUL DESROSIER (p. 739)

1. « *Les Engagés du Grand-Portage* par Léo-Paul Desrosiers », *L'Avenir du Nord*, 30 septembre 1938, p. 1-2.
2. Voir *supra*, p. 522-561.
3. Léo-Paul Desrosiers, *Les Engagés du Grand-Portage*, Paris, Gallimard, 1938, 209 p.

MENAUD, MAÎTRE-DRAVEUR PAR FÉLIX ANTOINE SAVARD (p. 746)

1. « *Menaud, maître-draveur* par Félix-Antoine Savard », *L'Avenir du Nord*, 4 novembre 1938, p. 1-2.
2. Félix-Antoine Savard, *Menaud, maître-draveur*, Québec, Librairie Garneau, 1937, 265 p. L'ouvrage avait obtenu le prix David ex aequo avec *Les Engagés du Grand-Portage* de Léo-Paul Desrosiers.

TRENTE ARPENTS PAR RINGUET (p. 758)

1. « *Trente Arpents* par Ringuet », *L'Avenir du Nord*, 3 mars 1939, p. 1-2.
2. Ringuet (Philippe Panneton), *Trente Arpents*, Paris, Flammarion, 1938, 292 p.
3. Philippe Panneton (1895-1960) est né à Trois-Rivières. Il y pratiqua la médecine, puis enseigna à la Faculté de médecine de l'Université de

Montréal, avant d'occuper le poste d'ambassadeur du Canada au Portugal (1956-1960).

4. À Alfred DesRochers, Dantin écrit: «Ringuet est merveilleux! Enfin nous avons un roman canadien, et écrit par un Canadien qui en vaut la peine!» (lettre du 10 février 1939).

LA FAMILLE DELUSSON — THE DELUSSON FAMILY PAR JACQUES DUCHARME (p. 765)

1. «Le livre américain: *La Famille Delusson — The Delusson Family* par Jacques Ducharme», *Le Jour*, 22 juillet 1939, p. 2; repris dans *Textes de l'exode*, réunis et présentés par Maurice Poteet, Montréal, Guérin, 1987.

2. Jacques Ducharme, *The Delusson Family*, New York, Funk & Wagnalls, 1939. Journaliste en Nouvelle-Angleterre, Jacques Ducharme publiera, en 1945, une histoire des Franco-Américains intitulée *The Shadows of the Trees*.

LE BARON DE SAINT-CASTIN, CHEF ABÉNAQUIS PAR PIERRE DAVIAULT (p. 769)

1. «*Le Baron de Saint-Castin, chef abénaquis* par Pierre Daviault», *L'Avenir du Nord*, 19 novembre 1939, p. 2.

2. *Le Baron de Saint-Castin, chef abénaquis*, Montréal, L'Action canadienne-française, 1939, 219 p. Pierre Daviault (1899-1965) s'intéressa aussi bien à l'histoire qu'à la littérature et à la langue. Traducteur au Parlement, il fonda la *Nouvelle Revue canadienne* (1951).

3. Jean-Vincent d'Abbadie, baron de Saint-Castin (1652-1707). Lionel Groulx le présentait comme «le héros des montagnes acadiennes, le prince légendaire des tribus abénaquis» («Histoire acadienne», conférence donnée au Monument National de Montréal, le 30 mai 1917, à l'occasion de la «Soirée de Grand Pré» organisée par la Société Saint-Jean-Baptiste; publiée dans *Notre Maître le passé* (1924).

4. Cotton Mather est l'auteur d'une biographie de Phips: *Pietas in Patriam: the life of His Excellency Sir William Phips, knt.* (1697).

VITA, POÈMES PAR ROSAIRE DION-LÉVESQUE (p. 775)

1. «*Vita — Poèmes* par Rosaire Dion-Lévesque», *L'Avenir du Nord*, 2 février 1940, p. 1-2.

2. *Vita*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette [et] Éditions de l'Action canadienne-française, 1939, 127 p.
3. Voir *supra*, p. 516-528.
4. «*Vita*» (*op. cit.*, p. 11-12): «l'âme! / [...] brutaux / [...] étaux. // Et [...] vorace — // Le [...]».
5. «Je songe à tous ces corps» (*ibid.*, p. 75): «glaise. / [...] noirs. / [...] apaise. / [...] revoirs. // [...] jamais. / [...] étoiles. / [...] vie ardente, qui promet, / Et sans cesse *rabaisse ou soulève* des voiles.»
6. «*Vita*» (*ibid.*, p. 119): «Vibrante, tu [...] Mort. / [...] mondes. / [...] sondes, / <un vers> // Et [...] triomphes du.»
7. «Partir» (*ibid.*, p. 38): «Tout ce que *ciel et terre ont* de plus merveilleux. // L'esprit [...] Qui par [...] retenu / Se *fraye* des [...] grand *inconnu*.»
8. «Pour penser au temps...» (*ibid.*, p. 48): «*connaissent bien*, / <11 vers> / Pour [...] nature *impérissable, tenace, amoureuse et patiente*.»
9. «Offrande» (*ibid.*, p. 93): «lumière; / [...] obscur. // Je [...] vaine. // Je [...] dans *une urne couleur de nuit*.»
10. «La main se donne...» (*ibid.*, p. 95): «reprend / [...] nœud-coulant?»
11. «Inamorata» (*ibid.*, p. 91): «donné, / — Les [...] passionné — / Dans.»
12. Le 26 janvier 1940, Dantin écrit à Rosaire Dion-Lévesque: «Les éloges que je fais de l'œuvre sont l'expression d'une complète franchise et évitent jusqu'à l'ombre de la flatterie. Vous ne serez pas surpris d'y retrouver de légères réserves qui ne feront que mieux ressortir les éloges. À ce propos, croiriez-vous que moi-même j'avais été, non pas choqué ni scandalisé certes, mais porté à un doute purement artistique, par le ton ouvertement sensuel, et même sexuel, de deux ou trois de vos morceaux? Impression plutôt que jugement peut-être, et provenant, je crois, du contraste entre ce mode d'inspiration et celui de tous vos autres poèmes. Chose étrange, Charlotte Michaud [journaliste franco-américaine et amie de Dantin et de Dion-Lévesque] avait aussi un mot à ce sujet dans la lettre qu'elle m'a écrite; et sûrement ce n'est pas une prude!... Peut-être faut-il que les caresses charnelles soient exprimées, ou bien d'une manière franchement grossière et brutale, à la Verlaine, ou alors entourées de tant de voiles et de symboles mystiques qu'elles perdent toute objectivité matérielle et se noient dans une extase de l'esprit?... Il y a là des limites fort délicates et qu'il est très facile de dépasser... En tout cas il n'y a rien en cela qui doive

vous inquiéter fort, hors le fait que ces effusions pourront vous interdire l'entrée des couvents... »

13. «Stèle» (*op. cit.*, p. 36): «Ô l'enfantine [...] naïve, // De tant et tant de pleurs [...] tombeaux!»

14. «Pluies» (*ibid.*, p. 71): «fagots! / [...]».

#### DEUX ROMANS HISTORIQUES DU CANADA FRANÇAIS (p. 781)

1. «Deux romans historiques du Canada français: *Loups sous la Lune* (*Wolves Against the Moon*) par Julia Cooley Altrocchi et *Tranquille mon Capitaine attend* (*Quietly My Captain Waits*) par Evelyn Eaton», *Le Jour*, 22 juin 1940, p. 7.

2. James Fenimore Cooper (1789-1851), auteur de romans qui se déroulent parmi les tribus indiennes, *The Last of the Mohicans* (1826), *The Prairie* (1827), *The Pathfinder* (1840), *The Deerslayer* (1841), et de romans d'aventures maritimes.

3. L'abbé Louis Bethléem (1869-1940), auteur de *Romans à lire et à proscrire* (Paris, Revue des lectures, 1925, 475 p.).

4. Louis Phélypeaux, comte de Pontchartrain (1643-1727), fut contrôleur général des Finances et ministre de la Marine sous Louis XIV.

#### UN LIVRE CANADIEN: LES OPINIÂTRES PAR LÉO-PAUL DESROSNIERS (p. 787)

1. *Les Opiniâtres* par Léo-Paul Desrosniers», *L'Avenir du Nord*, 9 mai 1941, p. 2; «Un livre canadien: *Les Opiniâtres* par Léo-Paul Desrosniers», *Le Jour*, 10 mai 1941, p. 7.

2. Voir *supra*, p. 552-561 et 739-745.

3. Léo-Paul Desrosniers, *Les Opiniâtres*, Montréal, Imprimerie populaire, 1941, 222 p.

4. Allusion au roman d'Antoine Gérin-Lajoie. Dantin y a fait une allusion analogue à propos de Jean-Baptiste Delusson, «le Jean-Rivard de l'émigration américaine» (*supra*, p. 766).

#### LA CHINE DU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE RAVIVÉE PAR UN CANADIEN FRANÇAIS: LES VOYAGES DE MARCO POLO PAR ALAIN GRANDBOIS (p. 793)

1. «La Chine du XIII<sup>e</sup> siècle ravivée par un Canadien français: *Les Voyages de Marco Polo* par Alain Grandbois», *Le Jour*, 20 septembre 1941, p. 7.

2. À propos de *Essais critiques* de Harry Bernard, *supra*, p. 500.

3. Alain Grandbois, *Les Voyages de Marco Polo*, Éditions Bernard Valiquette, 1941, 230 p.
4. Sur les sources de l'ouvrage d'Alain Grandbois, voir l'édition critique par Nicole Deschamps et Stéphane Caillé dans la «Bibliothèque du Nouveau Monde» (Presses de l'Université de Montréal, 2000).
5. Publié à Hankéou en 1934, ce recueil comprend sept poèmes qui seront repris dans *Les Îles de la nuit* (1944). Voir Alain Grandbois, *Poésie I, II*, édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1990.
6. Voir Alain Grandbois, *Né à Québec* (1933), édition critique par Jean Cléo Godin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1994.

LES VELDER PAR ROBERT CHOQUETTE (p. 799)

1. «*Les Velder* par Robert Choquette», *Le Jour*, 11 octobre 1941, p. 7.
2. Voir *supra*, p. 278-288.
3. Voir *supra*, p. 339-346.
4. Robert Choquette, *Les Velder*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1941, 190 p.
5. L'ouvrage est la version romanesque du feuilleton radiophonique (1938-1942) du même titre, augmenté d'épisodes d'un autre feuilleton radiophonique intitulé *Métropole*.
6. Cet article s'achève sur un post-scriptum: «*Le Jour* est si hostile à tout mercantilisme que je ne puis, quoi que je fasse, y introduire le mot "profit". C'est bien la cinquième fois que ce mot, dans ma prose, se transforme en "projet" sous les doigts de ses typographes. Les protestations, les colères n'y font rien. Mes lecteurs auront deviné que, dans mon étude sur l'ouvrage du Rév. Tyrer [*Et Une Nouvelle Terre — And a New Earth* par Alfred Henry Tyrer], *Le Jour*, 27 septembre 1941, p. 7], c'est "profit" qu'il faut, non "projet", dans la phrase qui suit: "Tant que le profit sera le grand but des efforts au lieu de la production des biens pour l'avantage de tous" etc.»

RAPPELS PAR JEAN BRUCHÉSI (p. 805)

1. «*Rappels* par Jean Bruchési», *Le Jour*, 15 novembre 1941, p. 2.
2. Voir *supra*, p. 637-646.

3. Jean Bruchési, *Histoire du Canada pour tous. Le Régime français*, Montréal, Albert Lévesque, 1933.
4. Jean Bruchési, *Rappels*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1942, 154 p.
5. Oscar Dunn (1845-1885) fut rédacteur du *Courrier de Saint-Hyacinthe*, collaborateur au *Journal de Paris*, rédacteur de *La Minerve* et directeur de la *Revue canadienne*. Auteur d'un *Glossaire franco-canadien et vocabulaire de locutions vicieuses usitées au Canada* (1880) et de *Dix ans de journalisme* (1876).
6. Edmond de Nevers, pseudonyme d'Edmond Boisvert (1862-1906), économiste et politicologue, auteur de *L'Avenir du peuple canadien-français* (1896) et de *L'Âme américaine* (1900).
7. *L'Aiglon* (1900), drame en vers d'Edmond Rostand, dont le héros est le fils de Napoléon, le duc de Reichstadt.
8. Ernest Doin (1809-1891), né à Bourges en France, fut instituteur à Saint-Jean-sur-Richelieu (1842-1850) puis à Laprairie. Auteur de comédies (*Le Conscrit*, 1902; *Le Désespoir de Jocrisse*, 1871; *Les Deux Chasseurs et l'ours*, 1871) et de drames historiques (*La Mort du duc de Reichstadt, fils de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>*, 1878; *Joachim Murat, roi des Deux-Siciles*, 1879).
9. Valentin-Eugène Fléchier (1632-1710), évêque de Nîmes, célèbre par ses sermons et ses oraisons funèbres.

PENSÉES ET SOUVENIRS PAR FERNAND RINFRET (p. 811)

1. «Chronique des livres: *Pensées et souvenirs* par Fernand Rinfret», *L'Avenir du Nord*, 24 avril 1942, p. 1.
2. Fernand Rinfret (1883-1939), journaliste, rédacteur, puis directeur du *Canada* (1909-1926), fut élu député en 1920. Secrétaire d'État dans le gouvernement de Mackenzie King en 1926, élu maire de Montréal en 1932, puis député en 1935, il redevint secrétaire d'État en 1937. *Pensées et souvenirs* (Montréal, Beauchemin, 1942) parut trois ans après sa mort.

DE VILLEMARIE À MONTRÉAL PAR JEAN BRUCHÉSI (p. 816)

1. «*De Villemarie à Montréal* par Jean Bruchési», *Le Jour*, 28 novembre 1942, p. 5.
2. Jean Bruchési, *De Villemarie à Montréal*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1942, 154 p.
3. François Dollier de Casson, supérieur de la maison des Sulpiciens à Montréal (1678-1701), est l'auteur de la première *Histoire de Montréal*, manuscrit retrouvé à Paris, en 1844, par Pierre Margry, et qui fut publié

en 1868 par la Société historique de Montréal, puis, l'année suivante, dans la *Revue canadienne*.

4. Sœur Marie Morin (1649-1730), supérieure des Hospitalières de Ville-Marie, rédigea les *Annales de l'Hôtel-Dieu* (1697-1725).

PAGES DE CRITIQUE PAR JEAN-CHARLES HARVEY (p. 822)

1. Manuscrit d'une ébauche inédite, à propos de l'ouvrage de Jean-Charles Harvey, *Pages de critique* (Québec, Le Soleil, 1926, 187 p.), ANQ, fonds Louis Dantin.

#### VARIANTES

- 3 qui [R *fait*] lui-même [A *fait*] métier  
 7 franchise [R *absolue, totale* A *complète*], la  
 16 diplomatie. » [R *Il y a dans Labriche, on s'en souvient, un Auvergnat qui avait fait le même vœu chevaleresque et n'eut pas trop à s'en réjouir. Mais en tout cas, cela* A *Cette profession*] me  
 17 user [A *moi-même*] de  
 23 droit, [R *d'ailleurs*]  
 23 Harvey [R *réclame*] revendique  
 27 des [R *jugements* A *opinions*], le courage des [R *paroles* A *verdicts*], ne  
 30 sans [R *présence* A *influence*] externe  
 31 tout [A *sans doute*] et  
 33 des [R *concepts*] principes  
 35 œuvres, [A *le sens des valeurs esthétiques,*] la  
 42 au [R *dos* A *plat*] des  
 43 et [R *prétendent*] veulent  
 47 autorité, [R *et*] toute  
 48 une [R *belle* A *incorruptible*] candeur  
 49 met [A *peut-être, pour une chose si élémentaire,*] un  
 58 massue, [R *et*] réveille  
 67 s'empressait [R *autrefois* A *jadis*] à voir [A *administrer*] le  
 71 livre [A *même*] sans  
 73 dire [R *déclarer pauvre en y mettant* A *qu'il est insipide avec les précautions et*] les  
 78 comprendre [R *une œuvre*]; une

- 79 des [R *calembours* A *quolibets*]. Et  
 82 prêcher [R *aux critiques*] cette  
 83 généralement [R *dans la critique*] la politesse qui [R *semble* A *a l'air de*] décrier.  
 87 loin: «[R *Un écrivain parfait qui se croit tel*] Que  
 95 à [R *une œuvre féminine* AR *une auteur féminine* AR *une femme* A *une demoiselle*]: «[R *son instinct poétique lui fait commettre sur elle-même des indiscretions aux*]. À  
 99 tout! [R *Soyons francs: ce n'est pas non plus* AR *du dernier esprit* R *d'une extrême finesse. Probablement sans y songer.*]

## APPENDICES

## APPENDICE I (p. 829)

1. *Poètes de l'Amérique française. Études critiques*, Montréal, Éditions du Mercure, 1928, 1<sup>re</sup> série. Dantin y a rassemblé ses essais critiques parus de 1920 à 1928 dans *La Revue moderne* et *L'Avenir du Nord*. L'ouvrage débute avec l'article «À propos de *L'Anthologie des poètes canadiens*» et celui sur le *Nouveau Chansonnier canadien* de l'abbé F.-X. Burke. Il s'achève sur l'article consacré à *L'Anthologie haïtienne des poètes contemporains*.

## APPENDICE III (p. 838)

1. Manuscrit. Vers la fin de 1942, Dantin avait projeté de publier une troisième série de ses *Gloses critiques* sous le titre «Nouvelles gloses». Cet ouvrage devait se composer de trois parties («Quelques questions de l'heure présente»; «Quelques livres américains»; «Quelques ouvrages de chez nous») qui reprendraient ses derniers articles parus dans *Les Idées*, dans *L'Avenir du Nord* et, en grande partie, dans *Le Jour*.

## VARIANTES

15 race. [R *C'est pour encourager chez eux cette curiosité agrandie qu'il a fait place dans ce volume à des études dépassant nos horizons immédiats, à des critiques.* Et] Il

16 moins [R *étouffées* A *restreintes*], à

## APPENDICE IV (p. 839)

1. Edmond Dyonnet, «Artistes», *Les Débats*, 30 septembre et 7 octobre 1900.

## Bibliographie

### A – FONDS D'ARCHIVES

Archives de la famille Beaufaux (Bruxelles):

— Poème de six quatrains, sans titre, portant la dédicace «Avec les meilleurs vœux et le cordial souvenir de Louis Dantin». Ce poème correspondrait à «Jean-Pierre», mentionné dans *Poèmes d'outre-tombe* avec une note de Gabriel Nadeau : «Aurait été composé à l'occasion de la naissance de Jean-Pierre Henrion, qui fut baptisé le 22 avril 1930, et à la demande de la grand-mère de l'enfant, Charlotte Beaufaux. Je n'ai pu retrouver ce poème dont j'ignore le titre et que je crois perdu.»

— Ouvrages de Louis Dantin dédiés à Charlotte Beaufaux et à son fils.

Archives de l'Université de Montréal, fonds Louvigny de Montigny: lettres de Louis Dantin, dont la plupart ont été publiées («Vingt lettres inédites de Louis Dantin à Louvigny de Montigny», présentées par Réginald Hamel, *Le Devoir*, jeudi 8 avril 1965, p. 32).

Archives de l'Université de Sherbrooke, fonds Jean-Charles Harvey: quelques lettres de Louis Dantin.

Archives du Collège de Montréal — Bibliothèque du Petit Séminaire:

— «La goutte d'eau», poème en prose composé vers 1880, manuscrit.

— «Fragments choisis en prose et en vers des auteurs modernes — Canadiens et Français», anthologie composée vers 1880, manuscrit, 148 f.

Archives du Monastère du Saint-Sacrement à Montréal: documents concernant le père Eugène Seers, novice puis supérieur du couvent de Bruxelles.

Archives du Monastère du Très-Saint-Sacrement à Lommel (Belgique) : documents concernant le père Eugène Seers (1883-1894.)

Archives nationales du Québec — Centre d'archives de l'Estrie, fonds Alfred DesRochers : lettres de Dantin.

Archives nationales du Québec à Montréal, fonds Louis Dantin :

— «Curiosités littéraires», choix de textes (Mallarmé, Verlaine, Coppée, Nelligan) transcrits et commentés, manuscrit non daté, 5 f.

— Ébauche d'un «Sujet de conte de Noël» («Le plus beau rêve» ou «Marcus le Philosophe»), manuscrit non daté, 2 f.

— «La Muse du Guide — On voit Ce Qui Aurait Pu Être» — «Dans les Forêts du Maine», ébauche manuscrite, non datée, 1 f.

— Ébauche manuscrite d'une «vision» en vers et en prose, dans le style de «la Mystique des Mains de Georges Rodenbach» [«Lignes de la main», titre de la troisième section de *Vies encloses* (1896)], inspirée des paroles d'une vieille chanson française (*Lèv'ton pied, légère bergère*) parue dans le «Coin des enfants» de *La Presse* du 12 juin 1939, 2 f., et quelques bouts de papier agrafés à la coupure de *La Presse*.

Archives nationales du Québec à Montréal, fonds Gabriel Nadeau : correspondance de Louis Dantin avec Olivar Asselin, Germain Beaulieu, Harry Bernard, Jovette Bernier, Carmel Brouillard, Jean Bruchési, Robert Choquette, Émile Coderre, Pierre Dansereau, Alphonse Désilets, Rosaire Dion-Lévesque, Simone Routier, Charlotte Beaufaux, Léo Boismenu.

Archives nationales du Québec à Montréal, fonds Yves Garon.

Archives nationales du Québec à Montréal, fonds Nelligan-Corbeil.

Archives nationales du Québec à Montréal, fonds Rosaire Dion-Lévesque.

Bibliothèque nationale du Canada, fonds Louvigny de Montigny.

Bibliothèque nationale du Canada, fonds Marie Le Franc : une lettre de Dantin.

## B – ÉCRITS DE LOUIS DANTIN

## I – Livres

*Franges d'autel. Poésies de Serge Usène, Émile Nelligan, Lucien Rainier, Arthur de Bussières, Albert Ferland, J.-B. Lagacé, Amédée Gélinas, Louis Dantin, etc.* [Louis Fréchette], illustré de 18 grandes compositions et de 26 dessins de Lagacé, Montréal, 1900, 79 p.; réédition, avec une présentation par Réjean Robidoux, Montréal, HMH, «Documents littéraires», 1997, 122 p.

*Émile Nelligan et son Œuvre*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1903 [1904], viii — xxxiv — 164 p. La préface a d'abord paru dans *Les Débats*, 17 août 1902, p. 2; 24 août 1902, p. 2; 31 août 1902, p. 2; 7 septembre 1902, p. 2; 14 septembre 1902, p. 2; 21 septembre 1902, p. 3; 28 septembre 1902, p. 3; édition critique par Réjean Robidoux, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1997, 298 p.

*Poètes de l'Amérique française*, Montréal, Éditions du Mercure, 1928, 246 p.

*La Vie en rêve*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1930, 266 p.

*Le Mouvement littéraire dans les Cantons de l'Est par Louis Dantin*, suivi d'un *Essai de bibliographie sur les écrivains originaires des Cantons de l'Est ou auteurs de travaux se rapportant à notre petite province par le Dr John Hayes, président de la Société historique des Cantons de l'Est*, Sherbrooke, La Tribune, 30 p.; reprend un article paru sous le même titre dans *La Tribune*, le 29 novembre 1930.

*Chanson javanaise*, Samarang, Java, édition hors commerce tirée à 50 exemplaires, 1930, 16 p.

*Chanson citadine*, édition hors commerce tirée à 60 exemplaires, 1931, 26 p.

*Gloses critiques*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1931, 222 p.

*Chanson intellectuelle*, édition hors commerce tirée à 200 exemplaires, 1932, 8 p.

*Le Coffret de Crusocé*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1932, 174 p.

- Poètes de l'Amérique française* (2<sup>e</sup> série), Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1934, 193 p.
- Gloses critiques* (2<sup>e</sup> série), Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, 170 p.
- Contes de Noël*, Montréal, Éditions ACF, 1936, 116 p.
- L'Invitée*, Montréal, Éditions ACF, 1936, 16 p.
- Les Enfances de Fanny*, édition préparée par Rosaire Dion-Lévesque, Montréal, Chanteclerc, 1951, 286 p.; *Fanny*, trad. Raymond Y. Chamberlain, Montréal, Harvest House, 1978, 187 p.
- Poèmes d'outre-tombe*, édité par Gabriel Nadeau, Trois-Rivières, Éditions du Bien public, «Les Cahiers Louis Dantin», 1962, 164 p.
- Un Manuscrit trouvé à Kor-El-Fantin — Chanson-nature de Saint-Linoud*, édité par Gabriel Nadeau, Eleuthéropolis, Les Presses Idéales, «Les Cahiers Louis Dantin» (cahier hors-série), 1963.
- Les Sentiments d'un père affectueux*, édité et présenté par Gabriel Nadeau, Trois-Rivières, Éditions du Bien public, «Les Cahiers Louis Dantin», 1963, 59 p.

## II – Textes parus dans des journaux et des revues

- «Le froment de Bethléem» (poème en prose), *Le Très Saint-Sacrement* (Paris), vol. 14, n<sup>o</sup> 6, décembre 1889, p. 475-478; repris dans *Le Petit Messenger du Saint-Sacrement* (Montréal), janvier 1889, p. 22-25.
- «Héroïsme chevaleresque» (signé «Marjiotta»), *La Presse*, 30 mars 1897.
- «Le pélican» (poème non signé), *Le Petit Messenger du Saint-Sacrement*, avril 1898, p. 102-103; repris dans *Franges d'autel*.
- «Deus absconditus» (poème signé «Serge Usène»), *Le Petit Messenger du Saint-Sacrement*, juin 1898, p. 182-183; repris dans *Franges d'autel*.
- «Paysage» (poème signé «Serge Usène»), *Le Petit Messenger du Saint-Sacrement*, juillet 1898, p. 230-231; repris dans *Franges d'autel*.
- «Le nénuphar» (poème signé «Serge Usène»), *Le Petit Messenger du Saint-Sacrement*, août 1898, p. 230-231; repris dans *Franges d'autel* et, en partie, dans *Le Coffret de Crusoé*.

- «Les étoiles» (poème signé «Serge Usène»), *Le Petit Messager du Saint-Sacrement*, novembre 1898, p. 328-329; repris dans *Le Journal* (Montréal), 4 juin 1901, p. 5, dans *Franges d'autel* et, en partie, dans *Le Coffret de Crusoé*.
- «Ima summis» (poème signé «Serge Usène»), *Le Petit Messager du Saint-Sacrement*, février 1899, p. 40-41; repris dans *Franges d'autel*. Le verso du manuscrit de «Haute trahison — Pour le dernier numéro de *l'Avenir*» (paru dans *L'Avenir*, 21 octobre 1900) porte une autre version du premier diptyque, sous le titre «Eucharistie», signée «Louis Dantin».
- «Soleil d'hiver» (poème signé «Serge Usène»), *Le Petit Messager du Saint-Sacrement*, mars 1899, p. 76-77; repris dans *Franges d'autel* et dans *Le Coffret de Crusoé*.
- «Mysterium fidei» (poème signé «Serge Usène»), *Le Petit Messager du Saint-Sacrement*, avril 1899, p. 188-119; repris dans *Franges d'autel*.
- «Le voile» (poème signé «Serge Usène»), *Le Petit Messager du Saint-Sacrement*, mai 1899, p. 136-137; repris dans *Franges d'autel* et, en partie, dans *Le Coffret de Crusoé*, sous le titre «Mosaïque ancienne».
- «Le sonnet — Essai de critique sur M. Arthur de Bussières» (article signé «Henri Desjardins»), *Le Monde illustré*, 13 mai 1899, p. 22-33, et 20 mai 1899, p. 33-39.
- «L'hostie du maléfica — Légende chrétienne» (poème signé «Serge Usène»), *Le Petit Messager du Saint-Sacrement*, juin 1899, p. 180-184, juillet 1899, p. 218-248, août 1899, p. 243-248, septembre 1899, p. 265-270, octobre 1899, p. 298-303, décembre 1899, p. 361-367; repris dans *Franges d'autel* et dans *Le Coffret de Crusoé* (avec des variantes).
- «Âme-Univers» (poème), *Les Débats*, 10 juin 1900, p. 1; repris dans *Le Coffret de Crusoé*.
- «Sympathie astrale» (poème), *Les Débats*, 1<sup>er</sup> juillet 1900, p. 1; repris dans *Le Coffret de Crusoé*.
- «Pauline» (nouvelle), *Les Débats*, 22 juillet 1900, p. 3.
- «Chamberlain sur la sellette» (article), *Les Débats*, 29 juillet 1900, p. 7.

- «Retour de chasse» (poème), *Les Débats*, 12 août 1900, p. 2; repris dans *Le Coffret de Crusoé*.
- «Rose-Anne — Nouvelle cacounaise», *Les Débats*, 19 août 1900, p. 2; repris dans *La Revue moderne*, vol. 3, n° 9, 15 juillet 1922, p. 16-20, et dans *La Vie en rêve* sous le titre «Rose-Anne».
- «Haute trahison» (article), *Les Débats*, 12 août 1900, p. 1.
- «Optimisme» (poème), *Les Débats*, 2 septembre 1900, p. 2; repris dans *Le Coffret de Crusoé*.
- «Trente deniers», *Les Débats*, 30 septembre 1900, p. 4; repris dans *Poèmes d'outre-tombe*.
- «Artistes I, II» (article signé «Edmond Dyonnet»), *Les Débats*, 30 septembre et 7 octobre 1900.
- «Haute trahison» (poème, avec harmonisation de Frédéric Pelletier), *L'Avenir*, 21 octobre 1900, p. 1; repris dans *Poèmes d'outre-tombe* sous le titre «Pour le dernier numéro de *L'Avenir*», avec une note de Gabriel Nadeau: «Le titre, écrit de la main de Dantin, porte bien *dernier numéro*. En réalité, c'est dans le premier numéro que parut ce poème, comme l'a découvert le père Garon au cours de ses recherches sur Dantin.»
- «La locomotive 318» (récit), *L'Avenir*, 4 novembre 1900, p. 2; repris dans *La Revue moderne*, vol. 2, n° 12, p. 13-15, dans *La Vie en rêve* et dans *Le Jour*, 24 septembre 1938, p. 2.
- «Noël intime» (poème), *L'Avenir*, 23 décembre 1900, p. 2, et 15 janvier 1934, p. 4; repris dans *L'Avenir du Nord*, 23 décembre 1932, p. 2, et dans *Le Coffret de Crusoé*.
- «Évocation pour *Le Journal*. Légende de notre dessin frontispice» (poème signé «Serge d'Antan»), *Le Journal*, 24 juin 1901, p. 4; repris dans *Le Coffret de Crusoé*.
- «Le cléricanisme, voilà l'ennemi» (article signé «Pierre Vieux-temps»), *Les Débats*, 23 juillet 1902, p. 1.
- «Le risque» (conte), *Les Débats*, 27 juillet 1902, p. 2; repris dans *La Revue moderne*, 15 novembre 1922, vol. 4, n° 1, p. 8-10, et dans *La Vie en rêve*.

- «Le billet doux du carabin» (poème), *Le Terroir*, mai 1909, p. 134-135; repris dans *L'Avenir du Nord*, 15 juin 1923, p. 1, et dans *Le Coffret de Crusoé*.
- «La mort de Champlain» (poème), *Le Terroir*, juin 1909, p. 251-252; repris dans *Le Coffret de Crusoé*.
- «Bienvenue à *La Semaine*» (poème signé «Lucien Danet»), *La Semaine*, 24 juillet 1909; repris dans *Le Coffret de Crusoé* sous le titre «Pour le journal *La Semaine* (qui ne dura que trois semaines)». Une partie de ce poème se trouve au verso du manuscrit de «Stance païenne», dont un quatrain qui a été omis dans *Le Coffret de Crusoé*: «Mais en pareil cas, mon vieux comte, / Pour réjouir quelques bedeaux, / Va, je t'en conjure et j'y compte, / Ne va pas tendre l'autre... dos.»
- «M. Alphonse Beaugard», *La Revue moderne*, vol. 1, n° 12, 15 octobre 1920, p. 12-17; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. I.
- «*La Vieille Maison*», *La Revue moderne*, vol. 2, n° 1, 15 novembre 1920, p. 11-14; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. I.
- «Un siècle d'histoire poétique — À propos de l'*Anthologie des poètes canadiens*», *La Revue trimestrielle canadienne*, vol. 6, décembre 1920, p. 369-376; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. I.
- «*L'Anthologie haïtienne des poètes contemporains*», *La Revue moderne*, vol. 2, n° 2, 15 décembre 1920, p. 23-27; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. I.
- «*L'hiver sur la rue*» (poème), *La Revue moderne*, vol. 2, n° 3, 15 janvier 1921, p. 9; repris dans *Le Coffret de Crusoé*.
- «*Croquis laurentiens* par le Frère Marie-Victorin des Écoles Chrétiennes», *La Revue moderne*, vol. 2, n° 4, 15 février 1921, p. 8-10; repris dans *Gloses critiques*, t. I.
- «*Les Voix du cœur et de l'âme* de Marie Le Franc», *La Revue moderne*, vol. 2, n° 6, 15 avril 1921, p. 12-15; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. I.
- «*Quelques livres d'hier*», *La Revue moderne*, vol. 2, n° 7, 15 mai 1921, p. 13-16; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. I.

- «Monique — Brins d'herbe», *La Revue moderne*, vol. 2, n° 7, 15 mai 1921, p. 13-16.
- «Le désert» (poème), *La Revue moderne*, vol. 2, n° 7, 15 mai 1921, p. 6-7; repris dans *Le Coffret de Crusoé*.
- «Nos plus récents poètes», *La Revue moderne*, vol. 2, n° 8, 15 juin 1921, p. 10-12; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. I.
- «Plus qu'elle-même! Roman canadien par Luc Bédard et J.-Albert Foisy», *La Revue moderne*, vol. 2, n° 9, 15 juillet 1921, p. 11-13.
- «Chez nos ancêtres», *La Revue moderne*, vol. 2, n° 10, 15 août 1921, p. 10-13; repris dans *Gloses critiques*, t. I.
- «À propos de philosophie», *La Revue moderne*, vol. 3, n° 1, 15 novembre 1921, p. 10-12; repris en partie dans *Gloses critiques*, t. I.
- «Tu tousses» (récit), *La Revue moderne*, vol. 2, n° 11, 15 septembre 1921, p. 11-14; repris dans *La Vie en rêve* et dans *Le Jour*, 15 octobre 1938, p. 2.
- «Le Noël de Caroline» (conte), *La Revue moderne*, 15 décembre 1921, vol. 3, n° 2, p. 12-15; repris dans *La Vie en rêve* et dans *Contes de Noël*.
- «L'Âge de sang par Jean Charbonneau», *La Revue moderne*, vol. 3, n° 4, 15 février 1922, p. 9-11; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. I.
- «Sympathies» (récit), *La Revue moderne*, 15 mars 1922, vol. 3, n° 5, p. 12-15; repris dans *La Vie en rêve*.
- «Les nouveaux livres par Louis Dantin», *La Revue moderne*, vol. 3, n° 6, 15 avril 1922, p. 17-19; repris en partie dans *Poètes de l'Amérique française*, t. II.
- «Critique littéraire», *La Revue moderne*, vol. 3, n° 7, 15 mai 1922, p. 10-13; repris en partie dans *Poètes de l'Amérique française*, t. I.
- «*Le Coffret de Crusoé*» («Mon cœur», «Sympathie astrale», «Le château de l'âme», «Sagesse», «À une dame de Florence», «À une qui se croit seule», «Les berceaux», «Optimisme», «Le nénuphar», «Le petit nuage»), *La Revue moderne*, 15 septembre 1922, vol. 3, n° 11, p. 10-12.
- «Les Poèmes de cendre et d'or de Paul Morin», *L'Avenir du Nord*, 2 février 1923, p. 1; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. I.

- «Fabliau» (poème), *L'Avenir du Nord*, 6 juillet 1923, p. 1; repris dans *Le Coffret de Crusoé*.
- «Trois poèmes inédits d'Alphonse Beaugard», *L'Avenir du Nord*, 29 février 1924, p. 1.
- «À travers les vents», *L'Avenir du Nord*, 26 novembre 1926, p. 1; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. I.
- «Vieilles choses et vieilles gens — silhouettes campagnardes par Georges Bouchard», *L'Avenir du Nord*, 17 décembre 1926, p. 1; repris dans *Gloses critiques*, t. II.
- «La messe de Florent Létourneau» (conte), *L'Avenir du Nord*, 24 décembre 1926, p. 1; repris dans *La Vie en rêve* et dans *Contes de Noël*.
- «Chante, rossignol, chante — Poésies de Lionel Léveillé», *L'Avenir du Nord*, 14 janvier 1927, p. 1; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. I.
- «Antoine Gérin-Lajoie par Louvigny de Montigny», *L'Avenir du Nord*, 8 avril 1927, p. 1; repris dans *Gloses critiques*, t. II.
- «Miscellanées par Henri d'Arles», *L'Avenir du Nord*, 15 avril 1927, p. 1.
- «Comme l'oiseau — Poésies par Jovette-Alice Bernier — Québec — 1926», *L'Avenir du Nord*, 22 avril 1927, p. 1; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. I.
- «Notes littéraires — Châteaux de cartes par Hélène Charbonneau», *L'Avenir du Nord*, 6 mai 1927, p. 1; repris dans *Gloses critiques*, t. II.
- «Printemps» (récit), *L'Avenir du Nord*, 24 juin 1927, p. 1; repris dans *La Vie en rêve*.
- «Deux drames de M. Ernest Choquette — Madeleine — La Bouée», *Le Canada*, 2 décembre 1927, p. 4; repris dans *Gloses critiques*, t. I.
- «Sacrifiés, roman par Olivier Carignan», *Le Canada*, 30 décembre 1927, p. 4; repris dans *Gloses critiques*, t. I.
- «Médailles anciennes — Poème historique par Paul Gouin», *Le Canada*, 17 janvier 1928, p. 4; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. I.

- «*La Pension Leblanc* — roman par Robert Choquette», *Le Canada*, 8 février 1928, p. 4; repris dans *Gloses critiques*, t. I.
- «*Grand-Louis l'Innocent* — roman par Marie Le Franc», *Le Canada*, 23 février 1928, p. 4; repris dans *Gloses critiques*, t. I.
- «*Brièvetés* par M. Olivier Maurault, p.s.s.», *Le Canada*, 22 mars 1928, p. 4; repris dans *Gloses critiques*, t. I.
- «*An Outline of Canadian Literature* par Lorne Pierce», *Le Canada*, 8 mai 1928, p. 4; repris dans *Gloses critiques*, t. I.
- «*L'Art et la Morale*», *La Revue moderne*, vol. 9, n° 12, 15 septembre 1928, p. 211; repris dans *Gloses critiques*, t. I.
- «*Pour des cheveux*» (poème), *La Revue moderne*, vol. 9, n° 12, 15 octobre 1928, p. 12; repris dans *Le Coffret de Crusoé*.
- «*Les débuts de l'École Littéraire de Montréal*», *Le Canada*, 16 octobre 1928, p. 4, et 17 octobre 1928, p. 4; repris dans *Gloses critiques*, t. I.
- «*Le Secret de Lindbergh* par Claude-Henri Grignon», *Le Canada*, 7 novembre 1928, p. 4; repris dans *Gloses critiques*, t. I.
- «*Nérée Beauchemin. Sa dernière œuvre — Patrie intime*», *Le Canada*, 10 novembre 1928, p. 1; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. II.
- «*Cistus*» (conte), *Le Canada*, 22 décembre 1928, p. 4; repris dans *La Vie en rêve* et dans *Contes de Noël*.
- «*L'Immortel Adolescent* par M<sup>lle</sup> Simone Routier», *Le Canada*, 6 avril 1929, p. 4; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. II.
- «*L'Homme qui va...* par Jean-Charles Harvey», *Le Soleil*, 20 avril 1929, p. 24; repris dans *Gloses critiques*, t. I.
- «*Littérature canadienne-française — Après cent ans — 1829-1929*», *Le Canada*, 3 juillet 1929, p. 4, et 4 juillet 1929, p. 4; repris sous le titre «*Un siècle de littérature canadienne-française*» dans *La Revue moderne*, vol. 10, n° 9, 15 juillet 1929, p. 10, 11 et 55, et dans *Gloses critiques*, t. I.
- «*L'Offrande aux vierges folles d'Alfred DesRochers*», *Le Canada*, 20 août 1929, p. 4; repris dans *La Tribune*, 29 août 1929, p. 4, et dans *Poètes de l'Amérique française*, t. II.

- «*La Course dans l'aurore* par M<sup>lle</sup> Éva Senécal», *Le Canada*, 27 août 1929, p. 4, et 31 août 1929, p. 6; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. II.
- «Préface», dans Jovette Bernier, *Tout n'est pas dit*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1929, p. 7-13; repris sous le titre «*Tout n'est pas dit* de Jovette Bernier», dans *La Revue moderne*, vol. 10, n<sup>o</sup> 12, octobre 1929, p. 9.
- «La comète» (conte), *L'Avenir du Nord*, 22 décembre 1929, p. 1; repris dans *La Vie en rêve* et dans *Contes de Noël*.
- «Préface», dans Gonzalve Desaulniers, *Les Bois qui chantent*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1930, p. 9-18; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. II.
- «Notre littérature est-elle morte?», *L'Avenir du Nord*, 24 janvier 1930, p. 2; repris dans *Gloses critiques*, t. I.
- «Chronique littéraire — Quelques livres de l'année dernière — Lill», *L'Avenir du Nord*, 21 mars 1930, p. 1; repris dans *Gloses critiques*, t. II.
- «*Poèmes* par Alice Lemieux», *L'Avenir du Nord*, 12 septembre 1930, p. 1; repris dans *La Tribune*, 29 novembre 1930, p. 88, et dans *Poètes de l'Amérique française*, t. II.
- «*Oasis* par Rosaire Dion», *La Tribune*, 13 septembre 1930, p. 4; repris dans *L'Avenir du Nord*, 3 octobre 1930, p. 1, et dans *Poètes de l'Amérique française*, t. II.
- «Le mouvement littéraire des Cantons de l'Est», *La Tribune*, 29 novembre 1930, édition-souvenir publiée à l'occasion du vingtième anniversaire du journal; repris dans *Le Mouvement littéraire dans les Cantons de l'Est par Louis Dantin* suivi d'un *Essai de bibliographie sur les écrivains originaires de Cantons de l'Est ou auteurs de travaux se rapportant à notre petite province par le D<sup>r</sup> John Hayes, président de la Société historique des Cantons de l'Est*, Sherbrooke, *La Tribune*, 1930, p. 5-13.
- «*En guettant les ours* par Vieux Doc», *L'Avenir du Nord*, 12 décembre 1930, p. 1; repris dans *Gloses critiques*, t. II.

- «La triste histoire de Li-Hung-Fong» (poème), *L'Avenir du Nord*, 12 décembre 1930, p. 1; repris dans *La Vie en rêve*.
- «Préface», dans Simone Routier, *Ceux qui seront aimés*, Paris, Pierre Roger, 1931, p. 5-6.
- «Nord-Sud, roman canadien par Léo-Paul Desrosiers, *L'Avenir du Nord*, 29 mai 1931, p. 1; repris dans *Gloses critiques*, t. I.
- «Le Légionnaire par Henri Pouliot», *L'Avenir du Nord*, 5 juin 1931, p. 1; repris dans *Gloses critiques*, t. I.
- «La langue française au Canada», *L'Avenir du Nord*, 31 juillet 1931, p. 1; repris dans *Gloses critiques*, t. I.
- «Histoire de la littérature canadienne de M<sup>re</sup> Camille Roy», *L'Avenir du Nord*, 28 août 1931, p. 1-2; repris dans *Gloses critiques*, t. II.
- «Pour une doctrine par Édouard Montpetit», *L'Avenir du Nord*, 13 novembre 1931, p. 1; repris dans *Gloses critiques*, t. I.
- «Réri» (conte), *L'Avenir du Nord*, 18 décembre 1931, p. 1; repris dans *Contes de Noël*.
- «Préface» et «Post scriptum», dans Émile Nelligan et son Œuvre, 3<sup>e</sup> édition, Montréal, Imprimerie Excelsior, 1932, p. I-XXXIX.
- «Juana, mon aimée, roman de M. Harry Bernard», *L'Avenir du Nord*, 26 février 1932, p. 1-2; repris dans *Gloses critiques*, t. II.
- «Avec ma vie, poèmes par Lucien Rainier», *L'Avenir du Nord*, 1<sup>er</sup> avril 1932, p. 1 et 3; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. II.
- «Metropolitan Museum par Robert Choquette», *L'Avenir du Nord*, 29 avril 1932, p. 1-2; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. II.
- «Quarante ans sur le bout du banc par Vieux Doc», *L'Avenir du Nord*, 21 octobre 1932, p. 1; repris dans *Le Canada*, 9 décembre 1932, p. 2, et dans *Gloses critiques*, t. II.
- «Pour la Société des Nations», *L'Avenir du Nord*, 9 décembre 1932; repris dans *Gloses critiques*, t. II.
- «Aux Marches de l'Europe de Jean Bruchési», *L'Avenir du Nord*, 21 avril 1933, p. 1; repris dans *La Revue moderne*, vol. 14, n<sup>o</sup> 8, 15 juin 1933, p. 5, et dans *Gloses critiques*, t. II.

- «Une lettre de Louis Dantin», *L'Avenir du Nord*, 12 mai 1933, p. 7.
- «Préface», dans *Walt Whitman. Ses meilleures pages, traduites de l'anglais par Rosaire Dion-Lévesque*, Montréal, Les Elzévir, 1933, p. 11-18; réédition Presses de l'Université Laval, 1965; repris dans *L'Avenir du Nord*, 2 novembre 1933, p. 1, et dans *Gloses critiques*, t. II.
- «*Le Cœur en exil — Dominantes* par René Chopin», *L'Avenir du Nord*, 2 mars 1934, p. 1; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. II.
- «La poésie et la critique», *L'Avenir du Nord*, 4 mai 1934, p. 1; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. II.
- «Notes littéraires — *Chaque heure a son visage*», *L'Avenir du Nord*, 15 juin 1934, p. 1-2; repris dans *Poètes de l'Amérique française*, t. II.
- «Aux États-Unis», *L'Avenir du Nord*, 22 juin 1934, p. 1.
- «*La Nation canadienne-française* par Albert Lévesque», *L'Avenir du Nord*, 13 juillet 1934, p. 1; repris dans *Gloses critiques*, t. II.
- «Préface», dans Jean Charbonneau, *L'École littéraire de Montréal, ses origines, ses animations, ses influences*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, p. 7-13.
- «*Un Homme et son péché* par Claude-Henri Grignon», *L'Avenir du Nord*, 17 mai 1935, p. 2; repris dans *Gloses critiques*, t. II.
- «L'avenir littéraire de notre jeunesse», *L'Avenir du Nord*, 4 octobre 1935, p. 6; repris dans *Gloses critiques*, t. II.
- «Préface», dans Georges Boucher, *Je me souviens*, Montréal, Beauchemin, 1937, p. 1-2.
- «Alléluia! Cloches de Pâques» (poème), *L'Avenir du Nord*, 2 avril 1938, p. 1.
- «Fantôme de Pâques» (conte), *L'Avenir du Nord*, 2 avril 1938, p. 1.
- «Complainte du chômeur» (poème), *Le Jour*, 16 avril 1938, p. 4.
- «Tribune du lecteur: Opinion de Louis Dantin», *Le Jour*, 30 avril 1938, p. 4.
- «À propos de Léon Bloy et des véhémences d'écriture de Valdombre», *L'Avenir du Nord*, 27 mai 1938, p. 1; *Le Jour*, 4 juin 1938, p. 2.
- «Louis Dantin et Léon Bloy», *Le Jour*, 28 mai 1938, p. 1.

- «Processions», *L'Avenir du Nord*, 17 juin 1938, p. 2; poème déjà paru dans *Franges d'autel*.
- «*Voix de la solitude* par Georges Bugnet», *L'Avenir du Nord*, 15 juillet 1938, p. 1-2.
- «Sur une mazurka de Chopin» (poème), *L'Avenir du Nord*, 29 juillet 1938, p. 1.
- «Alchimie» (poème), *Les Idées*, vol. 8, juillet-août 1938, nos 1-2, p. 28.
- «*Gone with the Wind* par Margaret Mitchell», *Le Jour*, 20 août 1938, p. 2.
- «Propriété privée — Plaidoyer pour les idées claires», *Les Idées*, vol. 8, septembre 1938, p. 129-141.
- «*Les Engagés du Grand-Portage* par Léo-Paul Desrosiers», *L'Avenir du Nord*, 30 septembre 1938, p. 1-2.
- «Wilson et la paix de Versailles», *Le Jour*, 1<sup>er</sup> octobre 1938, p. 1.
- «*Dark River* par Nordhoff et Hall», *Le Jour*, 1<sup>er</sup> octobre 1938, p. 2.
- «Complainte sur un air orphelin», *L'Avenir du Nord*, 7 octobre 1938, p. 3.  
Le manuscrit, avec musique, porte la note : «Complainte sur un air ancien (ou pseudo ancien), car je crois l'avoir inventé, d'après d'obscures réminiscences.»
- «Descente canadienne aux enfers» (complainte), *L'Avenir du Nord*, 14 octobre 1938, p. 3.
- «*The Yearling* — *Le faon* par M. K. Rowlings», *Le Jour*, 29 octobre 1938, p. 1.
- «*Menaud, maître-draveur* par Félix-Antoine Savard», *L'Avenir du Nord*, 4 novembre 1938, p. 1.
- «La loi des salaires minima aux États-Unis», *Le Jour*, 12 novembre 1938, p. 1.
- «*My Son, My Son!* — *Mon fils, mon fils!* par Howard Spring», *Le Jour*, 26 novembre 1938, p. 2.
- «L'heure de l'âme» (poème), *Les Idées*, vol. 8, n<sup>o</sup> 6, décembre 1938, p. 344-346.
- «Un Dreyfus américain, Tom Mooney», *Le Jour*, 10 décembre 1938, p. 2.

- «M. Dantin nous écrit», *Le Travailleur* (Worcester, Mass.), 15 décembre 1938, p. 1.
- «Gare...», *Le Travailleur* (Worcester, Mass.), 18 décembre 1938, p. 1.
- «L'aventure de Léon Milhaud — Conte de Noël», *L'Avenir du Nord*, 23 décembre 1938, p. 1-2.
- «Benjamin Franklin d'après son dernier biographe [Carl Van Doren]», *L'Avenir du Nord*, janvier 1939, p. 1-2.
- «Nouvelle Anthologie de la poésie moderne [A New Anthology of Modern Poetry] par Selden Rodman», *Le Jour*, 25 janvier 1939, p. 4.
- «Aux États-Unis», *L'Avenir du Nord*, 27 janvier 1939, p. 1.
- «Sarah Cleghorn — "Quatrain" [extrait de « Through the Needle's Eye », *Portraits and Protests*, New York, Henry Holt & Co., 1917]» (poème traduit de l'anglais par Louis Dantin), *Le Jour*, 28 janvier 1939; repris dans *Poèmes d'outre-tombe*, p. 138.
- «Edna St. Vincent Millay — "Moriturus" et "To the Not Impossible Him" [extraits de *Collected Poems*, New York, Harper and Bros.]» (poèmes traduits de l'anglais par Louis Dantin), *Le Jour*, 28 janvier 1939 et 13 septembre 1941; repris dans *Poèmes d'outre-tombe*.
- «Trente Arpents par Ringuet», *L'Avenir du Nord*, 3 mars 1939, p. 1.
- «Rébecca par Daphné du Maurier», *Le Jour*, 18 mars 1939, p. 2.
- «Le Baron de Saint-Castin par Pierre Daviault», *L'Avenir du Nord*, 19 mars 1939, p. 2.
- «A Puritan in Voodoo Land — Une puritaine au pays du Vaudou par Edna Taft»; «Tell My Horse — Dites-le à mon cheval par Zora Neale Hurston», *Le Jour*, 25 mars 1939, p. 2.
- «The Laughing Odyssey — La Riante Odyssée par Eileen Bigland», *Le Jour*, 15 avril 1939, p. 4.
- «La Citadelle — The Citadel par A.J. Cronin», *Le Jour*, 29 avril 1939, p. 2.
- «Les Jours de nos années — Days of Our Years par Pierre van Paassen», *Le Jour*, 13 mai 1939, p. 2.
- «Chômage et paresse», *Le Jour*, 27 mai 1939, p. 8.

- «*Mes Mémoires — My Memoirs* par Edith Bolling Wilson», *Le Jour*, 3 juin 1939, p. 2.
- «*Lucienne — Lucien* par Vivian Parsons», *Le Jour*, 10 juin 1939, p. 2.
- «Chômage et réglisse», *Le Jour*, 17 juin 1939, p. 4.
- «Le chômage, dernier mot», *Le Jour*, 1<sup>er</sup> juillet 1939, p. 2.
- «Deux portraits de l'Allemagne nazie : *Mariée à un Allemand — I Married a German* par Madeleine Kent; *À l'assaut des étoiles — Reaching for the Stars* par Nora Waln», *Le Jour*, 15 juillet 1939, p. 2; repris dans *L'Avenir du Nord*, 29 septembre 1939, p. 1.
- «*La Famille Delusson — The Delusson Family* par Jacques Ducharme», *Le Jour*, 22 juillet 1939.
- «*Un chrétien en face des juifs [A Christian Looks at the Jewish Question]* par Jacques Maritain», *Le Jour*, 29 juillet 1939, p. 2.
- «*Grappes de colère — Grapes of Wrath* par John Steinbeck», *Le Jour*, 5 août 1939, p. 2.
- «*Le Livre des miracles — A Book of Miracles* par Ben Hecht», *Le Jour*, 12 août 1939, p. 2.
- «*Dessins en écarlate — Designs in Scarlet* par Courtney Riley Cooper», *Le Jour*, 19 août 1939, p. 2.
- «*Asile — Asylum* par William Seabrook», *Le Jour*, 26 août 1939, p. 2.
- «*Dessins nouveaux pour le vieux Mexique — New Design for Old Mexico* par Albert Phillips», *Le Jour*, 2 septembre 1939, p. 2.
- «*Aventures d'un jeune homme — Adventures of a Young Man* par John dos Passos», *Le Jour*, 9 septembre 1939, p. 2.
- «*Le Narcisse noir — Black Narcissus* par Rumer Godden», *Le Jour*, 16 septembre 1939, p. 2.
- «*Mon Journal au tribunal — My Day in Court* par Arthur Train», *Le Jour*, 23 septembre 1939, p. 2.
- «*Nous sommes dix — We Are Ten* par Fanny Hurst», *Le Jour*, 30 septembre 1939, p. 2.

- «*La Démocratie: aujourd'hui et demain — Democracy: Today and Tomorrow* par Eduard Bénès», *Le Jour*, 7 octobre 1939, p. 2; repris dans *L'Avenir du Nord*, 3 novembre 1939, p. 4.
- «*En Asie — Inside Asia* par John Gunther», *Le Jour*, 14 octobre 1939, p. 2.
- «*Après le courage — Next to Valour* par John Jennings», *Le Jour*, 21 octobre 1939, p. 2.
- «*Deux livres de Walt Whitman: Le Début de la route — The Start of the Road* par John Erskine; *La Pose de Walt Whitman — Walt Whitman's Pose* par Esther Shepard», *Le Jour*, 28 octobre 1939, p. 2.
- «*Guettez l'aube — Watch for the Dawn* par Stuart Cloete», *Le Jour*, 4 novembre 1939, p. 2.
- «*Roosevelt* par Emil Ludwig», *Le Jour*, 11 novembre 1939, p. 2.
- «*L'Ère incroyable — Incredible Era* par Samuel Hopkins Adams», *Le Jour*, 18 novembre 1939, p. 2.
- «*Enfants de Dieu — Children of God* par Vardie Fisher», *Le Jour*, 25 novembre 1939, p. 2.
- «*Un Puritain dans Babylone — A Puritan in Babylon* par William Allen White», *Le Jour*, 2 décembre 1939, p. 2.
- «*Évasion — Escape* par Ethel Vance», *Le Jour*, 9 décembre 1939, p. 2.
- «*Thoreau* par Seidel Canby», *Le Jour*, 16 décembre 1939, p. 2.
- «*Louis Dantin et la question sociale*», *Le Jour*, 16 décembre 1939, p. 2.
- «*Le Bonhomme Noël se rachète*», *L'Avenir du Nord*, 22 décembre 1939, p. 3.
- «*Sinadaba* par Elinor Mordaunt», *Le Jour*, 23 décembre 1939, p. 2.
- «*La Conquête du passé — Conquest of the Past*», *Le Jour*, 30 décembre 1939, p. 2.
- «*Kitty Foyle* par Christopher Morley», *Le Jour*, 6 janvier 1940, p. 2.
- «*Ma Vie — My Life* par Havelock Ellis», *Le Jour*, 13 janvier 1940, p. 2.
- «*Le Nazaréen — The Nazarene* par Sholom Ash», *Le Jour*, 20 janvier 1940, p. 2.
- «*Il en faut de toutes sortes — It Takes All Kinds* par Louis Bromfield», *Le Jour*, 27 janvier 1940, p. 2.

- «La vie américaine», *Le Jour*, 27 janvier 1940, p. 5.
- «Vita par Rosaire Dion-Lévesque», *L'Avenir du Nord*, 2 février 1940, p. 1.
- «Maud par Isabella Maud Rittenhouse», *Le Jour*, 3 février 1940, p. 2.
- «Deux points de vue américains: "La vie américaine par Louis Dantin" et "Les États-Unis et la guerre par Hunt"», *Le Jour*, 10 février 1940, p. 1.
- «Le Médecin du bon vieux temps — *The Horse and Buggy Doctor* par Arthur E. Hertsler», *Le Jour*, 17 février 1940, p. 2.
- «La vie américaine», *Le Jour*, 24 février 1940, p. 2.
- «Vingt pièces choisies du théâtre américain — *Twenty Best Pieces of the Modern American Theater* avec introduction par John Gassner», *Le Jour*, 2 mars 1940, p. 2.
- «La vie américaine», *Le Jour*, 9 mars 1940, p. 2.
- «Après maint été meurt le cygne — *After Many a Summer Dies the Swan* par Aldous Huxley», *Le Jour*, 16 mars 1940, p. 4.
- «Je crois — *I believe* par Clifton Cadigan», *Le Jour*, 30 mars 1940, p. 4.
- «Deux romans d'évasion morale: *Garde-moi le soleil — Save me the Sun* par Hassoldt Davis; *L'Île de M. Claude Lune — Mr. Moonlight Island* par Robert Dean Frisbie», *Le Jour*, 6 avril 1940, p. 4.
- «Chad Hanna par Walter Edmunds», *Le Jour*, 15 juin 1940, p. 4.
- «Fils du sol — *Native Son* par Richard Wright», *Le Jour*, 13 avril 1940, p. 4.
- «Je pense tout haut en Amérique — *I Think Aloud in America* par Odette Keun», *Le Jour*, 20 avril 1940, p. 4.
- «Henri Heine, paradoxe et poète — *Heinrich Heine, Paradox and Poet* par Louis Untermeyer», *Le Jour*, 27 avril 1940, p. 4.
- «Le Portrait de Jennie — *Portrait of Jennie* par Robert Nathan», *Le Jour*, 4 mai 1940, p. 4.
- «Verte était ma vallée — *How Green Was My Valley* par Richard Llewellyn», *Le Jour*, 11 mai 1940, p. 4.
- «Mr. Skeffington par Élisabeth», *Le Jour*, 18 mai 1940, p. 4.
- «J'ai perdu mon accent anglais — *I Lost My English Accent* par C. V. R. Thompson», *Le Jour*, 25 mai 1940, p. 4.

- «Deux romans surréalistes : *Kings Row* par Henry Bellaman ; *The Hamlet* par William Faulkner», *Le Jour*, 1<sup>er</sup> juin 1940, p. 4.
- «*L'Omnibus de Damon Runyon — Damon Runyon Omnibus*», *Le Jour*, 8 juin 1940, p. 4.
- «Deux romans historiques du Canada français : *Loups sous la Lune* [Julia Cooley Altrocchi] et *Tranquille mon capitaine attend* [Evelyn Eaton]», *Le Jour*, 22 juin 1940, p. 4.
- «*Vent, sable et tempête — Wind, Sand and Stars* [traduction de *Terre des hommes*] par Antoine de Saint-Exupéry», *Le Jour*, 29 juin 1940, p. 4.
- «*Les Vies étranges d'un seul homme — The Strange Lives of One Man* par Ely Culberston», *Le Jour*, 6 juillet 1940, p. 4.
- «*Lincoln parle — Lincoln Talks* par Emmanuel Hertz», *Le Jour*, 13 juillet 1940, p. 4.
- «*Les Trois-Ponts de Thorne Smith — The Thorne Smith Three-Deckers*», *Le Jour*, 20 juillet 1940, p. 2.
- «*Decade (1929-1939)* par Stephen Longstreet», *Le Jour*, 27 juillet 1940, p. 7.
- «Deux cahiers d'images exotiques : *J'épouserai l'aventure — I Married Adventure* par Osa Johnson ; *Nos Mille-et-Une-Nuits — Our Arabian Nights* par Ruth et Helen Hoffman», *Le Jour*, 3 août 1940, p. 7.
- «*Le Mauvais Livre du Frère Barnabé — The Wicked Book of Brother Barnabas*», *Le Jour*, 10 août 1940, p. 7.
- «*Le cœur est un chasseur solitaire — The Heart Is A Lonely Hunter* par Carson McCullen», *Le Jour*, 17 août 1940, p. 7.
- «*La Biographie d'une coquette sage : Madame de Récamier* par Henry Dwight Sedwick», *Le Jour*, 24 août 1940, p. 7.
- «*La Présidence aux États-Unis — The American Presidency* par Harold Laski», *Le Jour*, 31 août 1940, p. 7.
- «Deux romans psychologiques : *Les Cabines de Windless — Windless Cabins* par Mark van Doren ; *Gipsy* par Rumer Godden», *Le Jour*, 7 septembre 1940, p. 7.

- «Deux nouvelles sentimentales: *S'il fait beau — If It Proves Fair Weather* par Mrs. Isabel Paterson; *Éveille-toi mon cœur — Awake, My Heart* par Gerrie Thielens», *Le Jour*, 14 septembre 1940, p. 7.
- «Hans Zinsser — sans titre» [extrait de *As I Remember Him*, Boston, Little, Brown and Co., 1940]» (poème traduit de l'anglais par Louis Dantin), *Le Jour*, 21 septembre 1940; repris dans *Poèmes d'outre-tombe*.
- «Deux romans scandinaves: *La Servante Silja — The Maid Silja* par F. E. Sillanpaa; *Madame Dorthea* par Sigfrid Unset», *Le Jour*, 28 septembre 1940, p. 7.
- «*Les Confessions d'un individualiste — The Confessions of an Individualist* par William H. Chamberlin», *Le Jour*, 5 octobre 1940, p. 4.
- «Aux États-Unis, l'état des esprits», *L'Avenir du Nord*, 11 octobre 1940, p. 1.
- «*Étoiles sur la mer — Stars on the Sea* par F. van Wyck Mason», *Le Jour*, 12 octobre 1940, p. 2.
- «*Le Livre est sans retour — You Can't Come Home Again* par Thomas Wolfe», *Le Jour*, 19 octobre 1940, p. 2.
- «*Aventures d'un biologiste — Adventures of a Biologist* par J. B. S. Haldane», *Le Jour*, 26 octobre 1940, p. 2.
- «Deux romans régionaux: *Tamarack* par Edith Roberts; *Hors du brouillard — Out of the Fog* par Joseph C. Lincoln», *Le Jour*, 2 novembre 1940, p. 7.
- «*Miroir américain — American Mirror* par Halford E. Luccock», *Le Jour*, 9 novembre 1940, p. 7.
- «Roosevelt réélu», *L'Avenir du Nord*, 15 novembre 1940, p. 2.
- «*La Voie du pèlerin — Pilgrim's Way* par John Buchan», *Le Jour*, 16 novembre 1940, p. 7.
- «*Sac à tout mettre — Jackpot* par Erskine Caldwell; *Les Meilleures Nouvelles de l'année — Best Short Stories 1940*», *Le Jour*, 23 novembre 1940, p. 7.
- «*J'accuse!* par André Simone; *I Saw France Fall — J'ai vu tomber la France* par René de Chambrun», *Le Jour*, 30 novembre 1940, p. 7.

- «*Été tardif — New England Summer* par van Wyck Brooks», *Le Jour*, 7 décembre 1940, p. 7.
- «*Route d'Endor — Road to Endor* par Esther Barstow Hammand», *Le Jour*, 14 décembre 1940, p. 7.
- «*Voyage* par Charles Morgan», *Le Jour*, 21 décembre 1940, p. 2.
- «*Trelawny* par Margaret Armstrong», *Le Jour*, 28 décembre 1940, p. 2.
- «*Mark Twain en éruption — Mark Twain in Eruption*, préface par Bernard de Voto», *Le Jour*, 4 janvier 1941, p. 7.
- «*La Plume de plongeur — The Loon Feather* par Iola Fuller», *Le Jour*, 11 janvier 1941, p. 7.
- «*L'Aigle prussien sur l'Allemagne* par Otto Strasser; *J'ai payé Hitler — I Paid Hitler* par Fritz Thyssen», *Le Jour*, 17 janvier 1941, p. 2.
- «Deux recueils de contes symboliques: *La Longue Vallée — The Long Valley* par John Steinbeck; *Le Chasseur fou — The Crazy Hunter* par Kay Boyle», *Le Jour*, 18 janvier 1941, p. 7.
- «*Lettres notables de l'histoire — The World's Great Letters* recueillies par Lincoln Shuster», *Le Jour*, 25 janvier 1941, p. 7.
- «Deux romans de la vie russe: *La Famille — The Family* par Nina Federova; *Anyà* par Joy Davidman», *Le Jour*, 1<sup>er</sup> février 1941, p. 7.
- «*Harlem, métropole noire — Harlem, Negro Metropolis* par Claude McKay», *Le Jour*, 8 février 1941, p. 7.
- «*Robespierre l'incorruptible — Robespierre the Incorruptible* par Friedrich Sierblirg», *Le Jour*, 15 février 1941, p. 7.
- «*Médecin pour le peuple — A Doctor for the People* par Michael Shadid», *Le Jour*, 22 février 1941, p. 7.
- «*Ni liberté ni pain — Neither Liberty nor Bread*», *Le Jour*, 1<sup>er</sup> mars 1941, p. 7.
- «Deux contes fantastiques: *Le Survivant — The Survivor* par Dennis Parry; *Les amants se rejoignent — Lovers' Meeting* par Eleanor Smith», *Le Jour*, 8 mars 1941, p. 7.
- «*Ceux qui vont seuls — Who Walk Alone* par Perry Burgess», *Le Jour*, 15 mars 1941, p. 7.

- «Deux exposés de corruption civique: *La Perle des prairies — Gem of the Prairie* par Herbert Asbury; *Un défenseur public — Attorney for the People* par Hubert Hughes», *Le Jour*, 22 mars 1941, p. 7.
- «*Moisson de hasard — Random Harvest* par James Hilton», *Le Jour*, 29 mars 1941, p. 7.
- «*Fanny aux feux du gaz — Fanny by Gaslight* par Michel Sadleir; *Jennifer* par James Whitney», *Le Jour*, 5 avril 1941, p. 7.
- «*Nos Âmes libres — Our Free Minds* par Overstreet», *Le Jour*, 12 avril 1941, p. 7.
- «*H. M. Fulham Esquire* par John P. Marquand; *Le Remarquable André — The Remarquable Andrew* par Dalton Trumbo», *Le Jour*, 19 avril 1941, p. 7.
- «*L'Éternel Ulysse — Forever Ulysses* par C. D. Rodonacachi», *Le Jour*, 26 avril 1941, p. 7.
- «*Kabloona* par Gontran Poncins», *Le Jour*, 3 mai 1941, p. 7.
- «*Les Opiniâtres* par Léo-Paul Desrosiers», *L'Avenir du Nord*, 9 mai 1941, p. 2; repris dans *Le Jour*, 10 mai 1941, p. 7.
- «*Hester Roon* par Nora Lofts», *Le Jour*, 17 mai 1941, p. 7.
- «*Notre Vie — In This Our Life* par Ellen Glasgow; *Ce Mariage — This Marriage* par Edith Roberts», *Le Jour*, 24 mai 1941, p. 7.
- «*Benjamin Blake* par Edison Marshall», *Le Jour*, 31 mai 1941, p. 7.
- «*Heywood Brown, journaliste*, édition compilée par Heywood Hale Brown», *Le Jour*, 7 juin 1941, p. 7.
- «*Pré de montagne — Mountain Meadow* par John Buchan», *Le Jour*, 14 juin 1941, p. 6.
- «*Hommes et politique — Men and Politics* par Louis Fisher», *Le Jour*, 21 juin 1941, p. 2.
- «Ogden Nash — “A Child's Guide to Parents”, “Un tiers du Calendrier”, “The Japanese”, “The Egg”, “The Kitten”, “The Ant”, “The Cobra”, “The Turtle” [extraits de *The Face Is Familiar*, New York, Garden City Publishing Co.]» (poèmes traduits de l'anglais par

- Louis Dantin), *Le Jour*, 28 juin 1941, p. 3 ; repris dans *Poèmes d'outre-tombe*.
- « Whistle Stop — Arrêt sur signal, roman par Maritta Wolff », *Le Jour*, 5 juillet 1941, p. 7.
- « L'Usurpateur — The Usurper par Harry Harrison Kroll », *Le Jour*, 12 juillet 1941, p. 7.
- « Le matin brise le cœur — Dawn Breaks the Heart par William Daney ;  
Comptez avec le fleuve — Reckon with the River par Clark McKeekin »,  
*Le Jour*, 19 juillet 1941, p. 7.
- « Le Roman américain — American Fiction par Josep Warren Beach »,  
*Le Jour*, 26 juillet 1941, p. 3.
- « Trois pièces de théâtre — Three Plays par William Saroyan », *Le Jour*,  
2 août 1941, p. 7.
- « Le Livre des mystères — The Mystery Book, une collection de six  
nouvelles », *Le Jour*, 9 août 1941, p. 3.
- « Maigret à la rescousse — Maigret to the Rescue par Georges Simenon »,  
*Le Jour*, 9 août 1941, p. 3.
- « Lanterne sur la levée — Lantern on the Levee par William A. Percy »,  
*Le Jour*, 16 août 1941, p. 7.
- « Une Anthologie de nouvelles brèves — Great Short Novels, préface de  
Edward Weeks », *Le Jour*, 23 août 1941, p. 7.
- « Jours à Berlin — Berlin Diary par William L. Schirer », *Le Jour*, 30 août  
1941, p. 7.
- « Deux romans d'aventures mystiques : Les Clefs du royaume — The Keys  
of the Kingdom par A. J. Cronin ; Le Révérend Ben Pool — The Reverend  
Ben Pool par Louis Paul », *Le Jour*, 6 septembre 1941, p. 7.
- « Conrad Aiken — "The Day Ended" [extrait de « The Pilgrimage of  
Festus », *Selected Poems*, New York, Charles Scribners's & Sons,  
1929] » (poème traduit de l'anglais par Louis Dantin), *Le Jour*,  
13 septembre 1941 ; repris dans *Poèmes d'outre-tombe*.
- « Stephen Vincent Benet — John Brown's Body [extrait du Livre VIII, *John  
Brown's Body*, New York, Farrar & Rinehart, 1929] » (poème traduit

de l'anglais par Louis Dantin), *Le Jour*, 13 septembre 1941; repris dans *Poèmes d'outre-tombe*.

«Robert Tristram Coffin — "A Boy, A Lake, A Sun" [extrait de *Strange Holiness*, New York, Macmillan Co., 1935]» (poème traduit de l'anglais par Louis Dantin), *Le Jour*, 13 septembre 1941; repris dans *Poèmes d'outre-tombe*.

«Amy Lowell — "A Rhyme Out of Motley" [extrait de *What's O'Clock*, Boston, Houghton Mifflin]» (poème traduit de l'anglais par Louis Dantin), *Le Jour*, 13 septembre 1941; repris dans *Poèmes d'outre-tombe*.

«Leonora Speyer — "Let not my death be long" [extrait de *Fiddler's Farewell*, 1926]» (poème traduit de l'anglais par Louis Dantin), *Le Jour*, 13 septembre 1941; repris dans *Poèmes d'outre-tombe*.

«*Une Anthologie de poèmes primés — Pulitzer Prize Poems*, compilée par Marjorie Barrow», *Le Jour*, 13 septembre 1941, p. 7.

«La Chine du XIII<sup>e</sup> siècle ravivée par un Canadien français, *Les Voyages de Marco Polo* par Alain Grandbois», *Le Jour*, 20 septembre 1941, p. 7.

«*Et une nouvelle terre — And a New Earth* par Alfred Henry Tyrer», *Le Jour*, 27 septembre 1941, p. 7.

«*Non sans péril — Not without Peril* par Marguerite Allis; *Non sans honneur — Not without Honor* par Vivian Parsons», *Le Jour*, 4 octobre 1941, p. 7.

«*Les Velder* par Robert Choquette», *Le Jour*, 11 octobre 1941, p. 7.

«*Le soleil est ma perte — The Sun Is My Undoing* par Marguerite Steen», *Le Jour*, 18 octobre 1941, p. 2.

«*L'Étrange Femme — The Strange Woman* par Ben Ames Williams», *Le Jour*, 1<sup>er</sup> novembre 1941, p. 7.

«*Un Trésor de biographie — A Treasury of Biography* par Edgar Johnson», *Le Jour*, 8 novembre 1941, p. 2.

«*Rappels* par Jean Bruchési», *Le Jour*, 15 novembre 1941, p. 2.

«*En quête - Quest* par Leopold Infeld», *Le Jour*, 22 novembre 1941, p. 2.

- «Hommage posthume de Dantin à Nelligan», *Le Jour*, 29 novembre 1941, p. 7.
- «Hitler ne peut subjuguier la Russie — Hitler Cannot Conquer Russia», *Le Jour*, 29 novembre 1941, p. 7.
- «Deux traductions de romans étrangers: *Quand le siècle était neuf* — *The Century Was Young* par Louis Aragon [*Les Voyageurs de l'impériale*, traduit par Hanna Josephson]; *Judith Madrier* par Henri Troyat [traduit par James Whitall]», *Le Jour*, 6 décembre 1941, p. 7.
- «Mon dernier million de lecteurs — *My Last Million of Readers* par Émile Gauvreau», *Le Jour*, 13 décembre 1941, p. 7.
- «Les Collines au delà — *The Hills Beyond* par Thomas Wolf», *Le Jour*, 20 décembre 1941, p. 2.
- «Sauvage est le bayou — *Wild Is the River* par Louis Bromfield; *Division Saratoga - Saratoga Trunk* par Edna Ferber», *Le Jour*, 27 décembre 1941, p. 7.
- «Honorable Ennemi — *Honorable Enemy* par Ernest O. Hauser», *Le Jour*, 3 janvier 1942, p. 7.
- «Éducation barbare par Claire Goll», *Le Jour*, 10 janvier 1942, p. 3.
- «Deux carnets de réminiscences légales: *L'Arête du hareng* — *Backbone of the Herrin* par Curtis Bok; *Hommes de loi* — *Attorneys at Law* par James Reid Parker», *Le Jour*, 25 janvier 1942, p. 7.
- «La France à l'heure de Berlin — *France on Berlin Time* par Thomas Kernan», *Le Jour*, 31 janvier 1942, p. 7.
- «Deux légendes des temps présents: *Les Étrangers du Vly* — *Strangers in the Vly* par Edmund Giltigan; *Royaume des innocents* — *Kingdom of Innocents* par Mildred Cram», *Le Jour*, 7 février 1942, p. 7.
- «Service de France au Canada par Henri Laugier, Professeur à l'Université de Montréal», *Le Jour*, 14 février 1942, p. 7.
- «La Maison de l'aveugle — *The Blind Man's House* par Hugh Walpole», *Le Jour*, 21 février 1942, p. 2.
- «Chronique des livres: *Pensées et souvenirs* par Fernand Rinfret», *L'Avenir du Nord*, 24 avril 1942, p. 1.

«De Villemarie à Montréal par Jean Bruchési», *Le Jour*, 28 novembre 1942, p. 6.

### C – SUR LOUIS DANTIN ET SON ŒUVRE

[ANONYME], «Bibliographie canadienne. Gloses critiques par Louis Dantin», *Le Terroir*, octobre 1931, p. 27-28; repris dans *Revue dominicaine*, novembre 1931, p. 655.

[ANONYME], «Gloses critiques», *Le Terroir*, juillet 1935, p. 20; repris dans *Le Canada*, 7 août 1935, p. 2, *La Tribune*, 17 août 1935, p. 6, et *Le Courrier de St-Hyacinthe*, 20 septembre 1935, p. 4.

AUBRY, Luc (pseudonyme de M<sup>me</sup> Wilfrid-A. Huguenin), «Poètes de l'Amérique française», *La Vie canadienne*, novembre 1928, p. 408.

BÂCLE, Claude (pseudonyme de Claude-Henri GRIGNON), «Propos littéraires. Ma première lettre à Louis Dantin», *L'Avenir du Nord*, 7 février 1930, p. 1.

BÂCLE, Claude (pseudonyme de Claude-Henri GRIGNON), «Chronique littéraire. Louis Dantin et son dernier livre, *La Vie en rêve*», *L'Avenir du Nord*, 6 mars 1931, p. 1.

BÂCLE, Claude (pseudonyme de Claude-Henri GRIGNON), «Croquis littéraire. Gloses critiques par Louis Dantin», *L'Avenir du Nord*, 16 octobre 1931, p. 1.

BAILLARGEON, Samuel, *Littérature canadienne-française*, Montréal, Fides, 1957, p. 338.

BARRETTE, Victor, «Bibliographie», *Le Droit*, 26 septembre 1931, p. 8.

BASTIEN, Hermas, *Témoignages, études et profils littéraires*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1953, p. 113-131.

BASTIEN, Hermas, «Louis Dantin parmi nous», *L'Information médicale et paramédicale*, 4 janvier 1955, p. 16.

BEAULIEU, Germain, «Nelligan est-il l'auteur de ses vers?», *Les Idées*, vol. 7, nos 5-6, mai-juin 1938, p. 337-348.

BEAULIEU, Paul, «L'œuvre poétique de Louis Dantin», *Études françaises*, vol. 2, n<sup>o</sup> 1, février 1966, p. 74-96.

- BEAULIEU, Paul, *Louis Dantin. Études, témoignages, correspondances, Écrits du Canada français*, n<sup>os</sup> 44-45, 1982, 322 p.
- BÉDIER, Joseph, et Paul HAZARD, *Histoire de la littérature française illustrée*, Paris, Larousse, 1924, supplément sur le Canada, p. 335.
- BÉGIN, Émile, «Bibliographie canadienne. Poètes de l'Amérique française. II<sup>e</sup> série», *L'Enseignement secondaire au Canada*, février 1935, p. 303-306.
- BÉGIN, Émile, «Bibliographie canadienne. Gloses critiques, 2<sup>e</sup> série», *L'Enseignement secondaire au Canada*, décembre 1935, p. 202-205.
- BERNARD, Harry «Le courrier littéraire. Poètes de l'Amérique française», *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 28 septembre 1928, p. 1, 10; repris dans *Essais critiques*, p. 113-126.
- BERTRAND, Camille, «Les livres et leurs auteurs. Gloses critiques par Louis Dantin», *Le Devoir*, 10 août 1935, p. 7; repris dans *La Revue des livres*, juillet-septembre 1935.
- BESSETTE, Gérard, et al., *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1968, p. 92, 143, 145, 156, 167.
- BOISMENU, Léo, «Dantin et Nelligan. Un témoignage» (daté «Montréal, été 1974; Holden (Mass.), 7 juillet 1975»), 4 f.
- BRUNET, Berthelot, «Lettre ouverte à Louis Dantin», *L'Avenir du Nord*, 27 avril 1934, p. 1.
- BRUNET, Berthelot, «Lettre ouverte à Louis Dantin et ses lecteurs», *L'Avenir du Nord*, 10 juin 1938, p. 1.
- BRUNET, Berthelot, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1946, p. 96-97.
- BUET, Patrice, *Poèmes français de poètes étrangers*, Paris, Éditions de La Revue moderne des Arts et de la Vie, 1939, p. 56-57.
- CHARBONNEAU, Jean, *L'École littéraire de Montréal*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1938, 320 p.
- CHOQUETTE, Robert, «Carnet de voyage», *La Revue moderne*, vol. 10, n<sup>o</sup> 11, p. 15.

CÔTÉ, Aimé, *Le Livre de famille*, vol. 4, n° 10, juin 1951, publication ronéotypée de la province Saint-Jean-Baptiste des Pères du Saint-Sacrement, Montréal, p. 102-103.

CÔTÉ, Aimé, «Le Père Eugène Seers», notice biographique qui devait figurer dans l'ouvrage précédent, mais qui fit l'objet d'une impression à part, 7 p.

DANDURAND, Albert, *La Poésie canadienne-française*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933, p. 207.

D'ARC, Jayme (pseudonyme de Charles-Marie Boissonneault), «L'événement littéraire. Les critiques et nos poètes», *L'Événement* (supplément), 29 septembre 1928, p. 6.

DAVIAULT, Pierre, «Billet. Poètes de l'Amérique française par Louis Dantin», *Le Droit*, 29 août 1934, p. 3.

DESBIENS, Lucien, «Les livres. Poètes de l'Amérique française», *Le Devoir*, 4 août 1934, p. 1.

DES ESSEINTES (pseudonyme de Claude-Henri GRIGNON), «Livres et revues. Gloses critiques par Louis Dantin», *La Revue populaire*, janvier 1932, p. 23, 49.

DESROCHERS, Alfred, «Deux maîtres-critiques: Louis Dantin et M<sup>gr</sup> Roy», *La Tribune*, 31 décembre 1934, p. 4.

DESROCHERS, Alfred, «Les Individualistes de 1925», *Le Devoir*, 24 novembre 1951, p. 9.

DESROCHERS, Alfred, «Louis Dantin et la "génération perdue"», *Carnets viatoriens*, vol. 17, n° 4, octobre 1952, p. 120-127.

DESROCHERS, Alfred, «Louis Dantin, chef d'école», *Le Devoir*, 22 novembre 1952, p. 7.

DION-LÉVESQUE, Rosaire, «Hommage [à Louis Dantin]», *Le Travailleur* (Worcester), 25 janvier 1945, p. 4.

DION-LÉVESQUE, Rosaire, «Une première visite à Louis Dantin», *Le Phare*, vol. 4, n° 4, mai 1951, p. 5.

DION-LÉVESQUE, Rosaire, «Louis Dantin et la poésie», *Notre Temps*, 14 juillet 1951, p. 5.

- DION-LÉVESQUE, Rosaire, «Louis Dantin», *La Patrie*, 4 octobre 1953, p. 28.
- DUHAMEL, Roger, «Coup d'œil sur la littérature franco-canadienne», *L'Action universitaire*, 1947, p. 5-12.
- DURAND, Françoise, «Carnet bibliographique. Louis Dantin: Poètes de l'Amérique française», *La Bonne Parole*, décembre 1928, p. 8.
- FERLAND-ANGERS, Albertine, *Essais sur la poésie religieuse canadienne*, Montréal, s. é., 1923, p. 16-18.
- FERRON, Jacques, «De Louis Dantin à Kérouac», *Magazine Maclean*, vol. 10, n° 26, juin 1970, p. 50-52.
- FOURNIER, Jules, *Anthologie des poètes canadiens*, Montréal, Granger & Frères, 1920, p. 133-135; 3<sup>e</sup> édition, 1933, p. 106-113.
- FRANÇOISE (pseudonyme de Robertine BARRY), «Émile Nelligan», *Le Journal de Françoise*, 2 avril 1904, p. 313-314.
- GABOURY, Placide, *Louis Dantin et la critique d'identification*, Montréal, Hurtubise HMH, «Reconnaisances», 1973, 261 p.
- GARON, Yves, «Louis Dantin, sa vie et son œuvre», mémoire d'études supérieures, Université d'Ottawa, 1960, 343 f.
- GARON, Yves, «Louis Dantin, sa vie et son œuvre», thèse de doctorat ès lettres, Université Laval, 1960, xiii, 641 f.
- GARON, Yves, «Louis Dantin et la "critique intime"», *Revue de l'Université Laval*, vol. 16, nos 5-6, janvier-février 1962 (tiré à part), 29 p.
- GARON, Yves, «Louis Dantin aux premiers temps de l'École littéraire de Montréal» dans *L'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, «Archives des lettres canadiennes», 1963, p. 257-270.
- GARON, Yves, *Louis Dantin*, Montréal, Fides, «Classiques canadiens», 1968, 96 p.
- GARON, Yves, «Louis Dantin précurseur et frère d'Émile Nelligan», dans *Nelligan: poésie rêvée et poésie vécue*, Montréal, Cercle du livre de France, 1969, p. 59-78.
- GENDREAU, Henri-Myriel, «Chronique littéraire. Poètes de l'Amérique française par Louis Dantin», *La Tribune*, 15 décembre 1928, p. 4.

- GOSSEZ, A.-M., *Les Poètes du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Eugène Figuière, 1935, p. 52-56.
- GOSSEZ, A.-M., «M. Louis Dantin et la littérature canadienne», *L'Avenir du Nord*, 31 octobre 1935, p. 1.
- HAMEL, Émile-Charles, «Louis Dantin», *Le Jour*, 27 janvier 1945, p. 8.
- HALDEN, Charles AB DER, «Quelques jeunes — L'École Littéraire de Montréal» et «Émile Nelligan», dans *Nouvelles Études de littérature canadienne-française*, Paris, F. R. de Rudeval, «Bibliothèque canadienne», 1907, p. 285-320 et 339-377.
- HARVEY, Jean-Charles, «Critique sur Louis Dantin», *Le Soleil*, 5 janvier 1929, p. 18; repris dans *La Revue moderne*, janvier 1929, p. 12, 48.
- HARVEY, Jean-Charles, «Bibliographie canadienne. Paragraphes et Gloses critiques», *Le Soleil*, 20 octobre 1931, p. 4.
- HARVEY, Jean-Charles, «Figures littéraires. Figures politiques», *Le Canada*, 28 septembre 1935, p. 2; repris dans *Le Droit*, 21 novembre 1935, p. 8.
- HÉBERT, François, «L'Hostie de Dantin», *Les Écrits*, n° 97, décembre 1999, p. 9-30.
- HÉBERT, Maurice, *Les Lettres du Canada français*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936, 247 p.
- JEANNERET, E. C. A., «La critique littéraire au Canada français», *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 13, n° 2, avril-juin 1943, p. 237-251.
- JOLICŒUR, Jules (pseud. de Jean Chauvin), «Livres et revues. Poètes de l'Amérique française», *La Revue populaire*, novembre 1928, p. 18.
- L., C. P., «Louis Dantin», *L'Avenir du Nord*, 2 février 1945, p. 1.
- LABERGE, Émile, «Émile Nelligan et son œuvre», *La Presse*, 27 février 1902, p. 2.
- LAMARCHE, Marc-Antonin, *Ébauches critiques*, Montréal, s. é., 1930, 171 p.
- LARIVIÈRE, Jules-Ernest, «Les nouveaux livres. Gloses critiques par Louis Dantin», *Mon Magazine*, décembre 1931, p. 1-2.

- L[ECLAIRE], A[lphonse], «*Franges d'autel*», *Revue canadienne*, vol. 37, n° 2, p. 396-397.
- LEFEBVRE, Jean-Jacques, *Généalogie de la famille Seers (1763-1963) et des familles alliées Perrin, Del Vecchio, Laurendeau, Brisset des Nos, Trois-Rivières*, Éditions du Bien Public, «Les Cahiers Louis Dantin», 1966, 78 p.
- LE FRANC, Marie, *Lettres à Louis Dantin*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, «Les Cahiers Louis Dantin», 1967, 60 p.
- LENNER, Lan Al (pseudonyme de Louis Tiercelin), «À travers les lettres et les arts — Chez nos cousins», *L'Hermine, revue littéraire et artistique de Bretagne*, 20 juillet 1905, p. 127-128; repris dans *Le Journal de Française*, 18 novembre 1905, p. 250-251.
- MERCIER, Marcel, *Bibliographie de Louis Dantin*, Montréal, s. é., 1939, 72 p., avec un portrait de Louis Dantin.
- MICHON, Jacques, *Émile Nelligan: les racines du rêve*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal; Sherbrooke, Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1983, 178 p.
- MORIN, Paul, «*Poètes de l'Amérique française*», *Le Canada*, 19-21 février 1929, p. 4.
- NADEAU, Gabriel, «Collection Dantin», *Culture*, vol. 4, n° 3, septembre 1944, p. 312.
- NADEAU, Gabriel, *Louis Dantin. Sa vie et son œuvre*, Manchester (New Hampshire), Lafayette, 1948, 253 p.
- NADEAU, Gabriel, *Dantin parmi les Nègres — Dantin et l'Universal Bureau*, Trois Rivières, Éditions du Bien public, «Les Cahiers Louis Dantin», 1968, 109 p.
- NADEAU, Gabriel, «Un cas d'autoscopie. Louis Dantin au couvent de Bruxelles», *L'Union médicale du Canada*, vol. 101, n° 1, janvier 1972, p. 118.
- PARIZEAU, Lucien, «Louis Dantin critique», *L'Ordre*, 6 août 1934, p. 1.
- PELLETIER, Albert, «*Poètes de l'Amérique française*», *La Revue moderne*, avril 1929, p. 9, 30; repris dans *Carquois*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, p. 75-94.

- PELLETIER, Albert, «Gloses critiques», *Le Canada*, 4 décembre 1931, p. 1, 7; repris dans *Egrappages*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933, p. 82-93.
- PELLETIER, Albert, «Les livres. Poètes de l'Amérique française», *Le Canada*, 27 août 1934, p. 2.
- PELLETIER, Albert, «Revue des livres», *Les Idées*, septembre 1935, p. 186-187; repris dans *La Renaissance*, 2 novembre 1935, p. 5.
- PICARD, Gaston, «La littérature des Canadiens français», *Toute l'édition*, Paris, 8 septembre 1934; repris dans *L'Ordre*, 26 septembre 1934, p. 4.
- PRÉVOST, Jules-Édouard, «Jusqu'ou peut conduire une équivoque», *L'Avenir du Nord*, 1<sup>er</sup> juillet 1938, p. 1.
- PRINCE, J.-E., «À propos de la philosophie de Louis Dantin», *La Revue moderne*, vol. 3, n<sup>o</sup> 3, 15 janvier 1922, p. 20-21.
- ROY, Camille, «Les livres. Poètes de l'Amérique française par Louis Dantin», *Le Soleil*, 17 avril 1929, p. 4; repris dans *Le Canada*, 1<sup>er</sup> mai 1929, p. 4, et dans *L'Enseignement secondaire au Canada*, janvier 1929, p. 269-276.
- ROY, Camille, *Histoire de la littérature canadienne*, Québec, L'Action catholique, 1930, p. 252-253.
- ROY, Camille, «Bibliographie canadienne», *L'Enseignement secondaire au Canada*, décembre 1931, p. 193-194.
- ROY, Camille, *Morceaux choisis d'auteurs canadiens*, Montréal, Beauchemin, 1934, p. 400-405.
- SAINT-PIERRE, Albert, «Chacun son métier», *Revue dominicaine*, novembre 1935, p. 241-245.
- SYLVESTRE, Guy, *Anthologie de la poésie canadienne d'expression française*, Montréal, Valiquette, 1942, p. 60-61.
- THERRIault, Mary-Carmel, *La Littérature française de Nouvelle-Angleterre*, Montréal, Fides, 1946, p. 217-220 et 247-250.
- TOUGAS, Gérard, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967, p. 110-113.

- ULLENS, Raoul, «Eugène Seers, 1865-1945», Bruxelles, Éditions 1951, 120 pages ronéotypées.
- VALDOMBRE (pseudonyme de Claude-Henri GRIGNON), «Marques d'amitié», *Les Pamphlets de Valdombre*, vol. 2, n° 4, mars 1938, p. 173-176.
- VALDOMBRE (pseudonyme de Claude-Henri GRIGNON), «Bataille autour de Léon Bloy», *Les Pamphlets de Valdombre*, vol. 2, n° 6, mai 1938, p. 273-286.
- VIATTE, Auguste, *Histoire littéraire de l'Amérique française, des origines à 1950*, Québec, Presses de l'Université Laval; Paris, Presses Universitaires de France, 1954, p. 318-323.
- WYCZYNSKI, Paul, *Émile Nelligan. Sources et originalité de son œuvre*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1960, 348 p.
- WYCZYNSKI, Paul, «Émile Nelligan et son Œuvre», dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, Montréal, Fides, 1980, p. 407-412.
- WYCZYNSKI, Paul, *Émile Nelligan. Biographie*, Bibliothèque québécoise, 1999, 346 p.

*Page laissée blanche*

INDEX DES NOMS DE PERSONNES  
DANS LES ESSAIS CRITIQUES  
DE LOUIS DANTIN

- ABRAHAM: 733
- ACKERMAN, M<sup>me</sup>: 509
- ACHARD, Eugène: 442, 497
- ADAM: 619
- ADAM, Juliette: 223
- ALEXANDRE: 787
- ALTROCCHI, Julia Cooley: 781-786
- AMBROISE, Fernand: 149
- ANNIBAL: 560
- APOLLINAIRE, Guillaume: 319
- ARC, Jeanne d': 220
- ARIOSTE (Ariosto Ludovico): 125
- ARISTOTE: 743
- ASSELIN, Olivar: 127-143, 134, 135, 139, 142, 240, 368, 440, 444, 491
- ASSISE, François d': 738
- AUBERT DE GASPÉ, Philippe: 215, 291, 368, 442, 717, 782
- AUGER, F.-R.: 438
- BARBEY D'AUREVILLY, Jules: 444, 719, 720, 722
- BACH, Jean-Sébastien: 815
- BACHAND, Léonidas: 543
- BÂCLE, Claude: voir GRIGNON, Claude-Henri
- BAILLY, Michel: 782
- BAILLY DE MESSEIN, Joseph: 781, 782
- BALZAC, Honoré de: 427, 435, 582, 604, 719, 722, 723, 763, 802
- BANVILLE, Théodore de: 273
- BARAK: 795
- BARBEAU, Victor: 368, 444
- BARBUSSE, Henri: 326
- BARKA: 795
- BARRÈS, Maurice: 435, 570, 719, 720
- BAUDELAIRE, Charles: 178, 384
- BAZALGETTE, Léon: 658
- BAZIN, René: 809
- BEAUCHEMIN, Nérée: 138, 141, 368, 370, 407-414, 413, 438, 445, 467, 481, 608, 613
- BEAUCHESNE, Arthur: 562
- BEAULIEU, Gaëtane: 503-505
- BEAULIEU, Germain: 138, 387, 389, 390, 391, 392, 394, 395, 397, 443, 445, 607
- BEAUREGARD, Alphonse: 97-114, 138, 244-251, 275-277, 335, 368, 438, 459, 540, 541, 581, 607, 731
- BÉDARD, Isidore: 437
- BÉDARD, Joseph: 147
- BÉDARD, Pierre: 389, 437
- BEETHOVEN, Ludwig Van: 362, 815
- BÉGON (de la Picardière), Michel: 217

- BELLAY, Joachim du: 273  
 BELLIVEAU, Louis-Joseph: 389  
 BENJAMIN, Pierre: 647  
 BENOIST, Émile: 441  
 BENOÎT, M<sup>me</sup> Pierre: 443  
 BÉRANGER, Pierre Jean de: 296  
 BÉRARD, Luc: 202-211  
 BERNARD, Harry: 440, 442, 444, 497-502, 540, 562, 599-606, 692  
 BERGSON, Henri: 222  
 BERNIER, Jovette-Alice: 307-313, 446, 461, 476, 477-479, 502, 513, 539, 603, 687, 717  
 BERNARDI: 227  
 BETHLÉEM (abbé): 783  
 BIBAUD, Michel: 137, 370, 437, 438, 441, 582, 677  
 BIZET, Georges: 257  
 BLANCHARD, Étienne: 441, 559, 606  
 BLOY, Léon: 402, 405, 570, 648, 724-728  
 BOISSONNEAULT, J.-G.: 392  
 BONAPARTE, Napoléon: 144  
 BONHOMME, Jacques: 220  
 BOSSUET, Jacques Benigne: 594, 719, 810  
 BOUCHARD, Arthur: 442, 541  
 BOUCHARD, Georges: 289-293, 559  
 BOUCHER, Georges: 635-636  
 BOUCHERVILLE, Pierre Georges Boucher de: 220, 717, 790  
 BOUFFLERS, Stanislas Jean (marquis de): 136  
 BOUHOURS, Dominique: 567  
 BOURAND, Étienne: 155  
 BOURASSA, Henri: 368, 440, 491  
 BOURGEOYS, Marguerite: 335  
 BOURGET, Paul: 354, 717, 719, 720, 809  
 BRACHE, Maurice de: 155  
 BRÉBEUF, Jean de: 410  
 BRIEN, Roger: 731  
 BRIEUX, Eugène: 326  
 BRIZEUX, Auguste: 118  
 BRUCHÉSI, Jean: 440, 500, 600, 601, 637-646, 805-810, 816-821  
 BRUNET, Berthelot: 687, 726, 730  
 BRUNET, Ovide: 441  
 BUFFON, Georges Louis Leclerc (comte de): 165  
 BUGNET, Georges: 729-738  
 BUIES, Arthur: 368, 491  
 BURKE (BURQUE), François-Xavier: 256-265  
 BUSSIÈRES, Arthur de: 389, 391, 395  
 CAMERON, George Frederick: 370  
 CAMOËNS, Luis de: 609  
 CANGE, Charles du Fresne (seigneur du): 305  
 CARIGNAN, Olivier: 328-333, 442  
 CARMAN, Bliss: 370  
 CARRIER, Louis: 306, 334  
 CARTIER, Jacques: 160, 369, 579  
 CASGRAIN, Raymond: 441  
 CATHERINE de Russie: 644  
 CATULLE, Caius Valerius: 294, 610, 673  
 CÉLINE, Louis-Ferdinand: 709  
 CERVANTÈS, Saavedra Miguel de: 713

- CÉSAR, Jules: 632  
 CHABOT, Cécile: 541  
 CHAMPLAIN, Samuel de: 136, 220, 335, 366, 369, 569, 579, 750, 787  
 CHAMPRIS, Gaillard de: 719-723  
 CHAPAIS, Thomas: 368, 440  
 CHAPLEAU, Joseph-Adolphe: 440, 580  
 CHAPMAN, William: 138, 370, 500, 580  
 CHARBONNEAU, Hélène: 314-319, 446  
 CHARBONNEAU, Jean: 138, 233-243, 386, 387, 391, 392, 395, 446, 607, 697-702  
 CHARLEVOIX, François-Xavier de: 369  
 CHARLEMAGNE: 400  
 CHÂTEAUBRIAND, René de: 163, 304, 483  
 CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier: 138, 368  
 CHAUVIN, Édouard: 139, 193-196, 446, 491  
 CHAUVIN, Jean: 368, 444, 502  
 CHÉNIER, André: 234, 273, 458, 481, 673  
 CHOPIN, René: 109, 139, 272, 368, 438, 445, 459, 500, 660-668, 731  
 CHOQUETTE, Ernest: 320-327, 442, 443  
 CHOQUETTE, Robert: 278-288, 339-346, 368, 374, 380, 442, 446, 460, 482, 498, 500, 514, 570, 615-623, 717, 731, 799-804  
 CICÉRON: 714, 822  
 CINQ-MARS, Alonzo: 138  
 CLAUDEL, Paul: 411  
 CLO (comtesse): 717  
 CLOSSE, Lambert: 336, 337  
 COCACHIN (princesse): 797  
 COCTEAU, Jean: 455  
 CODÈRE, Émile: 502  
 COLLÉ, Charles: 136  
 COMTE, Auguste: 219  
 COMTE, Gustave: 388, 392, 444  
 CONAN, Laure: 441, 497, 717  
 CONSTANTIN-WEYER, Maurice: 361, 558, 758  
 COOPER, Fenimore: 783  
 COPPÉE, François: 111, 413, 481  
 CORBIÈRE, Tristan: 294  
 COURCELLES, Corinne de: 782  
 COURIER, Paul-Louis: 728  
 COUTURE, Guillaume: 444  
 COVARRUBIAS, Alonso de: 319  
 CRAIG, James Henry: 437  
 CRÉMAZIE, Octave: 114, 138, 384, 390, 410, 413, 438, 445, 481, 497, 498  
 CURIE, Marie: 222  
 DANDURAND, Raoul: 440, 647  
 DANIEL: 240  
 DANTE ALIGHIERI: 379, 609, 713, 734  
 D'ARLES, Henri: 303-306, 362, 363, 440  
 DARVEAU, Louis-Michel: 497  
 DAUDET, Alphonse: 253, 343, 378, 389, 492, 547, 570  
 DAUDET, Léon: 444, 492, 644, 720, 722

- DAVIAULT, Pierre: 769-774, 783  
 DAVID, ATHANASE: 440  
 DAVID, Laurent-Olivier: 396, 440, 443  
 DECELLES, Alfred: 440  
 DEFFANT, Madame du (Marie de Vichy Lamond): 136  
 DELAHAYE, Guy: 139, 446  
 DELAPORTE, Victor: 722  
 DELILLE, Jacques: 677  
 DEMERS, Hector: 396  
 DENEAULT, Amédée: 390  
 DEPEW, Chauncey: 393, 394, 397  
 DÉROULÈDE, Paul: 500  
 DESAULNIERS, Gonzalve: 138, 388, 395, 396, 397, 445, 480-485, 514, 607  
 DESBORDES-VALMORE, Marceline: 124, 514  
 DÉSILETS, Alphonse: 139, 540  
 DESJARDINS, Henry: 389, 390, 391  
 DESLOGES, Alfred: 389, 390  
 DESROCHERS, Alfred: 439, 446, 449-464, 500, 539, 540, 542, 570, 692, 717, 731  
 DESROCHES, Francis: 197-201  
 DESROSIERS, Alfred: 394  
 DESROSIERS, Léo-Paul: 552-561, 562, 739-745, 759, 782, 787-792  
 DESSALINES, Jean-Jacques: 144  
 DESSAULLES, Louis-Antoine: 368  
 DEVILLE, Claire: 717  
 DIERX, Léon: 249, 384  
 DION-LÉVESQUE, Rosaire: 516-528, 649-659, 731, 775-780  
 DIONNE, C.-E.: 441  
 DIONNE, Narcisse-Eutrope: 440  
 DOIN, Ernest: 808  
 DOLLIER DE CASSON, François: 818  
 DORAT, Claude-Joseph: 677  
 DOUCET, Louis-Joseph: 99, 138, 445  
 DREUX, Albert: 138, 179-184, 446  
 DROUOT, Antoine: 304  
 DRUMMOND, William Henry: 370, 584  
 DUCHARME, Jacques: 765-768  
 DUCIS, Jean-François: 248  
 DUCREUX: 370  
 DUGAS, Marcel: 677  
 DUGUAY, Camille: 540  
 DUHAMEL, Georges: 717  
 DUMAS, Alexandre: 604, 769  
 DUMAS fils, Alexandre: 253  
 DUMONT, Georges-A.: 386, 387, 390, 391  
 DUNN, Oscar: 807, 808  
 DUPONT, Pierre: 296  
 DUPONT DE NEMOURS, Pierre Samuel: 590  
 DURAND, Louis-Henry: 153  
 DURAND, Oswald: 147, 151, 155  
 DURANT, Paul: 432  
 DURHAM, John George (comte de): 370  
 DUTHOIT: 587  
 DUVAL, Clovis: 141, 731, 734  
 EATON, Evelyn: 781-786  
 EDISON, Thomas: 619  
 EISENSTEIN, Serge Michailovitch: 645

- EMERSON, Ralph Waldo: 473  
 ESCHYLE: 674  
 ÉVANTUREL, Eudore: 138, 141, 370, 388, 581  
 FABRE, Ferdinand: 205  
 FABRE, Hector: 368  
 FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse: 368  
 FAURÉ, Gabriel: 257  
 FAUTEUX, Aegidius: 444  
 FÉNELON, François de Salignac de La Mothe: 145, 720, 810  
 FERLAND, Albert: 125, 138, 368, 388, 390, 391, 440, 446, 607  
 FERLAND, Alfred: 390  
 FITZBUGH, George: 595  
 FLAUBERT, Gustave: 166, 167, 427  
 FLAUBERT, Ida: 155  
 FLÉCHIER, Valentin-Eugène: 810  
 FLEURY: 304  
 FOISY, J.-Albert: **202-211**  
 FORT, Paul: 273  
 FORTIN, Florian: 537  
 FOURIER, Charles: 590  
 FOURNIER, Jules: **127-143**, 144, 368, 491, 502  
 FRANCE, Anatole: 467  
 FRÉCHETTE, Louis: 99, 114, 138, 368, 384, 388, 390, 393, 395, 396, 408, 413, 443, 445, 481, 485, 492, 498, 501, 551, 582, 608, 677, 714  
 FREUD, Sigmund: 418  
 FRONTENAC, Louis De Buade (comte de): 335, 770  
 GAGNON, Ernest: 261, 368, 444  
 GAGNON, Ferdinand: 303  
 GALILÉE: 432  
 GALLÈZE, Englebert: voir LÉVEILLÉ, Lionel-Englebert  
 GARNEAU, François-Xavier: 137, 368, 438, 440, 448, 492  
 GAUDET, Françoise: 540  
 GAUTAMA-BOUDDHA: 734  
 GAUTIER, Théophile: 273, 435, 467, 570, 673  
 GENDREAU, Myriel: 462, 538  
 GENGIS-KHAN: 795, 796, 797, 798  
 GENLIS, M<sup>me</sup> de: 442  
 GÉRIN, Léon: 542  
 GÉRIN-LAJOIE, Antoine: **300-302**, 443, 501, 542, 580  
 GERMAIN, Alban: 388  
 GERMAIN, Henri: 390  
 GIDE, André: 658, 721  
 GILL, Charles: 138, 141, 362, 389, 395, 607, 610  
 GINGRAS, Alphonse: 392  
 GINGRAS, Apollinaire: 138, 388, 731  
 GIONO, Jean: 709, 749  
 GIRARD, Rodolphe: **253-255**  
 GIRAUDOUX, Jean: 604, 749  
 GODEFROY, Frédéric: 134  
 GOETH, Johann Wolfgang Von: 609, 713  
 GORKI, Maxime: 645  
 GOSSELIN, Amédée-Edmond: 368, 441  
 GOUIN, Paul: **334-338**  
 GOYER, Aurèle: 538  
 GOYETTE, Arsène: 541  
 GRANDBOIS, Alain: **793-798**

- GRANDFONTAINE, Andigné de: 770
- GRAVEL, Albert: 542
- GRÉGOIRE X: 796
- GRIGNON, Claude-Henri (pseudonymes: Claude Bâcle, Valdombre): 181, **399-406**, 444, **486-496**, 515, 606, **703-710**, **724-728**
- GRIGNON, Edmond (pseudonyme: Vieux Doc): **544-548**, **624-627**
- GRIMARD, Luc: 152
- GRISÉ, Jeanne: 541
- GROULX, Lionel: **212-221**, 368, 441, 569
- GUERTIN, Berthe: 541
- GUILBAUD, Tertullien: 154
- GUILBERT, Yvette: 305
- GUILLAUME II: 237
- HAHN, Reynaldo: 257
- HAINS, Édouard: 540
- HARVEY, Jean-Charles: **425-435**, 440, 442, 444, 497, 566, **822-825**
- HAYES, John: 542
- HÉBERT, Louis: 335
- HÉBERT, Louis-Philippe: 103
- HÉBERT, Maurice: **497-502**
- HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich: 114
- HÉMON, Louis: 332, 363, 364, 370, 431, 501, 558, 748, 751, 754, 758, 759, 764, 809
- HENNEPIN, Louis: 369
- HÉRODOTE: 260
- HÉROUX, Omer: 440
- HILDEGARDE (sainte): 411, 656
- HIPPOLITE, Dominique: 152
- HITLER, Adolphe: 632, 645, 798, 809
- HORACE: 567, 673
- HOMÈRE: 136, 294, 399, 657, 675, 708, 736, 808
- HOSMAR: 432
- HOULAGON (chef): 795
- HOULÉ, Léopold: 443
- HUARD, V.-A.: 441
- HUGO, Victor: 100, 120, 137, 187, 196, 234, 274, 279, 384, 402, 455, 461, 467, 500, 570, 582, 635, 676, 722
- JACOB: 733
- JAMMES, Francis: 294, 411, 467
- JASMIN, Damien: 441
- JEAN DE LA CROIX (saint): 411, 735
- JEANTET, Félix: 458
- JOB: 657
- JOLLIET, Louis: 788
- JOUBERT, Joseph: 224
- KAHN, Gustave: 179, 455
- KALM, Pehr: 214
- KAUBILAÏ-KHAN: 795, 796, 797
- KEATS, John: 675
- KIANG-KANG-HU: 273
- KIPLING, Rudyard: 737
- KIRBY, William: 370
- L'ÉTANG, Michel de: 335
- L'HERMITE, Pierre: 360
- LABÉ, Louise: 308
- LABELLE, François-Xavier-Antoine: 302, 544
- LABERGE, Albert: 389
- LA BRUYÈRE, Jean de: 343, 810

- LA FAYETTE, Roch Gilbert Motier  
 (marquis de): 303  
 LA FONTAINE, Louis-Hippolyte:  
 396, 438, 608  
 LA FONTAINE, Jean de: 673  
 LAFORÊT, Edmond: 150  
 LAFORGUE, Jules: 179, 674  
 LAHONTAN, Louis-Armand de  
 Lom d'Arce (baron de): 217  
 LAMARCHE, Marc-Antonin: 444  
 LAMARTINE, Alphonse de: 118, 123,  
 137, 145, 273, 384, 475, 481, 482,  
 513, 514, 515, 635, 713, 722  
 LAMONTAGNE, Blanche: 115-126,  
 139, 288, 446, 476, 498, 502, 687  
 LANCTÔT, Gustave: 440  
 LANSON, Gustave: 134  
 LA PALISSE, Jacques de Chabannes  
 (seigneur de): 264  
 LARBAUD, Valery: 658  
 LAREAU, Edmond: 497  
 LARIVE: 304  
 LA ROCHEFOUCAULD, François  
 (duc de): 102, 224  
 LAROSE, Wilfrid: 392, 393, 394,  
 395, 397, 501  
 LAROUSSE, Pierre: 142, 252, 304,  
 559, 570  
 LA SALLE, Cavelier de: 369  
 LAUREYS, Henry: 441  
 LAURIER, Wilfrid: 440, 580  
 LAVAL, François de: 819  
 LAVERDIÈRE, Charles-Honoré: 582  
 LAVIOLETTE, Pierre: 438  
 LAWRENCE, David Herbert: 735  
 LECLERC, Jules: 388  
 LECLERCQ, Chrestien: 369  
 LÉCONTE DE LISLE, Charles Marie:  
 234, 384, 456, 458, 459  
 LEDUC, R.: 392  
 LE FRANC, Marie: 168-178, 285,  
 347-358, 684, 686  
 LEGAULT, J.-V.: 392  
 LE GOFFIC, Charles: 809  
 LEMAÎTRE, Jules: 274, 513, 721  
 LEMAY, Joseph-Henri: 541  
 LEMAY, Pamphile: 138, 368, 408,  
 443, 445, 481, 714  
 LEMERCIER, Népomucène: 677  
 LEMERRE, Alphonse: 699  
 LEMIERRE, Antoine: 137, 677  
 LEMIEUX, Alice: 446, 493, 497, 502,  
 506-515, 579, 687  
 LEMIEUX, Rodolphe: 440  
 LEMOYNE, Camille-André: 249  
 LÉNINE: 590, 645  
 LE ROYER DE LA DAUVERSIÈRE,  
 Jérôme: 818  
 LÉSCARBOT, Marc: 369, 579, 773  
 LÉSCOULAIR, Arthur: 150  
 LE TASSE (Torquato Tasso): 125  
 LETONDAL, Arthur: 444  
 LETONDAL, Henri: 266-268, 443  
 LÉVEILLÉ, Lionel-Englebert (pseu-  
 donyme: Englebert Gallèze): 99,  
 138, 294-299, 446, 607  
 LÉVESQUE, Albert: 606, 688-696  
 LIGHTHALL, W. D.: 370  
 LINCOLN, Abraham: 430  
 LINDBERGH, Charles: 399-406, 704  
 LITTRÉ, Émile: 606

- LONGUS (Longos, dit le Sophiste): 198
- LORANGER, Jean-Aubert: **185-189**
- LOTI, Pierre: 163, 165, 364, 389, 570, 643
- LOUIS XIV: 644, 785, 790, 810
- LOUIS XV: 136, 216
- LOUVERTURE, Toussaint (François-Dominique Toussaint): 144
- LOUYS, Pierre: 435
- LOZEAU, Albert: 99, 138, 368, 370, 607, 610
- LUCRÈCE (Titus Lucretius Carus): 100, 246, 473, 673
- LUDENDORFF, Eric: 238
- MADOKAWANDO: 770
- MAGLOIRE, Félix: 155
- MALLARMÉ, Stéphane: 384
- MAILLET, Roger: 139, 141
- MAIR, Charles: 370
- MAISONNEUVE, Paul Chomedey de: 335, 579, 818
- MANCE, Jeanne: 608
- MANGONÈS, Victor: 150
- MARCELINE (Marceline Desbordes-Valmore): 124
- MARCHAND, Félix-Gabriel: 141, 443
- MARIE-LOUISE DE HABSBOURG-LORRAINE: 808
- MARIE-SYLVA (sœur): 461
- MARIE-VICTORIN, frère: **159-167**, 368, 441, 443, 491
- MARMETTE, Joseph: 717
- MAROT, Jean: 294, 673
- MARQUETTE, Jacques: 369
- MARTIGNY, Paul de: 386, 387, 388
- MARYSE (M<sup>me</sup> Sinai Lamarre, née Cécile Prévost): 647, 648
- MARX, Karl: 219, 590
- MASSICOTTE, Édouard-Zotique: 388, 391, 394, 395, 441
- MATHER, Cotton: 772
- MAUCLAIR, Camille: 185
- MAUPASSANT, Guy de: 354, 467, 501, 541, 763
- MAURAUULT, Olivier: **359-365**, 444, 491
- MAUROIS, André: 676
- MAURRAS, Charles: 644, 809
- MAYARD, Constantin: 151
- MELANÇON, Claude: 442
- MÉLANÇON, Joseph (Lucien Renier, Lucien Rainier): 388, 389, 390, 391, **607-614**
- MENNEVAL, Louis-Alexandre Des Friches de: 771
- MERCIER, Honoré: 440
- MERMET, Joseph: 136, 438
- MICHAUD, Benjamin: 99, 139, 368, 445
- MICHEL-ANGE: 225, 655
- MICHELET, Jules: 246
- MIDAS (roi de Phrygie): 237
- MILLERAND, Étienne Alexandre: 220
- MILTON, John: 287, 379, 438, 609, 617
- MIRABEAU, Gabriel Riqueti (comte de): 714
- MISTRAL, Frédéric: 556, 808
- MOÏSE: 430, 567, 733

- MOLIÈRE: 124, 704, 705  
 MONDELET, Charles: 438  
 MONIQUE: **190-192**  
 MONTAIGNE, Michel de: 713, 812  
 MONTCALM, Louis Joseph  
 (marquis de): 410, 820  
 MONTIGNY, Louvigny de: **300-302**, 386, 387, 443, 491, 727  
 MONTPETIT, Édouard: 368, 439, 491, **585-598**  
 MORAVIA, Charles: 150  
 MORÉAS, Jean: 118  
 MORIN, Augustin-Norbert: 137, 147, 437, 438, 439  
 MORIN, Léo-Pol: 368, 444  
 MORIN, Paul: 139, **269-274**, 368, 445, 459, 500, 731  
 MORNAY, Charles Auguste (duc de): 719  
 MORPEAU, Louis: **144-158**, 157  
 MOZART, Wolfgang Amadeus: 815  
 MUNRO, William Bennett: 217  
 MUSSET, Alfred de: 110, 111, 178, 199, 279, 303, 473, 673, 732  
 MUSSOLINI, Benito: 590, 632, 645, 809  
 MYRAND, Ernest: 440  
 NABUCHODONOSOR (roi de Babylone): 237  
 NAUNDORFF, Karl Wilhelm: 303  
 NANTEL, Antonin: 135, 717  
 NELLIGAN, Émile: 138, 151, 181, 368, 370, 392, 396, 397, 485, 500, 528, 607, 731  
 NEMO: voir FAUTEUX Aegidius  
 NEVERS, Edmond Boisvert dit de: 807, 808  
 NEWMAN, John Henry: 379  
 NEWTON, Isaac: 225  
 NIETZSCHE, Friedrich Wilhelm: 102, 227  
 NOAILLES, Anna de: 178  
 NOLIN, Jean: 135, 139, 446  
 NUMA, Edgar: 148, 149  
 OLIER, Jacques: 818  
 ORMEAUX, Dollard des: 136, 608  
 ORNSTEIN, Leo: 188  
 OVIDE (Publius Ovidius Naso): 233  
 PANARD, Charles-François: 136  
 PAPINEAU, Louis-Joseph: 396, 438, 439  
 PAQUIN, Ubald: 442  
 PARDEL, Seymour: 150  
 PARENT, Étienne: 368, 437, 448, 569  
 PARKER, Gilbert: 370  
 PASCAL, Blaise: 224, 225, 570, 582, 719  
 PÉDIANSKE: 770  
 PÉGUY, Charles: 719, 720  
 PELLETIER, Albert: 444, 558, 563  
 PELLETIER, Dominique: 444  
 PELLETIER, Frédéric: 368, 444  
 PELLETIER, Octave: 444  
 PÉRICLÈS: 142  
 PÉRIN, Charles: 587, 590  
 PÉTAÏN, Philippe: 809  
 PETITCLAIR, Pierre: 438  
 PÉTION (Alexandre Sabès): 144  
 PÉTRARQUE: 675

- PÉTRONE: 260  
 PHARAMOND: 220  
 PHILIPPE (sagamo): 772  
 PICARD, Firmin: 392  
 PICASSO, Pablo: 319  
 PIE XI: 598  
 PIERCE, Lorne: 366-371  
 PINDARE: 482  
 PLATON: 223, 246  
 PLAUTE: 260, 704  
 POE, Edgar: 655  
 POINSINET, Antoine: 137  
 POISSON, Adolphe: 138, 540  
 POITRAS, Wilfrid: 387  
 POLO, Marco: 793-798  
 POLO, Matteo: 794, 795  
 POLO, Niccolo: 794, 795  
 PONTCHARTRAIN, Louis Phély-  
   peaux (comte de): 785  
 PONTMARTIN, Armand de: 225, 721,  
   722  
 PONYATOWSKI (prince): 644  
 POTVIN, Damase: 442  
 POULIOT, Henri: 562-566  
 PRÉVOST, Jules-Édouard: 440, 813  
 PROUDHON, Pierre Joseph: 590  
 PROUST, Marcel: 329, 604  
 QUEYLUS, Jacques de Lévis (comte  
   de): 819  
 QUESNEL, Joseph: 135, 136, 438,  
   443  
 QUILLARD, Pierre: 473  
 RABELAIS, François: 626  
 RACINE, Jean: 145, 248, 582, 673  
 RAINIER, Lucien: voir MÉLANÇON,  
   Joseph  
 RATTÉ, Marie: 446  
 RAUDOT, Antoine-Denis: 215,  
   216, 217  
 RÉGNIER, Henri de: 178, 273, 294,  
   384, 455  
 RÉGULUS, Christian: 151  
 REMBRANDT, Harmenszoon Van  
   Rijn: 362, 379  
 RENAN, Ernest: 117  
 REYNAUD, Frédéric: 149  
 RHAMPSEMIT (roi): 150  
 RICHEPIN, Jean: 151  
 RICOT, Justinien: 149  
 RICOURT, Volvick: 151  
 RICTUS, Jehan: 674  
 RIMBAUD, Arthur: 384, 473  
 RINFRET, Fernand: 811-815  
 RINGUET (pseudonyme de Philippe  
   Panneton): 758-764, 766  
 RIVARD, Adjutor: 441  
 ROBERTS, Charles George Douglas:  
   370  
 ROBIDOUX, Louis-Philippe: 537,  
   538  
 RODENBACH, Georges: 467  
 RODIN, Auguste: 228  
 ROMAINS, Jules: 185, 319  
 RONSARD, Pierre: 116, 279, 294,  
   673, 713  
 ROQUEBRUNE, Robert de: 442, 497  
 ROSTAND, Edmond: 116, 273, 467,  
   673, 717, 808  
 ROUSSEAU, Jean-Jacques: 219, 570  
 ROUTHIER, Adolphe-Basile: 484,  
   580

- ROUTIER, Simone: 415-424, 446, 476, 502, 513, 549-551, 687  
 ROY, Camille: 201, 256, 439, 444, 497, 577-584  
 ROY, Paul-Eugène: 580  
 ROY, Pierre-Georges: 440  
 RUYSBROCK (Van Ruysbrœk, Rusbrœc, Rusbrock): 411, 656  
 SAINT-CASTIN, Jean-Vincent d'Abbadie, baron de: 769-774  
 SAINTE-BEUVE, Charles Augustin: 444, 466, 719, 721, 722  
 SAMAIN, Albert: 198, 674  
 SAMPEUR, Virginie: 155  
 SAND, George: 332  
 SANGSTER, Charles: 370  
 SAPHO: 294, 482  
 SAVARD, Félix-Antoine: 746-757, 759  
 SAY, Jean-Baptiste: 590  
 SEGALAS, Anaïs: 108, 311  
 SENÉCAL, Éva: 446, 462, 465-476, 513, 541, 687  
 SENNACHÉRIB (roi): 619  
 SHAKESPEARE, William: 187, 326, 626, 674, 713  
 SIDELEAU, Arthur: 542  
 SIEFERT, Louise: 124  
 SISMONDI, Jean Charles de: 590  
 SMITH, Adam: 590  
 SULLY PRUDHOMME: 100, 246, 384, 413, 481  
 SULTE, Benjamin: 368, 440, 492  
 SYLVAIN (abbé): 116  
 SYLVAIN, Georges: 149  
 TACHÉ, Joseph-Charles: 215, 441, 501  
 TAINE, Hippolyte: 645  
 TALON, Jean: 218, 335  
 TARDIVEL, Jules-Paul: 368  
 TASCHEREAU, Marguerite: 223-232, 447  
 TASTU, M<sup>me</sup> (M<sup>me</sup> Amable Voiart): 311  
 THARAUD, Jean: 643  
 THÉOCRITE: 198, 294  
 THÉRÈSE d'Avila (sainte): 411  
 THIERS, Louis Adolphe: 589  
 TOLSTOÏ, Léo: 380  
 TREMBLAY, Denis: 541  
 TREMBLAY, Ernest: 446  
 TREMBLAY, Jules: 251-253, 442, 446, 541  
 TREMBLAY, Rémi: 141, 540, 541  
 TRUDEL, François-Xavier-Anselme: 368  
 TURC: voir BARBEAU, Victor  
 TURCOT, Marie-Rose: 446  
 TURCOTTE, Édouard: 141  
 TURCOTTE, Louis-Philippe: 137, 438  
 TUTANKHAMEN: 590  
 TWAIN, Mark: 488  
 VALDOMBRE: voir GRIGNON, Claude-Henri  
 VALÉRY, Paul: 717  
 VAVAL, Duraciné: 149  
 VENNE, Émile: 139  
 VERETCHAGIN (Vassili Verechtchaguine): 380  
 VERHAEREN, Émile: 198, 384, 458

- VERLAINE, Paul: 100, 116, 139, 461, 674
- VERNIOLLES, Jules: 186, 567
- VEUILLOT, Louis, 217, 231, 303, 304, 713, 727
- VÉZINA, Médjé: 138, **680-687**
- VICAIRE, Gabriel: 100
- VIELÉ-GRIFFIN, Francis: 658
- VIEUX, Damoclès: 147, 155
- VIEUX, Léon: 150
- VIGER, Denis-Benjamin: 137, 438, 439
- VIGNY, Alfred de: 234, 294, 455, 481, 674, 713
- VILAIRE, Etzer: 147
- VILAIRE, Jean Joseph: 149
- VILLON, François: 338, 726
- VINCENT DE PAUL (saint): 719, 809, 810
- VIRGILE: 415, 673
- VOLTAIRE: 231, 609
- WAGNER, Richard: 815
- WEBB, Sydney: 590
- WEBER, Carl Maria von: 106
- WELLS, Herbert George: 222
- WHITMAN, Walt: **649-659**, 779
- WOLFE, James: 366, 436
- YON, Armand: 442
- YOUNG, Edward: 732
- ZARATHOUSTRA: 240
- ZOLA, Émile: 106, 253, 344, 354, 467, 556

# Table des matières

## Essais critiques I

Introduction	7
Note sur l'établissement du texte	75
Chronologie	77
Essais critiques	
Alphonse Beauregard, <i>Les Forces</i>	97
M <sup>lle</sup> Blanche Lamontagne, <i>La Vieille Maison</i>	115
<i>Anthologie des poètes canadiens</i> de MM. Jules Fournier et Olivar Asselin	127
<i>L'Anthologie des poètes haïtiens</i> de M. Louis Morpeau	144
<i>Croquis laurentiens</i> par le Frère Marie-Victorin	159
M <sup>lle</sup> Marie Le Franc, <i>Les Voix du cœur et de l'âme</i>	168
Albert Dreux, <i>Le Mauvais Passant</i>	179
Jean-Aubert Loranger, <i>Les Atmosphères</i>	185
Monique, <i>Brins d'herbe</i>	190
Édouard Chauvin, <i>Vivre</i>	193
Francis Desroches, <i>Brumes du soir</i>	197
<i>Plus qu'elle-même!</i> par Luc Bérard et J.-Albert Foisy	202
<i>Chez nos ancêtres</i> par l'abbé Lionel Groulx	212
À propos de philosophie	222
M. Jean Charbonneau, <i>L'Âge de sang</i>	233
Alphonse Beauregard, <i>Les Alternances</i>	244
Les nouveaux livres	251
L'abbé F.-X. Burke, <i>Nouveau Chansonnier canadien</i>	256
Henri Letondal, <i>Fantoches</i>	266
Paul Morin, <i>Poèmes de cendre et d'or</i>	269
Trois poèmes inédits d'Alphonse Beauregard	275
Robert Choquette, <i>À travers les vents</i>	278

<i>Vieilles Choses et vieilles gens</i> par Georges Bouchard	289
Lionel Léveillé, <i>Chante, rossignol, chante</i>	294
Antoine Gérin-Lajoie par Louvigny de Montigny	300
<i>Miscellanées</i> par Henri d'Arles	303
M <sup>lle</sup> Jovette-Alice Bernier, <i>Comme l'oiseau</i>	307
<i>Châteaux de cartes</i> par Héléne Charbonneau	314
Deux drames de M. Ernest Choquette, <i>Madeleine — La Bouée</i>	320
<i>Sacrifiés</i> par Olivier Carignan	328
Paul Gouin, <i>Médailles anciennes</i>	334
<i>La Pension Leblanc</i> par Robert Choquette	339
<i>Grand-Louis l'Innocent</i> par Marie Le Franc	347
<i>Brièvetés</i> par l'abbé Olivier Maurault	359
Notre littérature aux yeux d'un Canadien anglais	
<i>An Outline of Canadian Literature</i> par Lorne Pierce	366
L'Art et la Morale	372
Les débuts de l'École Littéraire de Montréal	383
<i>Le secret de Lindbergh</i> par Claude-Henri Grignon	399
Nérée Beauchemin. Sa dernière œuvre: <i>Patrie intime</i>	407
Simone Routier, <i>L'Immortel Adolescent</i>	415
<i>L'Homme qui va...</i> par Jean-Charles Harvey	425
Après un siècle, 1829-1929	436
Alfred DesRochers, <i>L'Offrande aux vierges folles</i>	449
Éva Senécal, <i>La Course dans l'aurore</i>	465
Préface, Jovette Bernier, <i>Tout n'est pas dit</i>	477
Gonzalve Desaulniers, <i>Les Bois qui chantent</i>	480
Notre littérature est-elle morte?	486
Deux ouvrages de critique par Maurice Hébert et Harry Bernard	497
Lill — <i>Étude d'âme enfantine</i> par Gaétane Beaulieu	503
Alice Lemieux, <i>Poèmes</i>	506
Rosaire Dion, <i>Les Oasis</i>	516

## *Essais critiques II*

Le mouvement littéraire dans les Cantons de l'Est	535
«Vieux Doc» (Docteur) Edmond Grignon, <i>En guettant les ours</i>	544
Préface, Simone Routier, <i>Ceux qui seront aimés</i>	549
<i>Nord-Sud</i> par Léo-Paul Desrosiers	552

<i>Légionnaire!</i> par Henri Pouliot	562
La langue française, notre instrument d'expression littéraire	567
<i>Histoire de la littérature canadienne</i> par M <sup>gr</sup> Camille Roy	577
<i>Pour une doctrine</i> par Édouard Montpetit	585
<i>Juana, mon aimée</i> par Harry Bernard	599
Lucien Rainier, <i>Avec ma vie</i>	607
Robert Choquette, <i>Metropolitan Museum</i>	615
«Vieux Doc» (Docteur) Edmond Grignon, <i>Quarante Ans sur le bout du banc</i>	624
Pour la Société des Nations	628
Préface, Georges Boucher, <i>Je me souviens</i>	635
<i>Aux marches de l'Europe</i> par Jean Bruchési	637
Une lettre de Louis Dantin	647
Préface, <i>Walt Whitman traduit par Rosaire Dion</i>	649
René Chopin, <i>Le Cœur en exil — Dominantes</i>	660
La poésie et la critique	669
M <sup>lle</sup> Medjé Vézina, <i>Chaque heure a son visage</i>	680
<i>La Nation canadienne-française</i> par Albert Lévesque	688
Préface, Jean Charbonneau, <i>L'École littéraire de Montréal</i>	697
<i>Un Homme et son péché</i> par Claude-Henri Grignon	703
L'Avenir littéraire de notre jeunesse	711
<i>De Pascal à Péguy. Études de critique et de morale</i> par Gaillard de Champris	719
À propos de Léon Bloy et des véhémences d'écriture de Valdombre	724
<i>Voix de la solitude</i> par Georges Bugnet	729
<i>Les Engagés du Grand-Portage</i> par Léo-Paul Desrosiers	739
<i>Menaud, maître-draveur</i> par Félix-Antoine Savard	746
<i>Trente Arpents</i> par Ringuet	758
<i>La Famille Delusson — The Delusson Family</i> par Jacques Ducharme	765
<i>Le Baron de Saint-Castin, chef abénaquis</i> par Pierre Daviault	769
<i>Vita</i> , poèmes par Rosaire Dion-Lévesque	775
Deux romans historiques du Canada français: <i>Loups sous la lune (Wolves against the Moon)</i> par Julia Cooley Altrocchi; <i>Tranquille mon capitaine attend (Quietly My Captain Waits)</i> par Evelyn Eaton	781
Un livre canadien: <i>Les Opiniâtres</i> par Léo-Paul Desrosiers	787
La Chine du XIII <sup>e</sup> siècle ravivée par un Canadien français: <i>Les Voyages de Marco Polo</i> par Alain Grandbois	793
<i>Les Velder</i> par Robert Choquette	799

<i>Rappels</i> par Jean Bruchési	805
<i>Pensées et souvenirs</i> par Fernand Rinfret	811
<i>De Villemarie à Montréal</i> par Jean Bruchési	816
<i>Pages de critique</i> par Jean-Charles Harvey	822
Appendices	827
Notes et variantes	851
Bibliographie	963
Index	997

## BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

La Bibliothèque du Nouveau Monde rassemble, en éditions critiques, les textes fondamentaux de la littérature québécoise.

Chaque volume, de format 13,5 x 21 cm, est relié avec jaquette "sous acétate et boîtier.

Honoré BEAUGRAND, *La Chasse-galerie et autres récits*

édition critique par François Ricard

1989, 364 p.

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits I*

édition critique par André-G. Bourassa, Jean Fiset et Gilles Lapointe

1987, 700 p.

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits II*

t. 1 : *Journal, Correspondance (1923-1953)*

t. 2 : *Correspondance (1954-1960)*

édition critique par André-G. Bourassa et Gilles Lapointe

1997, 1160 p.

Arthur BUIES, *Chroniques I*

édition critique par Francis Parmentier

1986, 656 p.

Arthur BUIES, *Chroniques II*

édition critique par Francis Parmentier

1991, 476 p.

Jacques CARTIER, *Relations*

édition critique par Michel Bideaux

1986, 504 p.

François-Xavier de CHARLEVOIX, *Journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale I, II*

édition critique par Pierre Berthiaume

1994, 1112 p.

Louis DANTIN, *Émile Nelligan et son Œuvre*

édition critique par Réjean Robidoux

1997, 294 p.

Louis DANTIN, *Essais critiques I, II*  
édition critique par Yvette Francoli  
2002, 1020 p.

Alfred DESROCHERS, *À l'ombre de l'Orford*  
suivi de *L'Offrande aux vierges folles*  
édition critique par Richard Giguère  
1993, 288 p.

Henriette DESSAULLES, *Journal*  
édition critique par Jean-Louis Major  
1989, 672 p.

Louis-Antoine DESSAULLES, *Écrits*  
édition critique par Yvan Lamonde  
1994, 382 p.

DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie*  
suivi de *Poésies diverses*  
édition critique par Normand Doiron  
1997, 600 p.

Marcel DUGAS, *Poèmes en prose*  
édition critique par Marc Pelletier  
1998, 590 p.

Jacques FERRON, *Contes*  
édition critique par Jean-Marcel Paquette  
1998, 386 p.

Louis FRÉCHETTE, *Satires et polémiques I, II*  
édition critique par Jacques Blais, Luc Bouvier et Guy Champagne  
1993, 1332 p.

Alain GRANDBOIS, *Avant le chaos et autres nouvelles*  
édition critique par Chantal Bouchard et Nicole Deschamps  
1991, 380 p.

Alain GRANDBOIS, *Né à Québec*  
édition critique par Estelle Côté et Jean Cléo Godin  
1994, 228 p.

Alain GRANDBOIS, *Poésie I*  
édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton  
1990, 572 p.

Alain GRANDBOIS, *Poésie II*  
édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton  
1990, 640 p.

Alain GRANDBOIS, *Proses diverses*  
édition critique par Jean Cléo Godin  
1996, 480 p.

Alain GRANDBOIS, *Visages du monde*  
édition critique par Jean Cléo Godin  
1990, 788 p.

Alain GRANDBOIS, *Les Voyages de Marco Polo*  
édition critique par Nicole Deschamps et Stéphane Caillé  
2000, 372 p.

Claude-Henri GRIGNON, *Un homme et son péché*  
édition critique par Antoine Sirois et Yvette Francoli  
1986, 258 p.

Germaine GUÈVREMONT, *Le Survenant*  
édition critique par Yvan G. Lepage  
1989, 366 p.

Germaine GUÈVREMONT, *Marie-Didace*  
édition critique par Yvan G. Lepage  
1996, 446 p.

Jean-Charles HARVEY, *Les Demi-Civilisés*  
édition critique par Guildo Rousseau  
1988, 300 p.

Albert LABERGE, *La Scouïne*  
édition critique par Paul Wyczynski  
1986, 300 p.

LAHONTAN, *Œuvres complètes I, II*  
édition critique par Réal Ouellet et Alain Beaulieu  
1990, 1474 p.

Gilbert LA ROCQUE, *Les Masques*  
édition critique par Julie LeBlanc  
1998, 302 p.

Chrestien LECLERCQ  
*Nouvelle Relation de la Gaspésie*  
édition critique par Réal Ouellet  
1999, 796 p.

Pamphile LE MAY, *Contes vrais*  
édition critique par Jeanne Demers et Lise Maisonneuve  
1993, 490 p.

Joseph LENOIR, *Œuvres*  
édition critique par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie  
1988, 332 p.

Albert LOZEAU, *Œuvres poétiques complètes*  
édition critique par Michel Lemaire  
2002, 712 p.

Paul MORIN, *Œuvres poétiques complètes*  
édition critique par Jacques Michon  
2000, 640 p.

Étienne PARENT, *Discours*  
édition critique par Claude Couture et Yvan Lamonde  
2000, 470 p.

RINGUET, *Trente arpents*  
édition critique par Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major  
1991, 522 p.

Gabriel SAGARD  
*Le Grand Voyage du pays des Hurons*  
suivi de *Dictionnaire de la langue huronne*  
édition critique par Jack Warwick  
1998, 528 p.

Mathieu SAGEAN  
*Relation des aventures de Mathieu Sagan, Canadien*  
édition critique par Pierre Berthiaume  
1999, 234 p.